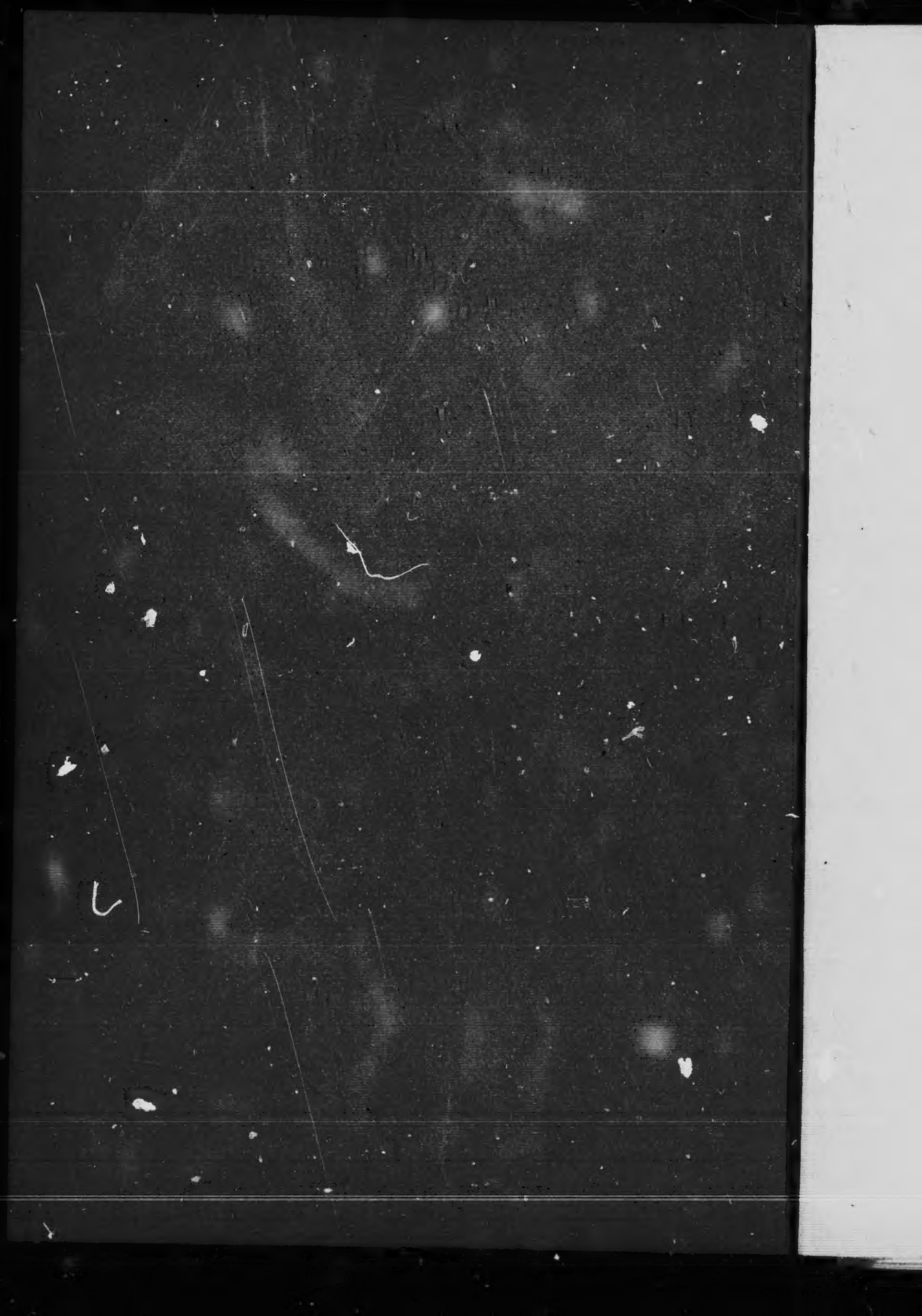


JOURNAL

D'UN

VOYAGE EN EUROPE

OUVRAGES DE Mgr HENRI TÊTU

Esquisse Biographique sur M[illegible]e Laval.

Notices Biographiques.—Les Evêques de Québec.—Un volume in-octavo, de sept cents pages, avec dix-sept portraits.

Notice Biographique.—Son Eminence le Cardinal Taschereau, avec portrait.

Histoire du Palais Episcopal de Québec.—Quinze photogravures.

Notice Biographique.—Le R. P. Bouchard, Missionnaire Apostolique.

Notice Biographique.—L'abbé David-Henri Têtu, curé de Saint-Roch-des-Aulnaies.

Histoire des Familles Têtu, Bonenfant, Dionne et Perreault.—In-octavo de six cents pages.

Mandements des Évêques de Québec, publiés par Mgr H. Têtu et l'abbé C.-O. Gagnon.—Six volumes in-octavo



JOURNAL

D'UN

VOYAGE EN EUROPE

PAR

Mgr JOSEPH-OCTAVE PLESSIS

ÉVÊQUE DE QUÉBEC

1819-1820

Publié par Mgr HENRI TÊTU

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ



QUÉBEC

LIBRAIRIE MONTMORENCY-LAVAL

PRUNEAU & KIROUAC, libraires-éditeurs

34 — rue de la Fabrique — 34

1903

AVANT-PROPOS

Mgr Plessis, qui a été l'un des plus grands, sinon le plus grand de nos évêques, avait évidemment peu de temps pour écrire des ouvrages de longue haleine. Mais telle était son activité, que durant ses visites pastorales, il trouvait le moyen de rédiger des notes extrêmement importantes pour l'histoire des paroisses et de l'Eglise du Canada. *Le Foyer Canadien* a publié son *Journal* de voyage de 1811 et 1812 dans les Provinces Maritimes, et si cette revue avait vécu plus longtemps elle aurait sans doute imprimé la Mission de 1815, plus intéressante, je crois, que les autres. Les archives de l'archevêché sont en possession de ce précieux manuscrit que je me propose bien de faire connaître aussitôt que cela me sera possible. Mais j'ai cru qu'auparavant il valait mieux publier le Voyage de Mgr Plessis en Europe, car outre que l'ouvrage est plus important, on peut certifier qu'il était demandé depuis longtemps par tous ceux qui en connaissaient l'existence. Il ne faut sans doute pas chercher dans des impressions de voyages, des études approfondies et des jugements définitifs sur les hommes et les choses. Et à ce point de vue, on pourrait se demander si cette publication ne pourrait pas nuire à la mémoire de l'illustre Prélat.

Je pense au contraire que Mgr Plessis, évidemment mieux et plus intimement connu par ces notes si sincères et si vraies, ne fera que grandir dans l'esprit du lecteur intelligent. Après avoir lu la magnifique biographie écrite par l'abbé Ferland, qui nous raconte les grandes œuvres et la

vie officielle de l'évêque, on sera heureux de le surprendre pour ainsi dire sur un autre théâtre, et dans le rôle d'un voyageur entendu et d'un subtil observateur. Ici, pas d'erreur possible, c'est lui-même qui se livre tout entier, qui se fait connaître par ses impressions et ses opinions clairement manifestées. C'est ainsi que l'on découvre que cet homme d'Eglise et cet homme d'Etat était non seulement capable de régler les affaires les plus graves et les plus difficiles, mais encore qu'il s'occupait des moindres détails, qu'il pensait à tout, que rien n'échappait à son regard d'aigle. Il va sans dire que je n'ai pas retranché un seul mot de la relation, je n'y ai rien changé non plus, et je me suis contenté d'ajouter quelques notes qui seront peut-être utiles, si elles n'ont pas le mérite d'être agréables.

Le *Journal* manuscrit de Mgr Plessis est divisé en cinq parties, une par chaque volume. J'ai cru qu'il valait mieux supprimer ces parties et mettre un certain nombre de chapitres avec sommaire. Cela rendra, je crois, la lecture plus facile et séparera agréablement les différents sujets du récit.

JOURNAL

D'UN

VOYAGE EN EUROPE

PAR

Mgr JOSEPH-OCTAVE PLESSIS

ÉVÊQUE DE QUÉBEC

1819-1820

CHAPITRE PREMIER

Raisons de ce voyage. — Compagnons. — Trente jours de traversée. — Liverpool. — Visite à Sir John Sherbrooke. — Londres. — Les émigrés Français. — L'évêque apprend que l'évêché de Québec a été érigé en métropole. — Mémoires du Prélat. — Sa réception à Cirencester par Lord Bathurst, secrétaire des colonies. — Biens des Sulpiciens. — Cantorbury, Douvres.

Depuis trois ans, le bruit circulait en Canada que l'Evêque de Québec allait faire le voyage de l'Europe. Ce bruit s'étant accrédité, plusieurs personnes de son clergé le pressèrent d'accomplir un voyage dans lequel ils croyaient apercevoir l'avantage de la religion du pays. D'autres particuliers, catholiques et protestants, poussés par divers motifs, la plupart peu dignes d'être considérés,

exprimèrent le même vœu dans diverses circonstances. Sir John Sherbrooke, avant de laisser Québec, au mois d'août 1818, lui fit promettre de faire ce voyage, qu'il lui faisait envisager comme pouvant être tout ensemble avantageux à sa santé, à son pays et au clergé catholique à la tête duquel il se trouvait placé.

Enfin cédant à toutes ces invitations et persuadé d'ailleurs qu'un évêque du Canada pourrait se montrer avec quelque avantage pour sa religion, aux Cours de Rome et de S[t] James, il se décida à partir, non sans beaucoup de répugnance du côté de sa santé et de la multitude d'affaires avec lesquelles il fallait rompre pour se mettre en route, heureux d'avoir pour coadjuteur un homme aussi sage, aussi prudent et aussi justement respecté que M[gr] l'évêque de Saldes, auquel il laissa, sans inquiétude, son diocèse à gouverner pendant cette absence.

Muni de l'agrément et des lettres de recommandation de sa grâce le Duc de Richmond et des personnes du pays les plus connues en Angleterre, ayant consacré trois semaines à mettre autant d'ordre que possible dans ses affaires ecclésiastiques et temporelles, assisté de M[r] P.-Flavien Turgeon, son secrétaire, qui, depuis un an, l'avait supplié de l'emmener dans ce voyage, si jamais il avait lieu, et de M. J.-J. Lartigue, prêtre du Séminaire de Montréal, conduit en Angleterre pour les affaires de sa communauté, ayant emprunté des religieuses de l'Hopital-Général de Québec, le nègre François Cazeau, vulgairement nommé John, pour lui servir de domestique de voyage, et après s'être recommandé à Dieu en prenant congé de sa cathédrale, l'évêque de Québec, au milieu d'un concours de citoyens et d'ecclésiastiques, qu'il laisse à d'autres le soin de décrire, s'embarque le samedi, 3 juillet, entre midi et une heure, à bord du Brig *le George Symes*, du port de 285 tonneaux, capitaine Bushby, lequel déjà à la voile, semblait s'impatienter qu'on n'eût pas devancé l'heure déterminée pour le départ. Aussi ne perdit-on pas de temps. Dès le même soir, nous passâmes devant St-Jean Port Joly ; le lendemain, dimanche, nous atteignîmes les Pèlerins, le lundi, l'isle du Bic, le mardi, le Mont-Louis ; le mercredi nous perdîmes de vue la

Baie de Gaspé et le Tourillon, et poussés d'un fort vent largue mieux calculé pour la route que pour l'estomac des passagers, nous passâmes, le jeudi, en revue l'isle Brion, les isles aux Oiseaux et parvînmes, à soleil couché, à l'isle St-Paul, qui est par les travers du Cap Ray, isle de Terreneuve, et du Cap Nord, isle du Cap Breton. Voilà plus de 600 milles parcourus d'un seul trait en moins de six jours. N'est-ce pas d'un bon augure pour le reste du voyage ? Le vent largue tient le vaisseau continuellement penché : on a peine à ne pas tomber en marchant, soit sur le pont, soit dans la chambre ; chacun songe un peu à son mal ; l'un se plaint de ne pouvoir garder aucun aliment, l'autre au milieu de l'agitation du vaisseau, fait panser chaque jour une jambe avariée, dont une écorchure faite en montant à bord le premier jour, s'est changée en une plaie qui demande un traitement suivi. Le maître du vaisseau est un brave homme, plein d'honnêteté envers ses passagers et voulant bien mériter d'eux. Sa conversation, du reste, toute bornée aux choses de sa route et de sa profession, ne saurait être fort intéressante. Entre nous, nous parlons des excursions à faire dans les différentes parties de l'Europe, des amis que nous avons laissés en Canada, de l'intérêt que prennent les amis de la religion à notre voyage, des conséquences que des personnes crédules tireront de l'apparition d'une comète qui s'est montrée, pour la première fois, le jour de notre départ et qui continue de paraître tous les soirs.

8 juillet.— Ce que la route nous a présenté de plus curieux jusqu'à ce moment, est l'immense multitude d'oiseaux blancs qui couvrent les deux isles nommées *isles-aux-oiseaux* et les font paraître comme si elles étaient couvertes de neige. Peu de vaisseaux en vue hier et aujourd'hui ; point du tout le jour précédent. Lundi 5, une frégate allant à Québec, apparemment celle qui était annoncée comme devant y transporter Lord Bishop Mountain et un commissaire de la marine.

9.—Le vendredi matin, on apercevait très clairement la terre du Cap Breton et la partie de Terreneuve la plus voisine de nous.

Le samedi, nous dépassons, sans les voir, les isles de St-Pierre et de Miquelon.

11.—Le soir, nous entrons sur les bancs. Il est aisé de s'en apercevoir à la brume qui commence et se résout bientôt en pluie. Celui que l'on nomme *Green bank* est franchi dans le cours du dimanche. Le vent est fort, mais très près, fait considérablement pencher le vaisseau et trébucher les passagers.

12.—Le lundi 12, le George Symes devance trois vaisseaux partis soit de Québec, soit de quelque autre port de l'Amérique du Nord avant lui. Ils ne sont pas les premiers auxquels il ait joué pareil tour, depuis qu'il est en route. Nous entrons le même jour sur le grand banc. La brume redouble vers le soir. Capt. Bushby passe la nuit sur le pont, craignant de donner sur quelque bâtiment pêcheur ou sur quelque isle de glace, comme il n'est pas sans exemple qu'on en rencontre, même en cette saison.

13.—Aujourd'hui est le dixième jour révolu depuis le départ de Québec, et voilà plus de 1000 milles de bonne route, c'est-à-dire plus du tiers du chemin à parcourir pour arriver à Liverpool où va le George Symes.

15. Le vent continue de nous porter en route. Capt. Bushby avoue n'en avoir jamais eu d'aussi constamment favorable.

16.—Nous voilà hors des bancs, mais non hors de la brume qui ne se dissipe que vers le soir et fait place à un calme assez désagréable s'il continuait. Heureusement il est remplacé dès le lendemain par un vent doux et favorable qui se soutient tout le jour.

18.—Voici le 3e dimanche que nous passons à bord. Dans des vaisseaux commandés par des catholiques dans les voyages du golfe, on réunissait tout le monde pour sanctifier ces jours-là par la prière commune, une lecture, une exhortation, etc. Ici, ce n'est plus la même chose : dès le premier jour, nous sommes convenus que chacun ferait en particulier ses exercices du dimanche, le peu de catholiques qui se trouvent à bord n'étant point de qualité à être admis dans la chambre, et n'y ayant pas d'entrepont où l'on puisse les assembler. Une raison particulière s'oppose aujourd'hui à tout

rassemblement, c'est que le vent devenu assez fort pour nous faire parcourir 8 milles par heure, met le vaisseau dans une agitation extrême, et Mr Lartigue, dans un excès de mal de mer, plus aisé à imaginer qu'à décrire. Un autre passager (Mr Kawy) déjà affligé des fièvres tremblantes qu'il apporte du Haut-Canada, se trouve peu préparé à endurer en sus le mal de mer et en paraît fort incommodé. Ce Mr Kawy est un des commis ou associés de la Compagnie du Nord-Ouest, et passe en Angleterre avec deux canadiens engagés au service de la même compagnie pour y rendre témoignage de l'occupation du Fort William par le Comte de Selkirk en 1816, et des actes de propriété qu'il y fit tout l'hiver suivant, démarche imprudente qui a grandement nui aux affaires de ce seigneur et pourrait lui attirer quelque fâcheuse disgrâce.

19.—Le vent qui s'est soutenu toute la nuit, nous a prodigieusement avancés. Il se ralentit dans le cours de cette journée, mais pour redoubler le soir. Le capitaine vérifie avoir fait plus de 160 milles dans les dernières 24 heures. Il n'aura pas un compte moins avantageux à rendre aujourd'hui. D'après ses observations très fréquentes et très attentives, nous touchons aux deux tiers du voyage, avec l'espérance d'apercevoir la terre de l'Europe dans le cours de la semaine prochaine. Cependant nous ne complètons que le 17e jour depuis l'embarquement. A quoi attribuer une marche si rapide, sinon aux ferventes prières des bonnes âmes que nous avons laissées au Canada? Point de vent contraire jusqu'à présent ; peu de largue, presque toujours ouest, nord-ouest, c'est-à-dire vent arrière, puisque notre route sur l'Atlantique doit tendre vers l'*Est sud-est*. Les habitants de la mer ne sont pas tout à fait indifférents à notre passage. Hier et aujourd'hui, ils se sont présentés en nombre autour du *Georges Symes*, comme pour en égayer les passagers par leurs sauts et leurs culbutes, tantôt accompagnant le vaisseau, tantôt le devançant de quelques brasses, comme pour hâter sa route. Ce sont sans doute ces gambades de poissons autour des vaisseaux, qui ont fait imaginer aux poëtes payens, des sirènes, des nymphes, des poissons

traînant le char de Neptune, etc. Le chrétien se contente d'y reconnaître la main bienfaitrice du Souverain Créateur de tous les éléments et de se rappeler ces belles paroles du psalmiste : *Hoc mare magnum et spatiosum manibus : illic reptilia quorum non est numerus. Animalia pusilla cum magnis : illic naves pertransibunt.*

22.—A bord de ce vaisseau on jette régulièrement le loch d'heure en heure. Chaque jour à midi, le capitaine, après avoir pris hauteur, marque très soigneusement et *très confidemment*, en crayon, sur un carte marine, ce qu'il a fait de bonne route depuis le midi du jour précédent, avouant toutefois qu'il pourrait bien y avoir quelque petite erreur sur la longitude.

24.—Aujourd'hui, gros vent de sud-sud-ouest peu avantageux, faisant pencher très désagréablement le vaisseau. Les passagers, incapables de se tenir sur leurs pieds, ne savent que faire de leurs personnes dans la chambre et n'osent paraître sur le pont, parce qu'ils en sont chassés par une grosse pluie qui se prolonge jusqu'au lendemain, dimanche. A midi, capt. Bushby croit être encore à 114 milles des premiers atterrages ; mais il se trompe de moitié. Terre ! Terre ! C'est l'Irlande qui commence à montrer ses côtes. Mizen Head, Cape Clear se présentent clairement aux regards empressés des voyageurs à leur lever.

Le 9, nous vîmes la dernière terre d'Amérique, savoir le Cap Ray dans l'Isle de Terreneuve. Celle d'Europe, s'apercevant aujourd'hui, il s'ensuit qu'en 17 jours, nous avons parcouru l'espace qui les partage. Ce ne serait pas une marche extraordinaire pour une frégate ou pour un vaisseau allège, mais il faut songer que le *Georges Symes* est chargé en plein et ne tire pas moins de 15½ pieds d'eau.

L'Albion ne se montre pas encore. Nous n'en sommes pas moins dans le voisinage du Canal de St-Georges, à trois lieues ou environ de la terre d'Irlande, et le vent prenant de la force et nous menant bien en route, nous allons saluer, quoique d'un peu loin, les ports de Kingsdale, de Cork et de Waterford, avant la fin du jour.

30.—Vain espoir ! Le calme a tout à coup succédé au bon vent, et au calme le vent contraire. Voilà quatre jours perdus à louvoyer, à essayer, de toute manière, à franchir le canal. Nous n'avons encore vu d'Européens que les équipages de 4 ou 5 chaloupes irlandaises qui nous ont successivement abordés, le 26, pour demander du rhum et du pain, offrant en échange du maquereau de leur pêche et quelques patates. Une journée de bon vent nous aurait conduits, dès le 27, à Liverpool, et nous n'avons pas encore aperçu l'Angleterre, tant la brume est constante et tant les bordées nous éloignent de la Côte.

31.—Nous voici néanmoins au delà de Wareford, de Tuskar Rock, apercevant les montagnes du comté de Wicklow qui touche à celui de Dublin. Aujourd'hui se découvre l'isle d'Anglesea, sur le bord du pays de Galles. Nous en faisons le demi-tour dans la journée, mais avec quelle difficulté ! A quelques instants près, le vent est constamment debout. Vers le soir, se présente un pilote sortant d'un sloop stationné dans le parage où nous nous trouvons. Il y a, aux approches de Liverpool, onze de ces sloops ; chacun d'eux contient un certain nombre de pilotes, quelquefois huit, quelquefois douze, tous associés et détachant l'un d'eux pour conduire tels vaisseaux qui passent par la station où ils se trouvent. Jamais un sloop n'empiète sur un autre sloop, ni un pilote sur un autre pilote. Ils servent tous à tour de rôle. On estime le profit annuel de chaque individu parmi eux à enxiron 150 liv. sterl.

1er août.—Le *George Symes* continue de louvoyer tout le dimanche et toute la nuit suivante.

2.—Le lundi matin, nous nous trouvons dans l'entrée de la rivière Mersey. Encore quelques milles et le vaisseau sera à Liverpool. Mais les passagers ennuyés de tant de longueurs et ne pouvant se résoudre à attendre la marée du soir, font les derniers milles en chaloupe et débarquent à midi, ayant passé à bord du vaisseau 30 jours révolus.

Quelle ville que celle-ci ! Quel bruit, quelle obscurité, quelle petitesse des premières vues que l'on rencontre, quelle puanteur

occasionnée par la vapeur du charbon de terre ! Tout en est affecté : têtes, poitrines, linges, murs, appartements. Il faudrait beaucoup de temps pour écrire tout ce qu'elle offre d'abord de curieux et ensuite de désagréable aux yeux d'un étranger, surtout lorsqu'il n'a pas encore voyagé en Angleterre.

Liverpool, quoique une des villes les plus commerçantes et les plus peuplées du Royaume (elle contient environ 100,000 âmes), n'a cependant pas le titre de cité. C'est un bourg qui envoie deux députés au parlement. Ici, comme dans presque tout le reste du pays, il y a des gens et des églises de toutes les sectes. La plupart sont des *dissenters* qui, en se séparant de l'Eglise anglicane, n'en sont devenus que plus violents contre la religion catholique. Celle-ci compte 18,000 âmes dans Liverpool, qui se partagent pour l'instruction chrétienne et pour la réception des sacrements entre quatre chapelles, dont deux sont desservies par des Bénédictins et deux par des prêtres séculiers. Le plus distingué entre ces derniers, et celui qui dessert la chapelle la plus considérable, est Mr Ths Penswick, âgé de 47 ans, homme d'une conduite extrêmement respectable. Il a sous sa direction une école de charité qui ne compte pas moins de 600 enfants catholiques. Ce fut à Cooper-Hill et dans la chapelle de Mr Penswick que l'évêque de Québec et ses deux compagnons célébrèrent leur première messe en Angleterre. Elle est de construction gothique, bien exécutée, toute de brique, comme sont la plupart des édifices de Liverpool, ayant néanmoins un portique en pierre de taille enrichi de pilastres, etc., mais sali, comme tous les autres, par la vapeur du charbon de terre, en sorte que l'on donnerait cinquante ans d'existence à un édifice qui en a à peine trois. Ce que l'intérieur offre de plus remarquable est 1° un grand châssis au-dessus de l'autel, où sont peintes sur verre les images de quelques saints, interpersées de fleurs et autres ornements bien exécutés, 2° la propreté extrême des bancs et des autres parties de la nef et des tribunes, propreté digne d'un peuple qui a, comme celui d'Angleterre, la bonne coutume de ne jamais cracher par terre, 3° l'ordre gothique auquel est assujetti non seulement l'édifice en dedans

et en dehors, mais encore tout le tabernacle, les chandeliers et tout ce qu'il y a d'ornements sur l'autel, qui lui-même est une pièce d'assez mauvais goût, placé au-dessus de quatre degrés et supporté par des pieds, comme le serait le bas d'un buffet de salle dont il a presque la forme. Cette chapelle est sous l'invocation de S. Nicolas. La seule remarquable après celle-là est celle de S. Pierre dans Seel street, desservie par deux bénédictins. Elle fut construite par les soins de feu Mr Macdonell, mort il y a trois ou quatre ans, qui était lui-même un prêtre de cet ordre, et frère du Capt. John Macdonell et du Père Augustin, tous deux morts à Tracadie, dans l'Isle du Prince Edouard. Cette chapelle un peu moins grande que celle de St-Nicolas, mais rendue vaste par la double galerie qui en garnit le dedans, a l'avantage de posséder plusieurs ouvrages de marbre ou d'une composition si approchante du marbre, qu'il est très aisé de s'y tromper, tant ils sont unis et luisants. Deux colonnes, quatre pilastres, deux chaires, l'autel, le gradin, tous de cette matière, avec des couleurs diversifiées, sont des morceaux charmants. L'évêque de Québec célébra sa seconde messe dans cette chapelle, la troisième dans celle de la Ste Vierge aussi desservie par des Bénédictins, autrefois brûlée par les protestants dans la chaleur de la prétendue réforme, et pour cette raison, rebâtie dans un endroit très renfermé d'*Edouard Street*, de manière qu'il y faut entrer par une espèce de porche. Celle de St-Antoine, où il alla dire sa quatrième messe, située à l'extrémité Nord de la ville, est entièrement l'ouvrage d'un émigré français qui la dessert, nommé l'abbé Gérardeau. Le bon goût n'a présidé ni à sa construction ni à sa décoration. On l'appelle assez improprement le bijou de M. Gérardeau. Elle mériterait une dénomination toute différente.

7. — On sait que ni ces chapelles ni celles des sectes qui ne sont pas de l'église anglicane, n'ont droit d'avoir ni clocher, ni cloche. Mais on y supplée par la précision avec laquelle les offices y commencent à l'heure marquée, et cette heure est suffisamment annoncée par la quantité d'horloges publiques qui se trouvent dans tous les quartiers de la ville.

Les édifices les plus remarquables à Liverpool sont 1° l'église de S. Paul, faite sur le modèle (en raccourci) de S. Paul de Londres, 2° le superbe clocher gothique de l'église de S. Nicolas, bâtie sur les ruines d'une ancienne chapelle catholique, dont la tour avait été conservée jusqu'à ces années dernières et écrasa, en s'écroulant, à la fin d'un office de dimanche, plus d'une vingtaine d'enfants, accident qui donna lieu à la construction du clocher qui l'accompagne aujourd'hui, 3° la flèche de l'église de S. Thomas, très fine, ayant 200 pieds d'élévation au-dessus de la terre, et néanmoins toute de pierres de taille jusqu'à la pointe. Elle est si bien liée dans toutes ses parties, qu'on la voit branler lorsque ses cloches sonnent, 4° l'église de S. Pierre, dans la tour de laquelle il y a un carillon attenant à l'horloge, qui joue un air de trois minutes, à toutes les trois heures du jour et de la nuit, par le moyen d'un énorme cylindre fait sur le même système que ceux des serinettes. Les marteaux frappent sur des cloches suspendues dont la plus grosse pèse 2,400 liv. Dans cette église (le nom d'église en ce pays ne s'applique qu'aux églises anglicanes, toutes les autres s'appelant chapelles), on trouve des preuves de l'inconséquence des protestants, y ayant non seulement des figures de chérubins en plusieurs endroits et un saint nom de Jésus au-dessus de l'autel, mais encore un tableau représentant la pénitence de S. Pierre. Tous les alentours de cette église formant une grande enceinte, sont couverts de monuments. Il en est de même de toutes les autres églises et chapelles. On y enterre sans difficulté, sans craindre d'insalubrité résultant de cette pratique, dans les parties même les plus peuplées d'une ville de 100,000 habitants. Les cimetières qui sont au dehors, ne servent que de supplément à l'insuffisance de ceux de la ville. Les prêtres catholiques, lorsqu'ils font des sépultures dans les caveaux de leurs chapelles ou dans les petits cimetières y adjoignant, y président en surplis et en étole et y font les prières et cérémonies de l'Eglise. Lors même que le corps d'un catholique doit recevoir sa sépulture dans le cimetière commun hors de la ville, les ministres anglicans, soit par délicatesse ou par paresse, s'abstiennent d'y

aller. Le prêtre, en habit séculier, se rend à la maison du défunt, y fait les prières de la sépulture et se joint au co[illegible] pour accompagner le corps au cimetière, d'où il revient sans cérémonie, comme il y est allé.

De tous les édifices qui décorent Liverpool, le plus beau, sans contredit, est la Bourse, *The Exchange*, bâti sur trois faces, orné de portiques et de hautes colonnes de pierre formant une galerie de plein pied au dedans de l'enceinte. Chaque face peut avoir de 80 à 100 pieds de long autour d'une place pavée en grandes et superbes pierres plates. Vers le fond de cette place, est érigé en bronze un monument en l'honneur de l'amiral Nelson, auquel on désirerait dix pieds d'élévation de plus, pour faire paraître dans toute leur beauté les huit superbes statues qui le décorent.

Il manquait quelque chose à la décoration de cette superbe place. On y a pourvu en élevant, sur le quatrième côté, un édifice détaché qui emprunte de la beauté de la Bourse et lui donne de la sienne. C'est le Town Hall ou la maison de ville dont le dedans et le dehors se disputent en magnificence. Ici, tout respire la grandeur : rez-de-chaussée, étages, grandes et petites colonnes, frises, chapiteaux, frontons sur les quatre faces, dôme extrêmement élevé, surmonté d'une statue représentant la Grande Bretagne, du haut duquel on domine les toits de la plus considérable partie de la ville, sans compter la vue de la rivière Mersey et d'une partie de la mer d'Irlande. Si l'Angleterre présente de plus beaux points de vue et des édifices plus nobles, ce ne peut être qu'un très petit nombre. Dans l'intérieur de la maison de ville, se trouve une suite de salles qui n'ont pas moins de 20 à 25 pieds d'élévation. On y peut recevoir à la fois plus de 2,000 personnes. Ici, ce sont des niches, et dans ces niches, des urnes, les unes de marbre, les autres d'argent massif, là, des escaliers dont les rampes sont de cuivre très poli, les barreaux d'acier, les marches de marbre ou d'une pierre extrêmement fine ; plus loin, un appartement où se trouvent peints en grand le Prince de Galles et le Duc de Clarence ; ailleurs, les appartements particuliers du maire, le trésor de la cité, la Cour de Justice où il siège avec ses Alde.

men. C'est dans la maison de ville que ce maire prête serment, après son élection, qu'il assemble son Conseil, appointe les requêtes, donne les fêtes publiques. Elle est assez vaste, pour tout cela. Chaque jour ajoute à sa magnificence, et en ce moment même, on enrichit de nouveaux ornements sa décoration intérieure.

La corporation de Liverpool est très riche ; son revenu annuel n'est pas de moins de £40,000. Une de ses grandes sources de profit sont les grands docks ou bassins dans lesquels on fait entrer tous les vaisseaux, à la faveur de la marée haute pour charger et décharger. Ces bassins bordent la rivière Mersey et tiennent à la ville. Les vaisseaux paient à la corporation tant par jour, tout le temps qu'ils y sont, et il y en a pour le moins trois ou quatre cents à la fois. Ils y entrent par des écluses placées d'espace en espace. La vue de l'épaisse muraille qui borne ces bassins du côté de l'eau, a quelque chose d'imposant, et donne, dès l'abord, une haute idée du commerce immense de cette ville qui a des rapports avec toutes les parties de l'univers.

A une petite distance de Liverpool, il y a des carrières de marbre. Aussi y a-t-il peu de maisons, soit anciennes, soit nouvelles, où l'on n'en trouve d'employé soit en parquet, soit en escaliers, soit en devanture de cheminées. Mais ce que l'on trouve, sans même sortir de la ville, ce sont des pierres énormes, de gris jaunâtre, aisées à scier ou à tailler et propres à toute espèce d'édifices et de grande architecture. On en peut juger par les blocs actuellement réunis autour d'une église en construction et dont une partie est déjà travaillée pour être mise en colonnes. Les nombreuses et élégantes maisons qui se construisent sur de nouvelles et superbes rues, dans la haute partie de la ville où ne parvient pas l'odeur désagréable dont on est affecté dans les rues beaucoup trop étroites de la ville ancienne, donnent une preuve journalière de l'excellence de ces pierres, par le soin que prennent tous les particuliers d'en border leurs portes et leurs fenêtres et d'en faire leurs portiques et entrées, quoique le reste de l'édifice soit de briques aussi généralement que les toits sont d'ardoise.

Il y a exception à faire en faveur de quelques édifices dont les

toits et les poteaux et colonnes sont de fer. Telle est une des églises anglicanes de la haute ville, tel est un hangard ou tout ce qu'on voudra, placé sur le bord d'un des docks et long d'au moins 70 pieds.

Il y a à Liverpool un *lyceum*, un *museum*, un *atheneum*, un jardin botanique et différents autres établissements pour l'encouragement des arts et le soulagement de l'humanité souffrante. Les deux plus dignes d'attention de ces établissements sont l'atheneum et l'asile des aveugles, le premier par la manière très singulière dont il fut établi, il y a 20 ou 25 ans ; le second, par l'ordre admirable avec lequel sont élevés les aveugles, au nombre de 104, qu'il contient en ce moment. La société qui préside à cet établissement, le conduit avec une attention et une intelligence qui ne laissent rien à désirer. Les édifices sont faits sans épargne et forment, au milieu d'une vaste cour, quatre corps de logis d'environ 150 pieds de long sur deux étages. Partout vous trouvez des aveugles de tout âge dans des halles différentes pour les garçons de celles qui sont occupées par les filles. On ne se fa[illegible], d'idée de la variété des ouvrages qui sortent de leurs mains[illegible] âbles, cordons, ficelles, toiles au métier, tapis, plateaux, chausso[illegible], chapeaux de paille, paniers, chaises, paillassons, pantouffles, [illegible], etc. Tout cela est ensuite porté dans une boutique qui tient à l'emplacement, et vendu au profit du comité qui subvient à l'entretien des aveugles. Après qu'ils ont passé un certain nombre d'années dans cet asile, on leur donne une petite partie de leur gain journalier, laissant à leur industrie d'en tirer le meilleur parti possible. Ceux d'entre eux qui ont quelque disposition pour la musique vocale ou instrumentale, y sont exercés régulièrement, et lorsque l'évêque de Québec visita cet asile, rien ne lui parut plus attendrissant que la réunion des voix d'une quinzaine d'entre eux, qui chantaient alors en concert, accompagnés d'un orgue placé dans l'appartement qui leur sert de chapelle, et où un ministre va leur faire le service divin tous les dimanches à 8 heures du soir, en attendant une église qui se construit actuellement pour eux. Une seule chose manque au

bonheur de ces infirmes rassemblés : c'est d'être instruits dans les principes de la vraie foi. Mais il y a peu d'apparence qu'ils y parviennent, d'après l'éduca tion complètement protestante qu'on a soin de leur donner.

L'évêque de Québec n'avait rien à faire à Liverpool. Il y passa néanmoins 10 jours, parce qu'il fut obligé d'attendre la réponse d'une lettre qu'il écrivit de là à Londres, pour se procurer une information dont il avait besoin.

Ce délai lui donna le loisir de prendre connaissance de l'état de la religion dans cette partie de l'Angleterre. On sait que tous les catholiques du Royaume sont divisés en quatre districts, savoir : ceux de Londres, du milieu, de l'Ouest et du Nord, chacun desquels est gouverné par un Vicaire Apostolique, ayant son titre épiscopal *in partibus infidelium.* Le district du Nord, *Northern District*, où l'évêque de Québec se trouvait alors, est composé des comtés suivants : Northumberland, Cumberland, Westmoreland, Lancanshire, York, Durham et Cheshire. Ce district est le plus étendu des quatre et celui qui renferme le plus de catholiques, puisqu'on en estime le nombre à 150,000, dont 100,000 dans le seul comté de Lancashire. Liverpool n'est que la seconde ville de ce comté ; Lancaster en est la capitale. L'évêque préposé à la conduite de ce grand et consolant troupeau, est, en ce moment, un octogénaire nommé Dr Gypson ; il a pour coadjuteur Dr Smith, consacré depuis plusieurs années et demeurant avec lui, auquel, par un effet de la faiblesse de l'âge, il permet de faire moins de fonctions épiscopales à mesure qu'il a plus de besoin de suppléant. C'est donc le vieil évêque qui, assisté de deux personnes qui le soutiennent par dessous les bras, fait lui-même les ordinations, consacre les huiles, etc., non sans quelque inquiétude pour les personnes ou les matières sur lesquelles il applique les rites de l'Eglise. Le Saint-Siège informé de l'état des choses et de la répugnance du Dr Gibson à résigner sa place, a, dit-on, autorisé le coadjuteur à agir indépendamment de lui et même contre sa défense ; mais celui-ci, par une déférence bien estimable pour son supérieur, n'a pas encore voulu

faire usage de ce pouvoir, et se borne apparemment à suppléer en secret à ce que le vieillard a mal exécuté en public.

9.—Il y a, dans le district du Nord, 138 prêtres, presque tous anglais, dont 75 séculiers, 37 Bénédictins, 22 Jésuites, 7 Dominicains et 2 Récollets. Tous les prêtres séculiers sont missionnaires. Il en est de même des religieux, si l'on excepte cinq Bénédictins qui tiennent la maison professe d'Ampleforth, près d'York, où ils ont 8 novices et 40 écoliers. Il faut aussi excepter quatre ou cinq Jésuites qui sont à la tête du collège de *Stony-Hurst*, dans le Lancashire, et y réunissent des écoliers au nombre de 200. Il y a, à Durham, un troisième collège composé de 120 écoliers, sous l'inspection immédiate du Vicaire Apostolique.

Ce district n'est pas même dépourvu de monastères de religieuses. Il y en a quatre : un à Durham, deux dans la Yorkshire et un dans la ville même d'York.

Les étrangers ne soupçonneraient pas que la religion catholique eût autant de ressources dans un royaume où elle a été en proie à tant et de si violentes persécutions. Mais Dieu s'y était réservé des élus, et l'on peut dire, à la louange des catholiques anglais, qu'ils sont les sujets de l'empire les plus paisibles. Le gouvernement leur rend cette justice, mais n'a encore pu se résoudre à leur émancipation, par diverses considérations politiques dont la plus vraisemblable est la jalousie qu'en éprouverait le turbulent peuple d'Irlande, qui est regardé comme indigne de cette faveur et auquel on ne veut pas l'accorder. On pourrait ajouter à cela l'opposition constante du clergé anglican, dont les prélats croient apercevoir la ruine dans l'émancipation des catholiques. Ceux-ci continuent de pétitionner le Parlement pour leur émancipation, parce qu'ils voient avec peine les familles nobles de leur communion exclues des places auxquelles leur naissance les appelle. Il est remarquable que le premier duc, le premier comte et le premier baron d'Angleterre soient catholiques. Ajoutez-y plusieurs autres lords et barons obligés de vivre dans leurs terres, sans prendre aucune part aux affaires publiques, privation qui devient pour eux une tentation continuelle d'abandonner la religion à

laquelle ils en sont redevables, et qui les fait trembler pour la persévérance de leurs enfants.

Payer la dîme au clergé protestant, porter leur part des charges communes des paroisses anglicanes où ils se trouvent enclavés, contribuer à l'entretien et au rétablissement des églises d'un culte qu'ils abhorrent, n'est pas ce qui afflige le plus les catholiques anglais. Ils regardent ces assujettissements comme les autres taxes publiques qui leur sont imposées en commun avec les autres sujets du Royaume. Ils voient, avec plus de sensibilité, l'obligation humiliante d'aller devant le ministre anglican répéter les mariages qu'ils ont contractés devant leurs pasteurs, condition sans laquelle les mariages ne seraient pas reconnus en loi. Le ministre, sans tenir compte, sans même s'informer du mariage préalablement célébré dans l'Eglise catholique, leur fait donner de nouveau leur consentement et subir toutes les cérémonies de la sienne. Tout ce qu'ils ont pu gagner jusqu'à présent, a été de ne pas se mettre à genoux devant lui. Les Espagnols et Irlandais catholiques ne veulent pas entendre à cette présentation devant le ministre protestant, lorsqu'ils se marient en Angleterre, et leur répugnance, procédant d'attachement à leur religion, est assurément louable. Mais qu'en résulte-t-il quelquefois ? Que le mari et la femme venant à se brouiller, font divorce, sous prétexte qu'ils ne sont pas légalement mariés, et, lorsqu'en conséquence, ils veulent se marier à d'autres, ils donnent lieu à une question également délicate et difficile à résoudre, savoir s'ils sont libres aux yeux de Dieu, comme aux yeux de la loi. On prépare une représentation à ce sujet qui doit ê e soumise à la considération du Parlement.

Du reste, sous une infinité de rapports, l'émancipation ferait plus de mal que de bien aux catholiques, en réveillant la vanité, l'ambition de parvenir aux places qui leur seraient ouvertes, et en les jetant, au préjudice de leur foi et de leur morale, dans les sociétés protestantes. Les habitants du Canada se félicitent beaucoup de n'avoir jamais eu à gémir sous les privations qu'endurent les catholiques en Angleterre. Hélas ! s'ils considéraient la chose

sous le rapport de la religion, ils reconnaîtraient qu'ils n'y ont rien gagné.

La liberté de la religion ne consiste pas précisément à faire des processions dans les rues, à porter les sacrements au dehors avec solennité, à faire marcher la croix et le clergé à la tête d'un convoi. Cet extérieur a assurément son avantage et donne à nos cérémonies une pompe dont Dieu peut tirer sa gloire. Mais indépendamment de tout cet extérieur, on peut dire que la religion est libre, lorsque les fidèles peuvent, sans être inquiétés, en faire les exercices dans leurs maisons et dans leurs églises, entendre la parole de Dieu, chanter ses louanges et participer aux sacrements. Les catholiques anglais ont cet avantage et l'apprécient beaucoup, lorsqu'ils se rappellent qu'il fut un temps où la peine de mort était prononcée contre tout prêtre qui était convaincu d'avoir dit la messe et contre tout fidèle convaincu d'y avoir assisté, où des prêtres d'une certaine description, par exemple les Jésuites, n'avaient pas même la liberté d'exister dans ce royaume, soit qu'ils exerçâssent ou non. Aujourd'hui, le gouvernement n'y regarde plus, et quoiqu'il n'ignore pas qu'il y a dans le royaume, non seulement des ecclésiastiques séculiers, mais encore des religieux, il se rassure sur ce que la loi ne les reconnaît pas comme tels, mais seulement comme des particuliers. En effet, ils ont soin de ne pas s'appeler pères ni frères, même entre eux, ni de porter des noms de religion hors de la maison professe : chacun est qualifié *Monsieur* et porte son nom de famille. Parmi les Bénédictins anglais, le Père Joseph est Mr Fisher, le Père Bède, Mr Day, le Père Antoine, Mr Slover, et ainsi des autres. Trois ou quatre d'entre eux prêtent leurs noms pour former un *trust* qui acquiert des fonds et les régit pour la communauté. Chacun de ces trustees fait son testament et lègue à un autre de la communauté sa part apparente de la propriété. Le vœu de pauvreté n'en souffre point. Chaque religieux employé dans une mission prend sur le revenu son nécessaire et tient compte du surplus à la communauté, quelquefois même au préjudice des chapelles qui, en général, sont mal pourvues d'ornements. Ils mènent

petit train, ainsi que les prêtres séculiers, tant de la ville que de la campagne, sont logés à l'étroit, mais proprement et même élégamment habillés, poudrent leur cheveux et portent des bas de soie pour aller en compagnie. A voir deux ou trois jeunes bénédictins se tenir par-dessous le bras et marcher dans les rues, vous les prendriez pour des jeunes bourgeois ou pour des commis de la ville. En général, ils sont jolis garçons, bien élevés, sachant se tenir en compagnie et ayant des manières aimables. Pendant le séjour de l'évêque de Québec à Liverpool, il eut occasion de dîner chez un particulier où se trouvaient à table douze prêtres anglais, dont huit étaient bénédictins. Ils avaient tenu une assemblée au chapitre de leur Ordre, le jour précédent, dans une auberge où ils avaient dîné ensuite. Deux semaines auparavant, les Jésuites en avaient fait autant. Cela ne souffre pas de difficulté dans ce pays, parce que les uns, comme les autres, n'ont pas de moyen de s'assembler autrement.

Depuis le temps de la prétendue réforme en Angleterre, les Bénédictins ne portent l'habit de leur Ordre qu'au moment de leur vêture et de leur profession. Ils sont fort anciens dans l'Eglise de ce Royaume, et font remonter leur origine jusqu'à son Apôtre, S. Augustin.

Du temps d'Elizabeth, ils furent tous proscrits et ceux qui ne subirent pas la mort, n'y purent échapper qu'en fuyant dans des pays étrangers. Il n'en restait plus qu'un ; encore était-il prisonnier dans la Tour de Londres. Voulant, à quelque prix que ce fût, conserver l'existence de son Ordre, on prétend que, dans sa prison même, il donna l'habit à deux postulants qui firent profession après que la persécution fut ralentie.

Du reste, ni les Bénédictins, ni les Jésuites d'Angleterre ne s'accordent bien avec les prêtres séculiers. L'esprit de corps qui les anime, les porte comme inévitablement à accaparer tout ce qu'ils peuvent et à ne trouver de bon que ce qui se fait par eux. Les évêques eux-mêmes qui, avant leur épiscopat, appartenaient à des corps réguliers, leur préfèrent le clergé séculier, comme plus souple, plus à la main, plus obéissant, au lieu que les reli-

gieux mettent sans cesse en avant leurs exemptions et leurs privilèges, cherchent des protecteurs et ne voudraient dépendre que de leurs supérieurs claustraux, même pour ce qui regarde le ministère des âmes essentiellement subordonné à la direction des évêques. Dans le siècle dernier, les religieux anglais avaient tant gagné de terrain dans cette Eglise, que l'on n'y reconnaissait qu'à peine l'autorité des vicaires apostoliques, et que le Pape Benoit XIV, pour remettre les choses sur le pied où elles devaient être et pour réprimer les entreprises des réguliers, fut contraint de donner la Constitution *Apostolicum ministerium*, qui réglait leur exemption et rétablissait les vicaires apostoliques dans leurs droits épiscopaux usurpés par les entreprises des moines. Cette constitution est conservée comme la base de la discipline qui dirige, depuis ce temps, l'Eglise catholique d'Angleterre [1].

1—La constitution *Apostolicum ministerium* avaient été donnée en 1753 et, à l'époque du voyage de Mgr Plessis, elle avait besoin d'être remplacée par une autre. Aussi, lorsque Mgr Wiseman fut mis à la tête de l'Eglise en Angleterre, il comprit tout de suite la nécessité d'un changement pour la meilleure administration des affaires religieuses. Il s'adressa au Saint-Siège, et après trois ans d'efforts, il réussit à obtenir l'établissement de la hiérarchie catholique. Le bref est du 24 septembre 1850. Londres eut un archevêque et même un cardinal. Mgr Wiseman aimait beaucoup les religieux, il en fit entrer un grand nombre dans son diocèse de Westminster. Mais il ne pouvait toujours obtenir d'eux les services dont il aurait eu besoin. Et ce passage de la lettre suivante qu'il écrivait au P. Faber, en 1852, corrobore bien ce que disait Mgr Plessis quelques années auparavant :

" When I came to London, there was not a single community of men. There were two Jesuits *en garçon* in a house, that was all. Now it is different.

" I. The Jesuits have a splendid church, a large house, several priests, besides Westminster. Scarcely was I settled in London, that I applied to their superior to establish here a community in due form...I also asked for missionnaries to give retreats to congregations, etc. I was answered on both heads, that dearth of subjects made it impossible. Hence we have under them only a church, which by its splendour attracts and absorbs the wealth of two parishes, but maintains no schools, and contributes nothing to the education of the poor at its very do[illegible] could say muc[illegible] more, but I forbear.

L'évêque de Québec voulant être témoin de la manière dont l'office divin se faisait dans cette ville, assista le dimanche, à la grand'messe de la chapelle de S. Nicolas, et à vêpres de celle d'*Edmond Street.* Il fut édifié dans l'une et dans l'autre de la tenue des fidèles dans le lieu saint. On n'y voit ni ricaneries, ni tournoiement de tête, ni salut, ni caqueterie, comme chez les Français. Chacun abîmé dans la méditation, semble ne voir que Dieu et soi-même dans le lieu saint, et reste constamment à genoux depuis le commencement de l'offertoire jusqu'au dernier évangile. La grand'messe ne fut allongée ni par l'aspersion, ni par la bénédiction du pain, ni par le chant de l'Introït, du Graduel ou de la Communion (ces choses sont inconnues dans les chapelles anglaises), mais bien par le *Kyrie*, le *Gloria* etc, chantés en plusieurs parties par des voix d'hommes et de femmes accompagnées de l'orgue, avec force répétition des mêmes paroles, surtout de l'*Amen* du Credo, chanté au moins en dix façons.

" 2. The Redemptorists came to London as a missionary order, and I cheerfully approved of and authorised their coming. When they were settled down, I spoke to them of my cherished plan of missions to and among the poor. I was told that this was not the purpose of their institute *in towns*....

" 3. The Passionists I brought first to England......I got them placed at Aston Hall, and thence they have spread......They have never given me a stroke of work among the poor......"

Le Cardinal Manning, on peut l'affirmer, n'aimait pas beaucoup les religieux et bien des fois il se plaignit amèrement de leur esprit d'indépendance et de l'abus qu'ils faisaient de leurs privilèges. Bientôt la lutte éclata entre lui et les Jésuites. La cause fut portée à Rome et le 22 mai 1881, par la bulle *Romanos Pontifices*, le Pape mit fin à la querelle et fit des règlements qui sont encore en force aujourd'hui.

Les ordres religieux sont infiniment utiles à l'Eglise. Mais comme dans le clergé séculier, tout n'est pas parfait chez eux ; et de là des difficultés et des contestations plus ou moins graves qui ont besoin d'être réglées par l'autorité suprême du Saint-Siège. Il faut de la mesure en tout et les choses les plus excellentes peuvent devenir nuisibles par l'abus que l'on en fait. Voir : *The Life and Time of cardinal Wiseman — Wilfrid Ward*, et *Life of Manning by E. S. Purcell.*

M. Penswick expliqua avec beaucoup de dignité l'évangile du dimanche ; son homélie fut écoutée très attentivement.

Les vêpres de l'autre chapelle consistèrent dans le chant de deux ou trois psaumes détachés et dans la récitation du *Te Deum* et d'une longue suite de prières, le tout en anglais, faite avec beaucoup de grâce et d'un ton fort pénétrant, par l'un des bénédictins desservant cette chapelle (Mr Brower), revêtu d'un surplis fin et d'une large étole, à genoux sur le premier des cinq degrés de l'autel, et ayant devant lui un tabouret surmonté d'un coussin sur lequel reposait son livre. Le chant fut plus grave que celui que nous avions entendu le matin. Il n'y avait point de voix de femmes, mais l'orgue était touché par une pieuse demoiselle qui s'en acquitte fort bien.

Quant aux cérémonies, on n'y entend rien dans ces chapelles. Deux enfants remarquables par leur modestie, chaussés en bas blancs et en souliers rouges qu'ils prennent et laissent dans la sacristie, et revêtus de surplis très blancs sur une soutane rouge, sans chandeliers, sans encensoir : voilà tout le clergé. Le sanctuaire trop petit n'en saurait contenir davantage et il n'y a point de chœur.

Les chantres sont tous dans la tribune en avant de l'orgue.

10.—Avant de quitter Liverpool, l'évêque de Québec avait besoin de savoir où prendre Sir John Sherbrooke, ci-devant gouverneur en chef du Canada, avec lequel il avait à traiter de quelques affaires, et supposé que ce général demeurât sur la route de Liverpool à Londres, il ne voulait pas s'exposer à revenir sur ses pas pour le trouver. C'est pour cela qu'il avait écrit à ses banquiers, Mrs Cox et Greenwood, qu'il savait être à Londres. Leur réponse reçue le 9, lui apprit qu'il demeurait, en effet, à mi-chemin de cette capitale, entre Notingham et Southwell, dans un village du nom de Calverton. Ce fut vers cet endroit, quoique détourné, qu'il se décida à diriger sa route. Le mardi fut employé aux préparatifs du voyage, et l'on partit à cinq heures du matin, le mercredi, par le stage, dont l'évêque avait retenu les

quatre places de dedans pour lui, ses deux prêtres et son domestique, afin d'éviter, du moins pour ce premier jour, de se trouver avec des gens mal assortis. Une partie du bagage fut laissée pour être transportée à Londres, dans quelque autre voiture d'eau ou de terre. Celui qui en était chargé l'envoya par eau, c'est-à-dire par des canaux pratiqués tout le long de cette route à travers les terres.

11.—Les *coaches* toujours traînés par quatre chevaux au grand trot, conduisent les voyageurs avec une agréable rapidité. Sur toutes les routes, vous en rencontrez, à chaque pas, chargés de monde dedans et dehors et encombrés de bagage sur l'impériale. Indépendamment des quatre ou six personnes de l'intérieur, il y en a quelquefois jusqu'à douze au dehors, tant au devant qu'au derrière de la voiture, tous mieux assis et plus à l'aise qu'on ne serait porté à le croire. Dans ce nombre doivent être comptés le cocher et le garde chargé du soin du bagage. Les cochers ne disent jamais mot à leurs chevaux ; le grand fouet dont ils sont munis suffit pour les stimuler. Tout au plus, ils sifflent quelquefois. Dans les chemins les plus étroits, dans les petites rues de village, vous ne voyez jamais une voiture en heurter une autre, tant est grande la dextérité avec laquelle ils les conduisent.

On croirait à peine en Canada que, sur une route de 200 milles, comme celle qui mène de Liverpool à Londres, il n'y ait pas une seule ornière. Cependant la chose est littéralement vraie, non seulement pour cette partie, mais pour toutes les autres du Royaume. Aussi les chemins d'Angleterre sont-ils reconnus pour les plus beaux du monde.

La campagne est en général assez riante, mais monotone. Les champs sont petits, carrés, tous clos en petites haies de verdure, interspercées d'arbres d'environ 20 à 25 pieds de haut. Il y a des collines assez fréquentes, mais toutes semblables, sur une étendue de plusieurs centaines de milles. Qui en a vu une, a vu toutes les autres. Point de forêts, pas même de bosquets : rien qui soit digne d'être comparé à la charmante variété de sites que présente le district de Québec. Il est vrai que nous voyageons

ici dans l'intérieur. Peut-être y a-t-il auprès de la mer, des campagnes aussi belles que celles qui bordent le St-Laurent.

On était alors dans le temps de la moisson, beaucoup plus forte en foin qu'en grain, quoique celui-ci fût très beau. Déjà une partie des champs était labourée pour recevoir le grain qui se sème régulièrement en automne.

Les maisons des fermiers, quelquefois éparses dans les campagnes, et plus souvent réunies en village, annoncent bien leur pauvreté. Elle sont extrêmement petites, toutes de pierre, couvertes de paille, d'ardoise ou de tuiles cannelées comme des gauffres. On ne voit presque pas de granges. Le peu qui en existent sont fort étroites et suffisent apparemment à loger le grain. Quant au foin, on ne le met pas en bottes, mais en mules allongées qui ont assez la forme de granges, et que l'on tranche avec une sorte de grand couteau, soit pour en nourrir les animaux sur les lieux, soit pour l'aller vendre dans les villes, à tant la livre ou le quintal. On regarde comme économique (et peut-être a-t-on raison) de le garder d'une année sur l'autre. Ainsi le foin que les animaux mangent en 1819, est celui qui a été fauché en 1818.

Nous passâmes, ce premier jour, par les villes de Warrington, Knutsford, Macelensfield, Leek, Ashborn et Derby, capitale du Derbyshire, et arrivâmes, à soleil couché, à Nottingham, capitale du comté de même nom. Nous avions fait environ 80 milles. Il était temps de dîner pour des voyageurs qui n'avaient rien pris depuis 10 heures du matin. On nous servit des viandes réchauffées à la hâte, parce que nous étions pressés de nous rendre, ce soir-là même, à Southwell, qui en est distant de 16 à 17 milles. Nous y arrivâmes fort tard, le cocher ayant plusieurs fois manqué sa route dans l'obscurité de la nuit. L'auberge où nous logeâmes, est, si l'on en croit l'hôtelière, la maison même où le roi Charles I, poursuivi par ses sujets, fut fait prisonnier. Cette auberge s'appelle *Saracen head* ou Tête de Zarazin.

Tout le monde sait que les auberges d'Angleterre sont les meilleures d'Europe. Propreté, honnêteté, abondance et variété de nourriture, bons lits, chambres à part etc. Mais on ignore

peut-être qu'outre le prix assez fort que l'on donne aux hôteliers, il faut encore faire aux domestiques une gratification qu'ils demandent avec importunité. Si vous avez passé plusieurs jours dans la même maison, il n'est aucun d'eux qui ne croie avoir droit à une récompense. Celui-ci est le *waiter* ou premier écuyer de la maison, cette fille a fait votre chambre ; celui-là a fait quelques arpents pour vous indiquer une maison que vous ne connaissiez pas, ce petit garçon vous a servi le déjeuner ou le thé : autant de gens qui veulent être récompensés, qui l'exigent, qui se plaignent que vous ne leur donnez pas assez et vous font des reproches. Il en est de même des voituriers. Vous payez au maître d'un stage où vous entrez, ce que la loi ou la coutume alloue, selon la distance où vous allez. Mais vous n'êtes pas quitte. Lorsque vous laissez cette voiture pour passer à une autre, il faut payer tant au gardien du bagage et tant au cocher. Si l'on voyage en chaise, il n'y a pas de gardien, mais il faut payer davantage au cocher, et cela revient souvent, parce que l'on change plus souvent de chaises que de stages. Les pauvres voyageurs, les étrangers surtout, sont dévorés par ces fripons. Il paraît que dans les auberges et les maisons de poste, les domestiques et cochers n'ont pas de gages, mais vivent des présents des voyageurs ou des hôtes. Celui qui nous avait conduits de Nottingham à Southwell, murmura beaucoup de ce qu'outre le prix de la voiture, on ne lui avait donné que deux shellings de récompense.

12.—L'évêque de Québec, s'il eût mieux connu le pays, aurait pu s'épargner le voyage de Southwell, puisqu'il fut obligé de revenir sept milles sur ses pas, le lendemain, pour trouver le village de Calverton qu'il cherchait. Ce fut là, dans l'un des plus misérables endroits d'Angleterre, au fond d'une vallée dépourvue d'ombrage, près d'un petit ruisseau qui coule à peine, qu'il rencontra Sir John Sherbrooke, retiré dans une maison assez spacieuse, seul avec sa dame et quelques domestiques, et occupé de la construction d'une plus grande, à deux arpents de là, également à l'extrémité de ce méchant village qui n'a rien de vivant. Sa jambe et son bras gauche étaient dans le même état qu'à son

départ du Canada. Il marchait, une partie du jour, à l'aide d'une canne et passait le reste du temps sur son canapé. Du reste, mémoire exquise, jugement très sain, cœur ouvert et loyal, aimant toujours le Bas-Canada et prenant au bonheur du pays un intérêt plus vif qu'on ne devrait l'attendre d'un homme complètement retiré des affaires. Il répondit avec sagacité et de la meilleure grâce du monde, aux nombreuses questions que l'évêque lui proposa sur les différents objets de son voyage, mais comme la vue de plusieurs personnes réunies le fatigue, il refusa de voir Messieurs Lartigue et Turgeon, que l'évêque avait dessein de lui présenter, le lendemain, en passant. Après environ deux heures de conversation, il se sépara de ce brave homme, probablement pour ne le jamais revoir ! Ce fut dans cette triste pensée qu'il vint rejoindre ses compagnons à Southwell, et y passa le reste de la journée.

On est étonné de trouver dans cette petite ville, qui ne vaut guère que la moitié de celle des Trois-Rivières, en Canada, une église dont la construction a dû coûter des sommes immenses. Elle ne date pas de moins de 6 à 700 ans. C'était une collégiale et elle paraît avoir conservé ce titre depuis qu'elle est devenue protestante, puisqu'entre les inscriptions funéraires du cimetière qui l'environne se trouvent celles de plusieurs Doyens, Archidiacres, Chanoines et de *leurs épouses*. Quant aux inscriptions catholiques, les pierres en sont si vieilles et si enfoncées en terre, qu'il est impossible de les lire.

Ce vaste édifice, d'architecture gothique, est peut-être un des plus beaux monuments de l'ancienne religion d'Angleterre. On peut sans exagération, lui donner de trois à quatre cents pieds de long sur cent pieds de large dans la nef. Du fond de l'une des deux chapelles au fond de l'autre, il n'y a pas moins de 160 à 180 pieds. Quatre énormes colonnes de pierre de taille placées à une égale distance des quatre angles, formés par la rencontre de la nef avec ces deux chapelles, soutiennent quatre arches cintrées à la voûte de l'église, qui servent de base à une tour quadrangulaire élevée d'environ cinquante pieds au-dessus de l'édifice et

dont les faces peuvent en avoir 40 de large. Elle est terminée dans son extrémité supérieure par une corniche surmontée de festons et de petites pyramides, comme il est d'usage dans le gothique, mais sans perdre sa forme. Il en est de même de deux autres tours quarrées qui s'élèvent à l'alignement du portail, moins larges et moins hautes que la première. Ces trois tours, ce portail et tout le mur extérieur de l'église sont en pierre de taille, ainsi que tous leurs ornements sculptés et ciselés. Les modillons qui bordent et terminent la corniche qui règne tout autour de l'église au haut des murs, sont des représentations de têtes humaines, ayant chacune des figures différentes, le tout orné d'arches, de pilastres, de guirlandes et d'œils de bœuf, de même matière. Les divisions mêmes des châssis, ou plutôt des fenêtres qui ne s'ouvrent pas, les barreaux qui reçoivent les vitres, ordinairement taillées en forme de lozanges très petites et par conséqnent très multipliées : tout cela est en pierre et suppose dans les anciens dont nous nous permettons de mépriser les ouvrages, une habileté à manier le ciseau que l'on ne trouverait pas chez les modernes.

Du reste, il ne faut pas croire qu'un édifice aussi antique se soit conservé sans altération. L'inclémence des saisons a miné, dégradé, pourri, détaché plusieurs ornements et beaucoup de pierres. Des arbrisseaux ont cru et fait effort dans les murs. L'ancien toit s'est usé ; la vieille charpente a été remplacée par une nouvelle plus basse, défigurant l'édifice et commençant à son tour à devenir ancienne.

Outre les deux chapelles qui donnent à cette église la forme d'une croix, il y en a plusieurs autres qui ont leur ouverture dans la nef ou dans le chœur, mais qui, apparemment, pour n'avoir pas été construites en même temps que l'église, ne sont pas en symétrie comme les deux premières. Comme l'on a entièrement perdu de vue la destination primitive de ces dépendances, il est possible que l'on donne le nom de chapelle à ce qui était autrefois sacristie ou cloître de chanoines.

Si cette église eût été cathédrale et non collégiale, on prendrait pour l'ancien évêché un autre édifice de même genre que l'église,

qui n'en est séparée que par une distance d'environ 60 pieds, dont les ouvertures sont taillées de la même manière, qui a des pilastres creux pour cheminées, et dont les gouttières sont, comme celles de l'église, des tuyaux sortant de gueules de lions ou autres animaux dont les têtes en pierre de taille sont placées aux différents angles de la corniche.

Les grandes fenêtres de cette église sont très hautes et très larges. Les portes, au contraire, tant de front que latérales, extrêmement basses. C'était apparemment le goût du temps. Le corps de l'église est pavé en grandes pierres plates et unies et séparé en trois nefs, sans bancs, ni chaises, ni quoi que ce soit pour s'y asseoir. La raison en est évidente, c'est que cette triple nef n'est jamais occupée autrement que comme promenade publique, le chœur étant beaucoup plus que suffisant pour contenir le double de ce qu'il y a de fidèles anglicans dans la ville.

Ce chœur a, en effet, plus de 120 pieds de long et est séparé de la nef par un double mur dont les deux parties sont bien à dix pieds l'une de l'autre. Elles sont unies par une porte placée au milieu et surmontée d'un bel orgue. Les niches de pierre de taille qui garnissent tout le mur intérieur de l'église, sont de marbre dans le chœur. On ne voit pas bien quelle pouvait être la destination des unes et des autres, sinon de contenir des statues de saints qui ne s'y trouvent plus. Au-dessous de ces niches qui sont régulièrement vers le haut du mur, avec des allées et passages pour aller des unes aux autres, se trouvent un peu au-dessus du plancher de bas, de chaque côté du chœur, un certain nombre de stalles de marbre, enrichies de petites colonnes et terminées par le haut en plusieurs arches concentriques, comme il est ordinaire dans les édifices gothiques. Ces stalles ne sont pas occupées par les protestants. Ils en ont de plus basses, en bois et en plus petit nombre. Elles ne laissent qu'un petit passage au milieu du chœur, et comme encore il reste de chaque côté beaucoup d'espace entre ces stalles et les anciennes, l'intervalle est rempli de longs bancs clos, en face les uns des autres, sans

compter une galerie au-dessus du chœur, également remplie de bancs qui se regardent.

Le jour où l'évêque de Québec visita cette basilique, était celui de la naissance du Prince de Galles. Il y avait office et il voulut voir comment il s'exécutait. Pour cette fin, il se plaça dans un coin de la galerie d'où il était aisé d'apercevoir ce qui se passait dans le chœur. Un révérend, avec assez de dignité, présidait à la cérémonie. Il était assisté d'un bon chantre, habillé comme lui en long surplis et de 7 à 8 enfants de chœur, les uns en surplis, les autres en habit laïque. Ils chantèrent quelques pseaumes accompagnés de l'orgue, que jouait une demoiselle, et entremêlés de longues prières prononcées ou plutôt déclamées par le ministre. C'est la manière anglaise de faire les prières publiques, et là-dessus la pratique des prêtres catholiques n'est pas différente de celle des protestants. Au surplus, ce ministre, en sus de son clergé, n'avait pas plus de deux ou trois auditeurs, si l'on en excepte quelques curieux qui n'eurent pas la même patience que nous d'assister jusqu'à la fin de la cérémonie.

13.—Cependant il fallait reprendre la route de Londres, et l'on convint que ce serait le lendemain, vendredi. N'y ayant pas de stage dans l'endroit, il fut résolu que l'on partirait en chaise de poste. La différence qu'il y a entre ces deux sortes de voitures, consiste en ce que le stage peut donner place à quatre ou six personnes partagées entre deux sièges qui se font face en dedans, et en recevoir au dehors, tant devant que derrière, un nombre encore plus grand, sans préjudice du bagage dont le dessus de l'impériale est quelquefois encombré. Sur cette voiture il n'y a jamais moins de quatre chevaux, au lieu qu'il n'y en a que deux sur celle que l'on nomme chaise, qui est aussi à quatre roues et couverte, mais n'a qu'un siège et ne peut recevoir de bagage au dehors que ce qui peut trouver place sous le siège du cocher, ni au dedans plus de deux ou trois voyageurs. La chaise coûte plus que le stage, mais on y est plus en liberté, et voilà pourquoi l'évêque et ses compagnons, après en avoir essayé, continuèrent d'en faire usage le reste de la route, John trouvant sa place

auprès du cocher, tantôt sur son siège, lorsqu'il se trouvait assez large, tantôt un peu plus bas sur le bagage, tantôt à la place même du cocher, lorsque celui-ci préférait monter sur un de ses chevaux pour les faire mieux aller. Mais la plupart des voyageurs, par économie, préfèrent le stage comme mieux accommodé aux moyens des gens de toute caste qui, dans ce pays, surtout en été, sont toujours sur les routes. Il y a telle maison auprès de Londres, où il n'arrive pas moins de 700 stages par jour. Quand aux gens riches, ils voyagent d'ordinaire avec leurs propres voitures, et c'est sans contredit la manière la plus commode et la plus indépendante.

Les principales villes que nous traversâmes, ce jour-là, furent Newark, Grantham et Stanford. Dans la dernière de ces places, il y a trois églises à très petite distance, dont l'antique genre de construction fait bien voir qu'elles datent de plus loin que la prétendue Réforme. On en peut dire autant d'une plus considérable qui se trouve à Grantham, et en général de toutes les structures gothiques, avec des tours carrées servant de clochers, que l'on rencontre, soit en ville, soit en campagne. Il faut avouer que sur cet article, les protestants d'Angleterre sont forts modestes et aiment mieux s'accommoder tout uniment des églises qu'ils ont ravies aux catholiques, que d'en construire à leurs frais.

En approchant de la capitale, le pays devient plus sombre, les arbres plus fréquents dans les haies ; il y a même des bocages et des forêts dans les propriétés des seigneurs. Mais, soit habitude, soit préjugé, soit insuffisance du bois, les seigneurs, comme les particuliers, se chauffent avec du charbon de terre.

On ne voit ici ni tremble, ni merisier, ni érable, ni cèdre, mais des ormes, des peupliers, des chênes, des hêtres chargés de fênes en cette saison, des saules, des tilleuls, des marronniers et des sycomores. Ces deux dernières espèces sont les plus grands arbres que le pays nous ait présentés jusqu'à ce jour. Le hêtre, l'orme, le tilleul, le chêne, ont les feuilles plus petites et plus allongées qu'en Canada. Les arbres résineux que l'on rencontre en très petite quantité, ont aussi le bouquet plus petit que les

nôtres. Cela est surtout remarquable dans le pin. Du reste, le pin et le sapin et l'épinette etc., sont si petits qu'ils semblent plutôt transplantés d'ailleurs que naturels au sol d'Angleterre.

Les moutons qui paissent en grand nombre sur tous les coteaux, sont trop gras pour être mangés avec plaisir. Leur laine est plus unie et plus fine que celle des nôtres, mais ils sont beaucoup plus petits. Les chevaux, au contraire, ceux surtout qui servent au transport des marchandises, du foin, des charbons etc., sont d'une taille fort au-dessus de tout ce que nous voyons en Canada. Ils traînent des voitures à quatre roues extrêmement grandes et lourdes à proportion. On les encombre d'effets jusqu'à quinze et vingt pieds d'élévation au-dessus des essieux. On croit voir des montagnes ambulantes. Aussi les charretiers n'hésitent-ils pas, lorsque la charge le demande, à atteler non seulement trois et quatre, mais souvent six et huit chevaux sur ces énormes voitures.

Dans les comtés les plus voisins de la capitale, on commence à rencontrer des ânes, et plus on s'en approche, plus ils deviennent communs. Pour conduire de petites voitures, pour porter des denrées au marché, cet animal sobre et docile est d'une utilité inconcevable. Il serait digne de nos sociétés d'agriculture d'en faire venir en Canada et de les y faire propager. Ils s'acclimateraient très vite, et pourquoi l'âne n'y serait-il bon à rien, lorsqu'il est d'une si grande ressource dans toutes les parties de l'Europe ? On s'est trop prévenu contre cet animal par le mauvais succès de quelques premiers essais. Plus d'attention pour le premier hiver à ceux que l'on importerait, les mettrait en état de soutenir mieux l'hiver suivant. Leurs écroits nés dans le pays, n'y seraient pas plus étrangers que nos veaux ou nos poulains et, en peu d'années, on aurait à se louer de lui avoir procuré cette classe d'excellents serviteurs.

Les hôtelleries prennent un air de dignité remarquable, à mesure que vous vous avancez vers la capitale. Un aubergiste et sa femme vous reçoivent à leur porte d'aussi bonne grâce qu'un lord ou une lady recevraient des amis qui viendraient les visiter.

Cela fait, ils disparaissent, donnent leurs ordres etc., vous laissent à la discrétion d'un intendant qui prend soin de vous, avec un air de noblesse qui ferait honneur au premier gentilhomme d'Angleterre. Table garnie, chambres séparées, lits élégants et propres : rien n'est épargné. Il court au-devant de tous vos besoins. Seulement, à votre départ, le gentilhomme ouvre la main et, en sus du compte de l'hôtellerie qu'il vous présente, reçoit avec reconnaissance le shelling de gratification que vous lui donnez.

Nous couchâmes à 30 milles de Londres. La nuit obscure et avancée ne nous permettait pas de nous en approcher davantage. Le lendemain, avant sept heures, nous avions repris la chaise de poste.

Les haies ne bordent plus les terres aussi régulièrement que dans les parties les plus éloignées. Le commerce rapproche tout. On commence à trouver des [illegible]s de bois, faites avec des douves, telles qu'on les import[illegible]nada ou de la Baltique. Quelques granges et autres bâtiments autour des maisons, sous leurs toits de tuiles, sont environnées de planches. C'est ce que l'on ne trouve pas vers l'intérieur du royaume.

14.—Des voitures allant au marché, des ânes chargés de denrées, des troupeaux de bœufs ou de moutons, qui courent, sans le savoir, à la boucherie, remplissent le chemin et embarrassent la marche. Les villages deviennent plus fréquents et se touchent les uns les autres. La grande ville se découvre enfin. Les yeux des voyageurs sont à peine assez grands pour la contempler. Mais qu'aperçoivent-ils ?—Un nuage de fumée exhalée par le charbon de terre et ne laissant voir les rues et les maisons qu'en petit nombre. Enfin, entre onze heures et midi, chacun arrive à son auberge, ajoutant à la fatigue du voyage l'ennui que donnent inévitablement l'agitation des habitants et les criailleries des vendeurs de bagatelles qui remplissent les rues et les places.

Que dire de Londres qui n'en ait déjà été dit ?—Que par un recensement fait en 1811, cette métropole mesurée à quatre milles de rayon sur toutes les faces, ayant pour centre l'église de

S. Paul, se trouvait être d'un million trente-neuf mille âmes. Les naissances qui y ont eu lieu depuis cette date, ont dû compenser amplement le vide laissé par les Français qui l'ont quitté pour rentrer dans leur patrie depuis la restauration de Louis XVIII. La population a donc augmenté, du moins de tous les nouveaux habitants qui sont venus d'ailleurs s'y établir.

15.—L'évêque de Québec, venu en Angleterre par motif d'affaires et non par curiosité, n'avait que peu de temps à donner à la visite des objets qui fixent les regards et occupent les recherches des étrangers dans cette capitale. Il était plus essentiel pour lui de cultiver les gens que de voir des curiosités. Aussi se borna-t-il à rencontrer ceux qui pouvaient lui être utiles, et à ne voir des beautés de Londres, dans ce premier séjour, que l'abbaye de Westminster, l'église de S. Paul et l'asile de Chelsea.

16.—Il faudrait des semaines pour visiter Westminster, avec ses dépendances, et des volumes pour en donner une description exacte. Que l'on se figure une église gothique, longue de 360 pieds, large de 72 dans la nef et de 195 dans la croix ; la nef divisée en trois, chacune des deux parties latérales séparée de celle du milieu par deux rangs d'arches qui occupent l'énorme distance du pavé au carré de l'édifice ; à l'extrémité de cette triple nef, on entre par deux portes de fer dans le chœur où sont couronnés les rois et les reines d'Angleterre.

Derrière l'autel de marbre qui termine le chœur, se trouve une chapelle autrefois dédiée à S. Edouard le Confesseur, dont elle porte encore le nom et enferme les cendres. On y monte par un escalier. Le corps du saint est contenu dans une boîte ou caisse qu'on ne voit pas, parce qu'elle est couverte et environnée d'une tombe de pierre en mosaïque. Ce tombeau, autrefois objet de culte pour les Anglais, n'est plus autre chose aujourd'hui qu'un monument national. Le corps du saint y repose en paix au milieu de ceux de dix autres rois et reines, dont quelques-uns n'étaient peut-être pas fort dignes de lui faire compagnie.

Dans cette chapelle se conservent aussi les deux méchants fauteuils qui servent au couronnement des rois et des reines

d'Angleterre. Sous le siège de celui du roi, on voit la célèbre *Jacob's stone* ou pierre de Jacob, qui passe pour avoir été apportée d'Ecosse par Edouard I. Les écrivains irlandais ne sont pas d'accord sur cette origine et prétendent que cette pierre vient de chez eux, que, suivant un ancien oracle, celui qui serait assis dessus aurait toujours la souveraineté d'Irlande, et qu'en conséquence, lorsque Henri II eût subjugué leur pays, il crut nécessaire de transporter cette pierre en Angleterre pour assurer sa conquête. Elle n'a, du reste, rien de remarquable. Elle est d'un gris blanchâtre, brute, plate et carrée. On revêt ces deux fauteuils de velours lorsqu'ils doivent servir, et ce n'est pas sans besoin. Mais qui ne s'étonnerait de l'idée superstitieuse attachée à la conservation de cette pierre !

Après la chapelle d'Edouard le Confesseur vient celle de Henri VII. On appelle ainsi l'addition que ce prince fit, à l'extrémité orientale de cette église, d'un édifice d'une construction très estimée et qu'il destina à sa sépulture et à celle de sa famille. La première pierre de cette chapelle fut posée en 1503. La construction coûta £14,000 d'alors, qui répondent à 280,000 liv. strl. d'aujourd'hui. La chapelle a 99 pieds de long, 66 de large et 54 de haut. Elle est ornée au dehors de 14 tours proportionnées à la grandeur de l'édifice. Le toit se termine en une demi-sphère d'où sortent cinq espèces de petites chapelles ou retraites, dans chacune desquelles on entre par une arche qui a sa base sur le pavé. C'est dans la nef de cette chapelle que se tient le chapitre de l'Ordre du Bain. Les bannières des chevaliers sont suspendues tout autour, chacune portant le nom de celui à qui elle appartient. Le tout fait une fort jolie garniture de pendants à 15 ou 20 pieds de terre, tout autour de la nef.

Outre Henri VII, dont la tombe n'a pas coûté moins de £10,000, et divers autres princes et princesses qui ont trouvé leur sépulture dans cette chapelle, on y voit le singulier contraste du tombeau de la reine Elizabeth figurant avec celui de Marie, reine d'Ecosse. Ils sont tous deux d'une magnificence si uniforme et placés avec tant de symétrie, de chaque côté de celui de Henri VII,

que l'on ne soupçonnerait pas que l'une des deux ait été l'innocente victime cruellement sacrifiée à la barbarie et à la jalouse ambition de l'autre. Un autre contraste moins frappant, mais encore assez singulier, que présente Westminster, est de trouver enterrés dans la grande nef de l'église, à 12 pieds l'un de l'autre, deux antagonistes politiques constamment en guerre, pendant leur vie, savoir : Charles Fox et William Pitt. Le monument de ce dernier, fort éloigné de son corps, est au-dessus de la porte d'entrée de l'église. Il y figure, avec un très grand nombre d'autres, qui en garnissent tout l'intérieur et dont les corps reposent au-dessous du pavé. Poètes, historiens, philosophes, médecins, guerriers, mathématiciens : tous les grands hommes et les génies célèbres ont, dans ces derniers temps, trouvé des monuments dans cette église. Les chapelles, au nombre de neuf, qui environnent le chœur (sans compter celles de S. Edouard et de Henri VII), contiennent, en général, des monuments plus anciens de princes, ducs, marquis etc., dont les corps imités en bronze, sont couchés tout leur long par-dessus leurs tombes, avec le costume de leur siècle. La plupart de ces seigneurs étant morts avant la Réforme, il n'est pas rare de trouver des statues de même métal, à genoux et priant autour de leurs tombeaux.

L'église de Westminster a subi plusieurs variations remarquables. D'abord, c'était une abbaye fondée par Segbert, roi des Saxons orientaux, sous l'invocation de S. Pierre. L'abbé et les religieux furent contraints de la remettre à Henri VIII, qui la changea en une collégiale de chanoines séculiers, avec un doyen à leur tête, et bientôt en fit une cathédrale à laquelle il donna pour diocèse le comté de Middlesex, à l'exception de la paroisse de Fulham qui resta sous la juridiction de l'évêque de Londres. Edouard VI détruisit la cathédrale et rétablit la collégiale. Marie, qui lui succéda, voulut que cette église rentrât dans son état primitif et redevînt une abbaye. Après elle, Elizabeth, en 1560, détruisit ce qu'avait fait sa sœur, et rétablit la collégiale qui consiste en un chapitre composé d'un doyen, de douze chanoines séculiers et trente enfants de chœur, de douze aumôniers,

de choristes, d'un bedeau, d'un organiste, d'un maître d'école et de quarante enfants, qu'on appelle les écoliers du roi ou de la reine. Tel est l'établissement qui subsiste aujourd'hui.

Il y a encore, auprès de l'église, des restes de l'ancien cloître et du chapitre des moines, édifice hardi en ce qu'un seul pilier, fixé au milieu, recevait et supportait de hautes arcades s'élevant de tous les angles de l'édifice qui était octogone.

Auprès de cette abbaye était l'ancien palais des rois, détruit et remplacé par ce que l'on appelle la place de Westminster, entre l'abbaye et la Tamise. Sur cette place est la halle de Westminster, *Westminster Hall*. Elle est après le théâtre d'Oxford, le plus vaste appartement qui soit au monde, sans colonnes. Elle a 74 pieds de large et 275 de long. C'est de là que le roi part pour s'aller faire couronner dans l'église de Westminster. Il y revient dîner ensuite. On dit que Richard II qui répara cette salle, autrefois construite par Guillaume le Roux, y donna à manger à 10,000 personnes à la fois. Ce fut dans cette salle que Charles I subit le procès où il fut condamné à mort. C'est là que sont jugés les pairs et autres grands fonctionnaires de l'Etat, sur les accusations formées par la Chambre des Communes. La haute Cour de Chancellerie, la Cour de l'Echiquier et celle des plaidoyers communs donnent sur cette salle imposante, mais dépourvue de toute décoration, si ce n'est dans les occasions solennelles ci-dessus mentionnées, auxquelles on la revêt d'une tenture.

Dans le même groupe d'édifices se trouvent aussi les deux chambres du Parlement, toutes deux trop petites pour leur objet. Les curieux qui veulent assister à quelque débat intéressant de la Chambre des Communes, sont obligés de se rendre douze heures d'avance pour y trouver des places. La chose paraîtra fort croyable à quiconque saura qu'une partie des galeries est occupée par des membres qui autrement ne pourraient suivre les délibérations, et que ce qui reste de places pour les étrangers, ne vaut pas trois fois la galerie de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada. Celle d'Angleterre est encore remarquable par la vétusté

de ses boisures, de ses bancs surtout, où l'on voit des écorchures, des aiguillettes arrachées etc.

La Chambre des Lords, quoique sombre, a néanmoins plus de dignité ; l'appartement est élevé, les boisures en bon état, les murs couverts d'une tapisserie à l'aiguille représentant la célèbre Armada de Philippe II pour la conquête de l'Angleterre, et le sort malheureux de cette espèce de Croisade dans laquelle plusieurs souverains du continent étaient imprudemment entrés, à la sollicitation de Sixte V. Les sièges de cette salle sont décents et commodes. On vous y montre le banc des évêques, celui de l'opposition etc. A la tête de la chambre est le dais et le trône du roi ; au-dessous, trois énormes sacs de laine, *Woolsacks*, longs d'environ six pieds, larges de quatre, et hauts de deux, sur le premier desquels s'assied le Chancelier, orateur né de cette chambre. Les deux autres sont pour les juges, lorsqu'ils sont appelés pour être consultés sur quelque point de loi important.

Derrière la chambre des Pairs est un appartement de même largeur, mais beaucoup plus court, y adjoignant et communiquant par deux portes à deux battants, une de chaque côté du trône. C'est dans cet appartement que le roi fait pose, quand il vient au Parlement, et c'est par l'une de ces portes qu'il y entre. Cet appartement est aussi orné, dans une de ses extrémités, d'un dais au-dessous duquel on déposait les différents membres de la famille royale après leur mort, pour être de là transportés à la sépulture. Il est devenu inutile depuis leur résidence à Windsor, car c'est là qu'il leur a plu de mourir et d'être enterrés, et l'on ne prend pas la peine de les apporter à Londres, pour les faire retourner à Windsor.

La Chambre des Pairs est assez grande pour eux, mais on ne conçoit pas qu'elle puisse être suffisante pour l'admission des Communes au dehors de la barre, et ceci doit modérer les membres du Conseil Législatif du Bas-Canada dans les plaintes qu'ils font de la petitesse de leur chambre. En voilà assez, pour cette fois, sur les édifices de Westminster. Passons à S. Paul.

Cette église, la cathédrale de l'évêque de Londres, est construite

en forme de croix, enrichie de trois portiques, l'un à l'Ouest, l'autre au Nord, le dernier au Sud. Le portique de l'Ouest, qui orne la grande porte d'entrée, est composé de douze colonnes d'ordre corinthien (car il n'y a rien de gothique dans cet édifice), dont les bases portent sur le premier degré d'un perron de 22 marches, de marbre noir, qui sont de toute la largeur du portique. Les douzes grandes colonnes sont surmontées de 8 autres d'ordre composite. Les deux autres portiques sont également ornés de colonnes, mais en moindre nombre que celui de l'Ouest. Des quatre angles formés par la figure de croix donnée à l'édifice, s'élèvent quatre dômes, chacun surmonté d'une boule et d'une croix dorées. Ils ne servent qu'à faire ressortir le dôme principal dont le diamètre, pris de dehors en dehors, est de 145 pieds. Il est environné extérieurement d'une galerie de 430 pieds de circonférence. On y monte par un escalier doux de 280 marches. Si l'on va à la seconde galerie qui est au-dessus du dôme et au pied de la lanterne, on fait 254 degrés de plus, ce qui égale 534. L'évêque de Québec s'arrêta là, s'y trouvant assez élevé pour contempler toute la ville et ses alentours, autant que la fumée le lui put permettre. En montant 80 degrés de plus, il se serait trouvé à la boule dorée qui a 6 pieds de diamètre et dans laquelle douze personnes pourraient tenir à la fois. De là au haut de la croix, il y a encore 30 pieds, de sorte que la hauteur totale de cette église au-dessus de son pavé, est de 434 pieds ; la longueur 510 ; la largeur commune de la nef, 100 ; la largeur dans la croix, c'est-à-dire du portique du nord à celui du sud, 280 ; la circonférence totale en dehors 2292. Dans l'un des deux clochers qui sont au portail de l'église, il y a une horloge dont le cadran a 57 pieds de diamètre. Les heures sont frappées par un marteau sur une cloche du poids de 11,470 liv. Cette cloche n'est jamais mise en branle ; quand on la sonne, c'est en frappant le battant contre une de ses parois ; encore n'est-ce que dans des occasions très rares, telles que la mort de quelqu'un de la famille royale, ou celle de l'évêque de Londres ou du doyen de cette église, qui est toujours l'évêque de Lincoln.

Dans l'intérieur du grand dôme sont peints en fresque les différents travaux de S. Paul. Mais l'humidité a détruit une partie de cette peinture, et le reste ne tardera pas à avoir le même sort.

Des colonnes, des niches, des architraves, des guirlandes, etc., sont choses aisées à faire, surtout pour un architecte aussi intelligent que l'était Christophe Wren. Mais à quoi tout cela mène-t-il dans une église protestante, où il n'y a rien de vivant ? En entrant dans celle-ci, vous croyez entrer dans un désert. Chacun y va et vient, se promène, cause tout haut, parce qu'il n'aperçoit rien de religieux qui lui en impose. D'ailleurs, cette église, même sous un point de vue matériel, n'est pas un ouvrage parfait. Les portes, surtout la grande, sont beaucoup trop étroites pour leur hauteur. C'est un défaut qui frappe les yeux des moins habiles connaisseurs. L'église est remarquablement sombre. Pour y mettre quelque ornement, il a fallu occuper une partie des niches et des arcades par des monuments de poètes, d'animaux, de généraux, entre lesquels on remarque celui de l'amiral Nelson, dont le corps repose sous le pavé de l'église, celui du général Abercrumbie, tué en Egypte dans la dernière guerre avec la France, celui du major général Brock, qui eut le même sort à Queenstown, dans le Haut-Canada, le 13 8[bre] 1812, tous assez mal représentés et servant à provoquer la critique des connaisseurs. Apparemment on continuera de remplir cette église de monuments, celle de Westminster n'en pouvant plus recevoir. Sous ce rapport elle deviendra un objet de curiosité. Les libertins y trouveront un aliment à leur lubricité, si les statues que l'on y ajoutera sont aussi immodestes que celles qu'on y a déjà placées autour des grands hommes dont on veut immortaliser la mémoire ; mais la religion n'y gagnera pas en proportion de ce que le libertinage y trouvera d'attrayant.

Chaque monument est orné d'une inscription. La plus remarquable de toutes est celle de l'architecte Wren, mort en 1723, à l'âge de 81 ans, et enterré sous le pavé de cette église. Elle finit par ces mots : *Lector, si monumentum quæris, circumspice.* C'est sous la direction de ce seul architecte, par les soins d'un même

maçon et sous l'épiscopat d'un même évêque de Londres, que cet édifice, à quelques ornements près, fut achevé en 1710, c'est-à-dire dans l'espace de 35 ans, la première pierre en ayant été posée le 21 juin 1675.

La nef n'est vraiment occupée qu'une fois par an, savoir, dans le seul jour où l'on y réunit plus de 5,000 enfants des écoles de charité, auxquels on fait un sermon. Le reste du temps, il s'y fait un office trois fois le jour. Il commençait au moment où l'évêque de Québec s'y trouva. Tout se passait dans le chœur. Deux chanoines, un chantre, environ 10 enfants de chœur y parurent en surplis sales, ouverts par devant, sans robes par-dessous, et chantèrent des psaumes, récitèrent des prières avec beaucoup de précipitation et d'un air fort dissipé, leurs yeux le plus souvent fixés vers une quinzaine de curieux qui assistaient dans le vestibule du chœur et au-dessous de l'orgue, n'y ayant que trois ou quatre bonnes femmes entrées dans le chœur qui parussent prendre part à l'office divin, quoique l'église contînt beaucoup d'allants et de venants entrés de préférence à cette heure, parce qu'au moment du service, on peut être admis gratuitement dans l'église, au lieu qu'aux autres heures de la journée, on n'y peut entrer qu'en payant. C[illegible]glise construite aux frais de la nation, a coûté un million et demi de livres sterling.

Chelsea est un hôpital militaire situé au sud-ouest de Londres et fondé par Charles II, en faveur des soldats devenus infirmes ou mis hors de service par les blessures qu'ils ont reçues en guerre. En ce moment, il ne compte pas plus de 500 sujets de tout âge, logés, nourris, habillés etc., aux frais du gouvernement. Ils occupent un édifice digne de la munificence royale. Il a trois faces de près de deux cents pieds chaque, et, au milieu, une vaste cour où ils peuvent se promener et délasser. Pour y entrer, on traverse un grand porche qui partage en deux tout le front de l'édifice. Sous ce porche sont deux perrons qui se font face l'un à l'autre, l'un conduit à la chapelle, l'autre au réfectoire. Ces deux appartements sont de mêmes dimensions et occupent tout le premier étage de ce premier corps de logis. Dans la direc-

tion du même porche, se présente, au milieu de la cour, la statue équestre du roi fondateur. Cette cour est séparée, par un treillis, d'un parterre et d'une haie d'arbres de haute futaie qui conduisent aux bords de la Tamise. Les soldats n'ont pas la liberté d'entrer dans ce parterre. C'est le point d'où l'on peut mieux apprécier la régularité et la symétrie qui règnent non seulement dans l'édifice principal, mais encore dans tous ceux qui en dépendent et font partie de l'établissement. Telles sont les cuisines, l'apothicairerie, le logement des médecins, des serviteurs, des femmes employées au service de la maison, l'infirmerie où l'on soigne ceux qui sont actuellement en remèdes etc. On n'a rien épargné de ce qui pouvait rendre ce séjour commode à des hommes qui ont bien mérité de leur patrie. Ceux des soldats qui professent la religion catholique, ont la liberté de l'exercer et d'en remplir les devoirs dans une chapelle de ce voisinage, où un prêtre émigré de France, l'abbé Voyau de Frauvus, chanoine honoraire du chapitre royal de S. Denis, a réuni les catholiques peu nombreux et très pauvres de cette partie de Londres. Lorsqu'il est appelé pour administrer quelqu'un des soldats malades, on le reçoit avec toutes sortes d'égards, et il les mérite personnellement, étant vrai gentilhomme et prêtre de mérite. Il se lamente et avec raison, que les enfants des soldats catholiques soient élevés protestants, dans un nouvel établissement, situé au même lieu de Chelsea et à une petite distance de l'hôpital. Cette maison porte le nom d'asile des enfants. Ils y sont au nombre de 1500, tous habillés en uniforme, les garçons bien séparés des filles, menés à l'église deux à deux, tous les dimanches, au son du tambour, ayant leurs écoles, leurs dortoirs, réfectoire etc., dans un vaste bâtiment remarquable par son grand portique, l'un des plus beaux qui soient à Londres.

17.—L'évêque de Québec ayant pris logement dans le quartier de Manchester, adopta pour sa chapelle journalière celle de *King's street*, connue sous le nom de Chapelle Française, comme étant la plus voisine de sa demeure. Elle fut commencée dans le temps de l'émigration, par les soins de feu Mr Bourret, prêtre

de St-Sulpice, à une époque où les prêtres émigrés de France par milliers, en 1792 et années suivantes, et d'abord principalement à Londres, s'étaient jetés dans ce quartier, ainsi qu'un certain nombre de familles nobles émigrées comme eux. Les uns et les autres se réunirent enfin dans cette chapelle : les évêques, comme les prêtres, les princes français, comme les citoyens qui s'étaient enfuis par affection pour eux. On commença à y faire régulièrement l'office divin et à y prêcher en français tous les dimanches. Quoiqu'il soit extrêmement incommode par sa petitesse et par la puanteur du *mews*, par lequel on passe pour en trouver la porte, et par l'aboiement presque continuel des chiens de chasse entretenus par un particulier dans une cour adjacente, les ambassadeurs français en ont néanmoins fait leur chapelle depuis la restauration du roi de France, qui donne, chaque année, 24,000 francs pour l'entretien de l'édifice, des chapelains et d'une école de charité qui en dépend. Elle n'a rien de remarquable que l'autel en tombeau, bien peint et passablement bien doré. Les tableaux sont très communs, le linge et les ornements en bon état. Il y a une chape et des dalmatiques de chaque couleur, diacre et sous-diacre tous les dimanches, un petit orgue. La messe et vêpres sont chantées à la tribune, par des laïques, entre lesquels il y a d'assez bonnes voix. C'est le chant Grégorien qui y domine. Ces chantres sont d'une piété reconnue et de mœurs respectables. Depuis la rentrée de la plupart des familles françaises dans leur patrie, les catholiques anglais ont commencé à fréquenter cette chapelle devenue un peu plus spacieuse, et s'y tiennent beaucoup plus religieusement que les Français. Ils ont l'excellente coutume de se tenir debout aux versets *sanctum et terribile nomen ejus, sit nomen Domini benedictum, non nobis Domine, non nobis*, et au *Gloria Patri* tout du long, autant de fois qu'il revient dans l'office. C'est la pratique de toutes leurs chapelles ; les Français ne s'y conforment pas, et peut-être même n'y font-ils point réflexion.

19.—Les ecclésiastiques français, d'abord sans autre ressource que ce qu'ils pouvaient avoir sauvé d'argent dans leur émigration,

furent accueillis, comme l'on sait, de la manière la plus compatissante et la plus hospitalière par le gouvernement Britannique, qui leur a donné d'abondants et de généreux suppléments, chaque année, depuis leur entrée en Angleterre jusqu'à la restauration de Louis XVIII. Cette générosité ne se bornait pas au clergé, mais s'étendait aussi aux familles émigrées. Cette bonne œuvre, depuis la restauration, est continuée par le gouvernement français, en faveur du reste de ces émigrés nécessiteux, tant laïques qu'ecclésiastiques.

Mais il ne faut pas croire que tous aient compté exclusivement sur les secours du gouvernement pour vivre. Un grand nombre de prêtres comprirent, dès le commencement de l'émigration, qu'il valait mieux gagner leur pain que de rester à la charge publique. C'est pourquoi, après avoir pris hauteur, plusieurs embrassèrent le commerce, d'autres enseignèrent le français dans des familles anglaises, et il y en a qui ont fait de petites fortunes par ce métier ; d'autres se jetèrent dans différentes professions séculières, les uns avec plus, les autres avec moins de danger pour leur état, que plusieurs ont entièrement abandonné et oublié, sans respect pour leurs engagements ; d'autres s'étant appliqués à apprendre l'anglais, se trouvèrent en état de travailler au saint ministère, et il y a peu de villes en Angleterre où l'on ne trouve quelque prêtre français à la tête d'une congrégation. Un certain nombre rentra en France à la paix d'Amiens, un plus grand nombre encore au retour du roi en 1814. Il en est mort plusieurs mille en Angleterre, et, entre autres, 16 à 17 évêques, tous enterrés dans le cimetière de S. Pancrace, de sorte qu'il ne reste plus dans ce royaume qu'un seul prélat très âgé, savoir, Mgr de Thémines, évêque de Blois, et environ 200 prêtres, dont plus de 150 dans le district de Londres, la plupart employés dans les chapelles publiques ou dans celle des ambassadeurs ; d'autres célébrant la messe dans des maisons particulières et y entendant les confessions des fidèles avec permission de l'Ordinaire, d'autres aimant mieux rester sans fonctions que de signer une formule proposée par le Vicaire Apostolique, à tous les prêtres français exerçant

dans le District de Londres, sous peine de suspense *ipso facto*, contre tous ceux qui ne la souscriraient pas purement et simplement dans un délai fixé. La formule était ainsi conçue : " Ego infrascriptus profiteor et declaro me summo Pontifici Pio Papæ VII utpote Ecclesiæ Capiti subesse meque communicare illis omnibus tanquam Ecclesiæ membris, qui ipsi Pii VII communione junguntur." On a peine à concevoir comment des prêtres catholiques pouvaient hésiter à faire une telle déclaration. Cependant telle est la force des préjugés et de l'esprit de parti, que des hommes pieux et bien intentionnés ont craint d'engager leur conscience en la faisant, persuadés que parce que des évêques et des prêtres ont obtenu des places en France, sans avoir assez explicitement rétracté leur ancienne adhésion à la constitution civile du clergé condamnée par Pie VI, comme hérétique et schismatique, ils ne pouvaient être en communion avec eux sans tomber aussi dans l'hérésie et le schisme. Mais puisque le chef de l'Eglise les souffre et ne juge pas nécessaire de les ségréger, de quel droit des particuliers prétendraient-ils les condamner ? Cette conduite ne rappelle-t-elle pas celle des ouvriers du père de famille dans la parabole de l'ivraie, qui voulaient l'arracher immédiatement, *Vis imus et colligimus ea ?* S'est-on séparé des évêques appelants de la Bulle *Unigenitus*, qui était un jugement doctrinal tout aussi bien que les décrets de Pie VI sur la constitution civile du clergé ? D'ailleurs appartient-il à des prêtres de réformer ce que fait le souverain Pontife ? Quelques-uns de ces prêtres se sont néanmoins rendus, lors de la publication du Bref du Pape qui approuvait l'ordonnance du Vicaire Apostolique de Londres. D'autres ont rétracté leur signature ; d'autres ont adressé à ce prélat des lettres injurieuses ; d'autres enfin, au mépris de la censure, continuent d'entendre les confessions dans leur logis et de célébrer privément. Heureusement ce n'est que le plus petit nombre et le moins éclairé des ecclésiastiques français d'Angleterre. Ils ne sont suivis que de très peu de fidèles, de sorte que cette petite église va inévitablement s'éteindre au premier jour.

L'ambassadeur de France n'est pas le seul qui ait une cha-

pelle à Londres. Ceux de Sardaigne, de Portugal, de Bavière et d'Espagne en ont aussi. Les chapelains qui les desservent, au nombre de trois ou quatre dans chacune, exercent leur ministère en faveur des fidèles de la ville. Ces chapelains sont, pour la plupart, anglais. Ceux d'Espagne, de Portugal et de Bavière se plaignent amèrement de ce que les ambassadeurs auxquels ils appartiennent, ont introduit dans leurs chapelles, des chantres et des chanteuses de l'opéra, la plupart protestants et de mauvaise vie, qui, en chantant les louanges de Dieu avec leurs bouches profanes, déshonorent sa maison par les irrévérences qu'ils y commettent, par la dissipation qu'ils causent, par les curieux qu'ils y attirent, comme au théâtre. Sur l'observation qu'en fit l'évêque de Québec à quelques-uns d'eux, ils répondirent qu'ils avaient fait à ce sujet des remontrances inutiles aux ambassadeurs. La chose est d'autant plus singulière, qu'il est du beau ton, pour les ambassadeurs, de ne pas assister aux offices publics, excepté aux fêtes annuelles, mais de se faire dire une messe basse, les uns à midi et demi, les autres à une heure.

Outre les chapelles des ambassadeurs, il y en a neuf autres dans les différents quartiers de la capitale, ouvertes à la piété des fidèles, et cinquante-deux dans les différents comtés qui composent le District de Londres, dans lequel on compte 88 ecclésiastiques chargés de la desserte des 90,000 catholiques, précieux au Gouvernement par la tranquillité, l'obéissance aux lois, l'éloignement de toutes les assemblées séditieuses, où ils sont maintenus par leurs pasteurs. Les prêtres catholiques mettent leur gloire à ce qu'aucun de leurs fidèles ne prennent part aux insurrections capables d'alarmer, telles que celles à la tête desquelles se sont dernièrement montrés les *Hunt* et les *Francis Burdett.*

Les comtés qui forment ce District sont ceux d'Essex, Hartford, Bedford, Buckingham, Sussex, Kent, Middlesex, Surrey, Berkshire et Hampshire, auxquels il faut ajouter les isles de Jersey et Guernesey. Le vicaire apostolique préposé à cette partie de l'Eglise Catholique d'Angleterre, est M[gr] Guillaume Poynter, évêque titulaire de Halie, homme qui, par sa prudence et sa

condescendance envers le gouvernement, a su, sans compromettre les principes de la foi ni de la discipline essentielle, s'attirer le respect et la confiance des secrétaires d'Etat, comme il jouit depuis longtemps de celle du St-Siège, dont il est le vicaire pour toutes les Provinces Britanniques des Indes Orientales et Occidentales, qui ne sont d'aucun diocèse.

Pour procurer d'une manière plus solide le bien spirituel de ces colonies et en même temps diminuer l'excès d'occupation qu'elles lui donnaient, il obtint, l'année dernière, des deux Cours de Rome et de Londres, l'établissement de deux nouveaux vicaires apostoliques. L'un des deux est bénédictin anglais, connu à Liverpool, d'où il est natif, sous le nom de Dr Slater. Il fut consacré à Rome en 1818, sous le titre de Ruspe dans la Byzacène. Sa mission principale est l'isle-de-France, d'où sa juridiction s'étend sur le Cap de Bonne-Espérance, l'isle de Madagascar et Botany Bay, où il peut se rendre du lieu de sa résidence en 75 jours. Il se disposait à partir prochainement pour sa destination, assisté de six à sept prêtres, lorsque l'évêque de Québec eut le plaisir de le rencontrer à Londres et de faire amplement connaissance avec lui.

19.—Il ne vit pas avec moins d'intérêt le Dr Buckley, ci-devant chapelain de la chapelle de Portugal à Londres, puis supérieur du Séminaire Anglais de Lisbonne et enfin consacré à Londres, le 29 juin dernier, par le Dr Poynter, sous le titre de *Gerra*, pour desservir, en qualité de Vicaire Apostolique, les isles Britanniques du Golfe du Mexique, telles que la Trinidad, la Grenade, Ste-Lucie, Tobago etc. Il doit se rendre à son poste au mois de décembre. C'est ainsi que le royaume de Dieu regagne d'un côté ce qu'il perd de l'autre.

20.—L'évêque de Québec avait entrepris le voyage d'Europe pour divers objets, dont le premier était d'obtenir la division de son diocèse, soit en évêchés suffragants, soit en coadjutoteries ou vicariats apostoliques. Cette affaire demandait à être traitée avec beaucoup de délicatesse et de ménagement auprès de la Cour d'Angleterre. Sa bonne réputation, méritée ou non, auprès de

cette Cour, lui faisait apercevoir quelque espérance de succès. Ce premier point gagné, il aurait pu en obtenir un autre et finalement retirer l'épiscopat du Canada de l'état précaire où il avait été depuis la conquête de ce pays par l'Angleterre, c'est-à-dire depuis près de 60 ans. Mais voilà qu'en arrivant à Londres, il apprend par une lettre de son coadjuteur, que peu d'heures après son départ de Québec, il y est arrivé des Bulles du St-Siège, qui érigent son Eglise en métropole et lui donnent, au lieu de suffragants, deux Vicaires Apostoliques Ecossais, l'un pour le Haut-Canada, l'autre pour le Golfe St-Laurent, division inadéquate, qui ne remplissait qu'une partie de son plan, pouvait faire ombrage au clergé canadien et rendait deux autres sièges plus difficiles à obtenir. Il avait déjà été question de ces deux sujets pour être Vicaires Apostoliques, et l'évêque croyait en avoir assez dit à la Cour de Rome, par ses lettres de la fin de 1817, pour l'engager à suspendre cette opération jusqu'à nouvel avis de sa part. Mais c'est surtout l'érection de Québec en métropole, sans en avoir auparavant communiqué avec le Gouvernement Britannique, que l'évêque considéra comme une mesure propre à déconcerter toutes les siennes. Aussi n'approcha-t-il qu'en tremblant le ministre des affaires coloniales (Lord Bathurst), auquel il ne voulut pas dissimuler où en était rendu les choses. Cette information produisit toute la mauvaise humeur a laquelle on devait s'attendre. Dès le lendemain, Lord Bathurst appela le Dr Poynter pour lui faire ses plaintes contre la Cour de Rome et le prier d'y écrire pour témoigner son mécontentement. Quant à l'évêque de Québec, il se contenta de faire parvenir à ce Seigneur trois petits mémoires, le premier demandant l'agrément du Cabinet Britannique pour solliciter auprès du St-Siège deux divisions additionnelles de son diocèse, savoir celle du district de Montréal et celle des terres arrosées par les rivières qui se déchargent dans Baie d'Hudson, et offrant pour occuper ces deux places, deux sujets canadiens dont il cautionnait la loyauté et les principes.

Le second mémoire contenait des considérations politiques pour arrêter les desseins formés contre la propriété des Messieurs du

Séminaire de Montréal. Le troisième tendait à obtenir des lettres patentes pour mettre en *trust* le Séminaire de Nicolet et assurer son existence.

L'évêque de Québec n'attendait pas de réponse immédiate à ces mémoires. Il était raisonnable que le Secrétaire d'Etat prit du temps pour les considérer. Mais il s'attendait qu'il lui signifierait son désir de le voir à Cirencester, sa maison de campagne, où se trouvait, en cette saison, Lady Bathurst, avec laquelle il avait exprimé son empressement de faire connaissance, comme l'en avait prié le Duc de Richmond, frère de cette dame. Il s'attendait que Lord Bathurst le présenterait, comme il s'y était engagé, au Prince Régent, qui devait se trouver en ville, le 26. Point du tout; le 26 même, Lord Bathurst part brusquement pour sa campagne, sans autre avis, et laisse l'évêque de Québec dans la conviction que la mauvaise humeur du Secrétaire d'Etat s'étendait sur sa personne et qu'il ne pourrait rien faire avec lui.

30.—Les choses en étaient là, lorsqu'il reçut de Sa Seigneurie une lettre datée du 30, lui faisant des excuses d'avoir quitté Londres précipitamment et l'invitant, dans les termes les plus honnêtes, de l'aller voir ou la semaine suivante, ou celle d'après, à Cirencester où sa famille était réunie.

31.—Cirencester est à 90 milles de Londres, du côté de l'Ouest. Quand la distance eût été plus grande, l'évêque de Québec n'aurait pas délibéré sur un voyage qu'il considérait comme de nature à avancer ses affaires. Il se hâta donc de répondre que dès les premiers jours de la semaine suivante, il aurait l'honneur de se rendre à l'invitation de Sa Seigneurie. Après avoir recommandé ce voyage à Dieu, il se mit en route, le lundi, 6 septembre, avec son secrétaire, par la voie de la diligence. Cette partie de l'Angleterre n'offre rien, en ce qui concerne la campagne, qui soit fort différent de ce qu'ils avaient vu en venant de Liverpool à Londres. La ville d'Uxbridge, par laquelle ils passèrent, ce jour-là, n'est autre chose qu'un bourg ordinaire. Celle d'Oxford est d'une autre importance par son antiquité, par son titre de cité, par les 18 paroisses entre lesquelles est divisée sa population

d'environ 8,000 âmes, par les 19 collèges qui composent sa célèbre Université. C'est ici un des quartiers généraux (Cambridge est l'autre) et un des foyers du Protestantisme. Cependant beaucoup de monuments et de pratiques y déposent en faveur de l'ancienne religion. Le nom et la qualité des fondateurs, la crosse de l'évêque Wickam, conservée comme une précieuse relique dans une armoire du sanctuaire de la chapelle de *New-College*, l'obligation du célibat imposée à une certaine classe de bacheliers, les prières pour les fondateurs défunts, dont on les charge tous les ans, et qu'ils ne remplissent pas, le genre même et la distribution des collèges et des églises ; tout trahit des enfants criminels qui se sont révoltés contre leur mère.

La nuit qui se fermait ne permit à l'évêque de Québec que de donner un coup d'œil sur beaucoup d'objets dignes d'inspection plus longue. Il ne put refuser son admiration à deux statues de bronze placées sur un piédestal, au devant de la chapelle de *New-College*, l'une représentant un Philistin, l'autre Samson qui le terrasse avec la mâchoire d'âne dont le Livre des Juges fait mention. Il est vrai que les deux statues sont parfaitement nues, mais les statuaires ne sont nullement scrupuleux sur cet article. Les antiques exposés dans le Château du Louvre, à Paris, et dans celui de Versailles, et les jardins des Tuileries et du Luxembourg, en font voir bien d'autres de cette espèce.

7.—Le lendemain matin, il fallut partir à 5 heures pour profiter de la diligence. La pluie commença à tomber comme nous laissions Oxford et rendit assez difficile la récitation des matines, dans la voiture, à raison du brouillard dont le ciel était couvert.

L'Université d'Oxford étant en vacances, lorsque nous y passâmes, nous fûmes privés d'entendre les deux ou trois coups que donne tous les soirs, un peu après neuf heures, la cloche de 17 mille livres pesant, qui se trouve dans un des nombreux clochers de cette ville, et dont le son pénètre dans tous les collèges, et donne le signal du coucher. Un enfant de l'hôtel où nous logions, nous en dédommagea par le son d'une harpe qu'il maniait avec une grande facilité. Il est vrai qu'il fallut payer le plaisir ; car,

après avoir laissé son instrument, il ne manqua pas de faire le tour des chambres et de demander quelque chose pour le petit musicien. C'est ainsi qu'en Angleterre on tire parti de son industrie, moyen d'amasser bien préférable à la mendicité qui y est justement et sévèrement proscrite, et à la pratique de laquelle peu de gens osent se hasarder.

A la sortie d'Oxford, on passe successivement sur six à sept ponts de pierre, dont quelques-uns couvrent de petits ruisseaux, d'autres, des cavités tout à fait desséchées en cette saison. Mais il est bon d'observer qu'en Europe, on n'est pas avare de ponts de pierre et que l'on aime mieux en faire un (toujours en voûte), pour couvrir solidement non seulement un ruisseau, mais même un petit fossé qui traverse le chemin, que d'y jeter à faux frais, comme l'on fait en Canada, deux ou trois pièces de bois qu'il faut souvent renouveler, et qui, présentant toujours une élévation rapide au-dessus du chemin, font bondir les voitures, au risque de les briser.

Nous ne vîmes de ville un peu considérable, dans cette matinée, que celle de Warrington que nous traversâmes, et à onze heures, nous étions rendus à Cirencester, vieille et petite ville où l'on ne compte que 5,000 habitants, sans nulle augmentation depuis près d'un siècle. L'église, ancienne comme la ville, est remarquable par des fondations de rentes annuelles assez considérables dont le tableau, ainsi que celui des fondateurs, est exposé sur un des murs intérieurs de l'église, comme il est assez d'usage, non seulement en Angleterre, mais dans les autres parties de l'Europe, avec cette différence que, dans les églises catholiques, beaucoup de bienfaiteurs sont donnés sous le nom *d'un inconnu*, au lieu que chez les protestants, chacun est jaloux que son nom paraisse.

La famille Bathurst tient une place distinguée parmi les bienfaiteurs et fondateurs de cette église. Aussi a-t-elle une chapelle assez vaste qui lui est appropriée, dans laquelle se trouvent les tombeaux, les épitaphes et les bustes de ses différents membres, sans préjudice d'un banc vaste et orné qu'elle occupe dans le centre de la tribune de l'église, la plus saillante. L'une des rues de la

ville aboutit à une porte cochère, et cette porte est l'entrée d'une espèce de parterre en gazon, au fond duquel se montre tout entière la superbe maison que l'évêque de Québec était invité à visiter. Elle occupe la partie de devant d'un parc qui n'a pas moins de cinq milles et demi de profondeur sur environ un demi, et en certains endroits, un mille entier de large. Des bosquets, des verdures, des petits sentiers en grand nombre, bien entretenus, quelques grottes en pierres de taille, une nappe d'eau, des maisons de domestiques, une troupe de daims, quelques ponts etc. Tout cela suffit pour contenter le goût sérieux d'un seigneur anglais. Mais qu'un français, un italien tirerait un bien autre parti de cette terre, si elle lui appartenait, surtout si, pour l'enjoliver, il pouvait, comme le comte de Bathurst, disposer annuellement de 25,000 liv. sterl. de revenu ! On y verrait des jets d'eau, des rochers, des cascades, des statues etc. La maison même prendrait sous sa main une forme plus élégante, et, sans peut-être avoir un ameublement plus précieux au-dedans, se présenterait à l'extérieur avec plus d'avantage et de magnificence et mériterait le nom de château qu'on ne saurait donner à celle qui existe, quoiqu'elle soit belle et élégante pour le pays où elle se trouve. Ce qu'il y a de plus remarquable est que la maison est placée de telle manière qu'elle enfile le clocher de l'église de Cirencester, et que, de quelque distance qu'on la considère, du côté du parc, pourvu que ce soit en droite ligne, elle semble porter sur le milieu de son toit, ce clocher qui en est éloigné de plusieurs arpents en avant.

A trois quarts de mille derrière la maison et dans la même direction, se trouve une colonne de pierre surmontée d'une statue de même matière représentant la reine Anne d'Angleterre. C'est un tribut de reconnaissance que l'agent du présent comte de Bathurst a cru devoir à cette souveraine, pour l'avoir appelé, le premier de sa famille, à la dignité de Pair du Royaume. Cette colonne, y compris sa base et la statue, a 62 pieds de haut, sur une grosseur proportionnée. C'est, sans contredit, ce que le parc offre de plus précieux. Ce même seigneur, contemporain et ami d'Alexandre Pope, ayant fait placer un buste de ce poète sur une

des grottes de pierre qui ornent le même parc, les protestants du voisinage, peu endurants, même à cette époque, sur l'article de la papauté, et se persuadant que c'était le buste du Pape que l'on avait ainsi érigé au mépris de la Réforme, vinrent de nuit, renversèrent et mirent en pièces l'image du pauvre poète qui, à la vérité, avait professé toute sa vie, la religion catholique, mais qui, sous le rapport de la pitié, était bien au-dessous de ce que l'on doit attendre d'un Pape. La licence de ses poésies suffit pour le caractériser.

Il serait difficile de rendre compte de toutes les honnêtetés dont l'évêque fut comblé de la part de Lord Bathurst et de sa famille. Il ne put obtenir de retourner à l'auberge qu'il avait retenue dans la ville. Il fallut qu'il logeât chez Sa Seigneurie, et reçut tous les services que des domestiques honnêtes et bien dressés s'empressèrent de lui rendre, ainsi qu'à son secrétaire. Un somptueux et élégant dîner où se trouvèrent plusieurs gentilshommes respectables, amis de la maison, et dont tous les honneurs furent pour le Prélat ; une veillée aussi amusante qu'elle le pouvait être, prolongée jusqu'à minuit ; le lendemain, 8, mêmes politesses à déjeuner etc., etc. Mais l'évêque de Québec avait été conduit à Cirencester par des vues plus sérieuses que celles de courir après ces signes d'égard et de respect. Il obtint, dans la matinée, une audience privée de ce seigneur et le mit tout uniment sur le chapitre de ses trois mémoires. La réponse du Secrétaire d'Etat sur le troisième (celui qui concernait les lettres patentes demandées pour le Séminaire de Nicolet), fut qu'il n'y apercevait nulle difficulté. Sur le second, relatif au Séminaire de Montréal, Mylord voulut entrer en composition, proposant de faire au gouvernement une cession de biens-fonds de ce séminaire, et de lui laisser des maisons, des fermes, des rentes etc., autant qu'il en serait nécessaire pour la subsistance de ses membres actuels et de leurs successeurs. La réponse à cette proposition que l'évêque savait avoir déjà été faite par le Duc de Richmond, au supérieur du Séminaire de Montréal, fut qu'à la vérité l'évêque diocésain avait un intérêt général à tous les biens eccié-

siastiques de son diocèse, mais que cela n'allait pas jusqu'à pouvoir en disposer, parce que ceux qui en étaient en possession, en avaient le domaine direct ; que, d'après les instructions données en différents temps aux gouvernements du Canada, les Séminaires de Québec et de Montréal devaient être maintenus dans la possession de tous les biens dont ils avaient des titres valables à la conquête du pays ; que, par conséquent, il n'entrait nullement dans les vues de S. M. de déposséder Mrs de Montréal, s'ils prouvaient qu'à l'époque de cette conquête, ils étaient propriétaires légaux de leurs biens. Or, ils se croyaient munis de pièces suffisantes pour prouver cet article, et que si les différents rapports des officiers de la Couronne, tant au Canada qu'en Angleterre, avaient conclu différemment, c'est qu'ils n'avaient pas les documents que ces messieurs pourraient offrir ; qu'un des membres de leur maison, actuellement à Londres, pourrait, si Sa Seigneurie voulait bien lui accorder une audience (ce qu'il promit sans difficulté), lui donner là-dessus des preuves satisfaisantes, et qu'au surplus, il serait toujours temps d'en venir à une transaction, si le Séminaire contre l'attente de l'évêque, ne satisfaisait pas un gouvernement qui ne cherchait qu'à être éclairé. Lord Bathurst parut satisfait de ces réponses et n'insista pas sur sa proposition. Il objecta davantage contre les deux nouvelles divisions sollicitées par l'évêque, en faveur du Diocèse de Québec. Mais celui-ci s'aperçut qu'il objectait en homme qui recule et qu'il ne voulait pas le désobliger. Il insista donc sur la propriété de la mesure et la nécessité d'y accéder sans délai, parce que la saison le pressait de partir pour l'Italie, et qu'il ne pouvait partir sans être muni du consentement du Cabinet de St-James à la division qu'il méditait, et dans laquelle il n'avait absolument nul autre intérêt que celui de rendre à ses compatriotes tous les services qui dépendraient de lui, dans la ligne qu'il considérait comme la plus essentielle à leur vrai bonheur ; que c'était dans cette unique vue qu'il avait entrepris un voyage pénible et dangereux, et que, comme son motif était pur, il était aussi noble et digne de toute considération.

A ce langage, Lord Bathurst amena pavillon et finit par dire à l'évêque que, le lundi suivant, il trouverait une lettre de lui à l'office colonial, puis ayant fait préparer une élégante voiture ouverte, attelée de deux chevaux, avec deux hommes de livrée, dont l'un servait de cocher, l'autre, monté sur un cheval à part, allait au devant pour ouvrir et fermer les barrières, il prit l'évêque avec lui, lui fit faire dans le parc une promenade d'environ une heure et demie, où il ne fut plus question que de matières indifférentes. Enfin, après une collation prise au retour, ils se séparèrent et l'évêque, ayant pris congé de la famille, ne songea plus qu'à regagner la capitale. Il laissa Cirencester à quatre heures du soir, par la voie de la diligence, arriva à Oxford à 10 heures, courut avec son secrétaire, d'hôtel en hôtel, pour trouver une voiture qui se rendît immédiatement à Londres, et n'en put obtenir une qu'après onze heures. Encore le cocher se réserva-t-il de ne partir qu'à minuit, dans l'espérance de trouver des voyageurs pour remplir son *coach* qui était de six places, et il tint parole ; mais heureusement pour eux, il ne s'en trouva que deux autres, savoir, un petit écolier et une jeune dame, au moyen de quoi ils voyagèrent fort à l'aise, ce que l'on ne saurait faire à six sur deux sièges, parce que les places du milieu sont toujours incommodes.

9.—On s'étonnera peut-être de voir des demoiselles sans leurs parents, ou de jeunes dames sans leurs époux, voyager ainsi de jour et de nuit, seules avec des hommes qu'elles ne connaissent pas. Cependant rien de plus commun en Angleterre. Plusieurs demoiselles avaient déjà successivement fait voiture avec nous, dans ce même voyage, et ce n'était là que la répétition de ce qui arrive tous les jours. Il y a tant de respect en Angleterre, pour les mœurs publiques, qu'une honnête femme ou fille peut faire le tour du royaume dans toutes les sortes de voitures et dans toutes sortes de compagnies, avec la plus parfaite sécurité.

10.—Il était près de neuf heures du matin, lorsque l'évêque de Québec fut de retour à Londres, assez fatigué de son voyage, mais ne regrettant ni cette fatigue, ni les 12 ou 13 livres sterling

qu'il avait dépensées dans cette excursion, puisque les objets qu'il avait si fort à cœur s'en trouvaient un peu plus avancés.

13.—Il ne manqua pas de se rendre, le lundi suivant, au bureau des Affaires Coloniales; mais le sous-secrétaire d'Etat qui lui avait lui-même réitéré, par un billet du samedi précédent, l'invitation de s'y trouver, lui dit qu'à la vérité, il avait reçu, le matin, une lettre de Lord Bathurst qui lui annonçait une dépêche pour lui, mais qu'apparemment il avait oublié de l'enfermer dans sa lettre, ce qu'il attribuait à la courte vue dont Sa Seigneurie est affligée. Il est plus vraisemblable que Mylord était embarrassé des termes dans lesquels il construirait cette dépêche, sur la rédaction de laquelle son désir d'obliger l'évêque se trouvait combattu par la crainte de fortifier le parti de l'opposition, très fort en ce moment contre les ministres d'Etat ; qu'il avait soumis cette dépêche à l'examen de Mr Goulborn, sous-secrétaire, et que celui-ci avait fait quelques observations d'après lesquelles elle devait être retouchée. Quoiqu'il en soit, l'évêque de Québec déclara à Mr Goulborn que son départ, fixé au mercredi matin, aurait toujours lieu, et le pria d'adresser cette dépêche, quand elle serait venue, à une personne qu'il lui indiqua et qui la lui ferait tenir à Paris. Mais qu'arriva-t-il ?—Que le 15, de grand matin, la dépêche de Lord Bathurst, datée du 15 même, du bureau de Downing Street dont il était éloigné de 90 milles, mais assurément signée de lui, et délivrée sans doute au porteur, dès le 14, fut remise à l'évêque de Québec, qui n'eut que le temps de la parcourir précipitamment, comme il allait monter en voiture. Elle était conçue de manière à mettre l'évêque en état de postuler des Bulles pour les deux évêques qu'il désirait faire établir, l'un dans le district de Montréal, l'autre dans le territoire arrosé par les rivières qui se déchargent dans la Baie d'Hudson. Le consentement de Son Altesse Royale le Prince Régent était donné à la promotion des deux sujets proposés par l'évêque de Québec, mais le mot *d'évêque* n'était articulé en faveur ni de l'un ni de l'autre. Quiconque aura quelque idée du ministère Britannique, concevra l'embarras où ces sortes d'affaires mettent les ministres, d'après les restes de

préjugés existants et les ménagements qu'ils sont forcés de prendre pour ne se pas compromettre. Le premier qui fut évêque de Québec après la conquête du Canada, se serait estimé très heureux s'il eût obtenu pour sa consécration une autorisation égale à celle que contenait cette dépêche, en faveur des deux sujets dont il était question. Mais après 18 à 20 mois de postulation, il n'obtint rien du tout. Seulement on lui fit savoir indirectement que, s'il se faisait consacrer, le gouvernement n'en dirait rien et fermerait les yeux sur cette démarche. Ah ! quel changement en mieux depuis cette époque, et combien l'Eglise du Canada ne doit-elle pas à la divine Providence pour avoir amené doucement et fortement les choses au point où nous les voyons !

L'évêque de Québec, dans les trois dernières semaines de son séjour à Londres, avait occupé, avec son secrétaire, au moyen de trois guinées par semaine, sans compter la nourriture, quatre appartements très propres et bien meublés chez un citoyen de *Blandford Street*, nommé Balbirnie, fervent méthodiste, assidu aux assemblées de sa secte, comme aux prières communes du matin et du soir qu'il faisait avec sa famille, consistant en son épouse et une jeune servante, à la fin desquelles ils chantaient régulièrement entre eux un pseaume à demi voix, de manière néanmoins à pouvoir être entendus des appartements d'en haut. On ne saurait imaginer de gens plus honnêtes, plus paisibles que ceux-là, ou sur les mœurs desquels la religion parût agir avec plus de succès. Que de catholiques, même parmi ceux qui passent pour exemplaires, chez lesquels leur religion n'opère pas d'une manière aussi prononcée et aussi frappante ! Ils se rassurent sur ce qu'ils possèdent la vraie foi, et c'est sans doute un précieux avantage. Mais quel est le plus près du royaume des cieux ? Est-ce le catholique qui a la foi sans les œuvres, ou l'hérétique qui a les œuvres sans la foi ? Faut-il damner sans miséricorde ceux qui vivent bien et qui ne croient pas ?—Non, la charité ne le saurait permettre. Il faut donc espérer que Dieu leur tiendra compte de leur bonne foi, de leur ignorance invincible, des bonnes œuvres

qu'ils font ou qu'ils croient faire, et qu'avant leur mort, il les éclairera intérieurement et invisiblement sur les points de doctrine qu'ils ont ignorés, sans qu'il y eût de leur faute, puisqu'enfin sans cette connaissance et adhésion, ils ne sauraient mourir dans la paix de Dieu. *Sine fide impossibile est placere Deo* [1].

Il y a 72 milles de Londres à Douvres. L'évêque de Québec et son secrétaire firent cette route par une diligence de quatre

---

1—Depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Eglise catholique est le moyen ordinaire pour arriver au salut. Mais en fait, un très grand nombre d'hommes restent ignorants de cet admirable moyen préparé par la miséricorde et la sagesse divines. Il ne s'ensuit pas qu'ils sont voués à une damnation inévitable. Car il n'y aura de condamnés pour n'être pas entrés dans l'Eglise que ceux qui, l'ayant connue, auront résisté à l'ordre de Dieu et à sa grâce qui ne manque à personne. Quant aux autres, ils seront sauvés s'ils observent ce qu'ils connaissent de la loi divine. Il faut distinguer entre le corps et l'âme de l'Eglise. C'est avec cette distinction et les briéves explications qui précèdent qu'il faut entendre l'axiôme que " hors de l'Eglise il n'y a pas de salut."

Inutile d'ajouter que les catholiques appartenant au corps et à l'âme de l'Eglise ont à leur disposition de puissants moyens de salut qui sont refusés aux païens et aux hérétiques de bonne foi. Mais chacun sera jugé suivant ses œuvres : tous les bons seront récompensés et tous les méchants seront punis.

Mgr Plessis se trouvait au milieu d'une excellente famille protestante dont la bonne foi paraissait évidente. Les membres de cette famille non seulement faisaient des bonnes œuvres, mais encore ils pouvaient avoir la foi divine, c'est-à-dire la foi aux vérités suffisantes pour le salut. Il n'est pas nécessaire qu'ils aient ou la foi catholique au même degré que nous. C'est en ce sens qu'il faut interpréter les paroles de l'évêque : " la foi sans les œuvres, les œuvres sans la foi."

Même distinction à faire pour ces derniers mots : " Dieu les éclairera intérieurement et invisiblement sur les points de doctrine qu'ils ont ignorés... *sine fide impossibile est placere Deo.*" Pour qu'un protestant de bonne foi soit sauvé, il n'est pas nécessaire qu'il soit éclairé sur tous les articles de la foi catholique, mais seulement sur ceux qui sont nécessaires au salut.

La doctrine de Mgr Plessis est excellente pour le fonds, mais ses expressions m'ont paru manquer d'exactitude théologique et avoir besoin d'explications et de commentaires. Voir : *L'Ami du Clergé*, vol. 16, page 473. *Perrone, constitution de l'Eglise du Christ*, où l'on trouve des citations importantes de S. Augustin et de Bellarmin.

places, ayant pour compagnie une dame anglaise qui allait à Ramsgate et un prêtre français, (Mr Chouvy) ci-devant carme, aujourd'hui sécularisé et professeur d'histoire ecclésiastique de l'Université de Lyon, venu en Angleterre pour visiter les bibliothèques, car il est homme savant et très curieux des bonnes éditions des livres anciens et modernes.

15.—Vers les 3 heures de l'après-midi, on fit pose à Cantorbery pour changer de voiture. Cette pose ne devait durer qu'une demi-heure. L'évêque et ses deux compagnons ecclésiastiques en profitèrent pour courir à l'église primatiale, qui est un superbe édifice gothique, long de 514 pieds, tenu proprement, orné des monuments de plusieurs de ses anciens évêques catholiques, sans préjudice de quelques-uns des prélats protestants qui leur ont succédé. Le tombeau de S. Thomas ne subsiste plus. Il fut détruit par les protestants dans le temps de la prétendue réforme, mais on montre la porte latérale par où ses assassins entrèrent, l'endroit où il tomba sous leurs coups. La pierre qui reçut son sang fut portée à Rome et remplacée par une autre qui, en effet, n'est pas de même qualité que le reste du pavé de l'église. On montre dans une chapelle, derrière le grand autel, un grand fauteuil de pierre dans lequel s'asseyaient autrefois les rois d'Essex pour être couronnés, et où s'assied aujourd'hui le Primat lorsqu'il prend possession de son église. Enfin, l'ancien cloître des moines subsiste encore, et l'on réfléchit avec douleur que de véritables religieux sont remplacés par des chanoines hérétiques. Cette église moins remarquable par ses monuments que celle de Westminster, qui en a de tant d'espèces différentes, la surpasse du côté de l'ordre et de la propreté et a été beaucoup mieux conservée au dedans et au dehors. Une seule chose déplaît dans ces églises gothiques, et elle est commune à toutes, c'est que comme elles ont toutes beaucoup d'élévation, il est devenu nécessaire de les soutenir au dehors par des arcs boutants qui les environnent et sont prolongés jusqu'à la hauteur des sablières [1].

1—Ici l'évêque de Québec est évidemment dans l'erreur. Il s'imagine que c'est après coup que l'on a songé à ajouter des arcs-boutants aux églises

Au reste, il ne faut pas croire que la beauté de cette église ait assez de charmes pour mériter la présence de son archevêque. Il ne s'y montre qu'une ou deux fois l'an pour les ordinations. Le reste de l'année, il demeure à Londres, dans le palais de Lambeth, et laisse l'église primatiale aux soins d'un doyen dont les services suffisent à son peuple qui ne désire rien de plus.

La nuit et la pluie nous prirent à une petite distance de Cantorbery, où un défaut de calcul dans les voituriers, nous avait détenus beaucoup plus longtemps que nous n'aurions voulu. Il était plus de 7 heures, lorsque nous arrivâmes à Douvres, dans une auberge nommée l'Hôtel-de-Paris, maison tumultueuse, remplie d'étrangers de toute espèce et où il fut assez difficile de nous procurer un méchant repas en maigre, quoique, par respect pour le mercredi des Quatre-temps, nous n'eûssions pris, dans tout le cours de la journée, qu'une très légère collation vers midi. Deux paquebots se disposaient à partir, le lendemain au matin, pour Calais. Les deux maîtres de ces vaisseaux se disputaient, le soir, à qui nous traverserait, et le lendemain, 16 septembre, ils ne vou-

---

gothiques, mais ils en font nécessairement partie ; ils sont de l'essence du style gothique, plus peut-être que l'ogive. Comment en effet pourrait-on imaginer que des voûtes en pierre suspendues à des hauteurs prodigieuses pussent se soutenir pendant des siècles, appuyées seulement sur des murs verticaux percés de larges fenêtres ? N'est-il pas évident qu'il faut des forces additionnelles pour contrebalancer la poussée terrible de ces voûtes sur les murailles, qui s'effondraient inévitablement si elles n'étaient renforcées par des arcs-boutants ? " Demander une église gothique sans arcs-boutants, dit Violet-le-duc, c'est demander un navire sans quille ; c'est pour l'église comme pour le navire une question d'être ou de n'être pas." Ils sont non seulement nécessaires mais encore agréables et constituent des ornements admirables où se révèlent la science et le goût exquis des architectes du moyen-âge. Imaginez les cathédrales de Cologne, de Paris, de Chartres, sans arcs-boutants ! Ce défaut de connaissances architecturales n'est pas du tout surprenant chez le Prélat. A cette époque, on se bornait à étudier les ordres ionique, corinthien et composite. Les styles roman et gothique étaient peu connus ici. Et en savons-nous beaucoup plus maintenant ? On enseigne sans doute l'architecture dans les collèges, mais pas assez, et l'on rencontre encore des prêtres et des laïques instruits qui n'en savent pas le premier mot et qui en parlent tout de même.

lurent de nous ni l'un ni l'autre ; car on mit tant de délai à nous expédier à la douane, que le plus prêt des deux perdit patience et se contenta d'amener ceux des voyageurs qui avaient été expédiés avant nous ; tandis que l'autre, voyant qu'il lui en restait trop peu pour faire une traverse profitable, prétexta le gros vent qui soufflait et la pluie qui tombait en abondance, pour remettre sa traverse au jour suivant. Son vrai motif était de donner le temps à un plus grand nombre de passagers de s'assembler, prévoyant bien que nul ne pourrait lui échapper, parce qu'en effet, le vent était assez fort pour empêcher son compétiteur de revenir ce jour-là. Il ne fut pas trompé dans son attente, car il arriva tant de voyageurs dans le cours de la journée, qu'il n'en eut pas moins de 50 à son bord le lendemain.

Condamné à passer le jeudi tout entier à Douvres, par une pluie affreuse qui ne lui permettait pas de parcourir la ville, l'évêque de Québec consacra cette journée à des occupations de cabinet. Il écrivit plusieurs lettres, une entre autres à Lord Bathurst, pour le remercier de celle qu'il avait reçue de lui à son départ de Londres. Ayant fait tirer des copies de cette dépêche de Sa Seigneurie, il en transmit une à Sir John Sherbrooke et une au Dr Poynter, par reconnaissance de l'intérêt qu'ils voulaient bien prendre, l'un et l'autre, à la principale affaire qui l'avait conduit en Europe. Enfin, il en transmit une à M. Lartigue, demeuré à Londres et qui se trouvait concerné dans cette négociation.

Comme les Anglais mettent tout à profit et multiplient les métiers pour gagner de l'argent ! De la fenêtre auprès de laquelle l'évêque de Québec avait établi son bureau, ce jour-là, il s'amusa beaucoup à lire l'enseigne suivante sur le front de la maison d'un nommé Ledger, qui n'est séparée de l'Hôtel-de-Paris que par une rue assez étroite : “ Ledger, bookseller, stationer, lottery, library, printing office, stamps, fire, medecines, maps, music, perfumery, agent to Richardson & Co., London ”. Voilà, pour un seul homme, beaucoup de moyens de gagner sa vie !

CHAPITRE DEUXIÈME

La Manche. — Les mendiants de Calais. — Les chemins, les voitures et les chevaux de France. — Les hôtelleries. — Les campagnes. — Malpropreté des villages. — Beauvais. — Beaumont. — Saint-Denis. — Paris. — M. le grand-vicaire Desjardins. — Sa famille. — Son séjour à Québec et en France. — Quelques églises de Paris. — Sépulture d'une comédienne. — Louis XVIII. — L'éclairage pitoyable des rues. — Le concordat. — Départ de Paris.

17 septembre.—Le vendredi matin arriva. Il ventait autant que le jour précédent et la pluie continuait depuis le mercredi soir. Cependant le nautonier n'hésita pas à se mettre en mer. Sa traverse, à deux piastres par tête, devait lui en valoir cent. Le paquebot était petit, la mer grosse, les passagers en foule dans tous les coins : le mal de mer devait venir immanquablement et bien vite. Pour s'en préserver, l'évêque s'empara d'un des lits de la grande chambre, et, s'y étant couché tout son long, ne se releva que quand il fut de l'autre côté du Pas de Calais, n'ayant rien observé à Douvres, si ce n'est un cap plus haut que n'est à Québec le Cap aux Diamants, sur lequel est établie une forte citadelle, avec sa garnison.

La traverse de Douvres à Calais dure plus ou moins, suivant qu'il vente ou qu'il fait calme. On s'attend toujours qu'elle durera entre trois et quatre heures. Il est même arrivé, dans de mauvaises saisons, que des paquebots ont été plus de douze heures en traverse. Grâce au vent impétueux qui nous poussait, la nôtre ne dura que deux heures et quarante minutes, et il était temps que l'on arrivât. Presque tous les passagers malades vomissaient à qui mieux mieux, non seulement sur le pont et dans les cham-

bres, mais les uns sur les autres, tant ils étaient serrés et tant le mal les dominait.

Le premier objet qui se présente sur le quai, lorsqu'on arrive à Calais, est une colonne érigée à l'endroit où Louis XVIII mit le pied à son retour d'Angleterre en 1814, après treize années d'exil ; le second est une foule de curieux empressés, et, entre ceux-ci, plusieurs hôteliers qui disputent à qui vous logera. "Moi, monsieur; moi, monsieur, j'ai de meilleurs lits, de plus grandes chambres, etc." Après ceux-ci viennent les voituriers qui s'offrent de vous mener partout où vous voudrez aller, à Paris, en Suisse, à Gènes, à Turin. Il y en a de tous les endroits. A travers les uns et les autres, vous êtes tourmentés par les mendiants accoutumés à faire aux nouveaux venus mille contes pour attraper quelques liards. C'est là leur métier et leur industrie. Ils assaillent un pauvre étranger, le poursuivent jusqu'à son logis, et soit qu'il leur donne quelque chose ou rien, ils ne l'abandonnent que pour en aller vexer un second, puis un troisième et ainsi des autres auxquels ils exposent toutes leurs prétendues infirmités, excepté la paresse qui est la plus réelle. Certes ! En débarquant ici, on sent déjà que l'on n'est plus en Angleterre.

Calais est une de ces villes que l'on appelle imprenables, et qui néanmoins ont été prises et reprises plus d'une fois. Elle a pour défense une forte citadelle, un mur et son boulevard, un fossé du côté de la mer, qui est triple du côté de la campagne, et, de ce côté, autant de portes, les unes alignées aux autres, des ponts-lévis etc. Elle ne compte pas plus de 8,000 habitants, y compris ceux d'un faubourg, qui n'a qu'une rue, mais très longue.

On se croit presque chez soi, lorsqu'après avoir entendu parler une langue étrangère pendant six semaines, on se trouve au milieu de gens qui parlent la sienne. Il en résulte un sentiment de délectation dont on n'est pas maître, lors même que le peuple chez lequel on arrive est moins estimable que celui que l'on vient de quitter.

Etant arrivés avant midi et ne devant partir que le lendemain, à 10 heures, l'évêque de Québec eut le temps de voir assez en

détail cette petite ville. Elle a une grande place d'armes, sur laquelle il vit, pour la première fois de sa vie, parader un régiment français. Cette place est bordée d'un côté par la maison de ville, ancien édifice gothique qui s'en va en ruines, surmonté d'une grande tour carrée qui contient l'horloge publique. Au devant sont élevés sur deux piédestaux en pierre, les bustes du cardinal de Richelieu et du duc de Guise le Balafré, l'un libérateur, l'autre réparateur de la ville.

Il n'y a qu'une église et elle est paroissiale, construite à la gothique, du temps que les Anglais étaient maîtres de la place. Elle est très grande, contient douze autels, un chœur entouré d'un treillis, comme ceux des cathédrales, en sorte que n'y ayant pas de balustre, on est obligé d'introduire les laïques et même les femmes, par une porte de la grille, et de les communier au pied des marches de l'autel. Il y a dans les habitants de cette ville une certaine émulation pour bien entretenir leur église, et l'on y faisait, en ce moment, des réparations assez considérables. Elle est desservie par un curé respectable nommé *M. le Doyen*, que l'évêque ne put voir parce qu'il était absent ; mais il vit M. Curren, son premier vicaire, assista à un salut qui se donnait, ce soir-là, dans l'église, et y célébra la messe, le lendemain, à la suite d'un prêtre bossu par derrière, et avant un autre bossu par devant, heureux d'avoir vu en Canada des ecclésiastiques français bien bâtis, car autrement il aurait mal auguré de la mine de ce clergé.

18.—L'église paroissiale est le seul établissement religieux qui existe à Calais, si l'on en excepte une petite communauté de filles qui desservent un hôpital hors de la ville, et que l'évêque de Québec n'eut pas le temps de visiter.

Pour voyager à moindres frais, nous avions contracté à Londres, avec un agent de diligence qui, au moyen d'une somme à lui payée, s'était chargé de nous acheminer à Paris, sans que nous eussions rien à démêler sur la route avec les maîtres de poste. Pour cela, il fallait prendre la diligence chez le nommé Meurin, auquel il nous avait adressés à Calais. Nous nous aperçûmes trop

tard que cette diligence, allant de jour et de nuit, ne pouvait nous convenir, ni pour ce qu'il restait à faire du jeûne des Quatre-temps, ni pour la sanctification du dimanche qui arrivait le lendemain. Mais l'engagement était pris ; il ne fut plus possible de reculer. Vainement nous flattions-nous de l'espoir d'attrapper une messe à la volée en passant devant quelque église. La chose ne s'adonna pas, et d'ailleurs les postillons ne sont pas des gens assez religieux pour que l'on puisse attendre d'eux ces sortes d'égards. C'est ce que nous ne tardâmes pas à reconnaître.

Après avoir voyagé dans les élégantes voitures d'Angleterre et y avoir été conduit par des chevaux luisants et noblement enharnachés, on recule presque d'horreur à la vue des lourds et sombres carrosses de France, portés sur des roues aussi épaisses que celles des charriots et conduits par des chevaux assez vigoureux, mais maigres, sales à faire peur, attelés de cordes ou de méchant cuir, ayant des attelles de colliers larges comme des cangues, surmontées de quatre à cinq livres de laine bleue ou rouge, que l'on croit nécessaire, en ce pays, pour préserver le cou des chevaux de la pluie. Mais s'il fait beau, comme il arriva tout le temps que nous mîmes à traverser la France, les pauvres animaux sont singulièrement incommodés de ce fardeau qui les échauffe.

Outre MM. Chouvy et Turgeon, l'évêque de Québec avait pour compagnie dans l'intérieur de la voiture, MM. Pansevau et Cattore, deux égrillards arrivant l'un de l'isle de S. Domingue, l'autre de celle de Cuba, et venus en Europe tout exprès pour dépenser de l'argent, satisfaire leur curiosité et pour du plaisir. Le premier des deux était assez modeste ; l'autre, plus décidé, parlait fort cavalièrement. En peu d'heures, il eut le caquet rabattu, sans presque s'en apercevoir et fut très raisonnable le reste du voyage.

Les chemins, quoique inférieurs à ceux d'Angleterre, étaient néanmoins beaux, et nous les avons trouvés tels par toute la France, dans cet automne beau et serein, à très peu d'exceptions près. Nous traversâmes, ce jour-là, le département *du Pas de Calais*, fîmes une légère pose à Boulogne pour changer de chevaux, et arrivâmes à Montreuil après la nuit fermée, et après avoir

monté péniblement une côte, très longue et très raide, d'où la ville a peut-être tiré son nom. Nous y fûmes mis à ce qu'on appelle *tâble d'hôte*, et dès ce moment, l'évêque comprit ce qu'il fallait penser de cette manière de vivre, indispensable pour ceux qui vont par la diligence. Les voyageurs de plusieurs voitures s'y trouvaient réunis. Vers la fin du repas, un gentilhomme de la compagnie injuria sans cause une pauvre servante qui soignait les hôtes avec beaucoup de zèle et d'empressement. Elle dissimula d'abord, répliqua ensuite, fut ripostée, et voilà une querelle qui dura trop longtemps, dont il fallut être témoin et où l'avantage fut pour la fille, dont tout le monde, excepté lui, était content.

Les hôtelleries de France ne valent pas celles d'Angleterre, du côté de l'ordre et de la propreté. On n'y connaît point l'usage des tapis, quoique les appartements aient généralement des pavés au lieu de planchers, pratique incommode pour les pieds de tous les étrangers, et encore plus pour les genoux de ceux qui y veulent prier. Mais d'un autre côté, vous avez une bonne nourriture, toujours des serviettes à table et du vin en abondance, qui n'entre pas même en ligne de compte, mais surtout de bons matelats pour vous coucher, au lieu des lits de plume qui étouffent les gens, en Angleterre. Il fut même un temps où l'on n'avait que très peu à payer pour tout cela ; mais depuis 1814 que les Anglais se sont répandus en grand nombre dans la France, d'abord par curiosité, ensuite dans l'espoir d'y vivre à meilleur marché que chez eux, ils ont gâté les hôteliers par leur générosité, de sorte que, dans la plupart des provinces, on paie le double de ce qu'il en coûtait auparavant. Le temps n'est plus où, pour 18 sous, on avait à souper, à coucher et à déjeuner. On assure qu'en ce moment, il n'y a pas moins de 5,000 anglais établis à Boulogne, où ils vivent à beaucoup meilleur marché que chez eux, sans cesser de correspondre avec leurs parents et amis d'Angleterre, à raison de la proximité des lieux.

Les campagnes de France sont généralement plus riantes que celles d'Angleterre. Plus de ruisseaux, plus de bosquets ; les

arbres, mêmes isolés, ne présentent pas la même monotonie. Les vallées plus variées, les champs plus vastes et non divisés, comme dans l'autre royaume, à l'instar des carreaux d'un damier. Des bornes de pierre séparent les propriétés. On n'y voit presque point de ces haies de charmilles que les cochons franchissent si aisément ; mais on y a un soin extrême d'entretenir une rangée d'arbres de chaque côté des grands chemins, et il y a très peu d'endroits où cet article est négligé.

Mais quelle misère et quelle saleté dans la plupart des villages ! Quelle rage de mendier ! En quelque hameau que la voiture arrête, elle est à l'instant environnée d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui cherchent à surprendre votre compassion. " Monsieur, mon bon monsieur, s'il vous plaît, ayez pitié d'un membre de Jésus-Christ ; d'une pauvre femme, dit l'autre ; d'un pauvre estropié, dit l'autre ; d'un pauvre petit garçon..... Non, mon bon monsieur, d'une pauvre petite fille, ah ! qui priera Dieu pour vous " etc. Cette engeance connaît les lieux où les postillons prennent des relais, les maisons où ils arrivent, les côtes au haut desquelles ils arrêtent un instant pour laisser respirer leurs chevaux, et ne font de grâce à aucune voiture. Ce n'est pas tout : si vous ne leur donnez rien, ils vous poursuivent jusqu'à deux et trois arpents, continuant de crier des deux côtés de la voiture, sautant quelquefois aux portières, comme pour vous prendre d'assaut. Nous nous sommes vus poursuivis de la sorte par des gens portés sur des béquilles, qui allaient aussi bon train que les chevaux de la voiture. Il y a de ces petits mendiants qui ont appris de l'anglais, et qui vous attaquent en cette langue, ce qui n'annonce rien de bon dans de petites filles. M. Chouvy raconte qu'arrivant une fois à une poste, il entreprit de donner un sol à chacun des mendiants qui se pressaient autour de sa voiture, et qu'en cinq minutes, il déboursa 42 sols.

En sortant de Montreuil, on entre dans le département de la *Somme*. Nous le parcourûmes dans l'obscurité d'une nuit très sombre, au milieu de laquelle nous traversâmes Abberville, sans

presque l'apercevoir. Le matin, nous étions à Grandvilliers, qui appartient au département de *l'Oise.*

19.—A dix heures, nous arrêtâmes un instant à Beauvais pour déjeuner, mais trop loin des églises pour songer à les aborder, et sans pouvoir même aller visiter la cathédrale, changée en paroisse depuis le concordat de 1801, édifice gothique placé avantageusement et qui valait la peine d'être considéré de près. En revanche, un objet bien affligeant frappa les yeux des voyageurs : ce fut de voir une partie des habitants de cette ville, sans respect pour le dimanche, tenir, ce jour-là, boutiques et ateliers ouverts, vendre, acheter, varloper, scier, ferrer des chevaux etc. Ce n'était, au surplus, que le prélude de ce qu'ils devaient voir dans des lieux plus considérables, notamment à Paris et à Lyon, où un tiers du peuple n'a pas plus d'égard pour le jour du Seigneur, que l'on n'en avait dans la fureur de la Révolution.

Le soleil était fort bas lorsque nous arrivâmes à Beaumont, première place du département de *Seine et Oise.* Le jour disparut tout à fait au moment où nous passions à Montmorency. Le guide de la diligence avait assuré, en partant de Calais, que nous serions rendus à Paris au bout de trente heures, ce qui n'eût pas été extraordinaire, puisqu'il n'y a que 60 lieues de distance. Sur ce pied, nous aurions dû y être à six heures du soir. Mais il fit lui-même arrêter tant de fois le cocher, soit pour remplir différents messages dont il s'était chargé, soit pour causer avec ses amis sur la route, qu'au lieu de trente heures, nous en mîmes près de trente-cinq.

Feu M. Allan Butler, dans la relation publiée sous son nom, d'un voyage qu'il fit sur le continent de l'Europe en 1745, où il accompagnait deux jeunes seigneurs anglais, prétend qu'il n'y a que 200 milles de Londres à Paris. C'est une inexactitude ajoutée à beaucoup d'autres que renferme cette relation, et dont il ne faut peut-être pas l'inculper ; car elle n'a été publiée qu'après sa mort, apparemment sur des notes qu'il n'avait pas eu le temps de revoir et de corriger. Le soin avec lequel il a rédigé les vies des Saints qu'il a données en anglais au public, suffit pour

faire juger qu'il n'était pas homme à égarer ses lecteurs par des négligences ou par des assertions hasardées qu'on ne pardonne jamais à un écrivain. Quoi qu'il en soit, il y a certainement de Londres à Douvres, 72 milles. De là à Calais, 21 ; de Calais à Paris, 180 ; en tout : 273 milles.

Le temps était beau, la nuit claire, mais sans lune, en sorte qu'on ne pouvait apercevoir que très imparfaitement les objets qui se présentaient sur la route, et qui auraient le plus mérité d'être considérés avec attention. Telle fut la ville de St-Denis, tels furent les maisons, châteaux etc., placés entre cette ville et la capitale, où nous n'entrâmes enfin qu'à dix heures et demie du soir.

L'évêque de Québec avait un ami dans cette grande ville, qui l'y attendait avec une sorte d'impatience, comme il avait raison de le croire d'après trois lettres reçues de lui coup sur coup, pendant son séjour à Londres. C'était M. l'abbé Desjardins, autrefois vice-gérant de l'Officialité de Bayeux et chanoine de la même église, devenu ensuite doyen de la Collégiale de Meuny, et vicaire général de l'évêque d'Orléans, transporté en Canada en 1793, où il demeura jusqu'en 1802, fut successivement grand vicaire de deux évêques de Québec, dont il mérita la confiance, et encore plus celle de leur successeur, qui n'était que Coadjuteur de Québec, lorsque la maladie força ce respectable ecclésiastique de repasser en Europe, où il emporta avec lui les regrets de tous les amis de la religion qui avaient eu l'avantage de le connaître et d'être édifiés de ses instructions publiques et de sa conversation privée. Il avait été éprouvé en Canada par la calomnie et par les mauvais procédés d'un lieutenant-gouverneur, qui le traita assez mal. Il le fut bien davantage à son retour en France, y étant devenu l'objet de la haine de Bonaparte, alors empereur des Français, lequel n'ayant pu le faire mettre à mort, parce qu'il fut impossible de le convaincre d'un acte de déloyauté dont on l'accusait mal à propos, le relégua à Fenestrelle, puis à Campiano et enfin à Verceil, lui faisant ainsi subir quatre ans d'un exil non mérité, et cela au préjudice de ses affaires privées, de

son ministère (il était dès lors curé de la succursale des Missions Etrangères à Paris), et de sa santé, puisque cet exil finit par une maladie très sévère qui retarda de plusieurs mois son retour en France après qu'il eut été élargi. Or, si l'on excepte ces quatre ans de persécution qui le forcèrent de rompre, avec tout le monde, toute espèce de communication, il a existé, depuis son départ du Canada, une correspondance suivie entre lui et l'évêque actuel du Canada. MM. ses frères, savoir : l'un plus jeune que lui, encore en Canada, chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec ; l'autre, son aîné, laïque, non marié, tenant, avec Melle sa sœur, le bien paternel à Messas, près de Beaugency, possédant chacun une part remarquable du caractère vrai, ouvert, obligeant et généreux qui a mérité à M. l'abbé Desjardins l'estime de tous les honnêtes gens. L'aîné se trouvait à Paris pour ses affaires, au moment où son frère attendait l'évêque de Québec, et s'était chargé de le recevoir et de le conduire au Séminaire des Missions Etrangères, où il devait loger. Dès le samedi, il était au guet pour le recevoir. Apprenant qu'il avait été retardé à Douvres, et supposant qu'il serait dans la diligence du dimanche soir, il se rendit au bureau des Messageries, à l'heure où cette diligence était attendue, c'est-à-dire quatre grandes heures avant qu'elle arrivât réellement, et n'en voulut pas démordre.

L'évêque de Québec, ne jugeant pas qu'à cette heure indue, il dût trouver les portes d'une communauté ouvertes, était presque décidé à prendre un hôtel pour cette nuit-là, lorsqu'en sortant de la voiture, il s'entendit appeler par son nom, à sa grande surprise, et vit avancer un homme qu'il n'avait jamais vu, mais qu'il ne tarda pas à reconnaître quand il lui dit : « Vite, vite, mon frère vous attend avec impatience. Je suis chargé de vous conduire aux Missions.” Puis, faisant venir un fiacre, il l'y fit monter avec lui, laissant là, pour un moment, MM. Turgeon et Chouvy, le premier pour exhiber les passe ports et surveiller la visite du bagage, l'autre occupé de trouver un appartement et de la lumière pour la récitation de son office du jour, que sa vue trop faible l'avait privé de dire dans la voiture.

En un quart d'heure, M. Desjardins l'aîné fut rendu aux Missions Etrangères, et délivra l'évêque de Québec à son aimable frère. On conçoit mieux qu'il ne serait possible d'exprimer, la joie aussi sincère que légitime qu'éprouvèrent, dans cette rencontre, deux amis séparés depuis 17 ans ; demandes, souvenirs, conjouissance etc. Intérim, M. Turgeon arriva suivi de John. On soupa, on pria Dieu, on s'alla coucher, avec promesse de se revoir plus amplement.

20.—L'évêque de Québec n'ayant que peu de jours à passer dans Paris pour cette première fois, ne put voir cette ville dans le détail qu'elle aurait demandé, et se borna naturellement à visiter quelques édifices plus dignes d'attention que les autres. Les premiers qui l'occupèrent furent les églises de Notre-Dame, de S. Sulpice, de S. Roch, de Ste Geneviève, de S. Etienne du Mont, des Carmes, des Missions Etrangères, des Sœurs de S. Lazare et de S. Thomas de Villeneuve.

Notre-Dame, métropole de Paris, est une grande église gothique, curieuse, comme toutes les autres de même construction, par la variété des statues, bas-reliefs, figures d'animaux et autres structures dont le portail est orné. Dans les côtés et au rond-point, elle est déguisée par les arc-boutants de pierre en grand nombre, qui partent de terre et vont expirer au haut des murs, formant dans leur longueur, une espèce de courbe irrégulière et désagréable, telles qu'on les trouve dans tous les édifices de ce genre, excepté la cathédrale de Milan. Notre-Dame de Paris est une très ancienne église. Le lieu qu'elle occupe fut, du temps des Gaulois païens, celui d'un temple dédié à Jupiter, à Vulcain, à Castor et à Pollux. Les parisiens convertis brisèrent les idoles de ces faux dieux, détruisirent le temple et lui substituèrent une église, sous l'invocation de S. Etienne, à laquelle Childebert I, en 522, joignit une première basilique qu'il fit construire et dédier sous l'invocation de la Ste Vierge. Toutes deux furent remplacées par l'église actuelle, qui les enveloppe et dont les fondements furent jetés en 1010, sous le règne de Robert, fils de Hugues Capet. Cet édifice ayant de dedans en dedans 390 pieds

de long, 144 de large et 104 de hauteur, divisé en cinq nefs supportées par 120 piliers et 108 colonnes, toutes d'un seul bloc, n'est cependant pas construit sur pilotis, mais sur un gravier solide. Sa charpente est de chataignier, son toit formé de 1236 plaques de plomb, épaisses de deux lignes, large de deux pieds, longues de 10. Elle a 45 chapelles dans l'intérieur, dont plusieurs détruites par la fureur révolutionnaire, commencent à se rétablir. Le plus nouveau monument que l'on y trouve, est une statue de marbre blanc qui représente le cardinal du Belloy, dernier archevêque de cette église, faisant l'aumône à une pauvre femme. Différents autres personnages prennent un intérêt particulier à la bonne œuvre du prélat. Ce groupe, ouvrage de dessin très bien exécuté, et supporté par un socle de 13 pieds de longueur, de 6 de profondeur et de trois de hauteur, n'est pas totalement achevé. Quelques parties encore en plâtre ne tardent que le moment d'être remplacées par du marbre que l'artiste prépare à cet effet. Le monument est dans l'une des chapelles les plus voisines du rond-point.

L'une des tours carrées qui décorent le front de cette église et qui ont chacune 204 pieds d'élévation et 40 pieds sur chaque face, renfermaient sept cloches de différentes grosseurs. Dans l'autre étaient deux cloches beaucoup plus fortes connues sous le nom de *bourdons de Notre-Dame*. Il plut aux révolutionnaires d'enlever ces cloches pour les convertir en artillerie, et s'ils firent grâce au plus gros bourdon seulement, ce fut peut-être par l'impossibilité de le descendre. C'est, à la vérité, un terrible morceau de fonte, puisqu'il pèse 32 milliers, et son battant 976 livres. On est réduit à le faire accorder, comme l'on peut, dans les jours solennels, avec six autres cloches fondues depuis le rétablissement du culte.

L'église de Notre-Dame est pavée en marbre, qui est de plus belle qualité dans le chœur que dans la nef, et dans le sanctuaire que dans le chœur. Cela ne lui est pas particulier, non plus que les tribunes, les niches, les galeries dont elle est décorée intérieurement à une grande distance du pavé. Ce qu'elle a de plus que les autres églises gothiques, est l'avantage d'être bien éclairée, et

ceci donne un grand mérite à son superbe chœur, où tout est beau et grand : stalles, lutrin, statues de bronze, bas-reliefs parfaitement exécutés, tableaux exquis au nombre de 8, savoir : quatre de chaque côté, au-dessus des stalles des chanoines. En voici les sujets, avec les noms des peintres : 1° La Nativité de la Ste Vierge, par Philippe de Champagne, 2° La Présentation, par le même, 3° L'annonciation, par Hallé, 4° La Visitation, par Souvenet, 5° L'adoration des Mages, par la Fosse, 6° La Purification, par Louis Boulongne, 7° La Fuite en Egypte, par le même, 8° L'Assomption, par Ant. Coypel.

Le buffet d'orgue placé au-dessus de la grande porte de l'église, la chaire mobile, quoique grande et accompagnée d'un double escalier, le petit chœur placé derrière le maître-autel, et où les chanoines se retirent pour certains offices moins solennels, ayant devant eux la chapelle en marbre qui contient une superbe descente de croix, les vives couleurs de rose dont sont peintes une partie des vitres qui éclairent cette basilique, la propreté qui y règne, le soin que l'on prend d'en réparer les différentes parties : tout cela ne sert qu'à la faire apprécier davantage.

20.—Si de l'église on passe à la sacristie, on y trouve une partie notable de la vraie croix et la couronne d'épines de Notre-Seigneur tout entière, relique dont tout chrétien doit connaître le prix ; et malheureusement le morceau de la vraie croix vous est exhibé, non comme il le devrait, par un prêtre en surplis et en étole, mais par un laïque, serviteur de l'église, qui le fait dans l'espérance mercenaire d'obtenir des étrangers quelques sols de rémunération, d'où il s'en suit qu'il met ce saint objet de vénération sous les yeux de tous les curieux, sans distinction du catholique et de l'infidèle.

La même sacristie contient des vases d'argent doré, comme ostensoir, calices, bassin, aiguière, ciboire, encensoirs et un ornement complet de drap d'or consistant en une chasuble, huit dalmatiques et 16 chapes, sans compter le fond et les larges soupandes d'un dais de velours cramoisi de la première qualité, le tout donné par Napoléon, à l'occasion de son couronnement en 1804.

Cet homme si vicieux sous tant de rapports, savait être magnifique. On en trouvera d'autres preuves dans le cours de ce journal. C'est lui qui a richement agrandi le terrain du palais archiépiscopal, l'a précieusement meublé dans l'intérieur, l'a environné d'une palissade de fer, soit dans le moment où il voulait que le Souverain Pontife partageât sa résidence entre Rome et Paris, soit lorsqu'il voulait fixer sur ce siège le cardinal Fesh, son oncle, qui fut assez sage pour le refuser, ou le cardinal Maury qui eut l'imprudence de s'y asseoir de travers, et ne put y tenir. C'est encore aux frais de ce souverain éphémère que tout le chœur de l'église de Notre-Dame a été élégamment grillé par une rampe, en forme de hallebardes dorées dans leur extrémité supérieure. Enfin c'est lui qui a fait présent d'une crosse d'argent doré à chacun des premiers cinquante évêques qu'il nomma en vertu du Concordat de 1801.

A la sacristie de Notre-Dame tient un cloître dans lequel on commença, sous l'empire de Charlemagne, à enseigner le latin, la philosophie et la théologie en France. Plusieurs rois furent élevés dans cette école qui, par la suite, donna naissance à l'Université de Paris.

Eh bien, cette basilique de Notre-Dame, rendue si belle, si riche, si vénérable par la piété des rois et par les vertus d'un grand nombre de ses évêques, n'a pu échapper aux extravagances et à l'impiété des révolutionnaires. C'est au milieu de son sanctuaire, c'est sur l'autel où tant de fois le saint sacrifice avait été offert, que les cannibales professèrent hautement et publiquement l'impiété la plus atroce, y ayant introduit et placé une prostituée qu'ils honorèrent d'un culte sacrilège, sous le nom de *Déesse de la Raison*. Et quels étaient ces vrais ou faux adorateurs ?—Les descendants des vertueux français, qui avaient anciennement honoré cette église par leur piété et l'avaient enrichie de leurs dons. Quel scandaleux contraste !

21.—Le moins que l'on puisse dire de l'église paroissiale de St-Sulpice, est qu'elle passe pour une des plus belles de France, et, dans l'opinion des paroissiens, pour une des plus

belles du monde. Elle est dans le genre grec, extrêmement bien exécuté. Son superbe pérystile, dont les sculptures ont déjà éprouvé l'effet du temps, quelques ornements en étant tombés et d'autres obscurcis par la poussière, a encore un inconvénient, c'est qu'il n'a pas été possible, faute de terrain, d'en faire partir toutes les belles colonnes du même niveau, et qu'il a fallu allonger les piédestaux de plusieurs qui portent sur des degrés du perron, au lieu d'être assises, comme les autres, sur le pavé qui le termine. Cet édifice était obstrué par le Séminaire de St-Sulpice qui le masquait de près et très désagréablement. Tout le monde s'en plaignait et s'en tenait là. Bonaparte, devenu empereur, a fait abattre ce séminaire et a acquis, auprès de là, un emplacement convenable pour le rebâtir. Le gouvernement actuel est sur le point de remplir cet engagement, pour lequel il a voté, dit-on, une somme de 300,000 francs. Maintenant on peut contempler en liberté le célèbre et superbe portail de cet édifice ; mais qui ne sera affligé d'y apercevoir deux tours qui ne se ressemblent pas, quoique placées aux deux angles du portail ? Sur ces deux tours sont placés deux télégraphes, dont l'un correspond avec celui de Strasbourg, l'autre avec celui d'Italie. Cette église immortalisera la mémoire de feu M. Languet, curé de St-Sulpice, auquel elle est redevable de son existence. Il la commença avec cent écus, mais elle a coûté bien des millions avant d'être achevée. Une statue de marbre blanc, représentant ce digne curé en prière, avait été élevée en son honneur par une paroisse reconnaissante de ses bienfaits de toute espèce ; elle n'a pu résister à la rage des révolutionnaires qui l'ont mise en pièces, environ dans le même temps où mettant un curé *constitutionnel* en possession de cette église, au milieu de beaucoup de criailleries et d'impiétés, ils forcèrent l'organiste de jouer l'air : Ça ira, ça ira, qui était un cri de mort contre les catholiques et contre les royalistes.

Le chœur de l'église de St-Sulpice a 42 pieds de large, 99 de haut entre le pavé et la voûte, et autant de long. La longueur totale de l'édifice est de 336 pieds.

22.—Celle de Ste Géneviève commencée quelques années avant

la Révolution et non encore finie (on y travaille en ce moment) promet quelque chose de plus parfait que St-Sulpice. Le voisinage d'une place spacieuse a permis d'appuyer les colonnes de son péristyle sur une base commune. L'élégance de la colonnade intérieure, la légèreté de ses sculptures, l'art infini avec lequel sont placées les lunettes qui éclairent à propos et dans une proportion convenable, toutes les parties de sa voûte ; le dôme, la coupole, la lanterne, lesquels réunis ensemble font une élévation de 282 pieds au-dessus du pavé de marbre sur lequel on marche d'une extrémité à l'autre ; la variété admirable de ses bas-reliefs et autres sculptures ; les 52 colonnes qui entourent le dôme ; l'habileté extrême avec laquelle toutes les parties de cet édifice se trouvent liées ensemble, sans qu'il y soit entré aucune charpente ; tout cela promet à la France un chef-d'œuvre égal à tous ceux dont les beaux-arts l'ont enrichie jusqu'à ce jour, et à la ville de Paris un lieu digne de recevoir le précieux dépôt des cendres de sa sainte et auguste patronne. La nouvelle église de Ste Géneviève a 340 pieds de longueur, y compris le péristyle, sur une largeur de 750 hors d'œuvre.

Un double escalier de pierre conduit de l'édifice supérieur à une voûte souterraine divisée en trois nefs et aussi étendue que l'église même. Elle a 18 pieds d'élévation, est soutenue par 20 colonnes d'ordre toscan, sans compter les piliers nécessaires aux constructions supérieures. Elle est divisée en beaucoup de caveaux, dans une partie desquels sont pratiqués en pierre de taille des sépulcres prêts à recevoir tels cadavres que l'on y voudra déposer. Il ne reste plus pour chacun qu'à fixer et à cimenter une pierre au-devant de telle cellule où il aura été déposé. Des épitaphes font voir que l'on y a déjà placé les dépouilles des cardinaux du Belloy et Caprara, de plusieurs généraux, membres de la Légion d'honneur etc. Ce ne sont point ces corps qui déparent ce lieu destiné primitivement à la sépulture des fidèles. Mais avant d'arriver à ces monuments respectables, on est justement choqué de voir deux caveaux en possession : l'un du corps de Voltaire, l'autre de celui de Jean-Jacques Rousseau, exhumés tout exprès

pour être transportés dans ce dépôt au plus fort de la Révolution athéistique qui a ruiné, bouleversé et déshonoré la France depuis 1789 jusqu'en 1799. Sans égard pour les 15 millions que cette église avait déjà coûtés pour la mettre au point où elle était alors, et sans respect pour sa destination primitive, les révolutionnaires la nommèrent le *Panthéon* et la destinèrent à recevoir les restes honteux de tout ce que le dernier siècle avait produit de plus impie et de plus immoral. *Isti sunt dii tui, Israel.* Il faut espérer qu'un gouvernement sage et réfléchi fera disparaître ces deux cadavres ignobles et conduire à sa perfection un édifice auquel il manque peu de chose pour être achevé.

Il est arrivé que le dôme supporté trop légèrement, a craqué en quelques endroits et fait craindre un écroulement. Pour y obvier, il a fallu supprimer douze colonnes et les remplacer par des masses de même hauteur qu'on pourra revêtir de pilastres, mais dont l'épaisseur, quoiqu'elle n'ait rien de lourd et de choquant, interrompt la vue, qui autrement aurait enfilé, de chaque côté, la colonnade d'une extrêmité de l'église à l'autre.

23.—En attendant que la châsse de Ste Géneviève puisse être reçue dans sa nouvelle église, l'ancienne étant détruite, on l'a déposée dans celle de S. Etienne du Mont, qui appartenait autrefois à l'ancienne abbaye et n'avait de porte que dans son enceinte. Isolée aujourd'hui, et bâtie sur un plan plus vaste, elle n'est pas sans quelque mérite, mais la vue y est désagréablement affectée d'une enfilade d'autels que l'on a voulu faire et qui ne s'enfilent pas. La châsse de la sainte, en forme d'une petite maison, paraît suspendue au-dessus du maître-autel. Dans un autre endroit de l'église est le tombeau où elle avait d'abord été enterrée. La dévotion du peuple de la capitale pour sa sainte patronne se perpétue dans une certaine classe avec édification.

24.—Que dire de l'église paroissiale de S. Roch, située à une petite distance du château des Tuileries, près de la place Vendôme ? —Qu'elle est remarquable par sa distribution intérieure, où l'on voit quatre autels à la suite les uns des autres, séparés par

des distances assez convenables, former quatre sanctuaires et deux chœurs où l'on fait alternativement l'office divin dans la même journée ; car à S. Roch, il y a, tous les dimanches, double office du matin et du soir. Par exemple, on vient de finir vêpres dans un des chœurs ; une heure après, elles recommencent dans l'autre et ne sont séparées des premières que par un sermon. Ces secondes vêpres finies, autre instruction, puis salut à un troisième autel, et ensuite autre exercice de piété au quatrième. Le matin, il y a également une suite de prônes et de messes paroissiales, en sorte que l'église est occupée la journée entière. Si cette succession d'exercices honore la religion, la manière ingénieuse dont ces quatre autels sont placés, fait honneur au goût de celui qui en a réglé la disposition. De la grande porte de l'église, on les aperçoit tous quatre à la fois : cette vue fait illusion et donne à l'église l'air d'avoir 600 pieds de long, tandis que sa véritable longueur n'est que de 300.

L'autel du fond est un calvaire composé de pierres brutes artistement assemblées et éclairées par des fenêtres que l'on n'aperçoit point. L'autel est appuyé contre ce rocher factice dans lequel il y a des inégalités, des fentes, des bâillements, des creux, l'un desquels tient lieu de crédence et est vraiment le seul endroit qui puisse recevoir les burettes du prêtre qui y dit la messe. Le rocher est surmonté d'une grande croix, avec son crucifix très bien exécuté en marbre. Deux soldats de même matière, couchés à plat ventre sur le penchant du rocher, lèvent la tête, comme pour s'assurer si le Sauveur est véritablement mort et pour n'être pas aperçus de lui, supposé qu'il soit encore vivant. Le tout produit un effet admirable. A une petite distance de ce calvaire est un autre rocher et une caverne dans laquelle on introduit le corps de Notre-Seigneur, en présence de sa sainte Mère, dont l'affliction et la résignation sont également bien exprimées.

Ce fut l'autel du calvaire que l'évêque de Québec choisit pour célébrer la messe, un jour de concours, qui était le dernier d'un octave d'indulgence, très recherché du peuple, quoique les deux

côtés de l'église lui donnâssent le choix, chacun sur les 7 à 8 chapelles dont ils sont garnis, en sus des quatre autels déjà mentionnés.

Dans une action moins sérieuse, il se serait difficilement empêché de rire, en se voyant précédé d'une espèce d'huissier, en habit galonné, portant comme les tambours majors des régiments anglais, un bâton de cérémonie, à grosse poignée d'argent, avec lequel il frappa le pavé de l'église à chaque pas de la longue distance qui se trouve entre la sacristie et l'autel du calvaire. Après celui-là, venait, par une disposition assez bizarre, un autre bedeau portant une verge et une robe, comme on fait en Canada, mais ayant de plus un grand rabat noir qui cadrait assez mal avec le reste de son ajustement, et qui, sous prétexte de contenir le peuple pendant la messe de l'évêque, fit, lui seul, plus de bruit que n'en aurait pu faire cinquante personnes indévotes. Il fallut revenir de l'autel à la sacristie, après la messe, à la suite de ces originaux, et paraître très honoré et très satisfait de leurs services.

L'église de S. Roch est renommée pour sa construction, pour la distribution de ses bas-côtés, pour le mérite de ses statues, tableaux et bas-reliefs et pour la hauteur et l'étendue de son perron. Il vaudrait cependant mieux que ce perron fût plus réservé, que d'y voir des boutiques érigées aux deux bouts, et des marchandises exposées tous les jours, depuis le matin jusqu'au soir, avec tout le concours et les propos que cette exposition attire. L'église grande et belle tant que l'on voudra, n'est pas tenue proprement. Il n'y a ni ordre, ni silence dans la sacristie. L'allée et venue des enfants, à l'heure des messes (et dans presque toutes les églises de Paris, on dit des messes depuis l'aurore jusqu'à midi), et leurs caqueteries y sont très indécentes et très incommodes. On est choqué de voir des sacristains, dont quelques-uns même sont ecclésiastiques, y rire et parler tout haut, comme ces enfants, au lieu de leur imposer silence.

Mais cette église a été l'objet d'irrévérences bien autrement grièves. Elle fut une de celles qui furent le plus en proie à l'es-

prit destructeur de la Révolution. A peine la Convention était-elle formée, qu'elle envoya à la Monnaie une statue d'argent représentant S. Roch et honteusement livrée par des paroissiens démoralisés. Il en fut enlevé quantité d'autres meubles précieux ; ce qu'apprenant, le curé qui n'avait voulu ni admettre la Constitution civile du clergé, ni émigrer comme ses confrères, mais qui vivait retiré dans une maison particulière, où il instruisait, consolait et encourageait secrètement ceux de ses paroissiens qui étaient restés fidèles, il donna ordre que toutes les statues de son église fûssent jetées dans des coins obscurs et couvertes de vidanges, comme des objets abandonnés, espérant qu'aux désordres excessifs qui règnaient alors, il succéderait des jours de calme où tous ces objets religieux pourraient reprendre leurs anciennes places.

Mais cette sage prévoyance ne put prévoir la scène scandaleuse et d'une impiété sans exemple que donna un athée, lorsqu'étant monté dans la chaire de cette église en présence d'une grande foule de peuple, il eut l'audace de proférer ces paroles : " Je soutiens qu'il n'y a point de Dieu et je le soutiens sans hésiter. Oui, Dieu, si tu existes, frappe-moi, car je t'insulte. Fais-moi périr à l'instant ; je t'en défie...Vous voyez qu'il ne me punit pas. Il est donc vrai qu'il n'y a point de Dieu." Quel homme chrétien peut fixer des yeux cette chaire et ne se pas rappeler, avec horreur, cet outrageant langage ?

Le culte était rétabli, l'église de S. Roch purifiée, M. Mérient (c'est le nom du curé) rendu depuis plusieurs années à son troupeau, et voilà que l'église de cette paroisse devient le théâtre d'une nouvelle profanation. On connait les principes du clergé de France sur l'article des comédiens. Une comédienne célèbre, Melle de Vaucour, meurt impénitente dans cette paroisse. M. Mérient prévoit que l'on viendra présenter son corps à l'église paroissiale. Il consulte d'avance, sur ce cas, le cardinal de Belloy, alors archevêque de Paris. Celui-ci lui ordonne de fermer les portes de son église, le jour qu'il saurait être fixé pour la sépulture de la demoiselle. Les nombreux partisans de la défunte prévoyant qu'il en agirait ainsi, se font précéder plusieurs jours

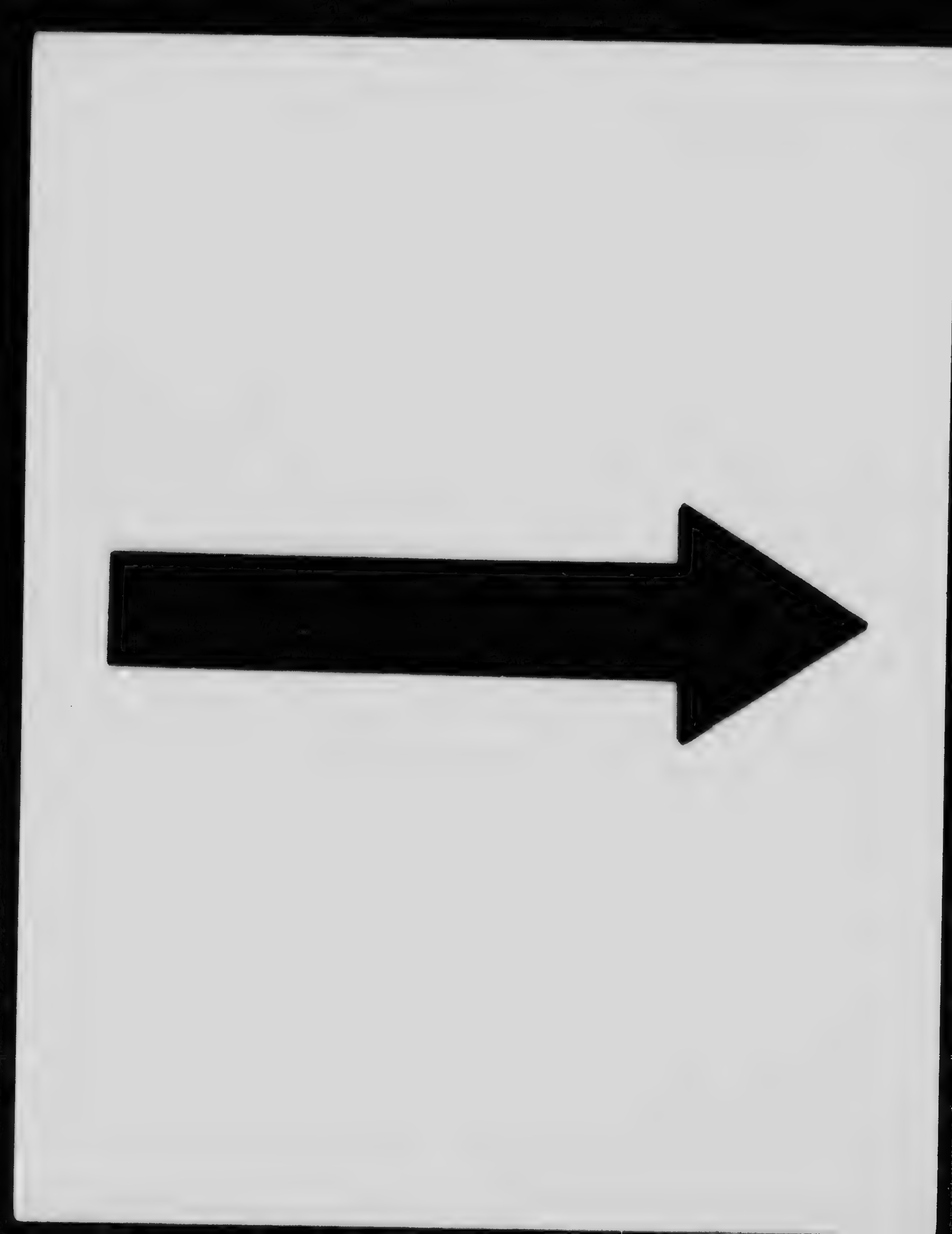
d'avance, par des affiches injurieuses à la sévérité du clergé. Au jour convenu, ils apportent le corps, se font ouvrir l'église par quelques émissaires envoyés dans des avenues détournées, s'y répandent à grands flots, criant à tue-tête, blasphémant le nom de Dieu et maudissant le curé qu'ils cherchent partout et ne trouvent pas. L'un d'eux s'empare encore de la chaire, où il exhale sa bile contre le clergé et fait l'éloge de la défunte, et de l'honorable profession qu'elle a exercée pendant sa vie. Un pauvre vicaire était dans la chapelle des fonts, où il finissait un baptême : on l'en arrache et on le force à faire les prières de la sépulture chrétienne sur le cadavre de la comédienne, que la même troupe reprend aussitôt et conduit en triomphe au cimetière. La chose n'en demeura pas là. Napoléon qui tenait alors les rênes du gouvernement, apprend ce qui s'était passé. Au lieu de donner le tort à des impertinents qui avaient profané une église chrétienne, il le met tout entier sur ceux qu'il aurait dû louer, et fait écrire à l'archevêque une lettre si menaçante, qu'il se crut obligé de condamner M. Mérient à trois mois de séminaire. Le bon curé s'y soumit, et voilà où aboutit sa fermeté.

Depuis la restauration de Louis XVIII, une comédienne est encore venu mourir sur cette paroisse. Le curé lui a accordé sans difficulté, les prières de la sépulture, craignant, avec raison, de n'être pas plus soutenu par le gouvernement du Roi, qu'il ne l'avait été par celui de l'ex-empereur. Ce qui est arrivé, sous le nouveau régime, à M. Delapéruque, curé de Gallardon, justifie assez cette conjecture. C'est dans sa paroisse que demeurait le nommé Martin qui, en 1715, se sentit si fort inspiré de faire au Roi quelques révélations. Le premier auquel il donna connaissance de son inspiration, fut naturellement son pasteur immédiat. Celui-ci qui connaissait parfaitement la probité et la religion de l'homme qui lui parlait, ne crut pas devoir mépriser cet éveil et en informa l'évêque de Versailles, au diocèse duquel il appartenait. Graduellement la chose parvint à la connaissance de Louis XVIII. On fait venir Martin, on prend plusieurs jours pour le faire examiner de près au physique et au moral, et on

reconnait en lui un cœur droit et pieux et une tête saine. " Je suis chargé, disait-il, de représenter au Roi l'obligation où il est de faire observer les dimanches dans son royaume. Je sais que j'ai d'autres choses à lui annoncer ; mais je ne sais quelles sont ces choses. Il m'a été dit qu'elles me seraient suggérées, lorsque je serais en sa présence." Il obtint, en effet, une audience. Le Roi le reçut dans un appartement où il ne pouvait être entendu de personne, mais qui, par précaution, n'était séparé que par un vitrail de l'appartement voisin, où il y avait du monde. Le Roi mit Martin à son aise, et celui-ci lui parla environ trois quarts d'heure. On observa que Sa Majesté changea souvent de visage pendant ce discours, et parut, en général, triste et pensif. Martin se retira et a toujours protesté depuis, qu'excepté l'article de la sanctification du dimanche, il ne se souvenait de rien de ce qu'il avait dit dans cette entrevue. On ne sait si le Roi a tenu compte des autres révélations de cette espèce de prophète, mais il est évident qu'il n'a pas remédié à la profanation du saint jour, qui est encore honteusement profané sous ses yeux. Le seul effet sensible qui en est resulté, est que, soit par dépit contre M. Delapéruque, pour avoir, le premier, mis en avant son paroissien inspiré, soit pour qu'il fût moins exposé à être interrogé, comme il l'était par tout le monde, sur cette communication extraordinaire, une lettre du ministre du Département Intérieur a signifié à l'évêque de Versailles, qu'il fallait déplacer M. Delapéruque. Celui-ci s'y est soumis avec une promptitude qui fait son éloge, quoiqu'il fût curé de Canton, c'est-à-dire titré, les autres n'étant plus que des curés révocables *ad nutum*, depuis le Concordat de 1801.

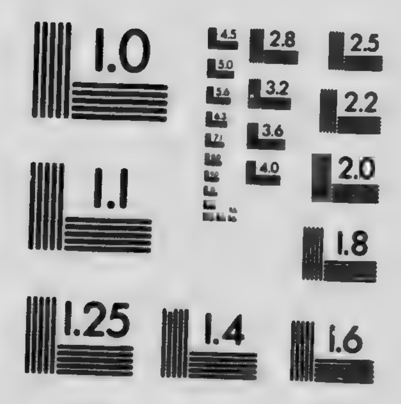
L'église de S. Roch ne fut pas la seule où l'évêque de Québec célébra la messe, pendant son petit séjour de Paris. Il en voulut faire autant aux Carmes, aux Missions Etrangères, chez les Sœurs de St-Vincent de Paul et dans la chapelle du Séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, pour satisfaire aux instances de M. l'abbé Thavenet, ci-devant du Séminaire de Montréal, qu'il y trouva remplissant avec édification, la place de supérieur.

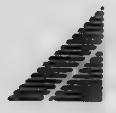
L'église des Carmes est un de ces lieux qui rappellent des sou-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





venirs tristes et en même temps glorieux pour la religion ; car ce fut là que commença, en 1792, le massacre des prêtres, qui dura tout le 2 et le 3 septembre, et qui a été décrit d'une manière si touchante par M. l'abbé Barruel, dans *Histoire du clergé de France pendant la Révolution.* Il est fâcheux qu'aucun peintre n'ait encore songé à faire un tableau pour transmettre à la postérité cette scène mémorable, qui ajouterait tant à la décoration de cette église déjà si remarquable par les différents ouvrages en marbre et en peinture dont elle est abondamment ornée !

Cette église et le monastère y adjoignant avaient été vendus au profit de la *nation*, après l'abolition des Carmes. Mais le couvent n'a fait que changer de sexe, car une religieuse Carmélite rentrée, par l'effet du décret de la Convention, qui annulait les vœux monastiques, dans une riche succession, l'employa, aussitôt la Révolution finie, à racheter ce monastère avec l'église, et obtint d'y établir une communauté de son ordre, dont elle est abbesse.

Les églises des Sœurs de la Charité de S. Thomas de Villeneuve et des Missions Etrangères, où l'évêque de Québec eut aussi l'occasion de célébrer, ne présentent rien de fort remarquable pour des églises de ville. On peut dire seulement avec vérité que la plus simple de celles de Paris contient à elle seule plus de richesses en marbre, en tableaux, en ouvrages de bronze et en sculpture et architecture que toutes celles du diocèse de Québec réunies ensemble.

Celle des Missions-Etrangères était en réparation, de sorte que l'office divin s'y faisait dans l'église souterraine. Car il n'est pas rare dans les villes de France et d'Italie que pour donner plus d'élévation et de mine aux églises, on en commence les fondements par la construction d'une belle voûte, à laquelle on donne 12 à 15 pieds de hauteur au-dessus de son pavé. Comme elle monte plus haut que le niveau du terrain, on l'éclaire par de petites fenêtres ou de grands soupiraux placés à fleur de terre. On ménage des portes et des escaliers de pierre pour y descendre commodément, soit par les côtés, soit par l'une ou l'autre extrémité de l'église supérieure, qui par l'exhaussement que lui donne

cette voûte, acquiert beaucoup plus d'apparence et de majesté. Elle en reçoit du moins l'avantage de pouvoir multiplier ses autels, car il y en a toujours plusieurs dans ces églises souterraines. On y met aussi des confessionnaux ; on y dépose des reliques des saints, et enfin un certain nombres de fidèles y ont leurs tombeaux.

Ces églises moins considérables de la capitale, ainsi que les communautés religieuses ou ecclésiastiques, sont toutes retirées de l'effleurement de la rue sur laquelle elles n'ont, pour l'ordinaire, qu'une porte cochère qui introduit dans une cour, au fond de laquelle est le front de l'édifice. Beaucoup de riches particuliers en font autant de leurs maisons. En effet, si l'on excepte les boulevards, la nouvelle rue de Rivoli, et celles qui sont sur les quais de la Seine, tout le reste des rues de cette ville tant vantée pour sa beauté, sont si étroites, si sales, si puantes, si bruyantes, que la nécessité seule peut engager un particulier à y exposer la devanture de sa maison.

Depuis 50 ans, on vante l'illumination qui se fait, la nuit, des rues de Paris. Mais quelle illumination ! Des lanternes suspendues au milieu des rues, à cent pieds de distance les unes des autres, plus propres à favoriser les malfaiteurs qu'à leur en imposer. Quelle différence de cette illumination à celle des grandes villes d'Angleterre et de Londres en particulier, où les lanternes, à une distance de moins de 30 pieds, placées de chaque côté des rues, au-dessus du parapet, font de la nuit une sorte de jour, et sont allumées dans tous les quartiers à la fois, avec une célérité qui étonne !

25.—Dans le peu de temps que l'évêque de Québec passa à Paris, il eut occasion de se mettre en connaissance avec un grand nombre de prélats français, les uns anciens et consacrés, les autres nommés en vertu du concordat de 1817, et n'ayant encore pu retirer leurs bulles des bureaux du Secrétaire d'Etat, parce que le gouvernement n'est pas ami de l'augmentation du nombre des évêchés, quoique la chose soit d'une nécessité urgente pour le bien

de la religion. Après deux années d'expectation inutile, ce clergé s'est vu forcé, et le Souverain Pontife aussi, d'accéder à un arrangement provisoire qui pourrait bien devenir perpétuel, par lequel le Concordat de Bonaparte de 1801 est maintenu quant au nombre et à la circonscription des diocèses. Les évêques de France s'accommodent mal de ce Concordat, et ce n'est pas sans raison. Néanmoins, il vaut mieux avoir celui-là que de n'en avoir pas du tout, ce qui arriverait peut-être, si la chose était laissée au gouvernement peu énergique de Louis XVIII. "Votre Majesté prend si peu d'intérêt à ce qui regarde la religion (lui écrivait, le printemps dernier, le cardinal de Périgord), qu'elle force ses sujets de regretter le gouvernement de l'usurpateur."

Ce n'est qu'après que les évêques de France et le Pape ont eu souscrit à l'arrangement provisoire, que le ministre d'Etat a enfin délivré les Bulles, non aux nouveaux évêques nommés en vertu du Concordat de 1817, mais à ceux qui, depuis deux ans, étaient appelés à remplir des évêchés vacants de la circonscription de 1801.

26.—De ce nombre était M. Delatour, nommé peu de temps avant la Révolution au nouveau siège de Moulins, qu'il n'eut pas le temps d'occuper, et depuis à l'archevêché de Bourges. Il fut consacré le dimanche, 26, par Mgr de Bernis, successeur du cardinal Cambacérès, dans l'archevêché de Rouen, assisté des évêques de Trèves et de Samosate, en présence de 20 autres évêques, savoir : douze élus et huit déjà consacrés, à la tête desquels se trouvait le cardinal de Luzerne. Le nouveau prélat appelé à l'épiscopat en 1789 pour la première fois, avait eu tout le loisir de bien étudier les cérémonies de sa consécration. Aussi s'en acquitta-t-il avec la légèreté que l'on pouvait attendre d'un septuagénaire de courte taille, battu de l'asthme et bossu par devant et par derrière.

27.—L'évêque de Québec ne perdait pas de vue son voyage de Rome. M. l'abbé Desjardins l'avait empêché de partir le 23, suivant son premier projet, et avait exigé qu'il passât, du moins,

une semaine entière à Paris. Mais la saison le pressant, il fixa irrévocablement son départ, au lundi, 27 de ce mois, et s'il le différa jusqu'au mardi matin, ce fut parce que le voiturier lui manqua de parole ; car, après avoir essayé, depuis Calais, de la poste de France, il comprit qu'il y avait plus de chance à voyager d'une autre manière, quoique plus lente et un peu plus dispendieuse. Il prit donc le parti d'engager M. Turgeon à retenir deux places dans l'intérieur d'un carosse de voiturin et une place pour John dans le cabriolet, c'est-à-dire dans la partie antérieure de la voiture, qui est aussi couverte. Ces trois places et le bagage consistant en trois malles et autres petits meubles, coûta aux voyageurs 160 francs pour aller de Paris à Lyon, l'évêque n'ayant pas voulu contracter pour une plus longue distance, avant de savoir comment il se trouverait de cette manière de voyager.

Il laissa Paris, dans l'espoir d'y revoir, à son retour, plusieurs personnes respectables, ecclésiastiques et laïques, de qui il avait reçu beaucoup d'honnêtetés, particulièrement le vénérable cardinal de Périgord.

———

CHAPITRE TROISIÈME

M. Wetherall et sa famille. — Fontainebleau. — Sens. — Encore les mendiants. — Auxerre. — Le grand vicaire Viarre et Napoléon I. — Ignorance religieuse du voiturin. — Châlons. — Le vin en abondance. — Mâcon. — Trévoux et Villefranche. — Les Frères des Ecoles Chrétiennes. — Lyon. — Les hôpitaux, les églises, Fourvières. — Les cérémonies à la cathédrale. — Le cardinal Fesch. — Le vicaire général Courbon. — Bal donné au palais épiscopal par le duc de Raguse. — Départ de Lyon.

28 septembre.—Rendus à la maison où était la voiture de six places intérieures dont deux étaient retenues pour nous, nous y trouvâmes trois autres personnes qui se disposaient à faire le voyage de Lyon par la même voiture, savoir : un M. Wetherall, gentilhomme anglais avec sa dame et sa nièce. Ces personnes, quoique étrangères, nous convenaient beaucoup mieux que des carmagnoles français avec lesquels nous aurions pu parler notre langue. Ces protestants, tout en nous mettant dans la nécessité de parler anglais, nous laissèrent beaucoup plus libres pour nos exercices de piété, et, Dieu merci, nous n'en omîmes aucun pendant tout ce voyage, pas même le chapelet et la lecture spirituelle. A la vérité, la discrétion exigeait que nous les fissions chacun à part et tout bas ; mais aussi dès qu'ils nous voyaient réciter l'office ou quelque autre prière, ils se privaient par respect de nous parler et même de parler entre eux.

Le voiturin n'était pas le maître du carosse, qui appartenait à un particulier de Lyon, où il s'en retournait, mais simple cocher, assez mal appris ; du reste complaisant et désirant de contenter ceux qu'il conduisait, dans l'espoir d'en obtenir quelque récom-

pense à la fin du voyage, et, pour cette raison, ne ménageant pas trop les deux excellents chevaux qui traînaient la voiture.

Nous ne traversâmes, ce jour-là, aucune ville, ayant laissé celle de Corbeil à notre gauche, sans y entrer. Il était convenu que nous ferions une pause sur le haut du jour pour déjeuner et qu'avant soleil couché, nous arrêtions pour dîner, au lieu où nous devions passer la nuit. Mais qu'arrivait-il ?—que souvent la première pause ne se faisait qu'à midi, et l'autre à la nuit fermée, de sorte que l'évêque et son secrétaire prirent bientôt le parti de déjeuner le matin avant de monter en voiture et de dîner à la première pause ; ceci les sépara pour les repas, de leur compagnie anglaise, qui à peine était sorti du lit lorsque le moment de partir arrivait.

Nous arrêtâmes, le premier jour, dans un pauvre village nommé Essone et allâmes coucher à Fontainebleau, dans une hôtellerie voisine du château royal de cette ville. Ce fut là que Bonaparte rencontra, en 1804, le souverain Pontife qui venait en France pour le couronner. Ce fut aussi là que le même Pontife passa la dernière année de sa captivité, y ayant été transféré de Savone, dans l'espérance qu'avait l'empereur, de l'amener à une cession de sa principauté, au moyen d'une rente qu'il voulait lui assurer et de la conservation des évêchés les plus voisins de Rome connus sous le nom d'évêchés suburbicaires. Le Pape refusa péremptoirement d'adhérer à cette convention. Nonobstant ce refus, l'empereur n'eut pas honte de la mettre sous les yeux de son corps législatif, comme un concordat signé du Pape et de lui, en date du 25 janvier 1813. Ce ne fut que longtemps après que l'on fut instruit de la fausseté de cette pièce [1].

Le château de Fontainebleau est quelque chose de si parfait dans son genre, au jugement de ceux qui l'on vu, par ses appar-

---

1—J'invite ceux qui ne l'ont pas fait, à lire les articles extrêmement remarquables publiés par S. E. le cardinal Mathieu sur *le Correspondant* (1902-1903) et intitulés : Le Concordat de 1801. C'est traité de main de maître et c'est absolument original.

tements, par sa chapelle, par ses peintures, ses statues, ses jardins, ses bosquets, etc., qu'on est surpris que Louis XIV ne s'en soit pas contenté, et ait voulu construire celui de Versailles. Mais quand on arrive à Fontainebleau à nuit close, que l'on en part le lendemain au petit jour, et que l'on n'a que le temps de jeter un coup d'œil sur la façade de cet édifice, il est difficile de décider si Louis XIV avait tort ou raison.

29.—Aujourd'hui il a fallu célébrer intérieurement la fête de S. Michel et 16[eme] anniversaire de la consécration de l'église de l'Hôtel-Dieu de Québec. Nous traversons les deux petites villes de Moret, département de Seine-et-Marne et de Villeneuve-La-Guyard, département d'Yonne, pour gagner Sens que nous traversons tout entière, le voiturin (car c'est toujours lui qui décide du logement) ayant choisi son auberge au-delà de la ville, à l'entrée d'un faubourg. Le soleil était couché.

L'évêque de Québec et son secrétaire revinrent immédiatement sur leurs pas pour adorer le Saint-Sacrement et visiter la cathédrale supprimée par le concordat de 1801 et changée en paroisse. Ils trouvèrent une église assez vaste et ornée, qui leur sembla bien tenue ; mais il leur fallut une bougie pour en voir les deux monuments les plus remarquables, savoir celui du cardinal du Prat, qui se réduit à un tombeau de marbre, dépouillé de toutes ses décorations dans le temps des ravages des Huguenots et placé du côté de l'évangile, un peu en arrière du maître-autel, et celui du Dauphin, fils de Louis XV, qui occupe le milieu du chœur. C'est un ouvrage qui fait honneur à l'habileté du statuaire qui l'a exécuté en beau marbre blanc. Les génies, les vertus et autres symboles qui le couvrent sont quelque chose de parfait, une épitaphe courte, mais expressive, fait sentir ce que la France a perdu par sa mort anticipée. Une colonne placée à mi-chemin entre Fontainebleau et Sens marque le lieu où la mère de ce vertueux prince rencontra Louis XV, lorsqu'elle vint de Pologne pour l'épouser.

La ville de Sens fut, pendant un temps considérable, la capitale des Gaulois nommés *Senones Galli*, par conséquent l'objet de

plusieurs expéditions des Romains qui avait entrepris de le détruire. Elle était une place formidable pour ces temps où les armes à feu n'étaient pas connues. Dans l'état où sont aujourd'hui ses fortifications, elle ne soutiendrait pas six heures de siège.

30.—Le jeudi, vers midi, nous arrivâmes à Joigny, et allâmes prendre gîte encore dans un faubourg, où l'on nous conduisit, en traversant la rivière d'Yonne qui le sépare de la ville, où nous n'entrâmes pas et où il nous coûta de revenir à pied, le jour étant très chaud, la distance longue et la pause que nous faisions devant être courte. L'évêque se rendit auprès du pont, dans l'espérance de rencontrer quelqu'un qui pût l'instruire des particularités de la ville. Mais il ne trouva qu'un sabotier peu capable de le satisfaire, et regretta ce petit voyage par la quantité de mendiants jeunes et vieux qui l'assaillirent sur sa route, chacun faisant son histoire pour mieux exciter sa compassion, tellement qu'une petite fille criait de toutes ses forces en le poursuivant : " j'ai des yeux de veau, mon bon monsieur, assistez-moi, car j'ai des yeux de veau."

Que font donc ces mendiants dans les années de disette, puisqu'ils crient si fort dans un temps d'abondance ? Les gens de bonne foi, dans cette partie de la France, prétendent n'avoir point vu d'année qui valût celle-ci : bétail, foin, raisin, légumes, tout abonde. Il faut avoir des protections, nous disait un prêtre de campagne, pour trouver 75 sols de 35 livres de froment, ce qui dans notre manière de compter en Canada, mettrait le minot de blé au-dessous de 50 sols, car ce n'est pas dans tous les endroits du pays que le minot de ce grain pèse 70 livres.

Nous quittâmes Joigny, sans le regretter, pour nous avancer vers Auxerre où nous arrivâmes le même soir. Les approches de cette ville sont très riantes et sa position le long de l'Yonne ne peut manquer d'y ajouter. Elle fait une espèce de centre où les denrées sont apportées de tous les alentours. Elle les reçoit dans ses bateaux qui les conduisent dans la Seine, où l'Yonne se décharge, et de là à Paris, cette cité insatiable où tout se dévore. On serait tenté de croire qu'il est difficile d'alimenter ces grandes

villes. Point du tout. Ce sont des gouffres où chacun va porter ses productions : la mer ses poissons, les champs leurs grains, les forêts leur bois, les jardins leurs fruits. On n'y manque de rien et quiconque avec un peu d'argent veut vivre médiocrement et n'est pas obligé de tenir un état, trouvera dans les rues ou sur les marchés de Londres, de Lyon, de Paris, de Liverpool, de Glasgow ou de Bordeaux, de quoi se nourrir à beaucoup meilleur marché qu'il ne ferait en campagne ou dans de petites villes.

On était alors au fort de la vendange. Les alentours d'Auxerre garnis de vignobles occupaient un grand nombre de personnes. Des jeunes filles, arrivant de leur journée, chantaient et sautaient dans les rues. Cette gaieté ajoutée à la beauté de la ville, à ses grands édifices, à sa superbe rue qui borde la rivière, à l'aspect des fertiles côteaux qui la décorent tout autour, donnait à l'endroit un air délicieux.

Auxerre autrefois évêché, mais supprimé comme beaucoup d'autres par le concordat de 1801, est célèbre par son ancien évêque S. Germain. Il existe encore dans la ville une église de son nom, ci-devant desservie par les Bénédictins qui y avaient une abbaye. Son corps y est conservé et le peuple continue d'en faire l'objet de sa vénération. L'évêque de Québec n'eut pas l'occasion de la visiter, il était trop tard. Tout ce qu'il put faire, fut d'aller passer la soirée avec M. Viarre, vicaire général de l'évêque de Troyes pour cette partie, ancien chanoine et curé actuel de la cathédrale changée en paroisse. Ce brave homme est peut-être un de ceux qui se conduisirent avec plus d'énergie en 1815. Napoléon, sortie de l'isle d'Elbe, comme l'on sait, vers la fin de février, arrêta à Auxerre dans sa route pour Paris. A peine y fut-il arrivé qu'il fit demander M. Viarre. Celui-ci donna pour réponse qu'il ne pouvait y aller ce soir-là. Son vrai motif était de prendre conseil des autres prêtres de la ville qui furent d'avis qu'il devait y aller, mais dont aucun n'osait l'accompagner. Il se décida à faire seul cette démarche, mais prit encore son temps. Le lendemain était le mercredi-saint. Il célébra la messe et assista

ensuite à un office public qui se faisait dans son église. Pressé à diverses instances par le préfet du département, homme droit et son ami, mais faible et tremblant à chaque parole de Bonaparte, il se rendit enfin, et sans user des termes de sire, ni d'empereur, ni de majesté, il lui dit simplement : "on m'a dit que vous désiriez me voir et me voici."—" Je voudrais savoir, lui dit Napoléon, si le clergé sait ce qu'il doit à son souverain."—" Ces sentiments, répondit le curé, sont gravés dans nos cœurs."—" Pourquoi le clergé se mêle-t-il d'influencer les peuples dans les matières politiques ? "—" Vous nous avez laissé trop peu de considération pour que notre influence soit à craindre."—" Le clergé est trop riche."—" Il s'en faut de beaucoup et vous l'avez reconnu, en ajoutant au premier traitement que vous nous aviez d'abord assigné." A ces mots, l'empereur devient furieux et se met en devoir de donner du pied dans le derrière du bon curé, qui prudemment se retire de reculons et dit sans s'émouvoir : " Dieu bénisse ceux qui nous veulent du bien." " Qu'avez-vous fait là, qu'avez-vous fait, dirent ensuite à M. Viarre ceux qui avaient été témoins de cette scène ? Quoi vous avez parlé si hardiment à l'empereur ! Ne craignez-vous pas qu'il vous fasse mourir ? " — " S'il était maître de la France, répondit le curé, je pourrais craindre un pareil sort ; mais dans un temps où il cherche à la reconquérir, il se gardera bien de faire une action qui serait plus nuisible qu'utile à ses intérêts." Ce Napoléon aurait voulu que, même après son abdication faite depuis un an, le clergé français continuât de maintenir ses intérêts au préjudice de ceux du roi rétabli, et trouvait fort mauvais qu'il en eût agi autrement. Lorsqu'il était passé à Lyon, quelques jours avant d'arriver à Auxerre, il avait logé à l'archevêché et occupé, le soir, le lit d'où le duc d'Angoulême était sorti le matin. Dans le court séjour qu'il y fit, il avait fait appeler par cinq fois différentes M. l'abbé Courbon, vicaire général aussi logé à l'archevêché, et dans presque tous ses entretiens il ne faisait que répéter les plaintes contre le clergé. D'où l'on peut conclure que s'il avait réussi à reprendre la souveraineté, le clergé aurait fort mal passé son temps. Dieu

ne l'a pas voulu ; mais le clergé n'a pas beaucoup à se louer du roi rétabli ou de ceux qui l'environnent.

1er octobre. — Le vendredi, nous ne vîmes que des villages, savoir : Hermenton, Bussy-le-bois où nous dînâmes, et Rouvray qui fut la dernière pause de cette journée. Ces villages sont généralement composés de maisons malpropres, construites de terre liée avec du foin, couvertes de chaume ou de pierres plates, épaisses et assez mal ajustées. Les habitants, hommes et femmes, se ressentent de cette saleté. On ne soupçonnerait pas, à les voir, qu'ils sont dans une année d'abondance. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les presbytères et même les églises ont leur part de négligence et de malpropreté. Ce jour-là et le suivant, nous rencontrâmes une prodigieuse quantité de voitures chargées, les unes de marchandises sèches, les autres, en plus grand nombre, de futailles pour recevoir le nouveau vin ; presque toutes allant à Auxerre où le raisain abonde plus qu'en nul autre lieu de l'ancienne Bourgogne où nous voyageons ces jours-ci.

2.—Ici comme dans le nord de la France, les champs ne sont pas séparés par des clôtures, mais seulement par des bornes de pierres. Il s'en suit que chacun est obligé de faire garder ses troupeaux, qui autrement ravageraient peut-être les champs voisins. Aussi n'est-il pas rare d'apercevoir de tout côté : ici un bouvier, là une bergère, plus loin un berger, chacun avec un ou deux chiens qui réunissent les animaux, quand ils se dispersent trop. Cette vie pastorale rappelle l'âge d'or tant vanté par les poètes dans leurs idylles.

Ce que nous appelons charroi ou charroyage, s'appelle ici roulage, et les charretiers se nomment rouliers. Or quoique la multitude des roulages et des rouliers ne soit pas propre à rendre les chemins bons, il faut avouer qu'ils le sont plus qu'on ne devrait s'y atendre. La police y tient soigneusement la main. Partout vous voyez sur un des côtés du chemin, des amas de matériaux prêts à y être étendus. Or ces matériaux sont ni des pierres qui s'expolient, ni de la terre qui est bientôt transformée en boue, mais de petits cailloux plats, tels qu'on en trouve dans le lit de

presque toutes les rivières. C'est là que les particuliers vont les prendre, lorsque les eaux basses laissent les battures à découvert. Ils les transportent sur le chemin et les y arrangent en pyramides, comme on arrange les boulets auprès d'une batterie. Dès qu'un tas de ces petites pierres a été étendu sur le chemin, il est incontinent remplacé par un autre. Ces petits cailloux forment une superficie solide qui s'enfonce avec le temps, mais ne se détruit point et peut toujours servir de base à une autre. Ajoutez qu'on a soin de tenir les chemins bombés et de bien entretenir les fossés qui les bordent, en sorte que l'humidité provenant des arbres régulièrement plantés de chaque côté, ne les affecte nullement. Peut-être que le même mode employé en Canada, où l'on peut presque partout se procurer de petits cailloux de cette espèce, y procurerait des chemins aussi avantageux, surtout auprès des villes où ils sont ordinairement impraticables.

2.—Nous voici dans le département de la Côte d'Or qui occupe une grande partie du ci-devant duché de Bourgogne. De Rouvray nous passons à Saulieu, gros bourg avantageusement placé sur une éminence. L'évêque apprend qu'il y a un hôpital ; il va le visiter avec son secrétaire. Il y trouve un très petit nombre de lits, mais en bon état, et les malades bien soignés par des sœurs nommées Sœurs de Ste Marthe, dont toute la communauté consistait en quatre sujets, deux professes et deux novices. Ce sont des filles séculières, non cloîtrées et faisant des vœux simples. Leur habit est une robe noire pour les professes, blanche pour les novices ; la coiffure des unes et des autres est un long chapeau de carton revêtu de toile, sans bord, et ayant, à peu de chose près, la forme d'un pain de sucre. Point de guimpe, ni bandeau, ni voile, ni cornette, mais un mouchoir de toile sur le cou. Elles ont un jardin assez spacieux, une vaste maison, un désir bien édifiant de servir un plus grand nombre de pauvres, mais trop peu de moyens, tant pour leur propre subsistance que pour celle des malades. Le temporel de l'hôpital est administré par une commission de la municipalité qui ne seconde pas toujours leurs vues.

L'évêque de Québec alla aussi voir le curé de cette ville et le

trouva très avancé dans une hydropisie de poitrine qu'il ne paraît pas soupçonner. Son vicaire, jeune homme de peu de tête, pleure sur la maladie de son curé et ne fait que l'aggraver sans le vouloir.

Ni les Sœurs de Ste Marthe ni le curé ne reconnurent la personne qui leur rendait cette visite. L'évêque de Québec avait pris le parti de faire ce voyage incognito, revêtu d'une espèce de soutanelle, sans rabat, et sans porter, du moins sans montrer ordinairement sa croix pectorale. L'état où est la France rend presque indispensable cette manière de voyager, surtout à ceux qui sont obligés de prendre gîte dans les auberges. Il ne se faisait donc connaître soit pour ecclésiastique, soit pour évêque, que dans les lieux et aux personnes qui en valaient la peine.

Passant, ce jour-là, auprès d'une méchante église de campagne, il la trouva si vieille, le clocher en si mauvais état, la couverture tellement détachée des sablières, qu'il la crut abandonnée. Au moment où il faisait part de cette conjecture, madame Wetherall lui fit apercevoir trois ecclésiastiques qui causaient ensemble le long du chemin. Il descend de voiture, fait connaissance avec eux; il se trouve que l'un des trois était curé de cette vieille église, et les deux autres, des curés voisins qui venaient de célébrer avec lui la fête de S. Léger, patron de la paroisse, qui se faisait ce jour-là. Un peu avant le soleil couché, nous arrivons à une petite ville nommée Arnay-le-duc. C'est là que nous devions passer la nuit. L'évêque aperçut tant de saleté dans l'Hôtel du Grand St-Jacques, où s'était arrêté le voiturin, que dans l'espoir de trouver un meilleur gîte, il se rendit au presbytère du lieu. Le curé n'y était point. Par manière de délassement, il était allé, depuis quinze jours, à quelques lieues de là, faire les vendanges. Mais il y trouva un jeune vicaire extrêmement honnête qui l'engagea à prendre logis chez lui. Il se garda bien de le refuser. M. Turgeon se joignit à lui; John survint (car cette petite famille ne se séparait point); le vicaire fit très bien les choses. Ses hôtes qui avaient assez mal dîné, firent honneur à son souper frugal mais suffisant. Le lendemain, qui était le dimanche du Saint-Rosaire, M. Turgeon

célèbra la messe de grand matin, l'évêque y assista. Il n'y avait pas de temps pour en dire deux, et peut-être que, moins près d'une église, ils en auraient encore été privés l'un et l'autre ; car le voiturin, quand on lui parla, le samedi, de la messe du lendemain, pour laquelle il était convenu de donner du temps, avait répondu en homme plus versé dans la route de Lyon que dans son catéchisme : " la messe, la messe ; eh bien vous la direz dans la voiture. N'avez-vous pas des livres avec vous ?" Nous nous séparâmes de ce bon vicaire sans savoir son nom, mais bien reconnaissants de ses procédés. Pour lui, très content d'avoir hébergé des hôtes dont la compagnie lui semblait si honorable, il se promettait beaucoup de louanges de la part de son curé pour lequel il fut chargé de nos compliments. Il vint nous reconduire à l'auberge où la voiture se préparait, et nous nous remîmes en route.

3.—Une première côte se présente à monter, puis une seconde, puis une troisième, toutes fort douces mais fort longues. Nous nous trouvons dans une grande plaine sans culture, chose surprenante dans un pays où l'on connaît le prix de la terre ; mais on nous informe un peu plus loin que c'est une commune réservée pour la pâture des bestiaux.

Après avoir beaucoup monté, nous commençons à descendre même assez rapidement. Nombre de villages, les uns plus près, les autres plus loin, se présentent à nos regards. De loin on aperçoit celui où devait se faire la première pause de ce jour ; il se nomme la Roche-Pau, tirant son nom d'un vieux château flanqué de bastions, garni de meurtrières, surmonté d'un donjon, mais abandonné et en ruines. Il appartint autrefois aux ducs de Savoie, puis passa aux comtes de Pau, dont le nom marié à un rocher voisin a fait nommer le village la Roche-Pau. On y était à la messe de paroisse. L'évêque, avant d'entrer à l'auberge, se rend aussitôt à l'église, espérant en avoir du moins une partie. Point du tout. Il rencontre les paroissiens qui sortaient du service divin. Ces villageois paraissent bons enfants, lourds et simples, dignes de figurer avec ceux dont on trouve les mœurs et le langage dans nos vieux recueils de Noëls. Après avoir fait avec

son secrétaire l'adoration du Saint-Sacrement dans une église remarquable par sa pauvreté, il passe au presbytère et trouve le curé prenant un dîner encore plus pauvre, qu'il partageait avec une vieille femme du quartier. Ce curé est un homme de lettres, honnête et bien élevé, ayant vu la bonne compagnie. Cela est aisé à reconnaître. Lors de la Révolution, il émigra en Italie, en peu d'années se trouva posséder assez bien l'italien pour enseigner la rhéthorique en cette langue. Il fait un grand éloge de l'évêque de Spolète, mort depuis, qui l'avait reçu avec beaucoup de générosité. Il prétend que la grande difficulté des Français pour parler l'italien, vient de leur mauvaise manière de prononcer l'u. Il voudrait que pour nous rapprocher de toutes les autres nations de l'Europe, nous prononçassions *ou*, non *u*. Il en a écrit à l'Institut de France et n'a pas encore reçu de réponse.

Après être remontés en voiture, nous continuons de descendre beaucoup plus qu'il ne semblait nécessaire pour reprendre notre niveau du matin.

Des pierres numérotées et placées de demi-lieue en demi-lieue marquent la distance de Paris à Lyon. Pourquoi les géographes nous disent-ils que cette distance n'est que 100 lieues, puisqu'avant d'arriver à Châlons, on trouve 200 de ces pierres qui complètent les 100 lieues? Or, de Châlons à Lyon, il y a au moins 20 lieues, peut-être 25. On n'a pas le secours des pierres pour en juger, parce qu'elles prennent de là une autre direction. Mais avec des chevaux qui vont d'un train uniforme et sur un chemin de même nature, on peut estimer les journées les unes pour les autres. Or d'après cette estimation, 100 lieues ayant été faites en 7 jours, il en fallait plus de 20 pour occuper les deux jours et demi que nous passâmes encore sur cette route.

Arrivés à Châlons, département de Saône-et-Loire, après la nuit fermée, il était impossible d'y rien observer. L'hôtellier, M. Goujon, qui pour son malheur a fait des études, dont il n'a remporté qu'une dose de pédanterie, n'était pas d'une conversation assez instructive, quoiqu'il y mêlât quelques mots latins, pour nous mettre au courant de l'état et des antiquités de la ville.

Ce qu'il eut de plus intéressant à nous apprendre, fut qu'il avait donné logement, deux semaines auparavant, à la reine d'Espagne, jeune princesse Saxonne de 16 à 17 ans, qui s'en allait épouser Ferdinand VII, veuf d'une infante de Portugal.

4.—Nous quittâmes Châlons, le lundi matin, assez tard pour reconnaître que c'est une jolie ville, propre, bien bâtie, ayant de belles places et environnée d'agréables maisons de campagne. Elle est sur la rivière de Saône que nous aperçûmes pour la première fois. Elle a, en cet endroit, environ la largeur de la rivière St-Charles à Québec, au-dessus du pont Scott. Elle devient par endroits plus étroite, mais acquiert rarement de la largeur avant son arrivée à Lyon. Mais elle est profonde.

Notre pause de midi fut à Tournus, ville ou village de la conséquence de Saulieu ou d'Arnay-le-duc. Nous y trouvâmes un curé bourru (car chaque pays fournit son monde), qui dans sa politique étroite attribuait aux Anglais tout ce que la France avait souffert dans ces dernières années, notamment l'évasion de Bonaparte, de l'isle d'Elbe, d'où il ne serait jamais sorti, disait-il, si les Anglais l'eussent mieux gardé.

Nous vîmes avec plus de plaisir le propriétaire d'un pressoir voisin, occupé de tirer parti du fruit de la vigne, et assurant que le raisin était si abondant, cette année, que l'on était forcé d'en arrêter souvent la récolte, sans quoi les pressoirs ne pourraient suffire à l'écraser, ni les cuves à le recevoir.

Partout on fait trois qualités de vin. Le premier et sans contredit le meilleur est celui qui coule d'une cuve pleine de grappes, de lui-même et sans être pressé. Quand il a cessé de couler, on met des hommes dans la cuve où ils sautent et s'agitent pendant plusieurs heures, ayant d'abord du raisin jusqu'au cou, mais qui s'affaisse bientôt et donne, en s'écoulant, la seconde qualité. On tire ensuite ce raisin de la cuve, on le porte au pressoir, on l'y réunit en pain, comme des pommes dont on veut faire du cidre, et en l'écrasant avec force, au moyen d'un arbre carré et placé horizontalement, que l'on fait peser dessus par degrés, on exprime la troisième qualité de vin. Alors il ne reste plus des grappes que

les raisins écrasés et les petites branches qui les portent. Mais ce reste même n'est pas perdu, car on le passe à l'alambic, et la liqueur qui en sort par ce moyen est de l'eau-de-vie qui est potable au bout de dix mois, comme le vin lui-même commence à l'être au bout de trois ou quatre.

Il y a beaucoup d'autres opérations pour améliorer le vin, pour prévenir les accidents auxquels il est sujet et pour mêler ensemble les différentes qualités, de manière à lui donner plus ou moins de force ou de saveur. En Italie, il y a tel vin qui n'est bon que quand on l'a fait bouillir et qui alors devient excellent.

Mr Wetherall observe que les cultivateurs de France commencent la journée plus matin et laissent le champ plus tard que ceux d'Angleterre. En cela il leur rend justice. Il est surpris et nous aussi de n'apercevoir que des bœufs de couleur blanche, soit dans les champs, soit dans les chemins de cette partie de la France. A la vérité, c'est quelque chose de singulier que de peut-être mille bœufs que nous avons occasion d'apercevoir dans moins de trois jours, il ne s'en rencontre pas un seul d'une autre couleur. Explique cela qui voudra.

Nous arrivons le soir à Mâcon, ancien évêché qui a eu le même sort de Châlons, Sens et Auxerre. Cette ville est agréablement située des deux côtés de la Saône, qui est ici bordée de quais de pierre entretenus avec beaucoup de soin. On nous conduit à une vaste auberge, qui est l'entrepôt ordinaire d'une diligence qui va de Châlons à Lyon par cette rivière, dans des bateaux appropriés à cette fin. Les passagers en grand nombre arrivèrent à l'auberge au moment où nous finissions de souper. Comme ils étaient tous Français, ils ne manquèrent pas de faire grand bruit. Cette nation est bruyante. Vingt d'entre eux réunis fatiguent plus les oreilles par leurs criailleries que ne feraient deux cents Anglais de même condition. Ils rembarquèrent à 4 heures du matin et nous partîmes à 8. Nous ne manquâmes pas de considérer avec complaisance les nombreux et vastes jardins potagers qui environnent Mâcon et pourvoient cette ville d'une prodigieuse quantité de légumes. Mais ce qui abonde en France en ce moment et qu'on

ne cesse d'apercevoir en vente, des deux côtés du chemin depuis Calais jusqu'ici, mais encore bien plus ici qu'à Calais, c'est le raisin de toute espèce. De superbes grappes vous sont offertes pour un liard [1] et, en marchandant, on peut les avoir à moindre prix. Aussi ne se passe-t-il point de jour sans que nous en achetions pour nous-mêmes et pour en faire politesse aux dames qui faisaient voiture avec nous, sans préjudice de celui qui est présenté pour dessert dans toutes les hôtelleries.

5.—Nous passons aujourd'hui au-devant de la ville de Trévoux, sise de l'autre côté de la Saône. En lisant le *Journal de Trévoux* et le *Dictionnaire de Trévoux*, on est porté à croire que c'est dans cette ville que ces deux productions ont été rédigées. Point du tout : elles l'ont été à Paris par des Jésuites qui, dans l'espérance du prochain établissement d'une de leurs maisons à Trévoux, en datèrent ces deux ouvrages par anticipation. Leur établissement dans cette ville paraît n'avoir jamais eu lieu.

Vers quatre heures du soir, nous arrivons à Villefranche, ville du diocèse de Lyon. Après avoir retenu des places dans une hôtellerie, l'évêque de Québec se rend à l'église paroissiale. Il y trouve en prière un vénérable prêtre dont l'attitude l'édifie et le touche. C'était le curé du lieu, M. Genevais, âgé de 75 ans, mais beaucoup plus actif qu'on ne le devrait attendre de son âge. Il est adoré de ses deux vicaires, qui nonobstant leurs efforts pour l'imiter, désespèrent d'être jamais aussi zélés ni aussi fervents que lui. Il est toujours le premier à l'ouvrage et le dernier au repos. M. Genevais est respecté non seulement de ses paroissiens, mais encore des autorités constituées qui s'empressent de seconder ses bonnes vues. Il est ami et protecteur d'une communauté d'Ursulines qui viennent de se rétablir dans cette ville ainsi que des Frères des Ecoles Chrétiennes qui y ont une de leurs maisons. Il conduisit l'évêque de Québec et son secrétaire chez les uns et les autres. Ces Ursulines ne sont pas encore en clôture et il n'y a

1—Le quart d'un sou.

qu'une partie d'entre elles qui aient repris l'habit régulier. Les autres ne tarderont pas à en faire autant.

Les Frères des Ecoles Chrétiennes, autrefois nommés Frères ignorantins, sont devenus en France un sujet de discussion entre les amis et les ennemis de la religion. Ceux-ci attaquent leur méthode d'enseignement comme beaucoup trop lente, et voudraient lui substituer la méthode lancastrienne. Ceux-là sentent très bien qu'elle est plus expéditive, mais prétendent que l'autre instruit les enfants plus à fond. Leur vraie raison est que la méthode lancastrienne étant sous la protection et inspection immédiate des officiers du gouvernement chez lesquels la religion n'abonde pas, on craint avec raison qu'elle ne soit pas assez chrétienne.

Les Frères ignorantins enseignent à lire et à écrire et à servir Dieu, et c'est beaucoup. Ils seraient encore plus estimables, s'ils donnaient à leurs élèves quelques principes de propreté et s'ils leur en montraient l'exemple.

M. Genevais pressa beaucoup l'évêque de Québec de souper et de coucher dans la grande maison qui lui sert de presbytère. N'ayant pu obtenir qu'il y soupât, parce que son souper était prêt à l'auberge, suivant les ordres qu'il y avait donnés, et qu'il devait lui servir aussi de dîner qu'il n'avait pas encore pris ce jour-là, il insista sur ce qu'il y vînt au moins coucher, ce qu'il fit avec M. Turgeon et le fidèle John. Le brave curé lui plut beaucoup par son édifiante conversation qui dura assez avant dans la soirée, et ce ne fut qu'après la prière commune de la famille que l'on se retira.

6.—Le lendemain, M. Genevais célébra la messe de grand matin, pour procurer la consolation de l'entendre à ses hôtes qui, après un déjeuner frugal, se séparèrent de lui et de ses braves vicaires, et se remirent en route.

Il ne restait plus que six lieues à faire pour se rendre à Lyon. Vers la moitié du chemin, M. Wetherall et ses dames ayant fait pause pour déjeuner, l'évêque de Québec et son secrétaire, engagés par le beau temps et par le beau chemin, en prirent occasion

de devancer la voiture à pied. Ils marchèrent l'espace d'une lieue, montant toujours et parvinrent enfin à un point d'élévation qui leur fit découvrir un paysage admirable. La vue s'y perd dans les champs, les vignes, les châteaux, les vergers, les bosquets, les maisons de plaisance, les perspectives que forme une suite de montagnes étagées les unes au-dessus des autres dans la partie septentrionale. Dieu semble avoir voulu réunir dans ce point unique toutes les richesses de la belle nature qu'il ne distribue ailleurs que par portions et avec une sorte d'économie. Soyons de bonne foi : il faut avouer que la vue de la côte du Nord près de Québec, tant vantée et avec tant de raison, est inférieure à celle-ci. Reste à savoir si la suite de ce voyage nous procurera la vue d'un paysage préférable ou même comparable à celui de St-Joachim [1].

Cependant la voiture nous attend, nous y remontons, et entre midi et une heure, nous prenons logis à Lyon dans l'*Hôtel de l'Europe*, maison extrêmement vaste, assez malpropre, mais avantageuse, en ce sens qu'elle n'est séparée de la métropole et de l'archevêché que par l'un des ponts qui traversent la Saône. Dans le désir de bien connaître cette célèbre ville, l'évêque de Québec, arrivé le mercredi, se décida à y demeurer jusqu'au lundi suivant.

Lyon est une ville très remarquable entre celles des anciennes Gaules. C'était un entrepôt pour les armés romaines dans le temps de leurs conquêtes. Sous le règne d'Auguste, Plancus y conduisit la première colonie romaine. Cette ville donna naissance aux empereurs Claude et Caligula et au césar Géta. Plusieurs empereurs y ont successivement fait une résidence de plusieurs mois. En 1745, on y voyait encore des restes de leurs

---

1—Je ne sais ce qu'un étranger penserait du paysage de Saint-Joachim. Quant à moi, je ne le trouve pas si beau que cela. Du haut du Cap Tourmente, la vue s'étend au loin et très loin ; mais le fleuve paraît rétréci, les isles s'aplatissent comme des crêpes. Ce qui, d'après moi, l'emporte de beaucoup, c'est la vue du haut de la montagne de Saint-Pacôme. Il y a peu d'endroits comparables à celui-là. Mais il est peu connu et peu fréquenté.

palais, amphithéâtre, aqueduc, bains, etc., dont on ne fait plus mention. Il paraît qu'elle fut d'abord construite partie sur la rive droite de la Saône, au-dessus de son confluent avec le Rhône, partie sur une montagne voisine de 8 à 900 pieds d'élévation, présentement nommée Fourvières. Bientôt la ville occupa le terrain qui est entre la Saône et le Rhône, et c'en est aujourd'hui la partie la plus peuplée. Enfin elle traversa le Rhône, à la gauche duquel elle s'étend présentement. En s'allongeant par son extrémité inférieure, elle parvient bientôt au confluent des deux rivières et vraisemblablement ira plus loin.

Quoique ses manufactures de soie, d'étoffes, de galons et franges d'or et d'argent aient beaucoup perdu par le goût colifichet qui s'est emparé de la France dans le siècle dernier, elle n'a pas cessé d'être pour le commerce, une des principales, peut-être encore la première des villes de ce royaume. On y compte 100,000 habitants.

Plusieurs ponts, les uns de bois, les autres de pierre et en plus grand nombre, facilitent le passage des deux rivières, de sorte qu'en toute saison on peut aisément communiquer de toutes les parties de la ville. Ces rivières sont bordées, des deux côtés, de quais larges qui font de très belles rues, si l'on en excepte l'incommodité d'avoir sans cesse les pieds moulus par les cailloux pointus dont elles sont pavées, ainsi que tout le reste de la ville haute et basse. Quant à la largeur que la relation de M. Allan Butler attribue à toutes ses rues, elle est encore à trouver. Au contraire, elles sont généralement si étroites, si sombres par les hauts édifices qui les bordent, que dans cette saison, à trois heures et demie du soir, on a besoin d'allumer des chandelles dans les ateliers et dans les boutiques, et qu'il y a de quoi s'étonner que les gens ne soient pas écrasés par les voitures qui y passent difficilement une à une.

Il y a à Lyon deux places remarquables : l'une est celle *des terraux* dont il sera parlé plus bas ; l'autre nommée la place de Bellecourt, regulièrement carrée, ayant environ trois cents pieds sur chaque face. Elle est sur la partie de la ville qui se trouve

entre les deux rivières et passe pour une des plus belles du monde. Le duc de Villeroy y avait fait ériger une statue de bronze représentant Louis XIV, au-dessus de deux autres statues dont l'une figurait le Rhône et l'autre la Saône, toutes trois de taille héroïque et excellemment bien exécutées, comme l'on en peut juger par les deux dernières transportées et conservées dans l'hôtel de ville, depuis que le vandalisme de la Révolution Française a mis en pièces celle de Louis XIV et détruit un monument qui faisait tant d'honneur aux beaux-arts.

Cet hôtel de ville est un édifice digne de fixer l'attention d'un observateur qui n'aurait pas vu celui de Liverpool auquel il est certainement inférieur, quoiqu'il ait beaucoup de mérite, soit dans le plan soit dans l'exécution.

Deux autres édifices placés sur la rive droite du Rhône, font encore honneur à cette ville : l'un est l'Université, ci-devant le collège des Jésuites; l'autre le grand hôpital, édifice immense que l'on se propose d'agrandir encore, au moyen de quoi sa façade n'aura pas moins de 500 pieds. Il est surmonté d'un dôme au-dessous duquel est fixé l'autel en vue des quatre salles principales placées en croix. Il est desservi par 6 aumôniers, par 180 Sœurs et 70 Frères et peut contenir 2,000 malades. Il n'y en a que 15 à 1600 dans le moment. Ces Sœurs et ces Frères n'appartiennent à aucune congrégation. Ce sont proprement des serviteurs et des servantes qui, partie par piété, partie pour avoir une petite subsistance assurée, se consacrent au service des malades. Ils sont sous la juridiction entière du premier aumônier, qui peut les congédier quand il lui plaît, ce qui n'est pas encore arrivé. L'hôpital les loge, les nourrit, les éclaire et donne pour leur entretien à chaque Frère 100 francs, à chaque Sœur 70. Ils font tout l'ouvrage du dehors et du dedans de l'hôpital, comme la cuisine, les lavages, l'entretien de l'ordre et la propreté dans les lits, dans les salles, les chambres, les cours, les allées, etc. On les réunit pour la prière du matin et du soir. Ils mangent dans un réfectoire commun où se fait une lecture de piété ; les Sœurs y ont leur table séparée de celle des Frères qui mangent en même

temps qu'elles. A une troisième table se réunissent les aumôniers, les médecins, le proviseur et autres principaux officiers de la maison. C'est toujours le premier aumônier qui préside.

Les Frères sont habillés en redingote de couleur, les Sœurs en robes noires avec une cornette blanche pour coiffure. Après plusieurs années de bonne conduite, on permet aux uns et aux autres d'émettre des vœux simples pour le temps qu'ils seront dans la maison, et aucun n'en est encore sorti. Après cette espèce de profession, les Frères portent la redingote noire et les Sœurs une petite croix d'argent. Or pour parvenir à cet habit noir et à cette petite croix, il ne leur coûte pas de subir quatre ou cinq années d'épreuve. Intérim chacun fait son devoir avec zèle et émulation, et l'hôpital y trouve son compte. Il faut avouer que cette espèce de communauté est très ingénieusement imaginée.

Les revenus de l'hôpital sont administrés par une commission de la municipalité, qui se trouve composée des citoyens les plus religieux ; d'où il résulte que les aumôniers en obtiennent tout ce qu'ils veulent, et ils ont soin de ne vouloir que ce qui est raisonnable. Ce sont tous de jeunes prêtres, le premier d'entre eux ne montre pas plus de 36 ans. Mais ils sont très bien choisis.

Lyon présente à la vénération des fidèles beaucoup d'objets extrêmement précieux. Que l'on se rende sur la montagne de Fourvières, on les y trouvera réunis en grand nombre. On sait que le premier de ses évêques fut S. Pothin qui eut l'honneur de couronner son épiscopat par la palme du martyre. Ce fut sur cette montagne, où apparemment étaient son église et sa demeure, qu'après avoir été roué de coups et traîné dans les rues, il fut laissé dans une petite caverne où il expira. Or cette caverne et le rocher dont elle fait partie ont été revêtus d'une voûte dans laquelle sont conservées, dans des caisses de pierre de taille bien scellées, et ses reliques et celles de plusieurs autres qui souffrirent la mort en même temps que lui.

7.—Dans le même caveau est érigé un autel où tout prêtre est admis, quand il lui plaît, à célébrer la sainte messe pour honorer ces héros de la foi. Il fut consolant p[illegible]que de Québec de

voir de ses yeux, à la lueur de quelques flambeaux, la caverne où était mort ce glorieux défenseur de la vérité et de vénérer ses dépouilles mortelles et celles de ses bienheureux compagnons. Il n'y a nulle inscription dans ce caveau, mais bien dans une chapelle fort élégante, construite immédiatement au-dessus, laquelle appartient à l'hospice nommé *l'Antiquaille* dont il sera parlé ci-après.

Un peu plus loin que la chapelle de S. Pothin, se trouve l'église de S. Irénée, son successeur dans cet évêché, disciple de S. Polycarpe de Smyrne, et connu par les efforts qu'il fit, à la prière du Pape S. Eleuthère, pour accorder les opinions des évêques orientaux avec celles des occidentaux sur le jour de la célébration de la Pâque, question qui ne fut terminée qu'en 375 par le premier Concile de Nicée. S. Irénée s'est encore rendu célèbre par ses quatre livres contre les hérésies, ouvrage immortel, dans lequel il a exposé d'avance les artifices des hérétiques de tous les siècles. C'est un des plus anciens écrits que nous ait transmis l'histoire ecclésiastique.

Mais ce grand évêque est bien autrement illustre par le martyre qu'il endura, en 202, sur cette même montagne de Fourvières et avec lui 19,000 autres chrétiens sans compter les femmes et les enfants. C'est ce qu'atteste une inscription placée à l'entrée du souterrain de cette église, où l'on voit à travers une grille de fils de fer le prodigieux amas de ce qui reste de leurs ossements. Une tradition constante parmi les fidèles de cette ville est que, dans cette occasion, il fut répandu une si grande quantité de sang, qu'il coulait à grands flots d'une extrémité à l'autre *des bourillons ;* c'est le nom de la rue qui conduit de la montagne de Fourvières à la Saône.

L'église souterraine de S. Irénée est ornée de colonnes et ne reçoit de lumière que ce qu'il en faut pour la célébration des SS. Mystères et pour inspirer un respect religieux à ceux qui la fréquentent. Mais on n'y trouve plus les reliques du saint évêque. Les Huguenots du XVIème siècle brûlèrent son corps en haine de la vénération que lui portaient les catholiques. Sa tête avait

été conservée ; les révolutionnaires français sont venus à bout de la détruire. Lyon est un des lieux où la rage révolutionnaire a commis le plus d'excès. Elle refusa de se soumettre aux décrets de la fameuse Convention qui s'était saisie des rênes de l'autorité. Le résultat en fut un siège en forme qu'elle eut à soutenir contre les armées des prétendus patriotes. Par malheur elle succomba, et dès lors devint l'objet de toute la fureur d'un conquérant sanguinaire. Les caves de l'hôtel de ville converties en prison et en cachots furent remplies d'une foule de citoyens, dont le plus grand crime était d'avoir fait leur devoir. Ils étaient conduits un à un devant un tribunal de sang, qui rarement manquait de les trouver coupables, tellement que lorsqu'un prisonnier était appelé pour y comparaître, tous les autres lui faisaient leurs adieux, ne s'attendant plus à le revoir ; la sentence rendue était à l'instant exécutée, au moyen d'un guillotine érigée sur la place des terreaux, tout au-devant de l'hôtel de ville, en sorte que les prisonniers pouvaient compter le nombre de fois que s'abattait le cruel couteau de cet instrument, dont la chute faisait résonner les voûtes où ils étaient enfermés dans les différents caveaux, à l'un desquels le geôlier donnait le nom de conciergerie, pour tirer de l'argent des parents et amis de ceux qu'il y faisait passer, quoiqu'ils n'y fussent pas mieux traités que dans les autres parties. C'est ce que peut attester M. l'abbé Sauvage de Chatillonet, présentement au Séminaire de Montréal, qui passa trois mois au nombre des prisonniers, et que la Providence préserva, contre son attente, du sort de presque tous ses compagnons. C'était en 1793.

En même temps que l'on mettait à mort avec certaines formalités judiciaires, les prisonniers de l'hôtel de ville, un beaucoup plus grand nombre d'autres étaient fusillés par centaines dans les différentes rues et places de la ville, mais principalement au lieu nommé *les Brotteaux*, champ voisin de la partie la plus nouvellement habitée. On estime à 7,000 le nombre de ceux qui furent massacrés tant de cette manière que par le moyen de la guillotine. D'où il suit que Lyon moderne a ses martyrs comme Lyon ancienne, avec cette différence que les nouveaux n'ont pas

été canonisés. Au contraire, on vient d'établir aux Brotteaux une église non encore finie et dans laquelle néanmoins on célèbre tous les jours la messe, tant pour remercier Dieu de la gloire dont jouissent ceux qui ont été massacrés en état de grâce, que pour le repos des âmes de celles des victimes de la Révolution, qui seraient encore endettées envers la justice divine. Remontons à Fourvières.

Outre les monuments de piété déjà mentionnés, il en est encore de bien dignes d'attirer l'attention. Le premier est, auprès de l'église de S. Irénée, une esplanade d'environ 200 pieds de long et de 50 de large, autour de laquelle sont distribuées douze stations représentant en bas-reliefs de marbre les principales circonstances de la passion de N.-S. A l'extrémité méridionale, sur trois grandes marches de pierres finement taillées, s'élève une croix sur laquelle est l'image du Sauveur mourant ; au-dessous est une chapelle qui tient lieu de sépulcre. On y descend par un escalier de 10 à 12 marches, qui conduit à un autel souterrain où la messe se célèbre de temps en temps. L'esplanade est à découvert ; les fidèles y peuvent entrer en tout temps, et ce calvaire que l'on aperçoit de loin donne un relief particulier à la montagne sur la cîme de laquelle il est placé.

8.—A quelque distance de là, se trouve l'église nommée de N.-D. de Fourvières, attenant ci-devant à un monastère supprimé, desservie présentement par 12 prêtres séculiers, du nombre de ceux que l'âge ou les infirmités rendent incapables d'un ministère plus actif que celui de confesser et de répéter leurs anciens sermons au peuple. Ils ne baptisent, ni n'enterrent, ni ne visitent les malades. Seulement ils attendent les pèlerins et les confessent autant qu'ils le désirent. L'un d'eux est chargé de recevoir les rétributions de messes qu'ils apportent et de les partager entre lui et ses confrères. Or ces pèlerins et ces messes sont en très grand nombre. Car quoique cette chapelle ait été recherchée de tout temps, elle l'est bien davantage depuis le printemps 1805, époque où le Souverain Pontife étant repassé par Lyon, à son retour du couronnement de Bonaparte, fut conduit à cette église, y célébra la messe,

et accorda une indulgence plénière, à perpétuité et pour tous les jours de l'année, aux fidèles qui la visiteraient en état de grâce, sans leur imposer l'obligation de se confesser ni de communier. Il fit plus, car après cette messe, il se transporta sur un balcon qui est au derrière de la sacristie, et au son de toutes les cloches et au bruit de l'artillerie, il bénit solennellement la ville et le diocèse de Lyon, dont il apercevait la plus grande partie, du lieu élevé où il était placé.

C'était le 19 avril ; depuis ce temps, chaque année, à pareil jour, le Chapitre de la métropole se rend processionnellement à N.-D. de Fourvières et y chante la messe. Des paroisses entières y viennent des différentes parties du diocèse, et les fidèles de la ville y affluent sans cesse, principalement le samedi, jour consacré dans toute l'Eglise catholique au culte de la Ste-Vierge.

Invité de prendre part à cette dévotion, l'évêque de Québec y alla célébrer la messe le samedi qu'il se trouvait à Lyon, et fut édifié du concours de peuple qui s'y rendait de tous les quartiers de la ville. Mais il ne le fut pas de trouver près de quatre-vingts mendiants, en station des deux côtés du chemin par lequel on y monte et qui n'est pas de moins d'un demi-mille. Il le fut encore moins de ce qu'outre les singeries de ceux établis sur cette route, dont les uns allongaient la main pour faire voir les chapelets qu'ils récitaient, les autres affectaient de se tenir à genoux pour faire accroire qu'ils priaient, les autres récitaient leur prières à haute voix pour en imposer aux passants, il s'en trouva une demi-douzaine qui, sans respect pour le lieu saint, le poursuivirent jusqu'au milieu de l'église. Ne vaut-il pas mieux donner une ou deux piastres à un aumônier ou au curé d'une paroisse, pour les distribuer à de vrais indigens qu'ils connaissent, que de les éparpiller, sou par sou, à une bande de gueux dont la moitié abusent de la sainteté de la religion pour saigner les honnêtes gens et gratifier leur paresse ? N'est-il pas plus digne d'une charité discrète et chrétienne, de ménager ses aumônes pour soulager un particulier ou une famille qui se trouve dans un besoin certain et est trop timide pour demander, que de céder

aux importunités de ceux qui n'ont pas honte de tyraniser ainsi les gens, et de leur faire, sans mérite, une aumône qu'ils extorquent et dont les neuf-dixièmes font mauvais usage, de l'aveu de tout le monde ? [1]

L'église de N.-D. de Fourvières n'est nullement proportionnée à la multitude de personnes qui la fréquentent. Elle est construite irrégulièrement. Au lieu d'avoir une nef ou trois, elle en a deux. Sa petitesse donne prétexte au peuple de franchir le balustre du sanctuaire et de se placer jusque sur les marches des autels pour entendre la messe. C'est un désordre auquel on ne fait assez d'attention ni en France, ni en Italie. Le sanctuaire n'est pas fait pour les laïques. Ajoutons à cela que cette petite église est remplie d'oblations plus capables de jeter du ridicule sur la religion catholique que de l'édifier. Telles sont de petites images en gravure que l'on permet aux fidèles d'attacher aux colonnes et aux murs de l'église. Tels sont de petits cœurs, jambes, pieds de cire, qu'ils suspendent en très grand nombre autour des autels. Plus occupés de leurs maux corporels que de ceux de leurs âmes, ils espèrent toujours quelque miracle pour leur guérison et se persuadent qu'il y a quelque vertu attachée à des offrandes ridicules. Ainsi celui qui a mal au pied, fait fondre en cire l'image d'un pied et l'apporte à la Ste Vierge. Celui qui a une plaie à la jambe, fait faire une petite jambe de cire, et ainsi du bras, de la main, du cœur, etc. N'y a-t-il pas en tout cela une petite dose de superstition, et n'est-ce pas pécher contre le culte légitime qui est dû à Dieu et à ceux qu'il a glorifiés, que de prétendre en obtenir des faveurs et des effets surna-

1—Je suis heureux de pouvoir dire que tout cela est changé comme bien d'autres choses et pour le mieux. Je suis allé deux fois à Lyon et je n'ai pas eu à souffrir des obsessions des quêteux. Mais le règlement de la sacristie ne me va guère et déplait à plusieurs. Un prêtre qui veut dire la messe à l'intention des chapelains ou de l'église, reçoit un honoraire ; mais s'il tient à son intention, alors il lui faut payer l'amende et verser la somme de quinze sous, je crois, entre les mains du sacristain. C'est une cérémonie dont on pourrait exempter les pèlerins. Quant aux quêteux, je crois qu'ils ont émigré à Lourdes.

turels par des moyens qui n'y sont propres ni de leur nature, ni par l'institution de Dieu, ni par celle de l'Eglise ?

9. – De N.-D. de Fourvières, l'évêque de Québec passa à l'Antiquaille déjà mentionnée, dont le nom, non plus que l'apparence extérieure, ne saurait donner l'idée de ce qu'elle contient. C'est un hôpital construit dans le penchant de la montagne, établissement remarquable et par son étendue que l'on ne soupçonnerait pas, et par la variété des objets qu'il embrasse, et par l'ordre admirable avec lequel il est tenu. Il renferme 200, tant vieillards de vieilles femmes infirmes, 80 fous, 135 folles, un nombre de filles perdues que l'on y renferme par punition, des jeunes gens infectés de mal vénérien et qui n'en sortent qu'après qu'ils sont guéris, et après beaucoup de promesses d'une meilleure vie qu'ils n'observent pas. Ces différentes espèces de personnes sont toutes dans des salles séparées, les loges des fous donnant sur une cour, celles des folles sur une autre. Tous les matins, on les met dehors pour la journée, excepté ceux et celles qui ont besoin d'être à la chaîne. Nous vîmes les uns et les autres. C'est quelque chose d'humiliant pour l'humanité et de plaisant tout ensemble, que d'entendre les propos et de suivre les gestes d'une troupe de gens destitués de raison, les uns gais, babillant, chantant, les autres rêveurs, allant, venant, se débattant, etc. Ne serait-ce pas le monde en raccourci ? Combien qui ne sont pas enfermés à l'Antiquaille et dont les vues, les projets, la conduite ne sont pas mieux raisonnés ?

Entre les fous détenus dans ce refuge, se trouvent trois prêtres auxquels la tête a tournée pendant la Révolution de France. L'un d'eux prit l'évêque de Québec pour N. S. P. le Pape, et M. Turgeon pour la duchesse d'Angoulême, et leur adressa ses compliments en ces différentes qualités. 36 Sœurs et 12 Frères, de la même espèce que ceux et celles du grand hôpital, donnent leurs soins à cet excellent établissement, qui se trouve composé de 700 personnes en tout, ayant à leur tête un aumônier, jeune homme extrêmement pieux et honnête, devant lequel tremblent et fous et folles, et libertins et libertines, et qui exerce son ministère pastoral

en faveur de ceux de l'établissement qui sont capables d'en profiter. Il étend ses soins à un hôpital militaire situé à quelques pas du sien, et se plaint beaucoup de la dépravation des soldats qui le remplissent, gens sans mœurs et sans religion. En revanche, il se loue extrêmement de la bonne conduite des citoyens respectables qui forment la commission chargée du temporel de l'Antiquaille, ainsi que des officiers qui, sous leurs ordres et sous les siens, remplissent les places de médecin, de procureur, d'apothicaire, etc. Ils ont leur logement auprès du sien, et il y a une petite salle très décente et bien meublée dans laquelle les membres de la commission viennent tenir leur bureau une fois la semaine.

Le séminaire de St-Irénée n'est pas un des établissements les moins importants de la ville de Lyon. Il était ci-devant tenu par les Sulpiciens. Bonaparte les renvoya, on ne sait trop pourquoi, puisqu'il les laissa en même temps subsister dans les autres parties de la France. MM. les grands vicaires les ont remplacés par d'autres prêtres qui ne tiennent à aucune congrégation, mais sont bien choisis, et conduisent avec une sagesse remarquable les 200 élèves que l'on y compte actuellement. Régularité, ferveur, amour de l'étude, habitudes ecclésiastiques, zèle pour le salut des âmes : tel est l'esprit dominant de ces séminaristes et de leurs directeurs.

MM. les grands vicaires ont profité des vacances dernières pour donner, tant par eux-mêmes que par les supérieurs et directeurs du séminaire, une retraite aux curés du diocèse. Il s'y sont rendus au nombre de 300. Vingt prêtres de la ville étaient choisis pour leur servir de confesseurs. Cette retraite s'est faite avec beaucoup de ferveur. Elle a fini le 25 août, fête de S. Louis.

Outre le grand séminaire de St-Irénée où l'on n'enseigne que la théologie, il y en a trois petits, à une petite distance de la ville épiscopale, entre lesquels se partagent 800 élèves auxquels on enseigne les humanités, la rhétorique et la philosophie, tous confiés à des prêtres d'une vertu et d'une vigilance éprouvées. Enfin il y a auprès de la métropole un autre établissement de même espèce, où sont réunis 70 jeunes gens que l'on fait étudier jusqu'à

la rhétorique inclusivement, et auxquels deux chanoines sont chargés d'enseigner le chant. L'un des deux leur en donne les règles générales ; l'autre leur fait répéter la messe qui doit se chanter ce jour-là ; et comme cette leçon se donne principalement le matin, l'établissement se nomme la *manécantrerie*. Ces jeunes gens sont sous l'inspection immédiate du Chapitre. On leur enseigne les cérémonies et ils s'en acquittent extrêmement bien.

De tous ces établissements, il résulte que le diocèse de Lyon est de tous ceux de France le mieux organisé, celui qui a le plus de sujets pour occuper les places ecclésiastiques, celui où l'humanité souffrante trouve plus de ressources, et celui qui réunit, pour l'entretien de la piété, un plus grand nombre de monuments vénérables.

L'église principale de Lyon, située sur la rive droite de la Saône, au pied de la montagne de Fourvières, n'est pas seulement cathédrale et métropolitaine, mais encore primatiale. Celles de Sens, de Bourges, de Bordeaux lui disputèrent autrefois cette prérogative, mais ont été forcées de renoncer à leurs prétentions. Les archevêques de Lyon sont demeurés seuls en possession de la qualité de primats des Gaules, de sorte que l'on pouvait appeler à leur tribunal de tous les jugements ecclésiastiques rendus par les autres métropolitains de France. Il paraît néanmoins que depuis longtemps cette primatie s'est réduite à un titre d'honneur sans fonction, et que l'appel simple des sentences des archevêques du royaume est porté directement au Saint-Siège.

Cette église, devenue plus vénérable par la tenue de deux conciles œcuméniques, l'un en 1245 sous le pontificat de Innocent IV, l'autre en 1274 sous celui de Grégoire X, est sous l'invocation de S. Jean-Baptiste. C'est un grand édifice gothique dont la nef est très sombre. Le chœur l'est un peu moins, parce que l'on a remplacé par des verres blancs une partie des vitres colorées qui en garnissaient les châssis. Autrefois il n'y avait de tableaux que ceux du chœur, au nombre de quatre qui y sont encore, tableaux de prix, qui représentent quelques-uns des événements les plus mémorables du peuple israëlite dans le

désert. Depuis un petit nombre d'années, on en a introduit d'autres dans la nef, mais qui ne sont pas encore munis de cadres.

Les premiers évêques de Lyon étant des élèves de l'église de Smyrne, apportèrent avec eux les cérémonies et la liturgie du levant et on les y a conservées. Un des derniers archevêques (Mgr de Montazet) réforma l'office sur le modèle du bréviaire de Paris, mais il ne changea rien à la liturgie qui se célèbre encore comme autrefois.

Avant la Révolution française, le Chapitre était nombreux et l'on n'y admettait que ceux qui pouvaient prouver leur noblesse remontant à quatre générations, ce que l'on appelait quatre quartiers de noblesse. Aussi ces chanoines étaient-ils appelés les comtes de Lyon. Depuis le concordat de 1801, leur nombre est réduit, on ne les appelle plus comtes, ils ne sont plus nobles, mais ils sont pauvres et modestes, et cela vaut mieux. Les grands vicaires de l'Archevêque, au nombre de trois, sans être chanoines, président le chapitre et disputent avec eux d'assiduité au chœur. L'habillement des uns et des autres est un rochet, tel que le portent les évêques, avec une mozette noire, dont le devant est rouge sur une largeur de quatre doigts, bordée d'hermine des deux côtés. Les prébendés simples sont habillés de même, excepté que leur mozette n'a rien de rouge. Dans les jours solennels, non seulement le célébrant, mais encore le diacre et le sous-diacre portent la mitre. La sacristie fut pillée pendant la Révolution ; mais le cardinal Fesh, nommé archevêque au concordat de 1801, a réparé ses pertes en la garnissant de nouveaux ornements d'une qualité remarquable. Par considération pour lui ou par un mouvement de piété, l'impératrice Joséphine fit présent à cette église, d'un énorme ostensoir d'argent du poids de 42 marcs [1]. Le cardinal (aujourd'hui proscrit comme toute la famille de Bonaparte et résidant à Rome) a beaucoup fait pour son église et pour son diocèse. C'est à lui qu'on est redevable de tous les tableaux qui ornent la nef de l'église et les appartements de l'archevêché. Il a

1—Le marc pesant huit onces, cet ostensoir pèse lui-même 21 livres.

profité de sa faveur auprès de l'empereur, son neveu, pour remettre sur pied plusieurs établissements religieux dont les autres diocèses de France n'ont pu, jusqu'à ce jour, obtenir la restauration. Eloigné de son église, sans apparence qu'il y retourne jamais, il ne la perd pas de vue, s'y intéresse vivement et n'a pas de plus grand plaisir que d'apprendre que les choses y sont en bon état.

Lyon est le chef-lieu et le grand noviciat des Frères ignorantins ou des Ecoles Chrétiennes déjà mentionnés dans ce journal. Le Frère général y a résidé jusqu'à présent ; il est question de le transférer à Paris, comme étant le lieu d'où il pourra plus aisément exercer sa vigilance sur les différentes maisons de son ordre, qui se multiplient merveilleusement, en dépit des efforts de la malveillance pour les discréditer.

Entre les communautés établies à Lyon, on compte les Ursulines et les Visitandines, dans le monastère desquelles mourut S. François de Sales, et où l'on conserve son cœur, le corps ayant été transporté à Annecy.

C'est aussi dans cette ville que mourut S. Bonaventure, pendant la tenue du second concile en 1274. Ses précieux restes ont eu précisément le même sort que ceux de S. Irénée, son corps ayant été mis en pièces par les Huguenots et sa tête par les révolutionnaires. Sa mémoire n'en est pas moins en vénération dans l'église où il avait été déposé, et qui, après avoir appartenu aux Franciscains, est devenue une paroisse. L'évêque de Québec y alla dire la sainte messe, le dimanche qu'il passa à Lyon ; mais il voulut assister à la messe solennelle dans l'église primatiale de St-Jean, désirant observer par lui-même les cérémonies qui s'y pratiquent.

Pour les bien comprendre, le lecteur doit savoir que le chœur occupe par sa longueur un bon tiers de celle de l'église. L'autel est isolé au milieu de cette longueur, moins éloigné cependant du balustre que du rond-point. Lorsque l'archevêque officie, il a son trône dans le rond-point même, d'où partent les stalles des chanoines, placées de chaque côté le long du mur en venant vers

l'autel où elles n'arrivent cependant pas. Elles finissent par deux stalles plus grandes et mieux ornées que les autres. Celle du côté de l'épitre est occupée par l'archevêque lorsqu'il assiste sans officier. Celle du côté de l'évangile est tenue en réserve, et, lorsque le cas y échet, on en fait politesse à un prélat étranger.

Outre le crucifix qui est sur l'autel entre les chandeliers, il y en a deux autres, un à chaque bout, en mémoire de la réconciliation (peu durable) qui se fit au second concile général de Lyon, des deux églises grecque et latine. A l'autel est adossée une crédence ou buffet couvert d'une nappe et orné d'un parement, mais n'ayant que le marche-pied, au lieu que l'on monte à l'autel principal par plusieurs degrés. Sur ce buffet, on prépare avant la messe solennelle les articles suivants, qui ne sont portés à l'autel qu'à mesure qu'ils sont nécessaires et que l'on rapporte aussitôt après, savoir : deux missels, l'un à plat, l'autre sur un pupitre ; un calice avec sa patène garnie d'une hostie, et par-dessus un carton de forme octogone doublé en toile, couvert d'une étoffe de soie bordée en or avec de petites soupandes bordées de même, larges de deux pouces et tombant des 8 côtés ; les burettes garnies ; un encensoir vide avec sa navette ; près du buffet un réchaud avec des pincettes et des charbons ardents ; deux torches éteintes.

A environ 10 pieds de ce buffet et à égale distance des stalles des chanoines, est un tabouret pour le sous-diacre. En avant de l'autel et du côté de l'épitre, sont deux autres tabourets, l'un pour le diacre, l'autre pour le célébrant ; et auprès de celui-ci un pupitre mobile soutenu par une verge de fer que l'on peut raccourcir et allonger au besoin. Sur l'autel est un grand corporal étendu, puis une boîte d'argent doré en forme d'un volume in-folio, contenant une copie (que l'on ne voit pas) des évangiles. Cette boîte est placée sur un coussin revêtu de damas et bordé de galons d'or, entre le milieu de l'autel et le coin de l'évangile.

Le Saint-Sacrement n'est point conservé dans la custode de cet autel, mais dans une autre chapelle de l'église, et si la messe doit être chantée devant le Saint-Sacrement exposé, un prébendé, assisté de deux clercs portant des flambeaux, va le cherch

l'apporte, l'expose en présence du célébrant et de ses deux officiers qui ne s'en mêlent nullement, et se retire. C'est ce qui arrive tous les jeudis, jours auxquels cette exposition a régulièrement lieu.

Le diacre et le sous-diacre ajustent leurs amicts et leurs aubes, de manière à faire voir leurs rabats tout entiers. Leurs dalmatiques ont à peu près la forme des nôtres, excepté que les manches sont cousues et non ouvertes, comme on les porte en France et en Canada. Par-dessus la dalmatique, ils ont autour du cou une espèce de crémone large de quatre pouces, de même étoffe que le reste de l'ornement et venant sous le rabat où elle s'attache.

Le dimanche, à la fin de sexte, le sous-diacre, portant la croix entre les deux acolytes, sort de la sacristie et entre par une porte latérale du côté de l'épitre, dans la partie du chœur ou du sanctuaire qui est en avant de l'autel, et se rend par l'ouverture du milieu du balustre vers le bas de l'église. Les clercs du chœur, les chantres, chapelains, prébendés et chanoines le suivent deux à deux, avec beaucoup de gravité et de silence, jusqu'au bas de la nef, où le célébrant, revêtu du pluvial et assisté du diacre, fait à voix basse la bénédiction du sel et de l'eau, puis entonne *Asperges* que le chœur continue , et, sans changer de place, il donne l'eau bénite au clergé et au peuple On revient du chœur en répétant l'antienne ; chacun retourne à sa place ; le sous-diacre et les acolytes regagnent la sacristie, et le célébrant les suit, après avoir chanté, au pied de l'autel, les versets et l'oraison de l'aspersion. Aussitôt le chœur commence l'introït. Il est remarquable qu'il n'y a pas d'orgue dans cette église, mais seulement un serpent qui accompagne les excellentes voix chargés du chant du chœur. Ce sont de jeunes clercs de la manécantrerie susmentionnée, très sûrs de leur chant et bien secondés par les chanoines, entre lesquels il y a des basses-tailles remarquables.

Cependant le célébrant revient à l'autel sans cérémoniaire, sans thuriféraire, mais seulement précédé des deux acolytes, du diacre et du sous-diacre. Dès qu'ils ont fait le salut à l'autel, le sous-diacre part et s'en va au balustre en dedans duquel il s'arrête,

se tourne vers l'autel et s'assied sur un tabouret qui lui est préparé. Les acolytes se retirent aussi du balustre, laissant leurs chandeliers sur le pavé, à environ dix pieds de l'autel. Le célébrant fait la confession seul avec le diacre. Pendant qu'il la fait, un clerc apporte du buffet à l'autel celui des deux missels qui était sur son pupitre, et après la confession faite, le célébrant, sans encenser l'autel, va au coin de l'épitre lire l'introït etc. Dès que le *Gloria in excelsis* est commencé, le sous-diacre quitte le balustre et va gravement s'asseoir sur l'autre tabouret qui lui était préparé derrière l'autel et au milieu du Chapitre. Il se lève à la fin du *Gloria in excelsis*, s'avance vers le buffet, prend le missel qui y restait à plat et regagne le balustre, tandis que le célébrant chante les collectes. Rendu à cette place, il y chante l'épitre assis, ayant le missel sur ses genoux, puis revient vers le célébrant sans s'agenouiller ; celui-ci, aussitôt après les collectes, s'est retiré avec le diacre sur les deux tabourets pour eux préparés du côté de l'épitre. On a apporté et placé sur le pupitre mobile, auprès duquel il se trouve, le missel qui était sur l'autel. C'est dans ce missel que le célébrant assis lit l'épitre, le graduel et l'évangile. Au lieu de donner la bénédiction au sous-diacre qui vient le trouver dans cette place, il semble lui dire quelque chose à l'oreille, et celui-ci se retire, donnant le missel, dans lequel il a chanté l'épitre, à un clerc qui va le porter sur le pupitre où doit se chanter l'évangile. Cependant un autre clerc prend l'encensoir qui est sur le buffet, y met du feu et va faire bénir l'encens au célébrant encore assis avec le diacre. Cela fait, le diacre se lève, va faire la génuflexion avec le sous-diacre, qui pendant la bénédiction de l'encens est monté à l'autel et en descend, portant sur sa poitrine le coussin couvert de damas et la boîte d'argent mentionnée ci-dessus. Ils se rendent tous deux au pupitre où doit se chanter l'évangile. Les acolytes revenus du balustre prennent leurs cierges et les y suivent. Le thuriféraire reste seul devant l'autel, faisant aller son ensensoir dans toute sa longueur, à droite et à gauche, tant que l'évangile dure, sans encenser ni l'évangile au commencement, ni le célébrant après.

Dès que l'évangile est fini, le sous-diacre porte à baiser, d'abord au célébrant, puis à chacun des chanoines et prébendés, non le missel où l'évangile a été chanté, mais la boîte d'argent qu'il a toujours tenue sur sa poitrine et qu'il remet enfin sur la crédence, après quoi il va de nouveau s'asseoir sur son tabouret au milieu du chœur.

Le célébrant, après avoir baisé la boîte d'argent, entonne le *Credo*. Le diacre le récite avec lui et, comme ils ne se sont assis ni l'un ni l'autre pendant que l'on chantait le *Gloria in excelsis*, ils restent aussi debout tout pendant que l'on chante le *Credo*, savoir : le célébrant au milieu de l'autel et le diacre loin derrière lui et au-dessus du dernier degré. Après l'évangile, les acolytes ont reporté leurs chandeliers au même lieu où ils les avaient déposés d'abord, et ne les reprennent plus qu'après la messe finie.

Vers la fin du *Credo*, le sous-diacre quitte son tabouret et s'approche du buffet ou de la crédence où le diacre va le joindre. Là ils mettent le vin et l'eau dans le calice, et s'en vont à l'autel, où le sous-diacre porte le calice couvert de sa patène avec une hostie par-dessus. Le célébrant reçoit le tout des mains du diacre, fait tout ensemble l'oblation du pain et du vin, bénit l'encens, encense les oblats et l'autel, est encensé et poursuit la messe à l'ordinaire, mais seul jusqu'à ce que le diacre soit revenu du chœur où il va encenser tous les chanoines un à un de deux coups chaque, de sorte qu'il n'arrive auprès du célébrant que vers la fin de la préface, tandis que le thuriféraire encense le bas-chœur, et dépose son encensoir pour ne plus le reprendre, après en avoir remis les charbons dans le réchaud où ils les avait pris.

A la fin de la préface, on allume les deux torches placées auprès du buffet ; les acolytes viennent les prendre et se rendent à l'autel chacun par leur côté, suivis de deux lignes de jeunes clercs du chœur, qui marchent avec une gravité admirable au-devant de l'autel, à une certaine distance duquel ils se mettent à genoux sur quatre rangs, chantent une hymne au Saint-Sacrement pendant l'élévation et reviennent dans le même ordre, les acolytes éteignant et déposant leurs torches au même lieu où ils les ont prises.

Le sous-diacre, après l'oblation, avait reçue la patène, non dans une écharpe ni de la main droite, mais de la gauche et entre les deux pattes de son manipule, et était venu derrière l'autel auprès de son tabouret, où il l'a tenue fort élevée jusqu'au temps où on a coutume de la reporter. Il revient donc à l'autel à la fin du *Pater*, puis ayant reçu la paix du diacre après l'*Agnus Dei*, il va la donner à chacun des chanoines, un à un, puis aux prébendés. Il retourne à l'autel pour la purification et l'oblation, recevant les burettes d'un des acolytes qui l'y accompagne. Ce n'est pas lui qui essuie le calice, mais le célébrant qui le donne ensuite au diacre avec la patène. Celui-ci le présente au sous-diacre qui le reçoit horizontalement, tenant un doigt sur la patène et l'autre au-dessous du calice, et le reporte de la même manière à la crédence où il le recouvre du carton octogone dont il a été fait mention ci-dessus ; car à cette messe on ne se sert ni de voile ni de pale, et dans les temps où le calice doit être couvert, le célébrant le couvre d'un des côtés du corporal. C'était l'ancien usage même dans les églises où l'on suit le rite latin. Le pale n'a été séparée du corporal que récemment et pour plus grande commodité. Aujourd'hui encore la bénédiction de la pale n'est pas séparée de celle du corporal, l'un et l'autre étant destinés au même usage, *ad tegendum et involvendum corpus Domini Nostri.*

Après l'*ite missa est*, le célébrant récite *placeat*, baise l'autel, et se retire comme il est venu, précédé des deux acolytes et du diacre et du sous-diacre ; la messe est finie, il n'y a ni bénédiction, ni dernier évangile. Telle est la manière dont se fait la liturgie dans l'église primatiale de Lyon. Elle est remarquable par sa simplicité, par l'exactitude avec laquelle tout se fait à propos, sans confusion, sans hiatus ; elle l'est peut-être encore davantage par la décence vraiment édifiante avec laquelle tous ceux qui y sont employés, jeunes et vieux, s'acquittent de leurs fonctions. La seule chose que l'on puisse reprocher au Chapitre, est la patience avec laquelle il souffre que les laïques s'introduisent dans le chœur et le sanctuaire, quelque respectueusement qu'ils s'y tiennent. Pourquoi un balustre au-devant du chœur ? Pourquoi une grille

de fer tout autour, si les fidèles peuvent sans obstacle franchir l'un et l'autre et y entrer pêle-mêle avec le clergé ? [1]

La messe finie, le curé de la paroisse (car il y en a un dans cette église) fait le prône et les annonces, tandis que les chanoines se retirent ; après quoi il se dit une messe basse entre onze heures et midi, pour la commodité des particuliers qui n'auraient pu l'entendre. L'après-midi, le Chapitre se rassemble, chante none et vêpres ; l'officiant ne prend le pluvial qu'au capitule et le laisse après la dernière oraison, sans sortir du chœur. Peut-être qu'il y a d'autres chapiers et plus d'appareil dans les grandes solennités.

Il était d'usage qu'un chanoine prêchât le peuple après complies. Ce devoir est maintenant rempli tous les dimanches par M. Courbon, le premier des vicaires généraux du cardinal absent. Cet homme de mérite est l'âme du diocèse. Son âge de 72 ans, son savoir, sa piété, la manière facile et active avec laquelle il

---

1—A vingt ans d'intervalle, j'ai assisté deux fois à la grand'messe chantée dans la primatiale de Lyon, et je crois devoir ajouter quelques mots à l'intéressante description que le Prélat fait des cérémonies. Voici ce que j'écrivais moi-même sur ce sujet dans mes *Notes de voyage* publiées sur *la Patrie*, en 1900 :

" Pour l'*asperges*, tout le clergé précédé de deux suisses se rend au bas de l'église, se place en cercle, et c'est là que se font solennellement les prières de la bénédiction de l'eau. Alors le célébrant vient asperger le peuple, puis les clercs qui sont revenus au chœur, et tout le temps on chante des hymnes appropriées. J'ai vu déjà dans cette procession plus de trois cents séminaristes en surplis et rabat. Cette fois les élèves du séminaire n'y étaient pas, mais la maîtrise comptait cent cinquante chantres, et douze chanoines accompagnaient le célébrant. Celui-ci n'entre pour la messe qu'à la fin du Kyrie et il a pour l'assister huit servants en dalmatiques et deux alcolytes. Le coup d'œil est superbe et les cérémonies se font avec un soin et une perfection admirables. On ne fait jamais de génuflexions complètes mais des demi-génuflexions. Au dernier *qui tollis peccata mundi* du *Gloria*, tout le monde tombe à genoux de même qu'à l'*Incarnatus* du *Credo*, et c'est d'un très bel effet.

" Quant à la maitrise, je pense bien qu'elle est la meilleure de France... Ce sont les soprani qui font les soli du graduel et de l'alleluia et avec quelle douceur et quel charme !... Sons harmonieux, chant mesuré, nuancé, alerte, doux et puissant."

traite les affaires, tout concourt à lui mériter l'estime et l'affection du clergé et du peuple d'un diocèse qui n'apprécie pas encore ses services autant qu'il le devrait, et autant qu'il le fera, quand il ne le possèdera plus.

L'évêque de Québec eut beaucoup à se louer des honnêtetés et à s'édifier de la conversation de ce digne ecclésiastique. Quoiqu'il en eût entendu dire beaucoup de bien d'avance, ce qu'il en vit surpassa encore l'idée avantageuse qu'on lui avait donnée de lui. M. Courbon occupe de petits appartements à l'une des extrémités de l'archevêché. Depuis la proscription de la famille de Bonaparte, les officiers du gouvernement français ont l'air de considérer le palais de l'archevêque de Lyon enveloppé dans cette proscription, comme une propriété nationale dont chacun d'eux peut user librement. Sur ce principe, le duc de Raguse y donna un grand bal, il y a deux ans, faisant danser jusque sous les fenêtres du sanctuaire où s'étend une pièce non couverte, attenante à l'archevêché. Les citoyens de la ville, témoins de ce divertissement, en furent diversement affectés, selon les diverses manières d'envisager la chose. Mais rien de moins équivoque que les sensations du pauvre grand vicaire, qui du fond de son réduit eut les oreilles battues et le cœur attristé, toute la nuit, de la manière choquante dont une maison ecclésiastique était changée en un lieu de plaisir, de divertissement et de peut-être quelque chose de pire.

Cependant il fallait continuer la route. Quatre jours de pause à Lyon devaient être assez pour quelqu'un qui se proposait d'y repasser au printemps suivant, et auquel il restait encore beaucoup de chemin à faire, dans une mauvaise saison, pour se rendre à Rome. Le temps s'était maintenu constamment beau, mais il pouvait devenir mauvais et les chemins aussi. Il était même raisonnable de s'y attendre, dans l'automne et au dernier quartier d'une lunaison. L'évêque de Québec se prépara donc à quitter cette ville et exécuta son dessein le lundi, 11 octobre au matin. Il apprit, avant de partir, la mort du duc de Richmond, gouverneur en chef du Canada.

CHAPITRE QUATRIÈME

Départ de Lyon. — La Savoie. — Les Alpes, le passage de Chaille. — Les Echelles. — Chambéry. — Les Savoyards. — Le marquis de Vivalda. — Mont Cenis. — L'hospice. — Le Piémont. — Les vignes. — Turin. — Le Saint-Suaire. — Les chanoines. — L'évêque de Sergiopolis. — La Lombardie. — Milan. — Le dôme. — Les cérémonies du rite Ambrosien. — Plaisance. — La langue latine. — Inondation du Taro. — Réception chez l'évêque de Borgo di San Donino. — Parme. — Modène. — Les Etats du Pape.

11 Octobre.—Un marché écrit et signé entre M. Turgeon et un nommé Fisterre nous assure jusqu'à Milan les services de ce voiturin qui, pour le prix de £20, donne à John une place dans le cabriolet de sa voiture et laisse tout l'intérieur à notre disposition, avec liberté de nous associer des compagnons, s'il s'en présente de convenables, dont les frais de passage seront en déduction de la somme convenue. La voiture est de quatre places, pourrait au besoin loger 6 personnes. Elle est commode et bien close, ferme à clef quand on veut, de sorte que le bagage que l'on y laisse est en sûreté pour la nuit. Nos trois malles saisies sur le derrière avec une chaîne et un cadenas sont également à l'abri des voleurs. Mais au lieu de convenir que nous nous contenterions d'être nourris comme le sont ordinairement les hôtes, le cocher, qui s'oblige de payer dans les hôtelleries pour notre souper comme pour le logement, a stipulé que nous serions nourris à table d'hôte. Ce n'est pas tout. Fisterre est bourru et malhonnête. Enfin ses chevaux, quoique vantés par lui, n'ont pas de train. Sur trois qui conduisent une voiture assez lourde, l'un porte un séton au-dessous du cou, l'autre a une rétention d'urine. C'est néanmoins

avec cet équipage qu'il faut, dans la première semaine, traverser la Savoie, franchir les Alpes et atteindre la capitale du Piémont.

Nous laissons Lyon au petit jour et entrons bientôt dans le département de l'Isère, qui fait partie de l'ancien Dauphiné. Il est réglé que nous n'arrêterons pas pour déjeuner, mais qu'au moyen de deux verres, dont nous faisons emplette, et de six bouteilles d'excellent vin dont M. l'abbé Courbon nous a fait présent pour le voyage, nous déjeunerons dans la voiture avec du pain et des fruits (poires, chataignes, raisins), ou du fromage de gruyère que l'on trouve en abondance à 16 sols la livre dans tous les villages de ce pays.

Nous nous arrêtons pour dîner dans un lieu nommé La Verpellière. En visitant la pauvre église de cette paroisse, il est aisé de reconnaître qu'elle a pour curé quelque bon vieillard qui n'aperçoit plus les toiles d'araignées, ni ne peut distinguer le linge blanc d'avec le sale. Notre entrée au presbytère nous montre en effet un octogénaire presque aveugle, qui prenait son dîner, essuyant sur sa soutane qu'il ne distinguait pas de sa serviette, la sauce et la graisse attachées à ses doigts. Il avoua aux deux voyageurs qu'il disait la messe à tâtons, et que, pour un homme de son âge, il faisait plus qu'on ne devait attendre. Le bonhomme pourrait faire encore quelque chose de plus, savoir : de résigner un bénéfice qu'il n'est pas capable d'occuper. Mais il n'est pas donné à tout le monde de savoir se retirer à propos. Le reste de cette journée n'offrit rien qui soit digne d'être mentionné. Nous allâmes coucher à la Tour-du-Pin, après la nuit fermée. Heureusement cette petite ville n'a pas de quoi piquer la curiosité des voyageurs.

12.— Le mardi avant neuf heures du matin, nous arrivions au pont Beauvoisin. C'est tout ensemble un pont et une ville. Le pont est construit sur la rivière Guyer. La ville est sur les deux rives. D'un côté, il y a douane et garnison françaises ; de l'autre, douane et garnison piémontaises ; cette place étant frontière entre les deux puissances, l'un des bouts du pont en France, l'autre en Savoie.

Le duché de Savoie était, avec le Dauphiné, le pays des anciens Allobroges. La famille de ses souverains est fort ancienne. Elle a pour tige un certain Humbert *aux blanches mains*, qui était comte d'une partie de la Savoie en 1025. L'empereur Sigismond, en 1416, érigea ce comté en duché, et il paraît que la Principauté de Piémont en était considérée comme une dépendance. Le traité d'Utrecht, en 1713, ajouta la Sicile aux possessions des ducs de Savoie. Ils la cédèrent, en 1720, en échange de l'isle de Sardaigne, dont ils se qualifièrent rois et qui fut la seule propriété que leur laissèrent les conquêtes des Français, en réunissant le Piémont et la Savoie à la France. Le congrès de Vienne de 1815 a mieux traité le roi de Sardaigne ; car non seulement il lui a rendu ses anciens Etats de terre ferme, mais y a ajouté tout ce qui formait l'ancienne république de Gênes. La Savoie a environ 70 lieues de long du sud au nord, sur 75 de large. Elle est toute dans les Alpes.

Il y a différentes voies pour traverser ces effrayantes montagnes. Les principaux passages sont ceux du Saint-Bernard, du Simplon et du [illegible] Cenis. C'est vers ce dernier que se dirigea l'évêque de Que[illegible] est plus au sud que les deux autres et passe pour le plus aisé. Mais il ne faut pas croire que tout le passage des Alpes se réduise à ces grandes montagnes ; il est fort long, présente plusieurs points difficiles à franchir, et ce n'est jamais ni dans un jour ni dans deux que l'on peut réussir à s'en retirer.

Nous entrâmes dans les Alpes sans nous en apercevoir et presque aussitôt après avoir passé le pont Beauvoisin. Le premier endroit difficile qui se présenta fut le passage de Chailles. Par une pente presque insensible, nous nous trouvons portés à une grande hauteur, dans une montagne autour de laquelle il faut tourner l'espace d'une demie-lieue, dans un chemin d'où vous apercevez à gauche un sommet très élevé, et à droite un précipice profond dont la vue seule est capable d'effrayer. Il est vrai que le chemin est assez spacieux pour que deux carrosses puissent s'y rencontrer, et qu'il est bordé du côté du précipice

par un petit mur de trois pieds d'élévation. Ce mur ne paraît ni assez ancien pour être attaché aux Romains, ni assez moderne pour être l'ouvrage de Napoléon, ou même des révolutionnaires qui les premiers pénètrent en Italie. Il faut donc qu'il ait été fait ou par quelqu'un des ducs de Savoie, ou par les armées françaises, du temps que la Lombardie était disputée entre les rois de France et les empereurs d'Autriche, savoir dans le 15[e] et le 16[e] siècles. Quoiqu'il en soit, lors de la fonte des neiges, il doit être dangereux de faire le passage de Chailles, parce qu'il est toujours à craindre qu'on ne soit écrasé soit par une avalanche ou chute de neige, soit par quelque pierre se détachant du rocher. Nous allâmes dîner, ce jour-là, dans un village qu'on appelle Les Echelles, lequel, quoique placé sur un terrain fort uni, a néanmoins tiré son nom d'un rocher situé à quelque distance de là, qu'on n'a pu franchir, pendant bien des siècles, qu'au moyen d'échelles que l'on y suspendait pour l'usage des voyageurs. Quelles difficultés ne dut pas éprouver Annibal, lorsque le premier, il osa, à la tête d'une grande armée, affronter des montagnes comme celles ci ! On conçoit à peine comment il put réussir à faire gravir des hommes et des chevaux et des éléphants, dans des chaînes de rochers où tout était contre lui. *Nihil mortalibus ardui est.* Hor. On ne connaît pas au reste l'endroit précis où ce héros passa les Alpes. L'opinion commune est qu'il prit sa route plus au sud que le passage dont il s'agit. Mais enfin il les passa, et cela seul suffirait pour immortaliser son courage et donner une idée de la hardiesse de ses conceptions.

Le rocher nommé les Echelles n'a guère moins de 300 pieds de haut sur 4 arpents d'épaisseur. Il est traversé par une espèce de grotte qu'il semble qu'on aurait pu ouvrir pour donner un passage. Apparemment on craignit que les pierres mal liées qui la forment ne fussent pas assez solides. Emmanuel II, duc de Savoie, par une entreprise digne d'un souverain, fit ouvrir, dans le rocher même et tout auprès de cette grotte, un passage d'environ 20 pieds de large où toutes espèces de voitures peuvent aller en liberté. Le chemin se trouve ainsi bordé de deux rochers

vifs, dans lesquels on aperçoit encore les traces des barres à miner et autres instruments de fer que l'on y a employés. Il a dû être tiré de là plus de 20,000 toises de pierre, dont une partie sans doute a été employée à exhausser et aplanir le chemin, qui de ce lieu conduit dans la plaine et qui lui-même a exigé un long et pénible travail. On ne sait en quel temps a commencé tout cet ouvrage, mais une inscription fixée sur un des côtés de l'épaisseur du rocher apprend aux passants qu'il a été fini en 1674.

Napoléon, ami des grandes entreprises et jaloux peut-être de l'honneur que cette opération donnait à la mémoire d'Emmanuel II, s'avisa, dans les dernières années de son règne, de faire percer le même rocher, à environ dix arpents de l'endroit où est le passage d'Emmanuel II. Il ne rompit pas le rocher dans toute sa hauteur, mais se contenta d'y pratiquer une voûte haute de 24 pieds, large de 30, longue de 900, qui n'a d'autre cintre que le même sous lequel on l'a creusé fort habilement, et qui par sa longueur et par l'obscurité qui y règne nécessairement, surtout vers le milieu, pourrait devenir par la suite une retraite pour les malfaiteurs et un passage dangereux pour les voyageurs. N'importe, elle a été continuée par ordre du roi de Sardaigne après la chute de Napoléon. Il ne reste plus qu'à y pratiquer un chemin qui descende de là dans la superbe plaine qui est entre cette montagne et celle de Chailles. L'évêque de Québec, sur les instances de l'abbé Pratte, curé du village des Echelles, aimable garçon qui l'avait accompagné jusque-là, consentit à parcourir cette voûte d'une extrémité à l'autre, admira la superbe vue que l'on a de la porte qui dégorge sur la vallée, porte haute de 24 pieds comme tout le reste de la voûte, mais qu'on a peine à apercevoir ou même à soupçonner, tant elle est peu de chose dans la façade d'un rocher aussi prodigieusement haut, où elle est moins apparente que ne serait une porte de cave au bas d'une maison de cinq à six étages.

Fisterre n'était pas d'avis que nous fissions cette petite digression, et il nous en punit ; car quand nous fûmes remontés en voiture, après avoir pris congé de l'abbé Pratte, il ne voulut plus

aller que le pas, quoique le chemin fût beau, descendant insensiblement entre deux montagnes assez éloignées l'une de l'autre. Elles présentaient des deux côtés de fort beaux paysages. Mais on aurait pu les voir assez sans aller aussi lentement, et même en apercevoir un plus grand nombre. Grâce à la mauvaise humeur du voiturin, la nuit vint nous y surprendre, et était close depuis plus d'une heure, lorsque nous arrivâmes à Chambéry, capitale de la Savoie. M. Dessoles, oncle du ministre des affaires étrangères de France, est évêque de cette ville. Par son crédit auprès de Bonaparte dont il était zelé partisan, il a obtenu que son siège fut érigé en archevêché, en attendant des suffragants qu'il n'a pas encore, mais qu'il espère qu'on rétablira bientôt à Annecy, à St-Jean de Maurienne et à Moustiers, où il existait ci-devant des évêchés, engloutis, comme beaucoup d'autres, dans le concordat de 1801 ; au moyen de quoi la Savoie se trouvera suffisamment pourvue. Jusqu'alors l'archevêque continuera de gouverner les paroisses, au nombre de plus de 1200, entre lesquelles se divise le duché. L'évêque de Québec avait rencontré ce prélat à Paris, chez le cardinal Périgord et l'aurait revu avec intérêt, abstraction faite des principes politiques qu'il a professés pendant les 100 jours. Mais à 7 heures du soir en cette saison, il n'est plus temps d'aller rendre visite à un personnage de qualité, à moins que ce ne soit une ancienne et intime connaissance. Or l'évêque de Québec n'était pas rendu à ce point avec celui de Chambéry ; il aima donc mieux lui laisser ignorer son passage, et garder l'incognito dans l'auberge où il fallut manger à une table d'hôte assez grossièrement composée, heureux d'y rencontrer deux jeunes dames et deux gentilshommes français, dont la conversation honnête le dispensa d'entrer en société avec les gens qui se trouvaient à l'autre extrémité de la table.

Il désirait beaucoup voir l'abbé Gazel, docteur de Navarre, lequel, après avoir émigré en Angleterre au commencement de la Révolution et être allé de là en Canada, où il demeura trois à quatre ans, regagna l'Europe en 1796, et de retour en Savoie, sa patrie, y occupe maintenant les places de chanoine de l'église de

Chambéry, de professeur de dogme au séminaire de la même ville, et de censeur des livres que l'on porte à l'imprimerie. Mais M. Turgeon, envoyé à son logis et chargé de l'amener à l'évêque de Québec, rapporta qu'il était allé en promenade, pour profiter des vacances qui duraient encore, et qu'il ne devait revenir qu'à la fin du mois. Il fallut donc quitter Chambéry sans y avoir rien vu, car nous en partîmes, le lendemain matin, avant le jour.

13.—A soleil levé, nous traversâmes l'Isère, auprès de la ville de Montmélian. C'est sur cette rivière et à environ quinze lieues au-dessous de Montmélian, que l'on trouve Grenoble, ancienne capitale du Dauphiné. La route ne nous portait pas vers cette ville, mais bien vers Aiquebelles, où nous arrivâmes avant midi. Celle-ci est à l'entrée de la partie la plus pauvre, mais peut-être aussi la plus digne d'être vue de toute la Savoie. C'est celle que l'on nomme la Maurienne, et qui a fourni à la ville de Paris un si grand nombre de jeunes gens pour y faire le métier de ramoneurs, que l'on s'y est accoutumé à appeler Savoyards tous ceux qui adoptent ce moyen de gagner leur vie, quoique la plupart soit de tout autre pays que la Savoie.

Le curé d'Aiguebelles (M. Langlois), informé qu'il y avait dans son village un évêque logé tout auprès de chez lui, ne voulut pas souffrir qu'il dînât à l'auberge, mais le pressa de partager son pot, et le traita en vérité avec une affection et des égards propres à lui donner une idée très avantageuse de l'honnêteté et de la bonne simplicité du clergé dont il fait partie. Il était le troisième curé que l'évêque de Québec avait occasion de voir, depuis son entrée en Savoie. Il en rencontra quelques autres après celui-là ; leur conversation ne servit qu'à vérifier tout le bien qu'on lui avait déjà dit des curés savoyards. Ils sont en général assez pauvres, puisque leur revenu fixe n'est que de 700 francs pour les prêtres amovibles, et de 1000 pour les curés de canton, qui répondent à nos archiprêtres et qui ne sont guère qu'un douzième ou un quinzième du total. Quelquefois la commune (car chaque paroisse forme un espèce de municipalité) ajoute 2 à 300 francs au revenu des uns et des autres, par manière de supplément.

Avec cela et leur grande économie, ils trouvent moyen de se soutenir. Ils se voient, deux par deux, assez fréquemment, mais jamais en grand nombre, excepté lorsqu'ils se réunissent chez le curé du canton pour les conférences écclésiastiques, qui ont lieu une fois par mois, et dont celui-ci rend compte à l'évêque diocésain, qui envoie un autre sujet de conférence pour le mois suivant.

Les ecclésiastiques savoyards font profession de régularité et d'une résidence sévère, ayant pour principe de ne jamais découcher de leurs presbytères. Ils voyagent à pied, car outre que leurs finances ne leur permettent pas d'avoir des voitures, ils s'éloignent si peu de leurs demeures et les chemins de communication d'une cure à l'autre sont si courts et si penteux, que des voitures ne leur serviraient de rien. Il est rare qu'il y ait une lieue entre deux paroisses ; souvent elles ne sont pas éloignées de la moitié de cette distance. Tous portent l'habit long, s'appliquent à la prédication qui leur est fort recommandée, et respectent leur évêque jusqu'à ne vouloir pas même entendre la moindre réflexion contre ses aberrations politiques. C'est en français qu'ils annoncent la parole, et le peuple les entend, quoiqu'il ait un patois très particulier. On frémissait autrefois en Canada du projet qu'avait un gouverneur (feu Sir Fréderic Haldimand) d'y introduire des prêtres savoyards. Mais certes s'ils étaient alors aussi bien formés qu'aujourd'hui, l'acquisition n'eut pas été mauvaise. Ces sujets sont tous sortis du séminaire de Chambéry, où l'évêque a soin d'appeler pour directeurs des prêtres du premier mérite et de la plus grande régularité. On y compte en ce moment près de 150 séminaristes.

Toute petite qu'est la Savoie, il n'est pas rare d'y trouver des ecclésiastiques devenus curés qui ne sont jamais sortis de leur pays. Celui qui a été d'un côté jusqu'à Turin ou de l'autre jusqu'à Grenoble, passe pour un homme qui a beaucoup couru.

C'est bien autre chose s'il a vu Lyon, ou Milan, ou Gênes. Les autres se rangent autour de lui et l'écoutent en silence raconter les choses merveilleuses qu'il a rencontrées dans ces longues et

extraordinaires excursions. Quelle doit être leur surprise de voir chez eux des hommes du Canada. ! La géographie leur apprend qu'il existe un tel pays ; mais que l'on ôse de là venir en Italie, c'est une entreprise dont la hardiesse a peine à leur entrer dans la tête. Il faut cependant avouer que les Savoyards ont un peu perdu de cette badauderie, depuis que les armées françaises ont fréquenté leur pays, et qu'une partie de leurs jeunes gens ont été assujétis à la conscription.

La petite ville d'Aiguebelles est située sur la rivière d'Arcq. Pour arriver au Mont Cenis, il faut remonter cette rivière, ou, si l'on veut, la côtoyer en allant vers sa source l'espace de 15 à 18 lieues et la traverser 9 à 10 fois avant de sortir de la Maurienne, mais sur d'excellents ponts de pierre. Le chemin qui la borde, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, est extrêmement bien entretenu. Il n'y a point de doute que les armées françaises n'y aient travaillé pendant la dernière guerre. En plusieurs endroits, on reconnaît qu'il a été détourné, redressé ou changé de place depuis un petit nombre d'années. La rivière doit être grosse dans le temps de la fonte des neiges. En cette saison, ce n'est qu'un ruisseau qui serpente au fond d'une longue vallée, qui tantôt s'élargit et vous découvre de forts jolis platins, tantôt se resserre de manière à vous persuader que vous êtes au bout de votre chemin et qu'il n'y a plus d'issue. Cette vallée est constamment bordée de hautes montagnes, dans lesquelles on aperçoit des villages à toutes les distances, mais qui paraissent si inclinés, qu'on a peine à concevoir comment il est possible de pratiquer des sentiers pour s'y rendre, ou pour s'y tenir sur ses pieds lorsqu'on y est rendu. Il semble que de tels endroits ne devraient être fréquentés que par des chèvres. Néanmoins ils sont habités par des familles qui y ont leurs maisons, leurs églises, leurs curés, et y font les processions solennelles comme le plat pays.

Au-dessus d'un village, on en aperçoit difficilement un second. Regardez plus attentivement, vous en découvrirez un troisième, puis un quatrième qui est ordinairement sur le sommet. Que l'on suppose maintenant un mille ou une demi-lieue de distance d'une

paroisse à l'autre (car chaque village a la sienne), et l'on pourra se faire une idée de la hauteur de la partie des Alpes qui se trouve dans la Maurienne. On conçoit que les édifices de ces petits villages, suspendus, pour ainsi dire, en l'air, n'ont rien de magnifique. Ce sont en effet de petites maisons écrasées, mais construites de pierre et couvertes de tuiles. Les villages les plus près des cîmes, à plus forte raison ceux qui sont sur les cîmes mêmes, doivent éprouver de grands froids en hiver. Cependant on n'aperçoit presque point de bois dont ils puissent se chauffer, si ce n'est que quelques branches dont il font des fagots. Dans leur disette, ils amassent et conservent les cottons de blé-d'inde pour en faire du feu. Peut-être aussi trouvent-ils, loin de là et sur les sommets, quelques bois de réserve qu'ils transportent avec des mulets, car ils ne sauraient faire usage de voitures dans des cavées, des ravines, des rochers, des précipices où il est impossible de pratiquer des chemins à cet effet.

Du reste, ce pauvre peuple est industrieux. On en peut juger par le soin qu'ils ont de mettre à profit tout ce qu'ils ont de terre cultivable. Si dans un rocher aride, il se trouve çà et là quelque petit coin de terre, vous y apercevez ou le chaume du peu de grain qu'il a été possible d'y semer, ou une petite prairie, ou autant de pieds de vignes qu'on a trouvé moyen d'y en planter. Les châtaignes qui abondent dans tout ce pays, sont une ressource que la Providence a ménagée à ces pauvres colons, lorsque la viande, le pain et les patates leur manquent ; et il faut avouer que la châtaigne, telle qu'on la trouve ici et dans toute l'Italie, est de toutes les espèces de noix la plus nourrissante, et qu'avec ce fruit on peut se passer de beaucoup d'autres choses. Les villages que l'on trouve sur les bords de la rivière d'Arcq sont apparemment plus étoffés que ceux qui pendent dans les montagnes. Cependant il y en a d'assez misérables. En général, on y trouve plus de fenêtres. Souvent les châssis ne sont remplis que de papier collé, et tel qui garnit de grilles de fer les fenêtres de sa maison, n'a pas de châssis pour les fermer.

Cette route étant la plus fréquentée de toutes celles qui condui-

sent en Italie, on y rencontre assez souvent des voitures, les unes pleines de voyageurs, les autres traînées par des bœufs, chargées de caisses, de ballots, de futailles etc. Les gens du pays ont la manie de laisser pendre continuellement au museau de leurs bêtes de charge, des sacs longs de 15 à 18 pouces, qui sont remplis d'avoine, le matin, mais qui étant épuisés en peu d'heures, ne servent plus qu'à les embarrasser le reste du jour. On voit bien les cochers sur les places de Londres et de Paris suspendre au nez de leurs chevaux de semblables sacs, ordinairement faits de crin, afin qu'ils y prennent de la nourriture, tandis que les fiacres sont en repos. Mais s'il se présente quelque occasion d'être employés, le premier soin qu'ils ont est de serrer ces sacs. Il est particulier aux Savoyards de les leur laisser du matin au soir et sans nécessité, ce qui doit beaucoup incommoder ces pauvres animaux, surtout pendant une marche prolongée.

13. – Nous couchâmes, ce jour-là, dans un village nommé Lachambre. A la même auberge que nous, se trouva un gentilhomme piémontais, le marquis de Vivalda qui, dans sa propre voiture, venait de Chambéry avec son fils, jeune homme bien élevé qui converse sensément, mais que sa difficulté à s'énoncer ferait passer pour un imbécile auprès de bien des gens qui ne se [illegible]eraient pas la peine de l'entendre raisonner. Il a 16 à 17 [illegible]. Le marquis l'aime uniquement et voudrait le pousser. Le moyen qu'il se propose, est de lui faire obtenir une place entre les aides-de-camp du roi de Sardaigne. Puisse-t-il remplir ses espérances ! Ce pauvre marquis qui, du reste, a l'air assez grêlé, était fort inquiet de l'état de son cheval, qu'il craignait d'avoir forcé ce jour-là. L'évêque de Québec lui dit en soupant : “ M. le marquis, laissez à quelqu'un d'ici le soin de vous suivre tout doucement demain avec votre voiture, afin de ne le pas exposer à manquer tout à fait. Nous avons quatre places dans le carosse. Je suis seul avec mon secrétaire. Montez-y ainsi que monsieur votre fils. Nous nous estimerons heureux de vous rendre ce petit service.” Il n'en eut pas besoin ; son cheval était mieux le lendemain. Il remonta dans sa voiture, nous devança même, mais fut si recon-

naissant de l'offre qui lui avait été faite, qu'il la publia partout, et prit la peine d'annoncer l'évêque de Québec de là jusqu'à Suse, dans tous les endroits où il supposait que celui-ci pourrait arrêter, de sorte que l'incognito devint complètement inutile. Cette grande reconnaissance d'une petite honnêteté fait l'éloge du marquis de Vivalda, et est pour l'ordinaire le signe caractéristique d'une âme bien née.

14.—Dans la matinée du jeudi, nous traversâmes la ville de Saint-Jean qui est le chef-lieu de la Maurienne. Elle n'est pas tout à fait dépourvue d'intérêt, a quelques belles maisons, des boutiques assez bien fournies, enfin un certain air de propreté qui n'est pas fort à l'ordre du jour dans la principauté que nous traversons.

Le dîner de ce jour fut dans un village qui porte le nom de Saint-Michel. La pause ordinaire du haut du jour était de deux heures, temps jugé nécessaire pour faire manger les chevaux. Le temps étant frais et le chemin très beau, l'évêque et son secrétaire voulurent en profiter pour marcher, croyant que la voiture allait les suivre de près, surtout parce que les deux heures étaient déjà expirées. Mais il n'en tenait pas à Fisterre ou à ses chevaux. Il laissa les voyageurs faire quatre milles à pied, et ne les atteignit que plus d'une heure et demie après leur départ, donnant pour raison que deux de ses chevaux étaient malades. Mais ils l'étaient déjà à son départ de Lyon. C'était donc une imprudence de s'être engagé, d'avoir même sollicité ce voyage. Quoiqu'il en soit, au lieu de conduire ses voyageurs au pied du Mont Cenis, comme il avait promis de le faire ce jour-là, il s'arrêta à plus de deux lieues en deça, la nuit le contraignant de coucher à Modane. Heureusement il s'y trouva une bonne auberge dans laquelle il n'y avait point d'étrangers. Pour amuser la soirée, l'évêque de Québec alla voir le curé du lieu, ancien chanoine de Saint-Jean, qui désirerait fort que la cathédrale fût rétablie, afin de reprendre son canonicat. M. Personne (car c'était son nom) vint avec son vicaire reconduire l'évêque à l'hôtellerie et l'édifia par une conversation fort ecclésiastique.

15.—La journée du vendredi devait être forte. Nous partîmes de grand matin et arrivâmes entre huit et neuf heures, après avoir traversé plusieurs villages, à celui de Lanslebourg qui est immédiatement au pied du Mont Cenis, le long duquel la rivière d'Arcq semble vouloir exciter les regrets des voyageurs, par la variété de tours qu'elle fait dans l'un des plus beaux paysages que l'on puisse trouver en Savoie.

Le passage du Mont Cenis est de neuf lieues en tout, savoir : trois à monter quand on vient de la Savoie, une sur le sommet, et cinq à descendre du côté du Piémont. On imaginerait à peine jusqu'à quel point l'art est venu ici au secours de la nature. Par la multitude de détours et de zigzags habilement pratiqués dans cette grosse montagne autrefois si redoutée, on parvient au sommet par une route aussi aisée que celle de la côte d'Abram à Québec dans son meilleur état ; la seule différence est que le chemin du Mont Cenis a la double largeur de celui par où l'on monte la côte d'Abram. D'espace en espace, des balises, en forme de grandes croix plantées du côté de la pente, servent à faire connaître le bord du chemin, lorsqu'il est couvert et encombré de neige, comme il arrive très souvent dans l'automne et dans l'hiver. Outre cela, des hommes nommés cantonniers sont distribués sur ce chemin, dans de petites habitations, également distantes les unes des autres, ayant pour fonction de l'entretenir l'hiver et l'été, et d'aller au secours des voyageurs qui s'y trouveraient en danger dans les mauvais temps. Enfin il y a, aux deux extrémités du dessus de la montagne, des receveurs qui font payer une taxe à toutes les voitures qui passent.

Quatre mulets attelés sur notre voiture nous portèrent sur ce sommet avec une telle promptitude, que nous fûmes très surpris d'entendre dire au muletier : "nous voilà rendus," au moment où nous pensions avoir encore une lieue à faire. Il est vrai que le temps était fort beau. Nous n'avions encore éprouvé de froid qu'une seule fois depuis le débarquement en Angleterre. Ce fut en la laissant, dans la journée que nous passâmes à Douvres, le 16 septembre. Rendus sur cette montagne, nous trouvâmes un froid

qui valait bien celui-là. Pendant que le muletier dételait, l'évêque de Québec et son secrétaire entrèrent dans la maison d'un des receveurs et s'y chauffèrent auprès d'un petit poële de tôle, en attendant Fisterre qui, ayant laissé un de ses chevaux malades à Lanslebourg, amenait les deux autres au pas pour reprendre sa voiture. Pendant qu'il attelait, l'évêque et M. Turgeon se rendirent à l'hospice établi à 30 ou 40 arpents de là, bien persuadés que quoiqu'ils fussent à pied, le voiturin ne les y devancerait pas.

On sait que sur le Mont Saint-Bernard, autre passage des Alpes, est établi un célèbre hospice occupé par de charitables religieux, qui non seulement accordent l'hospitalité aux voyageurs qui prennent cette route, mais sont encore d'une très grande ressource pour ceux qui, surpris par les avalanches et souvent engloutis sous la neige, y périraient immanquablement, si les religieux ne venaient pas à leur secours, et par eux-mêmes et par des chiens, exercés à fouiller jusqu'à ce qu'ils les trouvent, et à remuer la neige jusqu'à ce qu'ils les mettent du moins en état de respirer. Ce fut sans doute cet établissement qui donna à Napoléon, tandis qu'il était maître de la France et de l'Italie, l'idée de faire quelque chose de semblable sur le milieu du plateau du Mont Cenis. Il y fit donc élever un édifice à deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, lui donna 600 pieds de long sur un profondeur proportionnée, l'environna d'une haute muraille percée de petits créneaux ou meurtrières, qui forme une très vaste enceinte autour du bâtiment avec une grande porte à chaque extrémité, en sorte que le chemin traverse toute cette enceinte et rase le front de la maison, au milieu duquel il fit élever une belle chapelle que l'évêque de Verceil consacra, à sa demande, sous l'invocation de S. Napoléon. Un peu plus loin, il fit commencer un fort, hors de l'enceinte, mais que des événements sur lesquels il ne calculait pas alors l'ont empêché de finir et qui, de surplus, n'aurait été qu'un ornement de plus pour l'hospice, cet endroit, que l'on nomme le sommet du Mont Cenis, étant commandé tout autour par des montagnes d'où sortent les eaux d'un joli lac qui est au-devant de

l'hospice, et fournit de truites tout le pays d'alentour. Le plateau qui n'a pas moins d'une lieue d'étendue sur toute face, serait un charmant endroit s'il y avait du bois. Mais il en est totalement dépourvu, et cette nudité lui fait grandement perdre de son mérite. L'idée de Bonaparte, en établissant un hospice à cet endroit, était de procurer un entrepôt à ses troupes qui, à cette époque, allaient et revenaient fréquemment de France en Italie et d'Italie en France. Aussi toute une moitié de l'hospice leur fut-elle d'abord attribuée. Le premier étage du reste du bâtiment est destiné au logement des pauvres paysans et aux offices de la maison, comme cuisine, boulangerie, dépense etc. L'étage supérieur devait être le monastère, qui se trouve assez vaste pour une communauté, indépendemmant d'appartements tenus en réserve pour des voyageurs de qualité. Ainsi il y a telles chambres qui ont été successivement occupées par le Pape, par Napoléon lui-même, par le roi de Sardaigne etc.

Les religieux chargés de cet hospice sont les Bénédictins du monastère de la Novalaise, situé près de Suse, à une petite distance du pied de la montagne. Ils ne sont jamais occupés, comme ceux du Grand Saint-Bernard du soin de déterrer les voyageurs. Les neiges du Mont Cenis ne donnent pas d'avalanches comme celles de cette affreuse montagne. Leur fonction se réduit donc au soin d'héberger les paysans, et d'être dépositaires des deniers provenant des taxes perçues sur les voitures qui passent. C'est sur ses taxes et sur la ferme de la pêche du lac, qui rapporte 1500 francs, que repose l'entretien de l'hospice. Ces sommes seraient très suffisantes, surtout en temps de paix, où il n'y a ici qu'un petit piquet de 15 à 20 soldats, si elles étaient employées à l'objet de leur destination. Mais le monastère de la Novalaise les accapare et les absorbe presque toutes. Sous prétexte ou par crainte d'exposer à la dissipation les religieux qui seraient envoyés pour garder l'hospice, il se procure de pauvres prêtres séculiers qu'il salarie maigrement et qui sont chargés de la desserte de la chapelle. Avec eux est un seul religieux, ci-devant Camaldule, réuni aux Bénédictins de la Novalaise et député par eux pour la garde

de cet hospice, où il se déplait fort, parce qu'on lui laisse beaucoup moins qu'il ne faudrait pour l'entretien de l'édifice et pour la réception des passants. C'est à lui que les receveurs des taxes de la montagne rendent leurs comptes. Il est, dit-il, éternellement occupé à manier de l'argent, et on ne lui laisse pas de quoi réparer le logement des pauvres paysans, qui s'en va en ruines, tellement que ne pouvant se résoudre à les y placer mal à leur aise, il aime mieux leur donner des chambres et des lits dans l'étage destiné à la communauté. Cet aimable homme, informé d'avance par le marquis de Vivalda, du passage de l'évêque de Québec, le reçut avec la plus grande honnêteté, et le supplia, mais inutilement, de demeurer jusqu'au lendemain. La température du lieu n'invitait pas à y séjourner ; puis il fallait avancer, il était près de trois heures après midi, il restait une demi-lieue à faire sur la montagne et cinq pour la descendre. La pluie nous prit à la sortie de l'hospice et dura toute la soirée. Lorsque nous rencontrâmes la nuit, nous avions encore à faire un bon tiers de descente. Il ne faut pas demander si nous pûmes observer la ville de Suse, d'où nous repartîmes le samedi de grand matin. Du moins nous y eûmes une excellente auberge, où nous soupâmes seuls et fort proprement. Les lits étaient excellents. Ils seront de même jusqu'à Rome, ayant sur ceux des hôtelleries de France l'avantage de paillasses remplies de feuilles de blé-d'inde au lieu de paille. Mais adieu les oreillers de plume ou de duvet. Nous n'en verrons plus : les Italiens les trouvent trop mous et emplissent les leurs de laine souvent tapée et très dure.

16. Nous voici quittes des Alpes, et dans le Piémont, *Pedemontana regio*, qui a tiré son nom de sa position au pied de ces montagnes. Il était temps de les quitter, car la nuit même que nous couchâmes à Suse, la pluie qui nous y avait accompagnés, se changea en neige sur le Mont Cenis. Un voiturin qui venait après nous et qui nous atteignit à Castel-Franco, rapporta qu'y étant passé deux jours après, il avait constamment eu 18 à 20 pouces de neige depuis le village de Lanslebourg jusqu'à une petite distance de Suse.

Suse est un évêché suffragant de la métropole de Turin où nous devions arriver ce jour-là. La distance n'est que de dix petites lieues.

Le Piémont est un pays fertile, bien fait pour contraster avec la maigre Savoie. Les champs très étendus sont cultivés comme des jardins. Les planches très étroites semblent avoir été faites avec la bêche et le râteau et alignées au cordeau. Les vignes ne sont pas comme en France des arbrisseaux réunis dans des champs particuliers. Elles sont très hautes et très grosses, chacune attachée à un arbre et occupant les champs mêmes où on cultive le grain. Ces arbres qui sont plus communément des ormes, sont plantés sur toutes les terres, en lignes droites, à perte de vue. Il peut y avoir quarante pieds entre deux rangées, et quinze d'un arbre à l'autre dans la même rangée, de sorte qu'il n'est pas rare qu'une vigne s'appuie sur deux arbres à la fois. Les champs offrent donc deux objets également agréables : la régularité de la culture et un ombrage continu. Cette manière de réunir la vigne aux arbres et d'en décorer les champs ensemencés, n'est pas particulière au Piémont. Elle est commune à toute l'Italie, où le bon vin abonde, quoiqu'on n'y trouve point de vignoble proprement dit. Qui est-ce qui, en voyant cette manière d'unir la vigne aux ormeaux, ne se rappellera le *ulmisque adjungere vites* de Virgile ? Sans doute, dès le temps de ce poète, on avait déjà adopté en Italie le genre de culture qui s'y pratique encore.

Nous traversons, sans arrêter, la ville de Rivoli. Ce nom sonnait agréablement aux oreilles de Bonaparte. Il en fit le titre d'un de ses maréchaux, et l'on sait qu'il n'a pas trouvé de plus beau nom pour la rue ouverte à Paris, le long du jardin des Tuileries, lorsqu'il était maître de la France.

Dans presque tout le Piémont, on trouve, d'espace en espace, sur les bords du chemin, non seulement des croix plantées, mais des petites chapelles, ou plutôt des colonnes carrées, hautes d'une douzaine de pieds, sur le devant desquelles sont peintes des images pieuses, telles qu'une descente de croix, un S. Pierre, un S. Antoine, une Dame de Pitié, etc. Il y a telle colonne qui est

peinte non seulement sur la devanture, mais encore sur les deux côtés qui l'avoisinent. Dans les villages, les boutiques ont souvent pour enseignes, des peintures de ce genre, appliquées sur le mur, et il s'en trouve dont la peinture n'est point à mépriser. Il faut avouer que des yeux catholiques retrouvent avec délectation ces monuments de la piété publique. On sent qu'on approche du centre de la religion.

Environ deux lieues avant d'arriver à Turin, on laisse à droite, au milieu d'une campagne très riante, un château de plaisance du roi de Sardaigne, entouré de grandes et superbes dépendances. On dit que Sa Majesté y séjourne rarement, surtout depuis que l'ancienne république de Gènes ajoutée à ses Etats, l'oblige d'y passer deux ou trois mois par an. De ce château à gagner la capitale, le grand chemin devient plus large, plus droit, plus uni, s'il est possible, qu'il ne l'était jusque-là. Il est orné, de chaque côté, d'une double rangée d'arbres qui lui donne beaucoup de relief. A l'heure où nous y passâmes, un grand nombre de voitures élégantes, dans lesquelles on apercevait des personnes de tout état, même des moines noirs et des moines blancs, y prenaient la promenade du soir. A l'extrémité de ce beau chemin, est la principale porte de la ville située au pied d'une petite montagne, dans les divers étages de laquelle sont parsemées des maisons de campagne dont l'ensemble forme un très beau tableau.

Nous entrons enfin dans cette ancienne *Augusta Taurinorum* (c'est le nom que lui avait donné les anciens Romains), par une rue fort droite et fort longue, mais à laquelle il manque 30 pieds de largeur de plus pour le développement des hautes et riches maisons qui la bordent. Elle aboutit à une grande place sur laquelle est le Palais Royal, maladroitement masqué par un autre édifice, qui l'empêche de se développer avec l'avantage auquel il pourrait prétendre. On nous conduit à l'hôtellerie nommé la *Buona fama*. Il faisait une chaleur pesante à laquelle la pluie succéda pour durer le lendemain tout entier. C'était le dimanche. L'évêque de Québec alla célébrer la messe dans l'église de S. Laurent située sur la grande place, autrefois occupée par les clercs

réguliers connus sous le nom de Théatins. Le gouvernement des Français s'empara de leur maison lorsqu'il était maître du pays. Depuis la restauration, le duc de Genevois, frère du roi, l'occupe à son tour et y a placé ses bureaux. On a permis, comme par grâce à un ancien Théatin, auquel le gouvernement accorde une modique pension, de desservir cette église devenue chapelle, et d'occuper la portion du couvent la plus voisine, où il n'y a de place que pour lui. Ce bon religieux dit la messe basse, tous les jours, dans cette chapelle, où l'on chante vêpres les dimanches et fêtes, mais point de grand'messe. L'église est de forme octogone et surmontée d'un dôme en pierre fort bien exécuté. Elle nous parut extrêmement sombre, ne tirant de jour que par les châssis placés autour de la coupole. Peut-être l'obscurité d'un jour de pluie ajoutait-elle aussi à celle de l'église, qui parut excessive. Elle a une sacristie consistant en plusieurs appartements, mais qui ne sont pas assez respectés, car le peuple y entre, va, vient, cause, etc., d'une manière qui ne convient pas au lieu saint. Cette église est la première où nous ayons eu occasion de remarquer, à chaque porte, un grand rideau abattu (pratique universelle en Italie), apparemment pour préserver du froid extérieur ou du bruit des passants, ceux qui sont dans l'église, lorsque les portes demeurent ouvertes.

Après avoir dit la basse messe, l'évêque de Québec désirant assister à la grande, se fit annoncer à la métropole où les chanoines lui donnèrent *primum stallum in choro.* C'est autant que peut prétendre un évêque étranger. Celui-ci fut surpris, en entrant au chœur, en rochet et en mozette, d'y trouver des chanoines beaucoup plus richement habillés que lui ; car outre le rochet qu'ils portent comme les évêques, ils ont une cape de soie rouge, ou, si l'on veut, de violet doublé en rouge, mais tellement pliée que c'est la doublure qui se trouve par-dessus, et que la longue queue qui termine cette cape est retroussée, tortillée en boudin, et attachée de manière à tomber plus bas que le rochet sans toucher la terre. On ne trouve plus de chanoines autrement habillés jusqu'à Rome inclusivement, et apparemment dans toute l'Italie.

Si l'on fait attention aux gravures du *Cérémonial des Evêques*, on reconnaîtra que les chanoines y sont représentés dans ce costume. La seule différence qu'il y ait d'un Chapitre à l'autre, ou d'un jour férial à un solennel, est qu'au lieu du rouge il y a de l'hermine, blanche pour les chanoines et grise pour les bénéficiers.[1]

Il fut aisé de reconnaître que c'était le rit romain que l'on suivait dans cette église, mais le chant et les cérémonies s'y exécutaient avec une précipitation que l'on ne souffrirait pas à la cathédrale de Québec, du moins depuis l'extinction du Chapitre. Car beaucoup d'observations faites dans le cours de ce voyage s'accordent à vérifier ce que l'on dit quelquefois : que les chanoines, par l'habitude d'être sans cesse au chœur, *s'y familiarisent avec Dieu.* Misère humaine.

La grand'messe finie, on rentra dans la sacristie, où c'était un spectacle assez plaisant de voir ces chanoines italiens, et les prébendés, et les clercs de l'église, s'empresser autour de cet évêque étranger, les anciens le questionnant en italien, les autres écoutant ses réponses données en latin à une foule de demandes, qui supposaient dans le clergé une bien petite reconnaissance du nouveau monde. " Y a-t-il des chrétiens dans ce pays ? les habitants sont-ils noirs ou blancs ? Ce nègre qui vous suit est-il un d'entre eux ? Y a-t-il longtemps que vous avez quitté l'Europe pour aller demeurer si loin ? Avez-vous mis bien du temps à en venir ? Croyez-vous y retourner ?" Turin n'est pas le seul endroit où il ait fallu entendre toutes ces demandes impertinentes, qui prêtent successivement à rire et à s'impatienter.

Pour faire diversion à des propos insignifiants, l'évêque de Québec prit deux ecclésiastiques plus raisonnables que les autres, les priant de lui faire voir ce qu'il y avait de plus remarquable dans l'église. Elle est, comme toutes celles du pays, construite de briques, revêtue de pierres de taille au portail et de stuc

---

1—C'est le Pape qui, en érigeant un chapitre, fixe le costume que devront porter les futurs chanoines.

ou de plâtre au-dedans. Nous ne sommes pas encore rendus aux lieux où le marbre abonde, mais nous en approchons. La métropole de Turin est célèbre par le Saint-Suaire de Notre Seigneur, que l'on y conserve dans une superbe chapelle pratiquée au-dessus du chœur des chanoines, qui est en arrière du maître-autel. On monte à cette chapelle par deux escaliers symétriquement placés, l'un à droite, l'autre à gauche, tous deux tombant dans la nef de l'église. Lorsque le Souverain Pontife revint en France en 1805, il fut fait par la ville une procession solennelle dans laquelle Sa Sainteté porta cette précieuse relique, après quoi elle fut remise sous l'autel et scellée avec soin, comme pour n'en plus jamais sortir [1]. Cette chapelle est ornée de gradins de cuivre doré et d'un petit retable dont les colonnes sont de marbre noir. Plusieurs lampes brûlent continuellement pour honorer le Saint-Suaire.

En avant du chœur et du trône de l'archevêque, et dans la croisée de l'église, est une superbe tribune du côté de l'évangile pour recevoir le roi et sa famille, lorsqu'ils viennent à cette église, comme il arrive plusieurs fois l'année. Victor Emmanuel, devenu roi en 1800, par la résignation de Charles, son frère aîné, mort en odeur de sainteté à Rome, il y a peu de mois, passe lui-même pour un prince très religieux. On assure qu'il est rarement plus de 15 jours sans s'approcher de la communion. La piété est accréditée dans cette cour, chose assez rare dans les autres cours

1—En 1898, on a photographié le Saint-Suaire, et des copies en ont été répandues dans tout l'univers. Malheureusement il se trouve que son authenticité a été mise en doute par les auteurs les plus savants et les plus recommandables. Ils ont cité des bulles des papes défendant de l'exposer comme une relique véritable, et affirmant que ce n'est qu'une image ou une reproduction du Suaire du Sauveur. La discussion se continue entre les historiens et les hommes de science. Mais nous n'aurons aucune certitude, je crois, ni aucune décision satisfaisante, tant qu'on s'obstinera à ne pas soumettre ce Saint-Suaire à l'examen des chimistes. La chose est assez difficile à obtenir, car le reliquaire est fermé à deux clefs, dont l'une est entre les mains du roi d'Italie et l'autre entre celles de l'archevêque de Turin.

de l'Europe. Les défuntes épouses de Louis XVIII et du comte d'Artois étaient sœurs du roi de Sardaigne et toutes deux d'une vie très édifiante.

Il faut néanmoins avouer que les dégâts commis dans les établissements religieux pendant la domination des Français, ne se réparent pas aussi promptement dans les Etats de Sa Majesté Sarde, que l'on semblerait avoir droit de s'y attendre.

L'après-midi, la pluie augmenta. Cependant, en bons chrétiens, il fallait aller à vêpres. Et qui remplira ce devoir, si des ecclésiastiques s'en dispensent sans raison ? L'église la plus voisine de l'hôtellerie, celle de Saint-Thomas, fut préférée aux autres. Nous nous y rendîmes à deux heures après-midi, au son des cloches qui appelaient les enfants au catéchisme, et non le peuple aux vêpres qui devaient se chanter beaucoup plus tard. Un vieux moine que nous rencontrâmes dans la sacristie (car c'était une église d'Observantins), s'entendant demander en latin, qu'il n'entendait guère, si nous pourrions avoir une place pour assister à vêpres, crut que nous demandions de loger au couvent : " ce n'est pas possible, répondit-il ; la maison est pleine ; puis nous avons ici un de nos pères évêque venu de Milan ; c'est assez. Nous ne saurions prendre d'autres étrangers." Cette réponse qui s'accordait si mal avec la demande, nous donna l'idée de visiter le monastère, dans l'espérance d'y rencontrer quelque religieux plus avenant. Nous trouvâmes une maison très vaste, tenue avec une extrême propreté, des religieux polis dont un parlait très bien le latin, un bon Gardien nouvellement élu, et enfin l'évêque dont on nous avait parlé. C'est un ancien missionnaire de la Palestine qui a passé dix ans à Jérusalem, et parle en termes forts intéressants des lieux saints, du mélange des religieux catholiques qui en desservent les églises, avec ceux des sectes employés à remplir le même devoir, de la mosquée construite sur le lieu d'où N. S. s'éleva aux cieux, de la permission que le Saint-Siège a accordée de célébrer la messe dans cet édifice, le jour de l'Ascension, de grand matin, pourvu ne s'y pas trouver avec les Musulmans, de la somme que ceux-ci exigent, chaque année, pour donner cette

liberté, de l'impossibilité où les chrétiens se trouvent d'en jouir, lorsque la somme demandée est trop forte pour qu'ils puissent la former, etc.

Ce brave homme, à son retour de mission, fut fait évêque de Sergiopolis *in partibus infidelium*, et envoyé à Milan pour y faire les fonctions épiscopales, d'abord pendant l'absence du cardinal Caprara, légat en France, et ensuite pendant la vacance du siège archiépiscopal, après sa mort. Mais le nouvel archevêque lui ayant déclaré qu'il voulait lui-même faire toutes ses fonctions, le pauvre évêque *in partibus* est réduit à venir de temps en temps à Turin, se consoler avec ses anciens confrères, de la nullité complète où on l'a réduit. Tout ce que le métropolitain lui permet de faire, est d'administrer la Confirmation aux malades qui la demandent.

Pendant tout cet entretien, l'heure des vêpres arriva ; elles commencèrent, et l'on en était à complies lorsque l'évêque de Québec et celui de Sergiopolis, et le Gardien et M. Turgeon, entrèrent au chœur des religieux, qui parurent être au nombre de 25 à 30. Les stalles surnuméraires et le milieu du chœur étaient remplis de laïques de tout âge et de toute condition, qui avaient l'air d'être là comme chez eux, et ne se gênaient nullement d'y causer, sans égard ni pour la sainteté du lieu, ni pour celle du service divin. On conçoit que des religieux mendiants dont la subsistance dépend des aumônes et de la bonne humeur du public, ont peu de liberté de réprimer ces exès.[1] En revanche de l'indévotion des laïques, il y avait là des novices qui chantaient les louanges de Dieu de tout leur cœur, avec des voix raides et fortes, capables de mettre en fuite tous les mauvais esprits qui auraient pu infester le voisinage. Le chœur est derrière l'autel et sur le

1—Comme tout cela est relatif ! Dans Saint-Pierre de Rome, les laïques, aux plus grands jours de fêtes, touchent presque à l'autel dans la chapelle Clémentine. Je les ai entendus crier comme des brûlés, en présence même du Saint-Sacrement exposé, à la cérémonie de la fermeture de la porte du jubilé. Il est vrai qu'ils criaient en l'honneur du Vicaire du Saint Sacrement !

même plancher, fermé aux deux bouts de l'autel par de petits rideaux. C'est la manière générale de placer les chœurs en Italie, tant chez les Franciscains que chez les religieux des autres ordres. Après complies et le salut, la pluie ayant redoublé, les religieux ouvrirent à l'évêque de Québec une porte qu'il ne connaissait pas, et qui abrégea de beaucoup le chemin qu'il avait à faire pour regagner son hôtellerie. Il faisait si mauvais temps à la fin du jour, qu'il n'osa entreprendre d'aller visiter le vénérable archevêque du lieu, auquel il s'était fait annoncer. Plus courageux que lui, l'évêque de Sergiopolis et le Gardien des Observantins, vinrent le soir passer une longue veillée avec lui, et il fut très content de leur conversation toute latine [1].

18.—Le départ était fixé au lendemain après déjeuner. Il restait à l'évêque de Québec une église à voir qui ne lui était pas tout à fait étrangère. C'était celle *de la mission*, ci-devant appartenant aux Jésuites, dans laquelle on conserve les reliques de S. Octave et de ses compagnons martyrs. Il y alla célébrer la messe sur l'autel où repose leur châsse, que l'on aperçoit à travers un médaillon pratiqué au milieu du devant de l'autel. Elle était éclairée de plusieurs cierges. L'église est remarquable par le marbre, par la sculpture, les tableaux, la voûte, la dorure qui la décorent, mais bien d'avantage par sa sacristie, l'une des plus vastes et des mieux ornées qui soient en Italie. Elle a une voûte ornée de panneaux dorés et de superbes fresques. Mais ce qu'elle offre de plus particulier, est la boisure qui la garnit tout autour

---

1—Mgr Plessis était très instruit, et il avait étudié beaucoup durant son séjour à la cure de Québec; au milieu de ses occupations qui auraient dû, il semble, absorber tout son temps, il pouvait encore trouver quelques moments de loisirs pour se livrer à l'étude des sciences ecclésiastiques; et tel était son désir d'accroître la somme de ses connaissances, qu'il s'avisa d'y consacrer une nuit entière par semaine. Son robuste tempérament et sa forte volonté le soutinrent d'abord dans cette entreprise, mais il dut y renoncer au bout de deux ou trois mois, quand il s'aperçut qu'après une nuit d'insomnie, il perdait à lutter contre le sommeil, le jour suivant, autant de temps qu'il avait espérer d'en gagner. *Les Evêques de Québec*, p. 461.

et qui est extrêmement délicate et bien sculptée. Le bois ressemble beaucoup à notre noyer dur, mais il a un luisant qui paraît naturel et vaut presque celui du marbre.

Enfin nous laissons Turin sans presque l'avoir vu, sans même savoir le nombre de ses habitants, qui s'élevait en 1745 à 80,000 suivant la relation de feu M. Butler, et qui, si l'on croit le nouvel éditeur de la Géographie de Lacroix, n'était en 1809 que de 65,210.

Le chemin le plus direct eût été celui de Fortone ; mais il y avait quelque chose qui attirait l'évêque de Québec vers Milan, si célèbre dans l'histoire de l'Eglise, et depuis longtemps il était décidé à passer par cette ville, quand même il aurait fallu encore allonger son chemin. Nous sortîmes donc de Turin par la porte qui donne de ce côté, traversâmes la rivière Dora sur un pont de bateaux, passâmes sans arrêter par les villes de Settimo et de Kivasko, et arrivâmes à Civiliano pour y coucher. L'auberge était assez bonne, mais la table d'hôte se trouvait garnie d'une demi-douzaine de voiturins. Ils n'y manquait que le nôtre, et peut-être y serait-il aussi venu, s'il n'eût eu John pour lui faire compagnie. Par bonheur, un particulier de Novarrais, homme décent et bien né, qui revenait de voyage, se trouva condamné à la même peine que nous, et ce fut avec lui que nous causâmes à demi-voix à un bout de la table, pour faire diversion aux balourdises qui se disaient à l'autre bout. L'évêque de Québec, pour cette fois, se promit bien de ne plus consentir à aucun marché qui pût l'exposer davantage à pareille rencontre.

19.—Nous partîmes de cet endroit deux heures avant le jour et y laissâmes Fisterre qui, voyant un des deux chevaux qui lui restaient tomber malade (c'est celui qui avait un séton au-dessous du cou), céda son marché à un autre et s'en retourna. Ainsi nous voilà conduits aujourd'hui par un des cochers avec lesquels nous soupâmes hier et il n'en est pas plus poli ; sa voiture est plus petite et moins éclairée que celle que nous laissions ; mais ses chevaux sont meilleurs, et quoique les chemins soient endommagés par la pluie qui continue de tomber, il nous fait passer de

bonne heure le village de S. Germini et nous introduit à Verceil avant onze heures. L'archevêque du lieu (Mgr Grimaldi) était en ville. L'évêque de Québec alla le saluer et fut reçu avec honnêteté, conversa assez longtemps avec lui, et avant de partir, voulut vénérer à la cathédrale le tombeau du célèbre S. Eusèbe, et alla au séminaire pour y voir la chambre où l'abbé Desjardins avait passé les dernières années de son exil. En quittant Verceil, vous rencontrez la petite rivière Sésie ou Sésia sur les bords de laquelle Annibal remporta, en Italie, sa première victoire sur les Romains. Comme dans cette partie les rivières sont fréquentes et les terres basses, les habitants inondent aisément leurs champs et y cultivent avec succès le riz qui, comme l'on sait, ne peut venir que dans l'eau.

Nous arrivons d'assez bonne heure à Novarre, ville murée et non fortifiée. Elle est épiscopale, mais l'évêque étant absent, il ne fut pas possible de le voir. Ici commence l'exportation des boudins, cervelas, saucisses et andouilles de toute espèce et de toute couleur. On les voit suspendus aux fenêtres de presque toutes les maisons et en grande quantité ; ce commerce n'est pas particulier à Novarre, mais se fait dans presque toutes les villes jusqu'à Ancône. On a peine à concevoir comment cette abondance d'une denrée assez malsaine peut se débiter. Il y a des villes dans ces quartiers où il s'en vend beaucoup plus qu'à Novarre.

20.—Nous quittons celle-ci et les Etats du Piémont le mercredi matin. Le Ticino ou Tésin, célèbre par la seconde victoire d'Annibal, se présente de bonne heure sur notre route. Nous en passons une branche au moyen d'un pont de bâteaux et l'autre à gué. Entre les deux se trouve une petite auberge dans le village de Buffalora ; le froid nous engage à y entrer. On jette un fagot de petites branches dans la cheminée et voilà du feu. Comme il n'est pas assez ardent pour réchauffer jusqu'à l'estomac, nous demandons du café au lait, et on nous en présente d'assez bon, mais dans des verres ; les tasses ne sont pas connues ici, ni dans les villes suivantes, sur un espace de 15 à 20 lieues. Chaque pays a ses usages et ses allures.

Le Ticino passé, nous nous trouvons dans la Lombardie ou le Milanais, pays arrosé de sang et engraissé de cadavres. Il y a peu d'Etats en Europe qui aient été aussi longtemps et aussi opiniâtrement disputés, et où il se soit fait autant de sièges et livré autant de batailles que celui-ci. Romains, Lombards, Allemands, Français, Espagnols, tous l'ont successivement occupé. Le royaume des Lombards s'y éleva sur les débris de l'empire Romain. Il eut ensuite des ducs pour souverains, fut réuni à l'empire d'Allemagne, du temps de Charles V, fit partie de la République Cisalpine, pendant la Révolution française, redevint royaume sous le nom d'Italie, pendant le règne de Bonaparte, et a été finalement réuni à l'Autriche par le congrès de Vienne en 1815. Dans ces diverses métamorphoses, Milan n'a presque pas cessé d'en être la capitale. Cette ville a été prise 25 fois, souvent rasé au niveau de la terre. L'empereur Frédéric Barberousse fit même semer du sel dans ses fondations. Cependant elle s'est toujours relevée et se retrouve une des plus grandes et des plus remarquables de l'Europe. On n'est pas d'accord sur sa population que la géographie de Lacroix (édition de 1812) estime à 175,000 âmes et qui passait pour être de 300,000 en 1745, suivant la relation de feu M. Butler. Sa situation entre l'Adda et le Tésin la rend très commerçante. Un canal communiquant de l'une à l'autre de ces deux rivières fait tout le tour de la ville en dedans des murs. Elle a 22 portes, des palais, des églises en grand nombre, comptait ci-devant beaucoup de collégiales, de couvents, d'hôpitaux, de séminaires. On verra plus bas tout ce que cela est devenu.

Arrivés dans cette ville, le mercredi après-midi, l'évêque de Québec se décida à y demeurer jusqu'au lundi suivant, afin d'y pouvoir visiter à loisir les monuments que l'impiété à altérés, mais qu'elle n'a pu détruire. Le premier objet sur lequel se portèrent ses regards fut l'église métropolitaine, laquelle vue du dehors peut disputer avec le premier édifice qui soit au monde. Elle est de structure gothique, c'est-à-dire d'un genre qui admet beaucoup plus d'ornements que le grec. Aussi ne les a-t-on nullement épargnés. Que l'on se figure en effet une basilique 500 pieds

de long, de 200 de large, des murs ayant 60 pieds de carré, le tout revêtu du plus beau marbre blanc, enrichi de festons, de pyramides, d'arches, de niches, de statues des meilleures maîtres et de toute taille, au nombre de plus de 4000, sans compter celles qui sont dans l'intérieur. Faites le tour de cet immense édifice, montez sur le toit, réitérez cette visite tous les jours, pendant une semaine ; partout vous trouverez du marbre blanc, partout des statues que vous n'aviez pas encore aperçues et dans l'exécution desquelles vous n'apercevez aucun défaut. Les arcs-boutants qui défigurent les autres églises gothiques [1] sont devenus des ornements pour celle-ci, par l'uniformité avec laquelle ils sont placés, par les rampes élégantes dont on les a ornés, par l'usage que l'on a su en faire, les uns contenant des escaliers pour parcourir plus aisément le toit, les autres des dalots pour l'écoulement des eaux. A travers ces arcs-boutants sont pratiquées de longues enfilades de portes pour communiquer à divers étages, d'une extrémité à l'autre du toit. Ces portes au nombre de plus de 40, qui ont pour épaisseur celle même des arcs-boutants, ne sont pas destituées d'ornements, comme on le pourrait croire ; au-dessus de chaque porte, il y a une niche des deux côtés et dans chaque niche une statue ; de sorte que soit en allant ou en venant, vous apercevez toujours devant vous autant de niches et de statues que de portes, sans compter toutes celles qui terminent les pyramides quadrangulaires en très grand nombre, les unes plus hautes, les autres plus basses, suivant les places qu'elles occupent ; car tout ici est dans l'ordre le plus parfait et le plus symétrique. Mais ce qui mérite surtout de fixer les regards, c'est cette superbe façade, ce portail de 200 pieds de front sur une hauteur proportionnée, avec un perron de même largeur, élevé de cinq marches et qui vous donne à choisir sur cinq portes pour entrer dans la basilique nommé le dôme, dans l'usage du pays. C'est

---

1—C'est une erreur, comme nous l'avons vu plus haut. Comme science de construction, je crois que les arcs-boutants de Milan ne valent pas ceux des églises gothiques de France. Il y a trop de fer !

dans ce riche portail que se trouvent les plus grandes et les plus belles statues [1]. Que l'on donne au dôme de Milan une place aussi vaste que celle qui se trouve au-devant de la basilique de S. Pierre de Rome, et il pourra soutenir le parallèle avec celle-ci, s'il ne l'emporte pas, et quant à la matière et quant à la richesse des ornements. Il est vraisemblable que si Napoléon avait maintenu plus longtemps son autorité, il aurait fait abattre quelques douzaines de maisons pour donner une plus belle vue au dôme, car il l'avait pris sous sa protection, depuis qu'après avoir été couronné empereur à Paris par le Pape, il était venu à Milan se faire couronner roi d'Italie par le cardinal Caprara, qui en était archevêque. Le portail et les longs pans extérieurs n'ont été achevés que par ses soins, car ils étaient imparfaits, comme l'est encore une partie du toit, couverte en tuiles, que l'on fait disparaître à mesure que l'on avance la couverture de marbre. Nul part ailleurs on ne s'est avisé de couvrir un toit en marbre. Par la manière dont on le cimente ici, il est aisé de concevoir qu'il n'y en a point de plus étanche. En un mot, il semble que l'on ait voulu épuiser en faveur de cette église l'abondante mine de marbre blanc du Lac Majeur *Lago Maggiore*, comme la liste de tous les saints connus dont elle porte les images.

Le dôme de Milan a 100,000 francs de rente. On prend, chaque année, sur cette somme ce qu'il faut pour l'entretien du culte et du clergé qui y est attaché. Tout le surplus est employé à l'avancement du dehors qui ne se finira peut-être jamais, tant il y

1—En fait, ce portail n'a pas tous les mérites que lui attribue l'évêque de Québec. En grande partie en style de la Renaissance—on l'a corrigé un peu après coup—, il est disparate, plat et manque de caractère. La chose est tellement évidente, que l'on demande depuis des années qu'il soit remplacé par un autre du style de l'église. Le dôme de Milan est certes une merveille par la richesse des matériaux et le nombre phénoménal de ses statues; mais il convient de dire que l'intérieur est bien inférieur à celui des belles églises gothiques de France, la nef laissant beaucoup à désirer. Les Italiens n'ont jamais bien compris ce qui fait la beauté du gothique.

a encore à faire et tant c fait peu chaque année. Cependant ce n'est qu'après le dehors fini, que l'on se propose de donner au dedans la perfection qui lui manque.

Ces deux mots *Mariæ nascenti*, que l'on voit écrits en grosses lettres d'or au-dessus de la principale porte du dôme, annoncent aux étrangers quel en est le titulaire. Une autre inscription au-dessus de la même porte, mais en dedans du dôme, apprend qu'il a été consacré par S. Charles Borromée, vers la fin de XVIme siècle, et que le maître-autel avait eu pour consécrateur Martin V ; ce qui n'a pu être qu'à son retour du concile général de Constance, où il fut élu Pape, c'est-à-dire en 1414. Il n'y a donc pas moins de cinq siècles que cette basilique est en chantier. Elle est divisée en cinq nefs dont les arcades sont soutenues par 160 piliers ou colonnes de marbre de 20 pieds de tour. La voûte faite de briques n'a aucun ornement, si ce n'est un ancien enduit qui est tombé en plusieurs endroits. L'édifice étant en croix, il s'y trouve deux chapelles principales dans la croisée, pourvues l'une et l'autre de statues de taille héroïque, représentant les principaux prophètes de l'ancienne loi. Ces deux chapelles sont noblement et richement ornées. Il y a de chaque côté de l'église beaucoup d'autres autels moins considérables, l'un desquels est l'objet particulier de la dévotion des fidèles, parce qu'au-dessus est conservée la croix que S. Charles porta, ayant les pieds nus et la corde au cou, dans une des processions qu'il fit durant la peste de Milan. Au haut du rond-point de l'église, au moins à 50 pieds de distance du pavé, se conserve avec encore plus de religion le S. Clou venant de la Croix de N.-S. aussi porté processionnellement par le saint archevêque dans le temps de la même peste. On le descend encore de là tous les ans, et on le porte par la ville dans une procession qui se fait à un jour fixe.

Plus des deux tiers de l'église sont pavés en marbre. Vers le bas, il y a encore quelques parties qui sont en briques. Aux deux angles qui séparent les deux principales chapelles d'avec le chœur, il y a deux chaires ou ambons qui s'étendent des deux côtés de l'angle, et occupent environ douze pieds chacune le long des murs

auxquelles elles tiennent. On y monte par des escaliers cachés dans la boisure.

Le chœur n'occupe pas toute la largeur du rond-point ; il est éloigné de chaque côté, d'une dizaine de pieds, en sorte que l'on peut tourner autour et admirer les bas-reliefs de marbre blanc dont il est revêtu ; les uns représentant les mystères de la Sainte-Vierge, les autres les actions mémorables de S. Charles.

Le maître-autel n'est pas au fond du chœur, mais au milieu et environné des stalles des chanoines. Ce chœur est séparé, par un premier balustre, d'un espace réservé pour les autorités civiles dans les grandes solennités, mais où tout le monde entre pêle-mêle, dans les dimanches ordinaires. Au-devant de cet espace est un second balustre qui le sépare de la nef. Chacun des deux balustres a son ouverture au milieu, et il faut nécessairement passer par les deux, si l'on veut communiquer de la sacristie au sanctuaire.

Contre l'usage des autres cathédrales, le Saint Sacrement est conservé au maître-autel de celle de Milan. Six lampes y brûlent continuellement. Le jour, on y tient, en sus, six cierges allumés. Le sanctuaire est d'une obscurité sans pareille ; ce n'est pas que les ouvertures y manquent ; car dans l'étendue du rond-point, il y a trois fenêtres vitrées, chacune de 8 à 10 pieds de large sur 40 à 45 de hauteur. Mais les vitres sont tellement chargées de peintures, suivant l'ancien goût, qu'elles n'éclairent pas beaucoup plus que si on les eût couvertes de volets, et la peinture en est si mal faite, que l'on ne distingue pas plus ce qu'on y a voulu représenter, que si c'était un simple barbouillage sans objet.

Les offices solennels du dôme de Milan sont annoncés par le son de trois cloches dont la plus petite est de 10,000 livres pesant, la seconde de 15, la grosse de 25,000. Au lieu de cordes, elles ont de longues verges de fer, et on les sonne avec des pédales faites comme celles des tourneurs. Il y a dans la métropole de Milan des fonts baptismaux, et une paroisse dont le curé est Mgr Oppizoni, archiprêtre ou premier dignitaire du chapitre. De deux sacristies qu'il y a dans cette église, celle qui est du côté de l'évan-

gile est entièrement à l'usage des vicaires et autres prêtres employés à la desserte de la paroisse. Elle a son linge, ses ornements, ses chantres, ses clercs à part, et certains autels de ce côté de l'église, affectés aux messes et autres offices propres de la paroisse. L'office public des chanoines sert aux paroissiens, les jours de dimanches, de fêtes et de concours, telles que sont les processions. Un officier du chapitre y fait l'annonce des fêtes et jours de jeûne.

La sacristie du chapitre est à l'opposite de l'autre, et ne sert qu'aux chanoines et aux prêtres et clercs attachés au service du chœur. Elle s'appelle le trésor, et nonobstant les déprédations des Français, ce trésor n'est pas épuisé : il contient encore des objets très précieux, tels que de beaux ornements pontificaux de diverses classes, un crucifix et des chandeliers d'argent massif d'une grandeur demesurée, des vases sacrés, anciens et nouveaux, dont quelques-uns sont très curieux tant pour la forme que pour la matière, deux statues d'argent de taille humaine, représentant l'une S. Ambroise, l'autre S. Charles Borromée, tous deux en habits pontificaux. La mitre de S. Ambroise est dorée et sa face a des yeux de diamant, ce qui produit un singulier effet. Il y a en outre six bustes aussi d'argent, reste de douze qu'il y avait précédemment, représentant d'anciens évêques dont la sainteté a honoré cette église. Ces statues et ces bustes sont exposés dans les grandes solemnités aux deux côtés de l'autel, et présentent un aspect très imposant.

Mais le plus riche trésor que possède le dôme de Milan, c'est le corps de son saint archevêque, le cardinal Charles Borromée, chargé, à l'âge de 22 ans, de ce vaste et important diocèse et et qui, en 24 ans d'épiscopat, a plus fait pour la religion, que vingt évêques n'avaient fait avant lui et que quarante ne feront peut-être après. On sait quelle fut sa charité dans les calamités publiques, son zèle pour l'encouragement de la piété, sa persévérance à rétablir la discipline ecclésiastique par les six conciles provinciaux et les onze synodes diocésains qu'il assembla. Il mourut le 4 novembre 1584. Par le malheur des temps, une

partie de ses sages règlements sont tombés en désuétude ; mais du moins on a conservé une singulière vénération pour sa mémoire, et la tenture déjà faite, à cette date, de 26 pièces de tapisseries entre les piliers qui bordent la grande nef du dôme, tapisseries qui contiennent toute l'histoire de sa vie, depuis la naissance jusqu'à la mort, est une preuve de la solennité avec laquelle on veut célébrer sa fête, puisqu'elle ne doit avoir lieu que dans quinze jours.

C'est au haut de cette nef et au milieu de la croisée de l'église, qu'est placée sa confession dans un caveau admirablement orné. On y descend par un escalier de marbre ou de travertin, dont l'entrée est dans l'un des côtés extérieurs du chœur. On laisse, à droite, dans ce caveau, un petit chœur où les chanoines descendent l'hiver pour y faire les offices de la semaine, comme dans un lieu moins froid, devant un autel où l'on conserve les reliques de S. Jean Bon, ancien évêque de cette ville. En tournant à gauche, vous trouvez la confession de S. Charles, chapelle haute de 8 pieds, large d'autant, longue de 24, pavée de marbre, tapissée de drap d'or avec des baguettes et des tringles d'argent pur et très bien poli, un devant d'autel d'argent massif, ainsi que le gradin sur lequel est étendu le corps du saint cardinal, revêtu de tous ses ornements pontificaux, ayant même une crosse à côté de lui, le tout renfermé dans une châsse de cristal à barreaux d'argent, de sorte que l'on peut mesurer la longueur du corps, dont il n'y a néanmoins de découvert que la partie de la face qui est au-dessous de la mitre. Cette châsse découverte tous les matins, pendant les messes qui s'y célèbrent en grand nombre, est revêtue d'une boîte doublée en étoffe d'or et de soie que l'on referme aussitôt après. Les messes finies, la porte de la chapelle est close pour le reste du jour ; mais le peuple trouve à satisfaire sa dévotion pour S. Charles, en venant prier autour d'une balustrade placée sur le pavé de l'église, et qui n'est séparée de la confession que par une grille de fer de même étendue que la chapelle même et lui servant de plafond. Il y a toujours des lampes allumées aux quatre coins de cette balustrade, et il faut dire à la louange des fidèles de

Milan, qu'à toutes les heures du jour, on y trouve du monde en prières.

21.—Cette chapelle ou confession du modèle des pasteurs fut le premier endroit où l'évêque de Québec voulut célébrer la messe à Milan. Il y fut assisté et servi à l'italienne par plusieurs jeunes clercs, ayant à leur tête le cérémoniaire de la métropole, en soutane violette avec un surplis sans étole. Vainement M. Turgeon en demanda-t-il une : on ne voulut pas y entendre. Le cérémonial ne l'exige point. Mais il fut bien autrement surpris de voir ces jeunes clercs toucher les vases sacrés, mettre le vin et l'eau dans le calice, le couvrir et le découvrir sans plus de façon, dans tous les temps de la messe. Avec le temps il s'accoutumera à tout cela.

Il n'y a point de canons sur l'autel lorsqu'un évêque célèbre, mais un in-folio à gros caractères qui contient tout l'ordinaire de la messe, et qui est d'abord ouvert au-devant de la custode, puis porté au coin de l'épître pour le *lavabo*, puis ramené au milieu de l'autel, puis fixé sur le pupitre, à la place du missel, au commencement de la préface, retiré pour faire de nouveau place au missel, après les ablutions, remis au milieu pour le *Placeat*, enfin porté à l'autre coin pour l'évangile selon S. Jean. C'est un mouvement perpétuel, mais qui est dans le génie des cérémonies italiennes. Là-dessus on ne vous fait pas plus de quartier à Rome qu'à Milan et dans tout le reste du pays.

Le palais archiépiscopal de Milan est séparé du dôme par la largeur d'une rue, sous laquelle S. Charles, étant archevêque, fit pratiquer une communication voûtée pour aller commodément de l'un à l'autre. Ce fut par ce chemin que l'évêque de Québec fut conduit, après sa messe, chez M[gr] Litta, l'un des chanoines et frère du cardinal-vicaire de Rome. Ces chanoines ont leur logement dans une partie de l'archevêché, mais ne sont pas aussi jaloux de les occuper qu'on le désirerait, la plupart aimant mieux demeurer en ville. Ce palais est très grand, ayant deux carrés, mais on n'y trouve plus ni les appartements qu'occupait S. Charles, ni la chapelle domestique où un religieux de l'ordre des Humiliés lui déchargea un coup de fusil. Cette partie de l'édifice, si digne

d'être conservée, a disparu dans des réparations subséquemment faites au palais.

Jusqu'à présent, les archevêques de Milan avaient été tirés des familles nobles du pays. Du moins on ne les prenait que parmi les Italiens. Mais l'empereur actuel d'Autriche, souverain du Milanais, n'a pas jugé à propos de respecter cet usage, et a nommé à ce siège le premier Allemand qui s'y soit peut-être jamais assis. C'est un jeune homme qui annonce du zèle et du désir de bien faire ; mais c'est un étranger, et cette circonstance suffit pour donner de l'humeur au clergé du pays, dont elle recule les espérances. Ce prélat était absent ainsi que son grand vicaire, lors du passage de l'évêque de Québec.

Le palais du gouvernement touche à l'archevêché et déploie une belle façade sur la place qui conduit au dôme.

Cependant il fallait voir en ville quelque chose de plus que le dôme et l'archevêché. Cette journée était belle et l'évêque de Québec voulant en profiter, prit dans une voiture son secrétaire, et un clerc de la cathédrale chargé de les guider. Les pavés de Milan sont assez rudes, mais on y trouve ce qu'il serait à désirer que l'on trouvât aussi à Paris et à Lyon, savoir : des lisières de pierres de taille unies, dans toutes les rues, éloignées l'une de l'autre autant qu'il faut pour recevoir les deux principales roues des carosses, de sorte que le roulage y est fort doux. Si deux voitures se rencontrent, chacun cédant une partie du chemin, on sent la différence qu'il y a de rouler sur des pierres raboteuses ou unies, et l'on apprécie davantage la commodité de celles-ci. On nous fit voir en passant le théâtre de la ville où se faisaient des réparations, et dont le parterre peut contenir 3 à 4000 spectateurs. C'est beaucoup trop pour une ville chrétienne. Un amas assez confus de tentures, de cartons différemment taillés et peints, d'échelles, de cordes, de planches assemblées, de coulisses, de lampes, d'huile puante, etc., voilà tout ce que nous y aperçûmes de plus remarquable. Il est vrai que les décorations théâtrales sont plus calculées pour neuf heures du soir que pour neuf heures du matin, temps où l'on nous fit voir celles-ci.

De là nous passâmes au collège Ambrosien, fondé par le cardinal Frédéric Borromée, neveu et successeur de S. Charles, superbe édifice, mais qui est loin d'avoir les 900 pieds de long que lui accorde fort généreusement la relation de feu M. Butler. L'intention du fondateur était que l'on y maintînt à perpétuité seize professeurs, pour y enseigner gratuitement toutes les sciences. Cet établissement, fait par un archevêque du lieu, devait naturellement demeurer sous la direction de ses successeurs en office. Cependant il paraît que ses vues ont été déjouées, et que le gouvernement s'est graduellement emparé du choix des professeurs, de la direction des études et des revenus destinés au soutien de cet établissement, dont l'édifice, du reste, est fort bien entretenu. Il renferme une belle collection de tableaux choisis, exposés dans six ou sept salles de suite, qui ne paraissent destinées à aucun autre usage. Ces tableaux sont au nombre de 100, entre lesquels celui des Noces de Cana et celui du sacrifice d'Abraham sont particulièrement dignes de fixer les regards des observateurs.

Attenant, à ce collège, est la bibliothèque Ambrosienne qui ne compte pas moins de 70,000 volumes imprimés et de 6,000 manuscrits. On y trouve une édition de Virgile par Pétrone, une copie de Flavius Joseph écrite au second siècle, plusieurs lettres originales de S. Charles. On y trouve aussi un volume contenant les épîtres de S. Paul, en Arménien. Arabe, Cophte, Syriaque et Ethiopien. Dans le même bâtiment est un recueil d'antiques, statues, bustes, inscriptions, etc.

Un autre établissement qui fait honneur à cette ville, est le grand hôpital, *ospidale maggiore ;* il a 100,000 piastres de revenu annuel et peut contenir 2,000 malades suivant les uns, 4,000 suivant les autres. On assure que S. Charles donna tout son héritage pour l'encouragement de cet hôpital, le jour même qu'il lui échut. Il n'y avait réellement que 1,000 malades dans l'hôpital, lorsque l'évêque de Québec le visita, suivant l'information qu'il reçut des chapelains qui en administrent le spirituel, au nombre de [illegible]. Tout le temporel est aux soins d'une commission laïque. On n'imaginerait à peine combien sont nombreux les livres de comptes,

cahiers, journaux, etc., des administrateurs. Ils occupent du haut en bas les tablettes de plusieurs vastes appartements.

Il paraît que cet établissement est redevable de son existence à l'un des ducs de Milan, comme on peut juger par cette inscription qui se trouve au-dessus d'une des principales portes de l'intérieur : "Franciscus Sfortia Dux Mediolani IV, qui Urbis et Gentis imperium soceri morte, amissum recuperavit, ad sustentandos Christi pauperes, dispersa alimenta congessit, atque ex veteri arca ædes ampliter excitavit Ann. J. 1456 prid. id. Aprilis."

Ce ne sont pas seulement les pauvres malades qui sont maintenus aux frais de cet hôpital. Les mêmes fonds servent encore à l'entretien d'un refuge ou hospice, qui est hors de la ville, et où l'on reçoit et élève les enfants trouvés, qui y sont portés en un nombre étonnant, celui de 10 par jour, si l'on en croit les chapelains. Les fous sont aussi reçus dans cet asile du dehors. Des hommes à gage soignent les malades du grand hôpital ; les femmes sont soignées par des filles tirées des enfants trouvés. Mais il est aisé d'apercevoir que tout cela ne vaut pas les Frères et les Sœurs de Lyon, et que l'hôpital de Milan n'est pas, à beaucoup près, aussi bien desservi que celui-là.

On comptait autrefois 230 églises à Milan. Ce nombre se trouve fort réduit, si on retranche celles qui se sont détruites faute de moyens pour les entretenir, et celles, en plus grand nombre, qui ont été changées en casernes, en écuries, en magasins, en corps-de-garde et que le gouvernement Autrichien, quoique catholique, ne se met nullement en peine de restituer. Il y avait quatre séminaires d'Oblats, institués et solidement fondés par S. Charles ; il n'en reste plus qu'un. Les pauvres Claires ou Clarisses de l'ordre de S. François tiennent la seule communauté de filles qui existe dans une ville où il y en avait de tant de sortes. Tous les monastères d'hommes ont disparu. Ces ravages ont commencé du temps de l'empereur Joseph II, célèbre par la guerre qu'il fit à toutes les institutions religieuses. Ils ont été continués par les Français pendant la Révolution. L'empereur actuel, François I, semble vouloir y mettre la dernière main. Il donne de belles

paroles qu'il n'effectue pas. Au contraire, il maintient des principes scandaleux posés par Joseph II, par exemple que la parenté et l'affinité ne sont pas empêchements dirimants au delà du second degré. Les cours de justice de ses Etats prononcent conformément à ce principe, de sorte que l'autorité ecclésiastique se trouve nécessairement et continuellement heurtée et contrariée. Ni la condescendance du Saint-Siège pour lui, ni la réception magnifique qui lui fut faite à Rome, l'hiver dernier, où le Pape le logea dans des appartements de son propre palais, ornés tout exprès à cette occasion, avec une élégance dont on les croyait à peine susceptibles, se resserrant lui-même pour le mettre plus au large, ni les jeux, les fêtes, les courses de chevaux, les illuminations, la dépense de 5,000 écus romains que sa présence coûta à la Chambre Apostolique, ni les avis charitables et paternels qui lui furent donnés de vive voix et par écrit de la part du Saint-Père ; rien de tout cela n'a pu dompter son indocilité, n'exciter sa reconnaissance. Il n'a pas voulu s'apercevoir que la Cour de Rome avait fait pour lui plus qu'elle ne fit jamais pour Charlemagne, son insigne bienfaiteur. A peine de retour à Vienne, François I a donné de nouvelles preuves de son peu de respect pour le Saint-Siège.

De neuf hôpitaux qui existaient à Milan, en sus de celui dont il a été fait mention ci-dessus, il n'en reste plus qu'un seul tenu, avec une propreté remarquable, par des frères hospitaliers de l'ordre de S. Jean de Dieu. Il n'y a qu'une seule salle, mais qui contient 74 lits, ayant chacun une sentence de l'Ecriture Sainte en avant, imprimée sur une planchette. Ces sentences sont très bien choisies, tendant ou à exciter la compassion envers les malades, ou à soutenir la patience de ceux-ci. Dans une partie de la salle, élevée de quelques degrés au-dessus de l'autre, étaient réunis plusieurs prêtres malades. L'évêque de Québec se fit un devoir de visiter ces lits avec un peu plus de détail que les autres. Il s'y trouva un ancien curé qui, le voyant en cravate blanche au lieu du petit collet que portent tous les ecclésiastiques italiens, le menaça de la malédiction portée contre ceux qui refusent de con-

fesser Jésus-Christ devant les hommes. Vainement l'évêque lui montra-t-il la croix pectorale pendant, à son cou, par-dessus ses habits, en preuve qu'il ne rougissait pas de J.-C. ; vainement lui fit-il voir que l'habit qu'il portait, était d'une forme et d'une longueur autorisées par les Canons dans les ecclésiastiques en voyage ; le vieux malade n'y voulut point entendre et ne cessa de lui répéter : « vous ne portez pas le collet, vous rougissez donc de J.-C. et ne pouvez être qu'un mauvais évêque." Il fallut en rester là pour ne pas incommoder les autres malades ; car le bonhomme criait à tue-tête : « vous ne portez point le collet ; vous rougissez donc de J.-C."

La chapelle de la maison, ayant le portail sur la rue, mais assez voisine de la salle pour que l'on puisse, sans sortir, communiquer de l'une à l'autre, est d'une architecture fort intéressante, et les Frères semblent mettre leur gloire à la rendre respectable par l'ordre excellent où toutes choses y sont tenues.

La première église qui se rencontra ensuite sur notre route, fut celle de la Ste-Vierge, connue sous le nom de *Madona della grazie*, ou N.-D. de Grâces. Elle appartenait autrefois aux Dominicains dont le couvent a été changé en casernes. Elle n'a rien de fort remarquable. On parlait beaucoup autrefois d'une Cène de N.-S. peinte en fresque par Léonard de Vinci dans le réfectoire des religieux. Mais elle a eu le sort de presque toutes les fresques, savoir d'être endommagée et en partie effacée par l'humidité du mur. Nous trouvâmes dans cet ancien réfectoire quelque chose de plus digne d'attention ; c'était la dépouille d'un bon peintre mort depuis peu. Il y avait des tableaux de toute taille, des petits enfants très bien peints, mais par-dessus tout, quatre tableaux représentant les quatre saisons, avec une vivacité de couleurs dont on trouve peu d'exemples. Comme le tout était exposé en vente, la tentation d'acheter ces quatre saisons eût peut-être été violente à une moindre distance de Québec.

De la *Madona della grazie*, nous passâmes à la basilique Porcienne, *Basilica Porciana*. Elle était autrefois la cathédrale. Ce fut dans cette église que S. Ambroise alors magistrat, étant

accouru pour calmer le bruit qui s'y était élevé entre les catholiques et les Ariens, au sujet de l'élection d'un évêque, fut lui-même proclamé par un enfant. Elle continua de servir de cathédrale jusqu'à la construction de la basilique Ambrosienne dont il sera fait mention plus bas. Elle est encore une des plus belles églises de Milan par sa forme, par ses décorations, mais surtout par les précieuses reliques dont elle est dépositaire. On admire sa coupole et les fresques qui la décore, et où le peintre semble avoir voulu réunir les mille et milliers d'anges qui environnent le trône de Dieu. Les connaisseurs louent beaucoup le tableau de S. Paul par Gaudentio, qui est dans une chapelle latérale. Le gradin de l'autel principal et l'autel lui-même sont partie en marbre et partie de jaspe, surmonté d'une superbe niche. Mais lorsqu'après avoir fait le tour de l'église, on en vient à considérer la chaire, il n'est personne qui ne soit offensé de sa simplicité au milieu de tant d'ornements. La voûte répond au reste de l'église par sa magnificence. Il y a dans le chœur 75 stalles remarquablement bien sculptées en bois dur. Cela fait assez voir que cette église a servi à une communauté religieuse, car un Chapitre n'aurait pas un si grand nombre de chanoines. En effet les Bénédictins y ont eu un de leurs monastères, et l'on en trouve la preuve dans la sacristie, vaste et bel appartement, plus digne qu'aucune autre d'être comparée à celle de l'église de la Mission à Turin. Or cette sacristie est environnée, au-dessus de la boisure, des portraits très nombreux de tous les cardinaux sortis de l'ordre de S. Benoît.

Le peuple ne connaît plus cette église sous le nom de Basilique Porcienne [1], mais sous le nom de S. Victor, martyr, qui y est spécialement honoré. Ses reliques et celles de S. Satyre sont conservées dans l'épaisseur du mur qui sépare cette église d'avec la chapelle souterraine. Celle-ci, aux quatre coins de son petit sanctuaire, a des tombes bien scellées, pleines d'ossements de

1—Cette basilique n'existe plus, et l'église de S. Victor a été reconstruite en 1560 sur le même emplacement.

martyrs. A l'extrémité la plus éloignée de ce sanctuaire, on montre un poteau de frêne sur lequel S. Victor fut décapité.

L'église paroissiale de S. Eustorge a quelques beaux [illegible] et une chapelle voûtée derrière le chœur, tenant lieu d'église souterraine, et contenant les reliques de S. Magne et de S. Pierre martyrs, dont l'Eglise célèbre la fête le 29 avril. On sera étonné d'apprendre que les monuments des Trois Mages se montrent dans cette église. On prétend qu'ils furent apportés d'Orient par S. Philastergue ; mais on convient aussi que les monuments sont vides, l'empereur Frédéric II ayant fait transporté les corps à Cologne, à la suite d'un siège de la ville de Milan, qu'il voulut priver de ce trésor.

L'église de S. Laurent ou *San-Lorenzo* n'est autre chose qu'une mauvaise imitation de la Rotonde de Rome. On y voit un singulier tableau représentant un S. Dominique, en habit religieux avec des ailes. Il y a un autel sous l'invocation de N.-D. de Pitié, où il s'est opéré plusieurs fois des miracles, notamment au mois d'avril dernier, où une petite fille notoirement impotente fut subitement guérie devant l'image de la Mère de Dieu, représentée dans cette chapelle, non en tableau, mais en une statue bien exécutée. Il n'est pas rare, en Italie, de trouver de ces sortes de statues dans les églises, ordinairement recouvertes d'un tableau qui s'abat comme un rideau, et laisse à découvert la statue et l'élégante niche qui la renferme. Au-devant de l'église de *San-Lorenzo*, se trouve, dans le milieu de la rue, une suite de grandes et vieilles colonnes au nombre de 24, sans liaison entre elles, et cintrées de cercles de fer en plusieurs endroits, sans doute pour les empêcher de tomber sur les passants, ce qui arrivera tôt ou tard. On croit que ce sont des restes d'un ancien temple de Diane.

Les églises de S. Georges in Palazzo et de S. Celse ne présentent rien de remarquable, si ce n'est que le dôme de celle-ci est soutenu par quatre figures d'anges admirablement bien peints. Elle est au fond d'un long portique ; il était plus de midi lorsque nous y passâmes. Il s'y disait une messe basse devant une assistance édifiante et très nombreuse.

Dans le vestibule de l'église de S. Nazaire, qui est de forme octogone, on est surpris d'apercevoir, à 20 pieds au-dessus du pavé, un tombeau sur chaque face, avec différentes inscriptions, dont l'une est conçue en ces termes : " Jacobus Magnus Trivultius Antonii filius qui nunquam quievit, quiescit. Tace." C'est-à-dire : Jacques Magne, fils d'Antoine Trévule, qui fut toujours en mouvement, se repose. Tais-toi." On ne voit pas à quoi cette plaisanterie fait allusion.

Au-dessus de la principale porte, au-dedans de l'église, est une belle peinture ou fresque de l'Ascension de N.-S. ; les autres tableaux sont d'un mérite distingué. Le paradis fait le sujet de la peinture du dôme. Dans le sanctuaire sont les tableaux de quatre SS. archevêques de Milan, dont les corps reposent sous le maître-autel. Cet autel a une admirable niche ornée de quatre colonnes torses de marbre noir, qui lui donnent beaucoup de relief. Les deux bénitiers sont des bassins de marbre blanc, chacun soutenu par un petit ange de même matière, ayant le bassin sur la tête et en soutenant les bords avec ses petites mains, comme pour le tenir en équilibre. Cette idée est très ingénieuse.

Mais si l'on veut voir du marbre de toute espèce et du jaspe, et du porphyre, et du lapis-lazuli et des agathes habilement et admirablement enchassées et en très grand nombre, il faut visiter l'église de S. Alexandre, ci-devant celle des Barnabites, et l'on y trouvera tout cela, non seulement dans l'autel et son gradin et sa niche, mais encore dans la chaire, et dans deux confessionnaux placés de chaque côté de l'église, auprès des deux premiers piliers, et faisant tous deux face au sanctuaire. Ce fut dans cette église, l'une des plus renommées de la ville, que l'évêque de Québec alla célébrer la messe le vendredi, 22. La curiosité de la voir plus en détail entrait bien pour quelque chose dans ce choix. Mais elle fut un peu déjouée ; car au moment où l'on découvrit le gradin et une partie de l'autel, allait commencer un service, et il fallut se hâter ; et comme il arrivait auprès du plus beau confessionnal pour le contempler à loisir, il fut obligé de passer outre, y ayant aperçu un prêtre occupé à entendre les confessions. C'est

quelque chose de touchant que le récit que fait le seul Barnabite demeuré dans le couvent attenant à cette église, des déprédations auxquelles sa maison a été livrée, et du peu d'apparence de rétablissement que laisse entrevoir l'esprit dont le souverain actuel est animé.

Il restait à voir la célèbre basilique Ambrosienne, et il fut réglé qu'on irait y célébrer la sainte messe le samedi. Le désir de l'évêque de Québec eût été de la dire au maître-autel. Pardon, on n'y peut célébrer que sous le rit Ambrosien. Il fallut donc se replier sur une chapelle, et heureusement il y en a en abondance dans les églises d'Italie, comme dans celles de France. Au dôme de Milan, on est encore plus sévère, car il n'y a aucun autel sur le pavé de l'église où il soit permis de célébrer sous un autre rit. Ainsi ce n'est que dans l'église souterraine que le missel romain soit admis.

Eglise de S. Ambroise ! Eglise où il a prêché dans une chaire dont il reste des vestiges, où il a assisté aux offices divins, assis dans un fauteuil de pierre, qui se conserve avec soin et respect, au fond du chœur des chanoines ; d'où il a courageusement repoussé l'empereur Théodose, pour le punir d'un massacre qu'il avait, ou laissé faire imprudemment, ou ordonné, dans un mouvement de colère. Oh ! qu'elle rappelle de chers et touchants souvenirs ! Les portes de cette église, faites de bois de cyprès et revêtues de grilles de bronze, sont assurément très anciennes. Mais les chanoines ne croient pas qu'elles soient les mêmes que le S. évêque ferma contre l'empereur.

23.—Le corps du saint Docteur est enfermé sous le maître-autel avec ceux des martyrs S. Gervais et S. Protais. Plus loin, dans une chapelle de la même basilique, est conservé celui de sa sœur, Ste Marcelline. Une statue de la sainte en marbre blanc, à genoux sur un sarcophage qui s'élève de derrière l'autel, tient lieu de tableau à cette chapelle et produit un très bon effet. L'évêque de Québec aurait désiré contempler à découvert les ossements du saint archevêque et des deux SS. Martyrs qui attendent avec lui la résurrection des morts ; il fut encore privé de cette satis-

faction. Le chapitre était alors en vacances, et de trois chanoines qui ont les clefs de cette confession, deux se trouvaient absents.

Il y a dans cette église, un peu au-dessous de la chaire, une petite colonne de granit d'environ 8 pieds de haut, et sur cette colonne un serpent d'airain. On ne sait à quelle occasion ce monument a été apporté en ce lieu. Peut-être est-ce un ex-voto introduit à la suite de quelque calamité publique. Quoiqu'il en soit, des voyageurs protestants n'ont pas manqué de dire, dans leurs relations, que les catholiques de Milan adoraient cette image. Ce n'est là qu'un article de plus aux calomnies dont ils aspergent l'Eglise en toute occasion. Assurément s'il y a quelque excès à reprocher aux Milanais, ce n'est pas la superstition.

A l'opposite de la chapelle de Sainte-Marcelline, il en est une autre qui contient les reliques des SS. Nabor, Félix, etc. Ainsi l'on voit combien de richesses renferme la basilique Ambrosienne, plus respectable sous le point de vue de la piété que sous celui de sa construction, qui n'a rien de remarquable. Il paraît certain qu'elle était d'abord plus petite et qu'elle a été allongée par la suite, car jusqu'à un certain endroit, les arcades qui la joignent à ses bas-côtés sont de forme gothique, au lieu que les suivantes sont voûtées à la grecque.

Après avoir été, pendant plusieurs siècles, métropole de Milan, cette basilique est devenue une collégiale. Un des chanoines demeurant dans une maison dépendante de l'église et qui accueillit l'évêque de Québec, avant et après la messe, l'égaya beaucoup par le récit de l'artifice dont il avait usé, pour empêcher les avides révolutionnaires de France d'enlever les lames d'or massif dont le grand autel de la basilique est environné. Il réussit complètement contre l'attente de ses confrères effrayés, qui croyaient cette richesse perdue sans retour.

24.—Il n'y a pas grand éloge à faire de l'archiprêtre de l'église de S. Fidèle, où l'évêque de Québec alla dire la messe, le dimanche. Passons à la grand'messe du dôme, où il eut soin d'assister, ce jour-là, pour prendre une idée de la liturgie Ambrosienne. Voici ce qu'elle offre de plus remarquable.

Le célébrant précédé de plusieurs clercs, dont l'un porte le bénitier, entre au chœur, revêtu d'un pluvial, en chantant : *Pax vobis.* Le chœur répond à demi voix : *et cum spiritu tuo.* Un chantre entonne l'anticnne *Asperges me*, etc., après laquelle on chante tout au long le psaume *Miserere.* Cependant le célébrant asperge l'autel tout autour, puis les chanoines et le chœur, etc., enfin la partie du peuple qui se trouve entre les deux balustres. L'aspersion finie, ainsi que l'oraison qui la termine, le célébrant retourne à la sacristie, pendant que l'on chante au chœur tierce et sexte. Il revient habillé en chasuble, précédé d'un seul acolythe, tenant un cierge allumé, du thuriféraire avec l'encensoir fumant, d'un cérémoniaire en soutane violette, avec un petit surplis par-dessus, et ayant sur la tête un calotte de chagrin ou de maroquin qu'il ne laisse point de toute la messe, du sous-diacre, et enfin du diacre portant l'étole par-dessus la dalmatique. L'acolythe, en arrivant, donne son cierge au sous-diacre qui va le porter sur l'autel. Le *Gloria* et le *Credo* entonnés par le célébrant sont continués en musique par des clercs placés au-devant de l'orgue, qui les accompagne. Ils chantent aussi en musique le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*, et disparaissent après chacune de ces pièces, sans que l'on puisse discerner où ils vont, ni d'où ils reviennent au besoin. Les chanoines debout font la confession entre eux, deux à deux, pendant que le célébrant la fait avec ses ministres, qui se tiennent chacun à une extrémité de l'autel, tout le temps qu'il n'a pas besoin d'eux. Au lieu de *Dominus vobiscum*, le célébrant chante *Pax vobis* vers le missel, sans laisser le coin de l'épître et sans se retourner vers le peuple. Après la première collecte, un bénéficier monte à celui des deux ambons qui est du côté de l'évangile, et y chante une leçon de l'Ancien Testament. Après une seconde collecte, le sous-diacre s'y rend aussi et y chante l'épître. Le graduel est entonné de là par un ecclésiastique revêtu d'un long manteau noir doublé de soie de la couleur du jour. Le thuriféraire, le cérémoniaire, un clerc portant le livre des évangiles, enfin le diacre paraissent à leur tour dans cette tribune. Le

diacre y chante l'évangile, disant au commencement non *sequentia* mais *lectio sancti evangelii*, etc.

Le même officier qui avait entonné le graduel, avant de quitter l'ambon, annonça en latin la vigile de la Toussaint pour le samedi suivant. Puis, un prédicateur, du haut de l'ambon placé au côté opposé, donna au peuple une bonne instruction en italien sur l'évangile du jour.

Le sermon fini, voilà que deux hommes vêtus de blanc et coiffés en noir, se présentent à l'entrée du balustre le plus voisin de l'autel, et six femmes revêtues et coiffées de même, à l'entrée de l'autre balustre. Le célébrant s'y rend et reçoit les offrandes des uns et des autres, qu'il dépose dans deux urnes d'argent présentées par des clercs. Ces offrandes sont des pains azymes et des phioles de vin. On les porte à l'autel. Le célébrant assisté de ses ministres en prend ce qu'il faut pour le saint sacrifice, le reste est envoyé à la sacristie. Cependant un bénéficier, assisté d'un clerc portant un bassin d'argent, va trouver à son tour ceux et celles qui ont présenté le pain et le vin, et tandis qu'il leur fait baiser l'instrument de paix, chacun d'eux met dans le bassin une petite pièce de monnaie. Le bassin est déposé sur l'extrémité de l'autel, du côté de l'évangile. Les chanoines quittent leurs stalles, font, à la file les uns des autres, le tour de l'autel, montent, en passant, au coin de l'évangile, le baisent et bénissent le bassin. Quelques-uns y jettent une petite pièce. Cependant le célébrant fait l'offertoire et entonne le *Credo* après. Il ne se lave les mains qu'au moment de la consécration et immédiatement avant *qui pridie quam pateretur*. Six flambeaux sortent en ce moment de la sacristie. Ceux qui les portent s'agenouillent sur une seule ligne devant l'autel, les élèvent très haut pendant les deux élévations, sans néanmoins cesser d'être à genoux. La lumière qu'ils répandent dans un sanctuaire aussi obscur, jointe au silence qui règne en ce moment par toute la basilique, produit un effet imposant et sublime. Les flambeaux sont emportés aussitôt après. Quoique le Saint-Sacrement soit conservé ici au maître-autel, contre l'usage des autres cathédrales, on n'y donne cepen-

dant pas la communion. Après les ablutions, le célébrant reçoit à laver. Il chante la bénédiction précédée de plusieurs versets, puis après avoir fait le signe de la croix sur l'autel, au coin de l'évangile, il se retire avec ses officiers, sans qu'on puisse voir s'il recite l'évangile en chemin ou non, tandis que les chanoines chantent none.

L'église de S. Satyre où nous voulûmes assister à vêpres, ce jour-là, se trouva si longtemps occupée par des catéchismes d'enfants, que l'on y faisait dans tous les coins, qu'il était presque nuit, lorsque vêpres commencèrent, et qu'il fallut les abandonner au second pseaume.

La relation de feu M. Butler fait mention d'un célèbre écho qui répète 40 fois les mêmes paroles, formé par deux murs parallèles dans la maison de campagne du Seigneur Sermonetti, située à trois milles de Milan. Une telle merveille aurait sans doute valu la peine d'une petite excursion ; mais des personnes auxquelles on peut s'en rapporter, disent que la chose a été exagérée de beaucoup, qu'à la vérité il y avait un écho dans cette maison de campagne, mais non aussi extraordinaire, et qu'au surplus un des murs qui le produisaient a été abattu depuis plusieurs années.

25.—Il s'agissait de faire route le lundi. D'un grand nombre de voiturins qui se présentèrent, M. Turgeon prit de préférence Pierre Dei, de Florence, comme le mieux recommandé. Il avait une bonne voiture, trois forts mulets, de la bonne humeur, de l'honnêteté, de la persévérance. Il se chargea de nous conduire à Rome pour la somme de £23. Nous devions nous nourrir à nos frais, par conséquent manger seuls, lorsque la compagnie ne nous conviendrait pas. Libre à nous de nous associer deux autres personnes dans la voiture, en déduction du prix total ; mais il ne s'en présenta pas, et nous n'en fûmes que plus en liberté. John, à l'ordinaire, avait sa place auprès du cocher, dans cette partie de la voiture que l'on appelle le cabriolet.

Nous partîmes de grand matin, passâmes par une petite place du nom de Marignan, et arrivâmes avant-midi à Lodi, jolie ville élevée, fortifiée, et célèbre par une victoire que Bonaparte

a remporté près de là sur les Autrichiens, en 1796, au lieu appelé le pont de Lodi sur l'Adda. On arrive à Lodi par un beau chemin, bordé de deux rangées de plaines ou de platanes, qui ne se sentent pas plus de l'automne, que si nous étions au mois d'août. Quant aux peupliers de Lombardie, on n'en voit pas plus dans ce pays, que de trembles à la Pointe-aux-Trembles. Les ouvriers qui dominent dans toutes les petites villes depuis Novarre jusqu'à Plaisance, sont les cordonniers : les boutiques en sont pleines des deux côtés des rues. Des chaussures de tout cuir, de tout prix, de toute espèce, y sont exposées à toutes les fenêtres, comme les andouilles et les saucissons. Lodi est à environ six lieux de Milan. Nous n'y demeurons que le temps nécessaire pour dîner, et allons coucher à un village nommé Casal-posteriore, à l'entrée du Plaisantin.

Nous voici hors des Etats d'Autriche et sur les terres de Marie-Louise, ci-devant impératrice de France, maintenant duchesse de Parme, de Plaisance et de Guastalla. Séparée de Napoléon, son époux, et du ci-devant roi de Rome, son fils qui est élevé à la cour d'Autriche, elle vit, dit-on, dans la solitude et dans les larmes. Sa souveraineté, quoique très petite, ne doit pas même passer à son fils, mais est reversible à l'infante d'Espagne, ci-devant reine d'Etruria, le congrès de Vienne de 1815 n'ayant pas jugé que la seigneurie de Lucques, donnée en principauté, fût suffisante pour la dédommager de la Toscane, rétablie en grand-duché en faveur d'un archiduc d'Autriche qui, aussi bien que Marie-Louise, est sous l'entière influence de l'empereur.

Pour arriver à Plaisance qui est sur le Pô, nous laissons à droite la célèbre ville de Pavie, et à gauche celle de Crémone, toutes deux à une assez petite distance de notre route. Nous ne sommes plus dans une saison où l'on puisse s'amuser en chemin. Les routes sont encore belles, mais pourraient se gâter par la continuité de la pluie ; car il en tombe tous les jours, et la lune, quoique renouvelée du 19, n'est pas moins pluvieuse que le dernier quartier de la précédente.

Nous traversons rapidement Plaisance sans nous y arrêter. A

la porte d'entrée de toutes les villes depuis Turin, il se présente une garde qui vous demande vos passeports pour les faire viser, et le soldat qui vous les rapporte, au bout de quelques minutes, ne manque pas de vous demander la pièce. Quelque peu de temps que vous soyez dans une place, une autre garde, à la porte de sortie, ne manque pas de vous assujétir à la même formalité. Si vous passez d'un territoire d'un prince à celui d'un autre, on se met en devoir de visiter votre bagage. L'espérance des douaniers est que vous rachetiez cet assujettissement, en leur faisant offre de quelque argent, et ils ne sont jamais plus mortifiés que lorsque vous les laissez faire, car alors ils n'ont plus droit à votre libéralité. Un voyageur qui est assuré de n'avoir avec lui aucun effet de contrebande, n'a donc rien de mieux à faire que de les engager à cette visite. Ils en sont bientôt lassés et désappointés dans leurs espérances.

Nous arrêtons pour dîner, à un bourg nommé Fiorenzuola; il n'était pas encore midi. L'évêque de Québec voulant profiter de cet intervalle pour aller adorer le Saint-Sacrement dans la première église qu'il pût atteindre, en trouva la porte fermée. C'est un usage assez universel en Italie de fermer les églises aussitôt après la dernière messe, et de ne les rouvrir que vers le soir. Un religieux qui venait de ville, voyant ce que cherchaient ces étrangers, leur fit signe d'attendre et leur ouvrit une autre porte que celle où ils heurtaient. C'était celle d'un couvent de Franciscains de l'étroite observance, auxquels appartient cette église. Quelques bons religieux, au nombre de sept à huit, se trouvaient réunis à la porte du réfectoire et sur le point d'y entrer pour dîner; ils partageaient entre eux une bouteille de vin. C'est peu de chose. Les vins sont si doux et si faibles en Italie, que chacun d'eux eût pu la boire tout entière sans commettre d'excès. Ils en voulurent faire politesse aux deux hôtes qui leur survenaient et qu'ils ne connaissaient pas ; mais ceux-ci venus pour toute autre chose, se hâtèrent de remplir leur objet, et gagnèrent l'église, qui est en vérité un vrai bijou accompli sous tous les rapports de con-

struction, d'ornements, de goût et surtout de propreté. Les religieuses auxquelles elle appartint autrefois, n'auraient pu la tenir en meilleur état que ne font ces moines.

Ayant compris par quelques paroles de M. Turgeon que le personnage qui leur rendait visite était un évêque, ils redoublèrent d'attention et d'honnêteté envers lui, pendant le temps qu'il prit pour faire le tour du monastère, qu'il trouva également remarquable par sa propreté et sa noble simplicité. Lorsqu'il en sortit, le gardien voulut le reconduire à l'auberge ; il s'y refusa absolument. Les religieux, pour s'en dédommager, l'envoyèrent saluer, pendant son dîner, par un chanoine de collégiale, leur pensionnaire, mais dont la visite fut très insignifiante, le brave homme ne connaissant nullement le français et n'étant pas capable de parler latin. Il n'est pas le seul qui se soit trouvé dans la confusion sur cet article, pendant le voyage de l'évêque de Québec en Italie. Ce n'est pas qu'ils ignorent la langue, mais c'est que plusieurs ne se sont jamais exercés à la parler. Combien d'ecclésiastiques suffisamment instruits en Canada et qui, dans l'occasion, éprouveraient la même difficulté, par le peu de cas qu'ils font de l'exercice de la locution latine ! Puisqu'il est vrai qu'à ne pas pratiquer sa propre langue, on parvient à ne la pouvoir plus parler ; à plus forte raison doit-on se trouver au dépourvu, lorsqu'il s'agit d'une langue morte, si on ne la connaît que dans les livres !

Nous arrivâmes, à soleil couché, à une petite ville nommée *Borgo di San Donino.* L'évêque de Québec, ayant aperçu, le soir, une église dont l'entrée n'était séparée de l'auberge où il logeait que par la largeur de la rue, profita du retard du voiturier, le lendemain matin, pour y aller entendre une messe avant de partir. Il trouva qu'il s'en disait quatre à cinq en même temps. L'église lui parut plus grande qu'il ne l'avait jugée d'abord. Avant qu'il sortit, des chanoines entrèrent au chœur et commencèrent à réciter matines. Enfin, le jour se développant, il aperçut le dais et le trône d'un évêque, et comprit (ce qu'il était bien éloigné de soupçonner jusqu'alors) qu'il se trouvait dans une cathédrale.

Il lui était permis de ne pas s'y attendre, d'après le nom de Bourg que porte cette ville composée de 4000 âmes.

27.—Pour le moment, il ne fut pas possible d'en savoir plus long sur le compte d'un endroit d'où il fallait partir incessamment et par un temps assez désagréable. Il s'agissait de savoir s'il serait possible ou non de passer la rivière du Taro grossie par plusieurs jours consécutifs de pluie. Elle est à trois lieues et demie de la ville que nous laissions. Nous y arrivons vers midi. Beaucoup de voitures nous y avaient devancés. Il fut décidé qu'elle n'était pas passable, et que le bateau-pont sur lequel on a coutume de la franchir, ne pouvait se mettre en traverse sans risquer d'être emporté par les flots. Ce bateau n'est pas conduit à l'aviron, mais par une cordelle comme quelques-uns de nos bacs. Si elle venait à rompre dans de grosses eaux, il pourrait dériver très loin, non sans danger pour les voitures et pour les voyageurs. Couchera-t-on sur le bord de cette rivière? Peut-être ne sera-t-il pas plus possible de la passer le jour suivant, surtout si la pluie continue? Et où loger? La seule auberge et très méchante qui soit auprès, est déjà surchargée de monde. A trois personnes par lit, il n'y a pas de quoi loger les étrangers déjà rendus, sans compter ceux qui arrivent à tout moment. Retournera-t-on à Borgo? C'est découdre trois lieues et demie de chemin, qu'il faudra retracer pour la troisième fois, lorsqu'il y aura passage sur la rivière. L'évêque de Québec se décide pour ce dernier parti. Dei s'y prêta avec quelque peine, mais on ne raisonne pas. Un voiturin moins honnête que lui n'y eût pas voulu entendre. Nous rentrons donc dans la ville, à soleil couchant. Autre misère: il ne s'y trouve plus d'auberge. Celle où nous avions logé la nuit précédente, ne voulut pas de nous. On y attendait la duchesse douairière de Modène avec un grand accompagnement. Inutilement observa-t-on que cette princesse ayant aussi le Taro à passer pour venir, nous n'aurions plus besoin de l'auberge si elle venait, parce que ce serait le signal que nous y pourrions passer comme elle, et que tant qu'elle ne le passerait pas, elle ne pourrait occuper l'auberge. Tout cela fut inutile.

Condamné à loger dehors, l'évêque de Québec se rappela qu'il était près d'une cathédrale, par conséquent de l'évêché. Il envoie M. Turgeon sommer l'évêque de donner l'hospitalité à un de ses confrères. La proposition fut acceptée et nous nous y rendîmes aussitôt. Le voiturin et les mulets logèrent où ils purent ; mais la voiture fut introduite dans la cour de l'évêché, et il y eut place chez l'évêque hospitalier pour les deux voyageurs et pour le fidèle John.

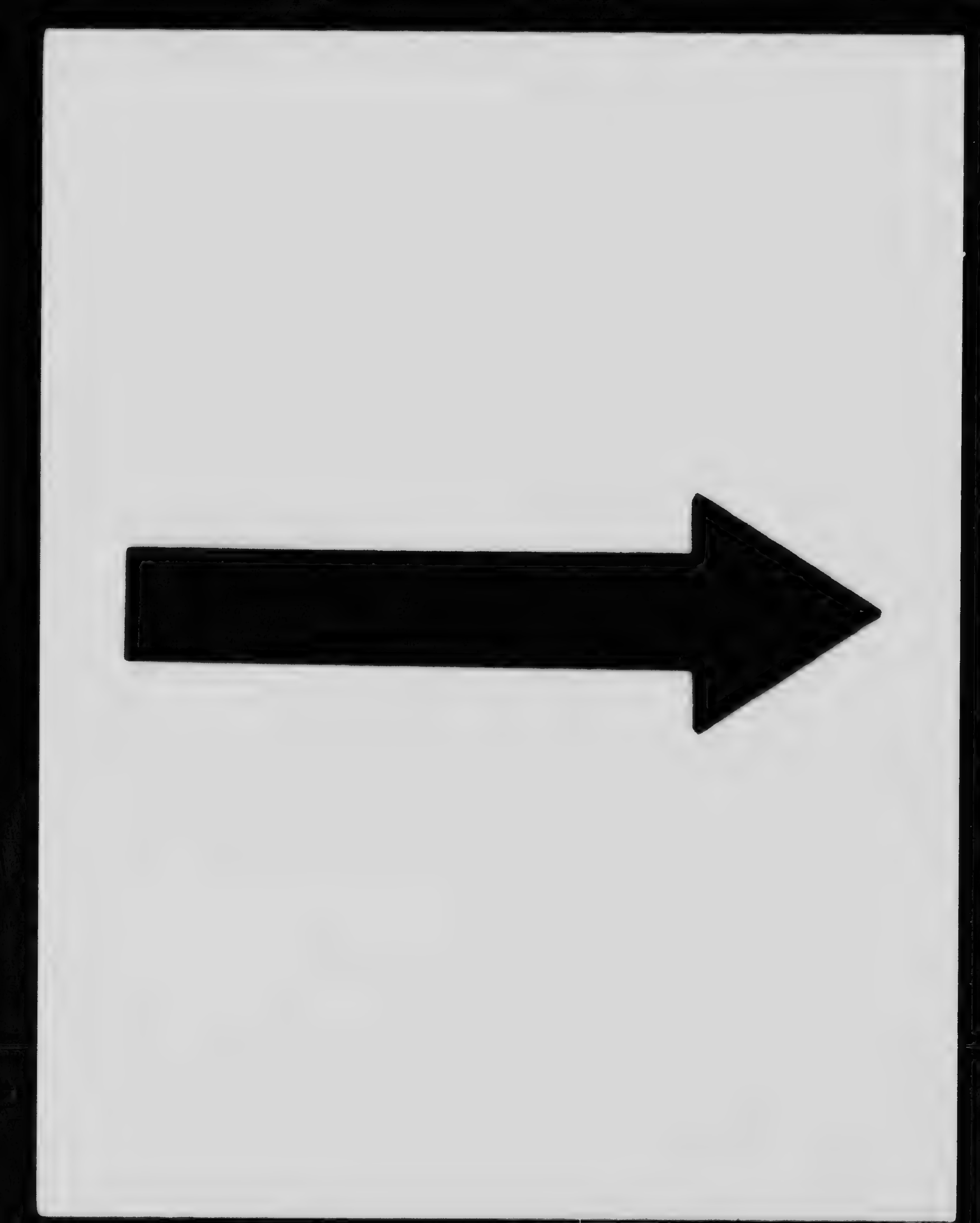
L'évêque qui est le comte Louis de San-Vitale, âgé de 47 ans, n'en montrant pas 36, a été promu à ce siège depuis environ deux ans, sur la nomination de Marie-Louise, sa souveraine. Il n'a qu'un couvent (ce sont des Capucins) et quatre paroisses dans sa ville épiscopale, et 36 au dehors. Son diocèse n'a que 40 milles de long. La comparaison de cette étendue avec celle du diocèse de Québec offrait une différence assez saillante, pour donner matière à la conversation de la soirée. Le prélat se conduisit envers ses hôtes avec toute l'attention et la politesse qu'il était raisonnable d'attendre d'une personne de son état. Il leur donna de bons lits dans de très grands appartements, et aurait bien pu loger 40 étrangers sans se mettre à l'étroit ; car son palais est un édifice immense à plusieurs étages, dans lequel il demeure seul avec son secrétaire et quatre à cinq domestiques. Il parle français et son secrétaire aussi. Le lendemain, il fit dire la messe dans sa chapelle domestique à l'évêque de Québec, qui eût préféré l'église à laquelle le palais est contigu. Mais ce n'est pas l'usage des évêques en Italie. Ils ne paraissent même aux offices publics de leur cathédrale, que dans les grandes fêtes de l'année.

28.—Celui-ci nous apprit que l'évêque voisin, celui de Plaisance, âgé de 86 ans, n'avait que trois à quatre ans d'épiscopat, et que lorsque la princesse Marie-Louise le nomma au Pape, celui-ci ne put s'empêcher de dire : " Que faites-vous là ? Vous voulez que j'établisse cet évêque à l'âge où il devrait résigner, s'il était déjà promu." Il lui accorda néanmoins des bulles, et avec d'autant plus de raison, qu'il connaissait parfaitement bien ce petit diocèse,

l'ayant administré depuis de longues années en qualité de grand vicaire.

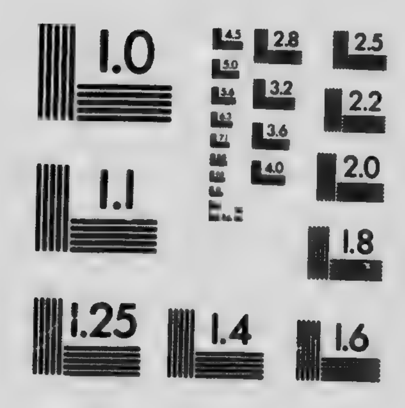
L'évêque de Québec ne voulait quitter Borgo qu'à bonne enseigne, et avec la certitude de n'être pas obligé de s'y replier encore. Le voiturin qui était au guet, apprit de bonne heure que des voitures avaient traversé le Taro, ce matin, et ne manqua pas de le venir presser de partir. L'évêque hospitalier fit des efforts pour le retenir du moins à dîner ; mais assuré du passage, il aima mieux s'y rendre sans délai et prit congé de lui vers les dix heures du matin. En sortant de la ville, il rencontra la duchesse de Modène avec une longue suite de voitures, ce qui le confirma dans l'espérance de parvenir, ce jour-là même, à Parme sans difficulté. Le temps était fort beau. De bonne heure après midi, il arriva pour la seconde fois sur les bords du Taro, où il fallut attendre près de deux heures pour passer à son tour.

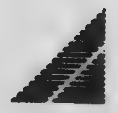
La rivière a en cet endroit trois chenaux. On passe à gué le premier et le dernier. C'est seulement pour celui du milieu, large d'un demi-arpent, qu'il faut faire usage du bateau. Il y passa dans cette seule journée une centaine de voitures, tant de celles qui venaient que de celles qui allaient. Le traversier, qui a coutume de demander un écu par voiture, profita de la circonstance pour doubler son tarif, et comme il met environ vingt minutes à charger, à passer et à décharger, et que son bateau contient trois voitures, il s'ensuit que par vingt minutes il gagnait six piastres. C'est ce que l'on appelle savoir profiter de l'occasion. Au surplus, la princesse de Parme a senti l'inconvénient de cette traverse ; car elle a fait commencer, depuis environ trois ans, un superbe pont, qui donnera lieu de franchir sans frais et sans retard toute cette rivière. Les piliers de pierre, au nombre de 18, sont entièrement finis, et l'on commence à bander les arcades de briques qui doivent les joindre les uns aux autres et supporter le pavé du pont. On y travaillait lors de notre passage avec beaucoup d'activité, et ce n'étaient pas seulement des hommes qui exécutaient ces travaux, mais encore des femmes de journée, les unes portant le boyard, les autres faisant rouler des brouettes, etc.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Il reste une lieue et demie à faire, après le passage de Taro, pour arriver à Parme. Le premier objet qui se présente sur la route, est un arc de triomphe élevé tout auprès du chemin, en mémoire du passage du Pape en 1814, au retour de sa captivité. On y lit cette inscription : " Anno MDCCCXIV, 8° Kal. Aprilis, Pius VII Pontifex Maximus Beatiss. ad Tarum ab exercitibus Fœderatorum primum exceptus, è Gallia in Romanam Sedem postliminio tandem revertens hac processit festaque in urbe substitit horas 45."

On ne se fait pas d'idée de la joie qu'excita non seulement dans toute l'Italie, mais encore dans toute la France, le retour du Pape. Napoléon, forcé de le mettre en liberté pour se ménager un peu de popularité dans la décadence de ses affaires, ne voulut pas lui permettre de retourner par la même partie de la France par où il était venu de Savone à Fontainebleau, parce qu'il craignait qu'il ne fit trop de sensation parmi des peuples qui le connaissaient déjà, et lui avaient donné de grands témoignages d'intérêt et de vénération. Il l'obligea donc de prendre sa route par les départements du midi. Mais cette précaution fut inutile. Partout les peuples vinrent en foule se prosterner aux pieds du Vicaire de J.-C. Les protestants de cette partie de la France montrèrent un empressement à le vénérer peu inférieur à celui des catholiques. Au passage d'un pont, dans le Languedoc, la foule se trouva si grande, que l'officier brutal qui commandait le détachement, insulta le peuple, lui reprocha son zèle et demanda : " que feriez-vous donc si c'était l'empereur qui passât ? "—" Ce que nous ferions, répondirent-ils tous d'une voix, nous le jetterions dans la rivière." L'officier furieux continuant de les haranger : " avez-vous soif, s'écrièrent-ils ? " Il entendit ce langage et se tut enfin, craignant qu'ils n'entreprissent de le désaltérer. Ce récit est du P. Fontana, alors général des Barnabites et aujourd'hui cardinal, qui avait été, comme beaucoup d'autres du clergé romain, conduit en France et emprisonné pour la cause du Souverain Pontife, et revenait à sa suite.

L'évêque de Québec arriva à Parme assez tôt pour avoir le

loisir de visiter la cathédrale et le baptistère, édifice totalement séparé de l'église, ayant à part ses murs, ses fenêtres, son dôme etc., le tout d'un genre entièrement loué des connaisseurs. La nuit le surprit au sortir du palais du cardinal Caselli, octogénaire et évêque du lieu, auquel il alla rendre ses devoirs.

Parme est renommée par son fromage appelé Parmesan, grandement estimé dans ce pays et dans les alentours, depuis Milan jusqu'à Ancône. On ne croit la soupe bonne qu'autant qu'elle en est couverte. Aussi ne présente-t-on jamais la soupe sans mettre auprès de la soupière une assiette pleine de ce fromage pulvérisé. Chacun en prend ce qu'il veut ; mais à peine est-il fondu, que le bouillon file comme ferait de la melasse ou du miel, et que l'on a de la peine à porter sa cuiller à la bouche, sans la voir suivre d'une traînée de fromage qu'on a beaucoup de peine à détacher. Mais c'est le goût du pays. Chacun a le sien, et il n'y a que les étrangers qui le trouvent ridicule.

Dei est matinal, et nous fait ordinairement lever à 4 heures et partir à 5. Quelquefois les portes de ville par où il faut sortir, sont encore fermées et il faut attendre. Le bruit court qu'il y a des brigands sur les chemins, qui s'introduisent, le soir, dans les hôtelleries, s'informent si les voyageurs doivent partir de grand matin, et vont se mettre en embuscade sur le chemin par où ils doivent passer. On cite à tort et à travers des voitures qui ont été arrêtées, pillées, ont eu leurs vitres cassées, etc. Dei n'en croit rien et, au surplus, se rassure sur ce que plusieurs voitures voyageant ensemble, il leur serait aisé de venir à la défense les uns des autres, en cas d'attaque. Une pratique assez singulière dans le pays que nous parcourons, est de couvrir d'une espèce de basin blanc de forme carrée, le dos des bœufs attelés, et il y en a un très grand nombre ; car on ne se sert ici de chevaux ou de mulets que pour conduire les voyageurs. Tous les autres transports sont faits par des bœufs attelés par 2, par 4, par 6, mais tous revêtus de cet uniforme.

29.—Nous arrivons pour dîner, ce jour-là, à Reggio ; cette ville est située au milieu d'une campagne très fertile. Elle appartient

au duché de Modène. Sa population est de 14,000 âmes. Ses rues sont belles et larges. Sur la grande place, est une statue de Brennus fort estimée. Nous faisons un tour par la ville, entrons dans une petite église fort jolie, puis dans une autre plus riche et plus grande. Une messe basse y commençait. Le célébrant était très actif; elle dura à peine dix minutes. Il est vrai que le servant, quoique laïque, lui aidait un peu; car ce fut lui qui découvrit le calice pour l'offertoire et le recouvrit après les ablutions. On n'est pas difficile sur cet article en Italie, pas même à Rome; et lorsque des étrangers en expriment leur surprise à des prêtres assez scrupuleux pour éviter pareille indécence, ils lèvent les épaules et vous répondent: " Que voulez-vous? C'est un abus."

Depuis Plaisance, ce ne sont plus les cordonniers qui bordent les rues, mais les tailleurs et les couturiers. Les rez-de-chaussées en sont garnis, surtout auprès des fenêtres, que la température du pays permet de tenir ouvertes même en cette saison. Il n'y fait pas plus froid qu'en Canada à la fin d'août, nonobstant la continuité des pluies qui sembleraient devoir amener du froid. Cependant il est remarquable qu'il n'y a pas plus d'oiseaux (peut-être y en a-t-il moins) que dans l'Amérique du Nord, en pareille saison. Ce contraste paraît assez singulier.

Il paraît que l'on cultive avec beaucoup de succès le lin et le chanvre dans cette partie du pays. Les voitures en grand nombre que l'on rencontre sur les chemins, sont encombrées de ballots de filasse de la plus belle qualité. Il n'y a pas une femme, soit vieille, soit jeune, pas une fille, soit grande, soit petite, qui ne soit chargée d'une quenouille et d'un fuseau. Habituées à filer du matin au soir, elle le font en marchant, comme si elles étaient assises, dans les rues et sur les chemins, comme à la maison.

Nous arrivons à Modène trop tard pour la visiter (les jours sont forts raccourcis à la fin d'octobre), mais assez tôt pour aller à la cathédrale, et nous édifier d'un salut qui se chantait à l'un des autels les plus voisins du bas de l'église, auquel assistait tout le chapitre avec beaucoup de recueillement, environné d'un peu-

ple nombreux et d'une attitude touchante. La dernière duchesse de Modène a résigné sa principauté à son fils, jeune prince qui donne beaucoup d'espérances, et s'est retirée à la cour d'Autriche, d'où elle vient lui rendre visite tous les ans. C'est elle que nous avions rencontrée avec sa suite, le matin du jour précédent. Modène compte environ 90,000 habitants. C'est la patrie de plusieurs savants de distinction.

Nous y passons la nuit, et l'ayant quittée de bonne heure le lendemain, nous arrivons dans la matinée à Castel-Franco, la première place de l'Etat de l'Eglise, où nous rencontrons une garnison des soldats du Pape !

CHAPITRE CINQUIÈME

Les Etats du Pape. — L'administration. — La Campagne romaine. — Bologne. — Les cardinaux Oppizoni et Spina. — Cérémonies des cathédrales de Bologne et de Québec. — Le Campo santo. — Le philologue Mezzofante. — Ancône. — Les églises. — Lorette et la Sainte Maison. — Les vêtements sacrés en Italie. — Pie VI et Bonaparte. — Spolette. — Le chapeau rond de Mgr Plessis. — Le costume des ecclésiastiques. — Pas de soutane. — Terni. — Le Tibre. — Ponte Mole. — Arrivée à Rome.

30 octobre.—L'Etat pontifical ou de l'Eglise, borné au sud-ouest, par le royaume de Naples, au nord et nord-est, par le grand duché de Toscane, les duchés de Parme, Plaisance et Modène, et les Etats d'Autriche en Italie ; au sud-ouest, par la mer de Toscane *Tyrrhenum mare*, et au sud-est, par le golfe de Venise, autrefois *Mare Adriaticum*, se compose des trois Légations de Ravenne, de Ferrare et de Bologne, des duchés d'Urbin et de Spolète, du marquisat ou de la Marche d'Ancône, du Patrimoine de St-Pierre et de la *Campagna di Roma*, autrefois appelé le *Latium*. Tous ces territoires réunis forment un ensemble de cent lieues de long sur 33 de large, d'une mer à l'autre, renfermant 50 évêchés et un million et demi d'âmes. Ce pays est extrêmement fertile et dans un des plus beaux climats du monde. Il est en possession des embouchures des deux principaux fleuves d'Italie, savoir : le Pô et le Tibre. Avec des travaux, il pourrait avoir d'excellents ports, au lieu qu'il n'y a point où recevoir un seul vaisseau de ligne. Le dessèchement des marais de la Campagne de Rome, le défrichement du Patrimoine de St Pierre, porterait dans l'Etat l'abondance et la salubrité. Les forçats, en grand nombre, dont on ne sait que faire, et qu'il faut néanmoins garder, nourrir et habiller aux frais publics, pourraient être employés à ces divers travaux, avec avantage pour l'Etat et pour eux-mêmes, au lieu de végéter dans l'oisiveté d'une prison, où leurs forces s'exténuent

graduellement, sans que leurs cœurs s'améliorent. On voit avec peine l'ancienne capitale du monde politique et la ville centrale du christianisme se dépeupler par le mauvais air qu'exhalent des terres déboisées et incultes, et des marais pestilents qui l'environnent. Les Papes, toujours âgés lorsqu'ils montent sur le trône, et donnant, comme de raison, leurs premiers soins aux affaires de l'Eglise, ont rarement un pontificat assez long pour s'occuper de ces sortes d'améliorations. D'ailleurs, le goût des Italiens, en général, se porte plus naturellement vers les beaux-arts que vers les choses utiles. De belles églises, de magnifiques palais, des arcs de triomphe, des fontaines, des colonnes, des obélisques : voilà les objets qui ont plus généralement occupé ceux des Souverains Pontifes auxquels les soins du gouvernement spirituel ont laissé quelque relâche. Pie VI a porté son attention vers le dessèchement des Marais Pontins ; Clément XII, comme on le verra ci-après, s'est sérieusement occupé d'améliorer Ancône ; mais Paul V, Sixte V, Benoît XIV et quelques autres, en l'honneur desquels on trouve des inscriptions partout, qu'ont-ils fait autre chose que des embellissements, qui, à la vérité, ajoutent à la célébrité de l'Eglise et y attirent des étrangers, mais ne procurent aucune véritable ressource aux sujets et n'excitent pas leur énergie. Le goût du Pape actuel est de faire fouiller pour la découverte d'anciens monuments, et de soutenir les ruines de ceux qui subsistent encore. C'est fort bien ; mais il n'en est pas moins vrai que Rome se dépeuple, ainsi que ses alentours, et que le rapprochement du tableau des naissances et de celui des morts, depuis 20 ans, offre une perspective effrayante. Ne peut-on donc s'occuper des choses agréables qu'au préjudice de celles qui sont utiles ? Ce serait mal entendre cette belle pensée d'Horace :

" Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. "

---

1 — Il est certain que l'administration temporelle des Etats du Pape laissait beaucoup à désirer, à l'époque du voyage de Mgr Plessis. Et je crois que sous Pie IX, il restait encore énormément à faire. Comme le dit ailleurs l'évêque de Québec, le gouvernement pontifical était peut-être trop paternel ;

La partie nord de l'Etat ecclésiastique où nous entrons, est bien celle dont la culture lui fait le plus d'honneur, et elle en est moins redevable à son gouvernement, qu'à l'exemple des habitants des Etats que nous venons de laisser. Il serait honteux, en effet, que des sujets du Saint-Père, avec des terres, au moins aussi bonnes que celles de leurs voisins, demeurassent en arrière d'eux, lorsqu'il s'agit d'en tirer parti. Aussi peut-on être assuré qu'on trouve entre Castel-Franco et l'entrée des Apennins, ce que l'on peut appeler le grenier des Etats du Pape, et la partie la mieux habitée et la plus vivante.

La ville de Bologne est surnommée *la Grasse*, à raison de la richesse du sol dont elle est environnée. C'est une des plus célèbres d'Italie, par son Université, par les rencontres de Souverains

---

j'ajoute que les prêtres, peu préparés par leurs études au travail de l'administration, ne réussissent pas toujours à faire fructifier les biens temporels, appelés qu'ils sont surtout à la culture des fruits spirituels. Souvent mal secondés par leurs premiers officiers, cardinaux et autres, les Papes n'ont pu réaliser les améliorations qu'ils s'étaient proposées. Que de faits l'on pourrait citer! Il est bien connu que Pie IX voulait raser le Ghetto, et cependant il n'a pas pu le faire, grâce à l'inertie de son gouvernement. Quand, en 1860, Lamoricière se dévoua pour sauver le Pape contre les Italiens, il trouva, en arrivant à Rome, les choses militaires dans un bel état!

" L'armée comprenait sept à huit mille hommes à peine, mal vêtus, mal équipés, médiocrement commandés, travaillés par les excitations du dehors. La cavalerie se réduisait à quelques chevaux; quant à l'artillerie, autant valait n'en point parler. Point de matériel de guerre, ou tellement démodé, qu'il n'eût plus convenu qu'à un musée. Officiellement, certains établissements militaires subsistaient; mais ils étaient depuis longtemps détournés de leur destination. Un jour, Lamoricière voulut visiter ce que l'on appelait le magasin d'artillerie: il le trouva occupé par un carrossier et aussi par des artistes qui, de temps immémorial, en faisaient leur demeure; ainsi en était-il du reste......Il y avait dans Rome, non pas de grands brigandages, mais une foule de petites improbités, qui se rassuraient et s'amnistiaient elles-mêmes, tant elles se sentaient tolérées!" *(De la Gorce — Histoire du second empire)*. Lamoricière disait un jour: "Je suis dans la position d'un homme qui se battrait à cent cinquante pas avec un pistolet contre un adversaire armé d'une carabine." On sait ce qui arriva, et ce qui devait infailliblement arriver, à moins d'une intervention miraculeuse de la divine Providence.

et de Papes qui y ont eu lieu, par deux sessions du Concile de Trente, par le coup de mort qu'y reçut la Pragmatique Sanction de Charles IX, lorsque Léon X et François I y signèrent le Concordat de 1515, enfin par les hommes remarquables qu'elle a produits, notamment les Papes Grégoire XIII et Benoît XIV.

Nous y entrons à une heure après-midi, encore à jeun (car on observait, ce jour-là, la vigile de la Toussaint), et prenons logement à l'Hôtel de S. Marc.

Outre le cardinal Oppizoni, archevêque du lieu, frère de l'archiprêtre de Milan, qui lui avait annoncé d'avance l'évêque de Québec, il y a encore dans cette ville le cardinal Spina, qui y remplit la fonction de légat, répondant à celle du gouverneur en chef du duché. Ils ne demeurent pas ensemble. L'archevêque

---

Mais ce qui est digne de remarque, c'est qu'avant d'appeler des soldats — des héros, mais des étrangers après tout — pour combattre les compatriotes du Saint-Père et pour le protéger contre eux, on n'ait pas seulement songé à commencer une organisation militaire quelconque. Décidément, à part Jules II et quelques autres papes, les autres pontifes romains ont été plutôt les vicaires du Prince de la paix que du Dieu des armées ! Que de travaux à faire encore pour assainir et cultiver, comme elle devrait l'être, la campagne romaine ! N'importe, il y a progrès et à la campagne et à la ville. Rome est devenue l'une des cités les plus saines du monde et on y meurt moins qu'ailleurs ; la population a plus que doublé. J'écrivais, en 1900, à la vue des progrès dont j'étais moi-même le témoin : " Rome a bien changé depuis l'occupation italienne ; elle est devenue une ville moderne, et à ce point de vue, c'est tant mieux. Les Italiens sont artistes et n'aiment pas à détruire les monuments. Aussi le nouveau gouvernement — dont d'ailleurs les rapines sont sans excuse — s'est-il efforcé d'embellir la cité, sans faire disparaître ce qui lui donne tant de cachet et en fait la ville la plus intéressante du monde... Rome est plus belle que jamais, et elle n'a rien ou presque rien perdu de son caractère antique et de ses souvenirs historiques et religieux. Tout cependant n'est pas à admirer..." Ce qui a valu à Rome, au point de vue matériel, les réformes importantes dont on jouit aujourd'hui, c'est l'arrivée des Piémontais, qui y sont entrés par injustice sans doute, mais avec des habitudes de progrès, d'ordre, de propreté et d'hygiène dont les Romains avaient grand besoin, et qu'ils n'auraient probablement jamais eues, s'ils avaient été laissés à eux-mêmes.

a son palais auprès de l'église métropolitaine ; le légat occupe celui du gouvernement, auprès de l'église collégiale de S. Pétrone. Ce saint, ancien évêque de la même ville, est représenté par une statue de marbre, assise au-dessus de la principale entrée de ce palais. Elle y figure assez mal avec celle de Neptune, qui surmonte une belle fontaine, placée à une distance à peu près égale de la collégiale et du palais. Celui-ci est un immense édifice, dont il faut parcourir trois pans avant de trouver le légat, qui n'occupe que le quatrième, et cela au second étage, où l'on ne parvient qu'après avoir décrit deux longs et larges escaliers, qu'on devrait plutôt appeler des plans inclinés, ou des côtes formées de briques inclinées et verticalement posées, qui ne sont retenues que par des chaînes de pierre, aussi verticales, placées de deux en deux pieds, sur toute la largeur de l'escalier. Aussi raconte-t-on que Charles Quint, devant avoir une entrevue dans ce palais, avec le pape Paul III, y monta tout uniment à cheval, et il faut avouer que ces escaliers conviendraient mieux à des chevaux qu'à des gens de pied.

L'évêque de Québec eut beaucoup à se louer de la réception que lui firent ces deux Eminences. M. Turgeon eut, à l'ordinaire, sa petite part de ces honnêtetés. Le cardinal Spina était en dernier lieu archevêque de Gênes. Il vient de résigner ce siège, qui a été donné au vicaire général des Barnabites, le P. Lambruschini. Avant d'être cardinal, il avait été archevêque de Corinthe *in partibus infidelium.* Ce fut lui qui accompagna Pie VI dans son exil, l'assista à Valence dans sa dernière maladie, lui ferma les yeux, conserva son corps dans un cercueil de plomb, le fit enterrer militairement, quelque temps après, pour empêcher le clergé intrus de faire ses funérailles, et après que Bonaparte fut établi premier consul, obtint de le rapporter à Rome, où il a été déposé dans le souterrain de la basilique de S. Pierre. Il dit qu'il n'y a rien de vrai de tout ce que le général de Mark ou du Mark a écrit du séjour et de la maladie de ce Souverain Pontife, et qu'il ne put s'empêcher de le déclarer à sa dame, lorsqu'étant devenue veuve, elle crut lui faire un beau présent en lui envoyant un exemplaire

de ce livre, comme contenant des faits dont il avait lui-même été témoin.

31.—L'évêque de Québec, décidé à passer à Bologne le dimanche et le lundi, alla, le premier de ces deux jours, célébrer la messe dans une jolie petite église appartenant aux religieuses Clarisses, détruites par les Français et non encore rétablies, faute de moyens, et par l'impuissance du gouvernement de leur donner l'assistance nécessaire. Au commencement de sa messe, on ouvrit un guichet au-dessus du gradin de l'autel où il célébrait, et il aperçut tout à coup, au fond d'une petite chapelle attenant à cet autel, une figure noire magnifiquement habillée et assise dans un riche fauteuil environné de cierges ardents. Ce spectacle l'eût singulièrement frappé, s'il ne se fût immédiatement rappelé que l'on conservait dans cette église le corps de sainte Catherine, surnommée de Bologne, religieuse professe du même couvent, morte en 1463 et canonisée en 1712. Il ne manqua pas d'entrer dans cette chapelle après la messe, pour examiner de plus près ce saint corps. C'est quelque chose d'admirable que sa conservation. Il y a quatre siècles et demi qu'elle est morte. Sa peau a noirci. Du reste, elle est dans toute sa chair, quoiqu'un peu tirée ; l'évêque lui baisa les pieds, et ainsi firent ceux qui l'accompagnaient (ses pieds sont nus, mais entiers). On conserve là près, dans une armoire, un bréviaire et un autre livre de dévotion, tous deux écrits de sa main, ainsi qu'un petit violon de sa façon, assez mal bâti, dont elle s'amusait en récréation, dans les dernières années de sa sainte vie, accompagnant du son de cet instrument, ces paroles de l'Ecriture : *Et Gloria ejus in te videbitur*, qu'elle répétait sans cesse et où elle trouvait sa consolation. On conserve aussi, dans une fiole, de l'eau qui sortit de son corps, 18 jours après qu'elle fut morte. Ce corps est dépouillé et lavé une fois tous les ans. Les fidèles se partagent l'eau de cette lavure et la conservent dans leur maison. Le lavage fait, la sainte est de nouveau revêtue d'une robe magnifique ornée de pierreries et d'argent, et remise dans son fauteuil jusqu'à l'année suivante. Ce fauteuil est élevé de deux ou trois degrés au-dessus du pavé de

la chapelle. C'est là qu'une pauvre religieuse ignorée de tout le monde, pendant sa vie, mais connue de Dieu, qu'elle servait sans ostentation, reçoit aujourd'hui les hommages des rois et des peuples, tandis que son âme bienheureuse jouit de la vue de son céleste Epoux. *Nimis honorati sunt amici tui Deus!* [1]

L'évêque désirait assister, ce jour-là, à la grand'messe de la collégiale de S. Pétrone. Elle allait finir lorsqu'il y arriva, mais il s'y trouva assez tôt pour voir des laïques, même des bonnes femmes assises dans les stalles que les chanoines ne suffisaient pas à remplir, sans compter que, jusque sur les degrés de l'autel, il y avait une foule de toutes sortes de gens. Cet autel est très avancé vers le balustre; il est environné de degrés tout autour et a deux faces. Le célébrant se tient du côté du chœur, et comme il fait face au peuple, il chante *Dominus vobiscum* et donne la bénédiction sans se détourner. Cette église plus belle et plus grande que la métropole, a un grand nombre d'autels, tous richement ornés et garnis de tableaux et de statues de prix. Lorsque le cardinal Légat assiste à une église le dimanche, c'est à celle de S. Pétrone.

Sur le pavé de cette collégiale, est tracée la fameuse méridienne

---

1—Le 10 janvier 1883, j'avais le grand bonheur de voir à mon tour le corps conservé de sainte Catherine de Bologne, et je puis dire que je n'ai jamais rien vu d'aussi merveilleux. « Elle est assise—je cite mes notes de voyage—sur un trône magnifique dans la chambre où elle est morte. Elle est revêtue d'une chape de drap d'or, ayant une mitre sur la tête. Elle a encore toute sa chair qui est noircie, excepté à un endroit sur le menton, où l'on rapporte que l'Enfant-Jésus la baisa un jour. Le visage, les mains et les pieds sont découverts; et la peau, les ongles, tout cela est parfait. Je l'ai vue de très près, j'ai touché ses mains flexibles et leur ai fait toucher mon chapelet. Quel miracle!" Tous les corps de saints que l'on dit conservés, n'ont pas été préservés comme celui là de la corruption du tombeau. Plusieurs sont enduits de cire, comme celui de S. Léonard de Port-Maurice, d'autres sont à peine visibles, et il faut une foi extraordinaire pour y découvrir le miracle de la conservation; quant à celui-là, on en dira ce que l'on voudra; moi, j'ai été absolument émerveillé et j'y ai vu la main de Dieu. Au reste, il demeurera certain que l'Italie a produit un nombre phénoménal de saints, dont les âmes sont en possession de la gloire céleste, et dont les corps justement vénérés ressusciteront un jour pour entrer dans le triomphe éternel.

du savant Cassini, dans le milieu d'une longue bande de cuivre placée tout exprès au niveau du pavé. Du côté où est cette méridienne, se trouve aussi une belle horloge ayant dans un même pilier de l'église, à six ou huit pieds au-dessus du pavé, deux cadrans, dont l'un donne l'heure astronomique, l'autre l'heure italienne. Car il faut savoir que les Italiens ne divisent pas leur cadran en 12 heures, comme le nôtre, mais en 24, et qu'ils ne comptent pas à partir de midi ou minuit, comme nous faisons, mais d'un coucher de soleil à l'autre, et, comme le soleil se couche plus tôt ou plus tard, suivant qu'il est plus ou moins éloigné de l'Equateur, il en résulte que le commencement de leurs 24 heures, et par conséquent leur midi, sont sujets à de grandes variations. En décembre, lorsque nous avons midi, ils comptent 19 heures. En juin, au lieu de 19 heures à midi, ils n'en ont que 16. Il n'y a donc qu'aux équinoxes qu'ils se rapprochent de nous, mais à leur manière, c'est-à-dire qu'ils ont 6 heures lorsque nous avons minuit, et que notre midi est à leurs 18 heures. Il faut du temps pour se faire à ce langage : " A quelle heure est la grand'messe dans telle église ?—A 14 heures. Et Vêpres ?—A 21 heures ; le dîner, à 19 heures, le salut à 23, etc." Eh bien, les Italiens ne connaissent pas de meilleure manière de conduire leurs horloges, et on réussirait autant à faire adopter aux Anglais la graduation du thermomètre par Réaumur, qu'aux Italiens notre manière de compter les heures.

Le cardinal Oppizoni conduisit, le soir, l'évêque de Québec à un couvent de Visitandines, qu'il rétablit à ses propres frais, dont les religieuses lui viennent de Novare. Il n'y en a encore qu'une partie de rendues, mais pleines de zèle et de désir de se rendre utiles aux jeunes personnes de leur sexe, pour l'éducation desquelles on les a appelées dans ce diocèse.

1er novembre.—Le lendemain, jour de la Toussaint, après avoir dit la messe à S. Pétrone, il voulut assister à l'office de la métropole. Cette église est redevable d'une partie de sa décoration à la magnificence de Benoît XIV, qui en fut archevêque, du temps qu'il était cardinal, connu sous le nom de Prosper Lambertini, et

qui l'affectionnait tant, qu'il la garda, même après être devenu pape. Sa plus grande richesse sont les corps des saints martyrs Vital et Agricola, conservés dans la chapelle souterraine, où il n'y a pas moins de cinq autels.

L'archevêque ne célébrait pas solennellement ; seulement il assistait paré. On suit le cérémonial romain à Bologne ; on le suit aussi à Québec. Néanmoins les cérémonies de Québec et celles de Bologne ne se ressemblent nullement. Elles se font ici avec beaucoup plus de précipitation et beaucoup moins de dévotion, de la part de petits clercs au-dessous de l'âge de 15 ans et même de 12, dont les têtes mouvantes ne font pas d'honneur à la tonsure dont elles sont ornées. Il ne se trouvait presque personne dans l'église. Assez souvent les cathédrales sont peu fréquentées. Le mauvais temps de ce jour pouvait être une raison de plus pour le peuple de ne se pas fouler à l'église. Il pleuvait tant, que l'évêque de Québec ne put visiter ni l'Université, ni la célèbre tour nommée *Asinelli*, qui passe pour la plus haute d'Italie, et qui a, en effet, 376 pieds d'élévation. Il en fut dédommagé par la visite du cimetière, où il fut conduit par le cardinal Légat, entre la messe et vêpres, comme on en était convenu le jour précédent. Un cimetière ! La belle curiosité, dira-t-on ! Oui, celui de Bologne en est une, et peut-être ce qu'il y a de plus beau à y voir. C'est une ancienne Chartreuse placée à une demi-lieue de la ville. Elle est composée, comme toutes les autres, de cloîtres ou galeries couvertes, au milieu desquelles sont d'anciens jardins, cours ou parterres qui en remplissent le vide ; ces carrés ou parterres dans lesquels on a planté des cyprès, sont autant de cimetières où les corps du commun peuple sont enterrés symétriquement. Les gens plus distingués, formant par conséquent le petit nombre, trouvent leur place sous le pavé des galeries. Deux corps bout à bout peuvent aisément loger dans la largeur de ces galeries. On les y met de manière que leurs pieds sont opposés les uns aux autres. Une rangée de colonnes soutient le plafond de la galerie du côté du parterre. Ces colonnes sont appuyées sur un petit mur de 18 pouces de haut. Or ce petit mur

suffit pour recevoir les épitaphes simples de ceux dont les têtes sont rangées auprès. Le fond de la galerie est un mur plein, sur lequel on place, pour les autres, non seulement de plus longues épitaphes, mais encore des urnes, des piédestaux, des bustes, des statues, qui font honneur aux défunts, et encore plus aux sculpteurs qui les exécutent. Il est un de ces monuments qui a un mérite particulier et qui est fini tout nouvellement. Il s'agissait d'y perpétuer la mémoire d'un époux et d'une épouse de la famille Caprara, morts à un petit intervalle l'un de l'autre, et qui ont laissé deux filles en mourant. L'artiste a mis au fond d'une espèce de grande niche appuyée sur le pavé, un piédestal qui s'élève à hauteur d'appui. Sur l'un des coins du piédestal est placée une urne. C'est celle du premier mort des deux époux. Une des deux filles, de grandeur humaine, a l'air d'arriver ; elle porte l'autre urne et s'avance, comme pour la placer auprès de la première. Rien de plus naturel que son attitude. Il semble qu'en apportant cette seconde urne, elle dit à tout le monde : " On ne s'était pas trompé : nos chers parents devaient se suivre de très près." Quelque parfaite que soit cette figure, elle n'est cependant pas ce que le monument offre de plus admirable. Sa sœur, placée à son opposite, a la tête légèrement inclinée, comme une personne qui voudrait contenir sa douleur ; elle a ses habits couverts d'un long voile prenant sur sa tête et prolongé jusqu'aux pieds. A travers ce voile, on voit ses habits, l'enfoncement des yeux, de la bouche, la proéminence du nez, des lèvres et des autres parties saillantes du corps et de la face. Rien de tout cela n'étonnerait, si ce voile était de quelque étoffe transparente. Mais il est de marbre blanc, comme tout le reste du monument, et voilà qui suppose, dans le statuaire, une habileté extrêmement précieuse : celle d'avoir imité la transparence de la gaze ou de la mousseline, dans une matière qui s'y prête aussi peu que celle sur laquelle il travaillait.

L'église, les diverses chapelles et caveaux qui en dépendent, et qui occupaient beaucoup de place chez les Chartreux, qui disaient tous la messe en même temps, et auxquels il fallait, par conséquent, beaucoup d'autels : tout cela est pavé de sépultures plus ou

moins distinguées. Des cimetières entiers, soit de couvents, soit de paroisses, ont été transportés dans cet endroit, le seul de Bologne où l'on enterre présentement. On nous montra, par exemple, un caveau de sacristie, dans lequel sont réunis tous les morts d'un ancien couvent de Capucins. Comme il y a dans cette chartreuse un grand nombre de cloîtres au rez-de-chaussée, dont chacun présente un parterre et quatre faces de galerie, le cimetière pourra suffire très longtemps aux besoins de la ville, à laquelle on se propose de le joindre prochainement, par une suite d'arcades de même espèce que celles qui bordent, de chaque côté, les plus belles rues de Bologne, et qui y sont d'une grande ressource pour les gens de pied contre le soleil et contre la pluie.

Il n'y a que 18 ans que la Chartreuse a été convertie en cimetière, et depuis cette date, on y a déjà conduit 56,000 morts, sans compter le transport des anciens ossements, c'est-à-dire que dans ce petit nombre d'années, les cinq-sixièmes de la ville ont payé ce tribut, car on ne compte à Bologne que 65,000 habitants. Ce rapprochement a quelque chose d'effrayant dans un climat qui, de l'aveu de tout le monde, n'a aucune mauvaise qualité. Il est donc vrai que les hommes ne naissent que pour courir rapidement vers la mort.

Comme il n'est aucune famille de la ville qui n'ait de ses proches dans l'église, dans les chapelles, caveaux, cloîtres ou parterres de la Chartreuse, il en résulte que la commémoration des morts y est célébrée avec un immense concours de peuple. Dès la veille, les cierges de toute grosseur y sont portés par centaines, et quoique le jour ne fût pas fort avancé, lorsque nous y allâmes, les aumôniers nous dirent qu'il y en avait déjà beaucoup de rendus.

Le cardinal Légat voulant procurer à l'évêque de Québec la connaissance d'un homme extraordinaire, avait pris dans la voiture l'abbé Mezzofante, professeur de langues orientales à l'Université. C'est quelque chose d'étonnant que la facilité avec laquelle cet ecclésiastique, qui paraît être âgé de 40 ans ou environ, se met dans la tête toutes les langues qu'il veut apprendre.

Par exemple, il n'a jamais été ni en France, ni en Angleterre. Néanmoins, soit qu'il parle anglais ou français, c'est avec une pureté de langage et une exactitude de prononciation qui ferait croire qu'il a passé la moitié de sa vie dans un de ces royaumes, et la moitié dans l'autre.

Décidé à partir le lendemain, l'évêque de Québec alla, le soir, à travers une forte et grosse pluie, prendre congé du cardinal archevêque, auquel il ne manqua pas, dans leur courte conversation, de faire mention du plaisir avec lequel il avait vu l'abbé Mezzofante. " Il a beaucoup de mérite, répondit Son Eminence ; malheureusement il est fils d'un menuisier. " L'évêque ne l'en trouvait que plus estimable ; mais la noblesse a une autre manière de voir.

2.—Nous remontâmes en voiture au petit jour. On ne voit pas plus d'oiseaux en Italie, en cette saison, que dans l'Amérique du Nord. Cependant la température y est aussi douce qu'en Canada, au commencement de septembre. Les pluies qui nous accompagnent, depuis notre arrivée à Turin, n'ont produit presque aucun froid, et jamais que pour quelques instants. Les chemins continuent d'être fort beaux. Inutilement ferait-on ici mention de la distance qu'il y a d'un lieu à un autre. Il suffit de dire que les trois mules de *Dei* nous font faire 12 lieues par jour ou à peu près, et que les villes sont assez également partagées, pour que nous en voyions une ou deux dans la journée, sans compter celle où nous arrêtons pour coucher.

Aujourd'hui nous traversons *San Niccolo*, et Imola, ci-devant l'évêché du Pape actuel, lorsqu'il était cardinal *Chiaramonte*, et patrie de S. Pierre Chrysologue, pour aller coucher à Faenza, où nous arrivâmes assez tôt pour en saluer l'évêque, Mgr Etienne Bonsignori.

Faenza est dans la Romagne. Elle était autrefois recommandable par sa fine vaisselle de terre. Nulle part on ne la faisait aussi bien. Dans toute l'Europe, on voulait des assiettes de Faenza, d'où est venu chez les Français le mot de *fayence*. Elle

est moins recherchée depuis que deux manufactures de ce genre se sont accréditées, l'une en Saxe, l'autre à Marseilles.

Le mercredi, nous passons à Forli, anciennement *Forum Livii*, pour aller dîner à Césenne. Ces deux villes sont fort jolies. La dernière, plus considérable que l'autre, a une bonne citadelle, un hôtel de ville estimé, une fontaine ornée de statues. C'est la patrie de Jacques Mazzoni, qui, après avoir soutenu une thèse très brillante à Bologne, y fut reçu docteur en théologie, à l'âge de 18 ans. C'est aussi la patrie des Papes Pie VI et Pie VII. Ce dernier y passa deux jours, à son premier retour de France. Une statue de marbre est placée en l'honneur de Pie VI, dans la façade du palais où il prit naissance. Nous entrons à la cathédrale. On y finissait un service dont le cardinal Castiglioni, évêque du lieu, fit l'absoute. Il s'acquittait de cette cérémonie avec beaucoup de dignité.

3.—Les représentations autour desquelles ont fait les absoutes en Italie, ne sont pas, comme les nôtres, en forme de cercueil couvert d'un drap mortuaire. C'est un échafaudage, en forme de pyramide, qui prend de dessus le pavé et s'élève de 8 à 10 pieds, sans drap mortuaire, mais orné, tout à l'entour, de cartons représentant des ossements, la mort avec sa faulx, etc., et terminé par une tête de mort. Ici cette tête était affublée d'une mitre, ce qui nous fit comprendre que cet obit se faisait pour les évêques de Césenne.

Le service ayant fini tard et le dîner devant être immédiatement suivi du départ, l'évêque de Québec ne vit pas de temps de rendre ses hommages au cardinal évêque. Nous nous remîmes donc en route pour atteindre le village de Saviniano, où nous devions coucher.

Plus nous allons, plus nous rencontrons de voitures chargées de très belle filasse. La quantité en est étonnante, et doit procurer de l'argent à cette partie du pays, soit qu'on en fasse de la toile sur le lieu même, soit qu'on l'exporte en nature, ce qui est plus vraisemblable, d'après le soin avec lequel les bottes en sont liées.

Le chemin est fort élevé au-dessus des champs. Dans la partie

la plus voisine de chaque côté, sont cultivées de grandes cannes ou (comme nous disons) sarbacannes, de la qualité de celles dont on fait usage dans les églises du Canada. Ici où le bois est rare et précieux, on les emploie à faire des petites clôtures en losanges autour des jardins, à soutenir des vignes trop éloignées des arbres, à étendre du linge pour le faire sécher, etc. On continue de trouver de ces sortes de cannes en quantité, jusqu'à l'entrée des Apennins et même jusqu'à Rome.

Saviniano consiste en une seule rue, mais très large et très longue. On y compte 2,000 âmes partagées en deux paroisses et desservies par une trentaine de prêtres. Nous entrons dans une église à soleil couchant. On y commençait l'office des morts. Au milieu de la nef, était érigée en leur mémoire une pyramide comme celle de la cathédrale de Césenne, excepté qu'elle n'était pas terminée par une mitre. Le peuple arrivait en foule. Nous avions pris place au balustre, et peut-être y aurions-nous tenu à genoux jusqu'à la fin de l'office, mais des bonnes femmes, survenues après nous, nous donnèrent tant de coups de coude, qu'il fallut renoncer à la partie.

Nous logeâmes dans une auberge qui s'annonçait assez mal. Heureusement nous y étions seuls, et les gens, par leur empressement et leur bonne volonté, suppléèrent à ce qui manquait du côté de l'ameublement et ne demandèrent qu'un prix très médiocre. Il est vrai que nous ne leur fîmes pas grande dépense. Depuis quelque temps, notre souper consistait en une soupe au lait, et nous continuâmes de même, aussi longtemps qu'il fût possible de le faire.

Outre la dévotion pour les morts dont les habitants de Saviniano nous avaient donné des preuves, ils nous édifièrent encore par une espèce de procession qui passa, le soir, sous nos fenêtres, principalement composée de jeunes gens qui récitaient des prières à haute voix, sous la conduite d'un prêtre. La procession finit à une petite chapelle qui se trouvait un peu plus loin, d'où ils revinrent en causant fort tranquillement et sans aucune criaillerie.

4.—Il est admirable que dans une aussi grande étendue de pays que celle que nous avons parcourue depuis Calais jusqu'ici, il y ait aussi peu de différence qu'il s'en trouve dans la manière de s'habiller, soit en ville, soit en campagne. Italiens, Autrichiens, Piémontais, Français, Savoyards, tous ces gens, à très peu de chose près, ont le même costume qui est en usage dans le Canada, si l'on en excepte ce que nos paysans appellent capôt, vêtement qui n'est point connu en Europe.

La première place qui se présente sur la route, après avoir quitté Saviniano, est un autre village moins considérable, nommé *Santo Archangelo.* Nous y passons le jeudi, au soleil levant. Près de là se trouve un arc de triomphe, en l'honneur de Clément XIV ou Gan-Ganelli. De tous les Souverains Pontifes des derniers siècles, il n'y en guère dont on trouve aussi rarement le nom que le sien. Son pontificat fut court et peu consolant pour l'Eglise.

Dans cette matinée, nous passons la rivière de Pisatello, autrefois le Rubicon, qui était regardé, du temps de Jules César, comme la séparation de l'Italie d'avec ce que l'on appelait alors la Gaule Cisalpine. Un pont de marbre très ancien couvre cette rivière et introduit à Rimini, ville célèbre par le concile de l'année 359, où les Ariens dominèrent, et surprirent par une profession de foi équivoque la droiture des catholiques.

Nous descendons de voiture sur la grande place, pour prendre une tasse, ou plutôt un verre de café, dans une maison où l'on en débitait. L'évêque de Québec y fait rencontre d'un ecclésiastique qui paraissait obligeant. Il en profite pour se faire ouvrir une petite chapelle située sur cette place, dédiée à S. Antoine de Pade et recherchée du peuple, à raison d'une relique de ce saint, que l'on y conserve. Avant de remonter en voiture, il va visiter la cathédrale assez ornée en dedans, mais dont les murs de briques n'ont pas encore été revêtus. Dans celui des longs pans, qui donne sur la rue, il aperçoit avec surprise plusieurs sépulcres occupant des places dans l'épaisseur du mur, à 8 ou 10 pieds de terre. Ce sont les membres d'une famille nommée Malatesta, bienfaiteurs de cette église, qui ont eu la fantaisie de se faire ainsi nicher au

dehors. C'est le seul exemple qui existe d'une si singulière dévotion.

Nous approchons de la Mer Adriatique. On n'en voit pas encore les eaux, mais bien quelques vaisseaux dans les rivières, qui ne peuvent venir d'ailleurs que de cette mer. Avant-midi, nous sommes à Càtholica, petite ville ainsi nommée, parce que ce fut le lieu où se retirèrent les évêques catholiques, au sortir du concile de Rimini, pour protester contre les Ariens qui les y avaient trompés. Elle n'a rien de remarquable que deux inscriptions, dont l'une rappelle le passage de Pie VI, en 1780 ; l'autre, celui de Pie VII, en 1814, toutes deux placées sur le mur intérieur d'une église, dont l'architecture est d'un assez mauvais goût.

De là à Pesaro, ancien *Pesaurum* des Romains, le paysage est très riant et le pays d'une fertilité admirable. Le chemin s'avance vers la mer. Nous laissons à gauche un superbe château situé au fond d'une prairie, et communiquant au grand chemin par une allée bordée de statues de marbre, des deux côtés. La princesse de Galles, dans le cours de sa vie errante, a pris à loyer ce château, l'a occupé environ deux ans, pendant que l'on lui construisait une maison de campagne un peu plus rapprochée de la ville. Ses gens ont fait beaucoup de dégât dans l'intérieur du château, y allumant, par exemple, du feu au milieu des appartements, au lieu de se servir des cheminées. Finalement elle a quitté l'endroit, depuis environ deux mois, pour retourner en France, sans avoir réparé les dégâts de ce château, ni payé les dettes contractées pour la construction du sien qu'elle a à peine occupé.

Nous arrivons, le soir, dans cette jolie ville, où il y a beaucoup de commerce et d'activité. Elle est située à l'embouchure de la rivière de Foglia, a un beau port pour le pays, et sert d'entrepôt au commerce entre Rome et Venise. Son château passe pour une très bonne forteresse ; c'est la patrie de Jacques Marchifetti qui, à l'âge de 13 ans, possédait toute la philosophie d'Aristote, et composa, à 15 ans, un volume de près de 2,000 thèses théologi-

ques, qu'il s'engagea à soutenir publiquement. A travers des rues si pleines de monde qu'il était très difficile d'y passer, l'évêque de Québec alla rendre ses devoirs à celui de l'endroit, Mgr André Mastai Ferretti, âgé de 78 ans et demi, et sans avoir rien vu de la ville, rentra, à nuit fermée, dans son auberge, et n'en sortit, que quand il fallut se remettre en route, le lendemain au matin.

5.—La première ville qui se rencontre sur le chemin, est celle de Fano. Elle est redevable de ce nom à un temple de la Fortune, *Fanum Fortuna*, que les anciens Romains y avaient construit, et dont il ne reste plus de vestiges. C'est une jolie ville qui paraît tenue proprement. Elle est fortifiée, comme le sont presque toutes celles de l'Etat Pontifical, sur cette côte et dans le voisinage.

Au sortir de Fano, on rencontre un arc de triomphe élevé à la mémoire d'Auguste. C'est un des plus entiers qui se trouvent de cet empereur en Italie. Ceux de Marc-Aurèle et de Constantin, que l'on voit encore à Rome, étant beaucoup moins anciens, sont moins merveilleux.

De Fano, il n'y a que trois lieues pour atteindre Senigaglia. Nous y arrivons pour dîner. C'est encore une ville maritime dont l'activité, le commerce, les fortifications décorent honorablement la côte du Golfe de Venise. Elle fut établie par les Gaulois, *Senones Galli* ou *Galli Senones*, lorsqu'ils pénétrèrent en Italie sous la conduite de Brennus, c'est-à-dire l'an 390 avant J. C. Une de ses portes magnifiquement rebâtie, du temps de Benoît XIV, porte le nom de Porta Lambertina.

De là à Ancône, il reste près de 7 lieues à faire. Autrefois on les faisait dans l'eau, la mer étant trop près de la côte pour que l'on y pût pratiquer un chemin. Il est vrai que le sable, au fond de cette eau, était ferme et sûr. Mais il n'en était pas moins ruineux pour les voitures d'être mouillées sur un très grand espace de chemin ; car ce n'était pas seulement depuis Sénigaglia qu'on était ainsi obligé de mettre les chevaux à l'eau, mais encore depuis Pésaro et même Catholica.

Avec le temps, la mer s'est un peu reculée, et le gouvernement a fait soulever un chemin à une petite distance de la côte, lequel, en certain endroits, a de l'eau des deux côtés, mais se trouve assez haut pour tenir les voitures à sec en tout temps. Ce chemin est admirablement bien fait et bordé de poteaux de pierres de taille, sur toute la dernière lieue qui conduit à Ancône.

Avant d'arriver à cette ville, la capitale de l'ancien *Picenum*, on l'a déjà toute aperçue, parce qu'elle s'élève en amphithéâtre au-dessus du niveau du chemin. A main gauche, en entrant dans la ville, on a le spectacle du plus beau port qui soit sur toute cette côte. Il avait été commencé par l'empereur Trajan. Clément XII, dans le dernier siècle, l'a conduit au point de perfection où il se trouve aujourd'hui, en prolongeant une digue qui le met à l'abri des fureurs de la mer, en le faisant creuser, en élevant dans le milieu du bassin, qui est entre le port et la ville, un superbe *lazaretto*, ou lieu de réception pour les passagers et les équipages des vaisseaux venant des ports du Levant, infectés de la peste. L'édifice est séparé du reste du port par un pont-levis et n'a qu'une seule porte, de manière qu'avec une garde de quelques soldats, on est sûr qu'il n'y entrera et qu'il n'en sortira que ceux qui sont munis de la permission des officiers de santé.

La digue ayant été commencée par Trajan, on lui éleva, sur la digue même, un arc de triomphe qui subsiste encore avec son inscription.

L'Italie moderne, non moins reconnaissante, a élevé à Clément XII une statue de marbre blanc, sur le milieu des degrés qui conduisent à l'église des Dominicains, avec une inscription dans laquelle on n'a pas oublié de mentionner qu'il a fait d'Ancône un port libre. La voici : " Clementi XII° P. P. ob extructas ad pestem avertendam in medio mari amplissimas ædes productum tutioremque factum Trajani portum et, portorio sublato, cunctis apertum nationibus commercium et publicam rem auctam S. P. A. statuam P."

Les étrangers n'abusent pas du privilège, car nonobstant les améliorations faites au port d'Ancône, par ce Souverain Pontife,

on a le désagrément de n'y apercevoir que quelques petits vaisseaux, tant il y a peu de commerce dans cette partie de l'Europe.

En peu d'heures, on pourrait aisément dresser une batterie sur la digue, et faire respecter ce port à toute puissance qui s'en approcherait avec des intentions hostiles. Il fut un temps où l'on avait lieu de craindre les incursions des Turcs, et c'est sans doute pour cette raison, que l'on avait muni de fortifications toutes les places, tant du Royaume de Naples que de l'Etat Pontifical, qui bordent l'Adriatique. Depuis que cette nation a perdu son ancien esprit de conquête, on se contente de maintenir assez négligemment les anciennes fortifications sans en ajouter de nouvelles.

6.—Nous couchâmes à Ancône, et comme la journée du lendemain ne devait être que de 6 à 7 lieues, nous prîmes le temps, avant de partir, d'aller visiter la cathédrale, dont l'évêque (le cardinal Riganti) était absent pour cause de maladie.

Cette église est située sur le plus haut point de la ville, environ 600 pieds au-dessus du niveau de la mer. On y monte par des rues très raides, dont quelques-unes ont des degrés comme de grands escaliers. De cette hauteur, la vue est très belle et s'étend fort loin, mais non assez pour apercevoir la terre de la Dalmatie, parce que le golfe de Venise a près de trente lieues de largeur entre cette terre et celle d'Italie.

Il était sévèrement défendu aux Juifs de fréquenter les hauts-lieux, parce qu'à l'exemple des païens, ils s'y livraient au culte des fausses divinités. Depuis que le christianisme a répandu la connaissance du vrai Dieu par toute la terre, et que les peuples ont reconnu les extravagances de l'idolâtrie, il n'y a plus de raison de maintenir cette défense. Il est même remarquable qu'en beaucoup d'endroits, les chrétiens préfèrent les lieux élevés pour y construire leurs églises, comme plus propres à porter leurs pensées et leurs affections vers le ciel. Dans presque toute l'Europe, les églises les plus dévotes et les plus recherchées sont celles qui sont construites sur des hauteurs. Ell[illegible]n autre avantage ; c'est que les personnes qui s'y rendent [illegible] adorer Dieu, y trou-

vent du silence et de la solitude plus aisément que dans les endroits unis et conséquemment plus fréquentés.

Celle d'Ancône est moins remarquable sa construction, qui n'a rien d'extraordinaire, que par le petit tableau de la Ste-Vierge qui est au-dessus d'un des autels les plus apparents de l'église.

L'armée française menaçait la ville en 1796. Une foule de peuple se rendait tous les soirs à la cathédrale, et prosternée devant cette image, suppliait la mère de Dieu d'obtenir que les habitants fussent préservés par son intercession, des maux qui les menaçaient. Un soir, l'image remua les yeux assez longtemps et assez distinctement, pour que tous les assistants en eussent connaissance. Plus de 40 témoins ont rapporté uniformément cette merveille. Depuis ce temps, l'image est en une singulière vénération. Le Souverain Pontife, passant par Ancône, a voulu, comme beaucoup d'autres, avoir la consolation de célébrer la sainte messe à l'autel où elle est conservée.

Lorsque l'évêque de Québec entra pour la voir, il la trouva couverte, et ce qui le contraria davantage, c'est que le chapitre chantait à cet autel une messe qui n'était encore qu'à l'offertoire. Il passe à la sacristie, y trouve de jeunes clercs fort aimables, qui pour le dédommager, le conduisent avec plus de prévenance et d'honneur qu'on en devait attendre de leur âge, dans une chapelle souterraine vraiment digne d'être vue, et par la richesse avec laquelle sont décorés ses trois autels, où le marbre de toute espèce a, pour ainsi dire, été prodigué, et pour les précieux corps de quatre saints qui y sont conservés dans de magnifiques urnes, savoir : Cyriaque, Marcellin, Libère et Antoine de Fatalis.

Nous remontons à l'église. La messe arrivait à l'élévation. L'évêque était résolu d'attendre qu'elle fût finie pour voir l'image miraculeuse. Mais que font ces jeunes clercs? L'un deux passe derrière l'autel et fait tomber le voile de dessus l'image ; l'autre, sans faire plus de bruit, entre au chœur, dit tout bas à l'un des chanoines de quoi il était question. Celui-ci vient presser l'évêque de s'approcher pour considérer l'image ; mais il se garda bien de

le faire dans un moment de la messe aussi précieux, se contenta de la voir de la place où il était, et se retira promptement, pour ne point causer de distraction aux fidèles assez nombreux qui assistaient à la grand'messe. Cette image est un tableau de 24 à 30 pouces de hauteur, où la Ste-Vierge est représentée tenant l'Enfant-Jésus. Il ne mériterait aucune attention particulière, s'il n'avait été l'instrument du miracle rapporté ci-dessus.

Les cloches de la cathédrale d'Ancône sont placées dans une tour entièrement séparée de l'église, dont elle est éloignée de plus de 25 pieds ; et il faut avouer que cette idée n'est pas mauvaise, lorsqu'il n'y a qu'une seule tour et qu'on ne veut pas la placer au milieu. Il y a peu d'articles sur lesquels il y ait autant de variété, en Europe, que sur la manière de placer les cloches et les clochers. Beaucoup d'églises ont des clochers si petits ou si dérobés, que l'on entend sonner leurs cloches sans qu'il soit possible d'apercevoir où elles sont. Quant à l'Italie, voici ce qu'il y a de plus commun dans toutes les églises. Elles sont construites en briques et ont leurs murs revêtus de pierres de taille en dehors, et de marbre massif ou pulvérisé, mais très bien étendu, en dedans, de manière qu'il équivaut au marbre massif et souvent le surpasse par l'habileté avec laquelle il est mêlé. A défaut de marbre, on enduit l'intérieur des églises de stuc ou de plâtre, et on le peint en marbre, si luisant et si naturel qu'il est aisé de s'y tromper.

Les églises sont faites en croix, et les chapelles principales ont des autels qui se font face l'une à l'autre. C'est à l'un de ces autels que le Saint-Sacrement est ordinairement conservé, et non au grand. Dans les églises un peu étendues, ces deux premières chapelles sont fort richement ornées et souvent le disputent au maître-autel. Outre cela, il y a de chaque côté, depuis les premières chapelles jusqu'au mur du portail, autant d'autels en face les uns des autres, que la longueur de l'église en peut porter. Il faut qu'elle soit bien petite, si elle n'a pas quatre autels, outre le principal. Ces autels sont adossés aux murs des longs pans, et ont pour ouverture, sur la nef, une arcade qui laisse à chacune de ces petites chapelles huit pieds de profondeur sur douze de

large. Ces arcades continuées depuis le bas de l'église jusqu'à la rencontre de la croix ou de la croisée où sont les deux chapelles principales, lui donnent beaucoup de grâce. Chaque autel est surmonté d'un tableau ou d'une statue, quelquefois d'un grand crucifix. Au-dessus des tableaux ou de ce qui en tient place, il y a un châssis en éventail qui, pour l'ordinaire, donne fort peu de lumière.

Les églises assez riches pour avoir un portail en travertin (et ils sont, pour l'ordinaire, d'une très belle architecture), le sont communément assez pour avoir aussi un pavé de marbre, soit en parquet, soit en assemblage de différentes couleurs et qualités, où l'on voit des fleurs, de grands soleils, des croix de Malte, etc. Les églises plus pauvres sont pavées en briques. Mais si l'on y a enterré quelque personne considérable, il y a toujours son épitaphe sur une table de marbre, à l'effleurement du plancher. Quelquefois il y a une suite de tables de marbre et d'épitaphes depuis la grande porte d'entrée jusqu'au balustre et souvent dans d'autres parties, de sorte que telle église trop pauvre pour se procurer d'abord un pavé de marbre, parvient graduellement à l'avoir, à force de tombeaux et d'épitaphes. Quelquefois un portail tout en briques attire l'attention par l'habileté avec laquelle on les accommode aux règles de l'architecture. Colonnades de brique, corniches, frises, entablements, attiques de briques ne sont pas sans exemple.

Les voûtes qui couvrent les églises sont régulièrement faites de briques, revêtues en dedans d'un enduit de plâtre ou de stuc, et couvertes en dehors d'une légère charpente surmontée de tuiles convexes en forme de gaufres. L'intérieur des voûtes est rarement uni. Le plus souvent, elles sont divisées en panneaux, dont les moulures sont dorées et l'intérieur orné de peintures à fresques, si les panneaux sont grands, et de fleurs aussi dorées, si les panneaux sont petits. C'est la même chose, lorsqu'au lieu d'une voûte, il y a un plafond, ce qui est rare.

Les fenêtres sont régulièrement placées au-dessus du carré et dans la couverture ; pratique qui rend les églises sombres à n'y pouvoir lire, pour peu que le ciel soit couvert de nuages ; car,

outre que la lumière que l'on tire des éventails placés au-dessus des petits autels, est très peu de chose, il y en a beaucoup où ces petits éventails n'ont pas même lieu. C'est l'idée générale du pays que l'obscurité d'une église excite au recueillement. Ce système est porté si loin, qu'au moment où le sermon commence, on la rend encore plus obscure, en tirant des rideaux sur toutes les fenêtres. Que dirait-on ici de nos églises percées de fenêtres tout à l'entour, comme des lanternes ?

De la croisée de l'église, s'élève généralement un dôme de briques, dont la charpente, s'il y en a une, est cachée dans l'épaisseur du mur. Ce dôme porte sur les quatre coins de la croisée, s'élève plus ou moins selon le diamètre de sa base, est terminé par une lanterne environnée de châssis, et surmonté d'une croix, dont le pied porte souvent sur un nuage ou sur un groupe d'où elle sort avec beaucoup d'avantage. Le dessus de ce dôme est communément couvert de plaques de plomb, et le dedans orné de fresques représentant divers sujets de piété, plus ordinairement le triomphe des anges et des saints en paradis. Aux quatre coins de la croisée, sont représentés autant d'anges d'une grande taille qui semblent soutenir le dôme ; quelquefois, au lieu d'anges, les quatre Evangélistes ou les quatre Docteurs de l'Eglise latine.

Ce ne sont pas seulement les églises qui sont voûtées. Les sacristies le sont aussi tout entières, et qui dit ici une sacristie entière, dit une suite de pièces ou d'appartements qui s'enfilent les uns les autres et disputent ensemble de bon goût et d'élégance. Ces sacristies ont des portes de communication avec la nef et avec le chœur, des deux côtés de l'autel ; mais jamais dans le rond-point. C'est là la place du chœur.

Il est rare que le balustre et le pavé du chœur ne soient pas entièrement de marbre. Aussi ne fait-on point usage de tapis, si ce n'est extraordinairement, par exemple, lorsque le Saint-Sacrement est exposé. Ces tapis sont de drap tout uni, et quand même ils seraient des plus belles manufactures de Bruxelles ou de Turquie, ils seraient encore moins précieux que le pavé qu'ils couvrent.

Les confessionnaux n'ont que de petites portes, à hauteur d'appui, et comme il n'y a ni rideaux ni panneaux au-dessus, le confesseur est entièrement en vue. Les grilles ne ferment pas par des tirettes, mais par de petits volets. Du reste, les confessionnaux sont de même grandeur que les nôtres, et n'en diffèrent pas essentiellement quant à la forme.

La chaire à prêcher est plus large qu'en France et en Canada, sans être plus profonde. Il est rare qu'elle soit ornée de sculptures. Elle est ordinairement de forme carrée. Le prédicateur y va et vient, et d'un angle à l'autre, ce qui donne plus de vie à son action. Nulle chaire qui ne soit ornée d'un grand crucifix posé sur le bord le plus voisin de l'autel, et ayant la face tournée vers le peuple.

A l'autel où l'on donne la communion, le balustre est couvert de damas de soie cramoisie, pendant des deux côtés et garni de franges de même couleur. La nappe de communion s'étend pardessus cette étoffe.

Les autels sont ordinairement de marbre diversifié et de forme carrée. Rien de plus rare dans les églises d'Italie, surtout dans celles de la ville de Rome, que ce que nous appelons *autels à la romaine.* On n'en trouve guère que dans les chapelles domestiques. Quant aux églises, le cas à peu près unique où un autel n'est pas carré et plein, est celui où l'on a quelque saint corps à y déposer. Alors l'autel consiste en une table de marbre supportée par quatre pieds, et dans le vide est déposée une urne de même matière, quelquefois de pierre plus précieuse, telle que jaspe ou porphyre, qui contient les reliques du saint.

Les autels n'ont pas de tabernacles, mais un gradin à deux degrés, quelquefois à trois, surmonté d'une niche soutenue par six ou huit colonnes proportionnées à la grandeur de l'autel. Le gradin est de même matière que l'autel, et l'excède par les deux extrémités (qui reviennent en arc de chaque côté) de 18 pouces et quelquefois de deux pieds. Les moulures, feuillages et autres ornements de l'autel, aussi bien que du gradin et de la niche,

sont de cuivre doré, qui se marie très bien avec le marbre de couleur sombre qui en fait le fond.

Les églises trop pauvres pour employer du marbre massif dans leurs autels et gradins, y suppléent par le marbre pulvérisé dont il a été fait mention ci-dessus.

C'est de cuivre doré, ou du moins très poli, que sont faits les portes de custodes, les lampes, les chandeliers et crucifix des autels. Rarement sont-ils d'une matière plus précieuse.

Les lampes sont petites, mais longues par le pied. On ne les épargne point. Il y en a ordinairement deux d'allumées devant l'autel où l'on conserve le Saint-Sacrement. Pour peu qu'un autre autel soit distingué, soit par une relique que l'on conserve, soit par quelque image ancienne ou en réputation d'avoir été l'instrument de quelque miracle, on y tient aussi une lampe allumée. Il y a même telle église où une lampe brûle jour et nuit sans interruption, devant chaque autel indistinctement. Comme on ne brûle que de l'huile d'olive, on ne craint pas que la vapeur en soit nuisible, et véritablement on n'en est pas incommodé, et les églises n'en sont pas tachées sensiblement.

Au lieu de bancs, les Italiens se servent de chaises, dont le transport fait au besoin, à mesure que les gens arrivent et en demandent, cause inévitablement un peu de confusion ; car dans ce pays, comme dans tous les autres, il entre du monde dans l'église, depuis le commencement de l'office jusqu'à la fin.

Cependant l'heure du départ était arrivé ; le voiturin s'impatientait. Nous descendîmes de la cathédrale d'Ancône bien autrement vite que nous n'y étions montés, et reprîmes la voiture en arrivant à l'hôtellerie, emportant un souvenir agréable de la situation, de la disposition, de la beauté des édifices, de l'industrie et de l'activité du peuple de la ville que nous laissions. On compte, à Ancône, plus de 17,000 habitants.

Nous retombâmes dans une campagne parsemée de monticules et de vallons délicieux. Des arbres nouveaux, d'un vert pâle, complantés comme ceux des vergers, se présentent à nos yeux : ce sont des oliviers. Ils commencent ici, et sont plus fréquents à

mesure que l'on avance dans les parties les plus méridionales de l'Italie. L'huile qu'ils produisent dans l'Etat Pontifical, soit qu'on ne la fasse pas à propos ou assez soigneusement, soit que les oliviers soient de mauvaise qualité, est plus propre à brûler dans les lampes, qu'à l'usage de la table. Celle de Toscane lui est de beaucoup préférable.

Nous passons à la porte d'Osimo, sans y entrer. C'est une ville épiscopale, autrefois très peuplée et connue chez les anciens Romains sous le nom d'*Auximum*. Aujourd'hui elle n'est guère qu'un misérable bourg. Cette place se trouve à mi-chemin entre Ancône et Lorette, où nous allions et où nous arrivâmes vers deux ou trois heures après-midi, après avoir beaucoup monté ; car sa situation est très élevée. Elle a une citadelle et une garnison jugées nécessaires pour la protéger contre la cupidité de ceux qui auraient eu la tentation de venir piller les richesses immenses que les oblations des fidèles et surtout des princes des différentes nations chrétiennes y avaient ci-devant accumulées.

On ne se fait pas d'idée de la quantité prodigieuse de couronnes, colliers, chapelets, chaînes, soleils, feuilles, roses, croix, images, cœurs, vaisseaux, chandeliers, calices, encensoirs, patènes, ciboires, crucifix d'or et d'argent, non plus que de l'amas de diamants, de rubis, d'ambre, de cristal, de saphirs, d'améthystes, d'émeraudes, d'agates, ou autres pierres précieuses qui s'y trouvaient réunies par milliers. Un seul collier de rubis et de diamants, envoyé par Louis XIII, était estimé à 60,000 piastres. Anne d'Autriche, reine de France, y avait fait représenter Louis XIV, son fils, sous la forme d'un enfant d'or offert par un ange d'argent. Les villes de Milan, de Bologne et douze autres, y étaient représentées en argent, ainsi que le château de Vincennes. Une seule chasuble était chargée de 7,000 perles et pierres précieuses, etc., etc. Pourquoi, dira-t-on, tant de riches offrandes ?—Pour honorer la maison de la S[te] Vierge, où s'opéra le grand mystère de l'Incarnation du Verbe. Car il faut savoir que cette maison qui existait à Nazareth, qui y avait été visitée, au IV[e] siècle, par S. Jérôme, comme on le voit dans ses lettres à Eustochium, et postérieusement par

S. Louis, par le cardinal Vitry et par beaucoup d'autres, disparut de là tout à coup, vers la fin du XIIIe siècle, fut transportée en Dalmatie, où elle resta plusieurs années, et enfin arriva sur cette côte de l'Italie, et y changea deux fois de place, avant de se fixer dans le champ d'une veuve nommée Lorette, où elle est depuis l'an 1298. Une telle transformation paraissait incroyable, parce que Dieu avait jugé à propos d'en dérober le motif à la connaissance des hommes. Cependant les miracles très certains qui se sont opérés à l'occasion de cette maison—miracles si nombreux et si constants, dit le savant critique, Benoît XIV (*de Festis B. M. V.*), que vouloir les prouver ne serait que répéter les preuves déjà données de la manière la plus satisfaisante—doivent suffire pour identifier la maison de la Ste Vierge, indépendamment des arguments admis par les savants écrivains qui ont exercé leurs plumes sur la translation de la sainte maison, *santa casa*, ou de la maison de Lorette, *Domus lauretana*, car c'est sous ces deux noms qu'elle est connue aujourd'hui. Dieu n'opère pas de miracles pour accréditer le mensonge. Or si la translation de la sainte maison était, comme le prétendent les ennemis de l'Eglise, un conte fait à plaisir pour leurrer la populace, tous les miracles qui s'y sont opérés, seraient autant de moyens que Dieu aurait employés pour accréditer cette fable. C'est ce que nul chrétien ne peut admettre.

Ajoutons que ce ne fut pas du premier abord que cette maison fut reconnue par l'Eglise, pour celle de la Ste Vierge. On ne porta ce jugement qu'après beaucoup de temps, d'examen et de précautions. Clément VII chargea des commissaires, hommes éclairés, religieux et prudents, de l'identifier. Ils allèrent à Lorette, et, après y avoir pris les dimensions de la maison, avec la plus grande exactitude, ils se rendirent en Dalmatie, au lieu où l'on disait qu'elle s'était arrêtée d'abord. Ils reconnurent le terrain qu'elle avait occupé, en trouvèrent les traces exactement conformes aux mesures qu'ils avaient prises à Lorette, interrogèrent [illegible]idèles du v[illegible]age, et les virent pleurer du regret d'avoir [illegible] ce précieux dépôt. Ils ne s'en tinrent pas là, mais

poussèrent jusqu'en Palestine, et arrivés à Nazareth, présentèrent leurs mesures aux fondements de la maison qui y étaient encore, et y trouvèrent la même conformité. Cette opération, dont ils rendirent compte au Pape, à leur retour, n'était-elle pas une preuve suffisante de la réalité de la translation ? Aussi Lorette est-il, depuis plusieurs siècles, le pèlerinage le plus fréquenté de tout le christianisme. Les Souverains Pontifes, les saints personnages laïques et ecclésiastiques, se sont empressés de visiter la *santa casa* et de célébrer les divins mystères, ou d'y assister, dans la maison même où l'Archange Gabriel vint dire à Marie : *Ave gratia plena : Dominus tecum*, et où la soumission de la Ste Vierge aux ordres du ciel : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*, lui mérita l'accomplissement immédiat du grand mystère dont elle devait être l'instrument [1].

Si l'évêque de Québec n'eût consulté que son empressement d'arriver à Rome, terme de son voyage, il aurait pris sa route à droite, en sortant de Bologne, et passant par la Toscane, aurait été rendu plusieurs jours avant celui où il arriva. Mais il voulait voir les eaux de la Mer Adriatique, le port d'Ancône, et par-dessus tout, la sainte maison de Lorette. Il y entra, le cœur attendri, peu de temps après avoir quitté la voiture, y trouva des chapelains extrêmement honnêtes et prévenants, et se décida (car c'était le samedi) à y passer le dimanche tout entier.

La sainte maison a 15 pieds de carré, 30 de long et 12 de large. Elle est construite de pierres rouges, plates, égales entre elles, et que l'on prendrait pour des briques. Ce mur est tout à fait nu dans l'intérieur. C'eût été lui ôter de son mérite et priver les

---

1—Un grand argument — quoiqu'il ne soit pas absolument décisif — en faveur de l'authenticité de ce miracle de la sainte maison de Lorette, c'est qu'il est mentionné en toutes lettres dans l'office du bréviaire, et qu'une fête spéciale se célèbre, chaque année, pour en perpétuer la mémoire. Il n'en est pas ainsi du Saint Suaire vénéré à Turin et dont il a été question précédemment ; car quoiqu'il y ait un office et une fête en l'honneur du Suaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nulle mention n'est faite dans le bréviaire du suaire conservé à Turin.

fidèles d'un grand sujet de consolation, que de leur en dérober la vue par des ornements moins appréciables que sa belle simplicité. Il est défendu, sous peine d'excommunication, d'enlever aucune pierre de cet édifice, précaution d'autant plus sage que, si cet enlèvement eût été permis, chacun des pèlerins aurait voulu en avoir un morceau, et depuis longtemps la maison ne subsisterait plus.

On rapporte qu'un évêque de Coimbre ou Conimbre, en Portugal, ayant fait construire, dans son diocèse, une chapelle sur les dimensions de la *Santa Casa*, pour honorer le mystère de l'Annonciation, eut la dévotion d'y avoir une des pierres dont elle est composée. Il s'en allait par la Méditerranée, au concile de Trente. En passant à Rome, il obtint un bref du Pape, qui permettait d'emporter cette pierre. Rendu à Lorette, il n'eut rien de plus pressé que de montrer ce bref aux chapelains chargés de la garde de la sainte chapelle, ne doutant nullement qu'ils ne s'empressassent de lui donner la pierre qu'il était autorisé à prendre. Mais ils n'en voulurent rien faire. " Le Souverain Pontife, lui dirent-ils, ne nous ordonne pas de vous délivrer une pierre de ces murs, et nous ne vous la délivrerons pas ; mais vous avez permission d'en prendre une : prenez-là, si vous voulez, nous ne nous y opposerons pas." Que fit cet évêque ? Il détacha une pierre à l'insu des chapelains et l'emporta avec lui. A peine arrivé à Trente, il fut attaqué d'une maladie très sérieuse, et craignant de mourir, il se fit recommander aux prières d'une communauté de religieuses de l'endroit, qui étaient en grande réputation de ferveur. Elle se mirent en prières, comme il le désirait, et quoiqu'il eût dérobé soigneusement à la connaissance de tout le monde, ce qu'il avait fait à Lorette, la supérieure du monastère lui fit dire le lendemain : " Rendez ce que vous avez pris à la maison de Dieu, si vous voulez recouvrer la santé." Il comprit ce langage, chargea un de ses ecclésiastiques de partir immédiatement pour Lorette, et d'y faire la restitution de la pierre qu'il avait enlevée. A peine l'ecclésiastique était-il en route, qu'il commença à avoir du mieux et se trouva rétabli en peu de jours. La pierre

rendue, on chercha l'endroit du mur où elle avait été prise, on l'y replaça, et on la montre aux étrangers, en leur rapportant cette histoire. La pierre est signalée par deux crampes de fer dont elle est recouverte.

La sainte maison n'a plus son ancien toit. Il est tombé de vetusté et a été remplacé par un toit de marbre, dit la relation de M. Butler. Mais il a plutôt l'air d'être de bois enduit de plâtre. Le pavé est de marbre dans la partie antérieure de la maison, où l'on entre par deux portes latérales, et où l'on trouve un autel dédié à la Ste-Vierge, soulevé de trois marches, magnifiquement orné et environné de 54 lampes allumées tous les jours, sans en compter 19 autres qui brûlent au dehors et à l'entour de la maison. L'autel fait face à l'un des pignons de la maison, et laisse, par derrière lui, un espace de six pieds sur toute la largeur de l'édifice. Dans le pignon, qui termine ce dernier espace, se trouve l'ouverture d'une cheminée que l'on a revêtue de marbre, laquelle donne son nom à tout ce petit appartement que l'on appelle *santo camino*, ou la sainte cheminée. Au-dessus de cette cheminée et dans l'endroit où en devait passer autrefois le tuyau, se trouve une niche qui renferme une statue de la Ste Vierge, en bois aussi noir que de l'ébène, tenant l'Enfant-Jésus. Cette statue d'environ deux ou trois pieds de hauteur, est assez élevée pour pouvoir être aperçue de l'autre extrémité de la maison et par-dessus l'autel. On prétend qu'elle est l'ouvrage de S. Luc, et qu'elle fut transportée en Italie, avec la maison même. Mais cela n'est pas prouvé. Les Actes des Apôtres nous apprennent bien que S. Luc était médecin, mais ils ne le donnent ni pour peintre, ni pour statuaire. La tradition qui le présente sous ces deux derniers rapports, est pieuse, mais non certaine. Au surplus, que cette image ait été sculptée par S. Luc, ou par tout autre, peu importe : elle est une image de Marie. C'est autant 'il faut pour la rendre respectable en vue de la personne qu'elle représente.

On nous assure que l'autel de la sainte maison est aussi venu de la Palestine avec elle, et cela est d'autant plus croyable, qu'au

rapport de S. Jérôme, cette maison était déjà convertie, de son temps, en une chapelle où l'on célébrait. Une armoire auprès de l'autel, dans l'épaisseur du mur, contient deux petites écuelles de terre, que l'on suppose avoir été à l'usage de l'Enfant-Jésus. Si les murs de la sainte maison sont nus en dedans, il s'en faut bien qu'ils le soient en dehors. Rien de plus riche que les bas-reliefs de marbre représentant, tout autour des murs, les mystères de la Ste Vierge, et au-dessous du bas-relief, les grandes statues des sibylles et des prophètes, qui ont annoncé la rédemption du monde. La statue de Jérémie pleurant sur le malheureux sort de sa patrie, est une des plus belles qui soient en Europe. C'est l'ouvrage de Contucci. Celles de Moïse et de plusieurs autres sont de Lombard (Jérome). Il fut aussi l'exécuteur des quatre portes de bronze, dont deux sont des deux côtés de l'autel, et en avant, une par où l'on entre dans la partie nommée *santo camino*, et une quatrième qui ne s'ouvre pas, seulement figurée en dehors. pour faire face à celle-ci.

C'eût été peu d'orner la sainte maison : il fallait lui donner un abri. Or elle n'en pouvait avoir un plus décent que la vaste église que l'on a construite autour, et dans la croisée de laquelle la *santa casa* se présente à la dévotion des étrangers. Cette église pavée de marbre de Paros, rouge et blanc, ayant les deux battants de sa grande porte revêtus de bas-reliefs de bronze, avec une statue de même métal représentant, sur le perron, Sixte V assis, apparemment parce que ce grand Pape l'a fait construire ou réparer, a 25 autels, 6 sacristies, un chapitre consistant en 23 chanoines, 24 bénéficiers, 12 chapelains et 12 clercs, et finalement est devenue cathédrale par le transport qui y a été fait de l'évêché de *Recanati*, demeuré uni à celui de Lorette. L'évêque actuel est un saint vieillard jouissant d'une bonne santé, vivant avec beaucoup de simplicité, célébrant la messe dans la sainte maison, tous les samedis et dimanches, assidu au chœur de sa cathédrale et à une procession qui s'y fait tous les samedis au soir. Il se nomme Etienne Bellini. La cordialité avec laquelle il

accueillit l'évêque de Québec, le fortifia dans la détermination qu'il avait prise de demeurer à Lorette jusqu'au lundi.

7.—Quelle satisfaction de célébrer les saints mystères dans la même maison, entre les mêmes murs où Dieu le Fils s'est fait homme pour nous ! Qu'il est vénérable cet autel, un Charles Borromée, un François de Sales, un Philippe de Neri, où tant de Souverains Pontifes, notamment celui qui règne aujourd'hui, ont successivement offert l'Agneau sans tache ! Ce fut à Jésus incarné, et par l'intercession de sa sainte mère, que l'évêque de Québec offrit son diocèse et le mit tout entier sous la protection de Dieu, d'une manière plus spéciale que jamais. Il lui recommanda tout son clergé, depuis le Coadjuteur jusqu'au dernier tonsuré, plus particulièrement ceux qui, employés dans les missions lointaines, portent le poids du jour et de la chaleur. Il le pria qu'en son absence, il n'arrivât dans le diocèse aucun de ces événements malheureux dont les ennemis de la religion sont si empressés de se prévaloir contre elle. Il mit aux pieds de la sainte Vierge toutes les communautés religieuses qui sont sous sa juridiction, afin qu'elles pussent croître en ferveur et en piété. Il demanda le succès des affaires qui lui avaient fait entreprendre le voyage d'Europe. Enfin, sans oublier ses besoins particuliers, il fit une mémoire spéciale de ceux de ses diocésains qui avaient pris intérêt à son départ et priaient pour la prospérité de son voyage.

Le concours des fidèles qui se rendent en pèlerinage à Lorette, est estimé à 100,000 par an. Outre les prêtres en grand nombre qui, depuis le point du jour jusqu'à une heure et deux après-midi, célèbrent continuellement des messes, tant dans la sainte maison qu'aux différents autels de la cathédrale, pour satisfaire à la piété des pèlerins, il y a des pénitenciers de toutes les langues de l'Europe. Ces pénitenciers, au nombre de quatorze, étaient d'abord de la Compagnie de Jésus. Lorsqu'elle fut supprimée, Clément XIV les remplaça par des Cordeliers qui furent obligés de quitter leur habit, lors de l'invasion de l'Italie par les Français, et ne l'ont pas encore repris, mais sont vêtus en ecclésias-

tiques séculiers. Il ne se trouve plus de pénitenciers pour les langues française et anglaise, et celui que l'on appelle le pénitencier français, est un Italien qui, à coup sûr, ne l'entend point et ne devrait pas confesser en cette langue.

Une des six sacristies a conservé le nom de trésor, parce qu'elle contenait ci-devant la multitude des précieuses offrandes mentionnées ci-dessus, qui y étaient montrées à travers des vitreaux, la sainte maison n'en pouvant contenir qu'une très petite partie. Aujourd'hui il y a de la place de reste ; car la citadelle construite par Sixte V, contre les entreprises des corsaires qui auraient été tentés de venir piller ce trésor, n'a pu arrêter l'avidité des Français qui, y étant arrivés en 1796, avec Bonaparte à leur tête, enlevèrent tout ce que l'on n'avait pas eu le temps de transporter à Rome.

Entre les lampes qui brûlaient dans la sainte maison, il y en avait 36 d'or massif, entre lesquelles une du poids de 40 livres, donnée par la république de Venise. Tout cela fut enlevé. Le général ne s'en rapporta pas aux soldats ; il fit lui-même la vile fonction de ravisseur sacrilège, et on assure que ce fut par ses mains que la statue de la Ste Vierge fut arrachée de sa niche. Comme pièce d'ancienne sculpture, elle fut condamnée à faire le voyage de France, d'où elle n'est revenue qu'après la restauration de Louis XVIII.

En parcourant ce trésor, où de nouvelles offrandes commencent déjà à regarnir les tablettes évacuées, l'évêque de Québec fut très surpris de trouver affichée, dans un trémeau, la prière suivante qui s'y conserve en français et en latin, avec ce titre : " Vœu de la nation Huronne, envoyé à Lorette, pour supplier la Bienheureuse Vierge de procurer la conversion des sauvages de toute la Nouvelle-France, l'an 1673 :

" O Marie, servante de Dieu par excellence, comme nous avons appris que toutes les nations qui ont eu, avant nous, le bonheur de se soumettre à votre domaine, vous envoient, pour marque de leur reconnaissance, quelque régale de ce qui est le plus estimé

parmi elles, nous avons cru que nous étions obligés de les imiter en vous offrant ce que nous avons parmi nous de plus précieux ; et comme notre pauvreté ne nous fournit rien qui le soit davantage que notre porcelaine, laquelle est parmi nous ce que sont les perles parmi les peuples les plus riches, nous avons tous conspiré ensemble, par un consentement général, de vous en préparer un collier et d'y graver vos propres paroles, qui vous ont élevée à la dignité de mère de Dieu. Nous désirons que ces caractères de porcelaine tiennent la place de nos cœurs et qu'ils soient un témoignage immortel de la part que nous prenons à toutes vos grandeurs. Souffrez donc, Sainte Vierge, que nous vous fassions ce petit présent. Ce sont tous vos sujets de ce nouveau monde qui viennent vous rendre hommage et vous reconnaître pour Reine dans la maison où vous ne vouliez être que servante. Vous ne verrez jamais ce collier répétant les plus nobles et les plus puissantes paroles que vous ayez prononcées, que vous ne pensiez aux intentions et aux désirs de ceux qui vous l'ont présenté, et que cette vue ne vous excite à les regarder d'un œil favorable et à les secourir en toutes leurs nécessités. Ainsi soit-il. "

Quoique 146 ans se fussent déjà écoulés depuis l'envoi de cette prière, l'évêque de Québec chercha néanmoins à se procurer quelque information touchant le collier de porcelaine dont il y est fait mention, mais il n'en put trouver aucun vestige. Les plus anciens officiers de la sainte maison et du trésor ne l'ont jamais vu.

La prévoyance des Souverains Pontifes a été au-devant des besoins des pauvres pèlerins, en leur faisant construire, à Lorette, un hospice où ils sont admis, nourris et logés pendant trois jours, et comme un grand nombre d'entre eux viennent de l'Esclavonie et passent nécessairement par Venise, faute de moyens de traverser la Mer Adriatique, il y a, dans cette dernière ville, un autre hospice où il leur est permis de demeurer un jour, tant en allant qu'en revenant.

Par une disposition assez bizarre, la sainte maison, quoique placée au milieu de la cathédrale, son trésor, ses ornements, ses offices,

ses desservants sont exempts de la juridiction de l'évêque et soumis à celle du gouverneur. Un tel ordre de choses a nécessairement entraîné beaucoup d'incertitudes, de questions, de disputes, de plaintes réciproques. Les Papes, après s'être épuisés en décrets et en bulles pour régler ces difficultés, ont fini par accorder à l'évêque l'inspection sur le service divin et sur les mœurs des ecclésiastiques chargés de la garde de la sainte maison, et par établir, à Rome, une Congrégation nommée *Congregatio Lauretana*, qui dirige en chef cet établissement. Elle est composée en ce moment de neuf cardinaux.

Un vaste palais commencé par Sixte IV, et continué par Clément VIII, mais auquel Benoît XIV a mis la dernière main, est situé tout auprès de l'église cathédrale de Lorette. Le dessin en fut donné par le célèbre Bramante. Il est construit en équerre, et a trois étages et trois rangs de galeries au-dessus du rez-de-chaussée. Les pilastres du premier étage sont d'ordre dorique ; ceux du second, ioniques ; ceux du troisième, corinthiens. Ce grand édifice est destiné à recevoir, dans sa vaste enceinte, l'évêque, le gouverneur, les chanoines, les pénitentiers, etc. Il ne paraît pas que les religieux, tenus ici par deux ou trois, pour représenter chacun des différents ordres, y aient des places. Il y a même apparence qu'une partie des chanoines et des pénitenciers aiment mieux demeurer en leur particulier que d'exercer ici la vie commune. Enfin, s'il y a un gouverneur, il faut croire qu'il demeure aussi à part, et l'évêque de Québec n'entendit pas même parler de lui.

L'évêque de Lorette s'est fixé au premier étage du palais, et il s'en faut bien qu'il l'occupe tout entier. Il y a du côté où la vue est plus belle et plus étendue, de grands et magnifiques appartements richement meublés, et tenus en réserve pour le service du Pape, et des souverains qui ont occasion de passer par là et d'y séjourner.

Si l'on en excepte ce palais, qui ferait honneur à la première ville du monde, et la cathédrale, qui n'est pas la moins belle

d'Italie, Lorette ne contient aucun édifice qui vaille la peine d'être considéré, n'ayant nul commerce, mais seulement des vendeurs de crucifix, de médailles et de chapelets, qui poursuivent les gens dans la rue pour leur offrir leur marchandise, et font presque violence pour qu'on l'achète.

Une belle fontaine décore la place qui est au-devant de l'église. Ici, comme à S. Pétrone de Bologne, on peut confronter les heures d'Italie avec les heures astronomiques, par le moyen de deux cadrans placés dans les deux tours de l'église.

L'évêque de Québec, ayant assisté à l'office du matin et du soir, dans cette église, où il fut plus édifié du sérieux et de la modestie du clergé de Lorette, que de son habileté à s'acquitter des cérémonies, se disposa à en partir le lendemain pour continuer sa route.

8.—Il restait 155 milles à faire pour arriver à Rome, c'est-à-dire qu'il fallait traverser par une ligne oblique, toute l'Italie, depuis la mer Adriatique, dont Lorette n'est éloignée que de deux milles, jusqu'à celle de Toscane, qui est à 7 milles au delà de Rome.

Dei voulut faire de fortes journées, et, en conséquence, nous fit partir, tout le reste de la route, une ou deux heures avant le jour.

Le premier endroit où il s'arrêta, fut la ville de *Macerata*, dont le saint évêque, ci-devant de la fervente congrégation des Passionnistes, était absent. Son âge de 75 ans ne lui fait rien perdre d'un zèle qui ne se borne pas à son diocèse, dont il est le modèle et l'idole, mais s'étend aux églises étrangères. Il était, en ce moment, parti pour une des missions qu'il a coutume de donner, chaque année, tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre.

Nous eûmes le temps de parcourir cette ville, après avoir dîné, à 9 heures du matin, dans une auberge où il ne s'agissait que de déjeuner, mais dont les gens, au lieu du café ou chocolat que nous demandions, nous forcèrent de prendre de la soupe, de la viande de plusieurs sortes, du vin et du dessert, et il en fallut passer par là.

La ville est gaie, bien percée, a d'assez belles rues, des places, des fontaines, un palais pour le gouverneur, un autre pour l'évêque, plusieurs maisons religieuses, une collégiale. On y compte 8,000 habitants. La prison, qui est sur une rue passante, soit que les prisonniers soient peu nombreux, soit qu'ils aient défense de crier, est fort paisible, mais différente de celle de Bologne, où les passants sont sans cesse importunés par les vociférations horribles des prisonniers, qui se montrent par dizaines, à chaque fenêtre, et font voir, par leurs cris, que si leurs estomacs sont en souffrance, du moins leurs poumons sont bien conditionnés.

Les Oratoriens ont ici une belle église de S. Philippe de Néri, et une sacristie proportionnellement plus belle. On s'attache beaucoup, en Italie, à la décoration des sacristies. Il n'est pas rare d'y trouver de superbes tableaux. Les fresques dont sont ornées leurs voûtes, étant plus rapprochées de la vue, font, pour l'ordinaire, un meilleur effet que celles des églises, souvent trop éloignées des yeux pour que l'on en puisse estimer le mérite.

Sous l'église assez vaste de S. Paul, est une chapelle où est réprésenté, dans ses dimensions, le sépulcre de Notre-Seigneur. Il est environné de lampes, surmonté d'une croix, honoré par une confrérie instituée tout exprès et par le concours et la vénération des fidèles.

Un noble citoyen de cette ville, nommé Alexandre Marepuschi, y fit construire une élégante chapelle, connue sous le nom de *Mater misericordiæ*. Elle est séparée d'une autre église par la largeur d'une rue. Ce petit édifice est parfait dans son genre, a une sacristie proportionnée à son besoin, et pour la desserte, un chapelain entretenu aux frais de la fondation. On y montre, sous le grand autel, le corps de S. Prosper, martyr, ou plutôt, ses ossements enfermés dans un corps de cire, habillé en guerrier, et couché dans ce tombeau, de manière à être aperçu ouvertement, lorsque l'on ôte le devant d'autel. C'est de la même manière que l'on conserve, dans la cathédrale, le corps d'une sainte martyre nommé Hygiate, également placée sous un autel.

Cette cathédrale, plus éclairée que le commun des églises d'Italie, peut-être parce que nous y entrâmes par un beau soleil et aux approches de midi, est sous l'invocation de S. Julien. Nous y assistâmes à une partie de la messe capitulaire. Le chant était bien exécuté ; c'est l'ordinaire de toutes les églises du pays ; mais il s'en faut bien que les notes et les airs s'accordent avec les nôtres. Il y a même très peu de rapport entre eux et nous. Il y a donc chant grégorien et chant grégorien. Quelques recherches faites dans leurs livres convainquirent l'évêque de Québec de cette différence. Il n'y a pas 100 lieues de distance de Lyon à Turin. Les livres de chant de Turin sont conformes à ceux du reste de l'Italie, mais ne ressemblent nullement à ceux de Lyon, que nous suivons en Canada. L'épître, l'évangile, les collectes se chantent aussi sur un ton différent du nôtre et assurément inférieur.

Quant aux ornements dont on se sert autour des autels, voici ce qu'il y a de plus remarquable : le surplis, nommé *cotta* en latin et en italien, est une espèce de brassière qui ne descend pas jusqu'aux reins et a l'encolure ouverte, de manière à porter moins sur le cou que sur les épaules. Les manches sont assez larges, mais courtes, relevées et saisies au-dessus des saignées ; les plis sont si fins (et il en est ainsi des aubes) que le vêtement a moins l'air d'être de toile que de bazin, ou de fil tricoté à côtes. Le bonnet carré est une petite calotte courte, étroite, faite d'un carton mince et dont la houppe n'est guère plus grosse qu'un œillet ou une petite rose. Il donne dans un excès opposé aux nôtres, souvent si allongés et chargés de houppes si grosses, qu'on les prendrait pour des bonnets de grenadier, auxquels il ne manque plus que la devise militaire : *nec aspera terrent.*

Les amicts sont étroits, mais en revanche d'une longueur à descendre jusqu'au bas des reins. Les aubes ordinairement trop courtes, s'arrêtent à mi-jambe ; leurs manches, au contraire, sont très longues et très étroites ; on les déchire quelquefois avant de réussir à les faire entrer sur les bras. Les manipules sont étroits

et ordinairement cousus trop haut, pour que le bras y passe librement. Les étoles, également étroites des pattes, sont trop larges du haut, trop courtes, et n'ont jamais de tours de cou, non plus que les chasubles, qui sont molles, sans bougran, et dont la croix, au lieu d'être derrière, est sur le devant, ayant les bras dans la partie de l'ornement la plus étroite et nécessairement cachés, quand le célébrant a les mains jointes. Lorsque la chasuble, s'abattant sur les coudes, était également large devant et derrière, il importait peu que la croix s'y trouvât d'un côté ou de l'autre; mais il n'en est pas ainsi depuis qu'on en a gâté l'ancienne et vénérable forme, sous prétexte de la rendre plus commode. Il était raisonnable que la croix fût fixée sur la partie la plus large, et non sur celle où il est souvent impossible de la bien former ou de l'apercevoir.

Les corporaux ne sont pas différents des nôtres, mais les pales sont sans carton, consistant en une double toile, quelquefois simple, forte[illegible]pesée, et néanmoins trop faible pour supporter le voile du [illegible], quoique très léger, sans fléchir par les quatre coins. Les bourses sont toutes carrées, trop grandes et ne s'ouvrant qu'avec peine pour recevoir le corporal. Les purificatoires sont si courts, qu'en les pliant en deux, on a peine à atteindre le fond du calice sans les faire disparaître des bords [1]. Les dalmatiques et tuniques ont les manches cousues tout au long, et non battant, comme les nôtres, sur les épaules. L'orfroi du pluvial ou de la chape va d'un bout à l'autre, sans être interrompu par le chaperon qui ne commence qu'au-dessous, et par conséquent, pend dans le dos d'une manière désagréable. L'officiant qui donne la bénédiction du Saint-Sacrement, ne le fait qu'après avoir pris par-dessus le pluvial, une large et longue écharpe, qui s'attache avec deux rubans sur la poitrine. Les ostensoirs sont surmontés,

---

1 — On voit par cette description que nos ornements et nos linges sacrés sont bien préférables à ceux de Rome. Je l'ai constaté moi-même bien des fois.

comme les nôtres, d'un petit crucifix, mais n'ont jamais de couronne.

En voilà assez sur cet article. Continuons le voyage. Nous passons près de Tolentino, ancien évêché dont le siège a été uni à celui de Macerata. Ce ne fut pas sans regret que l'évêque de Québec se vit privé d'entrer dans cette jolie ville et d'y visiter e tombeau et les reliques de S. Nicolas surnommé Tolentin, ldont on y conserve le corps. Mais le soleil baissait ; nous devions coucher quelques lieues plus loin, et il n'y avait pas de temps à perdre.

Tolentino a acquis de la célébrité par le traité de paix qui y fut signé au commencement de 1797, entre les Français et les députés du Pape Pie VI, au grand désavantage de ce dernier.

Bonaparte, à la tête d'une armée française, était venu, en 1796, faire la guerre aux Autrichiens en Lombardie. Une lettre du secrétaire d'Etat du Pape à l'empereur, interceptée par ce général, lui donna un prétexte (il ne lui en fallait pas un grand) d'entrer sur les terres de l'Eglise. Un détachement des troupes du Pape ayant osé s'opposer à son entreprise, il les battit et n'en devint que plus déterminé à la poursuivre. Sans éprouver de résistance, il se rendit successivement maître de trois légations, et fit ravage et pillage dans la Marche d'Ancône, comme on l'a vu ci-dessus, ayant bien soin de nourrir son armée par des réquisitions de vivres sur les pays qu'il parcourait. Peu satisfait de ce brigandage, il voulait obtenir du Pape une cession, en faveur de la France, des pays qu'il venait de conquérir, et de plus, rançonner ses Etats du mieux qu'il pourrait. Il feignit donc de vouloir marcher sur Rome. Pie VI s'y attendait, mais aimait mieux en courir les risques, que de traiter avec un conquérant dont il connaissait l'insatiabilité. Il était donc décidé à se mettre en sûreté loin de sa capitale, sauf à y revenir dans des temps plus heureux, comme avaient souvent fait ses prédécesseurs. Bonaparte apprit cette résolution et en fut singulièrement contrarié, parce que les intérêts de la République exigeaient qu'il retournât dans le Mila-

nais. Que fait-il ?—Il apprend que le procureur général des Chartreux passait par son camp et s'en allait à Rome pour les affaires de son ordre. Il le fait appeler, l'argumente, lui persuade qu'il est de la dernière conséquence pour le Pape de traiter promptement avec lui, sans quoi il sera obligé de mettre la ville de Rome à feu et à sang. Il détermine ce religeux à mettre sous les yeux du Souverain Pontife les malheurs sans nombre auxquels ses sujets vont être exposés de la part d'une armée victorieuse, dont il sera impossible de contenir la rage, etc., etc. Le moine arrive à Rome, va droit au Vatican, quoiqu'il fût nuit, apprend que le Pape a résolu de se retirer à Bénévent, principauté qui lui appartenait dans le Royaume de Naples, et que tout est préparé pour le départ, qui doit avoir lieu le lendemain, au petit jour. Il se fait conduire immédiatement à l'appartement du Pape, lui rend compte des dispositions du général français. Le Pape, ébranlé par ce discours, convoque, dans la nuit même, un consistoire, et finit par résoudre d'envoyer des plénipotentiaires au conquérant, pour traiter avec lui. Ils étaient quatre : le premier d'entre eux était le cardinal Alessandra Mattei, aujourd'hui doyen du Sacré-Collège. Ils se rendent en diligence à Tolentino, où Bonaparte attendait le succès de l'intrigue dont il avait chargé le chartreux. Il reçut bien les envoyés, leur fit ses propositions, qu'ils ne purent rejeter, quoiqu'ils les trouvassent exorbitantes, parce qu'il avait une armée à ses ordres et que les envoyés n'en avaient pas. Quoiqu'ils ne fussent autorisés qu'à céder les deux légations de Bologne et de Ferrare, il les força d'y ajouter celle de Ravenne, et, sans faire entrer en compte les richesses immenses qu'il avait emportées de Lorette, il stipula que le Pape paierait à la France 30,000,000 francs, moitié en argent, et moitié en bijoux, et lui délivrerait les cent plus beaux tableaux qui existassent à Rome, avec un certain nombre de lustres et de statues antiques. A ces conditions, il s'obligea de ne pas aller plus loin, d'évacuer la marche d'Ancône, et finalement accorda au Pape une paix que la France trouva moyen de rompre, dès l'année suivante, et dont

le résultat final fut l'enlèvement de Pie VI, son emprisonnement à Florence, et son transport en Dauphiné, où il mourut au mois d'août 1799, accablé d'années et abreuvé d'amertumes.

Ayant dépassé Florentino, nous entrâmes, le soir même, dans l'Apennin, et après plusieurs montées et descentes, dans une nuit obscure, nous arrivâmes fort tard à Valcimara, ville ou village bien misérable, dans une méchante auberge dénuée de provisions et encore plus de propreté. Nous en repartîmes trop matin, le mardi, pour prendre aucune information sur la place, d'où nous étions déjà à une lieue, lorsque le soleil se leva.

9.—La partie des monts dans laquelle nous louvoyons, ce matin, ne présente rien que d'assez ennuyeux et sauvage. L'Apennin est beaucoup moins vivant que les Alpes. Les habitations y sont plus clair-semées et les rencontres des voyageurs beaucoup plus rares.

Faute d'avoir trouvé à déjeuner, nous arrivons à jeun, entre 10 et 11 heures du matin, à Saravalla ou Saravalle, autre endroit qu'on appelle ici ville, et qui ne vaut pas un des plus chétifs villages que l'on traverse dans la Savoie. Ce n'est autre chose qu'une rangée de maisons mal bâties, et souvent interrompue, sur le bord d'un petit ruisseau, où l'eau coule à peine. La maison où nous abordâmes était aussi dénuée et un peu plus sale que celle où nous avions passé la nuit. Il fallait prendre des gants pour ouvrir et fermer les portes, sans se salir les mains. Du reste, une bonne grosse femme bien dévote nous informa que le lendemain était dans la paroisse un jeûne d'obligation, pour se préparer à la fête de S. Martin, patron de l'église paroissiale. En effet, l'évêque ayant fait quelques arpents dans le chemin qui a beaucoup de détours, pour suivre les irrégularités de la montagne au pied de laquelle il est tracé, parvint à une petite église de S. Martin, où il entendit une messe basse. Comme c'était le dernier jour de l'octave des morts, pour lesquels il y a beaucoup de dévotion en ce pays, la messe fut suivie d'une absoute faite par un petit clergé composé d'un officiant, d'un chantre et d'un porte-

croix, se tenant tous trois d'une manière très édifiante ; car c'est dans ces petits endroits que l'on trouve plus communément de la piété.

Dans cette partie de l'Italie, on a la mauvaise pratique de placer les écuries au-dessous des maisons, ce qui ajoute un degré de malpropreté à celle qui y existe déjà.

Nous parvenons à avoir, à midi, un déjeuner dinant, consistant en viande brûlée et en œufs à la coque. Heureusement le vin était bon. Le caquet de la bonne hôtelière fit une petite diversion. Elle parlait italien ; nous ne l'entendions guère, mais ses gestes expressifs donnaient de la signification à ses paroles. Nous la laissâmes fort contente de nous, qui aurions été plus contents d'elle, si ses vitres avaient été moins épaisses, et ses couteaux et serviettes moins enduits de crasse. Cependant ni elle, ni son écuyer ne soupçonnait qu'ils fussent aucunement répréhensibles sur l'article de la propreté. Il en est de cette qualité, comme de la politesse : chacun croit en avoir une dose suffisante.

Nous continuons la route. Elle nous conduit sur des hauteurs dignes d'être considérées. Malheureusement ces hauteurs sont voisines des nuages. Nous sommes accueillis d'une pluie froide et épaisse qui dure le reste du jour, oblige de tenir les portières de la voiture strictement fermées, et ne permet de rien voir à travers des vitres couvertes de vapeur. Nous redescendons le même train et avec la même pluie, qui diminue cependant vers le soir. Les jours de cette saison sont trop courts pour la curiosité des voyageurs. Nous arrivons à Foligny, ville florissante, où il y aurait eu à voir plusieurs choses : par exemple, un devant d'autel dans l'église Ste Anne, qui passe pour un des plus beaux morceaux de peinture du monde, ouvrage de Raphaël Urbino : la châsse de la Bienheureuse Angèle de Foligny, qui fut un modèle de pauvreté, de souffrances et d'humilité. Mais comment aller heurter, après soleil couché, à des portes d'églises fermées, sans même savoir où en demeurent les gardiens, qui souvent en sont fort éloignés ? Nous trouvons ici une auberge passable, sans être

bonne. Elle est située à l'entrée de la ville. Nous n'en serons que plus à portée du départ.

10.—Le lendemain, nous arrivons à Spolette, vers 9 heures du matin. Le voiturin n'en devant repartir qu'entre onze heures et midi, nous profitons du loisir qu'il nous laisse, pour aller visiter la cathédrale. Elle est au plus haut point de la ville, sans néanmoins être aussi élevée que celle d'Ancône. Ce n'est pas un édifice sans mérite. Outre des mosaïques et de belles peintures dans l'intérieur, elle a, en dehors, l'avantage de donner sur une large rue. Le portail a quelque chose qu'on ne voit nulle part ailleurs, savoir : une chaire à prêcher de chaque côté de la grande porte. En supposant que la seconde n'ait été mise que pour faire symétrie avec la première, celle-ci, du moins, devait avoir pour but, ou de donner de là des leçons ou lectures au peuple, ou de faire entendre la parole de Dieu à un plus grand nombre d'auditeurs que n'en pouvait contenir l'église. Ainsi apprenons-nous que S. Antoine de Pade prêchait souvent dehors, parce que son auditoire, toujours trop nombreux, aurait été privé de l'entendre s'il n'eût prêché que dans une église.

De la cathédrale, l'évêque de Québec passa chez son collègue, l'évêque du lieu qui, à la vérité, ne l'accusa pas de renier Jésus-Christ, parce qu'il ne portait pas le collet italien, mais parut fort mal édifié de ce qu'il avait un chapeau rond, au lieu de l'avoir relevé des trois côtés. A entendre le brave prélat, cette forme de chapeau était si essentielle à l'habillement ecclésiastique, que là où elle manquait, tout le reste devait compter pour rien. Il est vrai qu'en Italie, depuis le plus petit clerc, âgé de 10 à 12 ans, jusqu'au doyen des cardinaux inclusivement, nul ecclésiastique ne manque de porter le chapeau tricornu. Avec cela et le petit collet et la tonsure, on est en règle. La soutane ne compte pour rien. Une redingote noire, courte ou longue, veste, bas et culotte noire : on n'exige rien de plus des clercs, ni des prêtres séculiers. Dans toutes les sacristies, on trouve, pour la messe, des allumelles ou soutanes sans manches, l'on se contente même de la redingote

par-dessous l'aube, pour peu qu'elle approche de la cheville du pied. Du reste, ni à l'autel, ni par la ville, il n'est permis à un ecclésiastique d'être chaussé en bottes, ni de porter un pantalon, ni d'avoir des cordons à ses souliers, au lieu de boucles.

Un ecclésiastique qui va en compagnie ou rend visite à quelque personne de qualité, par exemple à un protecteur, à une dame, à un évêque, à un cardinal, doit quitter la redingote et prendre à sa place un habit noir descendant jusqu'aux genoux, et un petit manteau attaché par derrière, au collet de soie de son habit, et lui tombant dans le dos jusqu'un peu au-dessous du jarret. Avec cela, il est admissible partout. On est si sévère à cet égard, que nul n'oserait se présenter chez des gens respectables dans un autre costume. Ne soyez point scandalisés de ceci, ecclésiastiques canadiens ; examinez bien ce qu'ordonne là-dessus le Concile de Trente, sess. 14, De reform., cap. 6. Item, sess. 23, De reform., cap. 6. — Vous y verrez qu'en assujettissant les ecclésiastiques à porter la tonsure et l'habit clérical, il n'a pas déterminé en quoi consisterait cet habit, mais a laissé ce soin aux évêques. Dans les pays où les ordonnances épiscopales ont décidé que cet habit serait la soutane, comme dans le diocèse de Québec, il n'y a nul doute de l'obligation qu'ont tous les ecclésiastiques de la porter. Il en est de même en France, en Savoie, en Piémont, dans le royaume de Naples. Mais dans les Etats Pontificaux, dans la Lombardie et autres lieux, où l'habit ecclésiastique consiste dans ce que l'on vient de lire, il n'y a nulle obligation de porter la soutane. L'usage est néanmoins d'y assujettir les clercs qui demeurent dans les séminaires. Ceux-là seulement, outre le chapeau tricornu et le petit collet, portent une soutane boutonnée comme les nôtres, mais sans ceinture. Or cette soutane est tantôt noire, tantôt blanche, tantôt violette, suivant les différents séminaires où ils demeurent. Par-dessus la soutane, ils portent toujours, quand ils sortent, une simarre de même couleur, ouverte par devant et sans manches, mais avec deux ailes pendantes, comme les manteaux des Jésuites. Les ecclésiastiques camériers

du Pape, des cardinaux et des évêques, sont habillés, dans les antichambres où on les trouve, comme les séminaristes, excepté que leurs soutanes ou simarres sont d'une couleur vinée. Les camériers des cardinaux assistant leurs maîtres à la chapelle papale ou cardinalice, conservent le même costume. Ceux du Pape prennent, par-dessus, une espèce de redingote rouge, à manches larges, ceinturée, descendant jusqu'aux pieds, et munie d'un grand capuchon doublé en hermine, pour les uns, en serge rouge, pour les autres, suivant les différentes classes auxquelles ils appartiennent.

Les évêques et cardinaux, dans leurs maisons, ont pour habit ordinaire une espèce de simarre ou robe de chambre de drap noir, avec un large collet qui leur descend jusqu'aux saignées, et a, de chaque côté, des boutons et boutonnières, en sorte que l'on croirait que ce sont des secondes manches plus courtes que celles de dessous. Cette simarre est boutonnée jusqu'aux genoux et laisse apercevoir les bas qui sont toujours de soie violette pour les évêques, et de soie rouge pour les cardinaux. La simarre des cardinaux est aussi bordée en rouge, au lieu que celle des évêques est toute noire. Ni les uns ni les autres ne portent de ceinture sur cette espèce de robe, avec laquelle ils célèbrent la messe, dans leurs chapelles domestiques. Ils portent habituellement la croix pectorale attachée à un cordon, avec un gland pendant dans le dos. Les cardinaux qui ne sont pas évêques, ne portent pas la croix, mais tous portent l'anneau.

Si un cardinal ou un évêque doit sortir, même en voiture, pour aller en promenade ou pour rendre une visite, soit à des séculiers, soit à une maison religieuse, la première chose qu'il fait est de quitter la simarre et de prendre l'habit court, par-dessus lequel il met la croix suspendue à son cordon, s'il a le droit de la porter. Cet habit court ou bourgeois est tout noir pour les évêques ; les cardinaux le portent doublée de rouge. Le petit manteau de soie l'accompagne toujours. Le chapeau est noir, entouré d'un ruban vert et d'une grosse rosette pour les évêques. Le ruban et la

rosette du chapeau des cardinaux sont d'or. La soutane ne se met que pour le grand appareil, comme pour aller chez le Pape ou pour assister à quelque office public de l'Eglise. La suite de ce journal donnera lieu de revenir sur l'article du costume ecclésiastique.

A la question près qui s'éleva entre les évêques de Spolette et de Québec, sur ce point de discipline, ils se virent fort amicalement.

Le duché de Spolette est l'ancienne province d'Ombrie, *Umbria.* Son voisinage est remarquable par un pont que soutiennent un grand nombre d'arches très étroites, auquel on donne 300 pieds de long et 900 de hauteur. Nous essayâmes inutilement à l'apercevoir de la ville. Il aurait fallu l'aller chercher à une demi-lieue, et nous n'en avions pas le temps. Sa destination principale, comme celle de plusieurs autres en Italie, est de contenir un aqueduc pour fournir la ville d'eau. Il en fut de même du palais de Théodose, des restes d'un théâtre et d'un amphithéâtre que ne manquent pas de voir ceux qui parcourent ce pays par curiosité. Mais quand on n'y est conduit que par des affaires, et que l'on a à cœur d'en accélérer la conclusion, on sait se priver de la vue de tous les objets que l'on ne peut atteindre sans allonger sa route, et cette privation se fait sans grand effort.

De Spolette, nous allâmes coucher à Terni, autre ville épiscopale, ayant pour premier pasteur M[gr] Chs Bénigni, âgé de 75 ans, vieillard plein de douceur et de modestie. Après lui avoir rendu visite, l'évêque de Québec entra à la cathédrale, mais à nuit fermée, et en sortit sans y avoir rien vu. Cette ville paraît remarquable par la manière dont les rues y sont percées, par la qualité de ses édifices, par la gaieté de ses habitants occupés, en ce moment, à la construction d'un théâtre, et s'amusant, en attendant, à voir jouer des marionnettes dans la place publique.

On parle beaucoup d'une cascade, la plus grande d'Italie, située à quelques milles d'ici, mais peu capable d'exciter la curiosité, quand on a vu celle de Niagara et de Montmorency.

11.—Le lendemain, au petit jour, ayant déjà fait deux lieues, nous nous trouvons au milieu d'une méchante ville, sale, pauvre, remplie de hautes maisons très mal bâties sur des rues raboteuses, et si étroites, que la voiture a de la peine à y passer, sans heurter les maisons, avec les deux bouts de son grand essieu. C'est Narni, l'ancienne Interamna des Romains, ainsi nommée parce qu'elle est située sur une montagne qui sépare en deux branches la rivière de *Nera*. Nous parvenons à une place sur laquelle plusieurs habitants étaient occupés à abreuver leurs ânes autour d'une fontaine. Nous cherchons à déjeuner : on nous offre des châtaignes ; nous demandons du café : il y en a, mais il faut le prendre à l'eau. Point de lait dans cette ville, ni dans celles qui nous restent à traverser d'ici à Rome, ni dans les campagnes qui environnent. Les vaches de ce pays sont attelées l'automne et labourent avec les bœufs. Cet assujettissement les fait tarir.

Nous passons outre, sans regretter la ville que nous laissions, mais pour tomber bientôt de mal en pire, dans Otricoli qui, par sa position et sa construction, a beaucoup plus l'air d'une prison que d'une ville. Nous en faisons le demi-tour, à pied, dans la fange, pendant que l'on faisait dîner nos mulets proportionnellement mieux traités que nous ; car ils avaient ici leurs aliments ordinaires, et nous n'y trouvions pas les nôtres. Ce qui nous parut le plus singulier, fut d'apercevoir un jeune dessinateur anglais, occupé de tirer la vue d'Otricoli, d'un point d'élévation où il s'était placé. Si cette vue mérite d'être gravée, on peut livrer au burin tous les endroits du monde.

Pour peu que l'on examine la nature des édifices, en Italie, tous en pierres ou en briques, couverts de tuiles, n'ayant de bois que dans les portes et les fenêtres, avec des poutres revêtues de pavés à chaque étage, on ne doit pas être surpris du peu d'incendies qui ont lieu dans ce pays, et l'on conçoit à peine qu'il ait pu y en avoir autrefois de considérables à Rome, ce qui reste des anciens édifices faisant voir qu'on n'y admettait pas plus de bois que dans les constructions modernes. Les papiers de France

annoncent tous les jours que la famille royale a donné des sommes considérables pour la réparation tantôt d'un village et tantôt d'un autre, affligés par des incendies. Si au lieu de ces sommes qui, dans le cours d'une année, s'élèvent à un montant considérable, cette famille faisait présent de dix mille tuiles à chaque village où le feu n'est pas encore passé, elle les conserverait, et s'épargnerait une dépense qui est sans cesse à recommencer.

Ce n'est qu'à travers toutes les inégalités des Apennins, et après avoir mis plusieurs fois des bœufs sur la voiture, pour suppléer à l'insuffisance des mulets, dans la montée des côtes, les plus raides que nous avions louvoyés depuis deux jours dans ces ennuyeuses montagnes, où il y a peu de champs cultivés, où les oliviers sont sauvages. où la vue n'est récréée que par de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons. Nous arrivons enfin à une région plus unie, nous traversons pour la première fois le Tibre, sur un pont nommé *Ponte Felice*, ouvrage de Sixte V, réparé par Urbain VIII, et orné d'inscriptions en l'honneur de ces deux Pontifes. Nous laissons à droite *Civita-Castellana*, place forte, élevée sur un rocher inaccessible. C'est l'ancien *Fescennium*, capitale des Falisques, contre lesquels la République Romaine eut tant à lutter, avant de les soumettre.

Parvenus à la plaine, les voyageurs se flattent de trouver une campagne cultivée et riante. Point du tout. C'est une friche à perte de vue. En approchant de Népi, ville où nous devions coucher, on laisse à main droite, une longue suite d'arcades supportant l'aqueduc qui donne de l'eau à cette ville. Nous y arrivons à la pluie, et y trouvons l'auberge la plus mal montée que nous eussions vue de la route. Voulant profiter du peu de jour qui restait pour adorer le Saint-Sacrement, nous traversons une place et parvenons à une église tenue par des religieux Augustins. Un frère, sur le point de fermer la porte, attend patiemment que nous eussions satisfait notre dévotion, puis nous remercie comme des gens qui lui auraient rendu service. L'auberge est si misérable, qu'avec peine obtenons-nous, à 9 heures du soir, la moitié de ce

qu'il aurait fallu pour une réfection raisonnable. Le terme du voyage dédommagera peut-être des contrariétés de la route. Il ne reste plus que 30 milles à faire pour arriver à Rome. Les approches de cette fameuse ville seront apparemment des vergers, des châteaux, des campagnes bien cultivées et riantes. Ainsi s'amusent dans leur imagination, ceux qui n'y sont jamais allés. Mais ils se trompent. Dans toute cette distance, il n'y a pas un arbre, pas un champ tant soit peu soigné, pas même une habitation, si ce n'est quelques maisons éparses que l'on aperçoit à une très longue distance, hors de deux maigres villages, par lesquels on passe successivement. Cette partie du patrimoine de S. Pierre est une vraie Thébaïde, une route triste et dégoûtante par son entière solitude. On croit approcher du bout du monde plutôt que de la grande cité qui, depuis longtemps, en est regardée comme le centre.

Nous passons, pour la seconde fois, le Tibre, sur l'ancien Pont *Milvius*, rebâti par Sixte V et présentement nommé *Ponte Mole*. A un mille de Rome, se présente une espèce de faubourg, à travers lequel passe la *Via Flaminia*, que nous suivons depuis le matin. Ce faubourg n'est pas garni de maisons, comme il serait naturel de s'y attendre, mais on marche entre deux murs de quinze pieds de haut, servant de clôture à de grandes propriétés qui occupent le voisinage de la ville. Des palais, situés au milieu de ces vastes possessions, ne sont pas visibles pour les passants, si ce n'est à travers quelques portes cochères en claire-voie. Il en est de même des autres avenues de la ville. On arrive donc dessus sans l'apercevoir. Nous y entrons par la porte nommée présentement *del popolo*, autrefois *porta Flaminia*, d'une superbe architecture. Là se présente d'abord la place du peuple *piazza del popolo*, ornée d'une fontaine, d'un obélisque, de deux chapelles, d'une église et d'un monastère d'Augustins. La garde nous envoie à la douane, ancien temple d'Antonin le Pieux, dont les colonnes encore subsistantes tomberaient sur les passants, si elles n'étaient cerclées de fer. Au retour de là, nous gagnons la place d'Espagne,

Piazza di Spagna. Elle est surnommée par ses belles et grandes hôtelleries. Nous nous logeons provisoirement dans celle de la *Grande Bretagne*, ayant pour maître le nommé *Gerni.* C'est sans contredit la meilleure que nous ayons rencontrée depuis le départ de Québec; mais elle est trop chère pour que l'on y tienne longtemps. Quatre jours que nous y passons nous coutent 22 piastres. Ayant environ trois mois à demeurer à Rome, il était plus économique de prendre un loyer et de pourvoir nous-mêmes à notre nourriture. Nous en trouvons un en face du Palais Piombino, chez un courrier du Pape, nommé *Angelo Comparozzi.* Quatre appartements à 35 piastres par mois nous sont donnés au second étage, tout meublés, et la famille se charge de faire notre ordinaire à un prix modé [illegible]. Nous payons à part ce qu'il faut acheter.

L'évêque de Québec fut redevable de ce logement et de plusieurs autres services essentiels pour des voyageurs, au zèle empressé de l'abbé Ferrucci, auquel il avait apporté, sans le savoir, des lettres de recommandation de la part du marquis de Montmorency, ami de cet abbé, avec lequel il avait fait connaissance à Paris.

CHAPITRE SIXIÈME

La ville de Rome. — Les monuments anciens. — Le Capitole. — Les églises. — Le Vatican. — Le Quirinal. — Les gardes du Pape. — Le Saint-Père. — Gouvernement paternel. — Les cardinaux. — Les congrégations. — Mgr Plessis chez le cardinal Fontana. — Les affaires du diocèse de Québec. — Quarante-Heures et processions. — Confréries. — Chemin de la croix au Colisée. — Vie édifiante des cardinaux.

Rome n'est pas la plus belle ville du monde, mais elle est assurément la plus curieuse, la plus célèbre, la plus digne de fixer les regards d'un étranger, et d'exalter son imagination par des souvenirs de toute espèce, par les monuments profanes et religieux, anciens et modernes, dont elle est remplie. On se sent élever l'âme, en réfléchissant que l'on marche sur les mêmes places et dans les mêmes rues que foulèrent autrefois les pieds du sage Numa, du sobre Quintus Fabius, des Camille, des Scipion, des Scilla, des Pompée, des Cicéron, des César, des Constantin, etc. Mais ce sentiment acquiert bien une autre énergie, lorsqu'un chrétien y reconnaît les lieux arrosés des sueurs des Apôtres et du sang des Martyrs ; lorsqu'il voit le chef de l'Eglise catholique régner en souverain et faire régner la vraie religion et toutes les vertus, sur le même trône où tant de maîtres scélérats et impies s'assirent autrefois, et dans la même ville qui fut si longtemps livrée au culte sacrilège de toutes les fausses divinités.

Il y a des monuments anciens qui subsistent encore dans leur entier. Tels sont les dix obélisques construits depuis plus de 3,000 ans, conduits à grands frais d'Egypte à Rome, par divers

empereurs romains, enfouis pour la plupart, dans le temps de la décadence de l'empire, relevés par les Souverains Pontifes, et fixés dans les places qu'ils occupent respectivement aujourd'hui. Ils sont de granit oriental, quelques-uns unis, la plupart chargés d'hiéroglyphes égyptiens. Le plus petit est de 17½ pieds. C'est celui de la place de la Minerve. Le plus haut, celui de la place de S. Jean de Latran, est de 99 pieds, sans compter la base et le piédestal. Telles sont encore les célèbres colonnes Antonine et Trajane, toutes deux de marbre blanc, fixées sur les places qu'elles occupent depuis 17 siècles, et revêtues, tout autour, de bas-reliefs admirables, dont les personnages, les chevaux, les drapeaux, les chars, etc., sont innombrables. Ces bas-reliefs sont séparés les uns des autres par un cordon en spirale, qui règne dans toute la hauteur du fût. Toutes deux ont un escalier tournant dans l'intérieur, l'un de 190 marches, l'autre de 185, au moyen duquel on parvient au sommet.

La colonne Trajane, située sur la place nommée *Forum Trajanum*, fut élevée par le sénat et le peuple romain, pour perpétuer la mémoire des victoires remportées par Trajan, sur les Daces, l'an 101 de l'ère chrétienne. Cet empereur mourut dans la guerre des Parthes, sans avoir vu ce monument. La colonne, non compris le piédestal qui la supporte, ni la statue qui la surmonte, a 90 pieds de hauteur, c'est-à-dire un pied et demi de plus que la colonne Antonine érigée sur la Place Colonne, en l'honneur de Marc-Aurèle, à l'occasion de ses conquêtes sur les Marcomans et autres peuples d'Allemagne. La pluie miraculeusement obtenue du vrai Dieu, par les prières des chrétiens de la légion fulminante, y est attribuée à Jupiter. Mais il faut se souvenir que cette colonne et ses bas-reliefs furent faits par des artistes payens, toujours éloignés du vrai, lorsqu'il s'agissait de divinité. Marc-Aurèle, par modestie, ou par reconnaissance, dédia cette colonne à Antonin le Pieux, son beau-père et son prédécesseur dans l'empire, dont il fit placer la statue au-dessus. Par la suite, Sixte V fit enlever cette statue, ainsi que celle de Trajan, qui était sur l'autre colonne, remplaçant la première par une statue de S. Paul,

et l'autre, par celle de S. Pierre, toutes deux de bronze doré et hautes de onze à douze pieds.

On peut aussi compter, entre les anciens édifices encore subsistants, les arcs de triomphe de Titus, de Septime Sévère et de Constantin, le tombeau d'Adrien, aujourd'hui le château St-Ange, celui de *Caius Sestius Epulo*, en forme de pyramide carrée, celui de Cecilia Metella, épouse de Crassus le triumvir, le temple de Vesta et le Panthéon, devenue l'église de Ste-Marie des martyrs, plus connue sous le nom de la Rotonde.

Quant à ceux qui sont tout à fait en ruines ou qui ont été recouverts par d'autres édifices, ou qui ne subsistent plus qu'en partie, ou que l'on découvre encore tous les jours dans les fouilles continuelles du gouvernement ou des particuliers, il n'entre pas dans le plan de ce journal d'en faire l'énumération, qui d'ailleurs serait impossible. Il suffit de dire qu'entre les inscriptions, urnes sépulcrales, vases, bustes, statues, colonnes, dont regorgent les musées et les palais, au dedans et au dehors, il y a peu de rues, où l'on ne trouve, le long des murs, tantôt un fût de colonne, tantôt un piédestal, tantôt des chapiteaux ; que, dans les trottoirs même qui bordent les rues, il n'est pas rare d'apercevoir de beaux morceaux de granit ou de marbre mêlés avec la pierre la plus commune, et qu'il faut qu'une maison soit bien pauvre, si le devant des cheminées, les tables et commodes ne présentent pas quelque précieux morceau de marbre ou de porphyre.

On sait que le Tibre divise la ville de Rome en deux parties inégales. Cette rivière coule une eau épaisse et jaunâtre qu'il est impossible de boire. Cette qualité lui vient des pays limoneux par où elle passe au sortir des montagnes où elle prend sa source. Elle a toujours eu cette couleur, et ce n'est pas sans raison qu'Horace écrivait : " *Vidimus flavum Tiberim*". Elle a d'un arpent à deux de largeur, mais est assez profonde pour qu'on ne puisse la passer à gué en aucun endroit. On prétend même qu'elle a communément de 15 à 16 pieds d'eau. Ce qui est certain, c'est qu'elle a un courant aussi fort que le Richelieu et qu'on n'y aper-

çoit nulle batture. Ceux qui prétendent que c'est une eau morte et croupie, ne se sont jamais donné la peine de la considérer.

Cette rivière se déborde une fois tous les ans, non sans inconvénient pour la partie de Rome la plus peuplée qui est sur sa rive gauche. Du temps des anciens Romains, cette partie était vaste et se nommait le Champ de Mars. Ce ne fut que vers la fin de la République que l'on y introduisit quelques édifices.

Aujourd'hui, la partie la moins peuplée est celle qui l'était davantage. Du reste, l'enceinte de la ville, considérée sous le rapport des murs flanqués de tours qui l'environnent, n'est pas essentiellement changée. Le *Forum Romanum*, auquel on a donné la dénomination ignoble de *Campo Vaccino*, parce qu'il est devenu un marché aux bœufs, tient encore le vrai centre de la ville proprement dite. Une colonne dorée que l'on appelait *millarium aureum*, fixée au milieu de cette célèbre place, était le point d'où partaient les 28 grands chemins qui se répandaient par toute l'Italie et qui avaient chacun un nom particulier : *Via Appia*, *Via Salaria*, *Via Flaminia*, *Via Nomentana*, etc. Des poteaux de pierre régulièrement placés de mille en mille et numérotés mettaient les voyageurs en état de savoir toujours à quelle distance ils étaient du pilier central. La même chose se pratique encore dans plusieurs contrées d'Europe et notamment d'Italie et de France.

Le forum était la partie de Rome où il y avait le plus de concours et d'activité. C'était là qu'était la tribune aux harangues, d'où les orateurs s'adressaient au peuple ; là que se tenaient les assemblées et que se traitaient les plus grandes affaires de la République. Cette place était un carré long environné de superbes édifices, tant publics que particuliers. Le *comitium* où se faisaient les élections des consuls, des tribuns du peuple, des préteurs, des édiles et la *curia* où se tenaient les assemblées du sénat, le temple de Remus, celui de la Fortune, de la Concorde, de Jupiter Tonnant, le *tabularium* où l'on conservait les décrets du sénat et du peuple ; les maisons d'Horace, de Cicéron, de Properce et un grand nombre d'autres richement construites, ornaient

le tour de cette place et remplissaient tout l'espace compris entre son extrémité occidentale et le Capitole. Cette colline qui tire son nom d'un crâne ou d'une tête d'homme, que l'on trouva en creusant les fondations du premier édifice que l'on y construisit, était terminée par deux sommets, l'un au nord, l'autre au midi. L'espace intermédiaire se nommait *intermontium*. Sur la cime du nord, fut élevé le temple de Jupiter Capitolin ; sur celle du sud, une forteresse qui servit de retraite à la garnison, lorsque le reste de la ville eût été abandonné à Brennus, chef d'une armée de Gaulois qui était venue pour en faire la conquête. En descendant la colline du côté du *forum*, on laissait au-dessous du temple de Jupiter Capitolin, la prison Mamertine, ainsi appelée du nom du Roi Ancus Martius qui l'avait fait construire. Elle subsiste encore et est changée en deux chapelles, une dans chaque étage. Celle de dessus est celle de S. Joseph des menuisiers. La chapelle inférieure est consacrée en l'honneur de l'apôtre S. Pierre, que l'on croit y avoir été détenu neuf mois par l'empereur Néron.

Au milieu de l'intermontium, Romulus avait établi un asile en faveur de ceux qui étaient poursuivis par la justice. Quant aux criminels condamnés à mort, ils étaient précipités, les uns, du haut de la prison, les autres, de la citadelle, au bord de laquelle était la célèbre roche Tarpéienne que l'on y voit encore, mais qui n'est plus élevée que de 20 à 25 pieds au-dessus du niveau de la ville, parce que les terres voisines se sont graduellement élevées. Pour concevoir comment une colline aussi petite que le Capitole a pu contenir le grand nombre de temples que l'histoire nous apprend y avoir été construits, il faut se rappeler qu'ils n'y ont existé que successivement, dans le cours des longues années qui se sont écoulées depuis la fondation de Rome jusqu'à sa conversion au christianisme. Autrement il serait impossible qu'ils y eussent tous trouvé place.

La capitole moderne nommé Campidoglio a, comme l'ancien, trois montées, savoir : deux du côté du Forum, et une vers l'Ouest, qui est la principale. Au bas de cette montée, sont placés deux lions de basalte, qui vomissent continuellement de l'eau d'une

excellente qualité, comme est celle de toutes les fontaines de Rome. Rendu au sommet, on trouve deux statues de marbre blanc, de taille héroïque, que l'on croit être celles de Castor et de Pollux, et auprès de chacune, un grand cheval de même matière. Ces deux chevaux et ces deux statues, ainsi que ces deux trophées, connus sous le nom de trophées de Marius, sont sur la balustrade de la superbe place carrée qui fait le plateau du Campidoglio. Au fond de la place est le palais du Sénateur, dont le mur de derrière repose sur l'ancien *tabularium.* Au-devant de cet édifice, dont la situation, la plus avantageuse que l'on pût imaginer, fait honneur au bon goût de Boniface IX, qui le fit construire, est une grande fontaine ornée de trois statues antiques. Celle du milieu, qui est de marbre blanc, drapée de porphyre, représente Rome triomphante sous la figure d'une femme assise. Les deux autres, dont l'une représente le Nil et l'autre le Tibre, sont colossales, et furent trouvées sous le mont Quirinal ; ce sont deux figures d'hommes. On reconnaît les fleuves qu'ils représentent par les attributs de l'un et de l'autre, sortant de deux cornes d'abondance qu'ils tiennent et sur lesquels ils sont respectivement inclinés. En avant et au milieu de la place, est la statue équestre de Marc-Aurèle, exécutée en bronze. On ne sait lequel est mieux fait, ou l'empereur ou le cheval. Les connaisseurs donnent la préférence au dernier, tout en avouant que l'ensemble est un des plus beaux morceaux de sculpture que les anciens nous aient laissés.

On monte au premier étage du palais sénatorial par un double et magnifique escalier extérieur, qui ajoute un nouveau degré de mérite à cette façade. Tout cet étage est occupé par la salle d'audience du sénateur et les bureaux qui en dépendent. Les étages supérieurs sont destinés à son logement et à celui de sa famille. Mais le prince Altieri, sénateur actuel, a obtenu de continuer sa demeure dans un palais plus vaste que celui-là, qui lui vient de ses pères et qui est situé près de l'église des Jésuites.

Le palais sénatorial finit par une tour de pierre, dont la cloche sert à annoncer les fêtes civiques.

A une moyenne distance de ce palais et sur la même plate-forme, en ont été construits deux autres qui se font face, et qui, par l'uniformité de leur front et par la symétrie de leur position, achèvent de rendre cette place une des plus magnifiques de Rome. Celui que l'on a à droite, en arrivant au Capitole par la grande montée, est celui des *Conservateurs*. Celui de gauche s'appelle le *Musée*.

Les conservateurs sont des officiers civils, assesseurs du sénateur, l'assistant dans la tenue des cours civiles qui sont de son ressort, et formant avec lui ce que l'on appelle aujourd'hui le sénat de Rome, et qui n'a nulle ressemblance avec l'ancien.

Leur palais a beaucoup de profondeur et comprend une partie de l'ancienne citadelle. Dans la cour intérieure formée par ses quatre faces, se trouvent plusieurs fragments de statues colossales, savoir : une main et une tête en bronze de l'empereur Commode, une grande tête en marbre de Domitien, deux pieds d'une grandeur démesurée, avec une main qui y correspond. Ces fragments, d'après leurs proportions, devaient faire partie de statues de 30 à 40 pieds de haut. Un groupe remarquable dans cette cour est celui qui représente un lion dévorant un cheval. Il est exécuté en marbre grec et fut trouvé à un demi-mille hors de Rome.

Dans ce palais se conservent, entre autres objets de curiosité, les anciens fastes consulaires. Dans l'un de ses côtés est une galerie de tableaux des plus grands maîtres. De jeunes peintres de diverses nations sont occupés, du matin au soir, à en tirer des copies. Il en est de même dans les autres musées de Rome. Malheureusement leur goût les porte moins à tirer des copies des sujets de piété que des représentations lubriques. On a dit depuis longtemps que les beaux-arts sont ennemis des bonnes mœurs.

Le palais appelé le musée du Capitole, et placé à l'opposite de celui des conservateurs, est occupé tout entier de bustes, de statues et de colonnes antiques. Les principaux appartements tirent leurs noms des principaux sujets qu'ils contiennent. Ainsi il y a la salle de l'Urne, la salle du Vase, celle du Faune, celle du Gladiateur,

celle des empereurs, celle des philosophes, celle de Canope. Dans cette dernière, sont réunies des bustes et statues égyptiens. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres, est, dans l'une, une série de bustes de la plupart des anciens empereurs romains et de leurs épouses, au milieu desquels est une statue assise d'Agrippine, dont la draperie passe pour un chef-d'œuvre ; dans l'autre, la réunion d'une foule de philosophes, poètes et hommes célèbres des différents siècles qui, de leur vivant, étaient fort éloignés de soupçonner que leurs images dussent se faire compagnie les unes aux autres, après leur mort. Plusieurs petites colonnes, de 10 à 12 pieds de haut, sont aussi conservées ici. Les colonnes, ainsi que les bustes et statues, ne sont pas toutes de marbre. On y voit du porphyre, de l'albâtre, du basalte, du vert, du jaune, du noir antique. Deux statues méritent une attention particulière : l'une est celle du gladiateur mourant, assis sur son bouclier, et dont la face défaillante est en chemin d'y tomber ; l'autre est celle d'un berger qui tire une épine de son pied. C'est un jeune pâtre que l'on avait chargé d'aller à Rome porter la nouvelle d'une victoire. Il y courut avec un tel empressement qu'il ne voulut pas prendre le temps de retirer une épine qu'il s'était enfoncée dans son pied pendant le voyage. Le sénat, par reconnaissance pour son patriotisme, lui fit ériger cette statue. Elle est en bronze, ainsi que le groupe qui représente la louve donnant à téter à Romulus et à Rémus.

Le berger s'arrachant l'épine du pied et le gladiateur mourant sont deux morceaux si estimés, que beaucoup de statuaires modernes ont voulu s'exercer sur ces sujets, et que l'on en trouve des imitations plus ou moins heureuses dans la plupart des musées. Il en est de même de la statue de Vénus sortant du bain, de celle d'Apollon du belvédère, du groupe de Laocoon, et des bustes de Jules et Auguste César, de Trajan, d'Adrien, de Marc-Aurèle, de la statue d'Hercule armé de sa massue, tantôt debout, tantôt assis, mais toujours menaçant et terrible ; de sorte qu'un musée est d'ordinaire peu différent des autres, et qu'on les a presque tous vus, quand on en a vu un. Ce qu'il y a de commun à toutes

ces collections d'antiques, c'est que la modestie n'y est pas assez ménagée.

Sur les deux murs qui bordent l'escalier intérieur du musée du Capitole, est encastré, par morceaux, le plan de l'ancienne Rome, qui faisait le pavé du temple de Rémus. Au fond du portique est la figure de l'Océan représenté par la statue colossale d'un homme couché sur le côté. Cette statue est précisément celle qu'on appelait *Morphorio*, avant qu'elle fût placée ici et que l'on mettait en conversation avec Pasquin, par des bons mots et propos satiriques écrits sur des chiffons de papier, que l'on attachait à l'une et à l'autre. Pasquin ou Pasquino est un reste de statue de marbre sans bras et sans jambes, nichée de temps immémorial au coin d'une rue. Dans ce voisinage demeurait autrefois un artisan du nom de Pasquino, homme plaisant et caustique, qui divertissait les gens de son estoc, par des réflexions satiriques sur le gouvernement et sur les particuliers. Pour les perpétuer après sa mort, on les prêta, ainsi que son nom, à ce tronc de statue qui s'appelle encore Pasquin, mais à laquelle on paraît s'être lassé de faire dire des pasquinades. Ces sortes de plaisanteries étaient de nature à ne durer qu'un temps.

La religion chrétienne s'est emparée du Capitole, comme de tout le reste de la capitale du monde. La place du temple de Jupiter Capitolin est occupée par l'église d'Ara Cœli et par le grand couvent des Observantins de Rome, où l'on compte cent religieux, tant profès que novices. L'église de ce monastère est une des plus fréquentées; on y monte par un grand escalier de pierre de 124 marches. Les petites gens qui ont obtenu des billets de loterie, se persuadent qu'ils pourront obtenir du ciel quelque chance dans cette méchante et ruineuse spéculation, s'ils mettent la Ste-Vierge dans leurs intérêts. Pour y réussir, ils montent à genoux ce grand escalier. Il est aisé de voir s'ils sont fondés à croire que le ciel leur tiendra compte de cette dévotion mal entendue. Aussi les religieux mettent-ils tout en œuvre pour la discréditer.

Rome ayant été fondée au pied du Mont Palatin, dans le lieu

même où l'on prétend que Romulus et Rémus avaient passé leur enfance, les premiers empereurs voulurent honorer ce mont en s'y établissant. Auguste y avait deux maisons. L'une des deux ayant brûlé accidentellement, il la fit reconstruire avec beaucoup de magnificence. Du lieu où elle était située, elle prit le nom de palais, *palatium*, qui se répandit de là à toutes les maisons distinguées et est encore en usage. On appelle *palais* un édifice à plusieurs étages, dont le rez-de-chaussée n'est pas habité et qui est d'ordinaire à quatre faces, avec une cour au milieu. Or il y en a aujourd'hui plus de cent de cette espèce à Rome.

Tibère augmenta celui d'Auguste. Caligula l'étendit encore et en fit construire la façade vers le *forum*, avec des portiques et un pont soutenu par 80 colonnes de marbre, pour le réunir au Capitole. Claude fit démolir ce pont. Néron, son successeur, trouvant le Palatin trop petit pour les embellissements qu'il méditait, prit tout l'espace qui se trouvait entre le Mont Célius et l'Esquilin. Cette prodigieuse étendue de terrain enfermait de vastes jardins, des bosquets, des étangs, des bains (Thermes), mais, pardessus tout, une maison si somptueuse et si magnifique, qu'on la nommait la *maison d'or*, *domus aurea Neronis*. Une seule chambre de cette maison, que l'on déterra en 1720, était large de 91 pieds et longue de 138.

Ce palais était décoré d'un portique à trois rangs de colonnes, de mille pas de longueur, devant lequel il s'était fait représenter par une statue colossale en bronze, de 120 pieds de hauteur. Le lieu qu'elle occupait en a retenu le nom de *colosso*, *coliseo* ou colisée, sous lequel il est généralement désigné, quoique la statue colossale n'y ait pas existé fort longtemps après l'assassinat de cet empereur.

Vespasien parvenu au trône fit commencer son magnifique amphithéâtre sur les ruines du palais de Néron. On prétend qu'il y dépensa une somme correspondant à cinquante-trois millions et demi de francs, et qu'il y fit travailler douze mille juifs, du nombre de ceux qu'il avait faits prisonniers dans sa campagne de Palestine. Il fut terminé en cinq années. Ce ne fut cependant

pas lui qui l'acheva, mais Titus, son fils. Le jour de la dédicace, il y fit paraître cinq mille bêtes de toute espèce, qui y furent toutes tuées. C'était, pour les hommes sanguinaires de ce temps-là, un spectacle ravissant que celui d'une foule de bêtes se battant jusqu'à extinction les unes contre les autres, ou contre des misérables condamnés à mort, au rang desquels on mettait alors les chrétiens, comme indignes de toute protection, précisément parce qu'ils étaient chrétiens.

L'arène où se donnaient ces sortes de jeux et où S. Ignace d'Antioche et beaucoup d'autres martyrs eurent l'honneur de mourir pour Jésus-Christ, est un ovale de 185 pieds de longueur sur 182 de largeur et 748 de circonférence. On rapporte que le S. Pape Pie V s'y promenant un jour, avec un prince étranger, qui lui demandait des reliques de martyrs : en voici, lui dit le Souverain Pontife, en lui présentant une poignée de la terre sur laquelle ils marchaient, et elle se changea aussitôt en sang.

L'édifice dont il s'agit, a 1641 pieds de circonférence extérieure, et avait 157 pieds de hauteur uniforme. Il était environné de trois rangs d'arches élevées les unes sur les autres, et entremêlées de demi-colonnes qui en soutenaient l'entablement. Chaque rang était composé de 180 arches, avec autant de colonnes. Tout l'édifice était terminé par un quatrième rang de pilastres beaucoup plus haut que les autres et fermé par un mur circulaire, percé de 40 fenêtres intermédiaires. Il pouvait contenir cent cinquante mille spectateurs à la fois.

La ville ayant été plusieurs fois saccagée, on ne doit pas être surpris de voir ce superbe édifice plus d'à moitié démoli, les crampons de bronze arrachés, une quantité de ses pierres employées à des constructions plus récentes. Le Pape actuel ne néglige rien pour faire déblayer le Colisée et pour le conserver par des travaux assidus dans l'état où il se trouve, mais il ne saurait en ramener les parties qui en ont été emportées.

La religion a su tirer partie du Colisée, comme des autres débris du paganisme. Une croix est plantée au milieu de l'arène, et tout autour sont peintes les 14 stations de la voie de la croix

via crucis, dont l'exercice qui se répète tous les vendredis et tous les dimanches, fait plus d'honneur à la piété des Romains, que les tableaux des 14 stations n'en font au peintre qui les a exécutés ; car il serait impossible de trouver dans toute la ville, peut-être dans toute l'Italie, d'aussi méchantes peintures que celles-là, plus dignes assurément du pinceau d'un apprenti de huit jours, que de celui d'un artiste.

On ne sera peut-être pas mécontent de trouver ici un tableau de la succession des édifices religieux aux édifices profanes. Il est certain que l'église de St-Adrien a remplacé l'ancienne Basilica Emilia ; St-André *della Valle, la curia Pompeii*, où Jules César fut assassiné ; St-Antoine abbé et Ste-Sabine, deux temples de Diane ; St-Berhard et Ste-Marie des Anges occupent une partie des Thermes de Dioclétien ; St-Appollinaire et St-Barthélemi ont remplacé les temples d'Apollon et d'Esculape ; St-Côme et St-Damien, le temple de Rémus ; St-Laurent in Miranda, celui d'Antonin et de Faustine ; Ste-Martine, celui de Jupiter Vengeur ; Ste-Marie in *acquiro*, celui de Saturne ; Ste-Marie in *Cosmedino*, celui de la pudicité patricienne ; Ste-Marie Egyptienne, celui de la fortune virile ; St-Théodore, celui de Romulus ; St-Nicolas *in Carcere*, ceux de Junon, de la piété et de l'espérance. La principale église des Dominicains, nommée N.-D. de la Minerve, en italien *Santa-Maria Sopra Minerva*, est vraiment construite sur les ruines d'un temple de Minerve. Pareillement l'église de St-Jean et St-Paul, martyrs, couvrent l'ancien Vivarium ; celle de St-Dominique et St-Sixte, les bains d'Agrippine ; celle de St-Luc, le *Secretarium senatus ;* celle de Ste-Marie *in transtevere*, c'est-à-dire au-delà du Tibre, la *taberna meritoria ;* celle de St-Vite, *le Mercellum livianum ;* celle de St-Antoine ermite, les bains de Mécène ; celle de St-Pierre du Vatican, le cirque et les jardins de Néron ; celle de Ste-Marie transpontine, le tombeau de Scipion l'Africain ; enfin l'église de St-Pierre-aux-Liens occupe le lieu même où le Sénat romain tenait autrefois ses assemblées.

Il y a environ 300 églises à Rome, dont 80 paroissiales ; les

autres sont ou patriarcales ou collégiales, ou églises de monastères, ou chapelles indépendantes, sous la protection de quelque cardinal, ou chapelles de confréries. Cela n'empêche que chez tous les cardinaux, évêques et prélats, dans les palais des princes et chez beaucoup de particuliers, il n'y ait des chapelles domestiques. On en compte treize dans le palais de Monte Cavallo pour l'usage tant du pape que des cardinaux, et prélats qui demeurent dans sa maison. De plus, il y a au coin des rues, en beaucoup d'endroits, des images de la Ste Vierge, connues sous le nom de *Madona*, quelquefois en statue, plus souvent en peinture, ornées de beaux cadres, de lustres, de lampes, au-devant desquelles le petit peuple s'assemble, le soir, chante les litanies, récite le chapelet et autres prières, sans se mettre en peine ni du bruit des voitures qui passent en grand nombre, ni de la pluie qui tombe quelquefois à grands flots. Ainsi continue de se vérifier l'oracle de la mère du Sauveur du monde : *Beatam me dicent omnes generationes.*

De pauvres Calabrais se rendent à Rome en cette saison, et associés deux par deux, parcourent successivement, la nuit comme le jour, toutes ces images très nombreuses de la *Madona*, et jouent devant chacune un air de leur façon, l'un de la musette, et l'autre du flageolet. Les particuliers, édifiés de leur constance et de leur piété, leur jettent, en passant, quelques pièces de monnaie, quoiqu'ils ne demandent rien. Ils continuent leur musique depuis le commencement de novembre jusqu'à Noël. Ce jour-là, ils se réunissent tous à Ste Marie Majeure, et après y avoir assisté à la messe de minuit ou à celle du point du jour, ils reprennent le chemin de leur pays, et l'on n'entend plus parler d'eux jusqu'à la Toussaint de l'année suivante.

Donner la description des églises, édifices remarquables et autres curiosités de Rome, ne serait que répéter les relations de tous les voyageurs qui ont fréquenté cette ville pendant les derniers siècles : le but de ce journal sera suffisamment rempli par quelques observations sur les choses les plus propres à nourrir la piété ou à satisfaire une curiosité modeste et raisonnable.

Il y a trois églises plus remarquables que les autres, parce qu'elles portent exclusivement le titre d'églises patriarcales. La première est celle de S. Jean de Latran, située à l'extrémité est de la ville. C'est la première des trois cathédrales du Pape, et celle où il va prendre possession, lors même qu'il a été élu au Vatican, qui attient à l'église de S. Pierre. Sous l'un des portiques de cette église, est placée la statue équestre de Henri le Grand, exécutée en bronze. Les rois de France, ses successeurs, sont premiers chanoines de St-Jean de Latran. Chaque année, le jour de la fête de Ste Luce, l'ambassadeur de France assiste au chœur, comme représentant son souverain, et y reçoit l'encens et et les autres distinctions accordées aux chanoines. Leur chœur n'est point autour du maître-autel, mais dans une vaste chapelle latérale où se chante aussi la messe capitulaire. Il en est ainsi des autres basiliques. Le maître-autel y est exclusivement réservé au Souverain Pontife. Nul autre que lui, pas même un cardinal, n'y peut célébrer sans un Bref particulier, qui ne sert que pour une fois.

On montre dans l'église de S. Jean de Latran, les têtes des apôtres S. Pierre et S. Paul, réunies dans une pyramide supportée par quatre colonnes de marbre au-dessus du maître-autel. On voit auprès de là la table sur laquelle Notre-Seigneur mangea la dernière cène et institua la sainte Eucharistie.

Cet édifice, partagé en cinq nefs, a 300 pieds de long, 148 de large, d'un long pan à l'autre, et 211 dans la croix. Les fresques s'y sont très bien soutenues. Une des cinq portes de la devanture est murée, s'apelle *porta santa*, et ne s'ouvre que l'année du grand jubilé. Il y en a de semblables dans les autres églises patriarcales.

Martin V, de la famille Colonne, élu pape au Concile de Constance, est enterré sous le pavé de cette église, au milieu de laquelle s'élève son monument de bronze, sur lequel il est représenté en bas-relief. Plus loin et dans une chapelle érigée en l'honneur de saint André Corsin, repose le Pape Clément XII, qui était de même famille que ce saint.

L'église de S. Jean de Latran a pris son nom d'un sénateur, autrefois propriétaire du terrain qu'elle occupe, nommé Lateranus, qui se trouva compromis dans la conspiration de Pison, et condamné à mort par Néron. Elle fut consacrée par le Pape S. Sylvestre, sous le nom de basilique de St Sauveur. Elle a aussi porté le nom de basilique Constantinienne et de basilique d'or, à cause des offrandes dont l'empereur Constantin l'avait enrichie. Les piliers de la nef du milieu sont enrichies des statues colossales des douze apôtres, exécutées en marbre blanc par les plus habiles maîtres. Elle a été rebâtie et réparée par plusieurs papes et, en dernier lieu, par Clément XII. C'est ce qui lui donne la fraîcheur dont elle jouit. Finalement, elle a pour titulaires S. Jean-Baptiste et S. Jean l'Evangéliste. Sur le portique on lit ces paroles qui établissent sa prééminence sur toutes les basiliques du monde chrétien : *Hæc est mater et magistra omnium ecclesiarum.* Elle doit paraître encore plus vénérable par les douze conciles tant généraux que particuliers qui s'y sont tenus.

La vue prise de dessus le perron de cette basilique est très riante et très étendue du côté de Tivoli et du paysage montagneux, mais élégamment varié, qui environne cette ville.

Derrière et à côté de la basilique latérane, existe encore le Baptistère de Constantin, édifice octogone, dans l'intérieur duquel se trouvent plusieurs autels richement ornés et, au milieu, le baptistère proprement dit, où se fait, les samedis de Pâque et de la Pentecôte, le baptême des juifs et autres infidèles préparés au Christianisme. Pareillement, la basilique de Latran est celle des ordinations générales, aux Quatre-Temps. Les consécrations d'évêques se font indifféremment, tantôt dans une église, tantôt dans une autre, et elles sont assez fréquentes ; car de toutes les parties de l'Italie, on est obligé de s'y rendre. Les élus sont examinés en présence du Pape, par un certain nombre de cardinaux et de savants religieux chargés de cette fonction, et la veille de leur consécration, on les conduit à S. Pierre, où ils prêtent serment et font leur profession de foi. La consécration est faite par un des cardinaux évêques, au choix de chacun.

En sortant de la basilique de St-Jean de Latran, on aperçoit à main gauche, un édifice fait tout exprès pour conserver l'escalier du prétoire de Pilate, le même que J.-C. N.-S. monta, lorsqu'il fut conduit à ce gouverneur pendant sa passion. On l'appelle la *scala santa.* On ne sait pas précisément à quelle époque il fut apporté de Jérusalem. Il est vraisemblable que ce fut du temps de Ste Hélène. Cet escalier consiste en 28 marches de marbre blanc, lesquelles commençant à s'user, à raison du grand nombre de fidèles que la dévotion portait, comme elle fait encore, à les monter à genoux, Sixte V en fixant le saint escalier dans le portique dont il s'agit et qui fut fait sous la direction du célèbre architecte Fontana, fit couvrir de marches de chêne les marches de marbre, en sorte néanmoins qu'on pouvait les apercevoir. Le chêne s'est aussi usé avec le temps, et on vient de le renouveler avec la même précaution. Au bout de cet escalier est une image fort ancienne du Sauveur, puis un autel que l'on appelle *sancta-sanctorum,* parce que le Pape S. Léon III avait ainsi inscrit plusieurs boîtes de reliques précieuses, que l'on a depuis placées sous cet autel.

Pour descendre ce portique, il y a quatre escaliers, deux de chaque côté de la *scala santa,* pratiqués tout exprès.

La seconde basilique et église patriarcale de Rome, et, sans contredit, la plus grande et la plus belle du monde, est celle de St-Pierre *in Vaticano.*

Le chef des apôtres ayant été crucifié, la tête en bas, de ce côté du Tibre, au lieu nommé St-Pierre *in montorio* (où l'on voit encore au centre d'une élégante chapelle, érigée pour honorer son martyre, la place de la croix sur laquelle il le consomma), son corps décapité fut réuni, dans le cirque de Néron, à celui d'un grand nombre de chrétiens que ce cruel empereur y avait fait déjà massacrer. Les fidèles ayant enseveli tous ces saints corps dans un même lieu, on assure que le Pape S. Anaclet y érigea un petit oratoire en leur honneur. Constantin, devenu paisible empereur d'Occident, en 306, par la défaite de Maxence, noyé dans le Tibre, à *Ponte Mole,* rendit aussitôt la paix à la portion

de l'Eglise qui se trouvait dans ses Etats. Il alla plus loin. Décidé à embrasser le christianisme par la célèbre vision dont le ciel l'avait favorisé, au moment même de cette bataille, et voulant donner des marques éclatantes de sa conversion, il résolut d'élever une église en l'honneur de S. Pierre, dans le lieu de sa sépulture. On rapporte que ce fut lui qui donna le premier coup de bèche, et porta sur son dos les 12 premiers paniers de la terre qui fut creusée pour en jeter les fondements. Il donna à cette basilique toute la magnificence dont l'architecture de son siècle était susceptible, et, à en juger par les plans qui en existent encore, l'édifice n'était pas sans mérite. L'empereur fit présent à cette église d'ornements très précieux, dont on trouve la liste dans Onuphre, qui a copié Anastase le bibliothécaire. Une croix d'or, du poids de 150 livres ; quatre chandeliers d'argent, sur lesquels étaient gravés les Actes des Apôtres ; trois calices d'or de 39 livres ; 20 d'argent, de 50 livres ; une patène d'or, une lampe d'or de 5 livres ; un encensoir d'or orné de diamants : voilà une partie des offrandes de ce pieux souverain. La basilique couverte de bronze pris du temple de Jupiter Capitolin, était divisée en cinq nefs soutenues par un grand nombre de colonnes. Justinien et les autres empereurs y firent aussi des présents, sans compter les terres que plusieurs d'entre eux et Constantin lui-même approprièrent à son entretien. Enfin elle vieillissait et commençait à tomber en ruines, après onze cents ans d'existence, lorsque le Pape Nicolas V entreprit de la rebâtir en 1450, sur un plan plus vaste et plus magnifique. Pour agrandir l'emplacement, il commença par faire démolir le tombeau de Probus Anicius, qui le gênait, et fit sortir de terre une nouvelle tribune (c'est ce que nous appelons rond-point) qui enveloppait l'ancienne. Après lui, Paul II, Jules II, Léon X, Clément VII, Paul III, Pie V, Grégoire XIII, Sixte V, Clément VIII, Paul V, Urbain VIII et Alexandre VII, assistés des meilleurs architectes de leur siècle, continuèrent ce grand ouvrage, auquel Pie VI mit la dernière main, par la construction d'un édifice contenant trois riches et vastes sacristies et un logement magnifique et spacieux pour les chanoines. Il fit

aussi placer deux horloges dans la façade et deux dans l'intérieur. Tous les arts et tous les artistes ont été mis à contribution pour orner et embellir cette basilique qui est, dans son espèce, la merveille du monde. Quiconque l'a vue, veut la voir encore. La grandeur, la noblesse, le rapport du tout avec chaque partie, et de chaque partie avec le tout, saisit le spectateur, le stupéfie et ravit son admiration.

Une statue en bronze de l'apôtre S. Pierre, represénté assis auprès d'un des piliers, à environ 300 pieds en dedans de l'église, est l'objet de la vénération des fidèles, qui passent rarement auprès sans lui baiser le pied. On rapporte qu'une dévotion de Pie VI était de se mettre la tête sous les pieds de cette statue, pour exprimer le besoin qu'il avait de la protection du saint apôtre, et la statue est assez élevée de terre, pour que l'on conçoive la possibilité de cette manière de l'honorer.

La porte sainte de l'église de St-Pierre est ouverte par le Pape en personne, qui fait présent à un des cardinaux, du marteau d'or ou d'argent doré employé à cette cérémonie. Les portes saintes des autres basiliques sont ouvertes par ceux des cardinaux qui en sont respectivement archiprêtres.

Il y a, dans les trois principales basiliques, des confessionnaux marqués au nom des différentes nations de l'Europe. A St-Pierre, ils sont occupés tous les jours, à des heures fixes, par des pénitenciers non seulement européens, mais encore orientaux, en sorte que des Grecs et des Arméniens trouvent à s'y confesser, tout aussi bien que des Esclavons ou des Hollandais, etc. Ces pénitenciers sont munis de longues cannes qui sortent de leurs confessionnaux, dont ils bénissent les passants qui le désirent, ou auxquels ils les font baiser ou les imposent sur la tête.

On montre du haut d'un des balcons intérieurs de cette basilique, à certains jours de l'année, la tête de l'apôtre S. André, la la sainte face de N.-S. appelée la Véronique, et le fer de la lance qui perça son sacré côté.

L'église souterraine qui a pour pavé celui même de l'ancienne basilique, enferme dans ses vastes caveaux, les corps d'un grand

nombre de saints, de papes, de princes, de docteurs, tels que ceux de S. Grégoire le Grand, S. Grégoire de Nazianze, S. Jean Chrysostôme, des SS. Léon I, II, III et IV, de l'empereur Othon II, du cardinal d'York, etc., etc. Ce n'est que le flambeau à la main que l'on peut parcourir ces sombres mais curieuses et édifiantes demeures, où l'on trouve aussi d'anciennes mosaïques, statues, inscriptions et autres monuments, la plupart appartenant à l'Eglise, telle qu'elle existait dans sa première édition. Il est défendu aux femmes, sous peine d'excommunication, d'entrer dans ces souterrains, excepté le lundi de la Pentecôte, jour où, à leur tour, les hommes n'y peuvent entrer. Onze autels sont érigés en différents endroits de ce caveau ; le plus remarquable, sans doute, est celui que l'on appelle la confession de S. Pierre, sous lequel repose le corps de cet apôtre, avec ceux de 37 autres saints papes. L'évêque de Québec eut la consolation d'y célébrer trois fois la messe, dont la première fut pour tous ses diocésains, prêtres, religieuses et fidèles. Le nom de *Confession de S. Pierre* s'étend aussi à la partie de l'église supérieure, la plus voisine de cet autel. Elle est environnée d'une balustrade de marbre, où 112 lampes, supportées par des branches de cuivre doré, brûlent continuellement. A quelque heure du jour que l'on fréquente l'église de St-Pierre, on trouve des fidèles, quelquefois en grand nombre, priant autour de cette balustrade, dont le vide intérieur est rempli par un double escalier de marbre descendant au niveau de l'autel souterrain. C'est par cette voie que l'on parvient au coffre précieux dans lequel se déposent, chaque année, un certain nombre de *palliums*, qui sont tirés de là pour être donnés ou envoyés aux nouveaux archevêques. On appelle *pallium* une bande de laine blanche tricotée, large d'environ deux pouces, et parsemée de petites croix de laine noire, dont on revêt, par-dessus la chasuble et au moyen d'épingles, un métropolitain célébrant solennellement dans sa province, à certains jours de fête exprimées dans le Pontifical. On ne bénit pas les *palliums*, mais on bénit, tous les ans, à Rome, le 21 janvier, dans l'église de Ste-Agnès hors les murs, deux agneaux dont la laine est destinée à

en faire de nouveaux. Chaque métropolitain est enterré avec son *pallium*, sans pouvoir le transmettre à son successeur. Cet ornement est d'un très ancien usage dans l'Eglise.

La troisième basilique est celle de Ste-Marie Majeure, située sur le penchant du Mont Esquilin. La légende de N.-D. des Neiges indique assez la manière miraculeuse dont la construction de cette église fut indiquée. Le pavé de Ste-Marie Majeure est le plus beau qu'il y ait à Rome, par l'assemblage et la variété des marbres dont il est composé. Elle est remarquable par la richesse des deux chapelles de sa croisée, dans l'une desquelles s'assemble le chapitre. Dans l'autre, on conserve la crèche où Marie coucha le Sauveur du Monde après sa naissance. Cette précieuse relique, enfermée dans une crèche d'argent de même forme, et ayant au dedans un Enfant-Jésus d'argent doré, est portée en procession par l'église, le jour de Noël, et exposée, toute la journée sur le maître-autel, à la vénération publique. Dans la même église reposent les corps de S. Mathias, apôtre, de S. Jérôme, de S. Pie V, de Sixte V, et de plusieurs autres papes.

Cette basilique fut d'abord appelée libérienne, parce qu'elle avait été construite sous le pontificat de Libère. Elle prit ensuite celui de basilique Sixtine, pour avoir été rétablie par Sixte III. Aujourd'hui, elle porte généralement celui de Ste-Marie Majeure, parce qu'elle est la plus considérable des nombreuses églises dédiées dans cette ville à la Mère de Dieu. Toutes les bulles que le Pape signe à *Monte Cavallo*, sont datées de Ste-Marie Majeure, *Apud S. Mariam majorem*, comme étant l'église la plus voisin de ce palais.

Le Pape officie à Ste-Marie Majeure, le jour de Noël ; à St-Jean de Latran, le jour de l'Ascension ; à St-Pierre, le jour de la fête du saint apôtre, et les jours de Pâque et de la fête du Saint-Sacrement.

Au-dessus du portique de ces trois églises, il y a un balcon où le Pape est transporté par un escalier doux, et d'où il donne la bénédiction et l'indulgence plénière au peuple assemblé sur la place.

Il n'y a, dans ces grandes églises, ni bancs, ni chaises, en sorte que le pavé paraît dans toute son étendue et déploie toute sa beauté. Il est vrai que les assistants n'en sont pas plus à l'aise. Aussi s'y tiennent-ils assez mal, surtout dans les grandes réunions.

La quatrième basilique de Rome et qui a aussi sa porte sainte, est celle de St-Paul hors les murs. Le corps du saint apôtre est conservé dans le maître-autel. Cette église est éloignée de cinq milles du *Forum* ou du centre de la ville. C'est un immense édifice non achevé, et qui ne le sera jamais. Elle n'a ni voûte, ni plafond, mais attire les regards des voyageurs par ses 120 colonnes, dont 80 la partagent en cinq nefs. Vingt-quatre de ces colonnes sont d'une seule pièce de marbre violet et cannelées aux deux tiers ; les 56 autres sont de marbre de Paros. Il y en a deux de marbre salin, huit de granit égyptien, trente de porphyre. Les portraits des papes, au nombre de 253, depuis S. Pierre jusqu'à Pie VII inclusivement, sont rangés en haut de la nef principale. Dans une chapelle, du côté de l'Evangile, est exposé le grand crucifix de bois qui parla à S[te] Brigitte.

Cette église est en même temps paroissiale et collégiale, desservie par des Bénédictins dont le monastère y est attenant : c'est celui que l'on nomme le couvent de Casenate ou *Monasterium Casanatense*. Le Pape actuel était religieux de ce couvent, lorsque son prédécesseur l'appela au cardinalat. On montre aux étrangers la chambre qu'il y occupait.

La paroisse ne comprend que 830 âmes. L'air y est si malsain, que les habitants en ont frayeur. Le mois de juillet arrivé, les moines sont obligés de fuir ; ils se retirent dans une autre maison, qu'ils ont de l'autre côté du Tibre, viennent, tous les matins, à St-Paul, réciter l'office et chanter la messe, après quoi ils se retirent et sont dispensés de revenir l'après-midi pour vêpres. Ils continuent ainsi jusqu'à la fin de septembre. Pendant ces trois mois, il ne couche qu'un prêtre au monastère de Casenate, pour les besoins imprévus de la paroisse, et souvent il en meurt à la peine.

Si en quittant l'église de St-Paul, on prend la Voie Appienne

(la plus célèbre des anciennes voies romaines, pavée par les soins du censeur Appius Claudius Cœcus, et conduisant de Rome à Capone), on trouve, à une petite distance, celle de St-Sébastien, une des plus anciennes de Rome. C'est aussi une paroisse, mais la plus petite de toutes, puisqu'on n'y comptait que 207 âmes, au commencement de cette année 1819.

Dans une chapelle latérale de cette église, où l'on descend par un escalier, on trouve un autel isolé et un appartement autour, où l'on croit qu'il s'est tenu un concile du temps des persécutions. En descendant un peu plus bas, on arrive à l'entrée de cette partie des catacombes que l'on appelle *cœmeterium Calixti.* Sous l'église de St-Pancrace est le *cœmeterium Calepodii ;* sous celle de St-Laurent, *cemeterium Cyriacœ* ; sous celle de Ste-Marie de Scala Cœli, *cemeterium Zenonis.* Tous ces cimetières sont répandus sous terre en différents sens et s'étendent sous une grande partie de la ville et bien loin au delà. Ils consistent en allées creusées en terre, hautes de six pieds, quelquefois seulement de quatre ou cinq, larges de deux ou trois, et allant en toute direction, l'espace de plusieurs milles. Des deux côtés de ces allées, qui forment un labyrinthe proprement dit, on voit des cavités où se plaçaient anciennement les corps morts ; l'entrée de chaque cavité ou cellule était fermée d'une pierre de la longueur du corps qui y était déposé. On en logeait deux ou trois, l'un au-dessus de l'autre de chaque côté. Ces sépulcres étant communs aux payens et aux chrétiens, on ne peut distinguer les corps des uns de ceux des autres, que par les croix, les palmes et les fioles de sang, insignes propres de ceux des chrétiens. Ces inscriptions servent encore à les distinguer : il y en a de toutes chrétiennes et de toutes payennes. Le musée du Vatican en réunit un grand nombre des unes et des autres. Mais que penser des pierres qui ont d'un côté une inscription chrétienne, et de l'autre une inscription payenne ? On doit croire qu'elles ont d'abord appartenu à des payens, et que les chrétiens s'étant ensuite approprié les mêmes pierres, y ont, à leur tour, introduit leurs inscriptions. Au reste, on prend, à Rome, les plus scrupuleuses précautions avant de décider de la

qualité de la personne qui a été déposée dans chaque cellule. Aujourd'hui que ces catacombes ont été très visitées et vidées en grande partie pour satisfaire la piété des fidèles, on est obligé d'aller fort loin, avant de trouver des corps. Malheur à qui s'engagerait dans ces obscures demeures à tâtons, ou dont la bougie viendrait à s'y éteindre. Les prudents étrangers n'y entrent qu'avec beaucoup de précautions et ont soin de ne pas aller trop loin. Un précepteur, avec ses écoliers au nombre de 17, y étant entré témérairement, il y a quelques années, on n'a point entendu parler d'eux depuis ce temps.

Les églises de Rome les plus remarquables pour les caractères d'antiquité qu'elles conservent, soit dans leur construction, soit dans leur décoration, sont, après celles que l'on vient de décrire : Ste-Marie au delà du Tibre, S. Marc, Ste-Agnès hors des murs, S. Laurent, aussi hors des murs, et S. Clément, près du *Forum*. On peut y ajouter Ste-Croix en Jérusalem, située à l'opposite de de St-Jean de Latran et tout à fait à l'est de la ville. A celle-ci est adjointe une chapelle construite sur du sable ou de la terre que l'impératrice Ste Hélène, mère de Constantin, fit apporter tout exprès de la Palestine, par respect pour les lieux sanctifiés par l'accomplissement des grands mystères de notre religion. Ces églises se sont affaissées avec le temps, ou bien les terres se sont graduellement élevées autour, de sorte qu'il faut descendre plusieurs degrés pour y entrer. Dans S. Clément, on trouve l'ancien presbytère, l'abside, le sanctuaire, deux ambons de marbre avec des degrés pour y aller chanter l'épître et l'évangile, en face du peuple. Il y a d'autres églises aussi anciennes, par exemple celle des Douze Apôtres, qui est incontestablement du temps de Constantin, mais qui ayant été reconstruites dans les siècles postérieurs, ont perdu ces signes vénérables d'antiquité, plus précieux que toute l'élégance de leur architecture moderne.

A Ste-Croix en Jérusalem, on conserve trois fragments de la croix de Notre-Seigneur, enchâssés dans une croix de cuivre vitrée des deux côtés ; le plus grand de ces fragments paraît être de 7 pouces de long, et le plus petit de quatre. Une portion

plus considérable se garde à Paris, dans le trésor de l'église de Notre-Dame, avec la couronne que les Juifs imposèrent sur la tête de Notre-Seigneur, en dérision de sa royauté. Deux épines seulement de cette couronne sont conservées à Ste-Croix en Jérusalem, avec un des clous qui furent employés aux crucifiement, et l'écriteau suspendu au-dessus de la tête du Sauveur en croix. Le clou a la tête ronde comme nos clous dorés ; il est de bronze, long de six à sept pouces et gros pour sa longueur. L'inscription dont on aperçoit à peine les lettres, est sur une planche carrée de bois dur, noircie par le temps, et paraît avoir été gravée à la hâte et comme avec la pointe d'un clou ou d'un stylet. L'église de Ste-Croix en Jérusalem est desservie par des religieux Cisterciens et tient à leur monastère.

Dans celle de Ste-Praxède, on garde le poteau (haut d'un pied et demi) auquel N.-S. fut attaché pour la flagellation. Les corps de St Praxède et de Ste Pudentienne, sa sœur, sont conservés sous le maître-autel. Au milieu de la nef est une espèce de buffet environné d'une balustrade. C'est l'entrée d'un puits dans lequel les deux saintes sœurs enterrèrent beaucoup de martyrs. On assure que l'église est construite sur le terrain même qu'occupait autrefois leur maison. Cette église, apparemment réparée depuis peu d'années, est d'une gaieté et d'une élégance remarquables. Ses peintures sont variées et très fraîches. On sait que S. Charles y avait son titre de cardinal. Une des chapelles de l'église a été mise sous son invocation, et c'est bien celle où sont les plus beaux tableaux, représentant quelques traits de sa vie.

L'église de St-Pierre-aux-Liens attire les regards des étrangers par l'excellente statue colossale de Moïse, représenté assis dans le sanctuaire, du côté de l'épître, l'un des chefs-d'œuvre de Michel-Ange Buonarotti, et par les quatre rangées de colonnes de marbre bleuâtre qui la divisent en cinq nefs. Si avec une clef ou un poinçon on gratte sur quelque partie que ce soit de ces colonnes, il en sort immédiatement une odeur souffrée. Si ces objets satisfont la curiosité, il en est un autre bien propre à nourrir la piété, savoir : les précieuses chaînes de S. Pierre, que l'on y conserve

et qui sont présentées à la vénération des fidèles, le premier août de chaque année. Hors de là, on ne peut les voir qu'avec les permissions réunies du cardinal titulaire de cette église, du majordome du Pape et de l'abbé ou chef des chanoines réguliers chargés de la desservir ; car chacune de ces personnes est dépositaire d'une des trois clefs qu'il faut réunir pour ouvrir une armoire grillée de la sacristie, dans laquelle est enfermée la boîte ou custode où les miraculeuses chaînes sont déposées. Cette custode est extraite de l'armoire et placée sur un autel, où on l'ouvre au moyen d'une quatrième clef, puis la chaîne longue d'environ 15 pieds se déroule par une de ses extrémités, l'autre demeurant fixée par une crampe au fond de la boîte. Quelle consolation pour l'évêque de Québec et ses compagnons, qui étaient, ce jour-là, au nombre de six, de voir de leurs yeux, de baiser de leurs lèvres, de toucher avec leurs chapelets, un monument qui rappelle d'une manière aussi authentique ce que la prédication de l'Evangile a coûté aux apôtres, surtout au premier d'entre eux ! Il est aisé de reconnaître que la seule chaîne qui existe maintenant, en faisait autrefois deux, parce que les anneaux ou chaînons d'une moitié de la longueur totale, sont plus petits que ceux de l'autre.

L'église de Notre-Dame des Monts n'a de remarquable que la tombe de marbre, à l'effleurement du plancher, qui couvre le corps de Benoît-Joseph Labre, mendiant français, mort en 1783, en odeur de sainteté, mais dont le procès de béatification est en suspens, jusqu'à ce qu'il y ait moyen de le poursuivre.

L'église de Ste-Bibiane possède le corps de cette sainte martyre et ceux de sa sœur Démétrie et de Daphrose, leur mère. Celui de Ste Françoise, veuve romaine, est conservé dans l'église qui porte son nom, près du *Forum*. Au pied du Capitole, on voit la maison qu'occupait cette sainte veuve, grandie maintenant et changée en un monastère de filles nobles. La chambre où elle se tenait, où elle écrivait, où elle trouva un jour un mot écrit en lettres d'or, est encore subsistante dans son ancienne forme, excepté que l'on y a érigé un autel pour honorer sa mémoire.

L'église de Ste-Cécile, au delà du Tibre, est construite sur le lieu même où cette jeune vierge reçut la couronne du martyre. Son corps est sous le maître-autel. Le lieu où elle reçut le coup de mort, le bain d'où elle sortait, se trouvent enfermés dans la même église, l'une des plus riches de Rome par l'or, l'argent, les pierres précieuses dont elle reluit. Une communauté de religieuses Bénédictines y fait l'office divin. L'église de St-Martin des Monts est la seule qui mérite la préférence sur celle de Ste-Cécile, du côté de la richesse et de l'élégance de sa décoration. Elle a bien le plus beau chœur et le plus riche sanctuaire qui soit à Rome, tant la mendicité est industrieuse et féconde. Car ce sont de pauvres Carmes, mendiants de profession, qui ont fait élever et décorer ce charmant édifice, dont le grand autel coûte 35,000 scudis. Par ses souterrains, on parvient aux ruines d'une ancienne église, où l'on assure que le Pape Sylvestre a tenu un concile.

L'église des Douze Apôtres possède le corps du célèbre cardinal Bessarion ; celle des Jésuites, celui du pieux et savant Bellarmin et celui de S. Ignace de Loyola ; celle de St Ignace, attenante au Collège Romain, celui de S. Louis de Gonzague ; celle des Oratoriens, celui de S. Philippe de Néri.

Sur le mont Célius, existe encore l'église où prêchait S. Grégoire le Grand, la table sur laquelle il donnait tous les jours à manger à douze pauvres, le petit appartement où il écrivait, le cabinet encore plus petit où il reposait. A cette époque, les Souverains Pontifes n'avaient pas encore de demeure attitrée. Le premier palais, déjà fort ancien, qui ait été construit pour leur usage, paraît être celui de Latran, contigu à la basilique du même nom. Plusieurs d'entre eux occupèrent ensuite le palais de St-Marc, plus connu sous le nom de palais de Venise, parce que les Papes en ont depuis fait présent à la République, laquelle ayant été fondue dans l'empire d'Autriche, c'est aujourd'hui l'empereur qui est maître de cet édifice peu élégant mais très vaste.

Du palais de S-Marc, les Papes passèrent à celui du Vatican. Celui-ci, considéré de dehors, n'a rien qui en impose, et par la hauteur inégale de ses différents corps, semble annoncer qu'il

n'a été construit que pièce à pièce et sans unité. On ne soupçonnerait pas combien il est étendu ; néanmoins plusieurs assurent, chose difficile à croire, qu'il occupe autant de place que la ville de Turin [1]. Ce qu'il y a de très certain c'est que l'on y compte 200 escaliers, plus de 1200 chambres, une galerie de 1800 pieds de long, garnie des deux côtés de buffets contigus les uns aux autres, dans lesquels se conservent les manuscrits, sans compter plusieurs élégants et vastes appartements où sont conservés les livres imprimés : tout cela voûté et orné de peintures représentant les grandes actions des Papes, la tenue des différents conciles œcuméniques, la fondation des plus célèbres bibliothèques du monde, les portraits de tous les hommes qui ont protégé, encouragé, honoré ou propagé les lettres dans les différents siècles, le tout avec un air de grandeur et de noblesse qu'il serait difficile de trouver ailleurs. Quelque vaste que soit cette bibliothèque, on construit, en ce moment, un nouveau corps de logis pour l'augmenter.

Le musée est une autre galerie dont la longueur rivalise avec celle des manuscrits. Ici les murs des deux côtés sont garnis, du haut au bas, d'inscriptions sans nombre, les unes chrétiennes, les autres payennes, tirées des catacombes de Rome et du voisinage, à quoi il faut ajouter un nombre infini d'urnes, de sarcophages, de bustes, de statues, tantôt tronquées, tantôt entières, qui bordent les deux côtés de cette immense galerie, dans toute sa longueur. Plus loin est le belvédère, c'est-à-dire une cour environnée de cabinets vitrés, où l'on trouve des vases de granit et de porphyre d'une grandeur démesurée, faits en formes de cuves ovales, hauts de 3, de 4 et de 5 pieds, sur une longueur et largeur correspondantes. Ajoutez à cela un nombre de statues du premier mérite, anciens originaux dont les artistes modernes se sont efforcés de saisir les traits et de rendre la beauté,

---

1—C'est une forte exagération ! Le chanoine de Bleser dit que le Vatican compte 20 cours, 8 grands escaliers et environ 200 autres pour le service intérieur. " On prétend qu'il contient 11,000 chambres."

mais sans pouvoir l'égaler, nonobstant tous leurs efforts. Entre ces chefs-d'œuvre éminents, l'Apollon si célèbre et le groupe de Laocoon défendant inutilement ses deux fils des deux serpents marins qui le dévorent. Ces deux morceaux, entre beaucoup d'autres, furent enlevés de Rome et transportés à Paris pendant la captivité du Pape, et n'ont été restitués qu'en 1815, après la dernière défaite de Napoléon. La Vénus de Médicis qui se conserve dans le musée du grand duc de Florence, passe pour la plus belle statue du monde. Après elle, vient l'Apollon du belvédère ; après celui-ci, le groupe de Laocoon.

Au Vatican sont aussi les loges de Raphaël d'Urbin. Ce sont deux galeries ouvertes d'un côté, et l'une au-dessus de l'autre, dont les voûtes ouvragées par cet habile peintre, contiennent presque autant de chefs-d'œuvre que de coups de pinceau [1].

Les deux chapelles nommées, l'une Sixtine, l'autre Pauline, du nom des papes qui les ont fait construire, font partie du Vatican. La chapelle Sixtine était fameuse par la peinture à fresque, ouvrage de Michel-Ange Buonarotti, qui y représentait le jugement dernier. Aujourd'hui, elle est à peine visible, parce que

---

1 — (Extrait des Mémoires inédits de l'abbé Casgrain) :

Le tableau de la Transfiguration me remet en mémoire une anecdote piquante qui m'a été racontée par l'abbé Ferland. Lorsque Mgr Plessis séjourna à Rome en 1819, il déroba quelques heures à ses importantes occupations pour visiter les musées. Le grand évêque de Québec avait des qualités d'homme d'Etat, mais il n'était pas artiste, et il l'apprit à ses dépens en présence du tableau de Raphaël. Au moment où il l'examinait, accompagné de son secrétaire, l'abbé Turgeon, il y avait quelques personnes dans le salon, et devant le tableau un peintre qui en faisait une copie. Tout à coup Mgr Plessis rompit le silence, et dit en indiquant le bras droit de la mère du possédé, placée au premier rang de la toile :

—Voilà un raccourci exagéré, c'est évidemment un défaut.

A cette remarque inattendue, le peintre se redressa, déposa son pinceau, et se retournant vers Mgr Plessis, lui dit :

—M. l'abbé, ici on ne critique pas, on admire.

Et il reprit son travail.

Mgr Plessis ne répliqua pas et sortit de la pièce.

l'humidité du mur y a absorbé la fresque, comme il arrive presque toujours.

Les jardins du Vatican ne sont pas fort étendus, mais remarquables par leur forme singulière, par quelques belles fontaines, par l'urne de bronze, en forme de bouquet de pin, qui contenait les cendres de l'empereur Adrien, et qui se conserve dans une niche de marbre ouverte sur l'un de ces jardins, avec les deux perroquets du même métal placés aux deux côtés, enfin par un jet d'eau, peut-être seul de son espèce. C'est un vaisseau de pierre long de cinq à six pieds, garni de sa mâture et de tous ses agrès, et fixé dans un bassin aussi de pierre et plein d'eau. On tourne un robinet, et voilà quatre jets qui partent de quatre endroits différents du pont de ce vaisseau, et font pleuvoir de l'eau vers les quatre parties du monde. Cette eau s'élève très haut et va tomber très loin. On tourne un autre robinet, et le vaisseau jette de l'eau en abondance par l'extrémité de son beaupré, de ses trois mâts, de toutes ses vergues et de tous ses canons. Ce spectacle cesse : les étrangers satisfaits de l'avoir vu, montent de ce jardin dans un autre. En arrivant au haut de l'escalier de pierre qui les en sépare, ils sont surpris de se voir inondés par une pluie qui sort impétueusement de tous les points du premier degré. Ils s'échappent, comme ils peuvent, de ce déluge ; mais à peine sont-ils dans le jardin supérieur, qu'une vingtaine de jets sortant du bord d'une plate-bande, viennent les arroser de nouveau. Il faut finir par donner la pièce au jardinier qui, par le moyen des robinets dont il connaît seul la position et la vertu, leur a joué ces différents tours.

L'intérieur de ce palais offre beaucoup d'autres objets à la curiosité, comme la salle du conclave, les cellules des cardinaux et de leurs conclavistes, la chapelle royale où les papes donnaient audience aux souverains, etc. L'évêque de Québec, tout muni qu'il était d'un billet d'introduction de la part du majordome, fut privé de les voir, par un oubli de clefs, et n'eut pas le loisir d'y retourner depuis.

Les Souverains Pontifes ont longtemps occupé le Vatican,

comme leur demeure ordinaire. Ils pouvaient, par le moyen d'une allée souterraine qui existe encore, se rendre du Vatican aux souterrains de l'église de St-Pierre. Alexandre VI, à une époque où il craignait d'être attaqué dans ce palais, avait fait pratiquer un long chemin couvert, pour se sauver, au besoin, au château St-Ange, qui en est éloigné de toute la longueur de cette partie de la ville que l'on appelle le *Borgo*, c'est-à-dire d'environ 10 arpents.

Il a déjà été remarqué que ce que l'on nomme aujourd'hui le château St-Ange était originairement le tombeau de l'empereur Adrien. Il a pris son nouveau nom de ce qu à la fin d'une peste, qui eut lieu à Rome du temps de S. Grégoire le Grand, et pour la cessation de laquelle on avait fait beaucoup de prières et de processions, on aperçut, au haut de ce mausolée, un ange remettant son épée dans le fourreau. Pour perpétuer la mémoire de ce miracle, on fit placer au-dessus de l'édifice, un ange en bronze de stature colossale, ayant l'épée à la main. On l'aperçoit (car il y est encore) de tous les endrotis élevés de la ville.

Cette forteresse, quoique dépouillée de tous ses anciens ornements extérieurs, est encore très considérable. Indépendamment des bastions et autres ouvrages que l'on y a ajoutés pour en faire une citadelle respectable, le château est par lui-même un édifice très vaste. Le gouverneur qui le commande, y a un logement magnifique pour lui et pour sa famille ; il y a une élégante chapelle, des magasins, des appartements pour les officiers, une caserne pour la garnison, diverses prisons, et une entre autres pour les prisonniers d'Etat, au nombre desquels fut placé, pendant 18 ou 20 mois, à son retour de France, le cardinal Maury, qui avait si bien commencé et si mal fini sa carrière politique.

En face du château, est le pont St-Ange, le plus beau qui soit sur le Tibre ; il est construit en travertin. Ses bords sont garnis de dix statues de marbre représentant des anges chargés des divers instruments de la Passion de N.-S. L'un porte la croix, l'autre, les clous ; l'autre, la couronne d'épines, etc. A l'autre extrémité du pont sont placés les statues de S. Pierre et S. Paul.

Le dernier palais construit à Rome pour les Souverains Pontifes, est celui du Mont Quirinal, nommé Monte Cavallo, depuis que Sixte V y fit placer, au-devant de l'entrée principale, deux grands chevaux de marbre, assistés chacun d'un écuyer colossal de même matière, le tout trouvé dans les Thermes de Constantin. On suppose assez gratuitement qu'ils sont l'ouvrage, l'un de Praxitèle, l'autre de Phidias, deux célèbres statuaires grecs qui disputaient à qui représenterait mieux Bucéphale, le cheval chéri d'Alexandre. Ce palais est dans une des meilleures situations de Rome, tant pour la beauté que pour la salubrité. Les papes, depuis plusieurs siècles, ont alternativement demeuré au Vatican et à Monte Cavallo. Pie VI passait l'hiver dans le premier de ces palais, et l'été dans le second. Le Pape actuel a toujours résidé à Monte Cavallo, et y paraît fixé pour le reste de son pontificat. Cet édifice, moins grand que l'autre, est plus gai, d'une construction plus égale, dans un lieu plus central et avec des jardins plus vastes et mieux aérés. Dans l'espace de trois arpents à la ronde autour de ce palais, il se trouve au moins une douzaine d'églises qui se disputent en beauté, en richesse et en élégance. On est surpris, avec raison, de voir, aux jours solennels, tendre les églises de Rome de damas cramoisi et cacher ainsi les plus belles sculptures et leurs plus riches marbres, dans les solennités où il semblerait plus raisonnable de les montrer dans toute leur splendeur. Néanmoins, cet usage a prévalu et tout le monde y tient, quoique rien ne soit plus insignifiant que cette tenture traversée vers le haut, et divisée, d'espace en espace, par des galons d'or ou d'argent tout d'une venue, qui ne sont pas de la première qualité, et qui, à coup sûr, ne valent pas les colonnes, les chapiteaux et les frises qui se trouvent ainsi masqués.

La grande église des Jésuites est la seule où cette sorte de décoration soit supportable, la frise étant couverte, tout autour, d'une bande de velours découpé, festonné et brodé en or, et de tapisseries du genre de celles des Gobelins, placées d'espace en espace, faisant interruption à la monotonie de la tenture.

Après les églises, les palais et les obélisques, Rome n'offre rien

de plus curieux que ses fontaines. Elle sont plus belles, plus multipliées, plus variées dans leurs formes, qu'en aucune ville d'Europe. L'eau qui en sort est excellente et toujours abondante. La fontaine Pauline, celle de Trévi, celle que l'on nomme Aqua felice, celle de la place Navone, celle du pied du mont Pincio, celle de Monte Cavallo, celles de la place de St-Pierre, sont, chacune dans leur genre, autant de chefs-d'œuvre propres à immortaliser les grands artistes auxquels elles sont redevables de leur existence ou de leur décoration.

Outre les fontaines publiques, où chacun peut aller puiser, il y a de l'eau également saine et limpide dans tous les palais et chez presque tous les particuliers. Il faut avouer que la compagnie chargée par le gouvernement, de cette partie de la police, s'en acquitte avec le plus grand soin.

On ne trouve plus de rejetons des anciennes familles romaines du temps de la République, ni même de celui des empereurs. Les deux seules qui y aient quelque prétention, sont les Massini et les Santa Croce. Le nom de la première fait croire qu'elle descend de Quintus Fabius *Maximus ;* la seconde s'honore de ce qu'un de ses ancêtres fut chargé, par Ste Hélène, de transporter à Rome la vraie croix, et voilà d'où est venu à ses descendants le nom de Santa Croce ou Ste-Croix, sous lequel ils sont connus. Or celui auquel avait été confié ce saint dépôt, s'appelait *Publicola*, comme on le voit par la lettre que cette impératrice écrivait au Pape S. Sylvestre en le lui envoyant. Ce n'est pas qu'il manque de nobles et de princes à Rome : il y en a même un assez grand nombre. Mais cette noblesse ne remonte pas plus haut que la décadence de l'Empire, époque où l'Italie, successivement visitée par diverses nations barbares : Goths, Hérules, Vandales, Normands, Lombards, etc., se divisa en une infinité de petits États, des premières familles desquelles sont venus ces nobles et ces princes dont l'Italie fourmille, et qui sont, en général, des gens respectables.

C'est de l'élite de cette noblesse qu'est tirée la garde noble du Pape, la plus brillante peut-être qui soit en Europe, tant pour

la bonne mine des hommes, que pour la richesse de leur uniforme.

Le Souverain Pontife a, en outre, des gardes du corps, à pied et à cheval. Toutes les fois qu'il sort pour la promenade, c'est-à-dire tous les jours, sa voiture, conduite par quatre chevaux, est accompagnée d'un détachement de dragons. Il est toujours assis seul au fond de la voiture. Vis-à-vis lui, sont deux ecclésiastiques, du nombre de ses camériers secrets. En ces occasions, son vêtement consiste en un grand manteau d'écarlate dont il se couvre les épaules par-dessus sa simarre ou robe de drap blanc. Sa coiffure est un chapeau rouge à grands bords relevé de deux côtés et galonné en or.

Si le Pape sort en cérémonie, par exemple pour aller à St-Pierre, à l'occasion de quelque solennité, il a, par-dessus la simarre, une autre soutane de soie blanche très longue, une ceinture blanche, avec des glands d'or, un rochet et une mozette de velours cramoisi bordée d'hermine, et une large étole par-dessus. En ce cas, ce ne sont plus des cameriers secrets qui lui font face dans sa voiture, mais deux prélats, savoir : son majordome et son maître de chambre, en soutane violette, rochet et mantelette. Son carrosse, d'une structure très riche, est accompagné de trois autres, traînés, comme le sien, chacun par six chevaux. La garde à cheval est plus nombreuse que dans ses promenades, et une garde à pied se joint à celle-là et précède ordinairement le cortège.

Il y a encore une garde de 300 Suisses habillés en un costume très ancien, et seulement armés de hallebardes. Ceux-ci sont exclusivement chargés de faire faction aux portes du palais, au haut et au bas des escaliers et dans les premières antichambres.

L'armée du Pape consiste, en ce moment, en 10,000 hommes de troupes répandus dans les différentes garnisons de ses Etats. On rit *des soldats du Pape ;* néanmoins ils ont une aussi bonne tenue que ceux des autres Etats d'Italie et même de deçà les Monts. Une partie de cette armée est répandue sur la route de Rome à Terracine, pour la protéger contre les incursions des

brigands qui demeurent dans les montagnes, fondent de là sur les voyageurs, lorsqu'ils ont lieu de croire qu'il sont riches, les enlèvent, les rançonnent d'importance, et les tuent lorsqu'ils ne peuvent en tirer d'argent. Grâce à cette prévoyance du Souverain Pontife, il n'arrive plus de ces sortes de malheurs entre Rome et Terracine, mais bien entre Terracine et Naples, où le gouvernement néglige de prendre les mêmes précautions. Le fils d'un des secrétaires d'Etat du Roi de Sardaigne y fut enlevé, il y a environ deux mois, et les brigands, après l'avoir gardé plusieurs jours, ne le relâchèrent qu'au moyen d'une somme de 2000 scudis (un scudo vaut environ une piastre) qu'ils se firent apporter par l'ecclésiastique qui l'accompagnait.

Le Pape est électif, comme l'on sait, par le collège des cardinaux, qui entrent en conclave dix jours après les funérailles du Pape précédent. Ils y demeurent enfermés, sans qu'il leur soit permis de communiquer avec les personnes du dehors. Ils sont servis chacun par deux ecclésiastiques que l'on appelle conclavistes ; les cardinaux princes en ont trois. Une forte garde placée autour du palais (c'est d'ordinaire le Vatican) protège le conclave. Il est présidé par le doyen des cardinaux. Chaque jour, ils s'assemblent dans une chapelle où, après une messe du Saint-Esprit, ils mettent chacun un billet dans un calice préparé sur l'autel. Chaque billet est scellé, portant au dehors le nom du cardinal qui le donne, et au dedans celui du cardinal qu'il veut élire. On recommence cette opération autant de fois qu'il est nécessaire, jusqu'à ce que le même sujet se trouve avoir réuni les deux tiers des suffrages de tous les électeurs. Aussitôt il est revêtu de la mozette de velours rouge, placé sur l'autel où les cardinaux viennent le révérer (ce qu'on appelle aller à l'adoration), et le voilà Pape, c'est-à-dire évêque de Rome, métropolitain des évêchés suburbicaires, patriarche d'Occident, successeur de S. Pierre et Vicaire de J.-C., pour le gouvernement de l'Eglise universelle dont il est le chef visible.

Considéré sous le rapport politique, le Souverain Pontife a une autorité sans bornes. Sa volonté fait loi, mais il s'en faut bien

que ce despotisme tende à molester le peuple. Au contraire, il est avoué que le gouvernement de l'Etat ecclésiastique est le plus doux et le plus paternel qui existe au monde. S'il y avait quelque chose à lui reprocher, ce serait moins un abus d'autorité qu'un défaut d'énergie. Les peuples n'auraient jamais songé à secouer le joug de l'autorité du souverain, si l'exercice en avait toujours été réglé par les principes de la conscience, comme l'a été constamment, sans presque aucune exception, celle des Souverains Pontifes. *Et nunc reges intelligite.*

Les principaux offices de l'Etat sont occupés par des cardinaux. Celui dont le département a le plus d'étendue, est le cardinal Camerlingue, dont la fonction répond à celle du ministre de l'intérieur et des finances dans les autres Cours. Sa charge survit au Pape, car c'est lui qui commande pendant la vacance du Saint-Siège. La garde se monte devant sa porte ; il a même droit d'occuper le palais du pontife décédé, jusqu'à l'élection du successeur.

La fonction du cardinal Secrétaire d'Etat est proprement celle du ministre des Affaires Etrangères ; c'est lui qui est chargé de toutes les fonctions diplomatiques.

Le commandant de l'armée reçoit ses ordres du Camerlingue, mais il n'a rien à faire avec les gardes, parce qu'elles sont toutes sous la direction immédiate du Majordome, qui veille aussi sur tous les palais du Pape et sur tous les officiers de sa maison.

Le cardinal Vice-Chancelier occupe un des plus beaux palais de Rome, attaché à son office et nommé le Palais de la Chancellerie. C'est là que sont soigneusement revues, corrigées et scellées, toutes les bulles et provisions de bénéfices, minutées par des officiers que l'on nomme *abbreviatores.*

Le Pénitencerie, aussi présidée par un cardinal nommé le grand Pénitencier, donne les dispenses et absolutions des crimes occultes, des irrégularités *ex delicto*, des vœux, des empêchements secrets qui se découvrent dans les mariages faits ou à faire. Le grand Pénitencier a sous lui un régent, un théologien, un dataire, un canoniste, un correcteur, un sigillateur, tous six du nombre

des prélats, quatre secrétaires et trois écrivains. Tous ces officiers, en entrant en charge, s'obligent par serment à ne révéler aucun des secrets qui y parviendront à leur connaissance, et à ne rien recevoir au delà de leur salaire, pas même ce qui leur serait offert volontairement.

La Daterie est un autre bureau ou tribunal où s'accordent les bénéfices réservés, les pensions sur des bénéfices, les dispenses des empêchements publics de mariage et d'irrégularités *ex defectu.* Les actes de ce tribunal portent tous une taxe payable par ceux en faveur desquels ils sont faits. Le chef de la Daterie n'est pas, pour l'ordinaire, un cardinal. S'il l'est, il prend le titre de prodataire, comme ne tenant qu'en passant, une place qui est censée au-dessous de sa dignité.

Le cardinal secrétaire des Brefs signe et scelle de l'anneau du Pêcheur, sur cire rouge, tous les brefs que le Pape accorde. Les bulles sont aussi scellées de l'anneau du Pêcheur,mais sur du plomb et à la Chancellerie. Ce sont des caractères distinctifs entre les brefs et les bulles. On appelle *Anneau du Pêcheur* le sceau d'Etat ou grand sceau. Il est mis en pièces à la mort de chaque pontife, parce qu'il ne s'expédie ni bulles, ni brefs pendant la vacance du Saint-Siège.

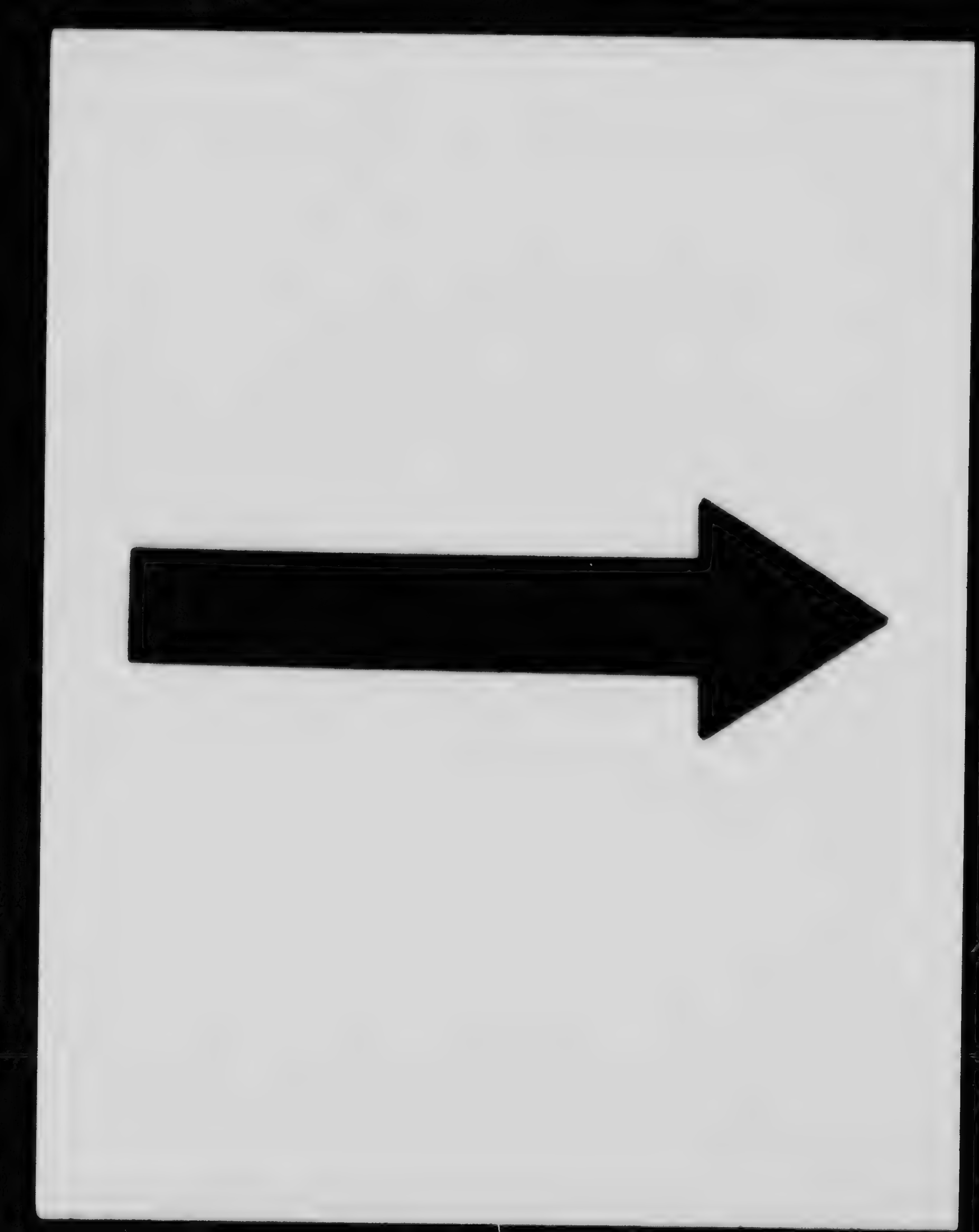
Le cardinal secrétaire des Requêtes reçoit toutes celles que des communautés ou des particuliers adressent au Souverain Pontife. Il en fait le précis au bas de chacune, et c'est sur ce précis que le Pape accorde, ou refuse, ou réfère à quelque congrégation, la grâce qui lui est demandée. Le Secrétaire d'Etat et le Secrétaire des Requêtes vont, tous les matins, à l'audience du Pape, à la suite l'un de l'autre. Les autres cardinaux n'y vont qu'extraordinairement et par occasion.

Depuis le concile de Trente, les Souverains Pontifes, pour mettre plus d'ordre et de clarté dans les affaires, les ont partagées en différentes congrégations, dont la première ayant pour objet les questions qui tiennent à la foi, est toujours présidée par le Pape et a un cardinal pour secrétaire. Elle s'appelle la congrégation du Saint Office ou de l'Inquisition. Les autres, composées comme

celle-là, d'un certain nombre de cardinaux, de théologiens, de canonistes, de consulteurs, etc., ont un cardinal pour préfet. Telles sont celles des Rites, du concile de Trente, des Evêques et des Réguliers, des Indulgences et des Reliques, de la Propagande, à laquelle sont adressées toutes les affaires des églises existant dans les pays dont les souverains ne sont pas catholiques. Ainsi toutes les affaires ecclésiastiques de la Russie, de la Prusse, du Royaume d'Hanovre, du Royaume de Hollande, des Iles Britanniques et de leurs colonies, de la Chine, du Mogol, de la Turquie, de la Palestine, de la Grèce, de l'Arménie, de la Perse, de l'Afrique et d'une grande partie des Indes Orientales, sont du ressort de cette congrégation, dont le secrétariat se tient dans le *Collegium Urbanum* ou palais de la Propagande, érigé par le Pape Urbain VIII, à une des extrémités de la place d'Espagne.

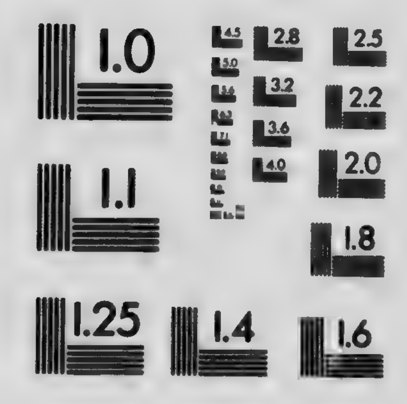
17. —Ce fut à cette congrégation que l'evêque de Québec s'adressa pour les affaires qui l'avaient conduit à Rome. Après plusieurs conférences tenues avec le cardinal Fontana, préfet, et avec plusieurs autres Eminences, membres de la même congrégation, il présenta un mémoire tendant à obtenir que son immense diocèse fut divisé en cinq sections, dont la première consistant dans les districts de Québec, des Trois-Rivières et de Gaspé, continuerait d'être sous sa direction immédiate, et que les quatre autres composées comme suit, savoir : 1° le district de Montréal ; 2° la province de New-Brunswick et les Iles de la Madeleine, du Prince-Edouard et du Cap-Breton ; 3° la province du Haut-Canada ; 4° les pays au Nord et au Nord-Ouest du Haut et du Bas-Canada, arrosés par les rivières qui portent leurs eaux dans la Baie James ou dans la Baie d'Hudson, auraient à leur tête chacune un évêque suffragant du siège de Québec. Il déclara de plus qu'il était impossible que ni lui, ni ses suffragants étendissent leurs soins à cette partie de l'Amérique du Nord comprise entre les montagnes de roches et la mer Pacifique, donnant à entendre que ce pays pourrait tirer plus aisément des secours spirituels de la Russie ou de la Californie que du Canada.

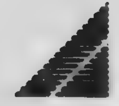
Ayant présenté ce mémoire, il s'occupa de dresser des ques-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





tions sur plusieurs points de discipline et de morale et des demandes de facultés et d'indulgences, dont il avait besoin, tant pour lui que pour ses suffragants. Enfin il renouvela la demande qu'il avait déjà faite depuis plusieurs années, que l'Ile d'Anticosti et la portion de la Côte du Labrador, qui est au nord de la Rivière Saint-Jean fussent mises à la charge du vicaire apostolique de Terreneuve, attendu qu'elles étaient réunies au gouvernement temporel de Terreneuve depuis 1809, par un acte du Parlement Britannique. Ce n'était pas sans répugnance qu'il éloignait ainsi de lui et faisait passer sous une autre juridiction, le pays des Esquimaux, à la conversion desquels il eut beaucoup mieux aimé travailler. Mais tous ses désirs pour cette œuvre importante étant devenus inutiles, par l'impossibilité de procurer des missionnaires à ce pauvre peuple, il crut qu'il valait autant en abandonner le soin à un autre évêque, que de former pour leur salut, des vœux qui ne se réaliseraient peut-être jamais.

18.—Le jour de la dédicace de la basilique des Saints Apôtres, il y avait grand office à St-Pierre. L'évêque de Québec voulut s'y rendre, mais n'arriva que vers la fin de la messe solennelle chantée dans la chapelle du chapitre par le cardinal Matthei, doyen du Sacré Collège et archiprêtre de cette basilique. A l'issue de la grand'messe se fit, du haut du balcon d'un des quatre piliers qui soutiennent le dôme, une exbition du chef de S. André, apôtre, de la Véronique ou image de la sainte face de Notre-Seigneur, et du fer de la lance qui perça son sacré côté. Tous les spectateurs étaient à genoux, mais incapables de discerner les objets à cette distance, d'autant plus qu'ils n'étaient visibles qu'à travers des ostensoirs vitrés. Il en résulta à l'évêque de Québec le désir de les aller voir de près. Il fallait la permission du Pape, qui la lui refusa d'abord, l'accorda ensuite, mais trop tard pour qu'il en pût profiter.

20.—Il s'est introduit à Rome une louable et sainte pratique, qui a graduellement fait disparaître la plupart des stations qui se faisaient dans les différentes églises de la ville, et dont on trouve encore l'indication dans le missel romain : c'est d'avoir l'expo-

sition du Saint-Sacrement pendant 40 heures tout le long de l'année. La plupart des églises ont à leur tour cette dévotion, que la nuit n'interrompt pas. Des sociétés pieuses, dans lesquelles se trouvent des hommes d'une qualité distinguée, se dévouent à aller, la nuit, à tour de rôle, adorer le Saint-Sacrement dans l'église où il est exposé. Un nombre de mendiants, munis de la permission du Cardinal Vicaire, suivent les 40 heures tout le long de l'année, et, placés au dehors de l'église où elles sont, tendent la main aux adorateurs qui entrent et sortent, et font pour l'ordinaire de très bonnes journées.

28.—C'est au Vatican que les 40 heures s'ouvrent le premier dimanche de l'Avent. Ce jour-là, les cardinaux se rendent à la chapelle Sixtine et y assistent à la grand'messe célébrée par l'un des archevêques assistants au trône pontifical. Le Souverain Pontife y vient aussi : c'est lui qui, à l'issue de la messe, porte le Saint-Sacrement à la chapelle Pauline. Deux jours après, c'est-à-dire le premier mardi de l'Avent, les 40 heures commencent à St-Pierre ; le premier jeudi, à St-Jean de Latran, etc. On évite soigneusement de dire la messe à l'autel où le Saint-Sacrement est exposé. Les 40 heures finissent, comme elles ont commencé, par une petite procession du Saint-Sacrement. Dans ces sortes de processions, l'on porte des encensoirs fumants, mais sans encenser dans le chemin.

2 décembre.—Assez souvent ces sortes de processions sont en partie composées de membres d'une confrérie du Saint-Sacrement, formée de gens de toutes professions. Ces confréries (et l'on en doit dire autant de celles de la Ste Vierge) ne tiennent leurs assemblées et n'assistent en corps à une cérémonie publique, que sous leur costume, qui consiste en une espèce d'aube de toile blanche, une ceinture qu'ils portent sous les aisselles, comme un cordon d'aube, et dont les extrémités pendent du côté gauche. Toutes les fois qu'il vont en procession, ils ont le visage couvert d'un masque de toile qui a des trous vis-à-vis les yeux et la bouche. Ce masque s'ôte dès qu'ils entrent dans une église, et, comme il est attaché par derrière au collet du sac ou de l'aube dont ils sont

revêtus, il reste pendu dans leur dos jusqu'à ce qu'ils sortent de nouveau pour quelque autre procession. Il y a des confréries de pénitents revêtus et masqués de même, excepté que leurs aubes ou sacs sont de toile brune. Enfin il y a des confrères des morts, revêtus de toile noire. C'est quelque chose d'effrayant que de les rencontrer le soir, accompagnant un convoi, à la lueur des flambeaux.

4.—Tous les vendredis et les dimanches après-midi, on voit sortir d'une petite église du *Forum* une procession de pénitents revêtus de leurs sacs de toile brune et couverts de leurs masques. L'un d'eux porte une croix, les autres suivent deux à deux, récitant à haute voix le chapelet de la Ste Vierge. Après eux vient, dans le même ordre, une troupe de filles pieuses, également précédées de la croix portée par l'une d'entre elles. Ils se rendent, en cet ordre, au Colisée, où ils déposent, en arrivant, leurs croix processionnelles, puis s'avancent, ainsi que le reste du peuple, vers une chaire pratiquée dans un des côtés de l'arène, où un père Récollet débite un sermon adapté à la cérémonie qui doit suivre. Le sermon fini, les deux bandes font le tour de l'arène, se mettant à genoux à chacune des 14 stations entre lesquelles elle est partagée, et récitant à haute voix une prière, après quoi les deux bandes reprennent chacune leur croix processionnelle et s'en retournent dans le même ordre où elles sont venues. Cette cérémonie est très édifiante. Beaucoup de personnes aiment à y assister, et il n'est pas rare d'y voir figurer des cardinaux.

7.—Des écrivains mal intentionnés, les uns protestants, les autres méchants catholiques, se sont beaucoup récriés sur le luxe des cardinaux, les donnant pour des hommes tout occupés de vanité et menant une vie oisive et délicieuse. Rien de plus calomnieux que ces imputations. Les cardinaux sont généralement des personnages qui ne sont conduits à cette dignité que par leur piété, leur savoir, et les services qu'ils ont rendus à l'Eglise dans des situations moins importantes. Parvenus à la pourpre, ils mènent une vie fort retirée, mangent rarement au dehors, et donnent encore plus rarement à manger chez eux.

S'ils habitent des palais, s'ils ont des domestiques et des équipages, ils ne font en cela que ce que font les ambassadeurs étrangers, les princes et les nobles de l'Etat pontifical, qui tous leur sont inférieurs en dignité. Car chacun des cardinaux pouvant parvenir au Souverain Pontificat, ils sont réellement à la cour de Rome ce que sont les princes du sang dans les autres cours. D'après cette observation, on n'a pas droit de trouver mauvais qu'ils gardent un certain décorum ; on a plutôt à s'édifier de leur modestie et de l'emploi que font de leurs revenus ceux d'entre eux qui sont riches par eux-mêmes. Les autres, réduits au traitement que leur fait le Pape, qui est de 5000 scudis par an, n'ont pas grand moyen de faire figure, quand même on leur en supposerait l'inclination. Mais ils sont plus remarquables par leurs aumônes, par leur régularité et leur piété, que par ce prétendu luxe qui ne leur est attribué que par la malveillance de ceux qui veulent qu'il n'y ait rien que de mauvais dans la cour de Rome, et par l'ignorance d'autres qui, ne l'ayant pas vue par eux-mêmes, sont les dupes de ces calomnies.

8.—Les cardinaux sont tous à la libre nomination du Pape. On conjecture néanmoins, avec assez de justesse, quelles personnes seront promues au cardinalat, parce qu'il est d'usage que certains emplois y conduisent. Telles sont les nonciatures d'Autriche, de Portugal, de France et d'Espagne. Les secrétaires des congrégations, les auditeurs de la Rote, le Gouverneur de Rome, le Majordome du Pape, son Maître de Chambre ne sortent de leurs différentes fonctions que par la [illegible] ou par la pourpre.

CHAPITRE SEPTIÈME

Le Sacré Collège. — Les chapelles papales et cardinalices. — Costumes et cérémonies. — Les sermons. — Pie VII. — Statistiques. — Les prêtres séculiers, les religieuses, les religieux. — Les collèges et séminaires. — Consécration d'un évêque. — Les quêteux. — Le froid à Rome. — Dîner chez le Secrétaire d'Etat. — Une bordée de neige. — Fête de la Chaire de S. Pierre. — Conférences ecclésiastiques. — Le Ghetto. — La première Communion au Collège Romain. — La lenteur romaine. — Les hôpitaux. — Troisième audience du Pape. — Le carnaval. — Derniers adieux.

7 Décembre.—Le Sacré-Collège se compose de trois ordres de cardinaux, savoir celui des évêques au nombre de six, celui des prêtres au nombre de 54 et celui des diacres au nombre de 15, en tout 75 ; mais ce total n'est jamais complet. En ce moment, il n'y a pas moins de 15 chapeaux vacants.

Entre les cardinaux de l'ordre des prêtres, il s'en trouve beaucoup qui sont revêtus du caractère épiscopal, et dont les uns remplissent des légations au dehors, les autres des évêchés, de sorte que ce n'est que le plus petit nombre qui résident à Rome.

Il y en a même qui vivent et meurent sans y être jamais venus. Tels sont ceux que le Pape élève au cardinalat à la demande des souverains étrangers et auxquels il envoie la barrette ou le bonnet carré rouge par un ablégat, qui fait le voyage exprès, et reçoit pour l'ordinaire un présent considérable du cardinal vers lequel il a été envoyé.

8.—Entre les cardinaux diacres, il s'en trouve qui n'ont pas encore reçu le diaconat, mais qui demeurent tonsurés ou dans les ordres mineurs, en vertu d'une permission particulière du Pape,

qui commence, dit-on, à se lasser de la donner et veut que désormais quiconque sera appelé au cardinalat reçoive sans délai, s'il ne l'a déjà, l'ordre sacré exigé par son titre. Ce titre est une des églises de Rome. Il ne se donne pas aux cardinaux étrangers, non plus que le chapeau rouge, jusqu'à ce qu'ils soient venus en personne recevoir l'un et l'autre du Pape. Les cardinaux prêtent un serment spécial d'obéissance au Souverain Pontife, au moment qu'ils reçoivent la pourpre. Dans le cas d'inobservance de ce serment, ils sont destituables.

Les cardinaux qui ne sont que prêtres, officient comme les évêques avec la chaussure et autres ornements pontificaux. Tous, sans excepté les diacres, ont l'usage de la mitre dans les processions où les évêques la portent. Tous ont également l'usage de la bague, mais avant de la porter, ils sont obligés de donner au collège de la Propagande une aumône de 75 scudis pour en obtenir le droit.

9.—Les évêques, cardinaux ou non, ne montrent jamais la croix pectorale à Rome, si ce n'est le jour de leur consécration. Hors de là, elle est cachée sous les habits, et l'on ne voit que la chaîne ou le cordon d'or auquel elle est suspendue.

Un cardinal ne peut aller à pied dans la ville : il faut qu'il soit en voiture fermée, avec deux laquais par derrière. Hors des murs il lui est permis de quitter son carrosse et de se mettre à pied. Sur cet article l'étiquette est très rigoureuse. Les voitures des cardinaux ont les essieux, les roues, le brancard de couleur rouge mêlée de quelques filets d'or. Les cordeaux, les houpes et pompons de leurs chevaux sont aussi rouges. Il n'y a rien de prescrit sur la couleur des voitures et des harnais dont se servent les évêques et les prélats ; mais elles doivent être fermées, et ce serait manquer à leur dignité que de paraître dans une voiture ouverte ou seulement revêtue d'un soufflet.

11.—Il est permis aux évêques et prélats de marcher dans les rues, mais à condition d'y être suivis d'un laquais. Par une suite de cette loi bizarre, l'évêque de Québec, qui ne voulait pas faire la dépense d'un laquais de profession, fut condamné à se faire

suivre par John. Il serait assez difficile de décider lequel avait plus de honte, du maître ou du laquais, de se voir ainsi dans les rues l'un à la suite de l'autre.

13.—Les cardinaux résidant à Rome, outre l'occupation que leur donnent les fonctions dont ils sont individuellement chargés et les assemblées fréquentes des congrégations dont ils sont nombre, ont l'assujettissement d'assister aux chapelles soit cardinalices, soit papales. On appelle chapelle cardinalice l'assemblée des cardinaux qui se fait dans diverses églises de la ville, à certains jours déterminés, et où ils assistent quelquefois à la grand'-messe seulement, quelquefois à vêpres et enfin quelquefois à l'office du soir et du matin. La chapelle papale est la réunion des cardinaux avec le Pape pour célébrer le service divin, soit dans une église, soit dans quelqu'une des chapelles des palais apostoliques. Or le Pape demeurant pour l'ordinaire au Quirinal ou Monte Cavallo, il s'ensuit que c'est dans la chapelle de ce palais que se fait ordinairement cette assemblée, qui a lieu tous les dimanches de l'Avent et du Carême et aux fêtes sollennelles. C'est un appartement d'environ 90 pieds de long sur 25 de largeur, ayant un seul autel surmonté d'un gradin, et d'un tableau en tapisserie, qui change suivant les solennités et représente toujours le mystère dont on fait la fête. Le Saint-Sacrement ne se conserve pas dans cette chapelle. L'autel, qui doit servir de modèle à tous les autres, est couvert d'une nappe qui descend jusqu'à terre par les deux extrémités. L'autel a trois degrés et le sanctuaire deux. Le dernier de ceux-ci est du niveau du dernier degré du trône du Pape, qui est situé du côté de l'évangile et qui en a cinq, sans compter une estrade où portent ses pieds pour être baisés plus commodément. Le tour de la chapelle, qui avait été dépouillée par les Français, pendant leur séjour à Rome, a été nouvellement décoré en dorure et peinture, sur un plan qui réunit l'élégance à la simplicité. Sur un mur tout uni, le peintre a eu l'habileté de former des pilastres avec leurs piédestaux, une architrave et une corniche, douze niches et l'image des douze apôtres, le tout exécuté d'une telle manière, qu'à moins d'une attention particulière, on croit

que ces différentes parties sont les unes saillantes, les autres rentrantes et de matière solide.

14.—Le chœur ou, si l'on veut, la partie de la chapelle qui se trouve hors du sanctuaire, est bordé, des deux côtés, de bancs à dossiers, revêtus de tapis. Celui du côté de l'épître est assez distant du mur, pour donner place à deux autres qui servent aux évêques non assistants au trône pontifical, aux prélats, aux notaires apostoliques, aux généraux et procureurs généraux d'ordres. Les bancs revêtus sont pour les cardinaux. Au-delà de cette espèce de chœur, sont des bancs placés en amphithéâtre pour les princes et ambassadeurs étrangers. Il y en a aussi pour les dames. Ci-devant ils étaient environnés par une grille, et l'on regarde comme une innovation blâmable qu'ils ne le soient plus. Soit que la chapelle se tienne à Monte Cavallo ou au Vatican, la disposition est toujours la même.

Les cardinaux se rendent à la chapelle en carrosse, chacun venant de chez soi, accompagné de leurs camériers et suivis de leurs laquais. Ils sont en violet dans l'Avent et dans le Carême, et en rouge dans tout autre temps. Leur habillement consiste en une soutane à longue queue, une ceinture à glands d'or, la mantelette par-dessus le rochet, et la mozette par-dessus la mantelette, enfin le chapeau rouge à trois cornes, galonné d'or tout autour et ceinturé d'un autre galon d'or au lieu de ruban. La calotte est rouge dans tous les temps. Arrivés dans la salle voisine de la chapelle, ils déposent le chapeau pour prendre la barrette, et quittent la mantelette et la mozette pour prendre la grande cape, *cappa magna*, rouge ou violette selon le temps, mais toujours de soie. Ce vêtement, lorsqu'il est tout abattu, vient battre au-devant sur les boucles des souliers, et traîne neuf ou dix pieds par derrière, finissant en pointe. L'espèce de camail qui le termine par le haut et dont le capuchon mou pend dans le dos et ne se met jamais sur la tête, est de même étoffe et couleur que la cape elle-même. En hiver, il est recouvert d'une fourrure blanche qui s'étend sur la poitrine et se termine par derrière en bordure du capuchon. Le devant de la grande cape des cardinaux n'est

rabattu que lorsqu'ils restent à leurs places. Toutes les fois qu'ils en sortent, ils la relèvent sur leurs bras, à l'aide de leurs caméricrs (car chacun a le sien devant lui sur une petite estrade), afin de marcher plus librement.

15.— Les évêques et prélats qui veulent aller à la chapelle se rendent aussi en soutane violette, rochet et mantelette, et chapeau noir à trois cornes. Les évêques ont un ruban vert autour du chapeau et les prélats un ruban violet. Ce ruban est rouge pour les prélats qui sont protonotaires apostoliques, du nombre des participants. Les uns et les autres, avant d'entrer à la chapelle, quittent aussi le chapeau et la mantelette, prennent une barrette ou petit bonnet carré noir et une cape de serge violette, de même forme que celle des cardinaux, dont la mozette rouge est également couverte d'une fourrure blanche en hiver. Il y a cette différence que leur cape est relevée par devant jusque sous la mozette, et que la queue repliée en plusieurs doubles est liée en forme de boudin qui pend au côté gauche, et est assujettie de manière à ne pas descendre plus bas que le genou [1]. Dans toutes les cathédrales d'Italie, les chanoines sont habillés de même, lorsqu'ils assistent au chœur. Les évêques dans leurs diocèses ont aussi la grande cape de soie violette ; mais à Rome, la soie appartient exclusivement aux cardinaux.

Ce que l'on appelle prélats, en cour de Rome, sont des dignitaires inférieurs aux évêques, remplissant certaines fonctions publiques qui leur sont attitrées. On les appelle *Monsignor*. De ce nombre sont le Gouverneur de Rome, les Clercs de la Chambre, les Auditeurs de la Rote, les Consulteurs des différents tribunaux, les secrétaires des Congrégations, quand ils ne sont pas évêques, le Majordome, le Maître de Chambre, les cérémoniaires du Pape, ses prélats domestiques et camériers secrets, la plupart des

---

1—Lorsqu'ils sont dans leurs cathédrales, les évêques portent la magna cappa déployée. Ceux-là seuls qui sont assistants au trône pontifical ont droit à la soie, de même que tous les prélats, depuis les camériers jusqu'aux protonotaires. La soie appartient à la cour papale, et ils en font partie.

avocats consistoriaux, les juges du tribunal de revision, et les chanoines des églises patriarchales. La prêtrise n'est pas attachée à la prélature. Le très grand nombre des prélats romains n'ont que la tonsure ou les ordres mineurs. Néanmoins ils sont célibataires, et si quelqu'un d'entre eux venait à se marier, il perdrait la prélature *ipso facto*. Quelques-uns d'entre eux ont le pas, à la chapelle du Pape, sur les évêques non assistants au trône, car pour ceux qui sont qualifiés assistants, qualité qui se donne par un très long bref sous l'anneau du Pêcheur, ils ne cèdent le pas qu'aux cardinaux et sont placés entre le trône du Pape et l'autel, au lieu que les autres sont en face de ceux-ci et derrière le banc des cardinaux diacres.

18. Il n'y a ni orgue ni autre instrument de musique à la chapelle pontificale, en quelque lieu qu'elle se tienne, mais un groupe d'excellents chantres dont les voix sont assurément préférables à des instruments. Ils chantent en plusieurs parties avec une harmonie qui ne laisse rien à désirer.

Lorsque l'heure de la messe est arrivée, et tout le monde rendu à la chapelle ou à l'église où le Souverain Pontife doit assister, le célébrant, qui est le plus souvent un cardinal, sort de la sacristie en habits pontificaux, accompagné d'un prêtre assistant qui est chanoine de S. Jean de Latran, d'un diacre chanoine de S. Pierre, et d'un sous-diacre chanoine de Ste Marie-Majeure, et va s'asseoir auprès de la crédence, sur laquelle sont rendus et allumés d'avance deux cierges d'acolythes, qui ne bougent de là que pour l'évangile. Bientôt paraît le Souverain Pontife qui, après avoir déposé la mozette de velours rouge dans une autre sacristie ou chapelle, y a été revêtu par-dessus son rochet, de l'amict, de l'aube, ceinture, étole et chape. Ses bas sont de soie blanche, ses mules ou souliers de velours cramoisi bordé en or. Il a sur la tête une calotte blanche, et par-dessus, une mitre jaune qu'on ne change pas de toute la messe. Dans les grandes solennités il paraît avec la tiare, mais l'ayant déposée pour faire la confession, il ne la reprend plus. On la place sur le haut de l'autel du côté de l'évangile, et il se contente d'une mitre pour le reste de l'office.

Le Pape sortant de la sacristie est précédé de la croix portée par le plus jeune des Auditeurs de Rote. Les deux Auditeurs les plus anciens marchent à ses côtés, lui soutenant le coude d'une main et relevant de l'autre le devant de la soutane de soie et de la chape, qui autrement traîneraient par terre de deux pieds. Viennent ensuite les deux premiers cardinaux-diacres qui soutiennent le derrière de la chape; enfin le sénateur portant la queue de la soutane. La marche est fermée par un garde revêtu de bleu, couvert d'un casque et armé d'un fusil et de la bayonnette au bout, lequel se tient dans l'angle du sanctuaire le plus voisin de la sacristie, où il demeure jusqu'à la fin de la messe, n'ôtant son casque qu'à l'élévation pour se mettre à genoux et le reprenant aussitôt après.

Le Pape ne porte ni gants, ni crosse. Dès qu'il est rendu auprès de l'autel, du côté de l'épître, il bénit, sans rien dire, les deux côtés du chœur, descend au bas des marches du sanctuaire, s'y agenouille quelques instants sur un prie-Dieu, puis se relève et commence lui-même la confession avec le célébrant qui s'est venu placer à sa gauche. Il n'a à droite qu'un maître des cérémonies à genoux, revêtu d'une soutane violette, d'un rochet et d'un surplis par-dessus.

Les deux cardinaux-diacres qui assistent le Souverain Pontife, ont leurs grandes capes relevées et nouées, comme il a été dit de celles des évêques et des prélats. Pendant la confession, ils se tiennent debout derrière le Pape. Derrière eux sont les évêques assistants au trône. Tous font la confession deux à deux. Il en est de même des autres évêques, des cardinaux et des prélats, chacun en leurs places.

La confession finie, on ôte le prie-Dieu pour ne le rapporter qu'à l'élévation. On met la mitre au Pape ; il monte au trône, assisté des mêmes cardinaux qui s'asseyent sur des tabourets, et à la gauche du second cardinal-diacre, le maître des cérémonies se tient debout sur le premier degré du trône. Le sénateur aussi debout se tient à la droite du premier cardinal-diacre. Sur le second degré, à la droite du sénateur, se placent les trois conser-

vateurs et le maître des caparions. Tous sont en robes de soie noire ouvertes par devant. Le sénateur a de plus une longue chaîne d'or qui lui pend du cou, et l'épée au côté.

Dès que le Pape est assis, les cardinaux, selon leur rang, partent de leurs places, traînant sur le plancher les longues queues de leurs capes, et se suivant les uns les autres à la distance de 12 à 15 pieds. Chacun d'eux fait une inclination profonde d'abord à l'autel, puis au Pape, monte au trône, lui baise l'anneau, le salut derechef, ainsi que les deux cardinaux assistants, pendant qu'un maître de cérémonies prend soin de la queue de sa cape, et la transmet à un autre, de sorte que le cardinal descendant du trône par le plus court chemin n'en est pas embarrassé. Lorsque le tour du premier cardinal-prêtre est arrivé, il s'arrête sur le trône pour présenter au Pape l'encens à bénir, et pendant que l'on encense l'autel, les autres cardinaux continuent d'aller rendre hommage au Pape. C'est ce que l'on appelle aller à l'obéissance. Cette cérémonie terminée et l'autel encensé, le thuriféraire qui est aussi un des maîtres de cérémonies du Pape, en soutane violette, rochet et surplis, va saluer le premier cardinal-prêtre, qui est de retour à sa place, et l'ayant amené au pied du trône, lui livre l'encensoir. Celui-ci se met à genoux et encense le Souverain Pontife de trois coups, avec inclination profonde avant et après, puis va rejoindre ses confrères, qui sortent tous de leurs places, forment un demi-cercle au milieu du chœur, pendant que le Pape lit l'*introit*, puis récitent avec lui le *Kyrie*, etc. Ils reviennent de même au *Gloria*, au *Credo*, au *Sanctus* et à *l'Agnus Dei*, se retirant chaque fois, après avoir salué l'autel et le Pape. Rien de plus majestueux que ces différentes marches et cercles des cardinaux. Vous croiriez voir une assemblée de rois. Le livre et le bougeoir sont présentés au Pape par les deux premiers archevêques assistants au trône. La mitre est portée par le doyen de la Rote. Les autres auditeurs du même tribunal viennent s'asseoir sur le dernier degré du trône, aussitôt après la récitation du *Gloria in excelcis*, et y demeurent soit assis, soit debout, jusqu'au *Sanctus*. Après eux et sur le dernier degré du sanctuaire,

vient le Maître du Sacré Palais dans son habit monastique (car c'est toujours un Dominicain), puis d'autres prélats, autant qu'il en peut loger sur toute la longueur de ce degré jusqu'au mur du côté de l'épître. Les autres se placent comme ils peuvent sur de petits bancs préparés du côté de l'épître, en avant des évêques non assistants qui sont le long du mur. Les protonotaires participants ne quittent pas leurs places, ils occupent un long banc immédiatement derrière les cardinaux-diacres et devant les généraux d'ordres, et sont séparés des autres prélats dont on vient de parler par une chaire ambulante placée à la tête du banc des cardinaux-diacres et en face du Souverain Pontife.

Après la récitation du *Gloria in excelsis*, le premier cardinal-prêtre remonte au trône et y occupe le troisième tabouret, car il n'y a de fauteuil que pour le Pape. Le célébrant jusqu'à l'offertoire se tient au coin de l'épître, auprès d'un fauteuil sans dossier ; c'est de là qu'il chante la collecte tourné vers l'autel, ayant derrière lui le diacre et le sous-diacre. Lorsqu'il s'assied, il a la face tournée vers le chœur. Ceux qui l'assistent le laissent alors seul après lui avoir mis la mitre. Les ministres du livre, du bougeoir, de la mitre, ainsi que le cérémoniaire se retirent entre l'autel et la crédence ; le diacre et le sous-diacre vont s'asseoir à plat sur le premier degré, le dos tourné à l'autel ; le prêtre assistant s'y place aussi entre les deux. Cette partie de la cérémonie n'est pas élégante et nous la trouverions ridicule. Le sous-diacre baise le pied du Souverain Pontife, lorsqu'il va lui porter le livre après l'épître. Il en est de même du diacre, lorsqu'il va prendre la mission avant l'évangile. Le premier cardinal-prêtre encense le Pape debout, après qu'il a baisé l'évangile. Aussitôt après, paraît le prédicateur ; il monte au trône, demande la bénédiction du Pape, lui baise les pieds, vient à la chaire, fait de là la génuflexion au Pape et commence à prêcher.

Ce sermon est toujours latin et ne doit pas durer plus de dix minutes. Rarement excède-t-il cette longueur. Le prédicateur est obligé de délivrer d'avance au Maître du Sacré Palais une copie de son sermon. Pendant qu'il le débite, celui-ci le suit, pour voir

s'il ne commet pas quelque erreur en s'éloignant substantiellement de ce qu'il a écrit. Après le sermon, le dernier Auditeur de Rote va prendre la croix qu'il a déposée du côté de l'évangile au commencement de la messe et la tient à genoux, au milieu du chœur et en face du Pape. Le diacre chante le *Confiteor*, le Souverain Pontife donne la bénédiction avec les prières indiquées par le cérémonial des évêques, et le prédicateur annonce sous une formule latine, que l'on trouve au même lieu, 300 jours d'indulgence.

Ce sont ordinairement des procureurs généraux d'ordres qui sont chargés de ces petits sermons latins, et assez souvent ils s'en acquittent passablement mal, soit du côté du débit, soit de celui de la mémoire. Il y a quelques ecclésiastiques séculiers qui ont leur part de ces sermons. Tout cela est réglé depuis longtemps et publié sur l'almanach de chaque année. Tel dimanche de l'Avent ou du Carême est affecté au procureur général des Minimes, tel autre à celui des Augustins, tel à un élève du Collège Anglais, tel à un de l'Académie ecclésiastique des nobles, etc. Dès que le premier cardinal-prêtre a encensé le Souverain Pontife, après l'offertoire (ce troisième encensement se fait à genoux comme le premier), il quitte son tabouret et va reprendre sa place au chœur.

Le Pape, après avoir récité le *Sanctus* avec les cardinaux, descend de son trône, et vient s'agenouiller vis-à-vis l'autel, sur le prie-Dieu que l'on y rapporte à cette fin. Deux auditeurs de Rote l'y conduisent, soutenant le devant de ses habits ; les deux cardinaux-diacres les soutiennent par derrière, et dès qu'il est à genoux, tous se retirent. Les deux cardinaux-diacres se mettent à genoux derrière lui, et après ceux-ci les évêques assistants au trône deux à deux, autant qu'il y en a. Aux côtés du Pape restent deux cérémoniaires, l'un desquels lui ôte la calotte avant la première élévation et la lui remet après la seconde. Il remonte au trône, assisté comme il en est descendu. Les auditeurs de Rote et autres prélats qui s'étaient jetés du côté de l'épître pour lui faire place, viennent reprendre le dernier degré du sanctuaire et

celui du trône, dès qu'il y est remonté. L'allée et venue de ces prélats qui a lieu plusieurs fois pendant la messe, ne saurait se faire sans une confusion assez désagréable.

Lorsque le célébrant chante *Pax Domini sit semper*, le premier cardinal-prêtre, sur l'invitation d'un maître de cérémonies, monte à l'autel, et après l'avoir baisé à la droite du célébrant, reçoit de lui la paix, va la porter au Pape qui la donne à ses deux cardinaux-diacres assistants, puis revient à sa place où le prêtre-assistant de la messe est venu l'attendre pour la recevoir de lui, et la donner ensuite à chacun des cardinaux et évêques par lui-même, et aux prélats par le cérémoniaire qui l'a accompagné. Ce cérémoniaire est de la seconde classe, c'est-à-dire de ceux qui sont en soutane rouge et portent le surplis sans rochet.

Après l'*ite missa est*, le dernier auditeur de Rote vient encore avec la croix s'agenouiller devant le Pape, qui donne nu-tête la bénédiction solennelle, sans publication d'indulgence, et ayant repris la mitre, regagne la sacristie dans le même ordre où il en est venu. Chacun se retire ; les cardinaux et évêques quittent leurs grandes capes où ils les avaient prises, reprennent leurs mantelettes et regagnent leurs voitures dont la cour du Palais est ordinairement pleine.

A la chapelle papale se trouvent régulièrement deux archevêques, l'un grec, l'autre arménien, qui ont des titres *in partibus*, et demeurent à Rome pour ordonner les clercs de leurs nations suivant leurs rits respectifs. Leur habillement diffère de celui des autres évêques ; car ils assistent à la chapelle revêtus de chapes brodées en or et en argent et portent de longues barbes à la façon des Orientaux.

Lorsque le Souverain Pontife chante lui-même la messe (ce que Pie VII n'a pas fait depuis une grande maladie qu'il eut en 1817), il n'y a pas une très grande différence d'avec ce qui vient d'être rapporté, excepté qu'il prend les ornements pontificaux prescrits pour la messe solennelle, que l'évangile est chanté en grec et en latin, que le Pontife célébrant communie, non à l'autel, mais à son trône, qu'il prend le précieux sang avec un chalu-

meau, et qu'il communie, sous les deux espèces, quelques-uns des officiers qui le servent. Il a pour diacre d'office un cardinal-diacre, et pour sous-diacre un auditeur de Rote.

Il ne faut pas être surpris de la considération attachée aux auditeurs de Rote. On nomme ainsi les douzes juges du tribunal le plus savant qui existe dans le monde chrétien. Leur admission est assujettie à presque autant de formalités que celle des cardinaux. On les choisit avec le plus grand soin dans les différents Etats de l'Europe. Ils sont nommés par les souverains, mais admis avec de très grandes précautions et après de sévères examens. Ce tribunal connaît de toutes les causes civiles de quelque importance, soit nécessairement des Etats Pontificaux, soit accidentellement des Etats étrangers, et juge en dernier ressort les causes bénéficiales de toute l'Eglise catholique. Le nom de Rote vient apparemment de ce que les causes sont examinées par rotation, car chacune est plaidée successivement devant chaque auditeur en particulier. Il en raisonne avec son étude, c'est-à-dire avec deux assesseurs qui l'ont entendue avec lui, et forme son opinion. Ce n'est qu'après que chaque auditeur a ainsi formé la sienne, qu'ils les confèrent les unes avec les autres, et c'est de cette collation accompagnée de plusieurs examens et réflexions réciproques, que résulte le jugement final que le Souverain Pontife a seul le droit de réformer, ou plutôt de les obliger de reconsidérer. Ceci arrive rarement, et s'ils persistent en majorité dans les conclusions qu'ils ont prises, la chose est tenue pour définie.

19.—Chargé des affaires de l'Eglise universelle, le Souverain Pontife a peu de temps à donner à celles du diocèse de Rome. C'est pourquoi, entre les cardinaux-évêques il y en a toujours un chargé des détails de ce diocèse. On l'appelle le Cardinal-Vicaire, en Italien *Il Cardinale-Vicario.* C'est lui qui gouverne tous les couvents des religieuses et tout le clergé du second ordre, prescrit les prières publiques, préside les séminaires et collèges, et se trouve à la tête de tous les établissements religieux. Nul ecclésiastique étranger n'est admis à célébrer les saints Mystères ou à exercer aucune fonction sans sa permission, et il ne la donne

qu'après un examen de l'habileté du sujet dans la théologie et dans les rubriques. La police de la ville, en ce qui a rapport à la sanctification des dimanches et fêtes et à l'observation des jours d'abstinence, est entièrement de son ressort.

Au commencement de cette année 1819, on comptait à Rome 1415 prêtres séculiers, 1450 moines, 1325 religieuses, et 98,000 communiants répandus dans les différentes paroisses [1]. Un grand nombre de prêtres sont pauvres, n'ayant nul emploi, ni d'autre revenu que ce qu'ils peuvent retirer de leur assistance aux funé-

---

1 — En lisant ce passage, je me suis dit tout de suite qu'il serait intéressant de donner les statistiques de 1903 pour les comparer à celles de 1819. Sans me faire illusion, j'ai parcouru l'incomplet ouvrage intitulé la *Gerarchia Catholica* qui fourmille de fautes, et l'intéressant *Annuaire Pontifical* de Mgr Battandier, deux publications romaines dans lesquelles on devrait trouver tout cela, mais hélas ! où l'on ne trouve pas tout cela. Il faudra, quelque jour, envoyer à Rome MM. Cadieux et Dérome ou l'excellent rédacteur du *Catholic Directory* de Milwaukee ; alors seulement pourra t-on espérer avoir des chiffres exacts et des renseignements complets sur les églises, le clergé, les religieux et religieuses de la capitale du monde catholique. Les Italiens paraissent incapables de faire ce travail. En attendant, j'ai cherché, j'ai écrit à un Canadien résidant à Rome, et voici les statistiques que j'ai pu obtenir pour 1903 :

Population catholique de Rome	468,000
Nombre des églises	338
Cardinaux résidants	29
Archevêques et évêques résidants	31
Chanoines et bénéficiers	329
Prélats et prêtres employés ailleurs que dans les Congrégations et les paroisses	250
Paroisses dont 25 desservies par les religieux	57
Ordres religieux d'hommes ayant des établissements considérables	86
Communautés de femmes, quelques-unes ayant deux maisons et parfois davantage	92
Instituts ou Séminaires ecclésiastiques	45
Elèves des grands séminaires	2,300

Maintenant, combien y a-t-il, à Rome, de religieux, de religieuses et de pré-

railles et de la rétribution de leurs messes, qui varie suivant l'église et suivant l'heure où ils la célèbrent. Incapables de tenir maison, ils prennent une petite chambre à loyer et se font nourrir chez quelque traiteur à tant par repas. Quelques-uns s'introduisent comme chapelains chez des religieuses où ils sont logés et non nourris. D'autres trouvent leurs places dans les antichambres des cardinaux dont ils deviennent caudataires et quelquefois aumôniers. D'autres obtiennent des places de professeurs dans les collèges. D'autres deviennent précepteurs des enfants de familles nobles ou aisées.

---

tres séculiers, je serais très heureux de le savoir, mais si j'allais le demander au cardinal-vicaire lui-même, il serait peut-être en peine de me le dire, tant on s'occupe peu de ces statistiques. Disons qu'il y a à peu près 2000 prêtres séculiers, 1000 religieux et 1000 religieuses.

Ce qui est certain, c'est que depuis 1870, il y a un progrès extraordinaire. Voici ce que j'écrivais moi-même à ce sujet, il y a trois ans, pendant mon séjour à Rome.

" Les francs-maçons et les impies ont voulu se débarrasser à jamais des religieux ; ils les ont ruinés et ont cru leur ôter la vie en les privant de pain. Ils se sont étrangement trompés et n'ont pas pensé à Celui qui nourrit les oiseaux du ciel, à notre Père qui est dans les cieux et qui distribue le pain quotidien à ses enfants qui sont sur la terre. Les communautés religieuses ne sont pas mortes, elles sont plus vivantes que jamais ; quelques-unes avaient peut-être besoin de cette persécution et, sans le savoir, leurs ennemis leur ont rendu un fameux service. Si plusieurs sont pauvres, la richesse leur serait plus fatale que l'état où elles se trouvent aujourd'hui. Mais ce qui est plus admirable que tout cela, ce qui fait voir dans tous son éclat la folie des persécuteurs de l'Eglise et l'inanité de leurs desseins, ce qui les couvrira à jamais de ridicule, c'est qu'à Rome actuellement il y a beaucoup plus de religieux qu'autrefois et que l'on construit sans cesse de nouveaux et superbes monastères.

Presque tous les supérieurs généraux y ont leurs résidences, y compris celui des Jésuites, qui ont été supprimés complètement — distinction qui les honore — mais qui n'en existent pas moins et que l'on peut trouver un peu partout. Je crois qu'ils se tireront d'affaires. Autrefois les religieuses étaient toutes cloitrées, personne ne les voyait et plusieurs ignoraient leur existence. Maintenant il en a une foule de toutes les couleurs et de tous les costumes, qui sortent au grand jour et qui s'occupent d'instruction et de toutes les œuvres de charité possibles."

Les talents distingués se font jour ici comme partout ailleurs, et les ecclésiastiques pieux ne sont pas laissés dans l'oubli. Mais avec une piété commune et des talents ordinaires, on a peine à percer, et les premières années de la prêtrise sont dures dans une ville où l'on ne peut être vicaire, ni autorisé à entendre les confessions des fidèles, avant l'âge de 35 ans.

Les religieuses se soutiennent. Elles sont, en général, extrêmement retirées et assujetties à une clôture sévère. La supérieure des Visitandines disait à l'évêque de Québec que, dans l'espace d'un mois, elle avait refusé l'entrée de son monastère à deux différentes princesses, et avait fait supplier le Pape de ne leur en pas donner la permission, ayant, dit-elle, reconnu qu'une heure de visite d'une personne du siècle mettait la dissipation pour huit jours parmi ses religieuses.

Il n'y a point d'hospitalières parmi les religieuses romaines. Les communautés qui ne sont pas purement contemplatives, s'occupent de l'éducation des jeunes demoiselles qui sont leurs pensionnaires. Cette éducation ne se donne pas dans des classes communes, comme l'on fait en France et en Canada. Ici c'est un tout autre système. La supérieure distribue les écolières aux différentes religieuses. Chacune a la sienne et lui donne toute son éducation, sans s'occuper des autres. Il ne paraît pas qu'elles admettent des externes. Il y a des religieuses qui vivent d'aumônes, telles sont les Clarisses et les Carmélites. Elles ne peuvent sortir pour mendier par elles-mêmes, mais ont des frères qui portent la besace pour elles et sont revêtus d'une espèce de robe brune ceinte d'un cordon, et portent sur leur tête un chapeau à grands bords, qui rappelle celui des charbonniers de Londres.

Les religieuses en Italie ont leur chœur derrière l'autel, et communiquent à l'église par une petite grille que l'on aperçoit par-dessus le gradin. C'est là qu'il faut leur porter la communion, après avoir monté trois à quatre degrés d'un escabeau qui sépare l'autel de cette grille.

Entre les communautés de religieuses contemplatives, il en est une qui mérite une attention particulière. C'est celle des

Sacramentines qui occupent le monastère de Ste-Anne, près du carrefour connu sous le nom de *Quattro Fontane*, et qui sont consacrées à l'adoration du Saint-Sacrement. Elles ont une petite église où il y a cinq autels. Le Saint-Sacrement est exposé au maître-autel, tous les jours de l'année depuis le matin jusqu'au soir, au milieu d'une trentaine de cierges ardents. Des religieuses y sont continuellement en prières, et à quelque heure du jour que vous entriez dans cette église, vous êtes assuré d'y trouver des adorateurs. Le nombre en augmente vers le soir, parce que les oreilles sont enchantées et le cœur attendri du ton simple mais fervent sur lequel ces pieuses vierges chantent matines et laudes, accompagnées du petit orgue que touche légèrement une d'entre elles. A la fin de laudes, l'église est pleine, et c'est alors qu'un prêtre vient serrer le Saint-Sacrement, après avoir donné la bénédiction. La manière dont Dieu est honoré dans ces lieux suffirait seule pour opérer des conversions.

Les deux couvents d'hommes les plus nombreux qui soient à Rome, sont ceux des Observantins de l'*Ara Cœli*, sur le Capitole, et des Capucins de la place Barberini. C'est de ce dernier qu'est toujours tiré le prédicateur apostolique, c'est-à-dire celui qui, une fois chaque semaine du Carême et de l'Avent, ordinairement le mardi, se rend au palais du Pape et y prêche un sermon d'une heure, ayant pour auditoire le Sacré Collège, et les évêques et prélats qui veulent s'y rendre. Cette assemblée se tient dans une salle où le Pape n'est pas censé présent, quoiqu'il y assiste, mais dans un petit cabinet grillé, accompagné du Majordome et du Maître de la Chambre.

Il y a environ 100 religieux dans chacun de ces monastères, et ils se plaignent que ce n'est pas le tiers de ce qu'ils étaient autrefois. Ce sont les deux seuls où l'on se lève la nuit pour chanter ou réciter les matines ; encore en sont-ils dispensés l'hiver, temps où ils ne vont au chœur qu'à 5 heures du matin.

Les Dominicains du couvent de Minerve, les Cordeliers, les Augustins, les Bénédictins de Casenate ont assez de novices pour se soutenir, mais vont en diminuant ; les couvents d'hommes en

ont fort peu. Il y a des Ordres qui tendent à leur fin ; tels sont ceux de la Trinité et de la Merci, qui n'ont même plus de général. Les Chartreux font des efforts pour se rétablir dans leur premier couvent du Dauphiné et craignent de n'y pas réussir. On leur a rendu leur ancien couvent ; mais les terres qui en dépendent sont aliénées pour la plupart, en sorte qu'ils n'y peuvent trouver de s bsistance que pour un petit nombre. Dans leur monastère de Rome, édifice immense, attenant à la vaste église de Ste-Marie des Anges, il n'y a plus que quatre religieux sans observances régulières et sans espoir de novices. Les Minimes français ont une vaste église et couvent sur le Mont Pincio, un des plus beaux points de vue qui soient à Rome, rendu encore plus intéressant par un obélisque qui le décore, par un bel escalier de pierre ou de travertin de 180 degrés qui y conduit, et par une superbe fontaine en forme de chaloupe, que l'on trouve au pied de cet escalier et qui fait l'un des plus beaux ornements de la place d'Espagne. Ce grand monastère n'est cependant habité que par un seul religieux qui, depuis cinq ans, fait des efforts inutiles pour obtenir de France au moins deux de ses anciens confrères, afin de former avec eux une communauté et de pouvoir prendre des novices. Il lui reste très peu d'espérance d'y réussir. Dans les autres parties des Etats Pontificaux, il y a également beaucoup de monastères d'hommes et de femmes, qui les uns ont de la peine à se rétablir, les autres menacent d'une ruine prochaine. On ne se fait pas d'idée de l'échec que ces établissements ont reçu de l'esprit philosophique et de la Révolution Française.

Les Jésuites rétablis en 1802 se sont remis en possession de leur maison professe, grand et superbe édifice qui tient à leur église du Jésus. La plupart de ceux qui l'occupent sont des vieillards, qui étaient déjà profès avant la suppression. L'un d'eux était devenu archevêque de........en Bologne. Parvenu à l'âge de plus de 80 ans, il a demandé et obtenu la grâce de résigner son église, afin d'aller en paix finir ses jours avec ses anciens collègues, et vient de prendre une chambre pour cette fin dans la maison professe.

Les Jésuites n'ont pas encore repris le Collège Romain qui était autrefois sous leur direction ; il continue d'être conduit par des prêtres séculiers sous un recteur que nomme le Cardinal-Vicaire. Ils ont néanmoins un nombreux et fervent noviciat qui leur donne de grandes espérances pour l'avenir. Ce noviciat est éloigné de la maison professe et fait une communauté à part. Il en est de même de celui des prêtres de la Congrégation de la Mission, que l'on appelle en France les Lazaristes, et dont la maison professe est à *Monte Citorio.* Ces respectables prêtres, outre les missions qu'ils donnent de côté et d'autre, sont encore recommandables par le zèle avec lequel ils reçoivent en retraite non seulement les ecclésiastiques qui se préparent aux Ordres, mais encore les évêques et prêtres étrangers qui veulent vaquer aux exercices spirituels, de quelque côté qu'ils viennent. Il n'y a pas moins de cinq chapelles dans leur maison, adaptées à différents usages. La plus grande est une église d'où les femmes seules sont exclues, et où le service divin se fait tous les dimanches et fêtes, par eux et par leurs séminaristes, avec beaucoup de régularité et d'édification. Outre cela, les prêtres de la Congrégation de la Mission donnent chaque semaine, chez eux, deux conférences ecclésiastiques, savoir : le mardi aux jeunes clercs de tous les séminaires, et le jeudi aux curés et autres prêtres chargés du ministère de la confession.

Il y a, à Rome, des Dominicains et des Récollets Irlandais, un Séminaire Anglais et un Séminaire Ecossais. Des élèves de ces différentes communautés, ainsi que les orphelins du Collège Capranica, vont en classe au Collège Romain ou à la Sapience, selon qu'ils sont plus ou moins avancés dans leurs études ecclésiastiques.

Par une bizarrerie inconcevable, ceux qui ont établi les monastères, séminaires et autres communautés ecclésiastiques à Rome, se sont attachés à leur construire de grands et superbes édifices, dont plusieurs pourraient figurer avec les palais de la noblesse et des cardinaux, et n'ont pas songé à leur ménager ni un jardin, ni une cour tant soit peu spacieuse où ils puissent vaquer à leurs

récréations. Il en résulte que pendant une heure ou deux avant le soleil couché, vous ne voyez les pavés couverts que de séminaristes et de jeunes religieux de différents Ordres, cherchant à respirer un air que leur maison leur refuse et dont on ne peut se passer à leur âge [1].

Le Collège de la Sapience est proprement l'Université de Rome. On y enseigne toutes les hautes sciences : théologie, histoire ecclésiastique, droit civil et canonique, médecine et chirurgie, physique dans toutes les branches, etc.

Tout cela nécessite un grand nombre de professeurs ecclésiastiques et laïques, noblement salariés par le gouvernement.

La bibliothèque de la Sapience, étant une des mieux composées de Rome, il n'en a pas fallu davantage pour exciter la cupidité des Français, pendant qu'ils étaient maîtres de Rome. Ils en ont enlevé plusieurs excellents ouvrages et dépareillé un plus grand nombre. Celle du Collège Romain plus nombreuse, mais peut-être moins célèbre, n'a pas subi le même ravage. On compare celle-ci à celle du couvent des Augustins qui ne renferme pas moins de 1500 manuscrits et de 65,000 volumes imprimés. Toutes deux sont inférieures à la bibliothèque de la Minerve, qui passe pour la plus considérable après celle du Vatican. Elle a mille scudis de revenu annuel, dont moitié est employée à son entretien et moitié en acquisition de nouveaux livres. Celle des Augustins est aussi riche. On montre à la Minerve un cérémonial romain écrit au IXe siècle, et une copie des Constitutions Apostoliques faite au VIIe. Ces bibliothèques tenues dans le meilleur ordre par des religieux d'une érudition remarquable, sont ouvertes sans frais, tous les jours, à toutes sortes de personnes. Quel plaisir d'y trouver, à toutes les heures, un nombre d'ecclésiastiques, dans un parfait silence, cherchant à fortifier et à étendre leurs connais-

---

1—On sait que tout se passe de la même façon aujourd'hui. Allez au Pincio de quatre heures à cinq et vous y trouverez presque tous les élèves—des centaines—des différents collèges et séminaires Romains.

sances solides et profondes, par la confrontation des nombreux écrivains qui leur présentent ces précieux dépôts de sagesse et de savoir !

Aujourd'hui, quatrième dimanche de l'Avent, le Camerlingue de la sainte Eglise Romaine (cardinal Pacca) doit consacrer trois évêques du royaume de Naples, savoir : ceux de Nicastro et d'Angola et l'archevêque de Brindes. Il veut que l'évêque de Québec soit l'un de ses assistants. L'autre est monseigneur Zen, archevêque de Chalcédoine. Le rendez-vous est chez Son Eminence. On en part en grande pompe pour se rendre à l'église de Saint-Laurent *in pane et perna*, distante d'environ 10 arpents, où le sacre doit avoir lieu ; il n'y a pas moins de cinq à six carrosses pour mener tout le cortège. Consécrateur, élus, assistants, chapelains, camériers, écuyers, tous y ont leurs places. Les voitures sont conduites au pas. Les laquais, dans leur plus beau costume, marchent de chaque côté vis-à-vis des portières. Le peuple s'attroupe pour considérer cette marche. Vous croiriez qu'ils vont la suivre jusqu'à l'église et y faire grande foule. Point du tout. Les Romains sont trop accoutumés à cette sorte de spectacle. L'église de Saint-Laurent, quoique petite, est vide ou à peu près. Lorsque le moment d'en faire le tour est venu, les nouveaux évêques trouvent à peine du monde pour recevoir leur bénédiction.

A l'issue de la cérémonie, les voitures ne peuvent tourner dans la cour, tant elle est pleine de femmes mendiantes qui s'y sont amassées, croyant y faire, comme nous disons, leurs orges. Quelqu'un de la compagnie a la bonne pensée de jeter un poignée de sols dans l'endroit où ces femmes étaient réunies en plus grand nombre. Pendant qu'elles querellent et se battent à l'occasion de cette proie, les voitures dégagées gagnent la porte et la franchissent sans molestation. Les mendiants en Italie sont aussi nombreux qu'en France, mais il faut leur rendre cette justice, qu'ils sont moins obstinés dans leurs demandes, et moins insolents lorsqu'on les désappointe.

22.—Quant aux vrais nécessiteux, il doit y en avoir plus ici que dans les autres villes de l'Europe, parce que celle de Rome

est l'une des moins industrieuses de celles de même population. Elle exporte des tableaux, des statues, des livres, de la laine, un peu de soie et de vin. Voilà tout son commerce, et elle a besoin de beaucoup d'articles de l'étranger. Heureusement les personnes du dehors qui y sont conduites par leurs affaires ou par leur curiosité, les Anglais surtout, y répandent beaucoup d'argent, et c'est ce qui la soutient en partie. Nonobstant cela, les gens des dernières classes y sont plus déguenillés qu'en aucun des endroits que nous avons parcourus dans ce voyage.

23.—Du reste, il ne fait pas cher de vivre à Rome, les provisions de toute espèce y abondent. Le pain, le poisson, le gibier, la viande de boucherie, les légumes verts, les fruits en toute saison y sont d'une excellente qualité. On couvre les citronniers avec des n[illegible]es pour le temps de l'hiver, mais les orangers restent toujours à découvert en plein jardin et rapportent dans tous les mois de l'année sans exception.

On ne connaît plus les anciens vins de Massie, de Falerne, de Tibur, tant vantés par Horace. Peut-être existent-ils encore sous d'autres noms? Quoi qu'il en soit, Rome et ses environs abondent en vins doux d'un goût délicieux. Les Italiens n'en abusent pas; la rencontre d'une personne ivre est quelque chose de très rare. Les petits trouvent dans les grands des modèles de sobriété et de frugalité. Les repas de cérémonie ne sont pas, comme en Angleterre, une pièce de théâtre divisée en plusieurs actes, avec des hiatus entre le premier service et le second, entre le second et le fromage, entre le fromage et le dessert. Ici comme en France, les différentes parties du repas se succèdent insensiblement. Un plat est remplacé par un autre sans intervalle, sans changement de nappe. La viande, après avoir été présentée sur la table, est reprise aussitôt et découpée hors de là par des serviteurs adroits, qui la présentent ensuite à chacun des convives. On ne boit de santé ni publique ni particulière; tout le temps est bien employé, et l'on se trouve à la fin du dessert presque sans s'en être aperçu. En moins de deux heures, on a terminé un repas qui en aurait duré quatre à cinq chez les Anglais.

24.—On jeûne à Rome trois fois par semaine en Avent. Si ce jeûne est adouci par la liberté de prendre le matin une petite tranche de pain avec quelques gouttes de chocolat (adoucissement rendu nécessaire par l'insalubrité d'une ville où il n'est pas toujours prudent de sortir à jeun), il est rendu plus pénible que le nôtre par la privation d'œufs, de beurre et de laitage, à laquelle on est assujetti.

Aujourd'hui grand jeûne pour la vigile de Noël. A deux heures après-midi, chapelle papale à Monte Cavallo, vêpres solennelles pour commencer la fête de demain. Le cardinal sous-doyen y officie. C'est lui qui doit chanter la grand'messe du jour. Celle de minuit est à la charge du cardinal Camerlingue ; mais il est d'usage de la commencer à dix heures du soir. Il faut donc qu'il prolonge son jeûne jusque-là ou qu'il demande la permission du Souverain Pontife pour célébrer sans être à jeun. Il prend ce dernier parti tous les ans, et la dispense n'est jamais refusée.

Lorsque le temps est calme, c'est une chose délicieuse pour un catholique qui se trouve à Rome, d'entendre les cloches de toutes les églises sonner en même temps l'*Angelus* ou (comme l'on dit ici) l'*Ave Maria* du samedi soir ou du dimanche matin [1]. Cette jouissance prend bien un autre accroissement, lorsque les cloches en beaucoup plus grand nombre annoncent une fête solennelle, comme celle de la Nativité du Sauveur du monde, et qu'une salve d'artillerie du château Saint-Ange vient mêler son bruit à tant d'autres sons ! Il est difficile de rendre l'agréable sensation qui en résulte.

25.—Le Corps diplomatique assiste, le jour de Noël, à la chapelle papale. Le Sénateur y tient sa place, revêtu d'une robe de soie cramoisie dont les larges revers sont en or. Les Conser-

1—Je ne sais si c'est chez moi un préjugé, mais les cloches de Rome ne m'ont jamais causé de ravissement musical. J'y étais pourtant bien préparé par la tradition ! elles m'ont toujours fait l'effet de clochettes au son grêle et peu harmonieux. Quelle différence avec Cologne, Salzbourg, Montréal, Québec !

vateurs ont des robes moins brillantes, mais de même couleur que lui. Les uns et les autres, à la suite des cardinaux-diacres, communient aujourd'hui à la messe solennelle, et, après eux, le Prieur des Caporions et le Maître du Saint-Hospice, qui est en ce moment le prince Ruspoli. En entrant au chœur, le Pape, couvert de la tiare, bénit un bonnet ou chapeau ducal revêtu de velours brodé en or et surmonté d'un superbe panache. Ce bonnet est porté au haut d'une pique et y demeure jusqu'à la fin de la messe. Il reparaît tous les ans à pareil jour, jusqu'à ce que le Pape ait l'occasion de l'envoyer à quelque prince catholique nouvellement entré en possession d'un duché. Ces sortes de souverainetés sont plus rares, maintenant que les grands Etats ont absorbé les petits.

26.—Il n'y a pas de sermon à la chapelle papale, le jour de Noël ni le jour de Pâque. Le sermon de la fête de S. Etienne appartient à un ecclésiastique du clergé séculier ; celui de la S. Jean au procureur général des Minimes.

29.—La fête de S. Thomas de Cantorbury est célébrée avec grande solennité dans la chapelle du Séminaire Anglais. L'évêque de Québec s'est excusé d'y chanter la messe, mais il veut y assister, et est surpris d'y trouver dix cardinaux au chœur, dans le même costume qu'ils prennent pour assister à la chapelle papale. Aussi leur assemblée de ce jour est-elle l'une de celles que l'on nomme chapelles cardinalices.

Il fait une pluie horrible aujourd'hui, et elle n'est que la répétition de celles qui se sont succédées depuis le commencement du mois. Il ne fait nullement froid dehors, mais bien dans les maisons, parce que l'humidité les gagne et s'y maintient. Cela est particulièrement vrai pour les appartements qui ne sont pas exposés au soleil. L'usage des poêles est inconnu dans cette ville ; les cheminées n'en sauraient tenir lieu comme en Angleterre, où chaque maison en a autant que de chambres. Ici sur quatre chambres, on en trouve à peine une qui en soit pourvue. Les autres sont glacées, et lorsque vous rentrez au logis, après une marche qui vous a mis en moiteur, il faut que vos hardes sèchent sur vous,

au risque de contracter des rhumatismes ou de réveiller ceux que vous avez déjà. C'est une expérience que l'évêque de Québec et son secrétaire ont faite à leurs dépens, dans ce climat d'Italie si vanté pour sa douceur, le premier en étant venu, dans le cours de cet hiver, au point de ne pouvoir plus faire la génuflexion à la messe. Ce n'est pas que le bois soit fort cher, ni de mauvaise qualité ; mais à quoi bon du bois, si vous n'avez pas où le faire brûler ? On supplée aux poêles par du charbon éteint et mis dans des chaudrons. Mais outre le danger de suffocation attaché à cette pratique, lors même que le chaudron est recouvert d'un cylindre de fer-blanc haut de deux pieds et demi, refermé par-dessus et enveloppant le chaudron, comme il est d'usage en cette ville, on conçoit qu'il n'en peut résulter qu'une chaleur faible et momentanée, par conséquent insignifiante pour une personne de bureau, surtout lorsqu'il faut marcher et s'agenouiller sur un pavé de briques et sans tapis pour le couvrir ; car l'usage des tapis est aussi rare en Italie qu'il est commun en Angleterre. Il est donc vrai, quoique les Romains refusent de le croire, que l'on souffre plus de l'hiver à Rome qu'à Québec.

1er janvier 1820.—La nouvelle année commence par la pluie. A chaque voiture de cardinal qui se rend à Monte Cavallo pour la chapelle papale, la garde du château doit se mettre sous les armes. Autant de fois qu'elle remplit ce devoir aujourd'hui, elle est inondée d'un orage qui semble se tenir en réserve pour elle. Avant la grand'messe, le Souverain Pontife reçoit les hommages des ambassadeurs étrangers et de la Garde Noble, dans ses appartements. Les officiers des autres gardes s'y rendent aussi. Cette réunion forme la cour la plus brillante qui soit peut-être au monde. Le Pape, sans autre apprêt que sa simplicité et sa modestie ordinaires, reçoit tout ce monde avec peut-être plus de dignité que n'en saurait montrer aucun autre souverain.

2.—Le prince héritier du Danemark est arrivé depuis quelques jours. Il s'agit de donner un dîner d'Etat à son occasion. Le Souverain Pontife l'ordonne, mais n'y paraît pas. C'est le cardinal Secrétaire d'Etat qui en fait tous les honneurs ; il n'y appelle

que des personnes de distinction ; mais dans les soixante-dix individus dont la compagnie est composée, il y en a de toutes les nations. Un caïmacan de Turquie est au nombre des convives. Il y paraît dans son costume, c'est-à-dire la tête couverte d'un bonnet de soie au lieu de turban, longue barbe, robe d'indienne fermée avec une ceinture, puis une autre robe de soie ouverte, par-dessus la première. Cet homme parle bien français et montre un caractère très décidé. Pour son malheur, il était devenu puissamment riche, crime impardonnable à Constantinople. Il apprend que le Grand-Seigneur en veut à sa vie. Il se hâte de vendre tous ses biens et de se retirer à Pétersbourg, où l'empereur de Russie le met au nombre de ses conseillers d'Etat. C'est de là qu'il est venu visiter l'Italie.

Le dîner est élégamment servi, admirablement varié et suffisant sans surabondance. Lorsque la compagnie se retire, le Secrétaire d'Etat reconduit très loin chacun des convives, les remerciant beaucoup de l'honneur qu'ils lui ont fait de se rendre à son invitation. De tous les ambassadeurs qui résident à Rome, c'est celui de France, en ce moment le comte de Blacas, qui fait plus grande figure et jouit de plus de considération. L'empereur de Russie, quoique schismatique, et les rois hérétiques de Prusse, le Hollande et d'Hanovre y ont aussi des ministres. Cette augmentation du corps diplomatique donne un relief à la cour de Rome, qu'elle n'avait pas dans le temps où elle ne recevait d'ambassadeurs que des souverains catholiques. Mais la religion y gagne-t-elle ? L'évêque de Hollande en persécute-t-il moins l'évêque de Gand, qu'il a forcé d'abandonner son diocèse et dont il refuse de reconnaître les grands vicaires ? L'empereur Alexandre en traite-t-il mieux les Jésuites ? N'est-il pas d'ailleurs à craindre que ces ambassadeurs ne veuillent avoir des chapelains de leurs sectes, qu'ils n'ouvrent des chapelles qui, à la longue, deviendraient des pierres d'achopement pour les bons fidèles de Rome ? Tout cela donne lieu à des réflexions parmi les amis de l'Eglise, et à des frayeurs pour l'avenir.

6.—Le jour de l'Epiphanie, grand office du rit grec dans l'église

de S. Athanase. L'évêque de Québec, lorsqu'on l'informa que c'était le seul qui dût avoir lieu de là à longtemps, se repentit fort de n'y avoir pas assisté, plutôt qu'à la chapelle papale où il n'y avait rien de remarquable. Le Cardinal-Vicaire chanta la messe et le procureur-général des Servites marmotta un petit sermon en mauvais latin. Le peu que l'on en put entendre, au lieu du mystère du jour, roulait assez mal à propos sur les douleurs de la Ste Vierge. Le Pape connaissait d'avance le prédicateur, et ne put s'empêcher de rire en lui donnant la bénédiction à la fin de l'évangile.

A l'église de S. Athanase, est annexé un séminaire destiné à l'instruction des jeunes Grecs dans les sciences ecclésiastiques. En ce moment, le séminaire appauvri n'a pas d'élèves. On travaille à rétablir ses revenus, pour y préparer des sujets aux missions de la Turquie et de l'Archipel. Le séjour des Français à Rome n'a pas été moins funeste au Séminaire Ecossais de *Via Felice*. Le supérieur est néanmoins parvenu à recouvrer 1,000 scudis de rentes annuelles. Au moyen de cela, il se propose de faire venir quatre sujets d'Ecosse, cette année, et de commencer leur éducation, avec l'espoir d'en pouvoir admettre un plus grand nombre par la suite.

Le Collège de la Propagande, *della Propaganda fide*, établissement immortel du Pape Urbain VIII, revendique aussi l'Epiphanie comme sa fête titulaire, parce que son principal objet est de procurer la connaissance de la foi aux nations lointaines. Les langues orientales y sont enseignées avec soin, et l'on y tient un cours d'études régulier en faveur des jeunes gens qui veulent se consacrer aux missions, surtout à celles de l'Orient. Ce collège est sous la direction immédiate du secrétaire de la S. Congrégation de la Propagande, qui y fait sa demeure. Une fois tous les ans, savoir le dimanche dans l'octave de l'Epiphanie, il y a dans ce collège un exercice public des langues. L'évêque de Québec, invité par le cardinal Préfet, assista à l'exercice de cette année. L'assemblée était nombreuse ; il s'y trouvait une partie des cardinaux qui sont membres de cette congrégation, des évêques, des laïques

distingués, des prêtres et des moines. Les élèves, en habits de séminaristes, étaient placés en face sur un long banc soulevé d'une estrade. A eux se joignirent deux prêtres étrangers, l'un nègre, l'autre arménien, portant la longue barbe et revêtu à la Turque. Tous avaient à la main un petit cahier dont ils déclamèrent le contenu, chacun dans la langue dans laquelle il s'était appliqué. On entendit donc, dans cette séance, des récits en quinze langues différentes, dans la plupart desquels les spectateurs ne pouvaient remarquer que la diversité des sons et des accents, et le plus ou moins d'assurance des déclamateurs. L'irlandais, le flamand, l'anglais, le latin, l'allemand, l'italien, le turc, l'hébreu, le grec, le syriaque, le chaldéen, le cophte, l'arménien, l'arabe, et le bulgare vinrent successivement frapper les oreilles de sons, les uns fort âcres, les autres admirablement doux. Quelque insignifiant que paraisse cet exercice, il est néanmoins de nature à encourager les jeunes gens, comme ceux que nous donnons dans nos collèges, sur des sciences où la plupart des assistants n'entendent assurément goutte, et dont on ne peut contester les bons effets sur l'opinion publique.

10.—Rome ne serait pas une grande ville si elle n'avait aussi ses badauds. Après plusieurs orages considérables, il vint une chute de neige le 10 de ce mois. On n'y en avait pas vue depuis 12 à 13 ans. Elle couvre la terre de deux doigts. Les citoyens, peu accoutumés à voir leurs pavés blancs, prennent l'alarme, et pour se délivrer de ce fléau, veulent l'enlever sans délai.

11.—Voilà les rues couvertes de charrettes dans lesquelles on charge la neige avec des pelles, pour la mener hors de la ville, sans s'apercevoir qu'elle fondait à mesure. Y a-t-il rien qui puisse mieux prêter à rire à des Canadiens? Hé! que n'attendait-on pas au lendemain! la neige aurait fondu d'elle-même, comme elle fit dans les endroits que l'on n'avait pas eu le temps de *secourir!* La gazette suivante ne manqua pas de rapporter cette étonnante bordée de neige et de la qualifier de *phénomène*. Certes! sur ce pied les phénomènes seraient fréquents dans l'Amérique du Nord, depuis le mois de novembre jusqu'à celui d'avril!

Au reste, la même tempête fut autrement sérieuse sur la Méditerranée, principalement du côté de Gênes. On n'entendait parler que de vaisseaux démâtés, d'autres brisés, d'autres jetés à la côte, d'autres engloutis avec leurs équipages. Ces nouvelles firent abandonner à l'évêque de Québec le projet qu'il avait formé de s'embarquer à Livourne, au commencement du mois suivant, et de se rendre de là à Marseilles.

14. —Maître de son temps, en attendant les réponses à ses différentes demandes et questions, dont il avait délivré les dernières au cardinal Préfet de la Propagande, le 5 janvier, il voulut en profiter, en visitant les établissements publics et autres objets dignes d'une curiosité raisonnable. Le froid de la saison ne saurait mettre obstacle à la promenade dans un climat où l'on ne voit jamais le mercure du thermomètre au-dessous d'un ou deux degrés de la graduation de Réaumur. Mais les pluies continuelles de cette année arrêtent souvent les efforts de la curiosité, et laissent dans l'atmosphère une épaisseur malsaine à travers laquelle on n'aime pas à se hasarder trop longtemps dans les rues. Les pavés sont presque toujours humides et n'invitent pas à marcher. Néanmoins c'est à pied seulement que l'on a la liberté de faire quelques observations. Ce que l'on peut apercevoir du fond d'une voiture fermée doit être compté pour rien. Ajoutez à cela que pour observer avec succès dans un pays étranger, il faudrait être assisté de quelqu'un qui sût bien votre langue et celle du pays, et qui y eût séjourné assez longtemps et eût assez d'intelligence pour vous diriger dans vos courses et dans vos recherches. C'est ce que l'on ne trouve pas toujours et l'on y perd assurément. Faute d'un guide convenable pour lui indiquer les appartements où il faut aller et l'heure fixée pour s'y rendre, l'évêque de Québec fut privé d'assister aux oratorios qui se donnent de temps en temps aux Jésuites et chez les Oratoriens. Ce sont des concerts d'où les femmes sont exclues et qui sont précédés d'une lecture pieuse. On fait grande estime des musiciens qui les exécutent et du choix de la musique sur laquelle il s'exercent. Ces concerts ont lieu deux à trois fois par mois.

16.—(Arrêtons-nous pour faire voir, en passant, que l'air de Rome n'est pas malsain pour tout le monde, car aujourd'hui même, 16 janvier, il vient de mourir dans un monastère de cette ville, une religieuse Ursuline âgée de 109 ans...).

Le défaut de guide priva encore l'évêque de Québec de voir l'endroit où l'on conserve des marbres de toutes couleurs, au nombre de 17,000, pour exécuter la mosaïque, art précieux connu depuis longtemps et que les artistes modernes ont conduit à un point de perfection qui laisse les anciens très loin derrière eux. Il consiste à substituer le marbre à la peinture, en formant avec une réunion de particules de cette pierre de différentes couleurs, non seulement des fleurs, des arbrisseaux ou autres objets isolés, mais à copier de grands tableaux en entier avec toutes leurs couleurs et leurs nuances. Il faut des siècles pour composer un tableau avec cette multiplicité de petites pierres, dont chacune a à peine un demi-pouce carré de surface ; mais aussi un tel tableau peut durer jusqu'à la fin du monde, sans rien perdre de la vivacité de ses couleurs, et est à l'épreuve de toutes les altérations auxquelles les tableaux ordinaires sont exposés. La plupart de ceux de S. Pierre ont déjà subi cette métamorphose et cette entreprise sera vraisemblablement continuée [1].

18.—La fête de la Chaire de S. Pierre, que l'on célèbre aujourd'hui, est une de celles où le Pape a coutume de tenir chapelle dans l'église de S. Pierre. Du maître-autel de cette basilique, placé au-dessus de la confession ou du sépulcre du S. Apôtre, à gagner le rond-point, il y a un espace d'au moins 200 pieds de long. C'est dans cet espace que se tient la chapelle, mais elle ne l'occupe pas tout entier. On le resserre sur le long et sur le large par une charpente postiche revêtue de tapisserie sur les trois côtés. L'autel se trouve en avant. En face est le trône du Pape, tournant le dos à la tribune ou au rond-point, dont il est encore à plus de 50 à 60 pieds. Les

---

1—Aujourd'hui, tous les tableaux, à une seule exception près, sont en mosaïque à S. Pierre de Rome. Les artistes mettent douze à vingt ans pour achever une grande mosaique.

bancs des cardinaux, des évêques, des prélats, etc., sont des deux côtés, se faisant face les uns aux autres. La chaire à prêcher est dans un des angles, près de l'autel. Un peu plus loin, est une tribune postiche pour les chantres. Plus loin encore, d'un côté et de l'autre, des bancs disposés en amphithéâtre pour des assistants distingués. Les cardinaux, à mesure qu'ils arrivent, prennent leurs habits de chœur dans le bas de l'église, et se réunissent près de là, dans une chapelle préparée à cette fin. Les évêques en font autant. Le Pape, accompagné de ses gardes, arrive en grande pompe, revêtu par-dessus sa soutane et ceinture blanches, du rochet, de la mozette et de l'étole, et coiffé du chapeau rouge galonné. Il le dépose en entrant dans l'église, où les chanoines vont le recevoir à la porte, et se retirent dans leur chœur, après l'avoir conduit dans la chapelle où est réuni le Sacré Collège. Le Pape y reçoit l'amict, l'aube, la ceinture, l'étole, la chape et la tiare, et l'on se met en marche vers le maître-autel. Les évêques et les cardinaux vont deux à deux, ceux-ci suivis de leurs caméricrs ou caudataires. Au sortir de la chapelle, le Souverain Pontife s'assied dans un fauteuil revêtu de velours cramoisi et brodé en or. Ce fauteuil tient par les pieds à un brancard orné de même et ayant de chaque côté deux fortes crampes de fer. Douze laquais, ayant pour uniforme un vêtement de damas cramoisi, passent adroitement deux longs leviers dans ces crampes, et se mettent six sur chaque levier, trois devant et trois derrière, les lèvent insensiblement et les placent sur leurs épaules sans aucune secousse. Le Pape ainsi porté suit les cardinaux, bénissant les fidèles qui s'agenouillent avec empressement sur son passage.

On arrive à la chapelle du Saint-Sacrement. La procession s'y arrête. Les porteurs mettent le brancard à terre ; le Pape descend, s'agenouille sur un prie-Dieu ; le clergé se met aussi à genoux pour adorer le Saint-Sacrement avec lui ; puis il regagne son fauteuil, qui remonte en l'air comme il en était descendu. Dans cette procession, deux camériers du Pape, en grandes robes de serge couleur d'écarlate, marchent à ses deux côtés, en dehors des porteurs, soutenant chacun un grand bâton au-dessus duquel

est une espèce d'éventail de velours cramoisi brodé d'or et terminé par un demi-cercle de longues plumes. On ne voit pas quel peut être le but de ces éventails, sinon de garantir la personne du Pape du vent qui pourrait l'incommoder à cette hauteur. La procession, après avoir fait le tour du maître-autel, entre au chœur, les évêques et cardinaux gagnent leurs places ; les chantres, qui ont accompagné la procession de leurs hymnes, arrivent à leur tribune au moment précis où il faut entonner l'*introït*, et le Pape est mis à terre à l'endroit même où doit se faire la confession, qu'il commence aussitôt avec le cardinal célébrant. Comme ce célébrant est du côté du chœur, ayant l'autel entre lui et le peuple, il ne se détourne pas pour chanter *Pax vobis* ou *Dominus vobiscum*. Par la même raison, le diacre chante *ite, missa est*, tourné vers l'autel. Le reste de l'office ne diffère pas de celui de *Monte Cavallo*. Le sermon est prêché par un élève de l'Académie ecclésiastique, ou plutôt il ne prêche que le précis d'un sermon très étendu sur la Chaire de S. Pierre, qu'il a fait imprimer d'avance et dont les exemplaires sont distribués au clergé, avant que l'on sorte de l'église. A la fin de la messe, le Pape est reporté avec la même pompe au lieu où on l'a pris. Après qu'il a laissé les ornements et repris l'habillement dans lequel il s'était rendu à l'église, une chaise à porteurs le transporte à sa voiture où les gardes l'attendent, le chanoines le reconduisant jusqu'à la porte de l'église où ils l'ont reçu. On ne se rassemble pas l'après-midi. Les vêpres sont à la charge du chapitre. Il en est de même dans les autres solennités.

19.—Pour nourrir l'esprit ecclésiastique, on a imaginé, depuis quelques années, une réunion qui se fait tous les 15 jours, dans u[illegible] vaste appartement du collège de la Sapience, sous la direction du [illegible]rdinal-Vicaire, qui ne manque pas de s'y trouver avec plusieurs autres Eminences, qui se trouvent à Rome et se font un devoir d'y assister ; et comme la porte est ouverte à toute personne du clergé, il s'y rencontre pour l'ordinaire près de 200 ecclésiastiques. L'exercice commence par une lecture latine de quelque endroit choisi du Catéchisme du Concile de Trente.

Ensuite on lit en italien la solution, ordinairement très longue et très raisonnée, d'un cas de morale proposé à la conférence précédente ; puis quelques-uns des assistants discutent la solution, soit pour la développer, soit pour y applaudir ou pour la censurer, et finissent par en admettre les principes toujours bien choisis par des théologiens de mérite. Après quoi on propose en latin un autre cas de conscience pour la conférence suivante. Le tout est terminé par un discours sur quelqu'une des vertus qui doivent briller dans les ecclésiastiques. Ce discours se fait en italien. Nous eûmes occasion d'entendre parler, dans ces conférences, les plus célèbres orateurs d'Italie, savoir l'archevêque de Corfou, celui Ancyre, et le P. Finetti, jésuite. Les deux seuls qui puissent entrer en parallèle avec eux, sont le P. Pescia, capucin, prédicateur apostolique, et le P. Pacifico, observantin du couvent d'Ara Cœli. L'évêque de Québec avait eu occasion de les entendre ailleurs.

24.—Aujourd'hui se tient une congrégation générale de la Propagande dans laquelle on doit prendre en considération le mémoire présenté par l'évêque de Québec, le 17 novembre. Comme il sait quelle en sera l'issue, il ne se met pas en peine de demander ce qui a été résolu, voulant donner le temps nécessaire à l'expédition des Brefs qui en doivent être le résultat, et s'occupe de prendre connaissance des édifiantes institutions de la capitale du monde chrétien.

25.—Les Juifs qui demeurent à Rome, y occupent tous un même quartier, le plus sale, sans contredit, de toute la ville [1]. Ils y font le commerce de détail et l'on est toujours assuré de trouver chez eux ce qui ne se trouve pas ailleurs, tant ils sont prévoyants et industrieux. Il n'y a peut-être pas de lieu où ils aient été moins molestés qu'ici. On les obligeait ci-devant de porter à

1—Le Ghetto, dont la démolition avait commencé sous le gouvernement de Pie IX, a enfin disparu, et c'est un soulagement pour les Romains et pour les étrangers ; une administration qui se respecte ne peut tolérer indéfiniment de pareilles ordures.

leurs chapeaux une marque distinctive. Graduellement ils se sont affranchis de cet assujettissement. Cependant on continue de fermer leur quartier tous les soirs, et ils sont obligés, tous les samedis au soir, de se rendre dans l'église de la Trinité des Pèlerins et d'y entendre une instruction sur la réalité de la venue du Messie. C'est un dominicain qui est chargé de faire cette instruction. Elle n'est pas tout à fait sans fruit. Chaque année, il y en a plusieurs qui demandent le Baptême. Au-dessus de la porte de cette église, est écrite en hébreu et en latin cette plainte de Dieu par son prophète : *Expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem.* On rapporte que la plupart d'entre eux se tiennent fort mal dans cette église et que, pour les contenir, il faut les toucher avec de longues baguettes comme des bœufs serrés dans un parc. L'évêque de Québec désirait voir par lui-même ce qu'il fallait croire de ce récit. Il en fut privé, faute d'un guide qui pût l'y accompagner à l'heure convenable et lui indiquer une place.

Enfin on lui fit faire la connaissance de l'abbé Ostini, prêtre, l'un des rapporteurs de la congrégation de la Propagande et professeur de l'Académie des Nobles. Quelque occupé que soit cet ecclésiastique par ses différents emplois, il offrit ses services de si bonne grâce, que l'évêque de Québec n'hésita pas de les accepter. Ce fut avec lui qu'il visita les bibliothèques ci-devant mentionnées et les hôpitaux dont il sera traité plus bas. Il le conduisit chez deux artistes, l'un statuaire, l'autre peintre, dignes émules des plus grands maîtres ; il lui procura aussi l'inspection du cabinet de physique et de quelques classes de la Sapience, notamment celle d'histoire ecclésiastique, où il trouva pour professeur un chanoine régulier de l'église de S Pierre-aux-Liens, mettant ses écoliers en dispute sur un fait relatif à l'histoire des Iconoclastes. L'heure ne lui permit pas d'assister, comme il se le proposait, à une leçon de Droit et à une de théologie dogmatique pour voir la méthode que l'on y suivait dans l'enseignement.

Ce fut encore à l'abbe Ostini que l'évêque de Québec fut redevable de la visite du Collège Capranica, consacré à l'éducation

des orphelins, et de celle du Collège Romain dans toutes ses parties. Les classes y sont conduites avec une régularité et une vigilance qui ne laissent rien à désirer. Les ecclésiastiques séculiers qui en ont soin, s'acquittent de cette charge avec tant d'applaudissement, qu'il n'y a nulle apparence que les Jésuites y soient rappelés, quoiqu'ils aient déjà fait plusieurs tentatives à cet effet. L'évêque de Québec fut conduit par son guide jusqu'à l'observatoire très élevé qui tient à ce collège, et fut surpris d'y trouver une inscription faisant foi que le Pape actuel était monté jusque-là pour voir l'effet de divers instruments qu'il avait achetés à Paris, en 1804 et 1805, et qu'il avait envoyés de là pour l'usage de cet observatoire.

En pourvoyant à tout ce qui peut intéresser l'éducation, les directeurs du Collège Romain n'ont garde de négliger la piété qui en est la base. Pour inspirer la dévotion à la Ste Vierge, ils ont trois congrégations différentes où les écoliers prennent place selon leur rang dans les classes, ou selon celui de leurs parents dans la société. Il ne faut pas trouver à dire sur les distinctions que l'on accorde à la noblesse dans un pays où elle est si nombreuse, et où il est si essentiel de la maintenir dans ces bons principes de religion et d'affection au gouvernement, sans lesquels elle est moins estimable que les conditions inférieures.

26.—Le cardinal Frédéric Borromée a fait une fondation dans le Collège Romain, qui donne beaucoup d'encouragement à la piété, en même temps qu'elle immortalise la mémoire du bienfaiteur. La rente du capital qu'il y a laissé, a pour objet de préparer prochainement de jeunes garçons à la première communion. N'importe qu'ils soient pauvres ou riches, pourvu qu'ils aient atteint l'âge de douze ans et qu'ils soient suffisamment instruits dans la doctrine chrétienne. On les prend par 25 ou 30, on les loge, on les nourrit, on les confesse, on leur donne, chaque jour, plusieurs instructions et exhortations. Tout cela se fait dans les appartements qu'occupait autrefois S. Louis de Gonzague, mort, comme l'on sait, dans ce collège. Le dixième jour est celui de la première communion. Elle se fait dans la chapelle même où ce

saint prononça ses vœux avant de mourir. On a soin d'inviter un cardinal ou un évêque pour y dire la messe. Le Souverain Pontife a lui-même voulu remplir un fois cette fonction, et en a pris occasion d'ajouter à la fondation devenue par le malheur des temps insuffisante pour son objet. Les enfants sont placés avec symétrie autour de la chapelle, ayant devant eux des accoudoirs. Le même prêtre qui a présidé aux exercices de leur retraite, se met à genoux au milieu d'eux, et fait de temps en temps des prières qu'il entremêle de ses sanglots, pour les exciter à l'amour de Dieu et à la componction. Le moment de la communion arrivé, ils se présentent à l'autel, deux à deux, avec un ordre et une décence admirables. On n'admet à communier avec eux que ceux de la communion précédente, car cette cérémonie se réitère six fois par an. Après la communion, le directeur continue ses prières et répand des larmes. Les enfants qui jusqu'alors n'avaient fait que sangloter, se mettent à pleurer à l'envi les uns des autres, finissant par crier à tue-tête.

27.—Après l'action de grâces, ils sont conduits dans une grande salle sur les murs de laquelle sont représentés en peinture les principaux traits de la vie de S. Louis de Gonzague. On les a fait déjeuner, et chacun reçoit ensuite, sur une assiette, quelques pralines, puis deux images de S. Louis de Gonzague, l'une petite et ouverte, l'autre plus grande, roulée et liée d'un chapelet. Cela fini, on les reconduit à la chapelle, où ils trouvent un grand crucifix appuyé sur le bord de l'autel, le pied de la croix portant sur le plancher. Le directeur fait une courte exhortation suivie du chant du *Te Deum*, pendant lequel les ecclésiastiques présents vont à l'adoration de la Croix. Les nouveaux communiants les y suivent deux à deux. Pendant qu'ils baisent la croix, leurs talons sont baisés par deux prêtres à genoux, à droite et à gauche sur le bord du marche-pied. Cette partie de la cérémonie est fort touchante. Le tout finit par un *De profundis* pour le cardinal fondateur, et les enfants se retirent chez eux.

29.—L'évêque de Québec ne perdait pas de vue son départ de Rome. Il l'avait fixé au 6 février, mais ne voulait pas partir les

mains vides. Six jours après la tenue de la congrégation générale de la Propagande, il commença à prendre des informations sur le progrès de ses affaires et fut très étonné d'apprendre que le rapport de cette congrégation n'était pas encore rendu à la secrétairerie des Brefs. Il fallut donc aller, venir, frapper à plusieurs portes, pour donner de l'air aux gens, surtout au secrétaire de la Propagande, dépositaire de tous ses papiers. Ces peines ne furent pas perdues ; mais aussi elles étaient nécessaires. Il en est de la Cour de Rome comme de toutes les autres. On y est exposé à des délais et à des longueurs sans fin. Les bureaux dépendent les uns des autres et leur marche est pesante et embarrassée. La Propagande est exposée plus que toutes les autres congrégations à laisser traîner les affaires et à les perdre de vue, parce que, tous les jours, il lui en survient de nouvelles de toutes les parties du monde, qui font oublier les anciennes.

Après avoir donné cette impulsion, l'évêque de Québec rejoignit l'abbé Ostini et se mit en devoir de visiter les hôpitaux. Il vit celui des incurables, où l'on reçoit toutes les personnes atteintes de maladies sur lesquelles la médecine s'est inutilement exercée. Il renferme environ 150 malades des deux sexes, auxquels on donne les soins nécessaires pour adoucir les infirmités qui les affligent et pour les supporter chrétiennement, instruits, comme ils le sont, de leur incurabilité. Cet hôpital tient à la grande église de S. Jacques dans le Corso ; aussi est-il appelé *San Giacomo dei incurabili* ou S. Jacques des incurables.

Il visita ensuite l'hôpital de la Trinité nommé des Pèlerins. Celui-ci a deux objets : le premier est de loger et nourrir, pendant trois jours, les pauvres étrangers qui sont conduits à Rome par un mouvement de piété, ou qui y sont détenus par accident, en voyageant pour leurs affaires. Ils y sont reçus avec beaucoup de charité, surtout lorsque le nombre en vaut la peine, comme il arrive dans la Semaine Sainte. On voit alors des princes romains et des cardinaux s'empresser autour d'eux, leur laver les pieds et les servir à table. Il y a place pour trois cents. Dans les années jubilaires, ce nombre est tenu presque constamment au complet.

Cet hôpital est vaste. Tout y a été fait en grand et sans épargne, savoir : cuisine, cave, réfectoire, provisions de bouche, linge, lits et hardes, rien n'y manque.

Le second objet de l'hôpital des Pèlerins est l'admission des convalescents sortant des autres hôpitaux. On leur y donne deux semaines de repos et de bonne nourriture, sans remèdes, avant qu'ils retournent à leurs occupations. Si dans l'intervalle ils retombent malades, on les renvoie à l'hôpital d'où ils sont sortis.

On appelle archi-hôpital ou le premier des hôpitaux, celui qui est situé auprès de l'église de S. Jean de Lateran, et dans lequel on ne reçoit que des femmes, comme dans quelques autres on ne reçoit que des hommes. Si celui-ci est le premier, ce n'est assurément pas du côté de l'ordre et de la propreté. Le grand défaut de tous ces établissements est que le détail et le soin des malades en sont confiés à des gens à gages, soit hommes, soit femmes, qui ne s'y prêtent que dans des vues mercenaires et sont quelquefois assez mal choisis. Quel avantage ne retireraient-ils pas d'être confiés à des religieuses hospitalières! Propreté, assiduité de jour et de nuit, tendresse pour les pauvres, économie, meilleure nourriture, modèles de patience et de charité : voilà les bons effets qui en résulteraient entre beaucoup d'autres. Mais ceci est un langage que les Italiens n'entendent point. Argumentez tant qu'il vous plaira, ils vous répondent sans cesse que le caractère des filles italiennes est si vicieux, qu'on ne pourrait prudemment les attacher aux dangereuses fonctions de l'hospitalité, quand même elles s'y seraient préparées par des vœux de religion. D'autres vous répondent que les Italiens sont si insolents, que des religieuses qui se montreraient, comme il est indispensable qu'elles le fassent, pour remplir les devoirs de l'hospitalité, seraient exposées à des insultes journalières.

Il ne faut pas croire que ce préjugé soit particulier à la ville de Rome, il est répandu par toute l'Italie. Il y a quelques années, on voulut faire, à Turin, un établissement de Sœurs de la Charité si justement estimées en France. On leur y donna la conduite d'un hôpital ; mais elles furent si maltraitées, si souvent accablées

de reproches par les malades, par leurs parents et par les amis qui les venaient visiter, qu'elles furent contraintes d'abandonner la partie après une année de vexations.

Il restait à voir l'hospice S. Michel ; c'est le plus étendu de tous les établissements de charité de Rome. Il est situé de l'autre côté, c'est-à-dire à la droite du Tibre auprès de *Ripa grande* ou du grand port de Rome, qui se trouve plus bas que tous les ponts et où viennent aborder des vaisseaux mâtés dont le tonnage peut équivaloir à celui de nos plus grosses goélettes. L'embouchure du fleuve est à six ou sept lieues plus bas. Autrefois on y pouvait entrer par deux canaux ; l'un des deux est entièrement fermé par les sables qui s'y sont amassés. On ne craint pas qu'il en soit de même de l'autre, car il faut que l'eau de la rivière trouve un passage ; mais il est à craindre que cette dernière embouchure, si l'on n'y prend garde, ne devienne trop plate pour l'introduction des vaisseaux.

31.—A la gauche du Tibre, et au-dessus de tous les ponts, est le petit port nommé *Ripetta* où abordent les chaloupes et bateaux qui ne sont pas mâtés. Ils y trouvent un quai et un grand escalier de pierre très commode pour la décharge du bois, du charbon et autres approvisionnements de la ville.

De *Ripa grande*, les vaisseaux vont et viennent à Civitavecchia, le seul port de l'Etat Pontifical sur la mer d'Etrurie ou de Toscane ; la position de celui-ci est excellente pour le commerce de cette partie de la Méditerranée. Tout le monde convient qu'il serait possible de l'améliorer, de manière même à y maintenir une flotte en cas de guerre. Quelques Souverains Pontifes y ont songé ; mais autant de fois qu'ils se sont mis en devoir de l'agrandir ou de le fortifier, les autres Puissances de l'Europe, surtout celles qui avaient des ports sur la Méditerranée, ont trouvé moyen d'éluder l'entreprise et de détourner leur attention de quelque autre côté.

Jusqu'au présent pontificat, le Pape avait toujours à Civitavecchia un certain nombre de galères menées par des forçats et aux ordres du gouvernement. Pendant les derniers troubles, les

galères négligées sont tombées par morceaux et les forçats sont restés en prison, au nombre 1500 dans ce seul endroit. Si l'on ne veut pas les employer à remuer et cultiver les alentours de Rome qui auraient tant de besoin de cette opération, qui empêcherait de se servir de leurs bras pour faire du moins du port de Civitavecchia un bon havre marchand et pour y attirer une partie du commerce qui se fait à Livourne ? Mais, outre que le gouvernement n'y songe pas, il faut avouer que l'état actuel de ses finances ne lui en laisserait pas la liberté, d'ici à plusieurs années. Revenons à l'hospice de S. Michel.

Cet établissement soumis à la surveillance d'un cardinal et sous la direction immédiate d'un prélat qui y demeure avec dix-sept aumôniers, ne renferme pas moins de 1500 personnes, savoir : des invalides, des orphelins et des incorrigibles. Ces trois départements ont leurs logements complets, sans aucune communication des uns avec les autres. Les invalides, comme moins en état de faire usage des escaliers, sont placés au rez [illegible] aussée et y prennent leur repas dans un réfectoire commun. [illegible] une infirmerie pour ceux qui tombent malades et un traitement accommodé à leur état. Les femmes invalides, quoique logées et traitées de la même manière que les vieillards, soit en santé, soit en maladie, en sont néanmoins totalement séparées.

Les orphelins sont admis dans cet hospice entre l'âge de 8 ans et de celui de 11, et n'y peuvent rester après l'âge de 20 ans. En ce moment, ils sont au nombre de 200. Ce sont des pauvres mais non des enfants trouvés. S'ils ne reçoivent pas ici une éducation classique, comme ceux du Collège Capranica, du moins on cultive leurs talents de manière à en faire, par la suite, de bons chrétiens et d'honnêtes et industrieux citoyens. Outre les deux écoles élémentaires par où on les fait passer pour les former à la lecture, à l'écriture et à l'arithmétique, il y a des maîtres de dessin, de gravure, d'architecture, chargés de donner les principes de ces différents arts à ceux qui y montrent de l'aptitude. Ceux qui n'ont pas les mêmes dispositions, apprennent à faire des tapisseries au métier, ou sont formés à tels arts mécaniques qui se trouvent assortis à

leur génie ; car il y a dans différents ateliers, des maîtres serruriers, menuisiers, chapeliers, cordonniers, tailleurs et tisserands, et autour d'eux des orphelins plus ou moins nombreux qui apprennent ces différents métiers. Les ateliers sont affermés par des particuliers au profit de l'hospice, et l'obligation pour le preneur d'instruire dans son métier les orphelins qui voudront l'apprendre, est toujours une des conditions du contrat. Si elle lui semble d'abord onéreuse, il est dédommagé dans la suite par l'ouvrage que lui font ces jeunes gens.

L'atelier des tisserands est celui qui occupe un plus grand nombre de bras, par les nombreuses préparations qu'il faut donner à la laine avant de la mettre sur le métier, car on ne fait pas de toile, mais seulement des étoffes dans cet hospice.

Les orphelins se réunissent pour la prière du matin et du soir et pour les repas. Leur vie est très frugale. Ils déjeunent au pain sec ; à dîner, ils ont une soupe et un ragoût, avec un demi-septier de vin ; le soir, une once de saucisson et un petit morceau de pain. A mesure qu'ils arrivent à l'âge de 20 ans, on leur met dix scudis dans la poche et on les envoie gagner leur vie où ils voudront.

Il n'en est pas de même des orphelines que l'on élève aussi dans cette maison. Elles ont la liberté d'y demeurer, jusqu'à ce qu'elles trouvent à se marier, après avoir appris à broder et à faire du ruban ; car c'est surtout par ce dernier moyen qu'elles font quelque profit à l'hospice.

1er février.—Sous le nom d'incorrigibles sont compris deux sortes de mauvais sujets constamment occupés, dans des endroits différents, à filer de la laine pour l'usage des tisserands de la maison. Les uns sont des garçons entre l'âge de 15 et de 20 ans, condamnés à ce travail par les cours de justice ou par leurs parents qui n'ont pu trouver d'autre moyen de les dompter. Ils sont au nombre de 45, tous enchaînés par un pied auprès de leurs rouets, et obligés de travailler debout toute la journée. On ne les déchaîne le soir, que pour les faire monter dans de petites cellules placées autour de leur salle et qui sont fermées au verrou toute la nuit.

L'autre classe d'incorrigibles sont des femmes de mauvaise vie dont on purge la ville, pour leur faire faire, dans cet hospice, une pénitence dont elles ne profitent guère. On ne sera pas surpris qu'elles y soient au nombre de 350, si l'on réfléchit qu'un gouvernement ecclésiastique doit naturellement s'occuper des bonnes mœurs avec plus de vigilance qu'on ne le fait dans les Etats séculiers, et que par conséquent il doit se montrer plus sévère à réprimer les personnes qui se rendent des instruments de libertinage. La seule différence qu'il y ait entre la punition de ces créatures et celle des jeunes incorrigibles, est qu'elles ne sont pas à la chaîne et qu'elles se tiennent assises pour filer. Du reste, ni les uns ni les autres ne donnent le plus petit signe de repentir. On l'a dit depuis longtemps : les châtiments peuvent détourner du crime par la frayeur qu'ils inspirent à ceux qui ne sont pas encore criminels ; mais ils ne font pas d'autre effet sur les cœurs dépravés, que de les rendre plus soigneux de se cacher pour faire le mal. Il est réservé à Dieu seul de changer les cœurs, et il ne saurait y avoir de véritable amendement chez ceux que la crainte de sa souveraine justice n'affecte pas.

Aujourd'hui est un grand jeûne à Rome, résultat d'un vœu perpétuel que fit la ville pour être délivrée du tremblement de terre de 1703. Ce jour se trouve lié à la fête du lendemain et lui sert de vigile.

2.—Le Souverain Pontife tient chapelle à Monte Cavallo pour célébrer la Chandeleur. Les cardinaux vont à l'obéissance dès qu'il est rendu au chœur, puis passent successivement à la sacristie où, sans prendre l'aube, mais seulement l'amict par-dessus le rochet, ils se parent suivant les différents ordres, c'est-à-dire que les cardinaux-évêques se revêtent de la chape, les prêtres de la chape sans étole, les diacres de la dalmatique. Les évêques assistants au trône et non assistants prennent aussi la chape. Tous rentrent au chœur, à mesure qu'ils sont parés, tenant leur mitre dans la main droite par le haut des fanons renversés. Le Pape fait la bénédiction des cierges enfermés dans six larges caisses

peintes, couvertes et placées à la gauche du trône. Il en fait la distribution qui est très longue, parce qu'outre le Sacré Collège, les évêques et les prélats, il se présente beaucoup d'autres personnes pour en recevoir, tel que le Sénateur, les conservateurs, les pénitenciers de la basilique de S. Pierre, les camériers du Pape, ceux des cardinaux et d'autres ecclésiastiques qualifiés. Les cierges sont gros et longs, du poids de deux ou trois livres. Sa Sainteté les présente sur le travers et éteints. En les recevant, les cardinaux lui baisent la main, les évêques le genou, les autres les pieds. La distribution finie, les cierges s'allument, on se met en procession autour de la Salle Royale qui avoisine la chapelle. En sortant, les évêques et cardinaux se couvrent eux-mêmes de leurs mitres. L'archevêque arménien est aussi mitré et revêtu d'une chape très riche ; mais l'archevêque grec a une couronne royale au lieu de mitre, et une espèce de dalmatique traversée de plusieurs bandes, franges et galons d'or et d'argent. Cette manière de se parer est apparemment conforme au cérémonial de son église. Le Souverain Pontife est porté, dans cette procession, comme il l'avait été à S. Pierre, le 18 janvier. Au retour de la procession, on retourne à la sacristie ; chacun reprend son habillement de chœur ordinaire, et l'on assiste à la grand'messe, qui n'a rien de particulier, sinon qu'en conséquence du vœu de 1703, elle est suivie du *Te Deum* très bien exécuté en musique, et de plusieurs versets et oraisons chantés par le Pape d'une voix forte qui semble assurer à l'Eglise catholique encore plusieurs années de son édifiant pontificat.

3.—L'époque du départ de l'évêque de Québec approchait. Il lui restait plusieurs choses à voir à Rome, mais il n'avait plus le temps de s'en occuper. Le marquis de Fuscaldo, ambassadeur de Sa Majesté Sicilienne, l'avait inutilement pressé de faire le voyage de Naples, aucun motif religieux ne l'appelant de ce côté. La seule excursion qu'il regrettait d'avoir manquée, était celle d'Ostie, où tout en contemplant l'embouchure du Tibre, il aurait pu honorer le lieu de la mort de S[te] Monique. Mais c'était un coup manqué à n'y pas revenir.

4.—Il avait eu sa seconde audience du Pape dans le cours du mois de janvier ; il obtint aujourd'hui la troisième, et fit trouver bon à Sa Sainteté qu'il ne se prévalût pas encore du titre de métropole accordé prématurément à l'église de Québec, priant le Saint-Père de vouloir bien s'en rapporter à lui, du temps où la prudence lui permettrait de se qualifier archevêque, ce que Sa Sainteté daigna approuver avec sa bonté ordinaire. C'était le vendredi de la semaine de la septuagésime.

Dans l'anti-chambre, l'évêque de Québec rencontra le gouverneur de Rome en rochet et en mantelette et lui dit : « Vous donc aussi, vous venez à l'audience » ?—« Oui, répondit-il, tel que vous me voyez en grand costume, je suis sur le point d'aller ouvrir le carnaval ; mais l'usage veut qu'au préalable, j'en informe le Pape, afin de savoir s'il n'a pas à donner quelque ordre particulier à ce sujet. »

Pour expliquer cette conduite si peu d'accord avec nos mœurs, il faut savoir que dans toutes les villes d'Italie, le peuple est éperdûment amoureux des jeux, des masquarades et autres folies du carnaval. En priver totalement les habitants, serait les provoquer à beaucoup de murmures et peut-être à la révolte. Quoique cette fureur soit moins grande à Rome qu'à Naples et à Venise, les Souverains Pontifes ont néanmoins toujours été d'avis qu'il valait mieux avoir quelque condescendance pour cette folie et la soumettre à des règles, que de rompre le ressort en voulant trop le comprimer. On en fait donc une affaire d'appareil et de cérémonie. La plus belle rue de Rome nommé *il Corso* est le lieu destiné à ce divertissement. Elle commence à la Porte du Peuple et finit au palais de St-Marc, ce qui fait près d'une demi-lieue. On en répare d'avance le pavé, s'il en est besoin. Tous les balcons, portes et fenêtres qui donnent sur cette rue sont retenus par des spectateurs. Plusieurs particuliers tendent de tapisseries le devant de leurs maisons, pour exprimer la part qu'ils prennent à la joie publique. D'autres mieux avisés garnissent leurs devantures de bancs à plusieurs étages, et font payer aux curieux les places qu'ils occupent sur ces échafaudages. En retranchant les deux diman-

ches de la sexagésime et de la quinquagésime, il reste dix jours francs de carnaval. Pendant les six derniers jours, les bureaux publics sont fermés et il ne se fait point d'affaires. Le Pape, qui ne sort d'ordinaire que l'après-midi, fait pendant le carnaval sa promenade dans la matinée, peut-être pour que l'on puisse disposer de la garde qui l'accompagne dans ses sorties. On remarque que, dans ce temps, il passe une fois ou deux par le Corso qui n'est pas sa route ordinaire, soit qu'il veuille voir par lui-même comment les choses sont disposées, soit qu'il veuille montrer à ses sujets l'intérêt qu'il prend à ce qui les concerne, même à leurs plaisirs.

Chaque jour du carnaval, un corps de troupe de plusieurs centaines d'hommes se rend dans le Corso, à une heure après-midi, et y est disposé des deux côtés de cette rue, de manière à la garnir d'une extrémité à l'autre. A deux heures, on sonne la cloche du Campidoglio ou du Capitole. A ce signal, une multitude de fous inondent le Corso, les uns pour voir, les autres pour se montrer ; les uns à pied, les autres en voitures; ceux-ci à découvert, ceux-là masqués et contrefaits non seulement dans leur figure, mais dans le reste de leurs ajustements, allant, venant, sautant, courant en tous sens, quelquefois par groupes, quelquefois isolément, faisant mille singeries, mille bouffonneries bizarres, qui n'ont ni ensemble, ni bon sens, mais présentent une telle variété d'objets, qu'un curieux peut suivre ce spectacle trois heures et être assuré d'y apercevoir toujours de nouveaux objets, par la rotation et l'agitation constante des insensés qui amusent le public à leurs dépens.

Pendant la scène, il y a peut-être 300 voitures dans le Corso, qui se suivent les unes les autres, le long des trottoirs. Environ une heure avant le soleil couchant, on donne un certain signal et toutes les voitures se retirent par les rues de traverse, sans qu'il en reste une seule, les gens à pied, masques et autres, continuant d'aller et venir comme auparavant. Au bout d'une demi-heure, à un autre signal, tous ces gens disparaissent ou se retirent derrière les rangées de soldats qui bordent les trottoirs. Alors un

autre spectacle se présente. Ce sont des chevaux d'une agilité remarquable que l'on a réunis sur la place du Peuple. Chaque propriétaire, pour donner plus de vitesse au sien, a mis en œuvre le moyen qu'il a jugé le plus efficace. L'un sera couvert d'une sellette sous laquelle sont des pointes de clous qui lui piquent le dos ; l'autre aura les flancs chauffés par du charbon ardent qui lui pendra des deux côtés dans des cassolettes. Ces animaux sont lâchés au même instant vers le Corso, et courent de toutes leurs forces, sans bride, sans cavalier, jusqu'à la place de Venise où on les arrête. Le gouverneur les attend là et distribue des prix de différentes valeurs aux maîtres des trois premiers rendus. Ainsi finit une journée de carnaval à Rome, pour recommencer le lendemain. Le dernier jour, après le passage des chevaux, on rentre dans le Corso, et comme la nuit commence, chacun est obligé d'avoir une bougie à la main, de sorte que cette longue rue paraît toute en feu. Mais après 15 à 20 minutes, à un signal donné, toutes ces bougies s'éteignent en un instant, et chacun s'enfuit ; il est sévèrement défendu à qui que ce soit de paraître masqué avant l'heure marquée, et dans un autre endroit que le Corso.

7.—Dans le même temps qu'une partie du peuple romain s'amuse de ces enfantillages, assez difficiles à accorder avec les engagements du Baptême, une autre partie beaucoup plus saine est prosternée au pied des autels où le Saint-Sacrement est exposé. Il est même de règle que, le mardi-gras au soir, immédiatement après la fin du carnaval, le gouverneur et les conservateurs assistent à un salut du Saint-Sacrement qui se fait dans l'église des Jésuites.

8.—On annonce la mort du duc de Kent. Les Anglais résidant à Rome sont fort embarrassés de cette nouvelle ; ils ont annoncé un bal ; ils sont invités à un autre ; que feront-ils pour concilier leur plaisir avec leur respect pour la famille royale ?—Ils séparent, comme on dit, le différend par la moitié, c'est-à-dire qu'en esprit de deuil ils contremandent le bal qu'ils voulaient donner, mais par bienséance, ils se rendent à celui dont ils étaient priés et y dansent jusqu'au matin.

Tous ces amusements n'avançaient pas les affaires de l'évêque de Québec, impatient de se remettre en route. Il craignait que les bureaux une fois fermés par le carnaval ne s'ouvrissent plus pour lui qu'après le commencement du carême. Il fit donc les plus grands efforts pour obtenir l'essentiel, savoir les Brefs apostoliques, qui n'étaient pas moins de sept (dont quatre pour ses nouveaux suffragants) et une partie des solutions des difficultés qu'il avait proposées à la Propagande, laissant un procureur sur les lieux, chargé de lui transmettre les autres, qui, selon toute apparence, ne devaient être délivrées que plusieurs mois après.

9.—Muni de ces pièces, il fit ses adieux à ses amis, alla recevoir la dernière bénédiction du Saint-Père et prendre congé de lui, tandis que M. Turgeon retenait une voiture pour le voyage de Florence.

CHAPITRE HUITIÈME

Départ de Rome. — Viterbe. — Ste Rose. — Lucien Bonaparte. — Sienne. — Florence. — La bénédiction des Cendres. — Bonaparte et ses nominations épiscopales. — Les épitaphes inconvenantes dans les églises. — La chapelle des Médicis. — Le musée. — Les Apennins et la neige. — Parme. — L'ex-impératrice Marie Louise. — L'empereur d'Autriche et les religieux. — Plaisance. — Alexandrie. — Les avalanches. — Turin. — La famille royale à la messe. — Périlleuse traversée du Mont Cenis.—Chambéry. — Chaille. — Lyon.

10 février.—Le départ eut lieu le lendemain, au soleil levant. Ce jour complétait exactement le troisième mois de notre résidence à Rome. C'était le jeudi-gras. La terre était couverte d'une petite gelée blanche ; il faisait froid, mais très beau. Un jeune prêtre irlandais (M. Ennis) avec lequel nous avions fait connaissance en nous rendant à Rome, et qui nous y avait beaucoup recherchés, voulut nous reconduire jusqu'au *Ponte Mole*, et monta pour cet effet en voiture avec nous. La porte Flaminienne ou *del Popolo* par où nous étions entrés à Rome, au mois de novembre, fut celle par où nous en sortîmes. La voiture était bonne, les chevaux et le voiturin aussi, ce qui nous promettait d'être à Florence au bout de cinq à six jours, moyennant la somme de 15 louis.

A peine sortis de la ville, nous nous retrouvâmes dans le désert. Rendus pour dîner dans l'auberge d'un méchant village, nous y attendîmes près de deux heures une dame française, la marquise de Bellemare, laquelle devant retourner dans son pays après deux ans de séjour à Rome, avec sa nièce et son neveu, avait désiré

voyager en même temps que nous. Comme sa voiture était différente de la nôtre, nous passions les journées sans nous voir, excepté aux auberges où nous nous tirions d'affaire pour dîner, mais où une si grande compagnie rendait les places difficiles à trouver pour le soir. Il aurait été de l'intérêt de la marquise comme du nôtre, de voyager séparément. Nous ne pûmes cependant effectuer cette séparation désirable avant d'arriver à Florence.

De Monterosi (c'est le nom du village où nous dinâmes), nous ne pûmes faire autre chose dans la soirée que de nous rendre à Ronciglione, petite ville, si l'on peut lui donner ce nom, tout à fait insignifiante.

11.—Nous en partîmes de bon matin, dans l'espérance de faire une meilleure journée que la précédente. C'est un avantage dans cette saison, d'avoir les jours croissants. Cette réflexion anime les voyageurs, au lieu que le décroissement des jours d'automne n'est propre qu'à décourager. Toute la matinée se passa à traverser une montagne couverte de troncs d'arbres abattus, qui pourrissent sur la terre et dont on s'est contenté de couper les branches, preuve que l'on s'entend fort peu, en ce pays, à se procurer du bois de chauffage.

De l'autre côté de cette montagne, se trouve la ville de Viterbe, capitale du Patrimoine de S. Pierre. Nous y arrivons entre onze heures et midi. L'ancien évêque de Senez, retiré dans cette ville, avait fait connaissance à Rome avec l'évêque de Québec, dans le cours de l'automne, et l'attendait, ce jour-là, à dîner. Ce fut à son logis que nous descendîmes et avec lui que nous parcourûmes une partie de la ville, dans les rues de laquelle on s'estime heureux de marcher sur un pavé de grandes pierres carrées, plates et bien ajustées les unes auprès des autres, après avoir foulé, pendant trois mois, les raboteux pavés de Rome.

Cette ville compte 15,000 habitants, trois collégiales, cinq paroisses, un collège de Jésuites qui ont en ce moment 60 pensionnaires, plusieurs monastères d'hommes, tous sans novices, excepté ceux des Dominicains et des Augustins. L'évêque du

lieu est le cardinal Severoli, engagé, en ce moment, dans le cours de ses visites. Nous visitâmes sa cathédrale, remarquable par la sépulture de quatre Souverains Pontifes, et encore plus par la conservation d'une pierre brute incrustée dans le mur d'une des chapelles, avec cette inscription : "super hanc lapidem decollati fuere gloriosi martyres Valentinus Presbyter et Hilarius Diaconus". Les chanoines de cette église ont le privilège d'officier *in pontificalibus*, comme font les cardinaux à Rome. Les Papes ont souvent séjourné à Viterbe, surtout lorsqu'il est arrivé que leurs sujets de la capitale se sont mis en insurrection contre eux.

En parcourant le palais épiscopal, qui est assez vaste et assez malpropre, l'évêque de Québec parvint à un petit balcon fort élevé, qui donne sur la campagne. Il commençait à y faire ses observations, lorsqu'entendant raconter qu'en ce même lieu un autre balcon s'était rompu sous les pieds du Pape Jean XXI, qui avait été tué sur le coup en 1277, il se retira promptement, de crainte de donner lieu d'en raconter autant de lui par la suite.

On montre, dans ce palais, une salle où se sont tenus deux conclaves, l'un desquels tenu en 1378 donna ouverture au grand schisme d'Occident. La patronne de la ville est Ste Rose surnommée de Viterbe, dont le corps encore entier, quoiqu'elle soit morte depuis 566 ans, se conserve dans le couvent des Clarisses, non assis comme celui de Ste Catherine de Bologne, mais couché dans une niche entre le sanctuaire et le chœur des religieuses, du nombre desquelles elle était autrefois. Elle est dans l'habit de son ordre. Nous entrâmes pour lui baiser les mains, l'évêque de Senez nous ayant dit qu'il était autorisé à nous en donner la permission.

Le peuple de Viterbe a beaucoup de vénération pour sa protectrice, dont la fête se célèbre tous les ans, le 4 septembre, avec beaucoup de solennité. Ce jour-là, une statue de la sainte est placée au haut d'une charpente mobile de 40 pieds de hauteur, faite en forme de pyramide carrée, tronquée, et environnée de planches jusqu'aux pieds de la statue. En cet état elle est portée

processionellement par la ville. Les porteurs marchent sous la charpente même, et l'on ne voit de dehors ni eux, ni les leviers dont ils se servent. Quarante hommes choisis sont chargés de ce fardeau.

Lucien Bonaparte a trouvé à Viterbe ce que l'on appelle *otium cum dignitate* et y a fixé sa demeure. La vie qu'il y mène est étrangère à toute politique, et son importance d'autrefois lui attire de la considération. Viterbe est redevable de son existence comme ville à Didier, roi des Lombards, qui la composa de trois villages. A huit milles de Viterbe, se trouve sur une hauteur Montefiascone, l'ancienne capitale des Falisques, aujourd'hui ville épiscopale. Le cardinal Maury en était évêque, et aurait mieux fait de s'en tenir là que de soupirer après l'archevêché de Paris, qu'il n'a jamais pu obtenir, et où s'est éclipsé tout le mérite qu'il s'était acquis pendant la Révolution Française.

Nous laissâmes cette ville à gauche, sans y entrer, quoique le chemin passât à la porte, et après une route peu intéressante le long d'un lac dont les bords seraient susceptibles d'une meilleure culture, nous vînmes coucher à une petite ville nommé Bolsena, ainsi que le lac à l'extrémité septentrionale duquel elle est située. Cette place, qui n'est plus qu'un misérable village, joua autrefois un rôle assez important, lorsqu'elle était la principale forteresse des Volsques qui, ainsi que les Falisques, s'opposèrent si longtemps à l'esprit ambitieux de la République Romaine.

12.—Ayant couché, le vendredi soir, à Bolsena, nous en partîmes, le lendemain, d'assez bon matin, traversâmes le bourg de St-Laurent et vînmes dîner à Aquapendente. Cette ville, située sur le bord d'un rocher escarpé, s'annonça un peu mieux que les précédentes ; elle est environnée de beaucoup de vignes qui paraissent soignées et de campagnes assez riantes. Il est remarquable que dans ce climat, on travaille aux champs l'hiver comme l'été, que l'herbe est verte toute l'année, et qu'il n'est pas rare qu'un cultivateur mette son habit bas, dans le cours de la journée, pour n'être pas excédé de chaleur.

Il fait si beau aujourd'hui, qu'après le dîner, la compagnie

prend de l'avance sur les voitures, pour avoir le plaisir de faire un ou deux milles à pied, pendant qu'on les prépare. La marquise de Bellemare fait preuve de courage et marche plus loin qu'aucun de nous.

A cinq milles d'Aquapendente, est un petit village nommé Ponte Centeno. C'est là que se trouve la dernière douane du Pape et que commencent les Etats du Grand Duc. Après avoir passé deux fois à gué la rivière Paglia et fait environ 10 milles de chemin, toujours en montant, nous nous trouvons, le soir, auprès d'une ville fortifiée, nommée Radicofani, que nous avions aperçue de très loin, mais qui paraissait trop élevée pour laisser croire que l'on pût y parvenir en voiture. Nous n'entrâmes point dans la ville, quoique nous en fussions assez près pour en entendre sonner les cloches et les horloges ; mais nous arrêtâmes à quelques arpents de là dans une auberge vaste et commode, où se trouvait aussi la douane. M. Turgeon y fit la déclaration de notre bagage, qui fut plombé et scellé, de manière à n'avoir plus affaire aux douaniers jusqu'à Florence.

Sur une hauteur, à petite distance de Radicofani, est la forteresse de Chinsi ; c'est l'ancienne Elisium, capitale du roi Persenna que les Tarquins engagèrent à aller attaquer Rome, pour y faciliter leur établissement. On sait quelle fut l'issue de cette entreprise mal concertée.

13.—Le beau temps du 12 fut remplacé, la nuit suivante, par une forte pluie qui dura presque tout le dimanche. Il fallait néanmoins dire ou entendre la messe quelque part. Entrer dans la ville pour remplir ce devoir, eût été retarder de beaucoup la marche ; les voiturins n'entendent pas raison sur cet article. Le nôtre promit d'être rendu à San-Quirico assez tôt pour la messe. M. Turgeon voulut pourtant rester à jeun pour la dire, si nous arrivions trop tard pour l'entendre. Nous commençâmes donc, au petit jour, à descendre par un chemin tortueux la montagne de Radicofani. Cette descente fut longue, le chemin étant gâté par la pluie de la nuit et par celle qu'il fallut essuyer sans miséricorde, jusqu'à ce que nous fussions ren[illegible] San-Quirico et longtemps

après. Nous y arrivâmes à dix heures, et prîmes auberge près d'une église collégiale où la grand'messe commençait dans le moment même. Engourdi de la voiture et tout frissonnant par ce temps humide, M. Turgeon était peu préparé à dire la messe ; il se hâta donc d'aller avec son évêque entendre la grande. Nous y assistâmes dans la nef, confondus avec le pauvre peuple (c'est là que l'on prie mieux), et au milieu de bonnes femmes portant des chapeaux ronds qu'elles ôtaient, comme font les hommes, en entrant dans l'église. La grand'messe chantée rondement fut suivie d'une basse encore plus ronde. Les prêtres italiens ne s'endorment pas à l'autel.

La pluie dura jusqu'à Buon-Convento, village où nous vînmes coucher. C'est surtout dans les mauvais temps que l'on sent le prix des carrosses. A la longue on peut y être pénétré du froid et de l'humidité de l'air, mais du moins on y est en sûreté contre la pluie. Le cocher même a, jusqu'à un certain point, le même avantage dans les carrosses de France et d'Italie, parce qu'au-devant de la voiture, il occupe ce que l'on appelle le cabriolet, c'est-à-dire un siège revêtu d'un soufflet de cuir, comme ceux de nos calèches couvertes, avec un tablier de cuir sur ses genoux. John, qui avait toujours sa place avec le cocher, partageait cet adoucissement inconnu dans les voitures d'Angleterre.

11.—Ayant couché à Buon-Convento, le dimanche gras, nous arrivâmes à Sienne, le lundi, vers onze heures du matin. La pluie continuait ; il fallut néanmoins voir quelque chose de cette ville qui tient un rang distingué entre celles d'Italie. Elle fut autrefois une république et conserve, dans les titres que l'on donne à ses magistrats, quelques vestiges de son indépendance, quoique entièrement soumise au gouvernement de Toscane, depuis Côme de Médicis auquel Charles Quint en fit présent. Elle a donné naissance à six Papes et a, en ce moment, pour archevêque le cardinal Zondadari, que l'évêque de Québec ne put saluer, parce qu'il était hors de chez lui. La grande place de la ville est une des plus grandes qui soient en Europe et garnie de beaux édifices. Les rues sont pavées de grandes pierres comme celles de Viterbe

et ont de plus des trottoirs de briques. Y ayant une grande irrégularité dans le terrain où est située l'église métropolitaine, il en résulte qu'au-dessous du rond-point ou de la tribune (ces deux noms sont synonymes chez les architectes), il se trouve un appartement de plus de vingt pieds de haut, dont on fait un superbe baptistère, qui n'a point de communication avec l'église, dont il faut aller chercher l'entrée par une autre rue. Elle a 330 pieds de long ; ses murs au dedans et au dehors sont entièrement revêtus de marbre noir et blanc. Le portail donne sur une place assez spacieuse pour se bien développer. Il est richement orné de statues, colonnes, guirlandes, etc. On y arrive par un large perron dont les marches sont aussi de marbre. Le dedans de l'église est digne d'une attention particulière par les deux superbes chapelles qu'il renferme. La plus riche est celle de Chigi, ornée de huit colonnes de marbre vert, de beaux tableaux, de deux statues renommées, savoir : celles de S. Jérôme et de Ste Madeleine. L'autre est celle de S. Jean-Baptiste, dans laquelle on conserve un bras de ce saint, envoyé à Pie II, par Thomas Paléologue, roi du Péloponèse. Sur le pavé de la nef, qui est tout en marbre, sont représentées en mosaïque les dix sybilles auxquelles ont attribue des prophéties sur la venue du Messie, avec le nom de chacune auprès d'elle. Il serait difficile de rendre compte des mosaïques qui sont sur le pavé du chœur. Elles sont si belles, que le chapitre, pour les ménager, les a fait couvrir d'un plancher. C'est en effet le moyen de les conserver longtemps. Ce que l'on ne saurait trop admirer, est la sculpture du chœur exécutée en bois dur, mais surtout un banc à dossier où le célébrant s'assied à la grand'messe avec le diacre et le sous-diacre. On ne conçoit pas qu'il soit possible de manier la gouge avec plus de goût et de délicatesse. Au-dessous de la chaire, sont écrits ces mots : " C'est d'ici que S. Bernardin faisait tonner la loi de Dieu avec des expressions de feu ". Près de là, est un monument fait exprès pour représenter, sous la figure de différents animaux, la ville de Sienne et ses alliées, lorsqu'elle était république. Rome y a pour emblème un éléphant portant une tour sur son dos, Florence un lion, Orviette une oie,

Pise un lièvre, Sienne un loup, Volaterra un vautour. Cette église est de forme gothique. La voûte est peinte en azur avec des étoiles dorées, mais cet azur a pun eu noirci avec le temps. Il reste encore à savoir s'il était de bon goût de carreauter tous les murs, de marbre blanc et noir, qui leur donne un air de damier.

On allait commencer une messe basse lorsque nous entrâmes dans cette église. Après l'avoir entendue, nous passâmes à la sacristie. Elle est vaste, propre et d'un goût noble. Un chanoine obligeant nous fait passer de là dans la salle capitulaire, où l'on conserve les portraits de tous les évêques de Sienne et des Papes natifs de cette ville.

Plus loin est la bibliothèque qui communique à l'église par une porte à claire-voie. Tous les livres en ont été emportés à Florence ; il n'en reste que 36, mais fort curieux. Ce sont des volumes en très grand folio, autrefois écrits sur parchemin par des religieux du Mont Cassin, avant que l'imprimerie fût inventée. Chaque volume ferme à clef et a sa serrure particulière. Ils contiennent la note et la lettre de l'antiphonaire et du graduel, écrites très nettement, partie en noir, partie en rouge, historiées d'animaux, de fleurs et autres ornements, selon l'usage de leur siècle. Ces sortes de manuscrits ne sont pas rares en Italie. On en avait fait voir d'assez semblables, à l'évêque de Québec, lorsqu'il visita l'église de St-Pierre-aux-Liens à Rome. Autour de la bibliothèque, dix tableaux peints en fresque bien conservés, faits sur les dessins de Raphaël, représentant les principaux traits de son fondateur, le Pape Pie II, de la famille Piccolomini, connu sous le nom d'Enéas Sylvius et secrétaire du concile de Bâle avant d'être élevé au cardinalat. Jusque-là tout allait bien. Mais quelle idée que d'avoir élevé sur un piédestal, au milieu de cette bibliothèque, trois statues en marbre blanc, représentant les trois grâces dans un état de nudité qui serait choquant même chez des particuliers ! Ne peut-on être statuaire qu'au dépens de la pudeur !

L'évêque de Québec ayant témoigné le désir de voir le crucifix devant lequel Ste Catherine était en prières, lorsqu'elle reçut les

stigmates, un serviteur officieux s'offrit de l'y conduire. Il fallait, pour s'y rendre, parcourir à la pluie plusieurs rues assez malpropres et dans un terrain fort inégal. N'importe, la curiosité, ou, si l'on veut, la dévotion fait surmonter ces petits obstacles. Il nous conduit dans un endroit de la ville fort retiré et au fond d'un cul-de-sac, où l'on nous ouvre une petite chapelle construite sur le lieu même où avait demeuré cette sainte fille, qui n'était pas religieuse mais seulement du tiers-ordre de S. Dominique. "Fort bien, et le crucifix, où est-il ?" — "Dans l'appartement voisin." — "Allons donc le voir." — "Non, monsieur, il est renfermé, on ne le voit pas." — "Et que ne disiez-vous cela plus tôt ? nons nous serions épargné le voyage."

Quoique nous fussions inconnus dans cette ville et que le mauvais temps, qui retenait ses habitants dans leurs maisons, nous exposât à faire peu de rencontres par les rues, nous n'en fûmes pas plus reconnaissants de la complaisance qu'eut la marquise de Bellemare de nous accompagner avec son neveu et sa nièce. Il fut même résolu dans notre conseil privé de la laisser en arrière, aussitôt que nous le pourrions faire honnêtement ; l'occasion ne tarda pas à se présenter.

Nous laissâmes Sienne après dîner pour aller coucher à Paggibonzi, village sur la route de Florence. A quelques milles sur la droite, sont deux monastères, à quatre lieues l'un de l'autre, qui valaient bien la peine d'être visités, savoir : celui de Vallombreuse, fondé par S. Jean Gualbert, en 1060, et celui de S. Romuald de 1009, connu sous le nom de Camaldoli ou des Camaldules. Mais ces petites satisfactions sont interdites à des voyageurs sur leur retour, empressés de regagner leurs foyers, surtout lorsqu'ils sont dans la dépendance d'un voiturin prêt à les rançonner, s'ils s'arrêtent ailleurs qu'aux endroits convenus, ou s'ils y séjournent quelques heures de plus. Ce serait bien autre chose, si on lui proposait de détourner sa route de quelques milles.

15. Aujourd'hui les chemins se ressentent encore de la pluie des deux jours précédents ; du reste le temps est beau et frais. Nous dînons à San-Cassiano ; il ne restait plus que cinq lieues de

cette petite ville à Florence. L'évêque de Québec prend de l'avance sur les voitures pour faire une partie de ce chemin à pied, et en aurait fait davantage, si après 4 à 5 milles, il n'eût trouvé que le chemin se partageait en deux, ce qui l'obligea de s'arrêter, ne sachant par laquelle des deux routes passeraient les voitures.

Florence est renommée entre les belles villes d'Europe, et il faut avouer qu'elle ne dément pas sa réputation. Elle est située dans une vallée traversée par l'Arno, qui va se décharger à Pise, et environnée de collines et de maisons de campagne autour desquelles les pins, les cyprès, les oliviers semblent rivaliser l'avantage de les embellir. Nous y arrivons un peu avant soleil couché, assez tôt pour admirer la hardiesse des ponts construits sur la rivière, dont on conçoit à peine comment les arches peuvent se soutenir, tant elles sont longues et plates. C'était le mardi-gras ; le carnaval expirait. Nous passons la rivière sur le pont de la Carraia. Les quais des deux côtés étaient garnis d'une foule de masques qui faisaient leurs dernières singeries, et d'une foule encore plus grande de gens oisifs qui s'en amusaient. On nous conduit à l'hôtel de Balzani, propriétaire des voitures qui nous avaient amenés de Rome. La marquise de Bellemare, arrêtée à l'entrée de la ville pour quelque affaire à la douane, n'arrive à l'hôtellerie qu'une demie-heure après nous, et apprenant que nous n'y avions pas retenu d'appartements pour elle, et que nous avions demandé à manger seuls, elle comprit ce que nous voulions lui faire entendre, et trouva dans un rhume contracté par sa femme de chambre, un prétexte de nous laisser partir de Florence sans elle. C'est ce que nous désirions.

16.—Les deux degrés de latitude nord que cette ville a de plus que celle de Rome, se font sentir fortement dans la température. Les deux jours que nous y passons, le froid nous glace, et quoiqu'il fasse beau, un vent violent rend à peine les rues tenables. Par le conseil de l'abbé Roland, ecclésiastique français aux soins duquel nous étions recommandés par un de ses amis de Rome, nous allons célébrer la messe dans l'église des Carmes, comme la

plus à proximité de notre demeure. Là se trouve un aimable religieux savoyard, le P. Moyse qui accueille l'évêque de Québec avec beaucoup d'attention. Ces Carmes sont mendiants et n'ont ni propriétés ni rentes. Cependant ils sont bien pourvues ; les aumônes leur abondent, tandis que les communautés rentées dépérissent de misère. Leurs biens envahis par les Français ne se restituent point, au lieu que ceux des mendiants n'ont fait envie à personne, et qu'avec leur quête ils se trouvent aussi riches qu'avant les troubles.

Pendant que nous étions dans l'église des Carmes, le supérieur du couvent fit la bénédiction des cendres, les imposa à ses religieux et s'en fut, sans les donner au peuple, qui était néanmoins présent en assez grand nombre. Ce n'était pas là que l'évêque de Québec voulait les prendre, mais au dôme (c'est ainsi que l'on nomme les métropoles et cathédrales en Italie), et il eut soin de se rendre, pour cet effet, à l'archevêché, un moment avant la cérémonie.

Ce siège est tenu depuis 1815 par M[gr] Pierre-François Morali, natif de Pise. Ce prélat ne sachant pas un mot de français, et ne saisissant pas bien l'accent de l'évêque de Québec qui lui parlait latin, leur conversation ne fut ni longue ni intéressante. Il le conduisit dans son carrosse à l'église et le ramena de là à son palais, qui en est éloigné de trois arpents, et ils ne se revirent pas depuis.

La bénédiction des cendres ne se faisait pas dans le grand chœur, comme il était naturel de s'y attendre, mais dans une chapelle communiquant à l'église par une porte vitrée, où le chapitre fait ses offices d'hiver, comme dans un lieu moins froid, parce que l'air y a moins de circulation. Cette chapelle, ou si l'on veut ce chœur, était pleine de chanoines, de prébendiers, de chantres, de jeunes séminaristes les uns sur les autres. L'évêque de Québec, quoique conduit par un cérémoniaire, eut de la peine à franchir cette foule, pour parvenir à l'archevêque qui l'attendait pour lui imposer les cendres, après qu'elles furent bénites. Il les donna au chapitre, mais non aux clercs qui, étant séminaristes, les avait reçues, le matin, au séminaire.

La cérémonie se fait sérieusement et religieusement, mais toujours avec cet air de précipitation qui dépare les cérémonies des Italiens. Les chapiers, au nombre de six, sont munis chacun d'une canne de cuivre assez grosse, mais dont la pomme ne leur monte pas plus haut que le menton, lorsque l'autre extrémité porte à terre. Ils prennent et déposent cette canne autant de fois qu'ils commencent et finissent une pièce de chant.

M. Turgeon, ayant affaire chez un banquier, se retira aussitôt après avoir reçu les cendres. L'évêque de Québec que rien n'appelait ailleurs resta non seulement à toutes les messes, mais encore au sermon qui suivit. Il était prêché par un capucin qui a de la réputation parmi les orateurs du pays. Pour l'entendre, il fallut venir dans la nef du dôme, car c'est là qu'il se faisait. L'auditoire est dans un espace enfermé au-devant de la chaire. Des bancs à dossier, élevés tout autour, sont occupés par le clergé. Le peuple est au milieu sur des bancs courants, plus bas et sans dossier. Cet auditoire peut avoir 100 pieds de long sur toute la largeur de la nef entre les deux rangées de colonnes. Cet espace était rempli, et néanmoins il y faisait assez froid pour que l'évêque de Québec s'applaudit d'y avoir assisté en mantelette italienne plutôt qu'en mozette [1].

Le dernier archevêque de Florence avant celui-ci s'est rendu célèbre par une bonne traduction de toute la Bible en italien, qui a reçu l'approbation du Saint-Siège. Il s'appelait Martini. Sa

---

1—Ce que Mgr Plessis appelle la mantelette italienne est le manteau violet que les évêques portent par-dessus le rochet, quand ils sont en dehors de leur diocèse. C'était donc le vêtement qu'il devait avoir pour la cérémonie des cendres à Florence, et il n'avait pas le droit de revêtir la mozette ailleurs que dans le diocèse de Québec. Mais on comprend que ces questions de costume ecclésiastique, tout en ayant certes leur importance, ne sont pas comprises partout de la même manière et qu'en pratique il y a encore une grande divergence. Les premiers évêques de Québec avaient tout naturellement apporté avec eux les coutumes de France ; Mgr Plessis en suivait encore quelques-unes, et quoi de plus naturel ? et qui pourrait le condamner ? J'en ai vu bien d'autres à Rome et ailleurs. Qui ne sait que le velours

mémoire sera longtemps en bénédiction chez les fidèles de la Toscane. C'était un homme apostolique qui ne dédaignait pas de catéchiser lui-même les enfants, et annonçait aux adultes la parole de Dieu tous les dimanches, dans des homélies qui étaient extrêmement goûtées. Il sut se ménager l'estime du grand duc Léopold, tout en s'opposant avec fermeté aux dangereuses innovations que ce prince, à l'imitation de Joseph II, son frère, voulait introduire dans le culte. Un jour, que le grand duc, pour le séduire, lui citait l'exemple d'un prélat beaucoup plus complaisant que lui, l'archevêque se contenta de lui répondre : " il est encore jeune et aura le temps d'en faire pénitence."

Léopold finit par revenir à de meilleurs sentiments. Il eut honte de la correspondance qu'il avait entretenue avec l'évêque de Pistoia, déposé depuis par un jugement du Saint-Siège, et lui ayant un jour demandé toutes les lettres qu'il lui avait écrites, il les brûla en sa présence. Devenu empereur d'Allemagne après la mort de son frère, il ne poursuivit pas son système d'innovation et laissa l'Eglise tranquille.

Mgr Martini étant mort dans les premiers temps de la captivité de Pie VII, Napoléon nomma au siège de Florence Mgr Osmond, évêque de Nancy. Le pape apprenant, à Savone, cette translation, rendit une ordonnance qui la déclarait irrégulière et défendait à l'évêque de Nancy de l'accepter. Napoléon, de son côté, rendit aussi une ordonnance qui déclarait celle du Pape *contraire aux règles*

—à moins d'un indult spécial—ne peut être la matière des vêtements épiscopaux ? J'ai vu cependant des prélats se croyant très forts en rubriques, porter la mozette en velours et or. Aux audiences publiques du Pape, à Saint-Pierre de Rome, auxquelles j'ai assisté huit fois en 1900, j'ai vu, comme on peut bien le penser, un très grand nombre d'évêques et de presque tous les pays du monde, et ce qui m'a beaucoup frappé, c'est l'admirable variété de leurs costumes. Que dire du joli rabat que nous portions autrefois et qui a été remplacé par le collet romain ! Il faisait partie du costume ecclésiastique et il est encore en usage dans presque tous les diocèses de France. Il ne faut donc pas s'étonner de l'étonnement de Mgr Plessis, quand il fit pour la première fois connaissance avec plusieurs coutumes italiennes et romaines.

de la discipline ecclésiastique, et enjoignit d'en saisir les exemplaires. A son instigation, Mgr d'Osmond se rendit à Florence et demanda des lettres de grand vicaire *sede vacante.* Le chapitre les lui refusa. Il se mit néanmoins en possession des revenus et du palais de l'archevêché, séduisit le grand vicaire du chapitre, qui lui délégua ses pouvoirs, et gouverna sous son nom, justement méprisé de tout le monde. Les choses en étaient là lors de la restauration. On conçoit aisément que le prétendu archevêque n'entreprit pas de se maintenir dans son nouveau poste. Que fit-il? —Il écrivit à ses diocésains de Nancy, se plaignant de la violence qu'on lui avait faite pour le séparer d'eux, et leur exprimant sa vive impatience de les rejoindre. Il suivit de près sa lettre pastorale, et ainsi se termina une farce dont il porte encore la folle enchère. C'est de la même manière qu'a fini la translation de l'évêque de Metz à l'archevêché d'Aix, autre entreprise de Napoléon le Grand !

Il est difficile d'entrer dans la cathédrale de Florence, sans se rappeler que ce fut là que le Pape Eugène IV opéra, en 1439, l'union des Grecs à l'église latine, le jour même que le concile de Bâle, après avoir perdu son œcuménicité, le déposait du souverain pontificat. A ce souvenir près, l'intérieur de cette église n'a rien de distingué que sa longueur de 490 pieds et sa hauteur de 380, y comprise la croix qui est sur la coupole. Les statues de bois qui en décorent les murs paraissent mal entretenues. Sur le maître-autel est représenté Notre-Seigneur au tombeau, ayant auprès de lui la Piété sous la figure d'une femme, et au-dessus le Père Eternel avec un livre à la main. Un peu plus loin sont les statues d'Adam et d'Eve couverts de feuillages et à l'ombre de l'arbre de vie. Tout cela est exécuté en marbre. Du reste l'église est si obscure, que l'évêque de Québec, s'y étant rendu ce jour-là même, pour épargner le voyage de son auberge à un chanoine obligeant qui s'était offert de le conduire dans les autres églises de la ville, après l'office de l'après-midi, n'y put trouver assez de jour pour dire vêpres, qu'après avoir changé trois fois de place

dans le chœur. Cependant il faisait soleil et il était à peine trois heures de l'après-midi.

Ce chanoine se nomme Ferdinand Barrera ; il est connu en cour de Rome pour un de ceux qui s'opposèrent le plus courageusement à l'intrusion de l'évêque de Nancy.

Le portail du dôme de Florence n'est pas encore fait, et il est vraisemblable qu'il ne se fera jamais. Du reste, un édifice de cette taille, revêtu de tous les autres côtés, de marble blanc, rouge et noir, admirablement mariés ensemble, a quelque chose d'imposant. Avant d'y arriver, on laisse à main droite un baptistère dont les portes de bronze, couvertes de bas-reliefs très délicats, font justement l'admiration des étrangers. On dit tout bas qu'elles ont été volées à la cathédrale de Pise pour être apportées ici. Sur la même place et à environ cent pieds de la basilique, est la tour carrée de 200 pieds de hauteur, qui en contient les cloches. Elle est aussi revêtue de marbre des trois couleurs du haut en bas et de plus ornée de statues, de colonnes, etc. Au sommet est un mât auquel on attache, dans les fêtes publiques, un grand pavillon rouge qui flotte au-dessus de tous les édifices de la ville. Cette tour est si belle qu'on attribue à l'empereur Charles Quint d'avoir dit en la voyant, qu'on devrait la mettre dans un étui pour ne la montrer qu'aux jours solennels. Elle est l'ouvrage d'un peintre-architecte nommé Jottus, en l'honneur duquel le célèbre Ange Politien (Angelus Politianus) composa les huit vers suivants, à la demande des citoyens. On les trouve écrits sur le mur intérieur du dôme et ils servent d'épitaphe à cet artiste :

Ille ego sum per quem pictura extincta revixit ;
Cuiquam recta manus tam fuit et facilis.
Naturæ deerat nostræ quod defuit arti ;
Plus licuit nulli pingere nec melius.
Miraris turrim egregiam sacro œre sonantem ;
Hæc quoque de modulo creavit ad astra meo.
Denique sum Jottus; quid opus fuit illa referre ?
Hoc nomen longi carminis instar erit.
Obiit ann. 1336. Cives posuere B. M. 1480.

On désirerait sans doute que cette épitaphe destinée à trouver place dans une église, respirât la piété et non la vanité, comme celle-ci. Elle s'y trouve déplacée, comme le monument du Dante, le poète toscan dont on a plus considéré le mérite littéraire que les vertus chrétiennes. Ce n'est pas dans la métropole ni dans le baptistère que repose Balthasar Cossa, mort doyen des cardinaux et légat de Florence, après avoir été Pape, sous le nom de Jean XXIII.

Accompagné de l'abbé Barrera, l'évêque de Québec passa du dôme de Florence à l'église de Ste-Croix. Elle est l'ouvrage de Michel-Ange Buonarotti, dont les cendres y reposent, et est peut-être plus redevable de sa célébrité à la réputation de son architecte qu'au mérite particulier de sa construction. C'est un grand édifice dont les parties prises chacune en particulier ont plus de beauté que l'ensemble. La chaire de marbre blanc avec des bas-reliefs représentant la vie de S. François d'Assise, passe pour un chef-d'œuvre. Le buffet d'orgue a coûté seul 4000 piastres au grand duc Côme. Cette église est singulière par le soin que l'on a pris d'y multiplier les autels. Dans le sanctuaire il n'y en a pas moins de onze sur une même ligne, savoir : l'autel principal et cinq autres de chaque côté.

L'église de Ste-Croix appartient aux Cordeliers, dans le cloître desquels est enterré le célèbre Galilée avec cette épitaphe : " Gal. Galilæus Patriæ Florent, geometriæ, philosophiæ, astronomiæ maximus restitutor nulli ætatis suæ comparandus, hic bene requiescat. Vixit ann. 78 ". Et n'aurait-il pas été encore plus raisonnable de jeter aussi dans ce cloître les monuments d'Aferius d'Asti et du trop fameux Nicolas Machiavel que d'en déparer, comme on a fait, l'église où les fidèles instruits ne peuvent lire sans indignation ces paroles appliquées au dernier des deux : " Tanto nomini nullum par elogium ". L'autre n'a eu de mérite que celui d'être le père de la tragédie italienne.

De cette église nous passâmes à celle de Santa Maria Novella, autre ouvrage de Michel-Ange Buonarotti. Elle appartient aux Dominicains, ainsi que le monastère qui y est contigu et qui est

le troisième de tout l'Ordre. Ses tableaux, son pavé, sa chaire, ses statues sont en grande réputation. Nous ne pûmes qu'entrevoir ces différents objets, parce que la nuit nous y surprit. C'est à cette église que le clergé du dôme porte processionnellement le Saint-Sacrement, le jour de la Fête-Dieu. C'est aussi là qu'est enterré le patriarche Joseph de Constantinople, qui ne retourna pas à son siège, après avoir signé les décrets du concile de Florence, mais y demeura et y mourut trois ans après, c'est-à-dire en 1422. Mais cette église est aussi déshonorée, comme celle de Ste-Croix, par un monument érigé à une célèbre comédienne et par celui de Bocace, recommandable comme poète, mais dont le principal ouvrage en prose a été flétri à Rome, à cause de l'irréligion et de l'immoralité qu'il respire. Ce poète n'est cependant pas enterré ici, mais à Certaldo sur le chemin de Sienne, où il a aussi un monument.

L'évêque de Québec, de retour à son hôtellerie, y reçut la visite d'un religieux de l'ordre des Serviteurs des infirmes, vulgairement appelé Crociferi, à raison de la croix rouge qu'ils portent sur leur habit, du côté du cœur. Il faisait cette démarche de la part de sa communauté et pour inviter l'évêque à l'aller visiter, en conséquence d'une lettre que le P. Toni, leur général, leur avait envoyée de Rome. Pour répondre à cette honnêteté, l'évêque promit d'y aller célébrer la messe le lendemain et il tint parole.

Ces religieux desservent, en qualité de curés, une charmante église qui tient à leur monastère. Elle est édifiante par ses ornements, par sa propreté, par ses beaux tableaux, encore plus par le concours des fidèles qui s'y réunissent tous les matins en grand nombre.

17.—Le vent et le froid sont aussi forts aujourd'hui qu'hier. L'évêque de Québec se remet cependant en route pour achever de voir les curiosités de Florence, ayant, cette fois, l'abbé Roland pour guide. Nous nous portâmes d'abord vers l'église collégiale de San-Lorenzo où est la sépulture de l'historien Paul Jove, évêque de Nocera. On chantait alors la messe capitulaire. Nous en entendîmes une partie et passâmes de là à la chapelle commencée

depuis 1560 pour la sépulture des grands ducs, et non encore finie. C'est un édifice à huit faces, l'une desquelles est adossée au rond-point de la collégiale. C'est par là que la chapelle doit déboucher dans l'église. La face opposée est destinée à recevoir l'autel, les six autres pour des monuments. Les murs sont très hauts et tout revêtus de marbre en dehors ; mais on n'a pas jugé que le marbre fût assez beau pour la décoration intérieure. Il a donc fallu faire des amas de jaspe de Sicile et de Corse, de pierre de touche, d'albâtre, de lapis-lazuli, et d'une multitude d'autres pierres précieuses. C'est en pierres les plus fines que sont représentées, autour de la chapelle, les principales villes qui composent le grand-duché. Six tombes de porphyre mêlé de granit oriental et de marbre très fin, sont placées dans les six pans, à environ dix pieds au-dessus du pavé. Deux de ces monuments sont presque finis. Chacun est décoré d'un écusson de différentes pierres précieuses et d'une couronne ducale. Le moins riche de ces écussons est estimé 60,000 piastres, la couronne ducale encore plus. Au-dessus on a commencé des niches de marbre noir pour recevoir des statues. Les piédestaux des pilastres commencés tout autour sont aussi composés de marbre noir, de granit oriental et d'albâtre. En un mot, c'est ici, sans contredit, la plus riche chapelle du monde et qui sera la plus belle, si jamais elle finit, ce qui n'est guère probable, puisque le revenu annuel destiné à sa continuation ne suffit pas à l'acquisition d'une seule pierre par année, si l'on veut qu'elle soit assortie aux autres. Que de richesses prodiguées pour recueillir un peu de cendres !

En attendant la grande porte de cette chapelle, on y entre par la sacristie où l'on est justement offensé d'y rencontrer quatre statues d'une immodestie choquante, représentant le matin et le soir, le jour et la nuit. Elles sont de Michel-Ange, peu délicat sur cet article, soit dans ses statues, soit dans ses tableaux.

Le grand duc a deux palais, savoir : celui de Pitti où il demeure, sur la rive gauche de l'Arno, et le vieux palais, vecchio palazzo, qui n'en est séparé que par un des quatre ponts de pierre qui couvrent ce fleuve. C'est dans ce dernier que se trouve la plus

riche collection du monde. On y parvient en traversant une grande place ornée d'une superbe fontaine, où il n'y a pas d'eau, (chose assez commune à Florence) et de plusieurs statues, entre lesquelles se fait remarquer au-devant du palais, celle de bronze, ouvrage de Jean de Bologne, qui représente à cheval Côme I de Médicis, le prince le plus recommandable qui ait jamais été à la tête du grand duché. Arrivé au palais, vous montez un grand escalier très doux qui vous conduit au second étage, et c'est là que vous rencontrez une galerie de 600 pieds de long, éclairée par des châssis qui donnent sur la rue, et de l'autre côté de cette rue, une galerie de même longueur, bordées l'une et l'autre de bustes et de statues de tous les personnages marquants chez les Grecs et les Romains, qu'il a été possible de se procurer, et entre autres tous les empereurs depuis Auguste jusqu'à Gallien. Ces deux galeries, faisant ensemble une longueur de 1200 pieds, sont unies par un corridor large et bien éclairé, qui a aussi ses raretés et qui traverse la rue au même étage. Ce n'est pas tout : chaque galerie, du côté opposé aux fenêtres, a une suite de chambres profondes qui disputent, les unes avec les autres, de propreté, d'élégance, de perfection dans leur architecture, et de richesse dans ce qu'elles contiennent. L'une vous fait voir des lampes, des vases, de petites statues de cuivre de la plus haute antiquité ; l'autre d'excellentes copies en bronze des anciens groupes de marbre les plus estimés ; plus loin un cabinet de médailles aussi complet qu'il soit possible de l'avoir ; ailleurs une abondance de petites statues, temples, portiques, vases de toute dimension, exécutés en porphyre, en or, en perles, en argent, en albâtre, etc., de manière que la moitié des richesses de toute l'Italie serait peut-être au-dessous de la valeur de ce seul cabinet. Une chambre est consacrée tout entière à des statues de marbre blanc qui représentent Niobé au désespoir au milieu de ses quatorze enfants, mourant tous de morts violentes, mais diverses. Toutes ces statues sont de taille naturelle. Une autre réunit un certain nombre de tableaux de piété, plus communs dans la galerie de Florence que dans aucune autre. On y remarque entre autres un tableau du

martyre de S. Laurent, de la première beauté. Deux chambres sont occupées par les portraits de tous les grands peintres qui se sont tirés eux-mêmes. Dans quatre autres on a partagé des ouvrages choisis des plus célèbres écoles de peintures : attention qui met les personnes de l'art en état de comparer ensemble les écoles d'Italie, de Lombardie, de Toscane et de Flandre. La fameuse Vénus de Médicis a aussi son appartement, où elle est environnée d'autres figures de femmes, qui sont là comme ses nymphes et qu'on semble y avoir réunies pour faire mieux ressortir sa beauté; car il est avoué de tous les connaisseurs que cette statue est incontestablement la plus belle du monde. Napoléon ne l'ignorait pas, puisqu'il lui fit faire le voyage de Paris, et lui donna place, dans le musée du Louvre, avec l'Apollon du Belvédère et autres qu'il avait fait venir de Rome, et que l'époque de la restauration a renvoyées à leurs places, comme celle-ci.

Le directeur de la galerie reçut l'évêque de Québec d'une manière si obligeante et lui en fit voir les objets dans un si grand détail, qu'il ne lui resta plus de temps pour visiter, comme il se l'était proposé, l'église de St-Marc, bâtie par le grand duc Côme, où repose le corps de S. Antonin, qui a tant édifié l'Eglise et particulièrement le diocèse de Florence, dont il fut archevêque dans le quinzième siècle. A St-Marc est aussi enterré Jean Pic, duc de la Mirandole, qui, à l'âge de 10 ans, avait fait son cours de Droit, à 18 ans savait 22 langues, et à 24 soutint à Rome une thèse de 900 propositions sur la logique, la physique, la théologie, les mathématiques, l'Ecriture et la cabale. Ses preuves étaient appuyées sur les auteurs latins, hébreux, grecs et chaldéens. Il mourut à 33 ans, en 1494. Son épitaphe laisse à douter si elle a été écrite sérieusement ou par badinage. La voici :

" Joannes jacet hic Mirandola : cœtera nôrunt et Fagus et Ganges forsan et Antipodes."

On compte à Florence environ 90,000 habitants. Nombre d'Anglais y viennent passer l'hiver, comme dans les autres villes d'Italie et du midi de la France. Sir Gordon Drummond, ci-devant administrateur du gouvernement en Canada, semblait s'être fixé ici

pour la vie. L'évêque de Québec désirait le voir et ne l'y trouva plus. Il avait quitté cette ville dans l'automne précédent pour aller hiverner à Naples. On annonce ici la nouvelle de la mort du roi Georges III.

Le grand duc actuel de Toscane passe pour une homme de bien. On le dit religieux. Le même éloge ne s'applique pas aux ministres qui l'environnent. Pour peu que l'on considère ce pays, il sera aisé de concevoir que Bonaparte, en le donnant au duc de Parme, après l'avoir érigé en royaume, lui faisait un beau présent. Quelle pitié qu'avec la mort de ce prince, il ait eu la dureté et l'injustice d'en dépouiller sa veuve? En admettant qu'elle fût peu propre au gouvernement, elle pouvait, du moins à l'aide d'un conseil, tenir les choses en état jusqu'à la majorité de son fils, aujourd'hui parvenu à l'âge de vingt ans, et dans lequel les qualités de l'esprit et du cœur s'annoncent de la manière la plus avantageuse. Mais un ambitieux qui ne consulte que sa force et veut jouer aux couronnes, ne fait pas ces considérations. Le détrônement de la reine d'Etrurie est un des actes les plus arbitraires de ce lion devant lequel tous les animaux tremblaient.

Le jeûne du mercredi des cendres excluait de la réfection les œufs et les laitages avec la plus grande sévérité. Celui d'aujourd'hui n'exclut pas même la viande ; mais c'est une indulgence si peu d'accord avec l'usage du diocèse de Québec, que nous ne jugeâmes pas à propos d'en profiter. En use qui veut ; il fallait quelque temps pour nous familiariser avec cet ordre de choses. Dans cette mauvaise saison, il n'était pas fort aisé de trouver un voiturin pour nous remettre en route et traverser les Alpes. M. Turgeon fit des propositions à plusieurs, tous demandaient 40 louis ; et nous allions en passer par là, lorsqu'il s'en présenta un qui venait de Genève et qui n'était pas éloigné de gagner quelque chose en s'en retournant, au risque même d'allonger sa route. C'était un calviniste du nom de Mirabeau, homme décidé et grand parleur, mais bien recommandé par Balzani, maître de l'hôtel où nous étions logés. Il fut convenu que pour la somme de 85 louis il nous conduirait à Lyon, nous logerait en chemin et

paierait de plus un repas par jour à notre décharge. Il s'obligea de plus de s'arrêter à Bologne une demi-journée, le premier dimanche du carême, et le second tout entier à Turin.

18.—Nous partons de Florence le vendredi, à 8 heures du matin. Le voiturier serpente longtemps par la ville avant d'en sortir, et nous donne occasion d'en contempler de nouveau les belles rues, dont le seul défaut est que les toits des maisons y débordent beaucoup trop des deux côtés, et que pour peu qu'il pleuve, les gens de pied ne savent où se mettre pour s'en préserver ; car l'usage des dales ou gouttières est inconnu ici.

Jusqu'à présent, nous n'avions eu que la pluie dans les Apennins ; nous y rentrons aujourd'hui et à peine y avons-nous fait une demi-lieue, que la terre se trouve couverte de neige. Il y en a peu, il est vrai, mais elle est répandue partout et ne laisse lieu à aucune observation. Nous dînons dans une auberge isolée où un Anglais, passé quelques jours avant nous, avait écrit en sa langue sur la cheminée de la chambre des hôtes, des plaintes de la mauvaise chère qu'il y avait faite. Nous aurions pu en écrire autant là et ailleurs, car y ayant peu de voyageurs qui soient fidèles observateurs de l'abstinence du carême, les hôteliers sont fort mal approvisionnés en maigre.

Nous couchâmes dans l'hôtellerie d'un méchant village nommé assez raisonnablement *Petra mala*. La neige continua de tomber toute la nuit ; il y en avait bien cinq pouces le lendemain matin, et il en tomba encore toute la matinée. Il n'en aurait pas fallu autant en Canada pour prendre la carriole. Mais parlez de carriole en Italie, vous ne serez pas plus entendu que si vous parliez hébreu. Cependant une voiture à roues ne va guère avec la neige, surtout lorsqu'il faut monter et descendre des côtes, comme il est inévitable dans les montagnes. On ne pourrait même s'en tirer, si la neige tombait inégalement et se formait en bancs, comme dans les parties froides de l'Amérique du Nord. Mais on ne connaît pas, dans ces climats doux, les gros vents qui rendent un hiver si dur.

19.—L'endroit où nous dînâmes, ce jour-là, se nommait Paggiari.

Vers trois heures après-midi, nous sortîmes de l'Apennin et fûmes délivrés de ces neiges pour tomber dans la plaine, à la pluie et par des chemins fort gâtés. Il était presque nuit, lorsque nous arrivâmes à Bologne. Logé à l'auberge très éloignée de la cathédrale, qu'il plut au voiturin Mirabeau de choisir, l'évêque de Québec envoya son secrétaire demander, à une petite chapelle du voisinage, s'il y pouvait dire la messe le lendemain; la réponse du chapelain ne fut pas favorable. Il se ravisa néanmoins, et assisté d'un prêtre plus ancien que lui, il vint le voir à l'auberge, pour s'assurer s'il était vrai qu'il s'y trouvât un évêque voyageant en ce temps de l'année où les évêques d'Italie observent une si sévère résidence. Quelques minutes de conversation suffirent pour le rassurer, et il finit par presser l'évêque de célébrer chez lui, celui-ci loin d'insister, affectant de ne pas violenter sa conscience.

20.—Après la messe dite enfin dans cette chapelle, l'évêque de Québec n'eut que le temps d'aller revoir les cardinaux Oppizoni et Spina, desquels il avait reçu des honnêtetés à son premier passage. Le dernier voulut le retenir à dîner; mais Mirabeau ne fut pas de cet avis, qui aurait renvoyé le départ au lendemain. Il fit, au contraire, accélérer le dîner de l'hôtellerie. A une heure après midi, nous étions déjà en route. Il est essentiel de ne pas trop contrarier un voiturin. Il se trouve parmi eux de très mauvais sujets, capables de donner beaucoup de déboires aux voyageurs qui auraient une fois perdu leur confiance. Le nouvel évêque d'Orléans se rappellera toujours le danger qu'il courut après avoir résisté à celui qui le conduisait de Lorette à Rome, pendant la Révolution Française. Le nôtre était excusable dans son impatience de partir, parce qu'il voulait coucher à Modène, où nous arrivâmes, en effet, à nuit close, après avoir fait nos derniers adieux aux Etats du Pape, dont la frontière à Castelfranco, sur les bords de la rivière Panaro, est signalée par quatre édifices en forme de tours carrées. La première contient une chapelle, la seconde un corps de garde, la troisième une douane, la quatrième un bureau de péage pour tout ce qui passe sur le pont dont la

rivière est couverte et ornée. Cet ensemble fait un assez beau point de vue.

21.—Nous laissons Modène le lundi de grand matin. C'est la seconde fois que nous passons par cette ville sans l'avoir vue. Mais la pluie continuait, les chemins étaient gâtés, le voiturin pressait, et il n'y avait pas à raisonner. Arrivés, vers midi, à Reggio, dans la même auberge malpropre où nous avions logé au premier passage, nous n'y demeurâmes que le temps nécessaire pour faire manger les chevaux, et après avoir pris la collation, nous remîmes le dîner au soir et le prîmes à Parmes, profitant pour la première fois du privilège local qui autorise la viande, les lundis du carême.

L'évêque de Québec ne se voyant pas le loisir d'aller présenter ses hommages au cardinal Caselli, comme il l'avait fait à son premier passage, se contenta de lui écrire pour lui donner avis de son arrivée et lui faire des excuses. Le cardinal lui envoya obligeamment son secrétaire pour le prier de se rendre à l'évêché ; mais il était trop tard pour changer de gîte, sans compter que le départ du lendemain en aurait été retardé.

Une chose qui aurait piqué d'avantage la curiosité des deux voyageurs, eût été de voir la duchesse Marie-Louise, ci-devant impératrice de France. Rien n'aurait été plus aisé, le cardinal-évêque étant très bien avec elle et ayant occasion de la voir presque tous les jours. L'évêque de Québec s'était fait introduire à une autre princesse détrônée, la reine d'Etrurie, qui se trouvait à Rome au mois de janvier. La connaissance de la duchesse de Parme aurait fait le pendant de l'autre. Mais sa mauvaise étoile voulait qu'il ne pût voir personne de la famille de Bonaparte, que le cardinal Fesh. Pour rendre visite à Marie-Louise, il aurait fallu demeurer à Parme le mardi tout entier, sans autre objet que celui-là. C'eût été payer trop cher sa visite dans une saison où il n'y avait pas de temps à perdre.

22.—Nous continuons donc notre route. Les chemins n'ont pas d'ornières, mais ils sont gras et baveux, parce que la pluie continue. Le Taro, qui nous avait tant contrarié au mois d'octobre,

est beaucoup plus traitable, cette fois. Nous arrivons avant midi à Borgo San-Donino ; il s'y trouve autant de place à l'auberge qu'il y en avait peu, lorsque nous y voulûmes revenir, l'automne précédent. L'évêque de Québec ne voulut cependant pas laisser l'endroit, sans aller voir l'évêque du lieu et lui renouveler ses remercîments de l'hospitalité qu'il lui avait accordée à son premier passage. Cet évêque lui raconte une chose assez singulière : c'est qu'il avait retenu un prêtre séculier pour prêcher les stations du carême dans sa cathédrale, mais qu'il avait été obligé de le troquer contre un capucin, qui devait prêcher dans une ville du Milanais et ne voulait quitter ni sa barbe ni l'habit de son ordre. Or le Milanais fait partie des Etats de l'Autriche, et l'empereur ne veut pas qu'aucun religieux paraisse en habit monastique dans ses Etats. Celui qui enfreindrait cette défense serait sûr d'être mis en prison, le troisième jour. Quelque inconcevable que soit cette bizarrerie dans un prince catholique, il en faut passer par là. Ceux qui avaient invité ce capucin à leur venir prêcher le carême, ont donc prié l'évêque de Borgo de s'en accommoder, parce qu'il est dans les Etat de Parme, et de leur céder son prédicateur en échange ; ce qu'il paraît avoir fait de bonne grâce.

Nous allons coucher à Fiorenzula. Le père supérieur des Observantins qui vient passer la soirée avec l'évêque de Québec, l'informe que l'hiver a été plus rude que dans les années ordinaires, et que déjà il est tombé 15 fois de la neige en cet endroit. Elle disparaît à mesure et se change en eau ; mais elle est toujours suivie d'un froid humide qui pénètre et engourdit.

Malheureusement le pays est mal approvisionné contre le froid. On ne s'y chauffe généralement qu'avec des petites branches de bois mou, que l'on dérobe tous les ans aux arbres, sans leur laisser le temps d'en pousser de grosses. Passe encore si ces branches étaient toutes coupées dans l'automne où le bois ne travaille pas. Mais en Italie, où les tailleurs et les cordonniers travaillent dans la rue au-devant de leurs maisons, au mois de novembre et de décembre, on est bien éloigné de faire des amas de bois pour l'hiver. S'il est un peu plus rude, ils courent aux arbres déjà en

sève à cette saison, coupent ce qu'ils y trouvent de branches sèches et vertes, et s'en chauffent comme ils peuvent, laissant tous les troncs ébranchés et sans presque d'espérance de rejetons jusqu'à l'année suivante.

23.—Nous allons dîner à Plaisance. En passant par la grande place de cette ville, pour aller faire visite au vieil évêque du lieu, que ses infirmités retenaient au lit, nous y aperçûmes la statue équestre d'Alexandre Farnèse, fils de Paul III, qui avait été marié avant d'entrer dans le clergé et qui, devenu Pape, fit l'acquisition du duché de Plaisance et le donna à Alexandre. Ce prince gouverna avec sagesse et gagna l'amour de ses sujets qui lui élevèrent cette statue, après sa mort, et une autre tout près en l'honneur de son fils et successeur.

De Plaisance, le voiturin prend une route différente de celle que nous avions suivie dans l'automne, et laissant à droite Lodi, Milan, Verceil, etc., il nous fait passer la rivière d'Ascerevia et coucher à Castel San-Giovanni. Ce village consiste en une seule rue, mais très longue et très large, bordée de maisons assez propres pour un pays où la propreté n'est pas à l'ordre du jour. Le temps semblait se réparer après tant de pluies. Il n'était pas tard quand nous arrivâmes, et nous aurions eu le temps de voir quelqu'un, s'il y eût eu quelqu'un à voir.

24. –En sortant de Castel San-Giovanni, on trouve la frontière qui sépare le Plaisantin d'avec le Piémont. Nous la passons le jeudi matin. En revenant de Rome, comme en y allant, il a fallu montrer nos passeports à toutes les douanes, et à l'entrée et à la sortie de toutes les villes murées. Or il n'y en a presque point qui ne le soient en Italie. Des voyageurs qui y passent, doivent donc s'attendre à avoir toujours leurs passeports dans une main et toujours de l'argent dans l'autre pour donner aux soldats et aux douaniers, qui souvent ne vous les demandent que dans l'espérance d'obtenir quelques sous en vous les rendant.

A Vagherra, une gazette de Turin nous annonce l'assassinat du duc de Berry, événement fâcheux qui a justement fait une si forte sensation par toute la France.

Nous allons coucher ce jour-là à Tortone. C'est une ville qui n'a été érigée en évêché que depuis peu. Elle est encore à son premier évêque, Mgr Charles-François Carnaval, auquel l'évêque de Québec rend une visite de *carême*. Ce prélat est âgé de 68 ans et natif de la même ville. Il paraît de mauvaise santé et ne parle pas français ; la conversation ne fut pas longue et se fit en latin.

25.—Nous quittâmes Tortone de bon matin, le vendredi, par un temps humide qui ne tarda pas à se changer en pluie, et cette pluie dura toute la journée et toute la nuit suivante. Nous passâmes sur la grande plaine de Marengo, immortalisée par la célèbre victoire de Napoléon sur les Autrichiens. On s'attendrait à y trouver encore quelques traces de cette sanglante bataille, du moins quelques-uns des monceaux de terre dont on a dû y couvrir les cadavres des guerriers qui y périrent en si grand nombre. Mais il n'y a rien de tout cela : la pleine est aussi unie que si l'on y eût jamais tiré un coup de canon. Bonaparte avait signalé l'endroit par une colonne que les Autrichiens ont pris grand soin de détruire, aussitôt qu'il n'a plus été en son pouvoir de la tenir debout.

Cette plaine tient à la ville d'Alexandrie surnommée *de la paille*, place la plus forte qui soit dans le Piémont. Elle a en effet murs sur murs, retranchements sur retranchements, fossés sur fossés, forte artillerie, garnison nombreuse, etc. Nous aperçûmes tout cela, autant qu'on peut l'apercevoir, sans sortir de voiture et à travers la pluie.

Après avoir pris le dîner à Felizano, nous arrivâmes fort tard à Asti, ville épiscopale de 8 paroisses, 14,000 âmes et deux couvents de religieuses. Elle avait autrefois quatorze couvents d'hommes. C'était peut-être trop ; aujourd'hui qu'il n'en reste aucun, ce n'est pas assez. Il faudrait, dans un pays catholique, qu'il y eût un certain nombre de ces maisons où les hommes qui veulent se consacrer à Dieu et faire pénitence, pussent trouver un asile. Il est vrai que les hommes soutiennent leur ferveur en communauté plus difficilement que le sexe dévôt, et généralement

tiennent moins à leurs observances et à leur état. La Révolution Française a mis cette vérité dans un grand jour. D'où peut venir cette différence? — On en pourrait assigner deux causes : la première, que les religieux ont moins de dépendance des supérieurs majeurs, se rassurant sur leurs exemptions et leurs privilèges si extravagamment étendus à l'époque fâcheuse du grand schisme d'Occident ; la seconde est que les religieuses trouvent dans la clôture un moyen de se recueillir et de conserver l'esprit de leur état, au lieu que les moines répandus dans le monde, soit pour la quête, soit même pour les fonctions du ministère, et sortant peut-être plus souvent qu'il ne faudrait, se dégoûtent graduellement des devoirs claustraux, se font des amis dans le siècle, et finissent par mépriser un état dont tous les exercices les rappellent à la solitude et à la mortification.

La ville d'Asti a pour évêque un aimable homme né à Alexandrie et nommé Antoine Faà, âgé de 58 ans. L'évêque de Québec, un peu lassé d'une journée pluvieuse et voulant prendre quelque repos, se contenta de lui envoyer ses compliments, n'ayant pas dessein de l'aller voir. Mais au bout d'une demi-heure, voilà Mgr Faà rendu à l'auberge avec deux de ses ecclésiastiques. N'ayant pu déterminer l'évêque de Québec à prendre logement à l'évêché, il voulut du moins passer la soirée avec lui. La conversation fut latine et tous se trouvèrent fort contents les uns des autres.

26.—Le samedi, il s'agissait de parvenir à Turin ; la distance n'était pas fort grande, mais les chemins pleins de boue. Heureusement le temps se répara dans le courant de la matinée. Vers onze heures, nous arrivâmes à une petite ville nommé Poirino, qui n'était pas tout à fait à mi-chemin. Les galoches, ou souliers à semelles de bois, sont fort à la mode dans tout ce pays et d'une grande commodité par les rues et par les chemins. Mais lorsque tout un peuple ainsi galoché, les enfants surtout, vont et viennent dans une église et en battent les pavés, c'est un carillon épouvantable. Nous en prîmes une idée à Poirino, étant entrés dans une église mal bâtie et malpropre et d'une humidité gla-

çante, pour entendre une dernière messe qui s'y disait à la suite d'un catéchisme.

De là à Turin le chemin était encore plus mauvais, quoique le soleil continuât de paraître. La chaleur était pesante et annonçait de la pluie pour le lendemain. Longtemps avant d'apercevoir la capitale, nous avions en vue les Alpes couvertes de neige et, entre les autres, le Mont Cenis qui les dominait; perspective imposante et majestueuse, mais effrayante, lorsqu'on pense que, dans deux ou trois jours, il faudra franchir cette haute barrière pour pénétrer dans la Savoie. Voilà néanmoins, de l'aveu de tout le monde, le passage le plus traitable ; car ceux du Simplon et du Grand Saint-Bernard offrent bien d'autres difficultés et d'autres dangers; les avalanches y sont plus fréquentes et plus considérables. On appelle avalanche une chute de neige d'un sommet dans une vallée. Elles ont lieu principalement dans les mois de mars et d'avril. Il n'est pas fort rare que des voyageurs, et leurs voitures et leurs chevaux, se trouvent tout à coup renversés sous une épaisseur de 15 à 20 pieds de neige. Plusieurs y périssent, d'autres en sont retirés d'autant plus difficilement, que l'on ne sait pas toujours sous quelle partie de l'avalanche ils sont ensevelis. Les religieux du Grand Saint-Bernard ont un certain nombre de chiens exercés à fouiller dans la neige, jusqu'à ce qu'ils aient découvert les corps humains qui y sont engagés. Dès qu'ils y sont parvenus, ils en donnent avis par leurs aboiements.

Aussitôt, les religieux, tant par eux-mêmes que par leurs serviteurs, viennent donner du jour à ces malheureux, pour prévenir leur suffocation, et remuent la neige jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à les délivrer tout à fait. Toute l'Europe donne des bénédictions à la charité et à l'hospitalité de ces religieux.

Au Mont Cenis, on n'a pas pris les mêmes précautions, parce que les avalanches y sont moins considérables et plus rares. Il y en a cependant une qui a tellement absorbé un pauvre homme qui s'en allait à la chasse, au mois dernier, qu'il a été impossible, jusqu'à présent, de retrouver son corps.

Ceux qui ont le plus fréquenté ces effrayantes montagnes, prétendent qu'une avalanche s'annonce toujours dix minutes d'avance par un frémissement semblable à celui d'un petit tremblement de terre. Mais sans compter que tous les voiturins et voyageurs n'ont pas l'oreille faite à ce bruissement, il peut arriver que ceux mêmes qui l'entendent, n'aient pas le moyen de se mettre à l'abri du danger.

Environ une lieue avant d'arriver à Turin, on se trouve sur la droite du Pô, couverte d'une suite de villages attenant les uns aux autres. Pour trouver cet endroit beau, il faudrait y passer dans un chemin moins gâté que celui d'aujourd'hui. Nous traversons enfin, vers le soir, un pont qui couvre ce fleuve, et nous voilà en ville, sur une grande place nommée la Place du Pô, et passant de là par une rue aussi nommée la rue du Pô, nous nous trouvons graduellement conduits à la même hotellerie, la Buona Fama, où nous avions logé au mois d'octobre.

27.—Le lendemain était le second dimanche du carême. Nous le passâmes tout entier dans cette superbe ville, la plus belle peut-être qui soit en Europe, soit que l'on considère l'admirable variété de ses alentours, soit que l'on fasse attention à la manière dont ses rues, ses places, ses édifices sont ordonnés. Elle a deux avantages qui lui sont particuliers. Le premier est qu'en une demi-heure on en peut inonder toutes les rues, moyen excellent d'y maintenir la propreté, puis qu'une demi-heure après, toutes les eaux disparaissent avec les ordures qu'elles ont pu rencontrer dans leur chemin. La seconde est que toutes les grandes rues y sont bordées d'arcades beaucoup plus régulières et plus spacieuses qu'à Bologne, sous lesquelles les gens de pied trouvent des trottoirs à l'abri du soleil et du mauvais temps. Les maisons particulières sont plus belles que celles de Londres ou de Paris ; les palais inférieurs à ceux de Paris et de Rome, mais placés plus avantageusement. Il s'agit ici de ceux qui appartiennent à des particuliers, et non des palais publics, ceux de Paris étant incontestablement mieux placés.

Après la messe, célébrée pour la seconde fois dans la chapelle

de St-Laurent, nous allâmes encore à l'office de la métropole ; il s'y trouvait peu de monde au commencement de la grand'messe, mais la foule s'accrut prodigieusement vers la fin. Deux choses attiraient les gens, savoir : la présence du roi et le sermon d'un prédicateur de grande réputation. C'est un prêtre séculier. Après que la foule eût rempli la nef, elle se porta vers le chœur par la porte de la sacristie qui y communique ; bientôt elle s'empara du sanctuaire. Le roi arriva, un quart d'heure après la grand'messe finie, assisté de la reine, de la duchesse de Gesnois, sa belle-sœur et de quelques officiers de sa maison. Il entendit à genoux et avec recueillement une messe, très courte à la vérité, qui fut célébrée par un de ses chapelains au maître-autel. Il n'y avait plus que le premier degré de libre, encore fallait-il un soldat armé, à chaque bout, pour le protéger contre la foule que les flots du peuple y portaient. A la fin de la messe, arriva l'archevêque en habit de chœur, qui prit son siège à l'opposite de la tribune du roi. On ne peut dire si le prédicateur lui demanda la bénédiction avant de monter en chaire ; ce qu'il y a de certain, c'est que quand il y fut, ce ne fut pas à l'archevêque, mais au roi qu'il adressa la parole, par le terme de *Sagra Maestà Reale* ou de Sacrée Majesté Royale.

L'évêque de Québec voulant devancer cette foule de peuple pour sortir de l'église, quitta sa stalle avant la fin du sermon et n'y gagna rien, car outre qu'il faillit laisser sa mantelette par lambeaux en sortant du chœur, il se trouva qu'un clerc officieux avait mis sous clef, à la sacristie, son chapeau, son parapluie et sa redingote, trois meubles sans lesquels on ne pouvait aller par les rues ce jour-là.

A dîner, chez M. le marquis d'Azeglio, il fit rencontre du comte de Maistre, ci-devant ambassadeur de Sa Majesté Sarde à Pétersbourg, et maintenant secrétaire d'Etat à Turin. Cet homme instruit, bon catholique et d'une conversation aimable, publia, pendant sa légation de Russie, un ouvrage sous le titre de *Considérations sur la France* qui fut bien accueilli par le public et lui a donné de la réputation. Il venait d'en publier un

autre ayant pour titre : *Du Pape*. L'évêque de Québec désirant le lire en chemin, quoiqu'il pût le trouver en France, lui exprima combien il serait flatté d'en recevoir un exemplaire de la main même de l'auteur, et celui-ci le lui apporta, le soir, à son hôtellerie [1].

L'évêque, plus heureux cette fois qu'à son premier passage, eut la satisfaction de voir l'archevêque du lieu, Mgr Colomban Chiavarotti, ci-devant évêque d'Ivrée, transféré au siège de Turin, en 1818. C'est un homme de 56 ans, d'une forte complexion, habillé en blanc, parce que c'est la coutume de l'ordre de Camaldules auquel il appartenait. Il parle aisément le français, se plaint du mauvais état où il a trouvé le carême en entrant dans le diocèse, réduit à deux jours d'abstinence par semaine, auxquels il en a ajouté un troisième cette année, dans l'espérance de le compléter par la suite. Cette tâche n'est pas aisée ; les hommes s'accoutument sans peine au relâchement, mais reprennent difficilement l'habitude de la mortification, lorsqu'ils l'ont une fois perdue.

28.—Le lundi matin, nous sommes à peine en route, que le Mont Cenis se présente de nouveau à nos regards. Plus on en approche, plus il s'élève ; son front blanc se perd dans les nues. La pensée qu'il faudra, le lendemain, serpenter l'espace de cinq lieues dans les sinuosités de cette montagne, est une pensée effrayante. Cependant cette entreprise s'exécutera.

Après avoir fait une petite pause à St-Jean de Ravenne et

1—Dans sa notice biographique sur Mgr Plessis, l'abbé Ferland ne manque pas de rappeler cet incident et il ajoute : "Ce livre orné de la signature du philosophe chrétien, se conserve précieusement dans la bibliothèque de l'archevêché de Québec". J'ai bien sous les yeux les deux volumes de cet ouvrage, mais c'est en vain que j'y ai cherché la signature du comte Joseph de Maistre ; on n'y lit que l'indication suivante écrite de la main bien connue de M. Charles-Félix Cazeau : "Donné par l'auteur lui-même à Mgr Plessis, évêque de Québec, à Turin, le 13 février 1820." Au pied du vieux château de la maison de Savoie, à Chambéry, s'élève un superbe monument à la mémoire de Joseph et de Xavier de Maistre.

renouvelé connaissance avec le curé Bortolo, que nous y avions déjà vu au mois d'octobre, nous avançons vers Suse où il s'agissait de coucher.

29.—Pendant que l'évêque de Québec va faire visite à celui du lieu, Mgr Prinde-size (le même qui était curé à Fénestrelle, à une petite distance de là, lorsque l'abbé Desjardins y fut envoyé prisonnier), Mirabeau, de son côté, fait les dispositions nécessaires pour le passage du Mont, et, toute mesure prise, ordonne que le départ aura lieu à deux heures du matin. Cet ordre s'exécute.

M. Turgeon séchait de frayeur ; l'évêque, plus tranquille, gardait la sienne pour deux autres endroits des Alpes qui lui avaient paru plus dangereux, l'automne précédent. Cette nuit, il y avait un reste de clair de lune ; le temps était beau et doux, nous voilà partis. D'abord il y avait peu de neige dans la montagne ; à mesure que l'on avançait, elle devenait plus épaisse. Après deux petites lieues, il fallut arrêter, démonter le carrosse, mettre les roues et le brancard sur un traîneau, la chaise sur un autre, et trois mulets pour traîner chacune de ces voitures. Cette opération dura plus d'une heure ; le jour nous y prit. Nous repartîmes enfin, avec un cocher à chaque voiture et des hommes aux côtés de la nôtre, pour la retenir dans les endroits où elle aurait pu renverser. Mirabeau avait pourvu à tout cela et suivait par derrière avec John, menant ses chevaux par la bride. Nous trouvâmes deux pieds d'épaisseur de neige, puis quatre, puis six et enfin une plus grande quantité, qu'il eût été impossible de mesurer, surtout en un endroit où une petite avalanche avait entièrement bouché le chemin et où nous fûmes sur le point de culbuter, sans trop savoir jusqu'où nous serions allés. Il y avait de la poudrerie assez forte par endroits pour faire perdre le chemin, nonobstant l'attention journalière des cantonniers occupés à le nettoyer du matin au soir. Eh bien, d'environ quarante voitures que nous rencontrâmes, il s'en trouva deux qui descendaient sur leurs roues, aussi hardiment qu'elles auraient fait par le plus beau chemin d'été. Il y a des gens qui bravent tout.

A midi, nous étions sur le plateau de la montagne, à une demi-

lieue de l'hospice où nous nous proposions de dîner, et où l'évêque de Québec avait promis à dom Bernard de le revenir voir en février. Il s'y fit traîner sur une espèce de claie où il ne pouvait ni s'asseoir, ni se tenir debout, ni se coucher, tandis que M. Turgeon s'y rendait à pied, " Nous sommes bienheureux, lui dit agréablement dom Bernard, que l'année soit bissextile, car autrement nous n'aurions pas eu l'honneur de vous voir en février."

Le dîner fut bientôt prêt et servi promptement et de bonne grâce. Des voyageurs de carême n'avaient pas besoin de moutarde pour le trouver bon, après une si longue carrière parcourue à jeun [1]. Dom Bernard (c'est le même religieux que nous avions trouvé dans cet hospice en octobre) avait depuis obtenu un compagnon nommé dom Joseph, ce qui n'ajoutait pas peu à sa bonne humeur. Ils nous racontèrent qu'un des religieux de leur monastère de la Novalèse, qui est dans un autre endroit de la montagne du côté de Suse, s'y était tué depuis le commencement de l'hiver, peu de jours après avoir reçu la prêtrise, et cela, pour avoir fait, en se promenant, un faux pas qui le précipita dans la vallée. Dans ce mois même de février, deux curés de Savoie qui traversaient le Mont Cenis en voiture pour aller à Turin, solliciter le rétablissement de l'évêché de St-Jean de Maurienne, furent renversés dans une côte et roulèrent loin du chemin avec leur voiture, mais heureusement n'en furent ni tués ni blessés. Ces faits peuvent donner quelque idée des Alpes où nous voyageons.

Les hommes et les mulets, après s'être rafraîchis à une auberge où nous les avions laissés, arrivèrent à l'hospice, au moment où notre dîner finissait. Nous rentrâmes dans notre grande carriole et poursuivîmes la route. Une fois rendus à l'endroit où le chemin commence à descendre, nous fûmes menés grand train. La

1 — Ici, comme en bien d'autres endroits de cet intéressant journal, on constate combien sévères étaient la discipline et la coutume de l'époque pour le jeûne et l'abstinence, et surtout combien délicate la conscience de l'illustre Plessis. C'était un vrai modèle pour les prêtres et les ecclésiastiques de son diocèse. Dans d'autres pays, on l'aurait canonisé de son vivant.

neige allait en diminuant lorsque nous arrivâmes, à six heures du soir, à Lanslebourg, au pied de la montagne ; il en restait à peine assez pour traîner. Dès le soir même, les hommes venus de Suse furent congédiés, et la voiture remontée sur ses roues et sur son brancard, afin que rien ne pût retarder le départ du lendemain.

1er mars. Il eut lieu à six heures. La voiture roulait bien sur une terre durcie par la gelée ; le matin était beau, mais très froid. Presque tous les jours, les voyageurs s'applaudissaient d'avoir acheté à Rome un couvre-pied piqué dont ils se servaient dans la voiture, comme on use en Canada des robes de carrioles.

Nous fûmes frappés, en chemin, de la vue d'une forteresse sise sur une éminence, dans un des endroits où la vallée de la Maurienne est le plus resserrée. Il a fallu des travaux immenses pour établir sur cette espèce de haut cap, les édifices, magasins, casernes, batteries, retranchements, etc., que l'on y aperçoit en grand nombre et qui occupent une grande superficie. Il n'y a point de doute que cela ne soit l'ouvrage de quelque souverain qui aura voulu en faire une barrière contre le passage des Alpes. Mais quel est ce souverain ? Les gens du pays disent que c'est l'empereur d'Autriche. Mais il est incroyable que chez un prince étranger et à une telle distance de ses Etats, l'empereur d'Autriche prétende faire des actes de souveraineté, à moins de supposer que, se prévalant de la loi du plus fort, il ait voulu étendre ici son autorité, comme il fait à Ferrare où, au mépris de tous les traités, il entretient une garnison dans la citadelle, quoique cette ville et tout son territoire appartiennent incontestablement au Pape. Cette forteresse nous avait entièrement échappé, l'automne dernier, parce que nous y passâmes de nuit.

Nous vînmes dîner au village de Modane et coucher à celui de St-Michel. Arrivés de bonne heure dans ce dernier endroit, nous profitâmes du beau temps pour aller à pied visiter l'église paroissiale, où l'on ne parvient que par une suite de rues très étroites et très fatigantes sur un terrain raboteux. Le peuple s'y

rendait pour assister à une prière de carême. Toute la population était en sabots. On ne se fait point d'idée du tapage de tant de gens sabotés, sur le pavé de l'église [1]. Le curé y confessait fort tranquillement au milieu de tout ce bruit. Nous ne pûmes le voir alors, mais il vint ensuite à l'auberge passer une partie de la soirée.

Le lendemain, dans la matinée, nous traversâmes la ville de Saint-Jean. Du côté où nous la prîmes, cette fois, elle nous sembla plus digne d'attention que nous ne l'avions jugée dans l'automne. A quelque distance de là, se trouve une maison de poste isolée, que tout le monde appelle *la grande maison*. Sans être d'une dimension extraordinaire, elle est bien la plus grande que l'on trouve de là à quelques lieues. Nous n'y étions pas arrêtés la première fois. Mirabeau décide que l'on y dînera aujourd'hui. Il n'y avait point de vivres maigres, mais c'était le jeudi, et nous usâmes du privilège que l'on a en Savoie, de manger gras, les jeudis du carême. Nous couchâmes à Aiguebelles et eûmes le plaisir de converser avec l'abbé Langlois, curé de cette petite ville.

La rivière d'Arcq que nous suivons depuis Lanslebourg et que

---

1. L'usage des sabots est en honneur dans toute la France. Que de fois j'en ai entendu la musique dans les églises et les sacristies ; mais à Sainte-Anne d'Auray, c'était une véritable fanfare, comme on pourra en juger par ce passage de mes notes de voyage de 1900 : " Le soir, à huit heures et un quart, nous étions à causer, M. l'abbé Dumais et moi, dans la chambre de notre hôtel, et les fenêtres étant soigneusement fermées à cause du froid qui se faisait sentir, quand tout à coup un bruit terrible vint frapper nos oreilles : c'était comme un roulement de tambours ou une charge de cavalerie. Je me précipite à la fenêtre, en disant : je gage que ce sont les élèves du séminaire qui jouent de leurs sabots. Juste, c'étaient eux, au nombre de trois cents, qui quittaient leur salle d'étude pour gagner le dortoir. Ce que nous avons ri ! Il faut dire que leur maison était vis-à-vis de la nôtre, mais à la distance d'un arpent et de l'autre côté du chemin. Mais ces sabots qui ont bien leur avantage et tiennent les pieds secs, font un terrible fracas quand ils entrent en collision avec les dalles des corridors. Et l'on sait que la gent écolière est sans pitié ! "

nous allons laisser, n'est pas plus grosse qu'elle n'était au mois d'octobre. Cependant il a déjà coulé, des montagnes, de la neige fondue. On se dispose à y conduire les troupeaux pour la saison du fromage qui se fait de cette date à la fin de l'été, et qui est aussi bon dans la Tarantaise et dans la Maurienne qu'à Gruyère, dont il a pris le nom et qui n'est qu'une autre vallée des Alpes. On est aussi sur le point de jeter ici en terre le grain qui n'a pu être semé dans l'automne.

3.—Une petite neige molle nous accueille au sortir de la Maurienne. L'évêque de Québec, ayant aujourd'hui 57 ans révolus, désirait être rendu assez tôt à Chambery pour y célébrer la sainte messe. Il fut trompé dans son attente. Les chemins étaient gâtés, et il était près de midi, lorsque nous y arrivâmes transis de froid et pénétrés de l'humidité du temps.

Il fit immédiatement donner avis de son arrivée à M. l'abbé Gazel qui survint aussitôt. Il envoya en même temps demander à Mgr l'archevêque à quelle heure il pourrait avoir l'honneur de lui présenter ses hommages. Celui-ci, pour réponse, le fit prier de ne pas bouger, se faisant fort de l'aller voir à l'hôtellerie où il devait rester si peu de temps. Il y vint en effet, traîné par un homme, sur quatre petites roues surmontées d'une espèce de chaise fermée de toutes parts, comme sont les chaises à porteurs. La conversation dura jusqu'à ce que Mirabeau donna l'ordre de partir. Nous laissâmes l'hôtellerie tous ensemble ; l'archevêque se remit dans sa petite chaise, nous remontâmes en voiture, et l'abbé Gazel avec nous, l'espace d'un demi-mille.

Il était agréable d'avoir rencontré si fort à point les deux seules personnes que l'évêque de Québec désirait voir à Chambery. Ce qui restait à faire de la journée n'était pas aussi agréable. Il était entre deux heures et trois heures, lorsque nous laissâmes cette ville. La neige augmenta, monta à mesure que nous approchions du soir. Le jour nous manqua dans un endroit où il y avait cinq à six pouces d'épaisseur. Nous étions encore loin de la grotte de 900 pieds de long, que nous avions visitée au mois d'octobre, et c'était sous cette grotte qu'il fallait passer dans l'obscurité de

la nuit, sans savoir quelle espèce de temps ni de chemin on trouverait à l'autre extrémité. Occupé de ces frayeurs qu'il ne mettait pas toutes au jour, l'évêque de Québec se rassurait sur la légitimité des motifs de son voyage et sur sa fidélité inviolable à réciter l'itinéraire depuis le jour de son départ. Enfin la divine Providence permit que nous finissions ce passage sans danger vers les sept heures du soir, plus heureux qu'un pauvre cocher que nous trouvâmes occupé de relever sa voiture culbutée à l'entrée de cette forminable voûte. Le chemin, au sortir de là, se trouva plus uni et moins raide qu'on ne devait s'y attendre. La neige était tombée également et en moindre quantité que de l'autre côté de la montagne, en sorte que nous fûmes assez tôt rendus au village de l'Echelle pour en faire donner avis au curé Pratte, qui vint avec beaucoup d'empressement passer la soirée à l'auberge en notre compagnie.

4.—Il restait encore à passer la montagne de Chailles, non moins redoutable à l'évêque que la grotte ; mais du moins il faisait jour, lorsque nous y entrâmes vers 7 heures du matin. De là au pont de Beauvoisin, il n'y a qu'un saut à faire. Nous arrivâmes dans cette petite ville, très contents d'avoir dit adieu aux Alpes pour n'y plus revenir, mais bien transis de froid, quoique nous nous trouvassions dans un lieu où il n'y avait plus de neige.

En arrivant, le voiturin avait traversé le pont, par conséquent nous étions en France. Pendant qu'il donnait à manger à ses chevaux, nous allâmes, n'ayant rien de mieux à faire, chez le curé français, M. Durette, pour nous réchauffer à son feu. S'il y a eu un jour dans tout ce carême où il fût permis de désirer la liberté de déjeuner, ce devait être celui-là. Mais avec de la santé, il faut savoir respecter les ordonnances de l'Eglise, dont tant de gens se moquent, surtout dans les royaumes où nous entrons.

La voiture n'étant pas prête, lorsque M. Durette vint nous reconduire à l'auberge, l'évêque de Québec lui proposa de le conduire chez le curé savoyard qui est de l'autre côté du pont. Il ne fallait pas 10 minutes pour s'y rendre. Nous retournâmes donc sur nos pas. Cet ecclésiastique, nommé l'abbé Blain, était

un homme estimable, dont l'abbé Durette faisait grand cas. L'évêque le trouva fort intéressant, mais attaqué d'une maladie dont nous avons appris qu'il était mort deux mois après. Cette petite excursion finie, nous rentrâmes en France et reprîmes la voiture, le froid se soutenant toute la journée. Nous voilà, à midi, à la Tour-du-Pin. Cette ville, ainsi que le côté français du pont Beauvoisin, est du département de l'Isère et du diocèse de Grenoble. Le curé du lieu, M. Laurent, est d'avis que nous disions la messe en chemin, le lendemain, de peur de n'être pas assez tôt rendus à Lyon, d'où nous étions en effet encore à dix lieues. On prend des mesures à cette fin, de concert avec M. Chappuy, curé de Bourgoing, ville où nous couchons, ce samedi soir.

5.—La précaution était bonne ; car le voiturin s'étant avisé de faire une assez longue pause au village de Saint-Laurent, dernière paroisse que l'on rencontre avant d'arriver à Lyon, il était presque soleil couché, lorsque nous y entrâmes et prîmes gîte à l'auberge, en attendant que l'évêque de Québec pût joindre M. Guillaud, chargé de lui procurer un logement par des lettres écrites d'Italie.

———

CHAPITRE NEUVIÈME

Lyon. — L'original Christophe Guillaud et son ermitage. — Mgr Plessis fait des ordinations. — L'Hôpital de la Charité. — Service à la primatiale pour le duc de Berry. — Départ de Lyon. — Roanne. — Voyage de 70 lieues sur la Loire. — Nevers. — L'abbé Fion. — Orléans. — Départ pour Messas. — La famille Desjardins. — Excellente population. — Retour à Orléans. — Le Jeudi Saint. — Paris. Les Tuileries. — Les Missions Etrangères. — Congrégation de la Ste-Vierge. — L'œuvre des Petits Savoyards. — L'irréligion d'un grand nombre. — Louis XVIII et le duc de Cazes.

Christophe Guillaud, ancien négociant de Lyon, est un honnête homme, dévôt personnage, ami de tous les gens de bien, zélé pour toutes les bonnes œuvres, qui étant sorti du commerce avec une grosse fortune, la dépense pour le bien de la religion et le soulagement de l'humanité souffrante. Il a contribué à l'érection du calvaire de Fourvières, à l'entretien des hôpitaux et à l'établissement des Frères des Ecoles Chrétiennes. Enfin il a porté tous ses soins, toutes ses complaisances et toute sa dépense à l'embellissement d'une petite terre située sur la rive droite de la Saône, deux lieues au-dessus de Lyon. Il l'appelle le Mont-d'or et en fait son paradis terrestre. La moitié de cette terre est en vigne et lui rapporte une cinquantaine de pièces (barriques) de vin. C'est tout ce qu'il en retire. Le reste est occupé en objets de dévotion : une croix de 33 pieds en marbre blanc, des colonnes isolées avec des inscriptions, plusieurs statues de saints, de grandeu r humaine, tels que des apôtres, des ermites, plantées dans différents endroits. Il y a de plus la chaumière du pauvre, la cabane du cordonnier, la boutique de S. Joseph, et dans chacune,

des statues de bois peintes au naturel, plusieurs chapelles grandes et petites, un autel des morts, une salle près de cet autel, où Jésus-Christ est représenté faisant la Cène avec ses douze disciples, le tout en statues de bois de taille naturelle, peintes en blanc et que l'on prendrait pour du plâtre ; une maison de Lorette ; un sépulcre de famille ; enfin des sentiers sur toutes faces pour communiquer de l'un à l'autre de ces différents objets. Tel est en abrégé ce que contient cet ermitage, lequel étant dans le penchant d'une colline, se montre tout entier à ceux qui naviguent sur cette partie de la Saône qui passe au-devant. A tout cet étalage de dévotion s'est un peu mêlé le caractère original du propriétaire. Par exemple, lorsque des étrangers visitent l'ermitage, il y a un tronc où il faut qu'ils déposent quelque argent.

Auprès de telle inscription, il faut dire un *Ave Maria ;* auprès de telle statue, un *De profundis ;* au pied de tel arbre un *Pater noster.* Ces prières sont récitées par une jeune servante, à haute voix, et il faut l'écouter chapeau bas. Il y a une chapelle qu'il a nommée la chapelle du silence, elle est fort bien ornée. Tout le monde a la liberté d'y entrer et d'en considérer les différentes parties. Mais on lui déplairait fort, si l'on proférait un mot, même tout bas et à l'oreille de son compagnon. A toutes ces curieuses choses M. Guillaud avait ajouté une batterie de sept canons contre les sept péchés capitaux. On lui a néanmoins fait comprendre le ridicule de cette idée, et la batterie a disparu. Maintenant toutes les pensées de ce brave homme sont absorbées dans l'inquiétude du sort futur de cet établissement qui, dans son état actuel, ne lui revient pas à moins de 500,000 francs. Il y a quelques années, il l'offrit à l'abbé de la Trappe, qui au mot d'ermitage y envoya sur-le-champ quelques religieux de son ordre. Mais lorsqu'ils virent que, pour plaire à M. Guillaud, il fallait que quelqu'un d'eux fît le tour de l'ermitage autant de fois qu'il y survenait d'étrangers, ils furent bientôt las de ce métier, qui s'accordait si mal avec le recueillement et le silence dont ils font profession. Ils obtinrent donc de leur abbé la permission de retourner auprès

de lui ; et voilà M. Guillaud retombé dans ses angoisses qui le minent et abrègent ses jours. Après lui, cette terre passera, malgré lui, à ses héritiers, et ils auront assez de religion pour maintenir ce qu'il y a de raisonnable dans l'établissement de son ermitage.

M. Guillaud avait retenu pour l'évêque de Québec, qui devait passer deux semaines à Lyon, un logement assez commode et moins coûteux qu'une auberge, sur la place Saint-Jean, qui est au-devant de l'église primatiale, près d'une maison encore subsistante, où S. Thomas de Cantorbury demeura quelques années, pendant sa mésintelligence avec Henri II, son souverain.

7.—Il y avait des clercs à ordonner à Lyon. Cette église, privée de son premier pasteur, est obligée d'avoir recours aux évêques étrangers pour la Confirmation et l'Ordination. Pour exempter à un évêque voisin la peine d'y venir en cette saison, l'évêque de Québec, lors de son passage d'automne, avait promis de faire l'ordination du carême, et avait réglé son retour d'Italie sur cet engagement. Y ayant quelques clercs qui avaient deux ordres à recevoir, il fut convenu que le premier leur serait conféré le 4me dimanche du carême, afin qu'ils pussent se réunir aux autres, le samedi suivant. Ces deux ordinations se firent dans la chapelle du grand séminaire de St-Irénée. A la première il y eut deux minorés et trois diacres ; la seconde fut beaucoup plus considérable ; car après avoir donné la Confirmation à une cinquantaine de personnes dans cette chapelle, l'évêque fit un tonsuré, cinq prêtres, 15 sous-diacres et 29 diacres, la plupart du diocèse de Lyon. L'ordination du mois de juillet est toujours beaucoup plus nombreuse.

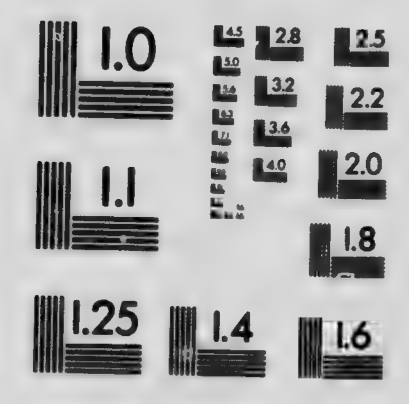
L'évêque de Québec passa au grand séminaire une partie notable de ces deux jours et n'eut qu'à applaudir à l'excellente tenue des nombreux séminaristes qui composent cette communauté, ayant eu occasion de les observer à l'église et à la maison.

Nous rejoignîmes à Lyon l'abbé Chouvy, le bibliomane. Il forma, en courant aux encans, une collection d'une centaine de



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





volumes pour l'évêque de Québec, bien choisis et à bon marché.

L'abbé Courbon, toujours aimable et de plus en plus vénérable, fit les délices de l'évêque de Québec, pendant son séjour à Lyon, le mit en connaissance avec le frère Gerbaud, général des Frères des Ecoles Chrétiennes, de jour en jour plus accrédités en France, et l'accompagna dans la visite du seul des hôpitaux de Lyon qu'il n'eût pas vu, l'automne précédent. Il est connu sous le nom de la Charité, situé auprès de la grande place de Belcour, administré par la même commission que le grand hôpital, quoiqu'il ait des revenus à part, savoir 900,000 francs de rentes annuelles, et autant d'accidentelles formées en grande partie des aumônes des particuliers, desservi au spirituel par quatre aumôniers, sous les ordres desquels travaillent 50 Sœurs et 20 Frères.

Cet hôpital a deux sortes de personnes à sa charge, savoir : des vieillards et femmes invalides et des enfants trouvés. Les invalides sont en ce moment au nombre de 400, et tant qu'au dedans qu'au dehors de l'hôpital, il n'y a pas moins de 5,000 enfants trouvés. Ils y sont apportés, année commune, au nombre de 16 à 1700. La salle où on les dépose, après les avoir habillés, s'appelle la crèche. C'est là que les nourriciers les prennent à des conditions imprimées sur une feuille connue de tout le monde, réglant ce que l'hôpital paiera de pension annuelle et fournira d'habillements pour chacun, depuis son départ jusqu'à 12 ans, suivant son âge. A 12 ans, l'hôpital ne paie plus rien. Les nourriciers ont alors la liberté de disposer de l'enfant, du consentement de la commission, ou de le ramener à l'hôpital, qui trouve toujours moyen de le placer en service ou en apprentissage, si c'est un garçon. Quant aux filles qui y sont ramenées, on les garde jusqu'à ce qu'elles aient atteint 21 ans. A cet âge, l'hôpital dote chacune de 150 francs. Avec cette somme elles trouvent à s'établir. Il venait d'en être dotées trente-trois au moment où nous arrivâmes à *la Charité*. Il s'était présenté autant de jeunes gens de la campagne pour les épouser. Tous ces mariages devaient se célébrer immédiatement après Pâque. On

conçoit qu'il meurt une bonne moitié de ces enfants, sans atteindre l'âge de 12 ans. L'hôpital est déchargé d'autant ; s'ils vivaient tous, la fondation, quoique doublée par les revenus casuels, seraient bientôt insuffisante.

La municipalité de Lyon veut exprimer sa douleur de la mort du duc de Berry, en lui faisant chanter un service solennel dans l'église primatiale. On y fait des préparatifs sur une grande échelle. Un superbe catafalque s'élève au milieu de la nef; il est surmonté d'un dais qui est à plus de 30 pieds au-dessus du pavé. Des rideaux funèbres en pendent avec beaucoup de grâce. Des urnes, des colonnes, les armes du prince défunt ornent la représentation. Le service est annoncé par la grosse sonnerie. La première cloche, qui pèse 27,000 livres selon les uns et 40,000 selon les autres, est extraordinairement mise en branle et rend un son vraiment admirable par sa force et sa gravité.

17.—Le jour du service, l'église est pleine dans tous les coins. Ce peuple foulé se tient mal, comme il est inévitable dans les grands concours ; les officiers civils et militaires occupent tout le chœur et le sanctuaire, laissant à peine aux chanoines leurs stalles, et aux ministres sacrés la liberté de se mouvoir autour de l'autel. Tous sont en grand costume et semblent n'oublier qu'une chose, c'est de prier pour le défunt.

On avait préparé un panégyrique ; mais au moment du service, il arriva une lettre circulaire ou plutôt une ordonnance du roi, exprimant son désir que dans aucune église il ne fût fait de panégyrique à cette occasion.

On apporte aujourd'hui à l'évêque de Québec le registre des ordinations pour signer les actes de celles qu'il avait faites. Il y voit avec surprise et consolation que dans celle du mois de juillet 1819, faite par l'évêque de Mende, il y avait eu 77 tonsurés, 98 minorés, 87 sous-diacres, 41 diacres et 37 prêtres. Cela fait voir quelles sont les ressources du diocèse de Lyon. Depuis les dernières vacances, il n'y a pas eu moins de 240 séminaristes à St-Irénée. Au lieu de trois petits séminaires mentionnés dans le journal du mois d'octobre dernier, il en faut mettre cinq ; car

on n'y avait pas compté l'établissement nommé Alix, où l'on reçoit les jeunes gens au sortir de la philosophie, pour les exercer à l'éloquence chrétienne et leur enseigner les prolégomènes de la théologie, en attendant leur entrée au grand séminaire où ils ne sont reçus qu'après un an. On doit encore mettre au rang des petits séminaires celui qui tient en campagne le zélé curé de la paroisse de St-Goddard, où il se trouve 80 élèves. Les trois autres sont connus sous les noms de Largentière, Maximieu et Vernière.

21.—Nonobstant l'aspect consolant que l'Eglise de Lyon présente à un évêque étranger, il ne faut pas qu'il perde de vue le but de son voyage. Celui de Québec n'avait plus rien qui le retînt en cette ville, après l'ordination faite. Il songea donc à en partir, et s'il n'exécuta pas ce projet, le lundi 20 mars, ce fut pour donner le temps à M. Turgeon de régler avec les marchands de soieries, de galons, de franges, et d'ornements, chez lesquels nous avions fait emplette.

Tout chemin mène à Paris, comme à Rome. Il y en a cependant deux plus fréquentés que les autres par les personnes qui viennent de Lyon, savoir : celui de la Bourgogne et celui du Bourbonnais. Nous avions été de Paris à Lyon par le premier des deux. Il s'ensuivait que pour voir un peu de pays nouveaux, il fallait prendre le second pour y revenir. Mais M. Jacques Desjardins, dans l'ardent désir qu'il avait de posséder dans sa maison de Messas, l'évêque de Québec et son secrétaire, leur avait donné, dès l'automne, une tout autre direction, sans peut-être assez réfléchir sur la saison où il fallait la prendre. C'était d'aller de Lyon à Roanne, en voiture, et de prendre là un bateau pour descendre la Loire jusqu'à Orléans. Nos amis de Lyon n'apercevaient que de la misère dans cette manière de voyager. Nous nous trouvions partagés entre la crainte de cette misère et celle de désappointer un ami qui savait quel jour nous devions quitter Lyon, et que l'on pouvait supposer rendu d'avance à Orléans, et se rendant tous les jours sur le rivage dans l'espérance de nous y voir arriver. M. Guillaud, à la demande de l'évêque

de Québec, avait écrit à ce sujet à un de ses amis de Roanne, M. Jars, ancien maire de cette ville, dont la réponse fut que ce voyage par eau pouvait se faire aisément et à bon marché. Nous prenons donc cette route.

Roanne est dans le département de la Loire, et à douze lieues de Lyon. C'est précisément la journée d'une voiture ; celle que nous prîmes n'y parvint cependant que le lendemain.

Nous quittâmes Lyon au soleil levant. Le temps était beau, plus doux que nous ne l'avions eu pendant notre séjour à Lyon, où la ville avait presque toujours été couverte d'un brouillard froid, sans beaucoup de moyen de nous y chauffer, parce que le bois y est rare et que le charbon de terre qui lui sert de supplément, est de mauvaise qualité. On l'appelle dans le pays *charbon de pierre*, et cette dénomination lui convient, parce que souvent on y trouve des pierres dans le centre des morceaux de charbon.

22.—Nous dînons dans une auberge isolée, près du village de Saint-Romain, et allons coucher dans celui de Saint-Symphorien, après avoir gagné le dessus de la montagne de Garare. Ce pays n'a rien de particulier. Il devient plus beau, plus ouvert, plus pittoresque après que l'on a commencé à descendre de l'autre côté de la montagne. On aperçoit, à droite et à gauche, des maisons de campagne fort élégantes, une entre autres, appartenant au maréchal Champagny, duc de Cadore. La ville de Roanne elle-même se présente avec assez d'avantage, quoiqu'elle soit sur un terrain bas, partagé en deux parties inégales par la Loire qui la traverse. Un fort beau pont de pierres de taille est commencé depuis [illegible]eurs années sur cette rivière. Il fera honneur à la ville. Mais il n'est pas achevé, et la commune est endettée, sans qu'aucun des citoyens montre de disposition à avancer son argent pour cette œuvre publique.

M. Jars est un peu plus libéral qu'on ne le désirerait, dans ses opinions. Du reste, il est brave homme, complaisant, bon ami et se prête obligeamment à ce que nous attendions de lui. Il fait venir un batelier, conclut avec lui un marché de 120 fr. pour nous mener à Orléans, avec notre bagage, assurant que ce n'est

qu'un voyage de 4 à 5 jours. Le batelet était prêt, mais n'était pas couvert ; il fallait le temps d'y ajouter une cabane ; cette circonstance nous exposait à embarquer trop tard. Il fut décidé que le départ n'aurait lieu que le lendemain de grand matin.

Le reste de la journée se passa à faire des provisions, à recevoir quelques visites, à écrire quelques lettres, à nous mettre en connaissance avec l'abbé Jordan, frère de Camille, curé de l'une des deux paroisses de la ville, ayant pour église celle des anciens religieux Minimes, et pour presbytère leur couvent tout entier.

Les batelets qui transportent des voyageurs sur la Loire sont de petites berges de douze pieds de long sur quatre de large, formées de planches clouées et non calfatées, si ce n'est au fond, ayant pour chiourme un seul homme, qui se tient dans le derrière, et qui mène la voiture en goudillant. Deux petits avirons mal assortis et encore plus mal attachés sont dans la partie de devant, au cas qu'il plaise à quelqu'un des voyageurs de s'en servir par manière de délassement. La cabane que l'on élève au milieu du batelet, est aussi grossièrement construite, étanche contre une petite pluie, insuffisante pour se préserver d'une grande, ayant de chaque côté une planche où l'on peut tenir assis en se courbant, et sous les pieds, un méchant plancher couvert d'une botte de paille, qui ne suffit pas toujours à préserver de l'eau, si l'on n'a soin de la jeter d'heure en heure.

23. —Telle est la voiture où l'évêque de Québec, et M. Turgeon, et le fidèle John, et leur bagage, s'embarquent le jeudi de la semaine de la Passion, pour faire 70 lieues sur une rivière qu'ils ne connaissent pas, et dans une saison où il ne fait pas très chaud en France.

La Loire n'est pas une rivière dangereuse, du moins dans la partie où nous y naviguons. Elle n'a ni cascades, ni rapides, ni même de forts courants. Son inconvénient le plus commun est d'avoir trop peu d'eau, même en cette saison. Les grands bateaux de bois qui la descendent chargés de bois ou de charbon, pour le chauffage de Paris et d'Orléans, s'y échouent très souvent et quelquefois pour longtemps, parce qu'ils n'ont pas, comme les

batelets, la facilité de tourner autour des battures, et de passer sans cesse d'un côté de la rivière à l'autre, manœuvre qui d'ailleurs allonge beaucoup la route de ceux-ci.

Ce premier jour, à l'aide de deux hommes du village de Digoin, qui se sont embarqués avec nous et ont manié l'aviron, nous parvenons à un village nommé Coulonge, département de Saône-et-Loire, ayant fait, dans toute la journée, douze lieues. Ce n'est pas aller fort vite. Mais il faut songer que nous avons vent debout, et que, vers le soir, il vient s'y joindre un grain de pluie froide, qui force de camper avant le terme. La maison où nous passons la nuit, n'est auberge que par accident. Aussi est-elle assez mal pourvue.

Le lendemain, le vent est encore plus contrariant, la rivière plus stagnante, le temps plus mauvais. Nous couchons à Decize, petite ville à l'entrée du département de la Nièvre, n'ayant fait que onze lieues dans la journée, et bien résolus de n'en partir, comme l'on dit, qu'à bonne enseigne.

25.—La pluie continuant le lendemain au matin, nous allons à l'église paroissiale, entendre la messe, quoique ce ne fût pas fête d'obligation. Le curé qui la célébrait, a avis de l'arrivée de ces deux étrangers et les presse de célébrer à leur tour. Comme il ne restait nulle espérance de continuer le voyage dans cette matinée, l'évêque se décide, non à chanter la messe, comme le voulait le bon curé, mais à la dire. M. Turgeon la chanta, ce qui donna au vicaire la liberté de satisfaire la piété des fidèles d'une autre commune ou paroisse, qui autrement n'aurait pas eu de messe, ce jour-là. Ces deux prêtres sont chargés de six paroisses, mais ne font le service divin que dans trois; les autres s'y rendent.

M. Boutoute (c'est le nom du curé) est un homme fort attaché à l'embellissement de son église. Il ne lui manque qu'un peu de bon goût. Il lui a fait présent de quelques petits mauvais tableaux qu'il trouve magnifiques, et au bas desquels on n'a pas manqué d'écrire le nom du donateur. Deux chapiers, l'un gros vieillard trapu, l'autre grand jeune homme allongé, aussi peu assortis de voix que de taille, se promènent d'une extrémité à l'autre du

chœur, tout le long de la grand'messe. Une demi-douzaine d'enfants de chœur, revêtus d'aubes de mousseline par-dessus des robes rouges, traînant deux pieds derrière eux sur le pavé, servent à l'autel, couverts de leurs bonnets carrés, pointus et rouges, qu'ils n'ôtent qu'au moment de l'Elévation, pour se recoiffer aussitôt après. Voilà une partie du cérémonial de Decize.

M. Boutoute, voyant l'évêque de Québec assister à la grand'-messe qu'il avait refusé de chanter, voulut qu'au moins il y donnât la bénédiction et il ne fut pas possible de s'y refuser.

La messe finie, il fallut aller dîner au presbytère, grand corps de logis en ruines, et à une longue distance de l'église. Là il avait invité toute la noblesse de l'endroit, savoir : le juge de paix et le maire, pour faire compagnie à ses hôtes, et il faut avouer que ce maire n'est pas sans intérêt, et montre un peu plus qu'on ne devrait attendre d'un provincial qui a eu peu d'occasions de sortir. L'ameublement du curé est très commun et la propreté n'en est pas recherchée, mais il couvrait tout cela par la bonne grâce qui sait suppléer à tout.

La pluie cessa vers midi et fit place à une violente brise de nord-ouest, c'est-à-dire du vent le plus ennemi de la route que nous avions à faire. Il s'ensuivit qu'il fallut retourner à l'église, pour l'office des vêpres, que le cérémonial de M. Boutoute n'empêche pas de chanter après dîner, même en carême. Elles furent suivies de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le vent ayant considérablement diminué vers le soir, l'évêque de Québec exprima au batelier le désir qu'il avait de continuer le voyage cette nuit même, éclairée, comme elle l'était, par la pleine lune. Pour le faire avec succès, il fallait un homme de plus dans l'équipage. Il promit six francs à tel qui voudrait ramer jusqu'au matin. Le batelier en trouva un à ce prix, et John s'étant joint à lui pour ramer de concert, nous embarquâmes à onze heures du soir, par la plus belle nuit du monde. Il faisait froid ; mais à un endroit nommé *le fourneau*, où nous étions arrêtés pour dîner, le vendredi, nous avions acheté des sabots pour nous préserver du froid et de l'humidité, et eûmes lieu plus d'une

fois de nous en applaudir.... Des sabots !.... Il fallait donc venir en France pour en essayer, n'en ayant jamais fait usage en Canada !

Au petit jour, nous débarquons à Nevers. On nous indique une auberge pour nous réchauffer. Le maître venait de congédier des rouliers qui avaient couché dans cette maison. Peut-être avait-il querellé avec eux. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était de fort mauvaise humeur. Il appela la servante pour allumer du feu. Elle tarda un peu à se lever, et voilà notre aubergiste dans une colère épouvantable contre elle. Pendant qu'il l'injuriait et la *sacrait*, nous prîmes le parti de nous retirer sans rien dire, et sans qu'il eût le temps de nous reconnaître.

Nous nous rendons à l'ancienne cathédrale supprimée par le concordat de 1801. Nous tournons autour de cette église sans en trouver l'entrée, ni personne pour l'indiquer. Il était près de 6 heures. C'était le dimanche des Rameaux. Personne dans les rues : prêtres et fidèles, tout le monde dormait. Quel scandale en Canada, si, à pareil jour, les églises n'étaient pas ouvertes, et les prêtres à l'ouvrage à cette heure !

Après plusieurs recherches du lieu où pouvait être le clergé de cette église, l'évêque ayant sonné une clochette dont le cordon pendait auprès d'une porte de cour, il se présenta une servante, qui lui dit que c'était là que logeait le curé de Saint-Cyr (c'est le titulaire de la cathédrale) ; mais qu'ayant été fatigué d'un long sermon qu'il avait prêché, le soir précédent, il était encore au lit. Elle nous introduisit cependant, et pendant que nous nous chauffions, le bon curé descendit et vint converser avec nous. C'est un homme de 75 ans, auquel il est pardonnable de se trouver fatigué, à la suite d'une longue prédication. Il est ancien chanoine de cette église et se nomme M. Fion. Il nous apprit la mort arrivée, le lundi précédent, de l'archevêque de Bourges, M. Gallois de la Tour, à la consécration duquel nous avions assisté à Paris, le mois de septembre précédent.

La conversation eût été longue (les vieillards sont causeurs), si l'évêque de Québec n'eût dit à l'abbé Fion : “ Donnez-nous

moyen de dire la messe, et au retour nous causerons tant qu'il vous plaira, en prenant une tasse de votre café."

Déjà l'église était ouverte ; l'évêque s'y rend, célèbre la messe, M. Turgeon la sert, et nous rentrons au presbytère à 8 heures. C'était précisément l'heure fixée pour la messe du curé. Il entra donc à l'église, au moment où nous en sortions, et nous ne le revîmes pas ; mais sa nièce, fille décente et bien instruite, nous tint compagnie et nous donna un bon déjeuner, dont la veille et la fatigue de la nuit précédente nous firent apprécier tout le mérite.

La cathédrale de Nevers est un édifice gothique, ayant un grand et superbe chœur, mais point d'autre entrée que par des portes latérales, le portail, ou ce qui devrait en tenir lieu, étant tout à fait contigu à un emplacement étranger, de sorte qu'on ne pourrait entrer par cette devanture, quand même elle aurait des portes grandes ou petites.

Pendant que nous étions à la cathédrale, M. l'abbé Groux, vicaire général de l'évêque d'Autun, pour le département de la Nièvre, apprenant qu'il y avait en ville un évêque étranger, accourut au presbytère, et ne pouvant l'y attendre, parce que l'heure arrivait où il fallait qu'il dît lui-même la messe à une communauté de religieuses auxquelles il sert de chapelain, le fit prier instamment de vouloir bien s'y rendre. Y étant allé après déjeuner, il trouva M. Groux sortant de l'autel et le priant de faire une exhortation à ces religieuses qui venaient de communier. L'évêque lui fit comprendre que, n'ayant pas d'habillement d'église, ni rien de préparé, ni temps pour le débiter, ni de connaissance de la nature de la communauté en faveur de laquelle il sollicitait une exhortation, ce serait folie de l'entreprendre. Là tout se réduisit donc à rendre une petite visite à ces religieuses, à leur donner la bénédiction et à se recommander à leurs prières. Après cinq minutes, il se retira, sans savoir autre chose de leur institut, sinon qu'elles avaient succédé aux religieuses de la Visitation, autrefois en possession de ce monastère. C'est de là, comme l'on sait, que Gresset fait partir son Vert-Vert.

" A Nevers donc, chez les Visitandines, etc."

...ortir de là, l'abbé Groux nous fit voir, sur la grande place ... ville, une croix de mission, faite et ornée sous sa direction, qu... coûté 22,000 francs. Cela paraîtrait incroyable, si l'on n'ajoutait que cette croix est faite de fer, d'une grande largeur et hauteur, qu'elle est élevée sur trois degres de pierre de taille très larges et très longs et environnés d'une haute balustrade de fer, et que derrière la croix est un sépulcre de N.-S., avec plusieurs statues de pierre.

L'abbé Groux vint nous reconduire au batelet. Il n'y avait plus de temps à perdre. Nous n'étions encore qu'à 40 lieues de Roanne, et déjà au quatrième jour depuis notre départ.

Nous nous remettons à bord, dans notre petite cabane, pour y sanctifier, autant que possible, le jour du Seigneur, tandis que le batelier continue de goudiller seul, sans avoir trouvé moyen d'assister à la messe, quoiqu'on lui en eût donné le temps, qu'il passa à se promener par la ville.

Nous avions fait sept lieues dans la nuit ; nous en fîmes huit autres dans le cours de la journée, et arrivâmes, le soir, à Pouilly, bourg considérable et canton renommé par ses vins blancs, dont on se sert à la messe dans les églises de Paris. Il y en a de différentes qualités. Le meilleur est de 25 sols la bouteille, le plus commun de 5 sous.

La seule auberge que l'on nous indiqua, et où il fallut malheureusement passer la nuit, était une de ces maisons déréglées où l'on souffre tout, pourvu qu'il vienne de l'argent. Au moment où nous y entrâmes, il se donnait un bal à la canaille du village, dont les enfants, assis autour de la table d'un appartement voisin, buvaient du vin autant qu'on voulait leur en donner, et, à coup sûr, on ne le leur épargnait pas. Un évêque se trouvait fort déplacé dans un semblable logis. A la vérité, son arrivée mit fin à la fête, mais ne rendit les gens de la maison ni plus propres, ni plus honnêtes. L'on a prescrit dans cette auberge le droit de ne pas épousseter, et l'usage du balai et du savon n'y tient pas à grand chose. Pour y avoir été maltraités, nous n'en fûmes pas moins rançonnés le lendemain. Aussi nous hâtâmes-nous d'en

partir, après y avoir engagé un jeune garçon pour en faire un rameur jusqu'à Cône.

Hier, nous étions passés devant *la Charité.* On trouve peu de ces petites bourgades et encore moins d'habitations de l'une à l'autre. La Loire, dans l'espace de plus de 70 lieues que nous en parcourons, n'a rien de comparable à nos rivières du Canada. Rarement est-elle plus large que la rivière de Nicolet, au-devant de l'église. Souvent elle a beaucoup moins. Les bords en sont bas et insignifiants, mais surtout il lui manque cette suite d'habitations continues qui rendent nos rivières si riantes.

Nous passons, dans le département du Loiret, Châtillon et Briure et arrivons, vers huit heures du soir, à un village nommé Saint-Père. Pendant qu'on nous y préparait à dîner (car nous n'avions pu faire qu'une collation dans le cours de la journée), nous allons heurter au presbytère, un peu pour tuer le temps. Le prêtre n'y était pas, mais de l'autre côté de la rivière, dans une commune nommée Sully, qu'il dessert avec sa paroisse. Nous nous retirâmes à notre petite auberge. Après le dîner pris et pendant que John prenait le sien avec le batelier, l'évêque de Québec se promenant sur le rivage, au clair de la lune, vit venir un canot de l'autre côté de la rivière. Il amenait le curé qu'on avait été secrètement avertir de la visite qu'il avait manquée. Cet ecclésiastique s'était mis immédiatement en traverse, et dans son empressement, n'avait pas même songé à se munir de son chapeau. Il arrivait donc nu-tête, et trouvant l'évêque sur la grève, il le pressa beaucoup de venir prendre un lit dans sa maison et d'y demeurer jusqu'au lendemain. Il ne put obtenir ce qu'il désirait ; parce que n'étant plus qu'à 10 lieues d'Orléans, l'évêque de Québec voulait profiter du calme et du clair de lune pour s'y rendre dans la nuit. Nous rembarquâmes donc vers dix heures du soir. Il faisait froid, mais très beau. M. Turgeon rama une partie de la nuit, et John la nuit tout entière. Entre 5 et 6 heures du matin, nous débarquâmes à Orléans. Le dernier service que nous demandâmes au batelier fut de nous conduire à l'évêché. Le brave homme crut que c'était une auberge et

répondit qu'il n'en connaissait point de ce nom. On lui fit comprendre que c'était le logement de l'évêque du lieu, près de la cathédrale. Ce mot de cathédrale l'ayant frappé, il nous mena à la collégiale de Saint-Agnan. Ces allées et venues dans la ville ennuyaient un peu, quoiqu'elles eussent le mérite de nous dégourdir à la suite d'une longue séance. Enfin quelqu'un plus intelligent que lui nous montra le vrai chemin de l'évêché, dont le nouveau pourvu (Mgr de Varicourt), intimement lié à la famille Desjardins, avait fait savoir longtemps d'avance à l'évêque de Québec, qu'il ne voulait pas qu'il logeât ailleurs que chez lui, s'il passait par Orléans.

Le batelier s'en retourna fort content ; par outre une addition de quelques francs au prix stipulé avec lui, M. Turgeon lui fit présent de nos deux paires de sabots, d'une cruche, de deux verres et autres ustensiles, et restes de provisions dont nous n'avions plus besoin. Il lui restait encore à espérer le prix de la vente de son batelet ; car les bateaux, grands ou petits, qui descendent la Loire, ne la remontent jamais. Rendus au terme de leur voyage, soit à Orléans, soit à Paris (y ayant un canal de communication entre ces deux villes), ils sont vendus et déchirés, selon l'expression du pays, c'est-à-dire mis en bottes, et le bois employé à des ouvrages de menuiserie. On vend jusqu'à 40 et 50 francs un batelet de la dimension de celui qui nous avait apportés, et auquel nous dîmes adieu de bon cœur, après cinq jours et deux nuits de navigation propre à donner le rhumatisme à qui n'en aurait pas encore.

En arrivant, l'évêque reçoit une lettre du Séminaire de Montréal, qui lui annonce la mort de M. Borneuf, arrivée le 15 novembre. Comme il était encore à jeun, il célèbre immédiatement la messe pour le cher défunt dans la chapelle privée de l'évêque d'Orléans.

Nous voici dans une ville autrefois fréquentée par les rois, assiégée par des ennemis, délivrée par la célèbre Jeanne d'Arc, qu'une petite statue de bronze assez mesquine rappelle au souvenir de ceux qui passent par la grande place. La ville en elle-même

bien placée, bien bâtie, suffisamment aérée, avoisinant la Loire, croisée ici par un pont où viennent s'arrêter les vaisseaux que la mer y amène, tient un rang distingué entre celles de France. Elle a eu un grand nombre de saints évêques, et plusieurs conciles provinciaux s'y sont tenus. On travaille en ce moment à achever l'intérieur de la cathédrale, du côté du portail, tandis que de toutes parts, les anciens ornements extérieurs de pierre tombent par morceaux. L'ancien séminaire sert encore de casernes. Le nouvel évêque a fait des démarches auprès du gouvernement, pour rendre cet édifice à sa destination primitive, et se flatte d'un prochain succès.

Le peuple d'Orléans passe pour religieux. Les citoyens aisés contribuent volontiers et abondamment aux œuvres qui intéressent la piété.

La cathédrale a, cette année, pour prédicateur, un certain abbé Desmasures, prêtre séculier, ci-devant missionnaire en Palestine, où il a dessein de retourner. En conséquence, il garde une longue barbe qu'il y avait laissée croître, et qui ne craindrait pas d'entrer en lice avec celle du premier capucin du monde. Il devait prêcher le carême dans une église de Paris. Le cardinal de Périgord, avant de lui donner mission, a exigé qu'il se fît raser cette longue barbe, la seule peut-être qui existe en France. Il n'a pu se résoudre à ce sacrifice, et dans son désespoir, il a pris la chaire d'Orléans, où l'on court en foule l'entendre.

Depuis trois jours, M. Desjardins était à Orléans, allant, venant, mettant des personnes au guet, pour se procurer des nouvelles de l'évêque de Québec et le recevoir au débarquement. Il fut mal servi, car nous étions arrivés depuis quatre heures et il l'ignorait encore. On le lui annonce enfin, et il accourt à l'évêché pour sommer les nouveaux venus de faire le voyage de Messas. Il n'y trouva nulle objection que celle de partir avant dîner. Il fut donc invité à prendre ce repas avec nous, à l'évêché, après quoi nous partîmes, après être convenus que nous reviendrions passer à Orléans, le Jeudi et le Vendredi Saints.

Il faisait chaud, comme à Québec à la fin de mai. Nous partons

le soleil dans la face, et, après deux heures de marche, arrivons à Meung, petite ville traversée par quantité de canaux qui font tourner des moulins. Notre guide ne manque pas de conduire ses hôtes chez le Dr Clément. C'est un habile médecin, ancien et intime ami de sa famille. Pour secourir un individu, il ne lui coûterait pas de faire 50 lieues et même plus. En sa compagnie, nous allons visiter l'église ci-devant collégiale, mais réduite, depuis la Révolution, à la qualité de simple paroisse. Dans son premier état, elle avait eu l'abbé Desjardins pour doyen ; dans son second, elle l'a eu pour curé, depuis son retour du Canada jusqu'à son entrée au Séminaire des Missions-Etrangères où il n'est plus, depuis l'automne dernier ; une autorité à laquelle ses excellents principes ne lui permettent pas de résister, celle de l'évêque diocésain, l'ayant appelé à l'archevêché, où il exerce la double fonction de vicaire général et d'archidiacre, avec l'applaudissement universel.

De l'église qui n'a rien d'imposant dans sa construction et encore moins dans sa décoration, nous passons au château, ancien lieu de plaisance de M. de Jarente, l'avant-dernier des évêques qui ont précédé la Révolution, mais vendu depuis, comme propriété nationale, et acquis par M. Lecoulteux, qui n'y fait que de temps à autre des actes d'apparition.

La position de ce château, élevé au-dessus de la Loire, est la plus avantageuse du monde. Les alentours en sont délicieux, l'intérieur richement et élégamment meublé. La chapelle assez vaste est placée beaucoup trop bas, ce qui lui donne une humidité glaçante. Peut-être serait-elle moins humide, si le nouveau propriétaire en faisait plus d'usage.

Nous avons quatre lieues de faites depuis Orléans. Le soleil baisse ; il nous en reste encore une à faire et nous toucherons à Messas. Qu'on ne s'attende pas à trouver des beautés physiques dans ce village. Il a une demi-lieue de long, mais pas un ombrage, pas un jardin tant soit peu orné. Les maisons uniformément construites sont très basses et n'ont que de petites fenêtres. Celles qui donnent sur la rue principale, ne lui présentent que le

pignon. En Angleterre, un village de cette étendue aurait toutes ses maisons alignées au cordeau, au lieu que celles-ci n'avancent pas également sur les rues. On trouverait des devantures nettes, de petits parterres à traverser devant chaque maison. Toutes les parties de bois, au-dedans et au dehors, seraient couvertes de peintures, au lieu qu'ici le bois est dans sa couleur naturelle et la peinture absolument ignorée. Telle est la différence que le goût national sait mettre entre un village et un village. Sous le rapport moral, celui de Messas est excellent. Veut-on trouver la simplicité antique, les mœurs patriarcales, des pères vigilants, des enfants soumis, des filles modestes, des garçons sobres et réservés? C'est à Messas qu'il faut venir. Il semble que ce petit endroit ait été préservé seul des funestes ravages de la Révolution.

L'arrivée d'un évêque dans cet endroit, où il n'en a pas paru de temps immémorial, fait une sensation inconcevable. Les fuseaux tombent des mains des femmes, les vignerons qui ont de l'ouvrage au champ, même en cette saison, en reviennent avant l'heure ordinaire, et bordent les rues, revêtus de leurs blouses, les enfants courent en bandes après la voiture : tout le monde est dans la joie. M. Desjardins, père et ami de tous ces villageois, auquel la commune en général, et chacun de ses membres en particulier ont des obligations, leur fait voir, avec jubilation, l'évêque étranger qu'il leur a amené, et son secretaire ; et aussitôt qu'ils ont mis pied à terre, il se hâte de leur présenter sa sœur, sa bonne sœur, l'ange de sa maison. Raguel n'était pas plus transporté que lui à l'arrivée de Tobie le jeune, et de son compagnon de voyage. Claude et son fils, *endimanchés*, furent chargés de fêter John et s'en acquittèrent noblement. Il fut décidé, *nemine contradicente*, que nous passerions dans cette famille de bénédiction le lendemain tout entier.

C'était le Mercredi-Saint. L'évêque de Québec, suivi de M. Desjardins et de sa pieuse sœur, se rendit à l'église et célébra une messe à laquelle ils communièrent tous deux. Le peuple y assista en foule. Au retour de là, on revint dîner à la maison. Le curé du lieu,

le Dr Clément et le maire de Meung, nommé Joanneau, s'y réunirent. On y parla beaucoup du digne chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec, et l'on ne manqua pas d'exprimer l'ardent désir de le revoir. Mais M. Turgeon prouva à toute la compagnie et à la demoiselle en particulier, qu'il était devenu trop essentiel à l'Eglise du Canada, pour revenir en France, et conclut à ce qu'il gardât son poste. John n'a jamais été traité comme il le fut, par les serviteurs de cette aimable maison. Il ne lui fut permis ni de servir à table, ni de frotter des souliers. Des servantes officieuses se chargeaient de ce soin. On fit plus : on le dépouilla de ce nom d'emprunt, et on lui rendit celui de S. François, son patron, que nous avons tâché de lui conserver depuis.

30.—Nous laissâmes cette délicieuse famille, le jeudi, de grand matin, avec le projet d'y revenir de Paris, deux semaines après, en la compagnie de M. l'abbé Desjardins et de M. Frayssinous, qui devait prêcher à Orléans le panégyrique de S. Paterne.

Après une très petite pause faite à Meung, nous arrivâmes à Orléans, au moment où on allait commencer la messe solennelle de la cathédrale. L'évêque, avant d'y assister, eut le temps de célébrer la sienne. Où l'on suit le rite romain, la messe basse n'est pas permise à pareil jour ; à Orléans, la chose se fait comme à Paris, sans difficulté.

Les chanoines d'Orléans portent la cape noire ouverte par devant et bordée de velours cramoisi, comme la portaient anciennement ceux de Québec. Le camail est à queue, de même forme que le nôtre, avant qu'on y ajoutât des pointes sur les épaules. Les chapiers prennent la chape par-dessus le camail, dont ils n'abattent la tête, ni pour entonner, ni pour annoncer à l'évêque le *Gloria* ou le *Credo*. Le rouge est la couleur dont on se sert le Jeudi-Saint. Avant que l'évêque chante *pax Domini*, à la fraction de l'hostie, le diacre se détourne vers le peuple et chante : *Humiliate vos ad benedictionem*. Alors l'évêque se détourne aussi, et ayant reçu la mitre, sans quitter sa place, donne au peuple une bénédiction accompagnée de quelques prières, puis continue la

messe. Cette bénédiction se donne aussi dans le rite de l'Eglise de Lyon, lorsque le primat y célèbre solennellement. Une autre cérémonie commune à ces deux églises, est que le diacre prend la crosse en mains pour chanter *Ite missa est.* La seule différence qu'il y ait par rapport aux saintes huiles, est qu'après qu'elles sont bénies, un thuriféraire marche devant et les encense, pendant qu'on les reporte à la sacristie.

31.—Dans les églises de France, les crucifix ne sont pas couverts au temps de la Passion, comme au Romain. Cela n'empêche pas d'en découvrir un le Vendredi-Saint, en chantant *Ecce lignum crucis*, etc. On va chercher ce crucifix dans une chapelle ; il est couvert d'un voile de calice, porté sur un brancard par deux clercs et précédé d'un troisième qui l'encense. L'évêque, après l'avoir découvert, se déchausse pour l'adorer avec les prostrations ordinaires. Après avoir repris la chaussure, il s'assied dans un fauteuil sur le marchepied de l'autel ; on met devant lui une petite table couverte d'un tapis, au-dessus duquel il prend le crucifix à deux mains et le présente à baiser aux chanoines et à tous les autres ecclésiastiques qui se présentent à genoux devant la table, deux à deux, sans se déchausser. Avant l'office de ce jour, l'évêque de Québec, avec trois compagnons, avait fait les stations à la cathédrale et dans les églises de St-Agnan, St-Paul et St-Paterne, assez distantes les unes des autres, pour être fatigué de la marche, dans un jour où la chaleur s'était déclarée de bon matin, et se soutint jusqu'au lendemain. Les reposoirs, dont le plus beau n'avait pas dû coûter une demi-heure d'ouvrage, n'étaient remarquables ni par leur élégance, ni par le concours des adorateurs. S'il se trouva à St-Paterne plus de monde que dans les autres églises, c'est que le sermon de la Passion allait y commencer. En effet, à peine en étions-nous sortis, que nous rencontrâmes le prédicateur, le cahier à la main, repassant son sermon dans la rue, et marchant, tête basse, et le bonnet carré sur la tête.

L'évêque de Québec ne voulut pas laisser Orléans, sans voir les parents des ecclésiastiques Orléanais, Messieurs Raimbault et Fournier, émigrés dans son diocèse. Il ne put découvrir la famille

de M. Pichard [1], mais il vit quelques personnes de celle de l'abbé Villade. Il leur déclara à tous qu'il ne fallait plus compter sur le retour de ces ecclésiastiques, trop occupés en Canada, et trop à l'aise pour revenir dans un pays où le clergé est misérable, et où les fidèles ne lui donnent pas assez d'occupation. Il est vrai que l'irréligion du peuple est la plainte journalière du clergé de France.

1er avril.—M. Desjardins, peu satisfait de nous avoir conduits à Messas et ramenés à Orléans, voulait encore nous accompagner à Paris, et y demeurer, comme il fit, aussi longtemps que nous, au cas que ses services nous fussent nécessaires. En conséquence, il avait de bonne heure retenu des places pour lui et pour nous, dans une diligence qui devait se rendre dans la nuit suivante. Nous prîmes donc congé du bon évêque d'Orléans, à 6 heures du soir, et, le lendemain matin, Samedi-Saint, nous étions rendus à 7 heures aux Missions Etrangères.

Comme c'est surtout le matin que les denrées arrivent de toutes parts à Paris, il est assez plaisant de voir, à chaque barrière, une vingtaine d'hommes armés de sondes pointues et luisantes au soleil, comme des épées, se darder sur toutes les voitures, à mesure qu'elles arrivent et en percer tous les sacs et ballots, d'outre en outre, pour s'assurer qu'il n'y a rien autre chose que ce qu'on leur a déclaré. Toutes sortes de marchandises sont assujetties à cette opération, excepté celles que les rouliers prouvent par des écrits dont ils sont porteurs, avoir été visitées, plombées et scellées au lieu d'où elles viennent. Mais dans leur empressement de traverser de leur sonde tout ce qui passe, ils ne se donnent pas toujours le temps de considérer, et la sonde est déjà au fond d'un ballot, avant qu'on les ait informés qu'il ne doit pas subir cette opération. Ce fut ainsi que peu de jours après le

---

1.—M. Raimbault était alors à Nicolet, M. Fournier à la Baie du Febvre, M. Pichard était mort à Berthier (comté de Montmagny) le 24 décembre 1819, et M. Villade était curé à Sainte-Marie de Beauce.

retour de l'évêque de Québec à Paris, on ouvrit à la barrière une caisse d'ornements, quoique légalement plombée à Lyon, et il est encore à savoir si la sonde n'y aura pas fait son chemin, en dépit des mesures qu'il avait prises pour l'en garantir.

Réparation d'honneur à la capitale de la France : elle a plus de belles rues que ce journal ne lui en avait d'abord accordées, preuve qu'on voit mieux à deux fois qu'à une. Il ne faut pas croire, au reste, que ces rues, toujours dépourvues de trottoirs, puissent en aucune manière entrer en comparaison avec celles de Londres ou même de Turin.

D'un autre côté, les parcs de Londres, qui en sont les plus belles promenades, ne sauraient approcher de celles de Paris, entre lesquelles se distinguent les Champs Elysées, les boulevards, le jardin du Luxembourg, et surtout celui des Tuileries, de 3,000 pieds de long sur 1020 de large, où se trouvent, à travers de nombreux parterres, des allées en toute direction, tant grandes que petites, des terrasses, des bosquets, des jets d'eau, des verdures, des statues de marbre, etc. Il semble que le gouvernement ait voulu réunir dans ce seul lieu, tout ce qu'il y a d'enchanteur. Le peuple de Paris sait l'apprécier, car à toutes les heures du jour, on y trouve du monde par centaines, et l'on peut hardiment assurer que, chaque dimanche de beau temps, il y passe au moins 100,000 personnes.

Par une bizarrerie assez singulière, la famille royale qui occupe le château des Tuileries, à moins de s'aller jeter dans la foule, est privée, toute l'année, de l'usage de ce jardin, quoique attenant au château ; et, comme elle est bornée de l'autre côté, par la place du Carrousel, où il se répand aussi beaucoup de monde, il s'ensuit qu'elle est vraiment prisonnière, si l'on peut appeler prison, un édifice à plusieurs étages, éclairé de tous côtés, ayant plusieurs balcons et 17 toises de profondeur sur 170 de largeur, sans compter les deux galeries, superbes édifices de 227 toises de long, qui le joignent au Louvre, l'une desquelles est finie depuis près de deux siècles; l'autre commencée par Napoléon est restée en chantier, depuis qu'il a cessé de régner.

Le roi a d'autres châteaux, où il peut se dédommager de la petite incommodité de celui des Tuileries, tels que Fontainebleau, Saint-Cloud, le grand et le petit Trianon, et, par-dessus tout, celui de Versailles, dont chaque voyageur a voulu donner une description, sans jamais réussir à en rendre toutes les beautés. On peut dire, en un mot, que tant d'agréments réunis, tant d'objets profanes, tant de douceur et de jouissances, sont très propres à enivrer un prince, à l'attacher aux plaisirs des sens et à lui faire perdre la pensée de cette vie glorieuse destinée aux chrétiens après leur mort, et qu'il lui faut une grande dose de foi et de piété pour ne pas se laisser prendre à des pièges aussi séduisants.

La duchesse de Berry qui, depuis la mort de son époux, est venue demeurer aux Tuileries, ayant besoin de marcher tous les jours, a choisi pour promenade, une des terrasses du jardin. Du château à cette terrasse, il y a environ 100 pieds. En les traversant, elle fut, une fois, si grossièrement insultée par un individu, que pour prévenir pareille scène, elle est obligée de se faire accompagner par un détachement de troupes, pour franchir cette petite distance. Comme il est hors de doute qu'il existe une conjuration contre la perpétuité de la famille royale, beaucoup de personnes craignent qu'avant la fin de sa grossesse, elle ne soit attaquée dans cette promenade même, d'une manière plus conséquente que par des paroles injurieuses.

La première fois que l'évêque de Québec passa à Paris, le Séminaire des Missions Etrangères se trouvait sans chef. M. l'abbé Chaumont, dernier supérieur, mort au mois d'août, n'avait pas encore été remplacé. L'abbé Desjardins était sur le point de quitter pour se rendre à l'archevêché. Un des trois membres restant à la maison était dans un état d'infirmité qui le rendait incapable d'aucun service. Dans le cours de l'automne, deux nouveaux directeurs ont été admis, savoir : MM. Liset et Buisson. L'un des trois anciens, M. Breluque, chapelain du roi, a été élu supérieur. Au lieu de domestiques pour le service de la communauté, ils sont décidés à prendre des frères et à leur donner

un costume particulier. La maison qu'ils occupent, est un édifice bâti en grand, ayant trois hauts étages au-dessus du rez-de-chaussée, surmontés d'une mansarde. Le parement tout entier, tant du dedans que du dehors, est de pierres de taille. Un jardin vaste, tenu avec la plus grande propreté, ayant déjà des arbres en fleurs, au commencement de ce mois, accompagne ce superbe édifice et procure à ceux qui l'habitent, plusieurs promenades sous des ombrages habilement ménagés. D'une des extrémités de la maison, sort en forme de pavillon une chapelle assez vaste, dont on a fait, dans la nouvelle distribution des paroisses de Paris, une église succursale, dite des Missions Etrangères. Le portail en est séparé de la rue du Bac, par un porche et une cour qui peut recevoir six carrosses à la fois. Cette cour est elle-même séparée par une grille de fer, d'une autre plus spacieuse, par où l'on parvient à la façade du séminaire. Pour ceux qui viennent du dehors, cette dernière cour se trouve bornée, à main gauche, par la chapelle.

Ce séminaire, avec toutes ses dépendances, avait été aliéné pendant la Révolution, comme toutes les autres propriétés ecclésiastiques. Feu M. Bilaire, qui s'en trouvait alors supérieur, et qui avait quelques ressources pécuniaires par lui-même, le racheta en son nom, lors du rétablissement du culte, et en paya une partie, ayant pris des termes avec les acquéreurs nationaux, pour le reste du paiement. C'est dans cet édifice que la communauté des prêtres directeurs des Missions-Etrangères s'est rassemblée à une époque où il restait encore une partie de l'acquisition à payer, sans aucun espoir de remettre la main sur les rentes, qui la soutenaient autrefois. La Providence est venue au secours de ces ecclésiastiques par quelques aumônes. La maison étant très vaste, ils en ont loué et louent encore un grand nombre d'appartements à des évêques, à des ecclésiastiques, à des séculiers. Une partie de ces locataires se font apporter leur nourriture du dehors, d'autres sont pensionnaires et mangent avec la communauté. Le loyer est plus cher, à proportion du nombre d'appartements que

chacun occupe. Il y a même des particuliers demeurant en Province qui paient ici des chambres à l'année, quoiqu'ils ne les occupent que peu de semaines par an, mais qui les ayant une fois meublées, aiment mieux les payer pour plus de temps qu'ils ne les occupent, et être assurés d'un pied-à-terre quand ils viennent à Paris, que d'être obligés de courir les auberges.

Si un des prêtres de la communauté a besoin de plus de place qu'il n'en est alloué à chacun, il paie le loyer du surplus au procureur de la maison. Pareillement, celui qui a besoin de plus de bois de chauffage qu'il n'en est alloué à chaque directeur pour son foyer (cette allouance est de deux voies ou cordes), est obligé de tenir compte de ce qu'il dépense au-delà. Avec cette économie, une table frugale et la somme résultante de l'ensemble de ces différents loyers, la maison paie ses dettes, exerce l'hospitalité envers plusieurs ecclésiastiques étrangers, soutient gratuitement ses séminaristes dont elle ne reçoit pas un sou, et vient d'en faire partir cinq pour les missions du Levant, dont l'envoi ne lui a pas coûté moins de 5,000 francs. Il n'en reste plus que deux, et les directeurs s'occupent d'en avoir d'autres pour les préparer aux missions.

Les lambeaux de l'ancienne bibliothèque du séminaire occupent encore le même appartement qu'avant la révolution. Cet appartement qui est au-dessus et de toute la grandeur de l'église, étant beaucoup plus que suffisant pour contenir le peu de livres échappés au pillage des révolutionnaires, on l'a séparé en deux parties, dont l'une continue d'être occupée par la bibliothèque, l'autre a été changée en une chapelle, où s'assemble, tous les deux dimanches, une congrégation de la Ste Vierge, la mieux choisie peut-être et la plus fervente du monde chrétien. Elle compte entre 270 et 300 membres, entre lesquels il y a une émulation pour la piété dont on peut se former une juste idée, sans avoir vu de ses yeux cet édifiant spectacle.

Cette congrégation ne se compose pas seulement de négociants, qui y sont au nombre de vingt, de trente-quatre employés de

différentes administrations publiques, de six professeurs de Droit, de littérature et de mathématiques, de plusieurs ingénieurs et inspecteurs de l'Ecole Polytechnique, de quatre-vingts élèves en Droit, de treize médecins, de sept avocats, de dix juges de différents tribunaux, de huit évêques, de vingt-quatre militaires de différents grades, du ministre de Saxe, d'un chambellan de l'empereur de Russie, de plusieurs gentilshommes anglais, mais encore d'un nombre de comtes, vicomtes, marquis, les uns pairs de France, les autres de la Chambre des Députés ; en un mot on y trouve des membres des familles les plus respectables de la plus ancienne noblesse du royaume, tels que les Mirepoix, les Laubespine, les Breteuil, les Larochefoucault, les Brissac, les Noailles, les Montmorency, les Polignac, etc. Ces messieurs ne croient pas que l'on soit dispensé des devoirs du christianisme, parce que l'on est gentilhomme, parce que l'on a une éducation au-dessus du vulgaire, parce que l'on a ou que l'on espère une place dans le gouvernement, ou parce qu'on a une fortune indépendante. Il y a dans cette congrégation, des écrivains connus, des génies de la meilleure trempe, des hommes qui ont récemment figuré dans la diplomatie, et c'est parmi ces hommes de mérite que l'on trouve une piété tendre, une assiduité admirable, à des exercices que nos gens à la mode trouvent petits et superstitieux. Ceux-ci font, dans la Congrégation, sans le plus petit effort, les fonctions de portier, de lecteur, de sacristain, de servant de messe. Tous écoutent, avec le plus grand respect, les exhortations non apprêtées que leur fait, les jours d'assemblées, un jésuite connu sous le nom de M. Ronsin. Ils entendent sa messe à genoux, après l'office, et y répondent tous à la fois, ce qui produit un effet charmant.

La Congrégation eut pour préfet, en 1818, le vicomte de Montmorency, premier gentilhomme de Madame la duchesse d'Angoulême. Tous les deux samedis, les congréganistes, sans distinction, étaient bienvenus à passer la soirée chez lui. C'était une espèce de *route* pieuse où, après une heure ou deux de con-

versation pieuse, on faisait en commun la prière du soir, avant de se séparer. La même chose fut continuée en 1819, par son successeur dans la préfecture, M. le prince de Rohan, aujourd'hui ecclésiastique au séminaire de Saint-Sulpice. Enfin le comte Jules de Polignac, préfet depuis le commencement de l'année présente, n'a pas voulu faire autrement que ses deux prédécesseurs, et donne de semblables parties si propres à nourrir la charité entre les frères, et à dédommager la religion des outrages qu'elle reçoit en France et surtout à Paris.

Il est une autre institution propre à consoler les âmes chrétiennes dans ces jours mauvais et à leur faire voir que Dieu n'a pas enveloppé tous les Français dans la malédiction dont il semble avoir frappé ce royaume. Il s'agit ici de ce que l'on appelle les *œuvres*, pour l'intelligence desquelles il faut remonter un peu plus haut.

Dans le siècle dernier, un ecclésiastique connu sous le nom de l'abbé de Pontbriand, dont il existe un bon ouvrage contre le déisme qui, de son temps, commençait à faire des ravages en France, prit en compassion les jeunes Savoyards qui, comme on a vu plus haut, sont employés à Paris à faire la fonction de ramoneurs. Voyant que nul ne s'occupait du salut de ces pauvres étrangers, il les assembla, les instruisit, les prépara aux sacrements, les soulagea dans leurs besoins corporels. Après lui, l'abbé de Fénelon continua cette bonne œuvre. Il mourut, et pendant la Révolution qui survint, elle demeura suspendue comme beaucoup d'autres. A la première lueur du rétablissement du culte, l'abbé Legris Duval prit, à son tour, l'éducation des jeunes Savoyards à cœur ; mais son zèle ne se borna pas là ; car, à cette première œuvre, il en joignit deux autres, savoir : la consolation des malades et la visite des prisonniers. Ces œuvres sont partagées entre trois sections, dont chacune a son président, son trésorier, son secrétaire, et un certain nombre de membres en activité, et d'autres en réserve pour remplacer les premiers. La section des Savoyards a pour patron S. François Xavier, celle des Hôpi-

taux, S. Vincent de Paul, et celle des prisonniers S. Pierre-aux-Liens. A la tête de la société est un directeur élu par les cinq premiers membres des trois sections réunies. Il doit être prêtre et avoir les trois quarts des suffrages des électeurs. Si nul ne réunit ce nombre de voix, après trois scrutins, la nomination est dévolue au supérieur ecclésiastique, qui doit choisir entre ceux qui ont été proposés. Si les trois quarts des suffrages se sont réunis sur un même individu, il ne peut néanmoins entrer en fonction, avant que son élection ait été confirmée par le supérieur ecclésiastique.

Le directeur, une fois élu, nomme un autre prêtre pour son vice-directeur. C'est devant l'un des deux que les officiers des trois sections se rassemblent tous les mois pour rendre compte, ainsi qu'au trésorier général et au secrétaire général, de l'état spirituel et temporel des différentes œuvres auxquelles ils sont respectivement préposés, sans préjudice de l'assemblée régulière de chaque section, qui se tient aussi tous les mois, ni de l'assemblée générale de la société, qui a lieu tous les ans, le second dimanche après Pâque.

L'abbé Legris Duval étant mort, en 1818, a eu l'abbé Desjardins pour successeur, dans la direction de la société. Les membres qui la composent, étant pour la plupart des Congréganistes, on conçoit qu'ils sont étrangers aux bals, aux théâtres et aux autres divertissements. L'argent qu'ils dissiperaient dans la recherche de ces vains plaisirs, ils l'emploient avec plus de fruit et de consolation à promouvoir les œuvres charitables auxquelles ils se sont dévoués.

Le beau spectacle que celui de gens de lettres, de membres du barreau, de médecins distingués par leur savoir, de gentilshommes occupant des sièges dans la législation ou les premières places du Palais, de descendants des plus nobles et des plus anciennes familles de France, s'attachant à la conversion de prisonniers sans mœurs et sans religion, les catéchisant assidûment, endurant avec humilité les rebuts et les grossièretés des plus endurcis, ou

allant de lit en lit dans un hôpital, faire entendre des lectures pieuses aux malades, exhorter à la patience ceux que la nature de leur maladie porte au découragement, ou suivant avec assiduité les exercices que l'on donne aux jeunes ramoneurs, sans se mettre en peine de l'odeur de suie qu'ils exhalent, surtout lorsqu'ils sont réunis, s'asseyant sur les mêmes bancs qu'eux, leur inspirant le goût de la piété et leur distribuant les aumônes qui leur sont accordées toutes les fois qu'on les assemble sur semaine !

Eh bien, tandis que ce petit nombre d'élus accréditent la piété par les édifiants exercices auxquels ils se livrent, et cherchent à défendre le gouvernement par les principes de loyauté dont ils font profession, il y a dans cette capitale et dans toutes les villes tant soit peu marquantes du royaume, une portion de sujets beaucoup plus nombreux, dont tous les discours, toutes les vues, toutes les démarches tendent à détruire les idées religieuses, à entretenir la dépravation des mœurs, à ramener l'anarchie avec toutes ses horreurs. La Chambre des députés enferme dans son sein un nombre effrayant de ces dangereux esprits ; le trône en est environné, et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est à ceux-là que le souverain donne sa confiance, tandis qu'il la refuse à Monsieur son frère, et comte d'Artois, et à la duchesse d'Angoulême, sa nièce, amie déclarée de la piété et du bon ordre.

Depuis plusieurs années, le comte de Cazes, franc-maçon insigne, dont on assure que les mauvais principes ne sont pas équivoques, jouissait de toute la faveur du roi. Il était ministre de l'Intérieur et venait d'être nommé, depuis peu de mois, président du cabinet, lorsque le duc de Berry fut assassiné. On assure que le comte d'Artois, père du prince défunt, prit de là occasion de rendre visite au roi, dans laquelle il insista sur le danger et l'indécence qu'il y avait de maintenir en place, un homme dont les principes étaient les mêmes que celui du meurtrier qui venait de poignarder son fils. On ajoute que le prince demanda de plus la permission de se retirer en Province, n'estimant pas que sa vie fût en sûreté à la cour, tant que ce favori y demeurerait ; qu'à cette proposi-

tion, le roi ému lui dit : "Quoi ! il n'y a qu'un seul individu dans le royaume qui me soit véritablement attaché, et ma famille cherche à l'éloigner de moi !" Quoi qu'il en soit de cette dernière circonstance, toujours est-il vrai 1° que le comte de Cazes a été renvoyé du ministère au moment où on l'espérait le moins ; 2° que le roi, en le renvoyant, a prouvé qu'il ne prenait qu'à regret cette mesure, car, 1° de comte qu'il était, il l'a créé duc ; 2° il lui a donné l'ambassade d'Angleterre, avec liberté de ne s'y rendre que quand il voudrait, et, en effet, après quatre mois de nomination, il n'y était pas encore rendu à la mi-juin ; 3° il l'a remplacé dans le ministère par des hommes moins habiles que lui, mais d'aussi mauvais principes.

CHAPITRE DIXIÈME

Pâque à Notre-Dame de Paris. — Les cimetières. — La population. — Les Gobelins, Sèvres, les Invalides, les Aveugles, les Sourds-muets. — L'abbé Frayssinous et ses conférences. — Le Père McCarthy. — Les francs-maçons. — Lettre de M. Desjardins. — Saint-Denis. — Audience du Roi. — Départ de Paris.

L'évêque de Québec, en arrivant le Samedi-Saint au matin, au Séminaire des Missions Etrangères, y trouva M. l'abbé Desjardins, lequel y tient encore deux chambres, dont il paie le loyer, depuis qu'il a transféré sa demeure à l'archevêché, et y vient régulièrement tous les mercredis et les samedis, pour rencontrer d'anciens pénitents, qui n'ont encore pu se résoudre à prendre un autre confesseur et l'occupent quelquefois la journée entière. M. l'abbé Desgenettes, étranger au Séminaire, lui a succédé dans sa cure. Les réparations commencées à l'église, l'été dernier, sont maintenant achevées, de sorte que nous la trouvâmes dans toute l'élégance dont elle est susceptible. Cette église est édifiante du haut en bas, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, puisque la congrégation se tient au-dessus, et que les Savoyards s'assemblent au-dessous, dans la chapelle souterraine, de sorte qu'il arrive plusieurs fois l'année que le saint sacrifice s'offre au même instant dans les trois étages. Aux Missions Etrangères, comme dans les autres paroisses de Paris, l'on fait, tous les matins et soirs, la prière publique, et elle est suivie de la bénédiction du ciboire.

Ce fut dans cette église que l'évêque de Québec célébra la messe de bonne heure, le jour de Pâque, pour avoir le temps de se rendre à l'office solennel de la Métropole, où il se proposait d'assister. Il y trouva quelques autres évêques étrangers, avec

lesquels il prit place au chœur. Le cardinal archevêque assistait
dans une chaire très élevée, ayant un seul prêtre auprès de lui.
Le coadjuteur célébrait entre deux des archidiacres revêtus de
chapes, et en dehors desquels se tiennent le diacre et le sous-diacre.
Ces deux chapiers accompagnent constamment le célébrant par-
tout où il va. Ce sont eux qui lui mettent et ôtent la mitre. Il
s'habille et se déshabille à la sacristie, et lors même que c'est
l'archevêque qui célèbre, il ne va pas au trône, mais s'assied dans
le sanctuaire sur un fauteuil. Outre la croix archiépiscopale, on
porte devant lui une petite croix d'argent sans bâton et sans
crucifix, dans laquelle il y a des reliques. Elle se dépose sur le
milieu de l'autel, en avant du carton, est encensée à genoux, et,
après la messe, rapportée de la même manière à la sacristie.

L'office du matin commença par une procession très longue du
chapitre et de l'évêque officiant qui fit le tour intérieur de cette
vaste église. Le chant qui l'accompagnait était fort beau, mais
cessait tout à coup de temps en temps, la procession s'arrêtant
d'espace en espace, ce qui ne contribuait pas peu à l'allonger.
L'habillement des chanoines, tant prébendés qu'honoraires, con-
siste en un rochet, comme celui des évêques, avec une mozette
noire doublée en rouge, avec boutons et boutonnières de même
couleur. Il n'y a point de diacres d'honneur, mais en quelque
lieu qu'aille le diacre d'office, il est toujours précédé de six
induts, revêtus comme lui, excepté l'étole et le manipule. Ils
marchent deux à deux et accompagnent également le sous-diacre,
lorsqu'il va ou vient par le chœur. Dans l'intervalle, ils se tien-
nent en face au-dessous des marches de l'autel, trois d'un côté et
trois de l'autre.

Au commencement de la grand'messe, il s'introduisit, au milieu
du chœur, une vingtaine de musiciens laïques, avec des cahiers, de
petits pupitres et des instruments de diverse sorte. On aurait dit
qu'ils allaient faire grand bruit, et ils jouèrent très peu.

Deux chantres en chapes marchent d'une extrémité à l'autre
du chœur, tout le temps que durent le *Gloria* et le *Credo*. Quatre
chapiers additionnels sortent de la sacristie, après l'épître, et

viennent au lutrin chanter le verset de l'*Alleluia*, puis y retournent avant l'évangile et ne reparaissent plus.

Le sous-diacre, précédé des six induts, se rend au bas du chœur, du côté de l'évangile, à une espèce d'ambon peu élevé, d'où il chante l'épître, tourné, non vers le peuple, mais vers le côté de l'épître. Le diacre, à son tour, précédé de même, va à un autre ambon opposé au premier, et chante l'évangile, faisant face au côté de l'évangile.

Par une bizarrerie impardonnable du cérémonial de Paris, on ne salue l'autel que d'une simple inclination, lors même que le Saint-Sacrement y est conservé, et on se met à deux genoux pour encenser l'évêque célébrant, distinction qui n'est due qu'au Souverain Pontife. Les chapiers qui viennent lui annoncer le *Gloria* et le *Credo*, se mettent aussi à deux genoux devant lui.

Les chaînes des encensoirs dont on se sert pour l'encensement du chœur, ont trois fois la longueur des nôtres, et les thuriféraires les manient avec une dextérité merveilleuse.

Le cérémoniaire a toujours le bonnet carré à la main. Lorsque le célébrant est assis, le cérémoniaire s'assied aussi.

A Paris, comme à Orléans, l'évêque célébrant donne la bénédiction au peuple avant l'*Agnus Dei*, et le diacre prend la crosse en main pour chanter *ite missa est.* Ces deux choses s'observent aussi à Lyon, de manière que l'on peut considérer cette pratique comme une ancienne possession de l'Eglise des Gaules.

Les vêpres de ce jour n'offrirent rien de bien remarquable, si ce n'est encore une procession, comme celle du matin, une longue suite de répons à complies, d'autres additions qui semblent avoir pour objet de lasser la dévotion du peuple, au lieu de l'exciter. Cet office avait commencé à trois heures ; il en était six lorsqu'il finit, et il restait encore à faire le sermon qui est d'une heure, dans ces sortes d'occasions. Que l'on dise à quelqu'un du clergé de Notre-Dame : " Votre office du soir est trop long," il vous donne pour réponse que, dans telle et telle autre église de Paris, il l'est bien davantage, mais il n'ajoute pas que c'est un moyen d'y attirer le peuple, parce qu'il dirait faux.

3.—Le lundi de Pâque, nous allâmes à la grand'messe à Saint-Sulpice. Même cérémonial, à fort peu de chose près, qu'à Notre-Dame, excepté que l'autel est en avant du chœur, que le sous-diacre va chanter l'épître dans un angle formé par deux pilastres qui se touchent, ayant la face tournée vers le mur dont il est très près, et que le diacre en fait autant pour l'évangile. Il n'y a nulle dignité dans cette partie du cérémonial. Les élèves du Séminaire de Saint-Sulpice, qui assistent à cette église, se tiennent au chœur, avec toute la piété et la modestie que l'on peut attendre d'ecclésiastiques bien élevés. Malheureusement ils ne sont pas assez nombreux pour le remplir. Les chantres laïques, jeunes gens habillés en surplis, qui assistent au chœur, s'y tiennent assez mal.

Cette église est tenue malproprement, ainsi que sa sacristie. On en peut dire autant des grandes églises paroissiales de Paris, telles que Saint-Roch, dont il a déjà été fait mention dans ce journal, Saint-Eustache, Saint-Gervais, Saint-Germain l'Auxerrois, qui ont, en outre, le désavantage d'être obstruées par des maisons et des boutiques qui les défigurent en dehors, comme la malpropreté et l'abondance de fils et toiles d'araignées les obscurcissent en dedans. Néanmoins ces édifices, d'une précieuse architecture, demandent quelques soins.

L'église de Saint-Germain-des-Prés a un inconvénient de plus que les autres, c'est que plusieurs de ses grandes arches (elle est de structure gothique) ont forcé, et menacé d'une chute prochaine qui aurait pu être funeste à beaucoup de personnes. On s'occupe de lui donner de la solidité. De grands travaux sont commencés à cette fin, et l'on espère que ce ne sera pas sans succès.

5.—Il fut un temps où l'on enterrait sans difficulté dans ces églises ou dans les cimetières y attenant, comme l'on fait encore à Londres, à Rome, et dans la plupart des grandes villes d'Europe. Les philosophes français du dernier siècle ont tant crié contre les sépultures de ville, les médecins les ont tellement secondés, tant de rapports, la plupart infidèles, ont été publiés contre l'insalubrité des sépultures dans les villes, qu'enfin le gouvernement a

été forcé de les défendre. On a donc transporté, dès le temps du règne de Louis XVI, les cimetières hors des villes, sans que la salubrité y ait gagné sensiblement, mais non sans préjudice de la pompe religieuse avec laquelle les corps des fidèles étaient ci-devant portés à la sépulture. Une procession ne saurait aller à cette distance. Il faut donc la remplacer par un convoi civique, où il n'entre rien de religieux. Un curé peu en état de payer une voiture pour s'y rendre, n'y va qu'autant que les parents du défunt en font la dépense, par conséquent n'accompagne pas et n'est pas capable d'accompagner les corps des pauvres que l'on met, par conséquent, en terre profane ; car il ne paraît pas que ces cimetières soient bénis, mais seulement chaque fosse en particulier, et combien qui ne désirent pas cette bénédiction !

Le plus considérable de ces cimetières est celui que l'on nomme *du Père de la Chaise*, parce qu'il a été ouvert sur un emplacement où subsiste encore la maison de campagne du Père de la Chaise, autrefois confesseur de Louis XIV. Le cimetière passe pour avoir 80 arpents de long sur une largeur proportionnée. On y trouve, çà et là, des monuments de tout genre, plus de profanes que de religieux, peu de croix, beaucoup d'inscriptions sentimentales et philosophiques, des couronnes de fleurs suspendues et souvent renouvelées par les personnes oiseuses qui en trouvent à acheter dans des boutiques voisines, où elles sont devenues une branche de commerce. Là vous voyez auprès l'un de l'autre, un saint prêtre et un suicidé, une vierge chrétienne et un écrivain de romans, un édifiant père de famille et une prostituée, une fervente religieuse et un déiste de profession. On y a élevé un petit temple pour perpétuer la mémoire scandaleuse d'Héloïse et d'Abeilard, dont les statues couchées y sont sculptées en pierre fine. Une journée entière ne suffirait pas à parcourir ce cimetière, où l'on rencontre des bandes de curieux à toutes les heures du jour, et de tristes réflexions sur l'affaiblissement de la foi seraient le résultat le plus raisonnable de cette excursion.

La population de Paris, grâce apparemment à la Révolution et aux guerres qui l'ont suivie, a diminué de deux cent mille

depuis 1788, époque où elle était de 800,000 [1]. Elle regagnera bien vite, s'il ne survient de nouveaux troubles, ce qu'elle a perdu dans les trente dernières années; car, à en juger par l'état statistique de 1819, il y a 20,000 naissances contre 18,000 décès par an. Ce n'est pas sur les registres des curés que ce relevé a été fait, mais sur ceux des maires, qui seuls sont consultés, et font foi en cour depuis le commencement de la Révolution. Ce n'est qu'après avoir fait à la mairie la déclaration de la naissance d'un enfant, que l'on vient l'apporter au Baptême. Pareillement on ne demande les honneurs funèbres pour un défunt qu'après avoir informé la mairie de sa mort. Lorsque les fidèles viennent à l'église pour faire célébrer leur mariage, démarche à laquelle la loi civile ne les oblige pas, ce n'est qu'après l'avoir contracté devant le maire, qui rarement fait cette fonction avant midi ; de sorte que le pauvre prêtre, chargé de faire renouveler le consentement des parties, en face d'église, et de leur donner la bénédiction nuptiale à la messe, est souvent obligé d'attendre à jeun, jusqu'à une heure ou deux après-midi, et souvent plus tard. Il y a eu, contre cette pratique, diverses plaintes des curés demandant qu'on leur rendît la tenue des registres légaux, comme ils l'avaient par le passé. Le gouvernement a entendu ces plaintes et a été son train.

Cette semaine, on porte aux infirmes la communion pascale, dans les différentes paroisses ; mais il n'est pas permis, même en cette occasion, de porter la sainte Eucharistie avec solennité. Les fidèles informés se rendent à l'église, d'où ils accompagnent, sans rien dire, et le chapeau sur la tête, le curé qui, couvert, comme eux, et sans lumière, cache avec grand soin, sous une large redingote, et les saints mystères et l'étole et le surplis dont il est revêtu. Ainsi vont les choses dans le royaume de Sa Majesté très Chrétienne.

L'évêque de Québec désirait voir quelques-uns des établissements publics, et on lui procura la visite de la manufacture des

---

1—La population est aujourd'hui (1903) de près de trois millions.

Gobelins, de celle de Sèvres, des Quinze-vingts, des Invalides et des Sourds-Muets.

Les tapisseries de la manufacture des Gobelins sont célèbres par toute l'Europe. L'étendue des établissements, le nombre des ateliers, la multitude des ouvriers, l'ordre et le silence qu'exige leur travail, et qui règne véritablement parmi eux, l'intelligence admirable avec laquelle ils transportent sur le métier tout un tableau, sans laisser échapper une seule nuance, la patience avec laquelle ils se tiennent, non seulement toute la journée, mais plutôt des années entières, derrière un métier, le choix des tableaux que l'on copie en grand nombre dans ce moment, et entre lesquels se trouvent plusieurs sujets de piété, enfin les travaux immenses que requièrent la teinture et les autres préparations de la laine, pour lui donner cette vivacité éclatante et durable qui fait le grand mérite des tapisseries : tout cela demanderait une description longue et détaillée à laquelle ce journal ne saurait se prêter, sans passer les bornes qu'on s'y est prescrites.

La manufacture de Sèvres, à demi-chemin entre Paris et Versailles, a pris son nom de la rivière sur le bord de laquelle on l'a établie. Ici, ce n'est pas de la tapisserie, mais de la porcelaine de la plus belle qualité. La vaisselle commune n'est cuite qu'une fois, mais avec beaucoup de préparations. Elle sort du feu, blanche, mais terne, et ne devient luisante et transparente qu'après avoir été frottée avec une espèce de poinçon ou de fourbissoir. Si on veut l'améliorer, on la remet au feu, après cette première opération, et c'est avant de l'y remettre que l'on place les anses (qui ont été cuites à part) aux pots, tasses, sucriers, soupières et autres meubles qui en doivent porter. La porcelaine, dans cette seconde cuisson, acquiert beaucoup de transparence et de légèreté. Si on veut la conduire à la dernière perfection, on la peint en or, en couleurs. Les ouvriers chargés de ce soin sont d'habiles peintres en miniature, dont on peut apprécier le mérite par la variété admirable qu'ils savent mettre dans leur peinture. Lorsqu'elle est appliquée, ce qui est un ouvrage de très longue haleine, quoique partagé entre un grand nombre de mains, on remet, pour

la troisième fois, la porcelaine au fourneau, on la fourbit encore, et la voilà finie.

Cette fabrique coûte gros au gouvernement,qui en supporte généralement tous les frais et n'en retire aucun profit, comme il serait aisé de le faire. Tous les ouvrages qui en sortent sont sans aucune exception à la disposition du roi, qui en fait des présents aux autres souverains et à certains particuliers. Il y a des vases très grands, supérieurement ouvragés, que les ouvriers prisent très haut, par exemple de 30 à 40,000 francs. Aussi a-t-il fallu des années entières pour les peindre, sans compter les autres opérations qu'on leur a fait subir. Si la porcelaine de Chine qui a servi de modèle à celle de France, l'égale ou même la surpasse du côté de la finesse et de la transparence, elle lui est assurément très inférieure sous le rapport du dessin et de la peinture.

Les Quinze-vingts sont un asile fondée pour la réception de 300 aveugles, tant hommes que femmes. On ne sait pas ici les occuper, comme à Liverpool. Les hommes n'ont aucun moyen de s'occuper. C'est assurément un vice dans l'administration. Les femmes font quelque petit ouvrage de peu de conséquence, tel que du galon de fil ou de laine. Les uns et les autres apprennent à lire, au moyen de livres faits exprès pour eux, dont les lettres, beaucoup plus grosses que les caractères d'imprimerie, sont frappées sur des feuilles ayant la demi-épaisseur d'une carte à jouer, mais plus longues et plus larges. L'aveugle suit les lettres avec son doigt, parvient à les connaître, à les assembler et enfin à lire aussi couramment que son doigt peut aller. Par la même méthode, ou par quelque chose d'approchant, on conçoit qu'il doit être possible de leur apprendre à écrire, et plusieurs y ont réussi.

On enseigne aussi aux aveugles de cet hôpital, la musique vocale et instrumentale, L'évêque de Québec fut redevable à la politesse de l'abbé Gaillard, un des aumôniers de cet asile, du plaisir qu'il eut de voir exécuter un petit concert, par vingt ou trente de ces infirmes réunis dans un département adapté à cette fin. Mais ni cette faculté de lire et d'écrire, ni cette musique ne

rapportent rien au gouvernement, qui porte seul tout le poids de cet établissement, comme de plusieurs autres, tandis qu'il en pourrait tirer au moins la moitié de ce qu'il y dépense. Cela serait d'autant plus raisonnable et praticable aux Quinze-vingts, que souvent, outre le père ou la mère aveugle, on y admet la famille tout entière.

L'Hôtel Royal des Invalides, destiné à recevoir les militaires devenus infirmes au service du royaume, suffirait seul pour immortaliser la mémoire de Louis XIV, sous le règne duquel il fut entrepris en 1672. Tout y respire la grandeur de ce monarque : le choix de l'emplacement, l'air champêtre dont on y jouit, les plantations d'arbres qui l'environnent, les superbes promenades qu'on y a ménagées, le nombre et l'étendue des cours et des salles, la propreté des chambres et des corridors, mais surtout l'église et son sanctuaire, surmonté du dôme le plus beau et le plus dégagé qui soit en Europe, et qui se montre avec d'autant plus d'avantage, que le comble de l'église, au-dessus duquel il s'élève, domine tous les édifices de l'hôtel, et qu'il n'y en a point d'autres dans le voisinage qui puisse l'empêcher de se développer dans toute sa splendeur. Ce dôme est couvert de plomb, ainsi que sa lanterne, et a toutes ses moulures dorées.

Les révolutionnaires avaient tout brisé dans le magnifique sanctuaire de cette église. Des ouvriers sont actuellement occupés à relever les statues et les autels abattus, et à réparer les fresques et tableaux mutilés dans ce temps d'anarchie et de désordre.

Il se trouve, en ce moment, aux Invalides 4,700 soldats et 300 officiers, qui sont logés et nourris séparément des premiers. On conçoit quelle vaste cuisine est nécessaire pour préparer la nourriture d'un si grand nombre de personnes, avec les différences qu'exigent la qualité, la maladie ou la santé des personnes. Ajoutez à ces 5,000 militaires, le nombre des serviteurs et autres employés pour l'entretien des hardes, du linge, les approvisionnements, etc.

L'infirmerie, qui compte présentement 250 malades, tant officiers que soldats, est l'objet particulier des soins d'une vingtaine

de Sœurs de la Charité, qui demeurent dans cet hospice, où elles ont, à part, leur petite chapelle, où se conserve le Saint-Sacrement, et une suite d'appartements qui leur sont appropriés. Elles gémissent beaucoup de l'endurcissement d'une partie de ces militaires, qui vivent et meurent sans s'occuper aucunement de leur salut, et résistent à toutes les instances que leur font à ce sujet les Sœurs et les zélés aumôniers préposés à la conduite spirituelle de ce troupeau peu consolant. Passons aux Sourds-Muets.

On sait que cet établissement est tout nouveau, que l abbé de L'Epée fut le premier qui entreprit de donner à cette espèce d'affligés une éducation régulière, grammaticale et raisonnée, et que l'abbé Sicard, qui en a maintenant la conduite, est son successeur immédiat. Le jour où nous y allâmes était celui d'un examen public des élèves. Quelques-uns d'entre eux étaient chargés de recevoir et de placer les étrangers qui affluaient de toutes parts. La grande salle destinée à ces sortes d'exercices suffisait à peine à les contenir. L'abbé Sicard arriva le dernier, et après un petit discours dans lequel il rendit compte à l'assemblée de sa méthode et de ses succès, il invita les assistants à proposer telles questions qu'il leur plairait, sur la doctrine chrétienne. On leur en fit plusieurs, que le professeur leur rendait par des signes moins multipliés qu'on aurait dû s'y attendre. Les élèves attentifs saisissaient les questions avec avidité, et les écrivaient immédiatement en bon langage et en gros caractères de craie, sur des assemblages de planches peintes en noir, puis chacun de trois ou quatre qui pouvaient écrire en même temps, mettait au-dessous de la demande une réponse de sa façon, ordinairement exacte, mais dans des termes assez différents, pour faire voir qu'elle était raisonnée, et non le résultat d'une formule générale donnée par le professeur. Le plus avancé de ces Sourds-Muets, Massieu, qui montre plus de 40 ans d'âge, montre une intelligence peu commune. Peu content de répondre avec précision à la question qu'on lui a faite, il l'enrichit de réflexions et de commentaires qui supposent un esprit cultivé et familiarisé avec les livres. Son écriture est très lisible et de très

bonne ortographe. En cela, les autres élèves ne lui cèdent pas. Mais il les surpasse tous par la célérité étonnante avec laquelle il écrit.

L'évêque de Québec voulut encore visiter quelques édifices remarquables de cette capitale et qui font époque dans son histoire. Le premier fut le Temple, ancien arsenal de Paris, tenu par les chevaliers de l'ordre militaire des Templiers, institué en 1118. Après leur extinction en 1312, il fut donné aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, puis repris par le gouvernement. Il formait plusieurs vastes bâtiments, avec quatre tours et enclos de dix arpents, qui renfermait quantité de maisons particulières. Ce fut dans cette forteresse que l'infortuné Louis XVI fut enfermé en 1792. La Convention, ou plutôt la municipalité de Paris, en prit occasion d'en faire élever les murs jusqu'à vingt pieds de hauteur. Il en sortit, le 21 janvier 1793, pour aller à l'échafaud, sur la place de Louis XV, entre le jardin des Tuileries et les Champs-Elysées. Ses restes, retrouvés par les soins d'un fidèle sujet, ont été déposés au boulevard de la Madeleine, dans un endroit au-dessus duquel on a commencé, depuis la Restauration, une chapelle expiatoire.

Depuis 1810, on a démoli une grande partie des bâtiments du Temple, et ce qui en reste a été changé, en 1816, en un monastère de religieuses, à la tête desquelles se trouve Mlle de Condé.

La Bastille, dont les premiers fondements furent jetés en 1360, était un château destiné d'abord à servir de citadelle à la ville de Paris contre les attaques des Anglais. On y ajouta, avec le temps, des fossés et un rempart. Lorsqu'en 1630, elle fut changée en prison d'Etat, elle se trouvait fortifiée de huit tours rondes et fort élevées. Le dessus était une terrasse, et au milieu de la forteresse, il y avait une cour qui servait de promenade aux prisonniers les moins maltraités.

Tout le monde sait que, le 14 juillet 1789, la Bastille fut assiégée, prise et détruite par la populace de Paris, et que c'est de là que l'on date le commencement de la Révolution. L'emplacement en fut ensuite loué à différents particuliers qui en firent

des chantiers de bois à brûler. Enfin le gouvernement impérial décida, en 1808, qu'on y formerait un bassin pour recevoir les eaux du canal de l'Ourcg, et qu'un énorme éléphant y serait élevé en bronze, avec une trompe d'où il sortirait une fontaine. Ce grand ouvrage commencé en 1810, se continue sous le gouvernement du roi.

La bibliothèque royale commença, en 1350, par vingt volumes que donna le roi Jean le Bon, à une époque où l'imprimerie n'était pas encore connue. Quinze ans après, le duc de Beaufort y ajouta 900 volumes. Les Anglais, dans le cours de leurs guerres avec la France, en emportèrent la plus grande partie et n'y laissèrent que quelques volumes. Mais Louis XII et ses successeurs la rétablirent et l'augmentèrent considérablement. D'abord elle avait été logée au Louvre, puis dans la rue Vivienne, enfin elle fut fixée par François I dans la rue de Richelieu. Vers le milieu du dernier siècle, elle contenait déjà 100,000 volumes. Elle a été augmentée, pendant la Révolution, de diverses bibliothèques de communautés supprimées, de sorte que l'on y compte maintenant 50,000 manuscrits et 300,000 volumes imprimés, partagés entre un grand nombre de vastes appartements, où le public est admis à certaines heures du jour. Elle occupe trois faces d'un édifice carré, au milieu duquel il y a une grande cour. Dans un endroit de la bibliothèque, il y a deux énormes globes céleste et terrestre, d'environ 24 pieds de diamètre, auxquels le plancher sert d'horizon, en sorte qu'ils ont toujours leur hémisphère inférieur dans un autre étage que celui où on les considère ; mais quoiqu'ils soient très volumineux, on les fait tourner sur leurs axes avec la plus grande facilité.

Arrivé dans le dernier appartement de la bibliothèque, on trouve au milieu une statue de bronze assise, et c'est celle de Voltaire qui, d'un air goguenard, semble se moquer de tous ceux qui passent auprès de lui. Sans doute il aura été redevable de cette place d'honneur, à quelque directeur de la bibliothèque, du nombre de ses admirateurs. Au surplus, soit lui, soit quelque autre, pourrait bien se moquer du très grand nombre de curieux

qui, comme nous fîmes, parcourent avec rapidité tous ces appartements, sans y ouvrir un seul livre, et seulement pour pouvoir dire qu'ils les ont visités.

8.—Il ne reste plus de vestige du manège dans lequel l'assemblée nationale tenait ses séances. Il a été détruit, avec les autres édifices, sur les ruines desquels a été ouverte la rue de Rivoli, sous le règne de Napoléon. La chambre des Pairs tient ses séances au Palais du Luxembourg, et celle des Députés dans celui de Bourbon-Condé. De ces objets profanes retournons à des objets religieux.

9.—Le dimanche de Quasimodo, l'abbé Frayssinous donna, dans l'église de Saint-Sulpice, une de ces savantes conférences qui, depuis quelques années, l'ont mis en si grande réputation, et ont ramené à la vraie foi un si grand nombre d'esprits égarés par les fausses lueurs du philosophisme. Le sujet de celle-ci était la Résurrection de Jésus-Christ, prouvée par des arguments dont chacun portait, avec lui, la conviction la plus irrésistible. L'abbé Frayssinous parle avec l'autorité d'un docteur qui sait bien que ses raisonnements sont sans réplique. Il ne dissimule pas les objections ; il les présente dans toute leur force, mais en même temps il les met en poudre. Ce vertueux ecclésiastique ne se borne pas à ses instructions publiques. Il éclaire et instruit en particulier ceux qui viennent lui exposer des doutes, a souvent la consolation de ramener à Dieu des incrédules, et se charge de leur conduite spirituelle, lorsqu'ils sont convertis.

10.—Il passe pour le premier prédicateur de Paris, et l'abbé McCarthy pour le second. Celui-ci, moins serré que l'autre dans ses raisonnements, porte davantage au cœur. Il est recherché pour les sermons de charité ; c'est là qu'il excelle. Nous eûmes occasion de l'entendre deux fois : la première, en faveur des jeunes orphelines ; la seconde, en faveur des Frères des Ecoles Chrétiennes.

11.—Dans la première, il tira un excellent parti de quelques circonstances de la vie du défunt duc de Berry, et attribua à l'intérêt qu'il avait montré pour les pauvres, le jour même de son

assassinat, la grâce que Dieu lui avait faite de survivre sept heures, à une blessure qui devait le faire mourir sur-le-champ, et de profiter aussi utilement qu'il le fit pour son salut, de cette miraculeuse prolongation de la vie. Il tira des larmes des yeux de tous ses auditeurs, pénétrés, comme ils l'étaient encore, de l'impression occasionnée par la mort prématurée de ce prince.

12.—Dans l'autre occasion, il insista, en faisant l'éloge des Frères des Ecoles Chrétiennes, sur l'extrême importance qu'il y avait d'inspirer aux citoyens de toutes les classes, même des dernières de la société, des principes de religion, à défaut desquels on pouvait se porter, sans remords, aux plus grands excès. Il ne manqua pas de citer, en preuve, les réponses impies, données par l'assassin du duc de Berry, lors de son interrogatoire. Le récit de ces blasphèmes, en excitant l'indignation de l'auditoire, avançait la cause de l'orateur, et produisit une quête fort abondante.

Cet abbé McCarthy est, dans la réalité, un père jésuite, car la Compagnie de Jésus cherche à se rétablir en France, sous le nom de *Pères de la foi*. Elle en est quitte pour qualifier ses membres de *Monsieur l'abbé*, et pour donner à ses collèges le nom de séminaires. L'abbé Barruel, qui n'est lui-même qu'un jésuite, s'est réuni à ses anciens confrères, dans leur maison de la rue des Postes. L'évêque de Québec l'alla voir, pendant son séjour à Paris, et le trouva plus convaincu que jamais, que l'on est redevable aux francs-maçons, de toutes les plaies qui ont désolé l'Europe, depuis 30 ans. Il prétend avoir fait là-dessus de nouvelles découvertes, depuis la publication de ses mémoires sur l'histoire du Jacobisme. Il s'afflige de ce que ses infirmités ne lui permettent plus d'écrire et de révéler au public d'affreux et importants mystères. Suivant lui, les loges des francs-maçons répandues dans la plupart des villes, sont comme des écoles où les adeptes, sans être initiés dans les mystères, sont examinés avec soin. De ces loges on tire des sujets pour former les Orients. Un Orient est, pour l'ordinaire, composé de l'élite de plusieurs loges. On appelle *élite*, dans cette société, ceux qui annoncent plus d'aversion pour Jésus-Christ, pour le Souverain Pontife et

pour les têtes couronnées. Des Orients simples se forment les grands Orients, moins nombreux, mais composés de ce qu'il y a de plus méchant dans les Orients simples. Enfin vient le très grand Orient ou Conseil suprême de toute la société. Celui-ci réunit les caractères les plus pervers, les plus violents ennemis du christianisme. Le parjure, le feu, le poignard, le poison : rien ne coûte à ces coryphées de l'illuminisme, répandus dans toute l'Europe et tenant leurs assemblées ténébreuses, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, suivant que la majorité des membres peut se réunir avec plus de facilité. Ainsi le grand Orient passe, avec rapidité, d'Ecosse en Italie, de Bavière en France, etc. Les philosophes modernes, quoique étrangers pour la plupart à la société, l'ont néanmoins servie puissamment par leur haine contre la religion chrétienne. Les Juifs la servent encore davantage par leur argent et par leurs messages. On les flatte du vain espoir du rétablissement de Jérusalem et de leur temple, et il n'en faut pas davantage pour les leurrer. Les Templiers étaient vraiment venus au point de perversion, et tombés dans toutes les impiétés et autres désordres qu'on leur a reprochés, quoique leur procès ait été conduit de la part du gouvernement, avec beaucoup de maladresse. Si rien n'est plus rare que la conversion d'un illuminé, surtout dans les hauts grades, c'est que nul ne peut trahir ses cosectaires, sans être assuré qu'il lui en coûtera la vie ; car il n'y a point de miséricorde dans les Orients ; et que, d'après la perversité de ceux qui les composent, il n'est pas raisonnable de présumer qu'il y en ait auxquels il reste assez de foi pour préférer le salut de son âme à une mort temporelle qu'il ne peut éviter en se rétractant.

Telles sont, sur la franc-maçonnerie, les idées de l'abbé Barruel, assez appuyées, en général, mais à travers lesquelles il pourrait se mêler un peu de système.

Cependant la fête de S. Paterne approchait. L'évêque de Québec n'oubliait pas qu'il avait promis de l'aller célébrer à Orléans, et, s'il l'avait oublié, M. Desjardins l'aîné n'aurait pas manqué de lui en rappeler le souvenir. Le retour dans les lieux où il

avait été si bien reçu, et la qualité des personnes en la compagnie desquelles se devait faire ce voyage, étaient bien propres à séduire. L'évêque de Québec s'en excusa néanmoins sur des occupations qu'il avait à Paris, et sur une indisposition qui se serait mal accommodée des riches tables des Orléanais, et de la nécessité indispensable de passer deux nuits en voiture, l'une pour s'y rendre, l'autre pour en revenir. M. Desjardins l'aîné alla donc seul à Messas, ayant laissé à Orléans monsieur son frère et l'abbé Fraysinous, qui n'avaient plus de motifs d'aller plus loin. Avant d'en revenir, ayant trouvé occasion de faire passer une lettre à l'évêque de Québec, il lui exprima, d'une manière tout à fait gentille, le désappointement qu'avait causé son absence. En voici quelques fragments : "Les grandes contrariétés sont muettes, comme les grandes douleurs. Tout Orléans et tout Messas vous attendaient : on s'était pavoisé partout. Ma bonne sœur, qui n'a su sa privation et la nôtre, qu'hier soir à mon arrivée, est restée béante.... Clément, Jouanneaux, M. le curé de Meung, étaient de l'avant, à Orléans, pour vous, Monseigneur. M. le curé de Messas avait fait faire une soutane neuve pour vous faire sa cour. Tout le village était debout, ce matin, vous croyant arrivé, et jusqu'à la ville voisine, on se remuait. Je m'arrête ici, Monseigneur, parce que j'aurai l'honneur de vous dire le reste à Paris..." Il revint, en effet, à Paris, au commencement de la semaine suivante, et rendit à l'évêque de Québec, jusqu'au moment de son départ, tous les services que l'on peut attendre de l'ami le plus dévoué et du cœur le plus généreux.

Le dimanche du *Bon Pasteur*, on tint aux Missions Etrangères l'assemblée annuelle de trois sections des œuvres mentionnées ci-dessus. L'évêque de Québec, invité d'y assister, écouta avec le plus grand intérêt les rapports qui y furent faits. Le premier touchant les hôpitaux fut lu par le comte Alexis de Noailles, qui l'avait rédigé. M. Charles de Lavau, chef de la section des prisons, étant allé en Italie, le rapport fut fait par un substitut. M. Bordier, qui est à la tête de la section des Savoyards, lut le sien lui-même. Il était rédigé dans un grand détail et dans les

termes les plus touchants, en faveur de la bonne œuvre à laquelle il est préposé, et pour l'avancement de laquelle il faut avouer que cet homme estimable n'épargne ni soins, ni peines, ni argent. Enfin le trésorier général présenta aussi l'état de la recette et de la dépense annuelle, d'où il résultait que de 18,000 francs d'aumônes reçus depuis un an, les Savoyards seuls en avaient dépensé 14,000, et que les quatre autres mille avaient suffi pour les deux autres objets. Il est vrai que les prisonniers et les malades des hôpitaux, étant logés et nourris aux frais du gouvernement, ont plus besoin d'instruction et de consolation que d'assistance corporelle.

Quant aux rapports pris en eux-mêmes, indépendamment de la piété et de la charité qu'ils respirent, ce sont des modèles d'éloquence et de beau style, donnés dans le langage le plus pur, et qui feraient honneur aux premiers hommes d'Etat et aux meilleurs écrivains qui soient en France. L'évêque de Québec désirait en avoir des copies pour l'édification de son diocèse. Il n'en put obtenir, parce que la modestie dont cette société fait profession, l'empêche de communiquer au dehors ce qui pourrait lui attirer des applaudissements.

17.—Pendant cette troisième sem[illegible] avril, l'évêque de Québec s'occupa principalement de l'acq[illegible]tion d'un certain nombre de livres, tant pour sa propre utilité que pour celle des jeunes élèves de son diocèse. Pour former cette collection, il fallut visiter plusieurs librairies, aller, venir, confronter des éditions, des catalogues, etc. Il n'y a pas de ville au monde où il y ait autant de bons et autant de mauvais livres à vendre qu'à Paris. Indépendamment des vastes magasins des libraires, on en trouve d'exposés en vente sur les quais, les ponts de la Seine, sur les boulevards et dans presque toutes les rues, en quantité prodigieuse. Une personne qui n'est pas gênée par sa dignité, qui a du temps à perdre et de l'argent à dépenser, pourrait se composer, dans ces différents endroits, une bibliothèque de telle espèce de livres qui conviendraient à son génie, et à beaucoup meilleur marché que chez les libraires. Mais un ecclésiastique, un évêque surtout, ne peut

avec décence s'arrêter longtemps dans ces endroits, à feuilleter et à examiner des livres. Il faut nécessairement revenir aux libraires, et ce fut le parti que prit celui de Québec.

22.—Il s'était trouvé réuni à plusieurs évêques de France, le vendredi précédent, pour assister à un service solennel que la garde nationale de Paris avait fait célébrer à Notre-Dame, pour le duc de Berry. Il les rencontra encore aujourd'hui à Saint-Denis, où l'on faisait l'anniversaire de la translation des reliques de S. Denis et de ses compagnons, martyrs. Ces reliques, partagées entre plusieurs reliquaires très élégants, de cuivre ou d'argent doré, étaient exposées à l'entrée du chœur, sur une grande table élégamment ornée, chaque reliquaire recouvert d'une palme, dans laquelle était enfilée une couronne. La messe fut chantée par Monseigneur le coadjuteur de Paris, et le sermon prêché par l'abbé Borderie, l'un des archidiacres, orateur élégant, recherché, assez mauvais déclamateur, et néanmoins l'un des plus renommés de Paris, après messieurs Frayssinous et McCarthy, qui laissent tous les autres à une grande distance derrière eux. L'abbé Borderie prêche pour les savants, mais nullement pour le peuple, à la portée duquel il ne sait pas se mettre.

L'église de Saint-Denis est un bel édifice gothique, et d'au moins 300 pieds de long, maltraité pendant la Révolution, mais réparé depuis, et tenu au dedans et au dehors dans un état de propreté et de décence qui fait plaisir. Le chœur en est très éclairé, parce qu'ici, comme à Notre-Dame, on a remplacé par des verres blancs, les anciennes vitres chargées de peintures qui les obscurcissaient.

Au-dessous du maître-autel, qui est en avant du chœur, se trouve le caveau destiné depuis plusieurs siècles à la sépulture des rois de France et des princes de leur sang. C'est une voûte qui n'a d'entrée que par une trappe placée au sommet, à l'effleurement du pavé de l'église, et qui est fortement cimentée. Elle ne se trouva pas cependant à l'épreuve des révolutionnaires. Y avait-il quelque chose qui pût leur résister ? Ils défoncèrent cette trappe, pénétrèrent dans la voûte, défoncèrent les cercueils, pro-

fanèrent, sans exception, toutes les cendres de leurs souverains, et les jetèrent au vent.

Déjà la vénérable abbaye à laquelle appartenait cette église, avait été supprimée, comme tous les monastères de France. Après le rétablissement du culte, Napoléon ordonna que l'église continuerait d'être le tombeau des empereurs, comme elle avait été celui des rois, et y établit un chapitre principalement composé d'anciens évêques démissionnaires, auxquels on ajouta un certain nombre d'ecclésiastiques de second ordre. Ce chapitre maintenu par Louis XVIII, depuis la Restauration, n'est chargé que de la récitation journalière de l'office des morts pour les rois et princes défunts. Les chanoines ne demeurent pas ensemble, mais dans des maisons particulières. L'ancienne abbaye a été changée en une école, dans laquelle les filles des chevaliers de la Légion d'honneur reçoivent leur éducation aux frais du gouvernement. Cette école est sous la surintendance du maréchal Macdonald, duc de Tarente, trop *libéral* pour espérer que l'éducation de ces demoiselles soit assez chrétienne.

A la suite de la grand'messe, l'un des chanoines conduisit obligeamment l'évêque de Québec, accompagné de l'abbé Desjardins et de M. Turgeon, dans l'église souterraine, où l'on rétablit en dehors du caveau, les bustes, statues et autres monuments ci-devant érigés à la mémoire des rois de France, depuis Clovis jusqu'à nos jours. Celui de Clovis et quelques autres qui se trouvaient dans l'église supérieure, ont été réparés les premiers, et d'après l'activité des ouvriers occupés à la réparation de ceux qui existaient autour du caveau, elle ne tardera pas à s'achever.

Dans le sépulcre des rois, depuis son rétablissement, il n'y a encore que le duc de Berry qui ait été déposé. La pierre servant de trappe a été scellée avec grand soin par-dessus lui, mais on tremble que quelque nouveau meurtre n'oblige de la relever bientôt.

Le prince de Condé, dernier mort, en reconnaissance de ses longs et importants services dans la cause de la royauté, a mérité que son corps fût déposé dans la voûte de cette église, non avec

celui des rois, mais à part et dans un caveau grillé où l'on aperçoit son cercueil.

23.—L'église de Saint-Denis, avec la petite ville qui l'environne, est du diocèse de Paris, quoique éloignée de deux lieues de la capitale.

Aujourd'hui, troisième dimanche d'après Pâque, M. l'abbé Frayssinous donne une conférence dans l'église de Saint-Sulpice. Elle a pour sujet la propagation miraculeuse de l'évangile, en réfutation du système du philosophe anglais Gibbons, qui a prétendu dans un de ses ouvrages, qu'elle n'avait rien que d'humain. L'orateur le réfute avec cette force de raisonnement qui terrasse tout ce qui se présente sur son chemin ; mais, à son ordinaire, il n'en vient là, qu'après avoir établi de la manière la plus solide et la plus irrésistible, la proposition qu'il avait mise en avant. L'auditoire est nombreux et ne saurait l'être trop pour entendre un docteur de cette trempe. Par malheur, il a perdu beaucoup de ses dents, et il faut une grande attention pour ne rien perdre des excellentes choses qui sortent de cette bouche savante.

25.—Par le moyen de M. l'évêque de Chartres, premier aumônier de Monsieur et du comte de Bouillé, l'un de ses aides de camp, l'évêque de Québec s'était procuré l'avantage d'être introduit à ce prince estimable, considéré comme l'ancre de miséricorde de la famille Bourbon et de la religion catholique en France. Il désirait aussi être présenté à Madame la duchesse d'Angoulême, pour honorer en elle le seul mais estimable rejeton de l'infortuné Louis XVI. Le vicomte de Montmorency, premier gentilhomme de cette princesse, lui avait promis de lui rendre ce service, mais le négligea, peut-être parce qu'il croyait que le séjour du prélat à Paris devait se prolonger encore de quelques semaines. Quant à voir le roi, il n'y songeait nullement, lorsqu'il apprit que Madame la marquise de Villerai avait négocié cette entrevue avec M. le duc de la Chastre, premier gentilhomme de Sa Majesté. La chose était si avancée, lorsqu'il le sut, qu'il n'était pas honnêtement possible de reculer. Il fut réglé que ce serait le dimanche, 30 avril, entre le déjeuner du roi et sa messe,

que la présentation aurait lieu, c'est-à-dire à onze heures. L'évêque s'y rendit ponctuellement. Introduit par un suisse dans ce que l'on appelle la salle du trône, il y fit antichambre jusqu'à ce qu'un des officiers du roi vint lui dire que Sa Majesté était prête à le recevoir. C'était une audience privée. Le roi lui parla avec bonté, lui fit des questions sur l'état de la religion en Canada, se recommanda à ses prières, et le chargea de dire à ses diocésains que leur ancien père ne les avait pas oubliés, mais qu'il fallait respecter les traités. Sa Majesté indisposée d'un reste de goutte, était assise dans un fauteuil, et devait assister à la messe dans ses appartements où l'on préparait un autel à cet effet, lorsque l'évêque sortit d'avec elle, satisfait de l'accueil obligeant qu'il en avait reçu.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire à Paris, c'était d'en partir et de regagner l'Angleterre. Il voulait s'embarquer pour l'Amérique au plus tard le 15 de juin; le mois de mai arrivait, et il le lui fallait tout entier pour avancer les affaires entamées à Londres.

Après une veille prolongée avec M. l'abbé Desjardins, qui vint tout exprès coucher, le dimanche, aux Missions Etrangères, il prit un peu de repos, et ayant fait les derniers adieux à ses amis, il se rendit, avant 8 heures du matin, à l'Hôtel des Messageries, où son bagage et celui de M. Turgeon, et celui de François, (ci-devant John) étaient rendus, dès le soir précédent.

M. Desjardins l'aîné ne les quitta que quand ils furent entrés dans la diligence, et leur renouvela ses protestations d'estime, de respect et de bienveillance, qui sont l'apanage du cœur le plus ami et le plus généreux.

Nous trouvons dans la voiture, une demoiselle anglaise convertie à Paris, personnage fort guindé, s'occupant de lectures qui nous firent comprendre qu'elle était catholique. Avec elle était un jeune officier anglais d'artillerie, si ignorant de sa religion, qu'il ne mettait pas de différence entre l'Evangile et l'Alcoran. En dehors de la voiture, il y avait deux gentilshommes polonais parlant bien français, l'un desquels conduisait en Angleterre sa

femme, née en Circassie, où elle avait été élevée dans la langue française, qui est, suivant elle, la langue commune du pays, circonstance assez singulière. Nous ne rencontrions ces derniers que dans les auberges.

La première où nous arrêtâmes pour dîner, était dans la ville de Montreuil. Il faisait chaud, ce jour-là, mais la chaleur n'était pas insupportable. Nous avions pris la route d'Amiens, dans le désir d'en voir la superbe cathédrale. Avec un peu plus de réflexion, nous aurions préféré le chemin de Beauvais, qui est plus court, n'étant pas à présumer qu'une voiture publique dût s'arrêter pour donner aux voyageurs l'occasion de contempler les objets qui sont sur la route, surtout dans un endroit où l'on ne passe que la nuit. En effet, il était onze heures et demie du soir, lorsque nous entrâmes dans cette ville, et nous eûmes à peine le temps d'y prendre une tasse de café, qui nous fut apportée de très mauvaise humeur, par une hôtelière dont nous avions interrompu le repos. La nuit était fort obscure : on pouvait reconnaître les rues ; mais il était impossible de distinguer un édifice d'un autre. Le mardi....

FIN DU MANUSCRIT DE Mgr PLESSIS [1]

1—*Le Journal de Voyage* de Mgr Plessis était, comme on peut facilement le supposer, très en honneur autrefois. On en fit trois copies, une pour le Séminaire de Québec, une autre pour le Collège de Sainte-Anne ; la troisième était écrite par Mgr Tanguay. Cette dernière appartient maintenant à mon ami M. le chirurgien-major Hubert Neilson. Le vénérable abbé Chs Trudelle me dit que lorsqu'il était au Séminaire de Québec, on faisait la lecture publique de ce journal au réfectoire des prêtres. L'original qui se trouve dans nos archives est tout entier de la main de Mgr Plessis ; il se compose de cinq volumes in-douze, de six cents pages chacun.

APPENDICE

APPENDICE A

Suite du voyage de Mgr Plessis. — Lettres du cardinal Consalvi, du cardinal Litta, de sir John Sherbrooke et de lord Bathurst. — Audience de Georges IV. — Mission aux Etats-Unis. — Rapport à la Propagande. — L'archevêque de Baltimore. — Divisions parmi le clergé. — Protestation de Mgr Maréchal. — Les évêques français aux Etats-Unis. — Retour de Mgr Plessis à Québec.

Comme on vient de le constater, Mgr Plessis termine son récit de voyage à Amiens, et ne dit rien ni de la traversée, ni de son séjour à Londres, ni de son passage par les Etats-Unis, ni de son retour triomphal à Québec. Il convient donc de suppléer, en partie du moins omissions et de compléter ainsi son journal de voyage.

D'abord je puis affirmer, d'après ses mémoires et par les réponses des congrégations, que nous conservons dans nos archives, que le prélat avait fait un ouvrage colossal à Rome et qu'il revenait chargé de documents et de privilèges les plus précieux pour l'administration de son diocèse. De plus le Saint-Père lui avait confié une lettre pour le roi Georges IV, comme en fait foi celle du cardinal Consalvi, écrite en entier de sa main, et que je suis heureux de pouvoir reproduire ici :

Monseigneur, Rome, 9 février 1820.

Voici la lettre de Sa Sainteté que vous avez désirée. J'y joins la copie, parce que les ministres peuvent désirer d'en connaître le contenu, tel étant l'usage des Cours, et vous devez la remettre

au ministre avec la copie, et non pas au Prince directement. Vous trouverez ci-inclus le Bref d'Assistant au trône pontifical.

J'y joins encore une lettre d'amitié pour Monseigneur Poynter que j'embrasse de tout mon cœur.

J'avais espéré que vous ne partiriez réellement que vendredi, et je m'étais proposé d'aller chez vous jeudi, pour vous revoir et vous souhaiter le bon voyage. M'étant impossible de sortir aujourd'hui jour de Poste, recevez ici l'assurance des sentiments que vous connaisez à votre égard, ainsi que l'offre de mes services. En regrettant de ne pouvoir les répéter de vive voix, je me répète alors par écrit, avec une considération distinguée et un véritable attachement,

Votre dévoué et obéissant serviteur,

H, Card. CONSALVI.

AUTRE LETTRE DU MÊME, LE 10 JUIN 1820.

Monseigneur,

Ayant appris par une lettre de Monseigneur Poynter à M. Gradwell, que vous vous trouvez à Londres, je crois, Monseigneur, ne devoir tarder davantage ma réponse à votre lettre du 17 avril, que j'ai retardée, ne vous sachant pas encore à Londres.

Je commencerai par répondre à l'article qui regarde vos lettres que vous supposez avoir été transmises à Rome à mon adresse depuis votre départ. Je puis vous assurer que jusqu'à présent je n'en ai reçu aucune, et que si j'en recevrai, je m'empresserai de vous les transmettre à Londres, recommandées à Mgr Poynter, ainsi que vous le désirez.

Pour ce qui regarde la lettre d'introduction pour S. M. Britannique, que vous voudriez lui présenter de la part du Souverain Pontife, dans sa qualité de Roi, et non pas dans celle de Prince Régent, comme Sa Sainteté l'écrivit lors de votre départ de Rome, je crois qu'il ne faut faire aucun changement à la lettre

que vous avez avec vous. La lettre que vous devez présenter à Sa Majesté de la part du Saint-Père, ne peut être que celle que Sa Sainteté Elle-même consigna entre vos mains. Or, à cette époque, Sa Sainteté ne pouvait pas titrer le Roi actuel que du titre de Prince Régent, le Roi son père étant alors vivant.

Je me suis fait un devoir de présenter votre respect à Sa Sainteté, qui m'a chargé de vous témoigner toute sa bienveillance.

Je vous prie, Monseigneur, de présenter mes compliments à M. Poynter. Je vous renouvelle ici l'offre de mes services, si je pouvais vous être utile en quelque chose, ainsi que l'assurance de l'estime distinguée avec laquelle je suis,

Monseigneur,

Votre bien dévoué et obéissant serviteur,

H., Card. CONSALVI.

To the Reverend Doctor
J. O. PLESSIS,
London.

De son côté, le cardinal Litta écrivait à Mgr Plessis la lettre suivante :

Monseigneur,

Ne sachant pas si j'aurai le bonheur de vous retrouver dans les derniers moments de votre départ, je m'empresse de vous envoyer ces lettres dont l'une pour mon frère qui a déjà l'honneur de vous être connu, et l'autre pour procurer à une de mes sœurs l'honneur de votre connaissance.

En vous souhaitant un bon voyage et un heureux succès à vos saintes intentions, je vous prie, Monseigneur, de vous souvenir de moi dans vos ferventes prières pour notre sainte Eglise et pour les prélats de Rome. Je saisirai toujours avec grand plaisir toutes les occasions où vous jugerez utile de m'employer pour

nos bons catholiques du Canada. Agréez, en attendant, l'expression de ma haute estime et de la considération très distinguée avec laquelle je suis

Votre serviteur très dévoué,

D., Cardinal LITTA.

Ce 8 février 1820.

Pendant son séjour à Paris, l'évêque de Québec eut l'occasion de rencontrer plusieurs membres des familles canadiennes qui avaient émigré en France, après la cession du pays à l'Angleterre. Le fils du célèbre baron de Léry, dans une lettre écrite à ses parents, au Canada, mentionne avec combien de plaisir il avait vu l'évêque du pays où était né son père.

Il était en France un homme que M[gr] Plessis aurait grandement désiré revoir. C'était M. Mermet, qui a chanté si noblement la victoire de Chateauguay. Ce poète distingué avait passé plusieurs années au Canada en qualité de lieutenant, puis de capitaine dans le régiment de De Watteville, composé de prisonniers enlevés aux armées françaises durant les guerres de l'empire, et commandés par des officiers légitimistes qui avaient émigré en Angleterre. Après la guerre américaine, le gouvernement anglais avait accordé des terres, sur l'Ottawa, aux officiers et aux soldats de ce régiment qui voudraient demeurer dans le pays...

Un avenir heureux souriait à M. Mermet, homme d'une belle intelligence, sincèrement attaché à la religion catholique et aimé de tous ceux qui le connaissaient. Ses rapports avec l'évêque de Québec avaient été fréquents et amicaux ; plusieurs fois il avait adressé au prélat de fort jolies pièces de vers. Comme ses compagnons, il crut que la fortune l'attendait en France, et se décida à rejeter un bien-être certain au Canada pour de grandes espérances dans sa patrie. L'évêque de Québec s'efforça inutilement de le retenir... A peine fut-il rentré en France, que M. Mermet regretta amèrement la démarche imprudente qu'il avait faite ; le

nombre des légitimistes était grand et il était resté peu d'emplois à la disposition du souverain. M. Mermet, confondu dans la foule des demandeurs, obtint la croix de Saint-Louis, mais rien de plus... Il vivait à Marseilles dans la retraite et l'obscurité, lorsqu'une lettre de l'évêque de Québec, revenant de Rome, vint lui rappeler ses amis du Canada et lui retracer les moments de bonheur qu'il y avait passés. Sa réponse au prélat est pleine de reconnaissance, d'affection et de respect ; mais elle est empreinte de tristesse et montre une profonde inquiétude pour l'avenir. Il termine par ces mots : « Oui, je regrette sincèrement de m'être vu dans l'impossibilité de suivre les sages conseils que Votre Grandeur daigna me donner, avec tant de bienveillance, le soir du vingt-six août 1816 : « Croyez-moi, restez au Canada », me disait-elle avec bonté. Hélas ! j'ai quitté mes amis du Saint-Laurent ; j'ai abandonné cinq cents arpents de terre pour me trouver isolé et sans fortune au sein de mon ingrate patrie. » Je prends tous ces détails dans Ferland, qui cite aussi une épître en vers dans laquelle le poète chante les louanges du prélat [1].

Comme on l'a vu, Mgr Plessis partit de [illegible]s, le 1er mai 1820, pour retourner en Angleterre, et une fois arrivé à Londres, il s'y occupa de nouveau des affaires de son diocèse. Je vois par la lettre suivante que le prélat était de retour dans la capitale le 9 du même mois et qu'il attirait l'attention des ministres et de ses amis.

"Sir John Sherbrooke is very sorry that he was not at home when the R. C. Bishop of Quebec did him the favor of calling this morning. He is very much engaged during his short stay in London, but if the Bishop will call upon him for a quarter of an hour at half past eleven o'clock, to-morrow morning, he will endeavor to be disengaged to receive him.

(9th May, London Hotel, Albermale St., Tuesday.)

1—La notice biographique et plusieurs poésies de M. Mermet ont été publiées dans le *Répertoire National.*

Voici comment l'abbé Ferland rend compte des négociations de l'évêque auprès du gouvernement Britannique :

Quant à l'espoir d'obtenir quelques modifications aux premières décisions du gouvernement, il n'y fallait pas songer : " Les ministres britanniques changent, faisait observer le prélat, mais l'esprit du ministère ne change point. L'on ne peut se flatter d'un nouveau système qu'autant qu'il viendrait du roi, et l'on ignore jusqu'à présent la manière de penser du roi par rapport aux catholiques..... La cour de Rome a fait ce que j'ai voulu ; il n'en a pas été de même de celle d'Angleterre ; je n'en ai obtenu mes deux suffragants qu'avec beaucoup de peine, et seulement comme grands vicaires revêtus du caractère épiscopal."

" Le gouvernement n'a pas voulu me reconnaître comme métropolitain, en sorte que mon diocèse n'est réellement pas démembré comme je l'aurais voulu, mais seulement divisé en districts pour des évêques *in partibus* soumis à mon autorité." Mgr Plessis obtint plusieurs audiences du secrétaire d'Etat pour les colonies, qui lui remit une lettre officielle pour lord Dalhousie, nommé gouverneur du Canada. Le comte Bathurst informe ce dernier des arrangements qui avaient été faits avec la cour de Rome, pour l'avantage des catholiques du Canada, et de l'approbation que Sa Majesté avait donnée à ces mesures, concernant la division du diocèse de Québec. De plus des ordres allaient être envoyés pour l'expédition de lettres patentes d'amortissement en faveur du Collège de Nicolet ; et enfin le gouvernement semblait oublier le projet de s'emparer des biens du Séminaire de Montréal.

Le roi lui-même témoignait de sa bonne volonté envers ses sujets canadiens : lorsque l'évêque de Québec lui fut présenté, Georges IV le reçut avec une bienveillance marquée ; il lui parla des services rendus durant la guerre américaine par les catholiques du Canada, et il témoigna la confiance qu'il avait dans la loyauté du peuple et du clergé de la province [1].

1—*Mgr J. O. Plessis.* Ferland.

On lira sans doute avec intérêt la lettre suivante que lord Bathurst écrivit le 20 mai à Mgr Plessis et que je crois inédite :

Downing street, 20 May, 1820.

Sir,

I have had the honor of receiving the Memorandum which you have transmitted to me of several points upon which you were desirous of receiving the decision of His Majesty's Government.

1st. With respect to the permanent establishment of the Seminary of Nicolet on which you have bestowed so much pains and attention, it affords me much pleasure to assure you that I have directed the governor of His Majesty's North American Provinces to cause Letters Patent to pass the Great Seal of the Province for carrying your wishes into effect. At the same time however it will be necessary in the Letters Patent to limit the amount of Property to be held by the Seminary agreeably to the original recommendation of the Governor of Canada.

2nd. The necessary communication will be made to Lord Dalhousie of the permission which His Majesty has given to the Revd. J. J. Lartigue and the Revd. Provencher to assist you in the spiritual administration of the district of Montreal and the Countries situated in the North and North West of Upper Canada.

3rd. On the subject of the Rent of your Episcopal Palace, I will not fail to communicate with the Governor in Chief with every disposition to make such an addition to the sum heretofore allowed as may be adequate to the situation which you hold in the province, but at the same time I am sure you will feel how impossible it is for me to hold out any expectation of my being able to authorize the payment of a larger sum than that allowed for a similar purpose to the Bishop of the Church of England in the Province.

4th. With respect however to the admission of Foreign Ecclesiastics into the Province, I regret that I cannot consider it

advisable to accede to your wishes. I trust however that you will believe that my refusal in no degree arises from any doubt as to the merits of the individuals who would be selected by you for such an office, but from a general objection to the unnecessary introduction of Foreigners into ecclesiastical offices in His Majesty's foreign possessions, and also from a sincere desire, to give due encouragement to those who having been educated in the Province must naturally look to be preferred in the Province to the offices of the Roman Catholic Church.

I have the honor to be,

Sir,

Your most obedient Humble Servant,

BATHURST.

———

La lettre suivante de sir John Sherbrooke nous fait connaître la date du départ de Mgr Plessis, et montre en quelle estime on tenait le prélat dans cette respectable famille :

Calverton near Southwell Nott.
17th June, 1820.

Monseigneur,

On my return hither last night from Cheltenham, I was favoured with yours of the 3rd, and as you mention your intention of being at Liverpool on the 10th inst. for the purpose of embarking for America, I shall address this letter to you at that place, and advantage myself of the opportunity it affords me of wishing you an expeditious and prosperous voyage to your native country.

It afforded me great pleasure to learn from yourself that the reception you had met with both from the King and from his Ministers has been satisfactory. Indeed I should have been much surprised had it not been so, knowing as I do how well the latter are acquainted with your loyalty and with the meritorious conduct you have evinced on all occasions. In reply to what you say of the sentiments of the present administration towards the Catholic

priest-hood in Canada, I have only to remark that owing to our national prejudices, a Minister in this Country has very difficult card to play with regard to Ecclesiastics of that persuasion, and I must be allowed to differ from you in toto as to the opinions you seem to think are entertained here of the *Canadians*, as I have reason to believe that they are considered as *loyal, well affected, good subjects*, both by the Sovereign and by his ministers.

I regret that this Government should throw any obstacles in the way of your advancement to the dignity intended to be conferred upon you by the papal See, and I am willing to hope that in time the difficulty must be overcome.

Present my best respects to Mr. Lartigue and Mr. Turgeon. Remember Lady Sherbrooke and myself to all our friends in Canada who may do us the favor to enquire after us, and believe me with sincere regard

Monseigneur,

Your very faithful and obt. servant,

J. C. Sherbrooke.

Lady Sherbrooke offers you her best respects. We regret extremely that we did not see more of you and that we had it not in our power to show you more attention during your short stay in this Country,

J. C. S.

Je cite maintenant l'abbé Ferland :

" Un succès aussi ample qu'il le pouvait, vu les circonstances, avait couronné les négociations de l'évêque ; il avait hâte de rentrer dans son diocèse avec ses bonnes nouvelles. Aussitôt que possible, il s'embarqua pour l'Amérique avec ses compagnons de voyage, messieurs Lartigue et Turgeon. Arrivé à New-York, le 21 juillet 1820, il dut visiter quelques villes des Etats-Unis ; sur la demande que lui en avait faite le préfet de la Propagande, il se rendit de New-York à Philadelphie et à Baltimore, pour

s'enquérir des difficultés suscitées dans plusieurs diocèses par des prêtres schismatiques qui rejetaient l'autorité des évêques. Les rapports de Mgr Plessis servirent surtout à appuyer auprès de la Cour de Rome les justes réclamations de Mgr Maréchal, archevêque de Baltimore, qui se plaignait que dans la nomination de nouveaux évêques pour les Etats-Unis, on ne consultait pas assez les anciens, déjà au fait de l'esprit et des institutions du pays."

Voici comment, de retour à Québec, Mgr Plessis rendit compte de l'importante mission qu'on lui avait confiée :

Québec, 6 septembre 1820.

A Son Eminence
Monseigneur le cardinal Fontana,
Préfet de la Congrégation de la Propagande,
Rome.

Monseigneur,

J'ai la satisfaction d'informer Votre Eminence que conformément à ses désirs, avant de rentrer dans mon diocèse, j'ai parcouru ceux de New-York, de Philadelphie et de Baltimore. J'ai eu l'honneur de voir Mgr l'archevêque et de converser avec lui. Votre Eminence apprendra avec consolation que la lettre pastorale qu'il a publiée contre le dominicain irlandais Carbry, a eu son effet, en ce sens que ce schismatique est presque totalement abandonné et méprisé comme il le mérite.

Mgr l'archevêque persiste dans le désir d'être déchargé des deux Carolines et de la Géorgie, trop éloignées de sa résidence, et se flatte toujours que le Saint-Siège daignera confier le soin de cette nouvelle église à M. Benedict Fenwick, prêtre de la Compagnie de Jésus. Cet ecclésiastique étant né dans les Etats-Unis mêmes, on espère que sa promotion deviendra un sujet d'encouragement pour ses compatriotes.

M. Debarthe continue d'administrer sagement le diocèse de Philadelphie, en attendant que son nouvel évêque vienne en prendre possession.

A New-York, Mgr Connolly, homme recommandable par son savoir et par beaucoup de vertus dignes de l'épiscopat, après avoir été longtemps aveuglé par le père Carbry, l'est encore davantage par un autre dominicain irlandais nommé Charles Ffrench, employé dans les missions de mon diocèce depuis 1813 jusqu'en 1817, époque à laquelle je l'ai privé de ses pouvoirs.... L'évêque qui l'avait admis de bonne foi et lui avait donné sa confiance, continue de le préférer au reste de son clergé, nonobstant les informations que lui offre la partie la plus saine de ses diocésains, et se rassure sur ce qu'il a le suffrage du plus grand nombre. Mais ce grand nombre est composé de la canaille irlandaise que le père Ffrench a le secret d'ameuter et de s'attacher, populace ignorante et sauvage, toujours prête à prendre parti, sans raisonner, pour quiconque se familiarise avec elle. Les catholiques respectables de cet endroit, poussés à bout, par tant de crédulité d'une part et tant de méchanceté de l'autre, confondent dans leur mécontentement leur évêque avec son protégé, parlent de ce prélat avec très peu de respect et finalement se séparent de lui au scandale des protestants. Si la S. C. de la Propagande ne juge pas à propos de référer l'examen de cette affaire au métropolitain ou à quelque autre des évêques coprovinciaux, en qualité de commissaire apostolique, il devient nécessaire qu'elle donne à l'évêque de New-York un ordre positif de renvoyer le père Ffrench et le père Malou, jésuite. Celui-ci, se trouvant à la tête du parti opposé au Dr Connolly, souffle le feu et entretient le schisme par des propos fort indiscrets et indécents contre un évêque qui ne pèche que pour s'être laissé fasciner les yeux, et qui s'entête mal à propos à ne pas les ouvrir à la conviction.

Je crois aussi de mon devoir de réitérer à Votre Eminence que les catholiques des Etats-Unis ont, en général, beaucoup de respect et d'affection pour leurs évêques français, et que s'il y a des plaintes contre ceux de cette nation, elles sont suscitées par des

moines irlandais, vagabonds ambitieux, qui, pour le malheur de ces diocèses, voudraient y occuper les premières places.

Il faut beaucoup se défier des représentations qui sont quelquefois envoyées à Rome, chargées d'un certain nombre de signatures, et peut-être mieux accueillies qu'elles ne méritent. Ces sortes de pièces, le plus souvent rédigées dans des cabarets, par un petit nombre d'individus, ne sont d'aucun poids, quoiqu'elles portent le sceau et la signature d'un juge de paix. Il est bon de savoir que, dans les Etats-Unis, les juges de paix abondent et qu'il y en a de toute classe et de tout caractère.

J'ai appris à Baltimore que cet apostat de l'ordre de la Trappe (O'Flynn), qui en trompant le cardinal Litta, avait obtenu à Rome, vers 1814 ou 1815, un commission de préfet apostolique pour la Nouvelle-Hollande ou Botany-Bay, est maintenant intrus au Port-au-Prince, partie de Saint-Domingue gouvernée par le général Boyer. J'ai cru nécessaire que la S. Congrégation en fût informée. On assure aussi que l'autre partie française de la même île, commandée par le roi Henri, est bien souffrante sous le rapport de la religion, que les bibles hérétiques s'y répandent à grands flots, et que les catholiques très nombreux y sont en danger de perdre la foi, si le Saint-Siège ne se hâte d'y envoyer un vicaire apostolique, après avoir pris des informations plus précises de la part des évêques voisins.

Voilà pour les églises étrangères. Dans ma prochaine dépêche, il s'agira de la mienne.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

† J. O., Ev. de Québec.

Malheureusement et contre les sages habitudes de la cour romaine, la Propagande, poussée par des intrigants qui avaient l'avantage de pouvoir être entendus tous les jours, ne crut pas devoir attendre le rapport de Mgr Plessis, et prit des décisions qui causèrent un extrême chagrin à l'excellent évêque de Baltimore. La même congrégation avait agi de la même manière avec

l'évêque de Québec, en nommant, sans le consulter, au vicariat apostolique d'Halifax, l'abbé Burke, qui souffrait depuis des années de la *mitrite*, et qui n'était recommandé que par Mgr Troy, l'évêque de Dublin. Cet abbé Burke, qui brilla beaucoup plus par son ambition que par son jugement et ses œuvres apostoliques, aurait dû, par la seule raison qu'il demandait l'épiscopat, en être privé à jamais, et c'était précisément celui-là qui en avait été pourvu. Tout de même, la lettre de Mgr Plessis dut faire impression sur les cardinaux qui le connaissaient si bien, et ils durent prendre de bonnes résolutions pour l'avenir. Les deux lettres suivantes de Mgr Maréchal donneront une juste idée de l'état déplorable où se trouvait à cette époque l'Eglise des Etats-Unis. D'après cette correspondance et les événements racontés par les historiens, il y avait évidemment une lutte des Irlandais contre les Français, et la bataille n'est pas encore terminée. Seulement pour ce qui regarde l'épiscopat, il faut avouer que les Irlandais ont remporté la victoire :

Baltimore, 6 janvier 1821.

Mon cher Seigneur et confrère,

La lettre que votre bonté pour moi et votre zèle pour la religion vous ont porté à écrire à Rome, est arrivée malheureusement trop tard. Je n'ai que des nouvelles désastreuses à vous donner.

La Propagande a rejeté les missionnaires éprouvés que moi et mes suffragants lui avaient recommandés. Elle leur a préféré des prêtres irlandais.

Elle a nommé Dr Conwell évêque de Philadelphie, Dr England évêque de Charleston et enfin Dr Kelly évêque de Richmond, et par conséquent retranche la Virginie du diocèse de Baltimore.

Dr Conwell était curé dans le diocèse d'Armagh. Avant de se rendre à Philadelphie, il est venu passer quelques jours avec moi. C'est assurément un prélat respectable par sa piété. Il est âgé d'environ 68 ans, mais très actif. Il pressentait d'avance les difficultés qui l'attendaient. Le premier dimanche qu'il a paru

dans sa cathédrale, un prêtre irlandais, nommé Wm Hogan est monté en chaire et a publiquement déclaré contre le nouvel évêque et son autorité. Dr Conwell, en conséquence, l'a suspendu ; mais aussitôt la multitude, en grande partie composée d'Irlandais, s'est aussitôt divisée en deux partis, et voilà Philadelphie dans un état pire que celui de New-York.

Dr England était curé près de Cork. Il m'a écrit deux lettres dans lesquelles il m'annonce sa nomination et sa consécration. Il n'est pas encore arrivé à Charleston. Browne qui a obtenu, comme je crois vous l'avoir dit, l'absolution à Rome de toutes les censures qu'il avait encourues par ses sacrilèges et son schisme, l'a précédé, muni de pouvoirs de ce nouvel évêque.

Dr Kelly est dans ce moment à New-York. Je ne sais quand il se mettra en mouvement pour prendre possession de son siège. Carbry et son parti sont résolus de ne le point reconnaître.

Les bruits les plus affreux se répandent au sujet de toutes ces mesures de la Propagande. Browne est accusé d'avoir été, avec d'autres moines irlandais résidant à Rome, l'instrument actif de ces incroyables décrets du Saint-Siège. Et comment pourrons-nous maintenant en soutenir l'autorité, après que la Propagande a anéanti notre juridiction, foulé aux pieds les lois de la discipline ecclésiastique et même de la simple justice naturelle, et prostitué sa dignité jusqu'au point de devenir le défenseur de prêtres fameux par leurs crimes, et l'exécutrice de leurs systèmes d'impiété ! Le clergé et le peuple américain sont glacés d'effroi. Le temps éclaircira bien des choses.

Je pense sérieusement à aller à Rome. Plusieurs maux sont, je le sais, irréparables. Mais il en est encore beaucoup auxquels on pourrait remédier......

Je suis avec beaucoup de respect,

Mon cher Seigneur et Confrère,

Votre très humble serviteur,

† Amb. A. B.

LE 9 OCTOBRE DE LA MÊME ANNÉE, LETTRE DU MÊME AU MÊME

Mon très cher Seigneur et confrère,

J'ai à vous donner une nouvelle qui vous surprendra beaucoup. Je me propose de faire voile, lundi prochain, de New-York pour le Havre-de-Grâce, d'où je pousserai jusqu'à Rome, après avoir resté deux ou trois jours à Paris.

Je regrette infiniment que mon excellent et tendre ami, Dr Cheverus, n'ait pu se charger de cette ambassade. Mais sa santé et d'autres difficultés ne lui permettent point de quitter son diocèse, et me voilà subitement forcé de partir.

Ne pouvant malheureusement recevoir vos lettres avant mon départ, je vous prie en grâce, Monseigneur, d'avoir la bonté d'en écrire quelques-unes aux prélats de Rome que vous connaissez. Vous êtes intruit de la conduite aveugle de la Propagande. Ses membres veulent le bien, je le crois ; mais ils ont besoin d'être éclairés. Appuyez, je vous en conjure, les demandes que j'aurai à leur faire pour le bien de notre Eglise. Vous êtes instruit des mesures qu'ils ont dernièrement prises et des malheurs qui en sont la conséquence. Il faut bien les convaincre que des moines vagabonds et intrigants qui l'assiègent ne peuvent que l'égarer....

† AMB. A. B.

Mgr Plessis était parfaitement au fait de l'histoire de la jeune Eglise des Etats-Unis. Il l'avait déjà visitée, en 1815, au retour de sa visite pastorale dans l'ancienne Acadie, et avait passé par Boston, New-York et Albany. Ce fut dans la première de ces villes qu'il avait rencontré Mgr de Cheverus, qui en était évêque, et qui depuis devint archevêque de Bordeaux et cardinal. Là aussi il avait fait connaissance avec le vénérable grand vicaire Matignon, qui avait voulu accompagner l'évêque de Québec jusques à sa ville épiscopale. Au reste, Mgr Plessis avait été constamment en rapports immédiats avec les évêques des Etats-

Unis. On serait surpris de voir le nombre de ses lettres à Mgr Carrol, évêque de Baltimore, et aux seigneurs de Cheverus, Flaget, et Connolly, sans parler de sa correspondance avec nombre de prêtres et de religieux appartenant à la même Eglise. Aussi était-il au fait de tout, et la Propagande aurait-elle agi sagement en suivant ses avis ; elle aima mieux sans doute écouter la voix de l'archevêque de Dublin qui n'avait jamais mis le pied sur le sol d'Amérique. La Sacrée Congrégation avait ses motifs et ses raisons pour en agir ainsi, mais l'historien a droit de s'en étonner.

Ce serait sortir de mon sujet que de raconter la suite de ces difficultés. On peut trouver tout cela—en particulier *Hogan's Case*—dans *History of the Catholic Church in the United States* by Gilmary Shea. Je crois utile cependant de citer un passage de cet ouvrage pour prouver qu'il ne s'agit pas ici de documents confidentiels et de faits qui seraient et devraient rester ignorés :

Bishop Kelly landed in New York, and proceeding to Baltimore announced himself to Archbishop Maréchal as Bishop of the newly erected diocese of Richmond. The Archbishop gave a written statement in which, after rehearsing his constant protests against the turbulent men at Norfolk, protests transmitted to Cardinal Litta and his successor Cardinal Fontana, he continued : « Although it would be entirely lawful for us to oppose the erection of the said see, whether we consider the wicked means by which it was obtained, or the scandals and calamities of every kind which will be undoubtedly the results ; yet fearing that the said enemies of the Church of Christ will take the occasion even from our most justly founded opposition, to inflict the most serious injury on the Catholic religion, your Lordship may, as you judge best, proceed or not to take possession of the new see and diocese of Virginia according to the Bulls transmitted to you. But to assure the tranquillity of our conscience, we hereby distinctly declare to your Lordship, that we in no wise give or yield our assent positively to this most unfortunate action of the Sacred Congregation de Propaganda Fide. If you carry it out, we are to

be held free before God and the Church now and hereafter from all the evils and scandals which the Catholic religion suffers or may suffer from it in these United States. January 18, 1828."

He also wrote to the Cardinal Prefet, expressing his astonishment at such steps without the slightest notice to him, and appealed to the Sovereign Pontiff. "Therefore, Most Eminent Cardinal, two vagabond friars, Browne and Carbray, concocting their schemes with other Irish Friars living in Rome, have prevailed ; and the Sacred Congregation, deceived by the absurd calumnies of such men, has made itself the instrument to carry out their impious schemes."

Gilmary Shea parle, dans son estimable ouvrage, du premier voyage de Mgr Plessis aux Etats-Unis, et il cite : Relation d'un voyage aux Etats-Unis, par Mgr Joseph Octave Plessis, évêque de Québec, en 1815. Puis il ajoute : "I am indebted for this to the abbé Sasseville." Les lecteurs de la *Semaine Religieuse* de Québec auront bientôt l'accasion de prendre à leur tour connaissance de cet intéressant travail. Mais le grand historien américain semble ignorer le second voyage du prélat et la mission importante qui lui avait été confiée par le Saint-Siège. On trouve sur l'illustre évêque de Québec quelques passages dans *History of the Catholic Church, New England States*, premier et second volumes. Cet ouvrage est d'autant plus intéressant pour nous, que nous comptons un si grand nombre de compatriotes établis dans la Nouvelle-Angleterre et qui pourront avant longtemps, espérons-le, fournir des sujets à l'épiscopat américain. Les noms français ont presque complètement disparu des sièges épiscopaux, mais grâce aux Canadiens, ils pourront y apparaître et y briller de nouveau. Ce sera l'avantage et la gloire de notre race, et je suis convaincu que les catholiques des autres nationalités n'auront pas à en souffrir. Les futurs évêques canadiens-américains seront les dignes successeurs de tant de prélats français qui, au temps de Mgr Plessis, prirent la place ou furent les compagnons et les directeurs de nos héroïques missionnaires dans les Etats-Unis, comme les Seigneurs Cheverus, premier évêque de Boston,

Maréchal, troisième évêque de Baltimore, Dubois, troisième évêque de New-York, Flaget, premier évêque de Bradstown, Du Bourg, troisième évêque de la Nouvelle-Orléans, etc. Mgr Plessis connaissait les vertus et la science de ces prélats qui avaient aussi pour lui la plus haute estime. Il les aida dans la mesure de ses forces, et ce ne fut pas sa faute si, durant quelques années encore, l'Eglise Américaine souffrit de divisions et de scandales regrettables.

L'abbé Ferland donne toutes les circonstances du retour triomphal de Mgr Plessis dans son diocèse. Le 7 août, les voyageurs arrivèrent à Montréal, où l'évêque de Québec présenta aux prêtres du séminaire leur ancien confrère, à qui allait être remise la direction spirituelle de ce district.

Avant de se rendre à la capitale, où il était impatiemment attendu, le prélat s'arrêta à son Séminaire de Nicolet qu'il revoyait toujours avec un sensible plaisir.

La nouvelle du retour du premier pasteur du diocèse s'était répandue en peu de temps; partout sur la route qu'il devait suivre, s'organisaient des démonstrations en son honneur. Aussi son voyage de Nicolet à sa ville épiscopale fut-il un véritable triomphe, et ce fut au milieu des transports d'une joie sincère et manifestée avec enthousiasme, qu'il fit son entrée dans la cathédrale, le 16 août 1820.

Voir dans les *Mandements des Evêques de Québec*, vol. 3, pages 154 et 168, *Allocutio Habita coram clero in cathedrali ecclesia Quebecensi*, 31 *aug.* 1820 —et Mandement de Monseigneur l'évêque de Québec sur son voyage d'Europe, 5 décembre 1822.

APPENDICE B

La musique religieuse à Saint-Paul de Londres et dans les grandes églises de Rome.

A la page 45, on voit que Mgr Plessis ne fut pas édifié à Saint-Paul de Londres, et que l'office qu'il y entendit était d'une grande pauvreté. Il n'en est certainement plus ainsi. A Saint-Paul et à l'abbaye de Westminster, les offices se font avec soin, dignité, musique admirable, assistance souvent très nombreuse et recueillie. Voici ce que j'écrivais en 1900 : « En entrant vers dix heures, – ce n'était ni le dimanche ni un jour de fête – avec trois de mes amis, dans le vaste temple (Saint-Paul), je suis tout de suite attiré, empoigné par les sons d'une musique délicieuse. L'église est presque vide, l'acoustique parfait, plus que parfait. L'harmonie se dilate, se déroule, monte dans le dôme immense pour en descendre plus douce et plus forte, les sons s'épurent et se fondent avant d'arriver à l'oreille du musicien ravi, buvant à pleine gorgées les flots de cette musique religieuse et presque divine. Il y a dans le chœur quatre à cinq chanoines et quarante jeunes gens et enfants qui composent la maîtrise ; l'orgue accompagne ; mais à la fin, pour le chant des litanies, il se tait et les voix seules continuent. Eh bien j'assure que les sons étaient aussi beaux, aussi doux que ceux de l'orgue et que nous n'avions plus besoin de ses services. Que les sopranis chantent donc bien ! Et quels chant pieux et divins !.... J'avais assisté, il y a dix-huit ans, à l'Evening Song—les matines—à l'abbaye de Westminster, et la musique magnifique que j'avais alors goûtée m'était restée dans

les oreilles, dans la mémoire et dans le cœur. Mais ce dont j'ai joui à Saint-Paul surpasse tout cela.... Un musicien catholique de Québec un vrai – m'a dit naguère que cette musique de Westminster et de Saint-Paul vaut infiniment mieux que celle que l'on fait habituellement dans les grandes églises de Rome." Je suis certes de son opinion. Mais je me hâte de dire qu'il y a dans la capitale du monde catholique des chœurs splendides, surtout dans les séminaires et à l'église de Sainte Marie *del Anima*. L'entrée de Perosi à la Chapelle Sixtine, la fin du monopole de Pustet, l'introduction du plain-chant bénédictin : tout cela va produire des réformes admirables dans la musique religieuse de Rome.

APPENDICE C

Prêtres français réfugiés en Angleterre.—Le centenaire de la Petite Eglise.—Mgr de St-Pol de Léon.—Ses lettres aux évêques de Québec.

A la page 46, Mgr Plessis parle au long des Français, prêtres et laïques, qui s'étaient réfugiés en Angleterre, en 1792 et les années suivantes, pour échapper aux horreurs et aux persécutions de la Révolution. Il mentionne certains membres du clergé qui demeuraient réfractaires et ne voulaient pas se soumettre au concordat de 1801 ; entre autres Mgr de Thémines, évêque de Blois. Je crois qu'on lira avec intérêt un article que j'extrais en partie et presque mot à mot du *Correspondant*. Il est dû à la plume de M. Auguste Roussel, et est intitulé : Le Centenaire de la Petite Eglise.

Au bout d'un siècle d'une existence de plus en plus misérable, la *Petite Eglise* est à la veille de disparaître ; ce schisme lamentable est à la veille de s'éteindre. On en sait l'origine, elle date du concordat de 1801.

Le Pape Pie VII, pour le bien de l'Eglise, crut devoir imposer aux évêques de démissionner.

36 sur 81 refusèrent, mais ce nombre fut notablement diminué. En 1804, les réclamants n'étaient plus que 12. L'un d'eux, M. de la Marche, qui s'était retiré à Londres, où il devait mourir le 25 novembre 1806, se regardait toujours comme évêque de St-Pol de Léon, bien que ce diocèse eût été réuni à celui de Quimper ; mais toutefois, pour ne pas entraver le bien des âmes, il envoyait régulièrement à l'un de ses anciens vicaires généraux rentré en France, afin de les transmettre au nouvel évêque de Quimper, les pouvoirs qu'il jugeait indispensables à celui-ci pour gouverner légalement son ancien diocèse. Tous n'agirent pas de même, et spécialement MM. de Coucy et de Thémines, anciens

évêques de La Rochelle et de Blois, que l'on peut estimer les vrais fauteurs du schisme anticoncordataire, les fondateurs de la Petite Eglise. C'étaient deux prélats fort respectables d'ailleurs, mais imbus, ainsi que la plupart de leurs collègues, de préjugés gallicans.

Tous deux, avant de mourir, eurent le bonheur de se réconcilier avec Rome. Le schisme qu'ils avaient contribué à établir s'étendit dans la Normandie, la Touraine, le Maine, la Bretagne, l'Aunis, la Saintonge, le bas Poitou, la Guyenne et la Gascogne, le Rouergue, le Quercy et l'Auvergne, le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, la Champagne, mais il se cantonna plus particulièrement dans le bas Poitou où il compte aujourd'hui le plus d'adhérents. Tant qu'ils eurent des prêtres à leur tête, les dissidents fréquentèrent assidûment les sacrements. Mais voici plus d'un demi-siècle que le dernier est mort ; depuis cette époque, ils évitent soigneusement les églises et tout contact avec le clergé. Ils observent le dimanche, et se réunissent pour prier.

A Fareins, au diocèse de Belley, les dissidents sont au nombre de deux à trois cents. En tout je ne crois pas qu'ils soient plus de deux mille. Un très grand nombre sont morts sans s'être convertis ; mais plusieurs se convertissent pour se marier avec des catholiques.

Mgr de la Marche, évêque de Saint-Pol de Léon, dont parle M. Roussel, et qui mourut à Londres en 1806, correspondit régulièrement avec l'évêque de Québec depuis le 8 décembre 1792 jusqu'au 25 avril 1800, et nos archives contiennent 16 lettres de sa main. Ce fut en partie par son entremise que quarante et un prêtres français purent venir en Canada et s'y dévouer dans l'exercice du saint ministère. La lettre suivante fera connaître quelles étaient ses vues : elle est adressée

“ à Messeigneurs Briand, ancien évêque,
“ Hubert, évêque de Québec,
“ et Bailly, coadjuteur à Québec,”

Messeigneurs,

Dans la fâcheuse situation où le clergé fidèle à son Dieu et à son Roi s'est trouvé à la suite des événements qui ont renversé en

France le trône et l'autel, la nation anglaise est venue puissamment et en la manière la plus généreuse au secours de la noblesse et particulièrement du clergé. Plus de six mille ecclésiastiques, réfugiés sous la domination anglaise, ont trouvé dans une souscription d'environ vingt mille livres sterlings la subsistance depuis trois mois, et il n'y a aucun lieu de douter qu'ils ne la trouvent encore pendant les trois mois prochains. Mais à la longue, ces moyens peuvent manquer, et le retour du clergé en France peut continuer à devenir impossible. Le gouvernement a pris cet objet en considération, et montre la disposition de procurer des ressources fixes et moins précaires à la partie du clergé qui serait disposée à en profiter. Il a pensé que le Canada pourrait offrir une retraite paisible à ces généreux confesseurs de la foi, et qu'aidés par les secours qu'il leur porterait pendant plusieurs années, ils pourraient y former des établissements, où le travail de leurs propres bras et de ceux qui pourraient suppléer à leur faiblesse, leur fourniraient la subsistance, et retracer la vie des anciens anachorètes, en se réunissant en communautés et y menant la vie commune, sans qu'aucun particulier prétendît de propriété, sous la direction premièrement des supérieurs ecclésiastiques et des supérieurs particuliers préposés à chaque communauté. Toujours aux ordres des évêques, ils seraient toujours prêts à quitter leur solitude pour remplir les emplois auxquels ils seraient appelés, soit pour le soin des âmes, soit pour la prédication et l'instruction, soit pour les missions dans toutes les parties où ils pourraient être envoyés. Je sens, Messeigneurs, que tout ce qui s'arrange en plan et en projet ne devient une réalité qu'après beaucoup de temps, de peines, de travaux, de difficultés, d'obstacles qui quelquefois, dans le projet qui semble le mieux combiné, deviennent insurmontables. Mais la situation de plus de soixante mille ecclésiastiques est si affreuse, les réformes en Europe peut-être si désespérées, qu'aucune difficulté ne pourrait les effrayer et qu'aucun moyen ne peut être négligé.

M. l'abbé Desjardins, ancien grand vicaire de Bayeux et d'Orléans, est le chef des quatre envoyés ; les deux ecclésiastiques qui

l'accompagnent sont M. Jean André Raimbeaux, prêtre du diocèse
de Bayeux, et M. Gazel, de la maison de Novare et ancien prin-
cipal de ce collège. L'officier qui leur a été adjoint est M. de la
Corne, ancien capitaine de vaisseau, chevalier de St-Louis,
homme vertueux et chrétien, né en Canada et y ayant sa famille.
Je vous prie, Messeigneurs, de les accueillir avec bonté, de leur
donner vos ordres, les aider de vos conseils, et féconder leur
mission en tout ce qui pourra dépendre de vous. Je me trouve
heureux, dans ce moment, d'être l'organe de mes confrères en
Angleterre, au nombre de vingt et un, et de joindre à leur
hommage le dévouement et le profond respect avec lequel je suis,

Messeigneurs,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

† J. Frs, Ev. de Léon.

Londres, 8 déc. 1792.
N° 10, Queen street,
Bloombsburg.

On sait si cette demande fut favorablement accueillie, et avec
quel empressement et quelle charité les évêques de Québec reçu-
rent tous les prêtres français qui vinrent au Canada avec la recom-
mandation de Mgr Lamarche. Voir : *Mandements des Evêques de
Québec*, 2e vol., p. 449 et suivantes ; *Bulletin des Recherches His-
toriques*, 1902, p. 101 ; un écrit de M. l'abbé Bois lu à la *Société
Royale*, en 1885 ; *Un Pèlerinage au Pays d'Evangéline*, par l'abbé
Casgrain, 3me édition, p. 261 ; *Les Evêques de Québec*, p. 402 ;
etc., etc. Les archives de l'archevêché possèdent un grand nombre
de documents intéressants sur le même sujet.

APPENDICE D

Trévoux et les Jésuites.

A la page 106, Mgr Plessis s'exprime ainsi sur Trévoux :

" Nous passons aujourd'hui au-devant de la ville de Trévoux.... En lisant le *Journal de Trévoux* et le *Dictionnaire de Trévoux*, on est porté à croire que c'est dans cette ville que ces deux productions ont été rédigées. Point du tout ; elles l'ont été à Paris par des Jésuites qui, dans l'espérance du prochain établissement d'une de leurs maisons à Trévoux, en datèrent ces deux ouvrages par anticipation. Leur établissement dans cette ville paraît n'avoir jamais eu lieu."

J'aurais voulu rectifier tout de suite, au bas de la même page, en bonne justice pour les RR. PP. Jésuites ; mais je n'avais pas les documents nécessaires. Il faut dire que Mgr Plessis avait été mal renseigné et que les Pères ont eu réellement une imprimerie et une maison à Trévoux. Voici ce que m'écrit un religieux de la Congrégation des PP. du Saint-Sacrement, qui a demeuré lui-même à Trévoux et qui est parfaitement informé.

" Ce sont bien des Jésuites de Paris qui ont composé le *Journal* et le *Dictionnaire* de Trévoux ; mais ils les faisaient imprimer à Trévoux, ville indépendante, capitale de la Principauté des Dombes, pour échapper à la censure du Roi, très sévère et très minutieuse à Paris. En fait, les Jésuites avaient une résidence peu importante à Trévoux et ils l'ont occupée jusqu'à la dispersion de l'ordre par Clément XIV. On montre encore aujourd'hui la maison qu'ils habitaient et on l'appelle encore : *la maison des Pères.*

« Trévoux était depuis le moyen-âge une ville indépendante, avec portes, château-fort, parlement. Elle avait sa noblesse, ses pairs et différents privilèges, entre autres celui de frapper monnaie. La dernière Suzeraine de la Principauté des Dombes fut la Grande Demoiselle, cousine de Louis XIV. Son château et son parc existent encore et sont la propriété de M. de Vrégille.

« Gracieusement assise sur les bords de la Saône, elle garde un cachet d'antiquité et de noblesse. Les vieilles ruines de son château-fort dominent ses collines couvertes de vignes. Ses rues étroites, ses anciennes maisons sont intéressantes pour les amateurs du vieux. Trévoux compte à peine 3,000 âmes ; elle possède aujourd'hui une superbe église neuve de style roman, desservie par un archiprêtre de savoir, de vertu et de goût, assisté par deux vicaires. Jusqu'à la loi de malheur qui ravage la France depuis deux ans, Trévoux avait plusieurs communautés florissantes : un Carmel, un monastère d'Ursulines, un juvénat des Pères du Saint-Sacrement, des Frères des Ecoles Chrétiennes, des Sœurs de St-Vincent de Paul, des Religieuses de St-Charles. Il n'y reste plus aujourd'hui que les Frères, et les Sœurs de la Charité."

Que les Jésuites aient imprimé à Trévoux, cela est confirmé par l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, Crétineau-Joly ; par l'excellent *Dictionnaire de la Conversation* ; par l'*Esprit des Journalistes de Trévoux*, par P. A. Alletz ; par *Mémoire d'une Société célèbre*, par le P. Grosier, etc.

APPENDICE E

Monseigneur Plessis et le Pape.

Le lecteur a peut-être été surpris de constater que Mgr Plessis parle relativement très peu du Souverain Pontife et des trois audiences dont il avait été favorisé. Je crois que l'on peut donner plusieurs excellentes raisons pour expliquer cette réticence. D'abord je remarque qu'elle n'est pas absolument particulière au Pape, mais qu'elle s'étend aux cardinaux, et à une foule d'autres personnes importantes avec lesquelles le prélat avait eu les rapports les plus honorables. Il me paraît évident que c'est lui-même surtout qu'il a voulu laisser dans l'ombre, et s'il ne parle pas plus souvent des autres, c'est afin de ne pas exalter sa propre personne et de taire les honneurs dont il avait été comblé. Car c'est une tradition parfaitement appuyée que Mgr Plessis produisit une excellente impression sur tous ceux qu'il approcha pendant ce voyage, et que partout où il se présenta, il passa pour ce qu'il était : un évêque d'un jugement et d'une distinction extraordinaires. Il est bien regrettable que M. Turgeon qui l'accompagnait, n'ait rien écrit que je sache à ce sujet [1] ; mais de retour, il a parlé et l'écho de son récit et de son admiration se fait encore entendre.

1— C'est pour combler, en partie du moins, cette lacune, qu'à l'Appendice F, je citerai quelques lettres qui jetteront de la lumière sur certains faits que le prélat n'a pu consigner dans son journal, et montreront quelles amitiés honorables il avait su conquérir.

En second lieu, Mgr Plessis mentionne rarement le nom du Saint-Père, parce qu'à cette époque, ce que je puis appeler la dévotion au Pape n'existait pas au même degré qu'aujourd'hui. A part les époques du jubilé, peu de catholiques étrangers faisaient le voyage de Rome, les journaux ne répandaient pas, tous les jours ; comme maintenant, des nouvelles du Souverain Pontife dans tous les pays du monde, ceux qui demeuraient ou qui se trouvaient de passage à Rome, n'avaient pas besoin de solliciter, d'attendre, etc., pour le voir, puisqu'il officiait dans les basiliques et qu'il sortait en voiture dans les rues. Aujourd'hui le Pape est prisonnier, enfermé dans son palais ; tout l'univers catholique, il semble, veut le voir et lui témoigner sa sympathie, lui offrir sa respectueuse affection. Depuis Pie IX, il s'est formé un courant qui entraîne, chaque année, des milliers de catholiques vers Rome ; c'est comme un jubilé perpétuel. Mais c'est surtout la proclamation du dogme de l'infaillibilité, plus encore, je crois, que les persécutions, qui a donné à la dévotion envers le Saint-Père ce développement admirable qui est l'une des œuvres caractéristiques du dix-neuvième siècle. Il faut ajouter à ces causes multiples, la facilité des communications et surtout l'effacement des distances produite par la presse et par le télégraphe. Enfin il est évident que le prestige personnel de Pie IX, et de Léon XIII a contribué pour une large part, à élever le Souverain Pontife à des hauteurs inconnues jusqu'alors dans l'estime et la dévotion filiale des enfants de l'Eglise.

Au reste voici en quels termes Mgr Plessis parla de Pie VII, dans l'allocution latine qu'il prononça dans sa cathédrale, le 31 août 1820.

« ....Quid tandam dicemus ? Super Cathedram Petri sedentem vidimus angelum in terris, eximium nempe Pontificem humilitate venerabilem, insigni pietate et patientia mirabilem, diuturnis ærumnis et tribulationibus probatum, continuo manus puras ad cœlum levantem pro Ecclesia cujus universam sollicitudinem gerit."

(Traduction) « Que dirons-nous enfin ? Nous avons vu sur la

terre et assis sur la chaire de Pierre un ange, c'est-à-dire un pontife éminent, vénérable par son humilité, admirable par son insigne piété et sa patience, éprouvé par des malheurs et des tribulations continuelles, tenant sans cesse ses mains pures levées vers le ciel et priant pour l'Eglise universelle confiée à ses soins vigilants. "

Pour se faire une idée exacte de la dévotion de Mgr Plessis envers le Souverain Pontife, on peut lire aussi son mandement du 25 octobre 1810, et sa circulaire du 15 mai 1813. Dans le premier, il commande de faire des prières publiques pour Pie VII prisonnier dans la forteresse de Savone, dans l'autre il annonce son heureuse délivrance.

APPENDICE F

Vicaires généraux et procureurs des évêques de Québec à Rome, à Paris et à Londres.

À ROME

Pendant qu'il était à Rome, Mgr Plessis confia le soin de ses affaires à l'abbé François Lavizzari et le nomma, le 8 février 1820, son grand vicaire et son procureur.

Le 10 octobre de la même année, cet honneur et cette charge furent donnés à l'abbé Robert Gradwell, supérieur du Séminaire Anglais ; le 29 avril 1829, il eut pour successeur M. N. Wiseman qui devint archevêque de Westminster et cardinal.

À PARIS

1730.—L'abbé de l'Isle-Dieu, nommé vicaire général par Mgr Dosquet. Il y exerça cette fonction durant un demi-siècle. Voir : *Les Evêques de Québec*, page 289. On peut lire cinq belles pages sur ce dévoué et intelligent vicaire général, dans *Encore le P. de Bonnéchamps* par le savant abbé Gosselin. Les archives de l'archevêché ont maintenant un énorme volume des lettres de l'abbé de l'Isle-Dieu.

21 sept. 1767.—Lettres de grand vicaire à M. de la Corne.

17 octobre 1777.—Lettres de grand vicaire à M. de Villars.

20 octobre 1789.—Lettres de grand vicaire à M. Mart. Hody, supérieur des Missions Etrangères.

À LONDRES

2 déc. 1784.—L'abbé Hussey, nommé vicaire général.
15 mai 1806.—L'abbé Bourret, " " "
13 juin 1807.—L'abbé de Bouvens, " " "
29 mai 1820.—Mgr Poynter, " " "
10 mars 1828.—Mgr J. Bramston, " " "
29 avril 1829.—Mgr Gradwell, " " "

Inutile de dire qu'à part leurs grands vicaires ou procureurs, les évêques de Québec avaient bien d'autres correspondants à Rome, à Paris et à Londres, comme les abbés Lavailée, Demporte et Mgr de St-Pol de Léon.

Mgr Plessis apporta d'Europe plusieurs gravures dont l'une représente Mgr Poynter, les autres Mgr Douglass, Fénélon, Fisher, l'intronisation du Pape, la Tour penchée de Pise, les principaux monuments de Rome (17), les principaux traits (18) de la vie de Pie VII. Le prélat légua aussi à ses successeurs les portraits de Pie VI et Pie VII, en peinture, une crosse ayant coûté 90 louis, deux bougeoirs en argent solide, son argenterie de table, une tabatière en or solide, une montre d'or, à répétition, etc.

———

APPENDICE G

Lettre de Mgr Plessis au cardinal Fontana.—Lettres adressées à l'évêque de Québec par Lord Bathurst, Sir John Sherbrooke, l'abbé Courbon, grand vicaire de Lyon, MM. Philippe et Jacques Dejardins.

A SON ÉMINENCE LE CARDINAL FONTANA, PRÉFET DE LA PROPAGANDE

Londres, 24 août 1819.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Eminence copie d'un mémoire que je délivrai, il y a quelques jours, au très honorable comte Bathurst. Il suffit de le lire pour connaître le motif qui m'a fait entreprendre le long voyage dans lequel je me trouve engagé et les mesures qui m'ont semblé nécessaires pour en atteindre l'objet.

L'accroissement rapide de la population catholique dans toutes les parties de mon diocèse multiplie les soins, les voyages, les correspondances et les inquiétudes à un tel point, que les jours ne sont plus assez longs pour y suffire, et que ma tête et ma conscience ne sauraient plus longtemps s'en accommoder. Je poursuis donc le partage de ce vaste troupeau en plusieurs sections. De toutes les manières de l'opérer, la plus conforme aux Canons et à la pratique de l'Eglise catholique serait sans doute la formation d'une hiérarchie consistant en un métropolitain et quatre ou cinq évêchés suffragants. Ce fut sous cette forme que le Saint-Siège proposa autrefois la chose à feu Mgr Hubert, l'un de mes prédécesseurs ; et je me souviens très bien d'avoir moi-même écrit à la Propagande que ce plan était le plus régulier et préférable à

tout autre. Mais les diverses lettres que j'ai eu l'honneur d'écrire à cette Congrégation depuis 1806, font aussi foi que j'ai toujours été d'opinion qu'avant tout il fallait que le Saint-Siège s'entendît avec le Gouvernement Britannique, et qu'il n'y avait rien à faire jusqu'à ce que la cour de Rome fût en assez bonne intelligence avec celle de St. James pour pouvoir traiter directement ces matières.

Quelle a donc été ma surprise, en arrivant à Londres, d'apprendre par une lettre de mon coadjuteur que, peu d'heures après mon départ de Québec, on y avait reçu des bulles du mois de janvier, qui me contituaient archevêque. En toute autre occasion, j'aurais accepté cette faveur du Saint-Siège avec actions de grâces. Dans la circonstance présente, elle est plus propre à nuire à mes affaires qu'à les accommoder. Le Cabinet Britannique n'a nullement été prévenu de cette démarche et ne paraît pas disposé à y concourir. Pour moi, j'aime mieux demeurer comme je suis, que d'attirer quelque disgrâce sur la religion catholique en Canada, et de mécontenter un gouvernement qui l'a si favorablement traitée jusqu'à ce jour. Si j'obtiens la division de mon diocèse de la manière demandée dans le mémoire ci-inclus, je serai content, et lorsqu'il me sera accordé de me prosterner aux pieds du Souverain Pontife, je n'aurai pas d'autre grâce à lui demander.

J'ai l'honneur, etc.,

† J. O., Ev. de Québec.

Suit une longue lettre secrète pour le cardinal Fontana, dont je reproduis quelques lignes :

“ Il résulte de là que le Saint-Siège se trouve compromis par la publicité donnée à un bref apostolique qui demeure sans exécution. Or il ne peut se tirer de ce mauvais pas qu'au moyen d'une négociation bien conduite avec le gouvernement d'Angleterre, dont on doit s'attendre que la première réponse sera négative. Peut-être enfin se montrera-t-il plus traitable? L'affaire pourra avoir plus de chance, si c'est le cardinal Gonsalvi qui en

est chargé, par la grande confiance que les ministres d'Angleterre ont mise en lui."

Mgr Plessis ne prit jamais le titre d'archevêque, Mgr Panet non plus. Ce fut Mgr Signay qui de fait fut le premier archevêque de Québec. Son église fut élevée au rang de métropole le 12 juillet 1844, et le prélat fit connaître cette grande nouvelle à ses diocésains par son mandement du 24 novembre suivant, en même temps qu'il leur apprenait qu'il aurait pour suffragants les évêques de Montréal, de Kingston et de Toronto.

LETTRE DE LORD BATHURST

Cirencester, le 31 août 1819.

C'est avec beaucoup de regret, Monseigneur, que j'ai quitté Londres sans avoir le plaisir de vous revoir. Permettez-moi donc de vous rappeler l'espoir que vous m'avez donné que vous me feriez l'honneur de venir à Cirencester. Si la semaine prochaine vous convient, ou la semaine d'ensuite, ce serait un grand plaisir pour moi d'avoir l'honneur de vous recevoir, et à Lady Bathurst celui de faire votre connaissance.

Agréez, je vous prie, Monseigneur, l'assurance de ma haute considération.

BATHURST.

LETTRE DE SIR JOHN SHERBROOKE

Calverton near Southwell Nottˢ, 3rd Sept. 1819.

Monseigneur,

I have been favoured with yours of the 25 ultimo covering the copies of three Memoirs delivered by you to Earl Bathurst, and also the duplicate of a letter from Monseigneur the Bishop of Salde to your Lordship.

Nothing could have given me greater pleasure than to have had it in my power to have congratulated you on having attained the archiepiscopal dignity, had there been a proper understanding between the Court of Rome and that of St. James previous to the step being taken. Common courtesy should have induced the former to have communicated its intentions, and its having omitted to do so may have a tendency to create a coolness which cannot but be disadvantageous to the Roman Catholic Religion in the Canadas. I am willing to hope however that your presence in England may prevent any serious effects. The first and last of your Memoirs I very much approve, but must decline giving any opinion on the second, as I am ignorant whether anything passed between the Duke of Richmond and you on the subject to which it relates, before you left Canada; and if it did, whether you candidly stated to his Grace your intention of memorialising Lord Bathurst on your arrival in London. I feel assured your Lordship will not take offense at my addressing you on the present occasion in the same undisguided manner I have always been accustomed to do.

I hope you were favorably received by Lord Bathurst on your arrival in London, which place you will, I fear, see to great disadvantage at the present season. Captain Oates who is going out with Sir Wm. Lumbey to Bermuda leave this for Town to-morrow morning; and will have the honor of delivering this letter.

Lady Sherbrooke desires me to present her best respects to you, and I beg you will rest assured of the lively interest I take in your concerns, and of the pleasure it will afford me if I can at any time be useful to you.

Permit me to subscribe myself, Monseigneur, your very faithful and obedient humble servant,

J. C. Sherbrooke.

As you say you decline taking the title of archbishop, I have addressed you as usual.

LETTRE DE M. LE GRAND VICAIRE COURBON, DE LYON.

Lyon, 8 janvier 1820.

Monseigneur,

J'avais reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, datée de Londres, et je reçois aujourd'hui celle de Québec du 30 octobre dernier. Nous avons tous béni la Providence qui a couronné vos entreprises et vous a reconduit heureusement dans le sein de votre troupeau. Nous formons tous des vœux pour qu'elle vous y conserve et vous donne l'accomplissement de vos pieux désirs.

Je n'ai rien à vous apprendre de particulier de notre ville ; nous jouissons d'une parfaite tranquillité, les progrès de la religion dans notre diocèse sont lents, mais par la grâce de Dieu ils sont réels. Avec nos séminaires entièrement remplis et nos ordinations nombreuses, nous n'avons pas encore pu combler notre déficit de ministres nécessaires ; nous ne le pourrons pas même l'année prochaine, malgré notre extrême parcimonie à fournir des sujets aux diocèses étrangers qui nous en demandent. La mort nous en a ravi en un an 54.

Nous avons acquitté, cette année, une dette contractée depuis longtemps envers le Séminaire des Missions Etrangères. Maintenant nous pensons à vous, Monseigneur, et nous serons dans la joie de notre cœur, si au printemps prochain nous pouvons vous envoyer les deux candidats que vous désirez. Ils seront prêtres et des hommes sûrs......

Mes vénérables collègues Renaud et Bochard, MM. Mayet, Grobes, Allibert, veulent que je consigne dans la présente leur hommage. Je suis bien sensible au souvenir de M. Turgeon.

Je suis, etc.,

COURBON, V. G.

Paris, 12 août 1819.

Monseigneur,

J'apprends que vous êtes à Londres ; et j'ose espérer que vous serez bientôt à Paris. Je le désire. Je partirais pour aller vous chercher, pour peu que les affaires du moment me le permissent. Mais je ne puis contenir ma joie, il faut vous l'exprimer. Je vous vous embrasserai donc encore avant de mourir ! Je serrerai contre mon cœur un ancien ami, un vénérable et digne Pontife de l'Eglise de Dieu ! Il est impossible que vous n'alliez pas à Rome. Mais me sera-t-il possible d'oublier que je vous ai promis de vous y accompagner ? Venez, Monseigneur, et tout s'arrangera. Au surplus, vos affaires les plus pressantes terminées à Londres, il faut que vous veniez à Paris. Un modeste appartement aux Missions vous attend ; et de là le départ pour l'Italie. Vous ne devez pas tarder en ce cas. Il faudrait employer à ce voyage septembre et octobre au moins. A moins que vous ne projettiez d'y consacrer tout l'hiver ; ce dont je doute, connaissant votre activité. Avez-vous amené le cher Joseph [1] ? Je ne sais pas ce qu'il faut en croire, et mon cœur bat ainsi que celui de Jacques [2] qui est ici et vous baise la main, qui vous attend. Pour moi, j'attends de votre bonté une prompte réponse et j'envoie de suite ma lettre à la poste par l'ami Duval.

Recevez, Monseigneur, le tendre hommage de mon profond respect.

Ph. Desjardins
Curé des Missions.

Paris, 16 août 1819.

Monseigneur,

Ah ! quel bon vent que celui qui vous a conduit en Europe ! ......Vous faites voir que vous êtes un homme de tête et de

1—M. Joseph Desjardins, son frère, chapelain de l'Hôtel-Dieu.

2—Son frère aîné qui demeurait à Messas, laïque célibataire.

main. Vous projetez et vous exécutez. Vous voilà bientôt sur notre vieux continent. Vous devez être assez content de la parure de la petite île où vous avez débarqué. C'est une riche coquette. Quand vous serez chez nous, vous verrez la misère et les guenilles, et vous n'y trouverez point l'exquise propreté bretonne [1]......

PH. DESJARDINS,
Curé des Missions.

———

Paris, 17 août 1819.

Monseigneur,

......J'ai eu l'honneur de vous écrire hier par Mgr Duchastellier, évêque nommé de Laon ; aujourd'hui ce sont deux de vos diocésains qui vous remettront mon hommage, MM. Parant et Blanchet [2]. Bientôt le Canada sera plein de jeunes gens qui

---

1—Je suis fort aise de citer ces lignes écrites par un Français; elles aideront à mieux accepter celles qu'on a lues dans le *journal* de Mgr Plessis, pages 70 et suivantes. Il va sans dire qu'il y a eu bien des changements depuis. Ce que le prélat a écrit était absolument exact alors et ne le serait plus aujourd'hui.—H. T.

2—C'était M. François Blanchet, frère des deux évêques de ce nom. Depuis 1818, il étudiait la médecine à Paris. De retour au Canada, il fut élu député, eut part à la rédaction du *Canadien* et fut condamné par Craig à la prison, en même temps que Bédard, Papineau, Laforce, Taschereau et Corbeil. Il mourut en 1730. Son compagnon d'études à Paris était M. Joseph Parant, frère de M. l'abbé Antoine Parant, qui fut procureur et supérieur du Séminaire de Québec, et de M. l'abbé Etienne-Edouard Parant, qui est mort, à Saint-Pierre, isle d'orléans, en 1873, après avoir été curé, en dernier lieu à l'Ange-Gardien. Ce dernier, avant d'entrer dans l'état ecclésiastique, était allé lui-même étudier la médecine à Paris. Il devait s'y, trouver en 1822 ou 1823. M. Joseph Parant, qui était un excellent médecin demeurait dans la rue Sainte-Famille. Il mourut le 28 février 1856, et fut inhumé à l'Hôtel-Dieu, en reconnaissance des grands services qu'il avait rendus à cette maison. Parmi les étudiants en médecine, ou les médecins qui allèrent compléter leurs cours à Paris, on peut mentionner aussi les docteurs Tourangeau, Hector Pelletier, Ludger Têtu, Hingstone, Verge, Hubert Larue, Catellier, Simard, etc., etc. On verra plus loin que le docteur Pierre Beaubien se trouvait en France en même temps que MM. Parant et Blanchet.

auront vu Paris et Londres. Heureux ceux qui auront vu Rome aussi ! Je ne sais si j'aurai ce bonheur. Si vous ne m'y entraînez pas, j'en désespère......Votre appartement sera prêt aux Missions. Je vous prie de me prévenir quelques jours à l'avance. Vous ne pouvez loger ailleurs, et le Séminaire de Paris n'a ni moins de droits ni moins d'obligations que celui de Québec.

Je suis etc.,

PH. DESJARDINS.

Paris, 9 septembre 1819.

Monseigneur,

......J'ai lu avec étonnement vos dépêches pour Rome. J'y ai vu comme quoi cette cour si sage, si lente, si circonspecte, s'est aventurée à vous transformer en Métropolitain, sans avoir consulté la cour de St. James. On aime les *proprio motu* en ce pays.

D'un autre côté, comment se peut-il que votre parlement du Canada conspire contre les Sulpiciens ? *auri sacra fames.* Votre réclamation est belle et forte. Puissiez-vous les sauver ! Ils vous en béniront sans doute.

Les affaires du clergé de France sont enfin arrangées bien ou mal. Le tout *provisoirement.* C'est ce que l'on a peine à imaginer, qu'un provisoire en pareil cas. Mais ainsi roule le monde d'aujourd'hui. Notre clergé est dans la confusion. Le Concordat de 1817 reconnu par le Pape est provisoirement par lui mis à néant. Celui de 1801 reconnu par le roi est provisoirement maintenu quant au fait des sièges, de leur nombre et circonscriptions. C'est un gâchis dont nous nous tirerons en nous secouant les oreilles. De fait 40 évêques nommés, élus, proclamés, *Bullés* restent sans évêchés, 50 sont sur le point de se mettre en activité, y compris ceux qui y sont déjà......

Je suis, etc.,

PH. DESJARDINS.

Paris, 3 novembre 1819.

Monseigneur,

J'ai reçu vos lettres de Lyon et de Turin. J'attends celles que vous aurez la bonté de m'écrire de Rome. Puissiez-vous revenir de la capitale du monde chrétien, comblé des bénédictions du très Saint-Père, et puissé-je être assez heureux pour baiser la poussière du tombeau des apôtres après vous ! Il m'eût été bien doux de vous y accompagner et je ressens une des grandes privations de ma vie de n'avoir pu effectuer ce voyage, vous en ayant porté le défi.

Son Eminence Mgr le cardinal de Périgord a enfin ordonné, et me voici attaché à sa personne, comme je le fus à la personne de Mgr Hubert. Il serait mieux de se reposer que de recommencer à 67 ans une telle carrière. *Vocatus veni sed invitus.* Cette circonstance me fait espérer que la grâce de Dieu suppléera à ma faiblesse.

Je suppose que vous avez le bonheur de voir souvent LL. Emm. Messeigneurs les cardinaux Pacca, Fontana, Consalvi. Je vous supplie de me rappeler à leurs bontés. Je suis en rapport intime avec M. le comte Ginnasi que j'espère attirer aux Missions Etrangères. J'aurai l'honneur d'en écrire à S. E. Mgr le cardinal Fontana.

Dites aussi mille choses respectueuses et aimables, de grâce, à Mgr Sala, et à Son Exc. Mgr Pacca, gouverneur de Rome, mon ami et compagnon de mes fers [1] ......

M. Langlois vous offre son respect. Le père Jacques est à Messas, tout prêt à vous y recevoir et trop glorieux d'avoir à loger un tel hôte dans la chaumière héréditaire. Une sœur, un ange pour mieux dire, est là qui guette votre bénédiction et vous redemande un frère.

---

1 — Dans ses *Mémoires*, vol. I., page 325, le cardinal Pacca donne la liste des prisonniers de Fenestrelle et nomme " M. Desjardins, curé des Missions Etrangères à Paris, homme du plus grand mérite, qui fut ensuite transporté à Compiano."

M. l'évêque d'Orléans est enfin à Paris. Il va se préparer à son sacre et vous le verrez dans toute sa gloire. Il se fait une fête de recevoir le vénérable ami de son ami et du frère *de son ami*. Pour moi, je deviens habitant du palais archiépiscopal, habitué de la basilique, et sur le bord de ma fosse, je tranche du jeune homme.

Apportez-moi, Monseigneur, des reliques, des indulgences, des souvenirs de Rome, et surtout la bénédiction du très Saint-Père que je vénère comme Jésus-Christ dont il est le vicaire et l'image. Car tout gallicans que nous sommes, nous sommes inviolablement attachés au Pape. Périssent des libertés qui nous en sépareraient.

Devotissimus.

Ph. Desjardins.

Paris, 21 mars 1820.

Monseigneur,

......Vous êtes fidèle (à vos projets) en tout point. Je ne vois personne qui tienne comme vous ce qu'il a résolu. C'est admirable ; et ce qui ne l'est pas moins, c'est ce procédé d'amitié d'aller voir la chaumière de Messas, et le frère Jacques, et la petite sainte, et Claude le fidèle Eliezer. J'en pleure de reconnaissance, et aussi de dépit de ne pouvoir vous joindre là. Car enfin vous allez y arriver et je crains que vous n'y fassiez pas même vos pâques. Moi qui suis retenu par mes pénitentes, je ne puis m'absenter qu'àprès la quasimodo. Il serait bien généreux à vous de nous attendre l'abbé Frayssinous et moi. Nous y allons ensemble et nous reviendrons vous faisant cortège...... Vous verrez et vous aimerez le bon et bien estimable évêque d'Orléans, mon ami depuis 50 ans. Vous l'êtes depuis 28 ans ; c'est bien quelque chose et c'est pour s'aimer toujours.

Ph. Desjardins.

Paris, 30 avril 1820.

Monseigneur,

Partez-vous réellement et irrévocablement demain? et en ce cas à quelle heure, je vous supplie? car il me serait trop dur de ne pas aller vous offrir mes embrassements et recevoir votre bénédiction au moment du départ et d'une séparation qui peut être la dernière, et assez probablement durera jusqu'à la réunion désirée et interminable......

Agréez avec votre bonté accoutumée, Monseigneur, mon tendre respect.

Ph. Desjardins.

Paris, 13 mai 1820.

Monseigneur,

.... Quel bon temps l'on passe avec vous! Tous ceux qui vous ont vu désirent ici de vous revoir. Vous avez laissé de votre personne une grande estime et des regrets......

Ph. Desjardins.

LETTRE DE M. JACQUES DESJARDINS

Paris, 13 mai 1820.

Monseigneur,

Je commence, Philippe finira. La lettre de Londres dont vous m'avez honoré vient de m'être remise par M. le Supérieur des Missions.... Vous prévenez, Monseigneur, tous les événements; mais je crois à une telle bénédiction sur ce qui vous est destiné, que je serais moi-même sans crainte avec cela au milieu des flots. Voilà notre inspiration sur cette terre qui nous rappellera sans cesse le bonheur de vous y avoir possédé.... Mon respect et mon amour pour vous, Monseigneur, sont à l'abri du temps. Je le dis aussi pour ma bonne sœur et pour les amis qui vous honorent si profondément avec nous. Nous ne vous oublierons jamais. Que nous sachions, je vous en conjure, votre départ d'Europe et

votre arrivée sur les bords canadiens si chéris pour nous. Je ne fais point un pas ici qui ne me rappelle ceux que j'ai eu le bonheur de faire avec vous.

Je suis avec un très grand respect et une vive gratitude, Monseigneur, votre, etc.

DESJARDINS aîné.

Paris, 7 juin 1870.

Monseigneur,

J'ai reçu votre lettre et son supplément du 26 mai......J'ai fait part à notre vénérable cardinal de vos sentiments tendres pour lui. Il a souri d'un souris charmant et m'a ordonné de vous rendre l'expression de son attachement et du plaisir qu'il a eu de vous connaître....

M. le coadjuteur [1] a reçu la lecture de l'article qui le regarde ; il n'en a pas perdu un mot, et il m'a chargé de vous remercier beaucoup de vos avertissements fraternels. Il en reconnaît la justice. Il est résolu de faire des visites et nous les ferons vraiment. Quant à la prédication, il y serait porté ; mais le sentiment de l'abbé Borderie a beaucoup d'empire sur lui......

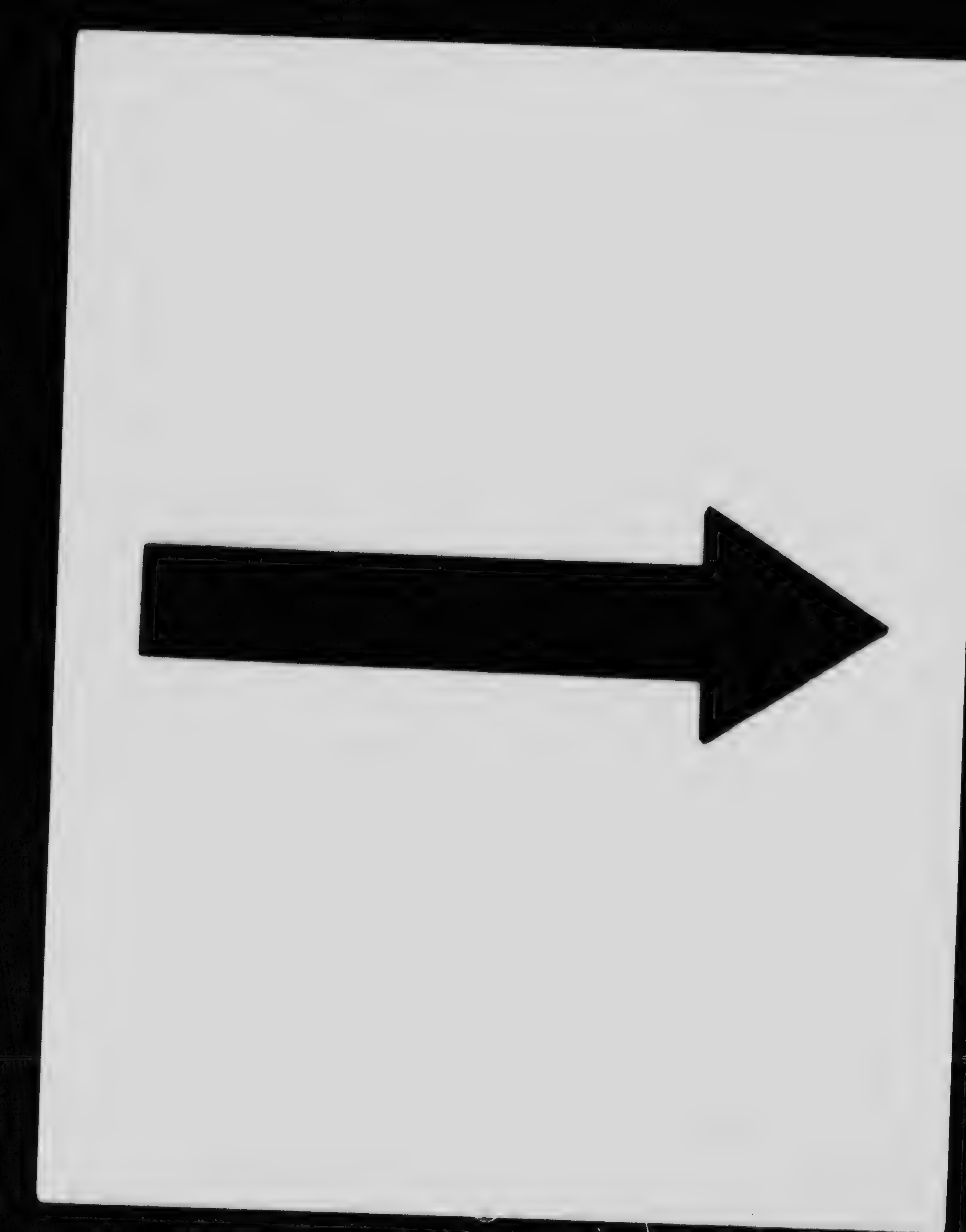
Adieu, Monseigneur, je m'incline sur votre cœur et j'embrasse votre fidélissime Turgeon qui a fait ici fortune parmi tous les honnêtes gens. On en fait l'éloge à l'archevêché et l'on y parle souvent du Métropolitain de Québec. Vous laissez ici un souvenir qui sera durable.

Je vous offre mon tendre et inviolable et infiniment respectueux attachement.

PH. DESJARDINS.

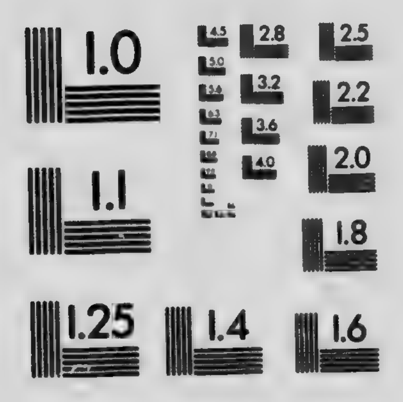
---

1 — Le cardinal de Périgord était archevêque de Paris depuis 1817. Il avait été aumônier de Louis XV, avait sacré Louis XVI, marié le duc de Berry, et parvenu à l'âge de 85 ans, il eut la consolation de baptiser le duc de Bordeaux. Il avait pour coadjuteur Mgr de Quélen qui lui succéda le 20 octobre 1821. Ce fut ce dernier qui prononça l'oraison funèbre du duc de Berry, assassiné le 13 février 1820, le lendemain de l'installation du prélat à la coadjutorerie de N.-D. de Paris. Il mourut en 1839.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





DEUX LETTRES DE M. JACQUES DESJARDINS

Messas, près Baugeney, 22 octobre 1820.

Monseigneur,

Je ne doutais pas de votre heureuse traversée de Liverpool à New-York, et par suite à Québec, car Dieu était avec vous. Le beau voyage que vous avez fait si heureusement tient du prodige par sa longueur, par votre santé soutenue, et par ce que vous avez eu l'extrême bonté de faire pour nous sur cette incommode Loire. Nous ne l'oublierons jamais. C'est consigné à Messas pour tous les âges. Ma bonne sœur et moi nous n'y pensons qu'avec des larmes d'attendrissement, de respect et de reconnaissance. M. le curé de Messas le tiendra aussi sur ses registres.

Votre lettre de New-York, Monseigneur, m'est parvenue le 22 août ; rien de plus diligent ; elle nous a comblés de joie, tout en nous laissant le profond regret de vous avoir perdu. Je me souviendrai toujours du grossissement de cœur que j'ai ressenti à la diligence de la rue Notre-Dame des Victoires, qui roulait devant mes yeux humides et qui vous emportait. Le bon M. Beaubien [1] et moi, nous sommes restés muets sur place, comme dans le désert. Ah ! Monseigneur, que j'aurais bien voulu vous suivre !. .... (Il rend compte de ses efforts infructueux pour lui trouver des prêtres et continue). Mgr l'évêque d'Orléans a reçu vos mentions avec bien de la sensibilité et m'a chargé de ses plus vifs retours. Sa santé se soutient. Il est venu confirmer à Meung, à la fin de juillet, et je crois qu'il va aller à Blois confirmer aussi, et voir un peu cette pauvre dissidence des environs de Vendôme qui semble narguer l'autorité. Mgr de Thémines fait bien du mal...... Ma bonne sœur et moi, Monseigneur, sommes à vos pieds, vous demandant votre bénédiction, vous conjurant de vouloir bien ne

---

1—Le docteur Pierre Beaubien, père de l'honorable Louis Beaubien, de Montréal, et de M. l'abbé Charles Beaubien, curé du Sault-au-Récollet. Il fit ses cours de philosophie et de médecine à Paris. Il mourut à Montréal le 12 janvier 1881.

pas nous oublier au très saint sacrifice. Ma sœur vénère avec les siens les hautes faveurs de Rome qu'elle a reçues par vos mains et qui font son espérance et sa consolation. Votre lettre du 22 juillet est un monument pour nous deux, et nous ne cessons de la relire ainsi que de penser au trajet si précieux pour nous et si pénible pour vous, Monseigneur, de Roanne à Orléans.

Pour toute la vie...

Votre très humble, etc.,

DESJARDINS, aîné.

Le 15 février 1821, le même M. Jacques Desjardins écrit encore une longue lettre à Mgr Plessis, et termine ainsi :

" Le carême va venir. Du mardi au samedi-saint, vous jugez, Monseigneur, quels souvenirs nous assiégeront. Je n'en perdrai pas une minute. Mgr l'évêque d'Orléans y pensera aussi ; il m'a chargé de vous le dire en vous remerciant de votre mention pour lui et vous offrant mille respects....M. le curé de Messas est glorieux avec nous de vous avoir possédé dans son église. Et ce très touchant honneur est consigné dans ses archives. Il serait bien fâché que je ne le misse avec nous aux pieds de Votre Grandeur. Je n'oublierai point non plus l'aimable docteur De la Tour avec son beau dîner du vendredi saint, dont il s'est fait une grande fête. Vous avez tellement marqué et honoré partout, Monseigneur, qu'on se plaît et honore à me le redire."

L'abbé Philippe Desjardins annonça, le 1er mai 1821, à Mgr Plessis, la mort de son excellent frère Jacques, inhumé le 30 avril, et le recommanda avec larmes à ses prières.

Le grand vicaire continua de correspondre jusqu'à la fin avec son illustre ami, et j'ai sous les yeux une de ses lettres datée du 21 septembre 1825. On sait que Mgr Plessis mourut la même

année, le quatre décembre. L'abbé Desjardins qui se plaignait d'être très vieux à soixante et sept ans, vécut encore quatorze ans et décéda à Paris, le 21 octobre 1833. Son frère Joseph mourut à l'Hôtel-Dieu, le 31 août 1848, à l'âge de quatre-vingt-deux ans et demi.

J'aurais pu citer d'autres lettres encore, celles, par exemple, de M. Langlois, supérieur des Missions Etrangères, pour prouver davantage quels honorables souvenirs Mgr Plessis avait laissés de sa personne en Europe. Ceux que j'ai reproduits suffiront, je crois, et contribueront à rappeler quel grand évêque il a été, quels précieux services il a rendus à notre Eglise, quel lustre il a jeté sur le nom canadien. Il avait été formé à bonne école, celle de Mgr Briand dont il fut le secrétaire pendant plusieurs années, le confident et l'ami. C'est ainsi que durant toute sa jeunesse ecclésiastique, il avait eu sous les yeux les plus beaux exemples de zèle, de régularité, de diplomatie chrétienne, de douceur et de fermeté. Plus grand que son illustre maître, qui avait été pourtant le second fondateur de notre Eglise, il restera à jamais la gloire de notre clergé et de notre race. Ferland, en commençant sa superbe monographie de l'évêque de Québec, cite ces paroles d'un écrivain peu favorable à l'Eglise du Canada: "Interrogez les Canadiens, demandez-leur quel fut le premier homme de leur pays ; et tous, de quelque rang, de quelque opinion qu'ils soient, vous répondront unanimement : c'est Monseigneur Plessis."

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE QUATRIÈME

CHAPITRE CINQUIÈME

CHAPITRE SIXIÈME

CHAPITRE SEPTIÈME

CHAPITRE HUITIÈME

CHAPITRE NEUVIÈME

CHAPITRE DIXIÈME

Québec :—IMPRIMERIE S.-A. DEMERS, 30, rue de la Fabrique.